This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

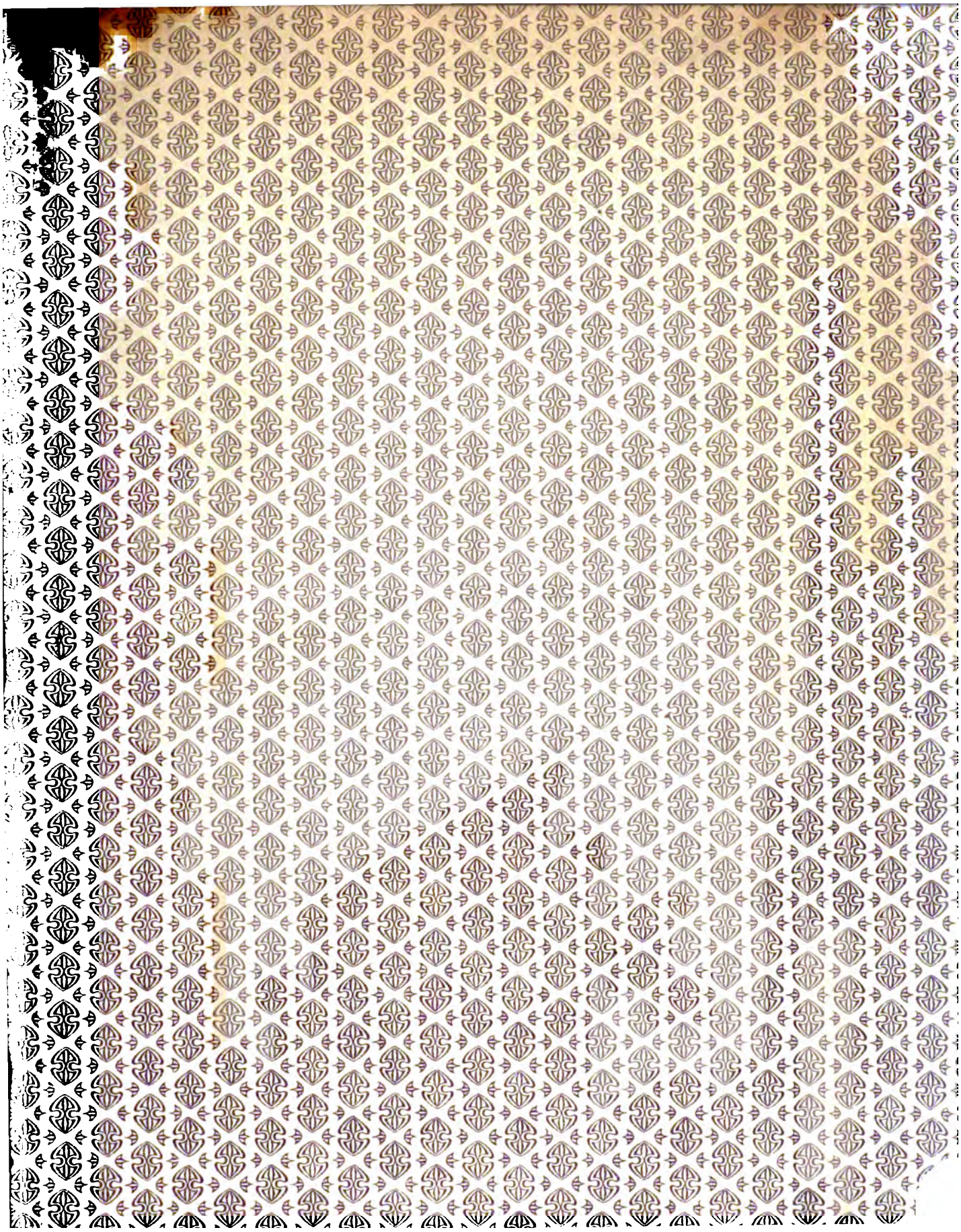
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,063,875

Library of the University of Michigan
Bought with the income
of the
Ford - Messer
Bequest



Q
54
.A17

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

118893

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

DE TURIN,

POUR LES ANNÉES XII ET XIII.

LITTÉRATURE

ET BEAUX-ARTS.

XV.

TURIN,

DE L'IMPRIMERIE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES.

AN XIII — 1805.

MÉMOIRES

DE

L'ACADÉMIE IMPÉRIALE

DES SCIENCES,

DE LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS

POUR LES ANNÉES XII ET XIII.

NOTIZIA DE' LAVORI

DELLA CLASSE

DI SCIENZE FILOSOFICHE, DI LETTERATURA, E BELLE ARTI PEL CORSO DI QUATTRO ANNI.

FRANCESCO REGIS

SEGRETARIO DELLA CLASSE, E PROFESSORE DI ELOQUENZA NELL'ATENEO.

DAL dì, che ristabilita l'Accademia di Torino quasi a norma dell' Instituto Nazionale di Parigi, venne questa Classe a quella delle scienze fisiche, e matematiche associata, non tralasciò ella mai di adoperarsi con tutto il possibile zelo negl' importantissimi studj, che come suoi proprj, e particolari le furono dal Governo assegnati. La morale, e politica depositarie di tutto ciò, che a schiarare, e reggere l'uomo in suo essere privato, e in bene ordinata società si richiede; la metafisica dispensatrice primiera di cognizioni, e guida verace dell'umano intendimento; la letteratura per ogni parte nel vastissimo suo dominio largitrice di lume, e di magistero a ben intendere, giudicare, e comporre; le belle arti con nobil gara applicate a conservare, ed aggrandire il ricco lor patrimonio;

ecco il multiplice scopo, a cui stati sono senza intermissione i lavori di lei alternativamente indirizzati. Or di questi ufficio mio egli è il porgere al pubblico una qualche notizia, la quale dal principio di ventoso dell'anno IX partendo, e sino al fine di piovoso dell'anno XIII arrivando, presenti come sotto un sol punto di vista tutto quello, ch' ella andò in tal periodo di tempo operando. La multiplicità di essi, e la legge, che mi è imposta sì di essere breve, e sì di astenermi da elogi, mi obbligano ad accennarne solo, come fra termini di picciola tela, i disegni. Ma da quel poco che ne dirò, e dal confronto, che se ne potrà fare sulla lettura di quelli, che nel primo, o nel secondo volume sono già distesamente stampati, ognuno di leggieri vi scorgerà, se non altro, una fedelissima testimonianza, che la Classe allo avanzamento de' suoi studj ella è con tutto l'ardor maggiore consacrata. E come l' ordine in questo genere di cose soprattutto agevola la precisione, allontana le ripetizioni, e dà luogo alla varietà, mi è perciò paruto dovere ciascun lavoro sotto a quegli articoli di scienze, lettere, ed arti, a' quali appartiene, ordinatamente raccorre, con premettere eziandio alla testa di ogni articolo, e, dove occorra, di ogni sezione di articolo, quel tanto, che a dar luce, o avviamento a' sottoposti argomenti sembrerà non inopportuno.

Morale, e Politica.

Se l' antichità è quasi un carattere di errore per le idee di fisica, ella lo è per lo più di verità per le idee di morale, e politica. Nacquero, si può dire, queste due facoltà col mondo; perchè col mondo sorsero i doveri dell' uomo, che sono l' oggetto della morale, sorsero i vizi, a frenare i quali per ben delle città dovea mirare la politica. E sebbene l' una per dirigere l' uomo trasse poi gran pro dalla luce del cristianesimo, e l' altra, non ostante il dotto retaggio, che le venne dagli antichi filosofi, ebbe pure mestieri di ben altro capitale di successive cognizioni per governare le nazioni quà e là di presente sulla superficie della terra distribuite; ad ogni modo, chiunque profondandosi nel cuor dell' uomo, e nella storia andrà interrogando l' uomo stesso, e le società, potrà, fin da' tempi più remoti incominciando, rinvenire passo passo schiarimenti, onde adunare molte verità sparse, proscrivere molti errori mal conosciuti, legare meglio tra loro le idee e le passioni, gettar lumi sulla legislazione, porre in veduta ciò che conserva, indebolisce, distrugge gli Stati, additare finalmente agli uomini, e alle comunanze loro quella felicità, che ne è sempre o troppo lontana, o troppo di tenebre ingombra. Entro a questi limiti colle loro penne spaziarono parecchi Accademici, senza intanto gir mai dietro a fallace chiarore di sistema, che volendo tutto schiarare, suole oscurar

tutto, e senza nè anche portare mai ardita la mano a discoprire certi misterj di governo, che nel santuario del ministero vogliono rimanere nascosti.

Il signor Bava S. Paolo, in un discorso che destinò a precedere una sua maggior opera su i progressi delle Scienze, dell'Arti, e de' costumi dal secolo undecimo dell'Era cristiana sino al diciottesimo, dà un' occhiata alla seguita rinnovazione de' buoni studj nel secolo XV, alle fortunate invenzioni della bussola, della carta, della stampa, della polvere, e delle armi da fuoco, alla scoperta del nuovo mondo, del nuovo passaggio per l'Indie orientali; tocca i varii effetti ch' indi ne sentì la navigazione, lo spirito umano, la milizia, la morale; fa sopra gli altri nel secolo decimo settimo campeggiare questi due, il feudalismo distrutto, l'ignoranza dissipata; e mostra finalmente come l'Europa era già nel secolo diciottesimo in istato di formarsi a migliori sistemi politici, e di ergersi nelle scienze, e nelle arti a un grado da lei sin allora non conosciuto.

In un altro, che denominò *palingénésie de toute espèce*, addita i perpetui cangiamenti, a' quali l'universo, quanto nella fisica, tanto nella morale, e politica economia delle nazioni, e degl'individui, egli è con frettolosa alternativa sottoposto; e a vedere ne dà poi sensibilmente, come in mezzo all'universale continuo sconvolgimento, due sole cose, la verità nel mondo fisico, e la religione nel morale, stabili ed immote rimangono.

E in un altro, che intitolò *Coup-d'oeil sur le règne*

de Charles-Magne, dopo avere accennato i natali di questo Eroe, le circostanze, in cui salì al trono, e le eccellenti disposizioni, che vi apportò, con una rapidità, qual a sì fatto titolo conveniva, discorre sul modo, col quale pose freno a' disordini, massimamente dal governo feudale originati, sulle leggi riformate, od accresciute, sulla disciplina nelle truppe introdotta, sulla quiete al di dentro assicurata, sulle conquiste gloriose fatte al di fuori ampiamente: riflette all' attiva, e illuminata politica, che tenne verso la Possanza ecclesiastica, alla magnifica protezione, onde favorì le lettere da lui riconosciute le sole capaci di diradare le tenebre della sua età; nè trapassa alcuni difetti, che in esso riconosce pure la storia: ma osserva sparir questi all'aspetto della prima, e più luminosa virtù de' regnanti, voglio dire della giustizia; e fermatosi alquanto a guardare come eminentemente la possedè, come nelle più maravigliose maniere la esercitò, termina il suo assunto con un' allusione che ne sorge spontaneamente a onore di chi a' nostri tempi, aggiuntavi la qualità di fondatore, si può come la più perfetta immagine di quel Monarca conquistatore riputare.

Il signor Gianfrancesco Galeani-Napione in una sua lezione entra in quella parte dell' amministrazione politica, che riguarda le finanze, parte del governo come la più interessante, così la più intricata, raccoglie certi principj fondamentali di questa scienza, tratti per lo più da antiche memorie di valenti ministri Piemontesi; e presenta alcune particolari riflessioni sull' aumentar la

moneta in generale, e sul coniar quella di rame, due operazioni, le quali, mal eseguite, furono, e saran sempre alle pubbliche, e alle private fortune disertamento, e ruina.

In un'altra, volgendosi all'economia pubblica, materia anch'essa di grande rilievo, e con grande disparità di opinioni da uomini grandi trattata, cerca particolarmente, se in uno Stato di terreno fertile più si debba favorire l'estrazione delle materie prime, o quella delle manifatture; e con precise definizioni valevoli a dichiarare, e stabilire la natura, e i limiti delle materie prime; con politici divisamenti sul multiplice scopo, e soggetto delle manifatture; con varj sguardi su la qualità de'paesi di natía fecondità arricchiti, ne prepara a risolvere il gran quesito, cioè se in uno Stato ubertoso meriti più di essere promossa l'industria, o l'agricoltura, argomento di disputa tra due sette di filosofi economisti interminato.

Il signor Prospero Balbo in un discorso anche economico-politico cercò di ridurre al giusto suo valore la volgare opinione, che attribuisce al Piemonte una fertilità grandissima. Certo un sì fatto vantaggio della patria, quando ci fosse, dovrebbe esser caro a ciascuno; ma se il magnificarlo troppo potesse mai o diminuire la industria, e la sollecitudine degli abitanti, o dare a coloro che partecipano nel maneggio de' pubblici affari, una mal misurata idea, ottima cosa fa colui, il quale con veridica penna piglia a rettificare su di un tal soggetto il poco diritto pensamento comune. Ciò fa per l'appunto l'autore.

Nella coltivazione, dic'egli, la più importante, cioè del frumento, la proporzione del prodotto colla semenza è presso noi inferiore a quella, che altrove si osserva; la qualità eziandio del frumento nostrale è men pregevole di quel, che sia in altre regioni; l'abbondanza de' vini non è per noi cagion di ricchezza; la produzione del riso, dopo la separazione del bel paese tra Sesia, e Ticino, è ristretta ad una porzione di un solo Dipartimento; e finalmente quella delle sete, di gran lunga la più ricca delle nostre produzioni, trovasi da più anni in istato di sensibile decadenza. Sia pure stata, aggiugne, negli anni addietro considerabile la ricchezza del Piemonte: ma questa, anzichè alla naturale fecondità del suolo, è da attribuire principalmente alla moltitudine dei contadini, alla loro condizione, al numero, e alla qualità de' buoi, all' eccellenza dell' aratro, alla perizia del bifolco, ed alla opportuna distribuzione de' capitali, di cui gran parte si rivolgea del continuo a migliorare le terre. Sieno pur anche alcuni tratti del Piemonte molto fertili veramente: ma vuolsi contrapporvi l' immensa superficie occupata da monti altissimi, da ignude rupi, da eterni diacci. Che se, prosegue egli, volgiamo lo sguardo a monumenti storici, noi troveremo, che le guerre han potuto altre volte ridurre queste provincie alla più trista desolazione. La pace all' incontro in meno di un mezzo secolo ha fatto quasi raddoppiare i prodotti della nostra agricoltura.

La dimostrazione di questa importante verità forma

l'oggetto principale di un supplemento al discorso. Un'altra appendice contiene l'estratto di tre opuscoli sulla agricoltura Piemontese, che a confermare molte delle asserite particolarità giovano singolarmente. Nè contento ancora il nostro Accademico di tutto ciò, ond'è pure il suo assunto vittoriosamente provato, imprese a fare sul medesimo argomento alcune nuove ricerche, le quali non essendo per anco terminate, sono cagione, che il suo lavoro, a cui la classe diede già di buon grado l'approvazione per la stampa, sia al seguente volume riservato.

Il sig.r Francesco Grassi in un suo componimento letto molto innanzi, che decretata fosse la unione del Piemonte alla Francia, espose alcune sue politiche considerazioni su i vantaggi, che a noi doveano quindi risultare. E l'aumento di sicurezza, che ne avveniva, trovandoci come appoggiati a uno Stato per forza propria, e per costituzione fermo ed inconcusso; il provento di nostro suolo, il prodotto di nostre manifatture, ed arti, il commercio, la popolazione, lo accrescimento de' lumi di ogni maniera, il tutto divenuto più esteso, e più facile, erano di tal soggetto i punti principali.

In altro lavoro storico-politico, lo stesso Accademico, ad ammaestramento della gioventù, presentò quasi un prospetto delle cose antiche fino a Giulio Cesare. Ivi sono i fatti principali delle nazioni dal principio del Mondo sino a tal epoca delineati secondo l'ordine de' tempi; si segue la divisione de' varj Governi conosciuti,

e questi per le qualificazioni loro o lodevoli, o biasimevoli sono additati; si premettono le basi politiche, e morali di ogni spezie di monumenti fabbricati, scolpiti, coniati, incisi, dipinti, intessuti, ricamati, in poesia, in prosa descritti; e con toccare un poco il carattere de' primi storici sì Greci, che Latini, viene sbozzato, e come su breve tela posto sott' occhio il multiplice disegno della storia antica.

Il signor Cesare Saluzzo ne lesse similmente una molto estesa dissertazione con questo titolo: *Mémoire sur l'utilité des études morales.* Destinolla l' autore a dover precedere un suo saggio, che sta lavorando su' primi principj della morale, oggidì caduta pur troppo in un certo non meritato disprezzo; e vi piglia a mostrare il sommo vantaggio, che da questa scienza deriva, che che ne dicano in contrario alcuni poco d'accordo colla ragione, e colla sperienza. Comincia egli ragionando a distinguere dalla vera filosofia ciò, che contro ogni diritto ne porta il nome, come altresì da' veri filosofi i tanti, che così sono immeritamente chiamati: talchè sulla falsa filosofia, e su' falsi filosofi ricadano in fine i rimproveri, che la vera filosofia, e i veri amatori suoi non deggiono per nessun conto sostenere. Dopo scorrendo pel vasto campo della storia, ne trae quà e là a confermazion del suo tema vie più forti argomenti: e se talora nelle età più corrotte s' abbatte a vedere anche fiorir maggiormente gli studj morali, ella è anzi questa per lui una prova novella della somma influenza di essi su' costumi,

e sull' animo di chi li professa. Di quà dic' egli non averci noi a maravigliare, che i secoli de' Socrati, e de' Ciceroni abbiano dalle scienze morali cotanta luce riportato; nè doverci anco stupire, che il secol nostro, il qual corrotto è d' assai, sia per tal riguardo tuttavia chiaro ancora, e luminoso. Al qual proposito de' tempi presenti aggiugne, che se la corruzione non trovasi tant' oltre, quanto si vide forse in altre età, vuolsi questo in gran parte ripetere da que' filosofici precetti, i quali laddove nelle tenebre del paganesimo quasi anche a' più saggi erano oscuri, od ignoti, ora per la luce del Vangelo sono a' più ignoranti eziandio chiari, e conosciuti.

Tai riflessi presentano all' autore un' assennata conclusione, ed è, che se a tutti i buoni, e più a' più illuminati dee esser caro lo studio della morale, tocca soprattutto a un saggio Governo il promoverlo, il favorirlo. Che a vero dire chi ha il freno de' popoli niente dee avere più a cuore, che rendere gli uomini virtuosi; e niente a ciò più efficacemente contribuisce, che lo studio di quella scienza, la quale facendoci conoscere, che la vera felicità si è la virtù, ne fa certi ad un tempo, che il nostro interesse medesimo ad essere virtuosi ne appella.

Spettante ancora al presente articolo egli è un discorso letto all' Accademia da uno de' suoi corrispondenti, e poi a parte stampato. Questo con varie osservazioni politiche mira propriamente a far vedere i mezzi più pronti, e più sicuri, onde avanzare in meglio sempre l'industria

della minuta, e povera gente nelle città principali del Piemonte, ed ha per titolo: *Mémoire sur la nécessité de développer, d'étendre et d'utiliser l'industrie en Piémont; de M.r* CHARRON, *commissaire général de police.*

METAFISICA.

Coloro, che la più frivola delle conoscenze umane chiamarono la metafisica, intesero, io credo, parlare di quella, che arrogante insieme, e tenebrosa voleva un dì innoltrarsi per entro a spazj non suoi, e discorrere sopra soggetti, ne' quali si smarrirono pressochè tutti i filosofi antichi. Noi all' opposto diciamo essere la metafisica una delle scienze più vantaggiose, ed importanti: ma la riguardiamo sotto un aspetto ben differente; come quella cioè, che sprezzate tutte le questioni ridicole, agitatesi lungamente nelle scuole, mira a sviluppare gli astrusi principj, generalmente ignorati dall' antichità, a segnare il vero metodo dell' intendimento umano, e il suo progresso dagli oggetti sensibili alle idee astratte, dalle idee semplici alle idee collettive; come quella che si occupa a rivelare gli abusi, e gli errori troppo facilmente dal tempo, e dalle passioni nel linguaggio introdotti; come quella infine, che più d'ogni altra conoscendo il nostro spirito, e più d' ogni altra somministrandogli nozioni nette, ed esatte di tutto, il può in ogni maniera di studio sicuramente guidare. A tal norma, a tal lume, per quel che concerne questa facoltà, si

limitò rigorosamente la Classe, nè mai ebbe la strana vaghezza di vedere strappato dalla natura il secreto di certe metafisiche cognizioni, che inutili ad ogni stabile uso, potrebbono appena servire a contentare una passeggiera curiosità.

Pertanto nel corso di più adunanze fissò ella ben volentieri la sua attenzione sopra un' opera del Signor Falletti-Barolo, il titolo della quale si è *Éclaircissemens sur plusieurs points concernans la théorie des opérations et des facultés intellectuelles;* titolo, la cui molta modestia potrebbe servire di rimprovero a tal altro troppo fastoso da qualche moderno metafisico posto in fronte a opere più voluminose, ma di questa men pregevoli assai.

L' autore in essa non mirò veramente a formare un nuovo, e compiuto trattato, ma sì bene ora a mettere in nuova luce, ora a sottoporre a nuova investigazione alcuni punti non ancora a parer suo pienamente dilucidati intorno all' *ideologia*, ed all' arte intellettuale ragionatrice, che ne deriva. Che se in qualunque ragionamento non si possono spiegare nuovi concetti, senza accennar più o meno quelle idee primordiali, e que' principj, dalla cui combinazione, od applicazione sono essi generati; egli tuttavia ciò fece con tal riserbo, che mostrando sempre una manifesta ripugnanza a replicar quello, che già in tali materie si sa, rigorosamente in tutto il corso de' suoi riflessi da ogni replica si astenne, tranne quelle poche, alle quali la legge della chiarezza, anzi

della necessità lo costrinse. E se i vari oggetti quà e là trascelti nel vastissimo campo della razionale filosofia, non collocò egli (ciò che possibil non era) in tal vicinanza, e contiguità da formarne una ordinata serie, una non interrotta catena; diede loro assolutamente quella connessione, e concatenazion maggiore, la qual vi potea aver luogo, e la quale vi scorgeranno, son certo, tutti gl'illuminati lettori.

Nuove ricerche adunque intorno alla natura, origine, distinzione, e filiazione delle idee; nuovo saggio intorno alla gradual progressione, e scala delle astrazioni; nuovo prospetto delle relazioni intellettuali, e reali: rapida occhiata sopra l'utilità, e l'abuso dell' analisi, sopra i varj caratteri della medesima, con arrestarsi però un poco di più sulle analisi deliberative, morali, e di cose spettanti al gusto, ed alla imitazione: sviluppamento de' primi principj di ogni ordine, e di ogni metodo, con un cenno intorno alle multiformi applicazioni di essi, come pure circa gli errori, che si potrebbono chiamare metodici: identità dell' arte di osservare, e di quella, che propriamente dialettica si chiama, coll' arte della vera analisi, che non può andar mai disgiunta dal metodo: in fine una matura disamina di ciò, che costituisce propriamente la così detta fantasia, od immaginazione, come venga essa in noi generata dalle altre intellettuali facoltà; quali proprietà a lei specialmente convengano, e quali sieno gli uffizj suoi proprj, e quali le sue usurpazioni, colla rimembranza insieme di alcune false ipotesi, o dirò

meglio, di alcuni sbagli su questo particolare, che da poco esatta nomenclatura provengono; ecco i precipui capi, che questa produzion metafisica presenta da contemplare all' occhio di profondo metafisico.

Similmente la Classe persuasa, che lo sviluppare i veri principj come di ogni genere di letteratura, così della poesia, e delle lingue, più che a' retori, sofisti, e gramatici, tocca a' filosofi, che ne sono i primi, e veri insegnatori, porse favorevole attenzione alle metafisiche riflessioni fatte in tal proposito dal Signor professore DÉPÉRET in tre suoi discorsi, l'uno de' quali intitolò; *Recherches philosophiques sur le langage des sons articulés;* l' altro *Réflexions sur les divers systêmes de versification tendantes à prouver qu'on ne peut introduire, avec succès, dans la poésie française les règles prosodiques des Grecs et des Latins;* e l' altro in fine *Recherches et expositions des principes qui servent de base au systême de la versification française.*

Nel primo di essi l'autore comincia ad osservare, che vi ha un gran numero di circostanze, in cui noi ci facciamo intendere, in cui interessiamo gli uditori per la dolcezza del parlare, senza destare precisamente nello spirito loro l' immagine degli oggetti proprj ad essere dalle parole, che adoperiamo, rappresentati. Quindi passa a distinguere due poteri nelle parole, l' uno fisico, o musicale, l' altro metafisico, o significativo; e viene con molti fatti, che adduce, comprovando, che il primo di questi poteri prevale al secondo, e il rende persino talora inefficace.

Nel secondo discorso prende a dichiarare il seguente principio da adattarsi poi alla lingua francese. Qualunque sistema di versificazione, dic' egli, altro non è, che l'accordo delle regole, a tenor delle quali debbono in ciascuna lingua esser composte la frase musicale, chè costituisce ciascuna specie di versi, e la frase logica, o gramaticale, che sostiene il canto, ed esprime il pensiero poetico, che l'accompagna. Ma queste regole non potrebbono, venendo applicate, produrre l'armonia poetica, s'elle non procedessero insieme dal genio di ciascuna lingua, considerata in riguardo alla sintassi, e alla prosodia delle parole, che la compongono. Il perchè il sistema di versificazione di ciascun popolo in particolare dee essere tanto diverso dal sistema di tal altro, quanto il genio della lingua di quello differisce dal genio della lingua di questo.

Nel terzo ragiona a un di presso così: facendo il confronto della maniera, con cui lo spirito procede nella prosa per l'analisi, ed espressione del pensiero, con quella, che adopera per lo stesso oggetto nella poesia, uno specialmente può giugnere a determinare il genio poetico di ciascuna lingua, e la natura delle regole essenziali, che ne derivano. La lingua francese sotto questi due punti di vista considerata, è forse fra tutte le lingue conosciute quella, che offre meno di divario tra la sua frasologia poetica, e la prosaica. Ond' è, che la prima, la più essenzial regola della versificazione francese, quella, che è di fondamento a tutte le altre, influisce più su' modi

della locuzione, e sulla divisione del pensiero, che sul ritmo e sulla scelta delle parole. Che questa regola fondamentale, stata già dal legislatore del Parnaso francese espressa felicemente in questi due versi:

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos;

ella è appunto quella, che l'autore con la scorta della filosofica ragione piglia a risguardare, ed esporre primieramente. Indi seguendone le conseguenze immediate scende a parlare dell'influenza della rima sulla poesia francese, del rompimento dei versi, de' versi sciolti, e dell'uso degli epiteti; e termina con l'esaminare le altre regole, che più all'armonia de' suoni, che a quella de' pensieri si riferiscono.

Appartiene anche di special diritto a questo luogo un'opera manoscritta, non stampata, la quale fu spedita alla Classe dal signor La-[illegible] suo corrispondente, sotto questo titolo: *Mémoire sur [illegible] d'idéologie*. Lo scopo dell'autore si fu rintracciare, e legar più strettamente i punti principali della dottrina ideologica, notare, se è possibile, di aggiungere alla catena, che ne porgono le opere in questo genere più rinomate, alcuni anelli, o almeno di gettare qualche lume su quelli, che come non troppo apparenti, pare che lascino una tal catena interrotta. A tal effetto facendo egli la rassegna delle diverse operazioni dello spirito, passa rapidamente su quelle, intorno alle quali dicesi d'accordo cogli scrittori da lui citati per guida, e si ferma su quelle altre,

che non furono, secondo lui, abbastanza discusse. Nel che riuscì veramente a potere su i principj già stabiliti adunare de' raggi luminosi, ch' erano sparsi nelle opere de' più solenni metafisici, e a mettere in mostra alcune verità nuove di molta importanza, e a verificare non poche storte idee.

Insieme colla materia è da lodare in questo compendio ideologico la forma, che vi si scorge, pari alla precisione è la chiarezza, lo stile è rapido, armonioso, e anche fiorito. E benchè i materiali, che formano il fondo dell' opera, abbiano a un dipresso la disposizione medesima, che si trova negli scritti, da' quali gli estrasse, si può dire, che l' autore ha dato a tutte le parti una tal configurazione a potersi esse unir meglio con quelle, che loro sono contigue, e a dovere il tutto essere più disposto a ricevere la luce, che vi riflettono sopra i principj di Locke, di Condillac, e di Bonnet.

LETTERATURA.

CRITICA, ED ERUDIZIONE.

Essendosi la Classe spesso occupata nella critica, nella erudizione, e nello stile, che sono le tre cose, in cui si può dire la facoltà del letterato essenzialmente consistere, comincierò io dalle due prime, come quelle, che a' letterarj studj accademici deggiono essere innanzi tutto raccomandate. Si suol dire a onore delle scienze

astratte esclusivamente, che sono esse, che introdussero nel mondo lo spirito filosofico, quello appunto, per cui si sa credere, e dubitare a proposito. Ma essendo esso in fine nient' altro, se non se la ragione rischiarata su' veri principj delle cose di qualunque natura si sieno, perchè non potrebbe il medesimo essere altresì l' opera della critica, e appartenere conseguentemente alle lettere? Quel che è certo si è, che questa superiorità di ragione, che tanto si vanta nel nuovo dominio della fisica, e delle matematiche, merita pur di essere nella moderna repubblica letteraria singolarmente glorificata. Che gli antichi, a vero dire, eccetto nelle materie di eloquenza, e di poesia, in tutto il rimanente non giunsero essi ad attignere quel pieno, e sicuro lume di critica, che doveva sorgere unicamente dalle accumulate riflessioni degli uomini, fatte a misura che avrebbono coll' acquisto di nuove conoscenze la sfera di loro idee aggrandita. Tal è della erudizione: i moderni che largo campo di cognizioni non percorsero, il quale nè era, nè poteva essere aperto alle antiche età? Religione, leggi, costumi, successioni d' imperj, serie di principi, trasmigrazioni di popoli, fondazioni di città, guerre, alleanze, trattati di pace, nascita di arti, progressi di scienze, diplomi, comentarj, iscrizioni, medaglie, e monumenti di ogni genere, tutto essi con un prodigioso successo hanno veduto, raccolto, e come in un tesoro, qual non s' era veduto mai, adunato. Or varj accademici non picciola parte di lor fatiche indirizzarono a conservare, e

quanto era in loro, ad accrescere anco, se possibil fosse, questo doppio vanto de' nostri tempi bellissimo, ed incontrastato. Ma rispetto alla critica furono essi in ciò fermi, e costanti a non permettere, che lo spirito di lei, per quanto credasi utile a guarirne da una cieca ammirazione degli antichi, introduca egli mai con inopportuno rigore le fredde, e didascaliche discussioni nelle cose di sentimento. E riguardo all' erudizione, concedendo a lei tra le infinite altre di molto rilievo certe ricerche, puramente curiose, perchè agli studj di essa in qualche modo concatenate, la sgridano, la condannano però sempre, quando o troppo si attacca a laboriose frascherie, o magnifica con fasto sterili scoperte, o vanta stoltamente il frivolo vantaggio di saper picciole cose ignorate dai più, perchè dai più a bella posta trascurate.

Or dietro a questi principj il Signor GALEANI-NAPIONE dettò quattro lezioni. Nella prima su di un luogo famoso, che al principio del primo dialogo di Cicerone intorno la natura degli Dei si trova, detto comunemente il tormento, la croce degl' interpreti, apportò varie osservazioni critiche, per isgombrare le tenebre all' intelligenza di esso attraversate, e per mettere in chiaro molte di quà dipendenti verità storiche insieme, e filosofiche.

Nella seconda fra molti passi, che di astrusa politica avviluppati ne lasciò il lirico latino, prese a svolgere quello, che ne offre l' ode ventesima settima del libro 3.°, e con forti congetture da altri critici ancora non tocche, giunse quasi a dimostrare, che Galatea, di cui parla

ivi il poeta, ella è Ottavia medesima, sorella di Augusto, e moglie di Marco Antonio, alla quale augura felice riuscita per li politici maneggi, tendenti a rimettere la buona intelligenza tra il marito, e il fratello, onde poteasi ordire un altro ben diverso destino all' Imperio del Mondo.

Nella terza produsse un estratto di elogio, dagli scritti di Monsignor Fabroni cavato, di Dante, di Poliziano, di Ariosto, di Tasso: e fu suo intendimento di proporre con ciò l' idea di un giornale da imprendersi delle opere, che escono alla luce in Italia, giornale, che come già quello di Modena, e di Pisa, sia veramente caro alla odierna letteratura italiana.

Nella quarta, che è inscritta: *notizie de' principali scrittori di arte militare italiani*, mostrò che quest'arte non ebbe altrove, come in Italia, tanti, e tanto eccellenti scrittori: annoverò prima rapidamente gli architetti militari, e civili, i letterati eruditi, gli storici, e i politici, che più segnatamente ne scrissero; indi passando a quelli, che le opere della penna con quelle della spada congiunsero, senza obbliare il nostro D'Antoni, de' cui volumi conserve onorate si fanno in più luoghi, si arrestò alquanto sulle memorie del Generale Montecuculi, il cui lungo studio valse cotanto a Federico II per aprire poi, come fece, nel Settentrione una nuova scuola di guerra più saggia insieme, e più terribile.

A queste lezioni tien dietro una dissertazione del medesimo Accademico in dodici capi distinta, sulla patria

di Cristoforo Colombo, argomento di critica ben interessante per se medesimo, e molto ancor più per coloro, a cui i natali di sì grand'uomo appartengono. L'autore pertanto accennando prima che nel determinare la vera patria di un qualche personnaggio vuolsi riguardare non al luogo della nascita accidentale, ma alla sede originaria della famiglia, entra nelle lodi del Colombo, e mostra 1.° che il caso non ebbe parte nella scoperta da lui fatta del nuovo Mondo, e che la sua navigazione fu unicamente diretta a scoprir nuove terre, le quali sperava egli di ritrovare nel mare immenso frapposto tra le coste della Spagna, e l'estremità orientale dell' Asia. 2.° Che non solo fu il primo, che scoprì le isole del golfo del Messico, ma che prima di ogni altro eziandio scoprì il Continente di America. 3.° Che fu pure di lui la importantissima scoperta delle variazioni della declinazione dell'ago calamitato.

Viene quindi allo stato della questione. Rammenta le tre principali opinioni intorno la patria del Colombo, che il vogliono o Genovese, ossia della riviera di Genova, o Piacentino, o di Cuccaro, castello del Monferrato, di nobile famiglia, signora del castello medesimo. Qui l'Autore s'accinge di proposito a provare che non fu Genovese, che è incerto il luogo preciso della sua nascita, che venuto in grande stato in Ispagna, lasciò per giusti motivi ignorare la residenza de' suoi genitori, che la sua famiglia era distinta, e che ebbe egli una liberale, e saggia educazione. Dopo ciò allega le testi-

monianze di fededegni scrittori, che il dicono di Cuccaro, presenta i documenti di una lite verso il fine del secolo XVI agitatasi tra Baldassarre Colombo de' signori di Cuccaro, e diversi Magnati delle Spagne per la successione di un maggiorasco istituito da Colombo medesimo; documenti, che mostrano ad evidenza, che i Colombi feudatarj di Cuccaro erano della stessa famiglia, e che il castello di Cuccaro in Monferrato fu veramente la patria dello scopritore del nuovo Mondo. Produce inoltre un estratto di un consulto legale di Giovan-Pietro Sordi in favore di Baldassar Colombo, pubblicatosi in un cogli altri consulti di quel giurisperito sin dall' anno 1589. Addita nel sommario stampatosi in Madrid l' anno 1590 partitamente divisate le ragioni, per le quali sull' agnazione di Cristoforo Colombo co' feudatarj di Cuccaro, e per conseguenza sulla patria di lui non vi resta dubbio veruno. Ricava eziandio da tal sommario, il quale, ciò che è da notare, concorda pienamente nella sostanza colla storia di Cristoforo Colombo, scritta da D. Ferdinando figliuolo di lui, ricava, dico, diverse curiose particolarità concernenti la famiglia, i congiunti, le epoche diverse, e gli evenimenti della vita dello scopritor dell' America. Dà insieme una particolare notizia del detto Ferdinando Colombo, e dell' opera di lui dettata in lingua Castigliana, e delle edizioni, che se ne hanno in lingua italiana.

Posta fuori di controversia la patria del Colombo, piglia ancora il nostro Accademico a disaminare i monu-

menti, su cui si fondano i principali sostenitori della opinione diversa, come il Salinerio, che il vuole Savonese, il Casoni, che il fa Genovese, e il Campi, che il pretende Piacentino. Discute pure alcuni documenti inserti nell'elogio di Cristoforo Colombo stampato in Parma nel 1781, ed un codicillo preteso di Colombo, pubblicatosi dall'Abate Tiraboschi; e dimostra che tutte quelle carte o nulla conchiudono in contrario, o sono interpolate, e male interpretate, e alcune di più apocrife; cosi che, non ostanti le medesime, restano sempre nella integrità loro i monumenti, i quali pienamente ne accertano che Cristoforo Colombo, qualunque per accidente possa essere stato il luogo della sua nascita, uscì dalla famiglia degli antichi Signori di Cuccaro, e che perciò il nostro Monferrato si può gloriare di essere la patria di lui originaria.

Il signor Bava S. Paolo ha pur egli quattro discorsi, e sono sulle cagioni della caduta delle lettere ne' secoli di ferro, sulla letteratura, sulla storia, sull'antiquaria.

Nel primo partendo da una massima ben giusta, che Despreaux in questi due versi espresse:

« Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain. »

Comincia a toccare il tristo stato, in cui per difetto d'idioma fisso, e regolato giaceano le arti, e le lettere presso tutte le nazioni di Europa ne' secoli di ferro, che è a dire dopo, o poco dopo il nono sino al quartodecimo secolo. E la necessità di avere una lingua a certo

della locuzione, e sulla divisione del pensiero, che sul ritmo, e sulla scelta delle parole. Or questa regola fondamentale, stata già dal legislatore del Parnaso francese espressa felicemente in questi due versi;

» *Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots*
» *Suspende l'hémistiche, en marque le repos;* »

ella è appunto quella, che l' autore con la scorta della filosofica ragione piglia a ricercare, ed esporre primieramente. Indi seguendone le conseguenze immediate scende a parlare dell' influenza della rima sulla poesia francese, del rompimento del verso, de' versi sciolti, e dell' uso degli epiteti; e termina con disaminare le altre regole, che più all' armonia de' suoni, che a quella de' pensieri si riferiscono.

Appartiene anche di special diritto a questo luogo un' opera manuscritta, ora stampata, la quale fu spedita alla Classe dal signor La-Boulinière suo corrispondente, sotto questo titolo: *Mémoire ou précis d'idéologie.* Lo scopo dell' autore si fu ravvicinare, e legar più strettamente i punti principali della dottrina ideologica, tentare, se è possibile, di aggiugnere alla catena, che ne porgono le opere in questo genere più rinomate, alcuni anelli, o almeno di gettare qualche lume su quelli, che come non troppo apparenti, pare che lascino una tal catena interrotta. A tal effetto facendo egli la rassegna delle diverse operazioni dello spirito, passa rapidamente su quelle, intorno alle quali dicesi d' accordo cogli scrittori da lui tolti per guida, e si ferma su quelle altre,

che non furono, secondo lui, abbastanza discusse. Nel che riuscì veramente a potere su i principj già stabiliti adunare de' raggi luminosi, ch' erano sparsi nelle opere de' più solenni metafisici, e a mettere in mostra alcune verità nuove di molta importanza, e a verificare non poche storte idee.

Insieme colla materia è da lodare in questo compendio ideologico la forma, che vi si scorge, pari alla precisione è la chiarezza, lo stile è rapido, armonioso, e anche fiorito. E benchè i materiali, che formano il fondo dell' opera, abbiano a un dipresso la disposizione medesima, che si trova negli scritti, da' quali gli estrasse, si può dire, che l' autore ha dato a tutte le parti una tal configurazione a potersi esse unir meglio con quelle, che loro sono contigue, e a dovere il tutto essere più disposto a ricevere la luce, che vi riflettono sopra i principj di Locke, di Condillac, e di Bonnet.

LETTERATURA.

CRITICA, ED ERUDIZIONE.

Essendosi la Classe spesso occupata nella critica, nella erudizione, e nello stile, che sono le tre cose, in cui si può dire la facoltà del letterato essenzialmente consistere, comincierò io dalle due prime, come quelle, che a' letterarj studj accademici deggiono essere innanzi tutto raccomandate. Si suol dire a onore delle scienze

astratte esclusivamente, che sono esse, che introdussero nel mondo lo spirito filosofico, quello appunto, per cui si sa credere, e dubitare a proposito. Ma essendo esso in fine nient' altro, se non se la ragione rischiarata su' veri principj delle cose di qualunque natura si sieno, perchè non potrebbe il medesimo essere altresì l' opera della critica, e appartenere conseguentemente alle lettere? Quel che è certo si è, che questa superiorità di ragione, che tanto si vanta nel nuovo dominio della fisica, e delle matematiche, merita pur di essere nella moderna repubblica letteraria singolarmente glorificata. Che gli antichi, a vero dire, eccetto nelle materie di eloquenza, e di poesia, in tutto il rimanente non giunsero essi ad attignere quel pieno, e sicuro lume di critica, che doveva sorgere unicamente dalle accumulate riflessioni degli uomini, fatte a misura che avrebbono coll' acquisto di nuove conoscenze la sfera di loro idee aggrandita. Tal è della erudizione: i moderni che largo campo di cognizioni non percorsero, il quale nè era, nè poteva essere aperto alle antiche età? Religione, leggi, costumi, successioni d' imperj, serie di principi, trasmigrazioni di popoli, fondazioni di città, guerre, alleanze, trattati di pace, nascita di arti, progressi di scienze, diplomi, comentarj, iscrizioni, medaglie, e monumenti di ogni genere, tutto essi con un prodigioso successo hanno veduto, raccolto, e come in un tesoro, qual non s' era veduto mai, adunato. Or varj accademici non picciola parte di lor fatiche indirizzarono a conservare, e

quanto era in loro, ad accrescere anco, se possibil fosse, questo doppio vanto de' nostri tempi bellissimo, ed incontrastato. Ma rispetto alla critica furono essi in ciò fermi, e costanti a non permettere, che lo spirito di lei, per quanto credasi utile a guarirne da una cieca ammirazione degli antichi, introduca egli mai con inopportuno rigore le fredde, e didascaliche discussioni nelle cose di sentimento. E riguardo all' erudizione, concedendo a lei tra le infinite altre di molto rilievo certe ricerche, puramente curiose, perchè agli studj di essa in qualche modo concatenate, la sgridano, la condannano però sempre, quando o troppo si attacca a laboriose frascherie, o magnifica con fasto sterili scoperte, o vanta stoltamente il frivolo vantaggio di saper picciole cose ignorate dai più, perchè dai più a bella posta trascurate.

Or dietro a questi principj il Signor GALEANI-NAPIONE dettò quattro lezioni. Nella prima su di un luogo famoso, che al principio del primo dialogo di Cicerone intorno la natura degli Dei si trova, detto comunemente il tormento, la croce degl' interpreti, apportò varie osservazioni critiche, per isgombrare le tenebre all' intelligenza di esso attraversate, e per mettere in chiaro molte di quà dipendenti verità storiche insieme, e filosofiche.

Nella seconda fra molti passi, che di astrusa politica avviluppati ne lasciò il lirico latino, prese a svolgere quello, che ne offre l' ode ventesima settima del libro 3.°, e con forti congetture da altri critici ancora non tocche, giunse quasi a dimostrare, che Galatea, di cui parla

ivi il poeta, ella è Ottavia medesima, sorella di Augusto, e moglie di Marco Antonio, alla quale augura felice riuscita per li politici maneggi, tendenti a rimettere la buona intelligenza tra il marito, e il fratello, onde poteasi ordire un altro ben diverso destino all' Imperio del Mondo.

Nella terza produsse un estratto di elogio, dagli scritti di Monsignor Fabroni cavato, di Dante, di Poliziano, di Ariosto, di Tasso: e fu suo intendimento di proporre con ciò l' idea di un giornale da imprendersi delle opere, che escono alla luce in Italia, giornale, che come già quello di Modena, e di Pisa, sia veramente caro alla odierna letteratura italiana.

Nella quarta, che è inscritta: *notizie de' principali scrittori di arte militare italiani*, mostrò che quest'arte non ebbe altrove, come in Italia, tanti, e tanto eccellenti scrittori: annoverò prima rapidamente gli architetti militari, e civili, i letterati eruditi, gli storici, e i politici, che più segnatamente ne scrissero; indi passando a quelli, che le opere della penna con quelle della spada congiunsero, senza obbliare il nostro D'Antoni, de' cui volumi conserve onorate si fanno in più luoghi, si arrestò alquanto sulle memorie del Generale Montecuculi, il cui lungo studio valse cotanto a Federico II per aprire poi, come fece, nel Settentrione una nuova scuola di guerra più saggia insieme, e più terribile.

A queste lezioni tien dietro una dissertazione del medesimo Accademico in dodici capi distinta, sulla patria

di Cristoforo Colombo, argomento di critica ben interessante per se medesimo, e molto ancor più per coloro, a cui i natali di sì grand'uomo appartengono. L'autore pertanto accennando prima che nel determinare la vera patria di un qualche personnaggio vuolsi riguardare non al luogo della nascita accidentale, ma alla sede originaria della famiglia, entra nelle lodi del Colombo, e mostra 1.° che il caso non ebbe parte nella scoperta da lui fatta del nuovo Mondo, e che la sua navigazione fu unicamente diretta a scoprir nuove terre, le quali sperava egli di ritrovare nel mare immenso frapposto tra le coste della Spagna, e l'estremità orientale dell' Asia. 2.° Che non solo fu il primo, che scoprì le isole del golfo del Messico, ma che prima di ogni altro eziandio scoprì il Continente di America. 3.° Che fu pure di lui la importantissima scoperta delle variazioni della declinazione dell'ago calamitato.

Viene quindi allo stato della questione. Rammenta le tre principali opinioni intorno la patria del Colombo, che il vogliono o Genovese, ossia della riviera di Genova, o Piacentino, o di Cuccaro, castello del Monferrato, di nobile famiglia, signora del castello medesimo. Qui l'Autore s'accinge di proposito a provare che non fu Genovese, che è incerto il luogo preciso della sua nascita, che venuto in grande stato in Ispagna, lasciò per giusti motivi ignorare la residenza de' suoi genitori, che la sua famiglia era distinta, e che ebbe egli una liberale, e saggia educazione. Dopo ciò allega le testi-

monianze di fededegni scrittori, che il dicono di Cuccaro, presenta i documenti di una lite verso il fine del secolo XVI agitatasi tra Baldassarre Colombo de' signori di Cuccaro, e diversi Magnati delle Spagne per la successione di un maggiorasco istituito da Colombo medesimo; documenti, che mostrano ad evidenza, che i Colombi feudatarj di Cuccaro erano della stessa famiglia, e che il castello di Cuccaro in Monferrato fu veramente la patria dello scopritore del nuovo Mondo. Produce inoltre un estratto di un consulto legale di Giovan-Pietro Sordi in favore di Baldassar Colombo, pubblicatosi in un cogli altri consulti di quel giurisperito sin dall' anno 1589. Addita nel sommario stampatosi in Madrid l' anno 1590 partitamente divisate le ragioni, per le quali sull' agnazione di Cristoforo Colombo co' feudatarj di Cuccaro, e per conseguenza sulla patria di lui non vi resta dubbio veruno. Ricava eziandio da tal sommario, il quale, ciò che è da notare, concorda pienamente nella sostanza colla storia di Cristoforo Colombo, scritta da D. Ferdinando figliuolo di lui, ricava, dico, diverse curiose particolarità concernenti la famiglia, i congiunti, le epoche diverse, e gli evenimenti della vita dello scopritor dell' America. Dà insieme una particolare notizia del detto Ferdinando Colombo, e dell' opera di lui dettata in lingua Castigliana, e delle edizioni, che se ne hanno in lingua italiana.

Posta fuori di controversia la patria del Colombo, piglia ancora il nostro Accademico a disaminare i monu-

menti, su cui si fondano i principali sostenitori della opinione diversa, come il SALINERIO, che il vuole Savonese, il CASONI, che il fa Genovese, e il CAMPI, che il pretende Piacentino. Discute pure alcuni documenti inserti nell'elogio di Cristoforo COLOMBO stampato in Parma nel 1781, ed un codicillo preteso di COLOMBO, pubblicatosi dall'Abate TIRABOSCHI; e dimostra che tutte quelle carte o nulla conchiudono in contrario, o sono interpolate, e male interpretate, e alcune di più apocrife; così che, non ostanti le medesime, restano sempre nella integrità loro i monumenti, i quali pienamente ne accertano che Cristoforo COLOMBO, qualunque per accidente possa essere stato il luogo della sua nascita, uscì dalla famiglia degli antichi Signori di Cuccaro, e che perciò il nostro Monferrato si può gloriare di essere la patria di lui originaria.

Il signor BAVA S. PAOLO ha pur egli quattro discorsi, e sono sulle cagioni della caduta delle lettere ne' secoli di ferro, sulla letteratura, sulla storia, sull'antiquaria.

Nel primo partendo da una massima ben giusta, che DESPREAUX in questi due versi espresse:

« *Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin,*
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain. »

Comincia a toccare il tristo stato, in cui per difetto d'idioma fisso, e regolato giaceano le arti, e le lettere presso tutte le nazioni di Europa ne' secoli di ferro, che è a dire dopo, o poco dopo il nono sino al quartodecimo secolo. E la necessità di avere una lingua a certo

sistema ridotta, la qualità sgraziata di quella, che allora nel parlare, e nello scrivere si usava, la differenza tra una lingua morta ed una nascente, una certa paralisi di morte, in cui erano le lingue antiche, la difficoltà, che si opponeva al sorgere delle moderne, i principj, e gli avanzamenti di queste, il nuovo aspetto della letteratura Europea allo abbellirsi, e perfezionarsi delle lingue principalmente d' Italia, e di Francia, sono questi gli essenziali punti, per li quali prestamente discorre. Fa ancora un cenno sul merito speciale della lingua Italiana, e Francese, astiensi dal darne all' una, o all' altra la precedenza, benchè per la natía mostrisi, come è giusto, un po' più inclinato. Poi torna alla sua tesi, e conchiude, che la perdita della lingua, che innanzi si parlava in Europa, e la impossibilità di crearvene tosto un' altra, che ne tenesse degnamente il luogo, si fu la cagion prima, che troppo i secoli di ferro prolungò.

Nel secondo mira a dimostrare il pregio, e i vantaggi della letteratura, considerandola sotto questi riguardi, cioè che accelera i progressi di ogni maniera di sapere, che abbellisce la vita, aguzza lo spirito, e anche lo intendimento; che prepara, e perfeziona la lingua alle scienze, che queste accredita, e diffonde, e che con queste amichevolmente alleata dà, e riceve a vicenda lume, e soccorso, cosa soprattutto importante nel secolo presente, in cui uno nè potrebbe diventare, e apparire filosofo, senza avere acquistata in lettere una convenevole tintura, nè saprebbe esser tenuto letterato, senza essersi istrutto

della parte storica di tutte le scienze, e averne nozioni, se non compite, almeno giuste, e generali.

Nel terzo entrando ad esaminare lo storico sapere del secolo XVI, e limitandosi alla storia civile, e politica (se non che vi mette poi un' appendice su quella, che alle lettere, scienze, ed arti appartiene) tocca primieramente i fini di qualsisia storia, la maniera di riuscirvi, i materiali di essa, e i metodi di scriverla. Indi parla della cronologia, e della geografia, alle quali tanto lume diedero gli eruditi del seguente secolo: aggiugne, che questa doppia fiaccola non mancò veramente agli storici del seicento; ma che per difetto di scienza, di esercizio, di esemplari, e di gusto non si fecero nelle lingue viventi vedere libri di storia in ogni punto compiti: e discorrendo per alcuni storici Francesi, con darne il giudizio, e affermando avere gl' Italiani, benchè non del tutto esenti da' difetti, ottenuto in questa parte il vanto prima d' ogni oltramontana nazione, finisce con accennare i vizj da fuggire, e le avvertenze da portare in questa maniera di scritti.

Nel quarto dopo avere dato un' idea generica dell' antiquaria, e cerca se sia essa stata nel seicento coltivata, e promossa. Ricorda tra le cagioni di suo poco avanzamento le difficoltà, che le si attraversano, i mezzi, che le sono necessarj, e la stemperata voglia, che di esteso, anzichè di concatenato sapere, ebbero in tale età molti eruditi, e filologi. Non trapassa i multiplici oggetti, che abbraccia questa scienza, i varj popoli,

onde ci vennero i documenti più autentici, e i maggiori savj, che vi attesero. Poscia distingue le parti più elaborate dell' antiquaria, che sono la diplomatica, la lapidaria, la numismatica, e dà di tutte e tre una succinta idea, avvertendo però che il titolo di scienza antiquaria ritenne quella, che va in traccia di ogni altro antico monumento, od avanzo, e include tutto ciò, che al pratico vivere, agli utensili, al costume, alle belle arti manuali, o scientifiche dell' antichità si riferisce. Per ultimo discende a quelli tra moderni, che meglio durante tal tempo in questo studio riuscirono: nomina con ispezial lode i Francesi, i Britanni, vi aggiugne gli Olandesi, non ommette i Germani, benchè un po' troppo amanti di futili controversie. Quanto agl' Italiani non dissimulando, che le dispute sul gramaticale significato dei testi, e su ogni meschina anticaglia loro in generale nocquero assai, afferma tuttavia, che furono essi al di sopra di tutti per ciò in particolare, che riguarda le arti del disegno, come quelli, che meglio di tutti vi doveano da' bassi-rilievi, dalle antiche sculture, e da' grandiosi edifizj, che ne rimangono, essere ammaestrati.

Il Signor abate VALPERGA-CALUSO, il quale al par de' più celebri Italiani dello scorso secolo accoppia in se lo studio delle lettere con quello delle specolazioni più astratte, ne venne anch' egli con un' eruditissima dissertazione a dilucidare un oscuro punto intorno alla violenta morte di un' inclita Dama, nomata LIVIA, dell' illustre fa-

miglia Colonna. Tace su di tal avvenimento la storia; solo vi ha una raccolta di rime, con cui verso la metà del secolo XVI i migliori poeti d' allora, senza però in fronte di essa apporre niente di positivo, o qualificante, celebrarono di costei la vita, e la morte. Or da varj passi di quelle poesie per l'appunto va traendo l'Autore sode, e naturalissime congetture a provare, quanto per valore di critica si può, che cotesta Livia figliuola di Marc' Antonio Colonna Duca di Paliano, indi moglie di Marzio Colonna duca di Zagarolo, fu strozzata nel suo letto, e chi la strozò fu il genero suo Prospero Colonna; misfatto non raro a succedere tra' Grandi a quella stagione, in cui ve li potea molto di leggieri trasportare la sicurezza dell' impunità, quando massimamente per sete d' oro, o di vendetta vi fossero già inclinati.

Tra il luogo, dov' era l' antica città d' Industria, e il castello di Verrua si trovò nel Po una coppa d' argento, la quale presenta sopra di se un basso-rilievo, non indegno di sagace oculatissimo antiquario.

Il Signor abate Tarini recatala sulla tavola dell' Accademia prese con un discorso a spiegare ciò, che più alla rarità di tal lavoro pareva richiesto. Dopo un cenno dell' antichità, e della ricchezza di sì fatti vasi, che si usavano ne' sagrifizj, e ne' conviti, imprende a dare una precisa idea di quello, che fa il soggetto del ragionare. Dice ch' esso è da rapportare a' be' tempi della Grecia, e che rappresenta la sconfitta da Ercole data

alle Amazoni. Vi riconosce l' Eroe incaricato da Euristeo di levare il cinto ad Antiope, e l' Eroina vicina a soccombere sotto la forza del vincitore: vi addita nel guerriero a cavallo Bellerofonte, il primo, che insegnò a maneggiar colla briglia i cavalli; e colui che tiene una di queste Amazoni pe' capelli, pensa che sia Priamo, autore di questa spedizione in favore de' Frigj: vi distingue a piè delle balze alcune di queste Amazoni in atto di prigioniere, e sulla cima di una montagna un tempio, a rimembranza forse del sacrilego attentato di queste donne contro il tempio di Diana in Efeso. In fine vi osserva in queste guerriere un armarsi, un vestirsi alquanto differente da quello, che medaglie, e altri monumenti generalmente ci mostrano; e posciachè tutto ciò vi scorge sempre al lume, che Omero gli appresenta, crede di potere non senza ragione conchiudere di avere con fedeltà in questo monumento il pensiero dell' artista interpretato: perciocchè giusta l' abate Banier le favole, e la traduzione eran da prima meno composte di quello, che ne furono dopo, e a meglio spiegarle fa mestieri prenderle il men che si può dalla loro origine lontane.

In mezzo a' rottami del torrione di una delle porte di Torino si è rinvenuta nel 1802 una pietra in marmo bianco con le seguenti parole scolpite in bel carattere, e ornate di un contorno regolare.

C. RUTILIO GALLICO COS. II.
T. FLAVIUS SCAPULA

Il Signor Paroletti credette, che sì fatta consolar iscrizione non fosse da trasandare, e compostavi sopra una notizia storica, da Parigi, dove di presente si trova, la trasmise alla Classe, a cui egli appartiene. Il luogo, ove fu trovato il monumento, che è la porta detta *del Palazzo*, dalle rovine della Regia, o palazzo Augustale, l' architettura di questo palazzo ornata delle statue de' personaggi, ch'erano stati i benefattori di questa città, esame minuto di ciascuna delle parole, che entrano nella iscrizione, osservazioni esatte sulla famiglia Rutilia, su i due consolati di Rutilio, sull' epoca di essi, su i Consoli surrogati, autorità multiplici di perspicacissimi antiquarj, e letterati, quanto infine può a schiarimento di tal soggetto concorrere, tutto all' uopo suo trasse l' Accademico, onde spargere, per quanto possibil gli era, un nuovo tratto di luce sopra un punto della storia di queste contrade troppo nell' oscurità de' tempi avviluppato.

Mentre i codici, i rotoli, ed altre antiche pergamene de' pubblici archivj erano sul punto di ripartirsi, e trasportarsi poscia a' rispettivi Dipartimenti, l'Accademia avvisando, che tai monumenti, se rimasti fossero presso di se, avrebbono forse potuto al progresso della storia patria, e di altri studj esser non poco giovevoli, entrò quasi in pensiero di domandargli al Signor Amministratore Generale. Ma prima di nulla deliberare, volendo su lo stato di essi avere ogni più convenevole lume, invitò un socio fra tutti espertissimo a fargliene il necessario rapporto.

Il signor Jacopo Durandi adunque assunse l' incarico; ed ecco la somma del ragionamento letto da lui su di tal punto. Rammentata la immensa farraggine delle diverse pergamene, e il tempo infinito, che vi vorrebbe a farne la scelta opportuna, ristrigne le sue viste ad una certa maniera di carte, che dalla forma loro si dicono rotoli, e sono conti de' castellani, o de' ricevidori, ed esattori di ogni sorta di rendite del principato. Osserva da prima, che questi, benchè i più antichi abbiano già, è gran tempo, trapassate le Alpi, cominciano verso la metà del secolo XIII, e vanno un po' di là del XV, e si trovano tuttavia in grandissimo numero, e composti, quai sono, di pergamene le une, e le altre insieme ricucite, formano altrettanti volumi. Poscia va discorrendo per li vantaggj, che trar si possono, se non da tutti, almeno da una gran parte di questi rotoli. Giovano, dic' egli, a scoprire la verità di parecchj fatti, di epoche, o date precise, di varie particolarità, le quali benchè spesso minute, e talora anche frivole in apparenza, possono col tempo per certa non preveduta combinazione di cose umane, divenir pur esse di gran momento. Danno sicuri lumi sul significato di molti vocaboli della lingua latino-barbara, su costumi d'allora, su uffizj, persone, genealogie, su spese fatte per feste, per viaggj, per fabbriche, e per guerre, sulla maniera del lusso de' nostri avi più rispettabile delle presenti morbidezze, per tacere di storiette curiose, e di molti accidenti non altrove regi-

strati. Forniscono di più ampia materia a far confronti intorno le variazioni di mano in mano seguite sul prezzo delle derrate, de' terreni, degli animali, de' salarj, de' fitti; intorno le loro cause, le alterazioni nel successivo valore delle monete, e del marco d' argento; intorno le differenti specie di tributi, e di gravezze, come anco intorno i vantaggj, e svantaggj di quelle età, la popolazione, il nascente commercio, e simili: notizie tutte capaci di dar luogo a ricerche, e discussioni utilissime ancora oggidì per risolvere importanti problemi di pubblica economia, e conoscer meglio la forza, l' indole, e gli avanzamenti del nostro paese.

Ma come cotesti rotoli, prosegue l' autore, contengono anche documenti riguardanti l' interesse del pubblico, e de' privati, contratti, patenti, titoli, e cose somiglianti, ragion vuole, che si stiano essi per lunga pezza negli archivj, come necessarj in molte circostanze ad attestar fatti, e a finire litigj, massimamente tra il fisco, o regio patrimonio, e i cittadini. Il perchè saviamente conchiude, che per ora un tal acquisto non fa per l'Accademia; e o segua tra' Dipartimenti la divisione di questi rotoli (che allora circa due terzi ne rimarranno tuttavia a Torino) o non abbia essa luogo (ciò che meglio sarebbe), potrà l'Accademia stessa, senza essere guardiana di tai monumenti, ricorrere in ogni tempo, avendone mestieri, al Governo, il qual contento, com' è da credere, di vedere una compagnia sì fatta vogliosa di attignere a pubblico pro

da quella purissima fonte indispensabili schiarimenti, gliel' aprirà, quanto fia in lui, ad ogni occasione liberalmente.

Trovaronsi, pochi anni sono, nel demolire le mura di Susa due torsi loricati, creduti non immeritevoli di una particolare disamina.

Il Signor FRANCHI-PONT s' accinse all' opera, e prese in una sua dissertazione a cercare a qual età appartengano, a qual monumento servissero d' ornato, e quai personaggj rappresentassero essi. In primo luogo adunque dalla eleganza, e maestria de' bassi-rilievi, che fregiano le loriche de' torsi Secusini, argomenta essere questi stati lavorati nel secolo di Ottaviano Augusto; nè è lontano dal crederne autori anche artisti Piemontesi; reca perciò delle congetture plausibili a dimostrare come l' arte statuaria da' tempi più remoti fu coltivata nell' Italia superiore, e come artefici valenti ognora in queste contrade si trovarono seguaci della scuola antica Italica, e della Greca. Poscia riflette, che nell' antica città di Susa, già sede di Donno, e di Cozio Re delle Alpi dette *Cozie* da quest' ultimo, due monumenti in ispecie meritavano di essere da statue decorati, che sono il celebre arco innalzato ad Augusto da Marco Giulio Cozio, e il sepolcro di questo Principe rammentatoci da Ammian Marcellino, se per avventura non sono una cosa medesima e l' arco, e il sepolcro. Suppone, che questi torsi facessero parte degli ornamenti dell' arco, sì perchè Ammiano in par-

lando del sepolcro non fa motto nessuno di statue, e sì perchè gliel fa parere molto probabile l'esempio di altri ben molti archi, ornati pur essi di statue. Dopo ciò viene a' Personaggj, che potevano essere rappresentati da cotesti busti loricati: dalla mossa dell'uno, e dell'altro trae motivo di supporre, che uno di essi rappresenti un Guerriero, e l'altro un Re, od un Magistrato primario. E come si sa, che l'arco di Susa fu eretto in occasione, che Augusto andò nelle Gallie per produrre all'esercito i due suoi figliuoli adottivi Cajo, e Lucio, disegnati suoi successori, e nati da Marco Vipsanio Agrippa, e da Giulia figliuola di Augusto; come si nota, che Aprippa fu quegli, che domò interamente le Alpi; che per domarle si valse dell'ajuto di Cozio figliuolo di Donno, il quale sin dall'età di Giulio Cesare avea stretta alleanza co' Romani; che Agrippa probabilmente procacciò a Cozio l'amicizia di Augusto; che gli anzidetti Cajo, e Lucio godeano ampie possessioni non lungi dalle alpi Cozie, pensa l'autore potersi verisimilmente dedurre, che il torso da guerriero spetti alla statua di Agrippa, e l'altro da uom grave alla statua di Cozio, o di Donno padre di lui. Aggiugne altresì in tal proposito alcune non disadatte osservazioni, che fa così sulla qualità de' bassirilievi, che fregiano entrambe le loriche de' torsi, come sul luogo, in cui doveano questi essere collocati, e termina la dissertazione con raccogliere ancora considerabili notizie spettanti alla storia degli antichi Re

alpini, cominciando da Donno, sino a che le Alpi Cozie furono da Nerone ridotte in Provincia Romana.

Il professore Regis lesse pur egli tre discorsi, cioè sulla mitologia considerata come maestra di morale, e politica, sulla natura dell' eloquenza, sulle piramidi dell' Egitto.

Nel primo rilevata da principio coll' autorità del Gran Cancelliere d' Inghilterra Bacone l' eccellenza della mitologia primitiva, e toccati i precipui motivi, onde gli antichi per mezzo di lei ne porsero anche le più sublimi massime morali, e politiche, si mette sulle tracce di questa misteriosa insegnatrice; la segue nelle contrade dell' Egitto, e della Grecia; ne accenna i più essenziali dettami nelle opere de' migliori Poeti, Storici, ed Oratori; e ne addita in fine chiari vestigj nella stessa scrittura santa, tesoro inestimabile di sapienza non meno, che di antichità.

Nel secondo, che si aggira specialmente su di una certa novissima definizione data dal Signor D' Alembert alla eloquenza, l' Autore con tutti i riguardi a sì gran savio dovuti prende ad esaminare, se il parer di esso solo in tal quistione debba, o no gire innanzi al parere di tutti i maggiori letterati. Discute partitamente in tutta la sua novità la quistionata definizione, e con argomenti, che trae dalla natura dell' eloquenza, da multiplici uffizj, e requisiti di lei; e col confronto, che fa di tal definizione con quelle, che in specie ne diedero il Greco Filosofo, e il Retore Romano, viene a

conchiudere, che qualunque sia il merito del Signor D'Alembert (il quale di buon grado, discorrendo per tutt'i capi a cotant' uomo onorevoli, confessa che è grandissimo) ad ogni modo in fatto di eloquenza sembra più sicuro partito lo attenerci fedelmente a' principj, che sin quì senza essere contraddetti mai, da solenni maestri ne vennero tramandati.

Nel terzo, il cui scopo sono le famose piramidi, come principalmente dagli Egiziani destinate ad essere di ogni lor bella conoscenza depositarie, va egli iscorrendo per tutto quello, che può a questa opinione acquistare probabilità. L'amore speciale di quel popolo per la immortalità, l'altro suo senno incontrastato, le sue opere tutte quante a pubblico pro ordinate, la necessità di assicurare sopra sodissime fabbriche i simboli, e li jeroglifici, che soli per la mancanza della scrittura poteano conservare da distruggitori rivolgimenti avvenire le scienze, e le arti, il costume antico, e generale, che vi era d'affidare alle pietre le belle notizie, e gli utili ritrovamenti, le colonne, gli obelisci, e gli altri grandi edifizj, che restano, per testimonianza di illuminati viaggiatori, per giudizio di dottissimi antiquarj, ancora di tai mistiche note cospersi, il dispendio, il tempo, il lavoro immenso, che costarono massimamente le piramidi, la maravigliosa durevolezza delle medesime; la forma, la similitudine, la quantità, e ogni cosa, che le riguarda, a niun altro fine sì verisimilmente, come a questo indiritta, sono le princi-

pali conghietture, che in un colle circostanze più proprie a rinforzarle, mette in vista l'autore per provare, se è possibile, che coteste moli, anzichè la stupidità, e l'orgoglio degli Egiziani, attestano la loro saviezza, e prudenza.

Qui meritano ancora onorevole ricordanza alcune dotte dissertazioni lette all'Accademia in tal genere di studj da qualche suo corrispondente; e sono

De la critique considérée comme emploi des Académies. De M.r La-Cretelle, membre de l'Institut National.

Sur les impostures littéraires de l'Abbé Vella. De M.r Actis, vice-bibliothécaire de l'Athénée faisant les fonctions de bibliothécaire en chef.

De l'utilité de la désignation des historiographes chez les corporations savantes. Du même auteur.

Stile.

Qualità necessaria, e parte importantissima della bella letteratura si è lo stile, sotto il cui nome s'intende lo studio, e l'esercizio di quella lingua, che altri usar vuole scrivendo. Le lingue dotte in Piemonte sin dai tempi i più antichi non furono neglette mai. Ma dopo il restauramento della nostra Università, il quale per la oculatissima magnificenza di Vittorio Amedeo II ebbe luogo verso il 1720 si videro esse con un ardore, con un frutto sì fatto coltivare, che forse non

ne sperimentarono altrove l'eguale. Le cattedre di eloquenza in lingua latina, italiana, e greca, dalle quali scelti giovani, usciti già da' cancelli filosofici, e dentro educatrice (1) magione morigeratissima mantenuti, dovettero d'allora in poi essere formati per insegnare quà e là nelle provincie le lettere; un collegio di Savj destinati dalla legge a provarne la capacità, prima di segnar loro le patenti, che aveano ad introdurli nel geloso magistero; un codice egregio, un Magistrato vigilantissimo sull'ordine, e sulla uniformità dell'universale insegnamento; sì fatto stabilimento appunto, il più assennato, e in tal genere per lungo tempo forse l'unico in Europa, ebbe tanto potere, che le nostre contrade in men di quarant'anni, come nelle altre parti letterarie, così nella perizia, ed eccellenza della lingua de' Greci, de' Latini, e degl'Italiani non dovettero temer più il rigoroso confronto di alcuno de' più colti Stati d'Italia. A mantenere pertanto stabile, e perenne fra noi la gloria di queste favelle, come anche a promovere la eleganza, e la ricchezza della Francese, or di nostra ragione quasi divenuta, ella è particolarmente deputata la Classe di letteratura, e tra i multiplici mezzi, che indefessamente vi adopera, mira anche in buona parte a riuscirvi con prose, con poesie, e con traduzioni di ogni maniera.

Certo avendo lo stile sempre relazione colla maniera

(1) Il Collegio già detto delle Provincie.

del pensare, e abbracciando come sue qualità principali la perspicuità, e l'ornamento, sono già per questo rispetto da riferir quì le prose, che vanno innanzi: nondimeno vi hanno ancora a trovar luogo lor proprio le seguenti, di qui farò ora rimembranza.

Il Signor Bava-S.-Paolo sul dilettevole di ogni stile ne arrecò una dissertazione, nella quale pose da principio, che il diletto è il mezzo più possente a trar dalle scritture il massimo vantaggio: poscia stabilì, e spiegò i fonti primarj, da cui questo diletto in qualunque maniera di scrivere infallibilmente deriva.

Lo stesso autore ne intrattenne anche molte volte a sentire parecchj dialoghi tra morti, che a foggia di quelli del nipote del gran Cornelio egli compose, con istudiarsi però soprattutto di evitare in queste tranquille conversazioni de' campi elisi quella sottigliezza, e quel ricercato, da cui non seppe assai guardarsi lo allora ancor giovine Fontenelle, come altresì di non cadere in quella certa uniformità di caratteri, per cui ogni personaggio nelle mani del lodato scrittore diventa troppo facilmente Francese.

Il signor Prospero Balbo ne porse un considerabile saggio di recente storia letteraria patria, il quale benchè scritto già da molto tempo, fu per certa combinazione di circostanze pervenuto ad essere legittima possessione della presente Classe di letteratura. L'autore appunto, essendo segretario aggiunto dell'antica Accademia, avea pigliato a scrivere non gli elogj, ma

le vite degli Accademici defunti. E come il D'Antoni fu il primo, che venne a morte dopo la solenne instituzione dell'Accademia, fu la sua vita la prima ad essere da lui compilata: fu essa già letta nelle private sessioni del mese di novembre l'anno 1791, anzi di un compendio della medesima si fece lettura nella seguente adunanza pubblica del primo di dicembre. Ma tra perchè scritta egli l'aveva in italiano, e i volumi dell'Accademia allora stampavansi unicamente in francese, e perchè stava attendendo di poterla nel voluto idioma unire alle altre vite compagne, dalle quali altre, ed altre occupazioni il distolsero, e perchè infine a stamparla separata dalle altre, come lo aveano poi i suoi colleghi ordinato, sorsero vicende che ne lo ritardarono, ritornato che fu da'viaggi suoi con gran desiderio di tutti in seno alla ristaurata Accademia, la rilesse, qual dapprima composta l'avea, alla classe letteraria, e questa volentieri l'udì, e volentieri nel presente volume la collocò. Nè crede il nostro Accademico, che verun savio e discreto giudice possa in alcun modo un tal lavoro biasimare di ciò, che porti ad ogni passo l'impronto e il marchio del tempo, in cui fu scritto. Troppo ridicola affettazione sarebbe stata il voler ora cangiare ogni tratto, ogni parola, ogni titolo, che più non convenga a' tempi nostri. Ed anzi chi diritto e stima troverà, che appunto a' tempi presenti conviene il non biasimare i passati, il commendarneli eziandio in ciò, ch'era degno di giusta commendazione.

Ora venendo alla vita stessa, nella quale la purità

dello stile italiano va di paro colla sceltezza della materia, l'autore ricordata l'origine, la nascita, e la prima educazione del D'Antoni, cel rappresenta sul principio semplice soldato tra gli artiglieri, distinto però col titolo di *Volontario*, solito a concedersi a quei di famiglia riguardevole; e il segue poi ne' successivi avanzamenti a viemaggiori gradi, premj ognora di suo valor, di suo senno in guerra, e in pace dimostrato: parla de' primi passi da esso nelle scienze fatti sotto la scorta di eccellenti uomini; non obblía il pro che trasse dal conversare coll'Abate Tagliazucchi, valente non meno nella matematica, che nella poetica, ed oratoria facoltà; dal frequentare le adunanze dell'Abate Nollet, e di altri fisici sperimentatori; e dal sostenere con parecchi dotti uffiziali incumbenze all' incremento di questa scienza indirizzate. S' arresta alquanto a riguardarlo nella affidatagli direzione delle nuove scuole teoriche, alle quali fa scala la scuola pratica, che prima di esse dalla capitale erasi già estesa a ogni Città presidiata. Fa menzione de' libri per uso delle medesime stampati, ne' quali egli ebbe cotanta parte; loda il suo *Esame della polvere*, che tradotto in varie lingue fia un eterno monumento della gloria di lui; le sue *Istituzioni fisico-meccaniche*, e la sua *Artiglieria pratica*, che in occasione che la Corte di Francia ne avea domandato una copia, furono esse stampate; come pure l'*Architettura militare* anche dal Re di Spagna richiesta, e l'*Uso dell' armi da fuoco*, degnissimo supplemento all' *Esame della polvere*, e

anch' esso nelle lingue Francese e Inglese recato. Accennate quindi altre magnifiche testimonianze, che il nostro artigliere pel più dotto fra gli artiglieri di Europa manifestano, prende occasione di spaziare con ricca fiaccola storica su' progressi che fece presso di noi la scienza dell'artiglieria; e sin dal finir del secolo XV incominciando vien raccogliendo tutte le più pregevoli notizie a tal bisogno appartenenti, sinchè rientra ne' tempi dal D'Antoni particolarmente illustrati. E rammemorati molti sperimenti, molti fatti aggiunti tra noi ultimamente alla scienza, passa ad accennare varj essenzialissimi punti, in cui dopo i precedenti scrittori sembra che la scienza siasi quà di molto avanzata, mercè del filosofico spirito, ond' egli era animato, di sottile ricerca, di attenta osservazione, e di meditazione profonda.

Dopo tutto ciò con dotti ed eruditi ragionamenti esposto ed arricchito a luogo a luogo di massime salutari, di viste politiche, quai sono tra le altre quelle sull'arte difficilissima di far cose grandi con piccioli mezzi sulla giusta e misurata distribuzione degli onori, e de' premj (lode un tempo particolare del nostro governo), lo Scrittore della vita si volge a mostrare come il singolar merito del D'Antoni dentro, e fuori conosciuto, ed ammirato, fu eziandio dal Re Carlo Emanuele, e da Vittorio Amedeo III, senza interruzione veruna, singolarmente gradito, e distinto. E l'onor. che ebbe di servire a tutti i Reali Principi di maestro non solo in ciò che spetta ad artigliere, o ad ingegnere, ma in tutto quello, che

alla tattica, ed in generale all'arte della guerra appartiensi (giacchè in tutte queste parti era dottissimo, e di tattica scrisse due opere considerabili inedite), l'incarico che sempre gli fu dato di accompagnare ora gli Augusti Allievi, ed ora anche stranieri Principi ragguardevolissimi a visitare le nostre rinomate fortezze, o alcuni de' luoghi più famosi nella storia militare (al qual uopo niuno era certo più adatto di lui per la conoscenza vastissima delle nostre guerre, su delle quali ne lasciò preziosi monumenti), e lo avanzamento che fece ne' gradi della milizia, tratto essendo dal suo merito solo, dopo i primi già avutivi ad essere Maggior generale, indi Tenente generale, poi Ajutante generale d'Armata, e infine rappresentante il Gran Mastro di artiglieria, tutto ciò basta, secondo lui, a palesare evidentemente l'altissimo conto, in cui fu ognora da' suoi Sovrani tenuto. E qui lo Scrittore, toccate ancora alcune saggie e benefiche provvidenze che il D'Antoni, rivestito della suprema autorità nell'artiglieria procurò, quai sono un adottato nuovo sistema di artiglieri ausiliarj, e provinciali, metodi i migliori fissati per le scuole pratiche, nuovi ordinamenti sulla polvere, sul nitro, e sulle fondite, insegnamento regolare della chimica introdotto nell' Arsenale, Maestri stabiliti, e stipendiati con una porzione de' suoi dritti medesimi, a dirozzare gl' idioti artiglieri, e rammentate insieme alcune altre particolarità, e venture per lui onorevolissime, pon termine alla sua storia, con manifestare il vivo rincrescimento, che con tutta la patria

per la morte di sì grand' uomo sentì particolarmente l' Accademia, di cui egli era uno tra' maggiori ornamenti.

Il signor Francesco Grassi lesse pure due suoi discorsi sulla drammatica: in uno, premesse alcune osservazioni sullo stile in generale a questo genere di poesie conveniente, entrò a dare una facile e chiara norma onde giudicar sanamente sì della bellezza di tali componimenti, e sì dell' esattezza degli autori nel rappresentarli: in un altro espose la difficil arte d' inventare gl' intrecci; toccò un poco i soggetti storici, mitologici, di semplice invenzione; e non preterì il modo di portare ne' soggetti antichi intrecci novelli.

Il fu Professor Vigo, dalla sperienza di molti anni, e di gloriose fatiche ammaestrato, a' letterati, cui brama eccessiva di sapere agita e trasporta, con un paradosso latino donò questo salutare avviso, che negli studj si va più innanzi, quando si osserva, che quando si ommette nel faticare la moderazione.

Si udì ancora in parecchie distinte adunanze la lettura di due prefazioni italiane, che gli autori di esse per lo stile ugualmente, e per la materia procurarono che fossero, almen quanto per lor si potea, non indegne delle opere, alla testa delle quali sono esse destinate. L' una è del signor Napione, da premettersi alla sua traduzione delle questioni Tusculane di Cicerone, l' altra del professore Regis, da stamparsi in fronte alla sua traduzione della ciropedia di Senofonte.

E dove per parte eziandio della Lingua Francese lascio

un discorso, il quale benchè di buon diritto spettante a tutta l'Accademia, di sua natura non di meno a questa classe, e a questo luogo appartiene particolarmente? parlo di quello, che il signor Generale Menou, Amministratore generale, li 17 frimajo anno XII, in una scelta numerosa adunanza, recitò nel prendere tra noi in qualità di socio per la prima volta il posto, a cui gli unanimi voti dell' Accademia lo aveano pochi dì prima chiamato.

Il nuovo Accademico con un grave principio tratto dalla sua propria carriera delle armi propone, che gli studi dopo i grandi rivolgimenti politici, dopo le guerre di opinioni, e i movimenti dalle passioni generati, anzichè trovarsi infievoliti prendon polso e lena maggiore. A confermazione di sua proposta tocca alcuni argomenti, che tira dalle leggi della natura, dall' indole dello spirito umano; volge un' occhiata agli annali della storia letteraria, e politica, e dice espressamente, che dopo i furori della lega, e del partito opposto alla Corte, dopo le guerre di religione sì funeste alla Francia, e all' Europa, dopo la rivoluzion d' Inghilterra, e quella del Portogallo, dopo i movimenti sotto Filippo II agitatori della Spagna, dopo le discordie dall' animosità de' Principi cattolici e protestanti sorte nell' Impero Germanico, dopo tutto ciò appunto egli appare il secolo, che il secolo si chiamò di Luigi XIV. Passa di quà a un fausto presagio pe' tempi, in cui siamo entrati all' uscire di una di quelle grandi convulsioni, che raramente, per fortuna della spezie umana, scuotono l'universo. Fa, com' è giusto,

campeggiare l'Eroe, che diede fine a tanti mali; e che dopo i trionfi per guerre indispensabili nell' uno, e nell' altro emisperio accumulati, sentì che la sua vera grandezza è fondata sulla felicità de' popoli, e che questa felicità è fondata pur essa sul rinascimento delle lettere, sul progresso delle scienze, e dell' arti. Ricorda come quest' Eroe tiene a sì bel fine tutte le mire, e le opere sue indirizzate; fa un cenno della guerra, che, obbliati i trattati più solenni, ha rotto l'Inghilterra, inquieta pel ben della Francia, e invita, e conforta i compagni d'arme alla vittoria; non lascia intanto di avere qualche credenza, che la gran rivale possa tuttavia rivolgersi a più sano consiglio pacifico, e annunzia, che allora sotto un nuovo Augusto fia chiuso il tempio di Marte, e aperto quel delle Muse. A parte di sì belle speranze chiama in singolar modo l'Accademia di Torino, e con un elogio alla medesima non di quelli, che il tempo fa invecchiare, e che il numero stesso indebolisce, pon fine al suo ragionare.

Poesia.

Se l'opinione di coloro, i quali dicono, che la poesia è un ostacolo al sapere, poggiasse in su qualche fondamento, ragion vorrebbe, ch' io m' accignessi ad abbatterla prima di scendere a far menzione di nostre scritture poetiche. Perciocchè troppo indegno parrebbe di una dotta compagnia lo occuparsi anche per poco intorno ad

una facoltà, che il gusto togliesse degli altri studj, che meno dilettevoli sono, e più sodi. Ma cotestoro traggon motivo di giudicare sì falsamente, dal vedere darsi il nome di poeta a certuni, i quali senza avere ricevuto dalla natura un ingegno sublime, e una viva immaginazione, senza conoscer punto nè regole, nè esempj, nè lingue de' primi autori e maestri dell' antichità, senza penetrare a tesoro nessuno di Scienza o di arte, vanno ad ogni lieve occasione, a ogni capricciosa fantasia pubblicando versi, de' quali i meno cattivi son quelli, a cui solo si può rimproverare di essere frivoli. Noi all'opposto in troppo più alto prezzo mettiamo giustamente il bel nome di Poeta; noi senza parlare della dottrina amplissima degli antichi poeti, sappiamo, che tra' nostri moderni que', che in profondità di erudizione si distinsero, quasi tutti ne lasciarono poetiche produzioni eccellenti; noi a' nostri dì, o poco da noi lontani veggiamo ben molti, i quali alle scienze le più serie, e le più astratte hanno saputo, e sanno congiungere tutta la dolcezza, e leggiadria delle Muse Latine, Italiane, e Francesi. Il perchè, senza arrestarmi punto nel mio troppo lungo cammino, verrò tosto accennando le poesie, colle quali varj Accademici spesso gl' intervalli delle assemblee non indebitamente riempirono.

Madama Diodata Saluzzo-Roero ne fece molte volte, e su varj soggetti sentire il valore della conosciuta sua cetera. Con un endecassillabo annunziò le belle speranze concepute di gentile a lei cara donzellina; con più sonetti

onorò la morte di un' illustre sua amica, da lei già con molti altri interessantissimi versi celebrata in una sua raccolta stampata a Torino, e ristampata a Pisa; con una canzone anacreontica intitolata *l'Amorino*, spiegò i suoi giusti sensi sull' amore, a cantar le cui lodi era stata da una Gentildonna Italiana invitata; con un' altra sotto il titolo degli atomi espresse ingegnosamente i vantaggi della gloria sopra la bellezza; e con un' elegia sulla tomba di ALFIERI, coprì le ceneri di questo gran tragico quasi di uno scudo insuperabile contro i colpi, che vi possa lanciar mai la ignoranza, o l' invidia.

Ella ne recitò altresì due capitoli in 3.ª rima; l' uno inviato a una giovine poetessa Romana, nel quale rispondendo ad una canzone ricevutane da essa, la conforta a continuare animosamente l' erto cammino di Parnaso. E chi meglio di lei esserle poteva incitamento, e guida ad un tempo? l' altro al signor abate DENINA, dove in ispezie per cortese leggiadrissima maniera gli dà conto di se, e degli studj suoi: gli dice come avviossi al lucido monte, ove stassi Melpomene, come sacrò all' ara di lei i ben accolti suoi voti: legge colà il nome de' tre famosi tragici della Grecia, e maravigliandosi su i quattro della Senna si duole, che l' Italia con la maestosa sua lingua pur un di questi non avesse: poi si racconsola al vedere il nuovo Sofocle nostro sorto in tempo a vendicare l' Italo nome; protesta, che questo ella più di tutti gli altri onora, ed annunzia che vestendo anch' ella tragico coturno con due tragedie sue

pinse l' atroce Tullia, e pianse sul destino di Erminia. Indi passa a notificargli come s' invaghì pure della filosofia veduta sotto la sembianza d' Ipazia pudica, filosofia, che attrasse i cuori dell' antica età, ed accenna così il nuovo poema su tal soggetto da lei intrapreso. Nè gli tace, che talora ripigliate le usate ghirlande torna a sciorre lirico canto, e talora involta in bruno velo va piangendo la perduta sua dilettissima Gioseffina. Chiude in fine il capitolo con dirgli, che non passa giorno, che ella non si oda intorno suonare il nome, il valore di lui, con assicurarlo che tuttora il serbano altamente in cuore i genitori, e i germani di lei: lode a parer mio, non l' ultima tra le lodi di questo gran letterato, l' essere sì caro ed in prezzo ad una famiglia, ove le scienze e le lettere per sì segnalata guisa sono, si può dire, indistintamente ereditarie.

La stessa autrice in altre diverse adunanze ne lesse appunto due canti dell' ora accennato poema suo delle filosofie. Uno de' più luminosi principj, che ARISTOTILE sull' esempio di OMERO porge a qualunque poeta, il qual massimamente imprenda a scrivere opere che procedano assai in lungo, egli è, che abbiasi la poesia a rendere drammatica, o vogliam dire attiva. Quà mirarono que' pochi, che più presso al grand' epico poggiarono, e quà mirò altresì la valente Accademica in questo assai lungo poema scritto da lei, come quel di Dante in terza rima. Ella vi mette a fare il primo personaggio la celebre Ipazia figliuola del filosofo Teone; pone la scena in

sandria di Egitto; ristrigne all' anno quattrocentesimo dell' era cristiana il tempo dell' azione, la quale si è una rivoluzione degli Egizi contro i Romani: v' introduce per attori principali i varj Capi delle varie sette filosofiche, che fiorivano in Alessandria, con fargli operare, per quel che a ciascuno di essi appartiene, a seconda delle loro conosciute opinioni morali; e pon termine al poema colla morte d' Ipazia, vittima infelice, e virtuosa degli errori universali. Da queste poche parole ognuno può argomentare quanto fedelmente siasi ella attenuta all' anzidetto principio dal maggior de' maestri presentatoci, e dal maggior de' poeti adoperato. Aggiugnerò, che se gli Omerici poemi sono sì lodati anche per essere sparsi di punti di morale, e di politica utilissimi, otterrà pur questo assai lode per due grandi oggetti eziandio, i quali in ispezie a istruzione del mondo si propose di mira: e sono 1.° provare quanto in mezzo a' molti errori delle varie sette filosofiche campeggi la superiorità della cristiana filosofia; 2.° insegnare quanto di rado nel vortice delle umane vicende trionfi chi destò i tumulti, e le civili discordie.

Ci sono parimente della medesima poetessa due considerabili canzoni: la prima è sull' ozio; e con questa tentò specialmente di scuotere dal lusinghevol sonno l' Italia, e richiamarla al viaggio dell' antica sua gloria: la seconda è sulla fortuna, soggetto invero già renduto celebre da Pindaro, da Orazio, dal Guidi, e dirò anche da Rousseau, benchè quest' ultimo sia molto distante dal

greco lirico, quì da lui preso giustamente per modello, come altrove da lui poco debitamente censurato. Ma ella comechè ricca sempre dell' estro di questi gran vati tenne in sì fatta sua poesia un modo, che nulla ha di comune con quelle di loro. Tal è quando dipigne Iddio nella sua maestà, e nell' atto, che tira dal nulla la fortuna, quando introduce se stessa a rifiutare con nobile alterezza i favori della capricciosa Dea, e quando rammenta il suo magnanimo padre, i suoi diletti fratelli, e la morte di un di loro su gli abborriti campi di Verona.

Ecci infine della stessa sotto il nome di *Glaucilla Eurotea* un poemetto per nozze, intitolato la *Capanna*, indiritto al Signor Abate Valperga-Caluso tra gli Arcadi *Euforbo Melesigenio*. La ingegnosa maniera graziosissima, con cui ella invita Euforbo a celebrare lo illustre maritaggio, la destrezza, con cui nell' opera intromette la più vezzosa delle grazie, l' idea sublime, che dà dell' amore, nato negli stellati armonici regni, fecondatore, e abbellitore del Mondo, lo elogio nobile, e riguardoso, che fa degli sposi da mistico velo adombrato, oltre la novità delle immagini, e la varietà del ritmo, sono una luminosa prova, che in Italia, anche su tai soggetti, qualunque sieno le accuse, che ne facciano alcuni Oltremontani, vi è tuttora, chi si sa ben al dissopra della volgare schiera innalzare.

Il Signor Abate Valperga-Caluso sotto il suo nome di Arcadia *Euforbo* ha pur egli su questo argomento

medesimo un poema dello stesso genêre. La vivace affettuosa novità, con cui tratta egli un soggetto sì usato, qual è quello di nozze, può servire ad ampliare la mente di coloro, che in sì fatto cammino non sanno abbandonar mai l'angusto spazio, che corrono i più. Invitato l' autore dalla celebre poetessa Madama Diodata Saluzzo-Roero col nome di *Glaucilla*, si scusa dapprima con dire, che lo spirito suo da sei anni si sta fra le ombre di un' onoranda tomba, cioè dove riposano le ceneri adorate di una Principessa * per le sue virtù, per le sue grazie eternalmente tra noi memorabile, Principessa, dalla cui eccelsa fiamma poteva un tempo essere la sua voce animata. Poscia sentendo giugner vie più dolci in fondo del caro avello i versi di *Glaucilla*, quasi suo malgrado se ne spicca, vien fuori, prende la cetera, e canta. Entrato con sì nuova maniera nel canto, anche con bella novità insieme, ed accortezza prosegue egli a cantare i pregi degli sposi, le glorie degli avi, e le speranze de' discendenti: e finisce annunziando in un modo ben onorevole per chi al canto lo invitò, ch' egli dalla sempre acerba, e cara rimembranza viene alla trista tomba richiamato.

Il Signor Carlo Bossi ne recò altresì un poemetto misto di sciolti, e di ottave, intitolato: *Amore, e valore.*

---

* V. Omaggio poetico di *Euforbo Melesigenio* P. A. alla serenissima Altezza di Giuseppina Teresa di Lorena, Principessa di Carignano. *Parma* Bodoni 1792.

Qual ministra di Dio interessantissima ivi è introdotta la natura. Gioisce ella al primiero aspetto dell' uomo, uscito di fresco dalle mani del Creatore. Poscia scorgendovi dentro al cuore un torbido affetto distruggitor di se stesso, e dentro la mente anche un' assimile idea feroce, che assegna in terra i primi onori a chi uccide maggior numero di viventi, se ne affanna ella profondamente. Traggesi sollecita dinanzi a lui, che lo creò, e con una maniera degna di chi parla, e di chi ascolta espone il suo tristissimo affanno. Al tacere della gran donna un improvviso fascio di luce la investe, e sulla base del trono empireo le offre impresse in fulgid' oro note consolatrici, per le quali vede, che la dote primiera dell' uomo doveva essere il valore: ma che insieme con esso gli fu dato l' amore; e sul dolce accordo, e sulle felici conseguenze di questi due affetti ella intende cose, che la rendono tranquilla, e serena. Pari in questo componimento alla novità de' pensieri, all' elevatezza de' sentimenti sono la forza, la precisione, la chiarezza, e la eleganza dello stile.

Il Signor Bava S. Paolo recitò parecchi canti di un suo poema filosofico, che in verso sciolto compose sul bello visibile. Persuaso l' autore, che in sì fatta maniera di poesia il metodo, e l'ordine è essenzialissimo, prese con questa doppia vista a rintracciare il bello regolarmente spaziando per le proprietà dell' organo visivo, per la luce, e pe' colori, pe' regni vegetabile, ed animale, per la natura umana, e per l'arti tutte. E come lo instruire,

benchè sia questo il principal fine, ivi non basta, studiossi inoltre, il più che potè, di avvivare le moltiplici istruzioni in sì vasto campo raccolte, con introdurre figure, e circostanze tali a poter dilettare l' immaginazione, nascondere l'aridità del soggetto, e abbellirlo con poetiche pitture. Il leggitore, poichè il poema in un volume a parte è già per intero stampato, facciane il confronto con quello de' *piaceri dell' immaginazione* di AKENSIDE, o con quello della filosofia Neutoniana di STAY, o con quello di DUFRENOI *de re graphica*, o con qual altro de' moderni più vi somiglia nell' argomento, e giudichi, senza ch' io ne dica più avanti, a qual sia da attribuire la preminenza.

Il signor MARENCO con due lettere in verso sciolto a Lesbia indirizzate, con un' ode erotica intitolata: *l' invito alla campagna*, ne recitò a tempo a tempo due poemetti:

L' uno in 3.ª rima sulla natura poetica, e vi dichiarò, che quantunque a riuscir bene in poesia la natura, e l' arte diansi mano a vicenda, la natura nondimeno vi contribuisce incomparabilmente di più:

L' altro in versi sciolti, il qual ha per titolo: *la tomba del secolo XVIII*, e in esso le vicende accadute già nelle varie rivoluzioni delle nazioni, in un co' moderni successi, adombrò nel simulacro della storia, che in un prisma da lui ideato fa vedere la tela del passato, del presente, ed annunzia parte del futuro col predire la pace, che realmente si conchiuse poco dopo.

Il medesimo autore ne produsse ancora una buona

parte del canto VII della *Rodi salvata*, poema epico, il qual condotto da lui oramai a termine, e già de' suffragi di una insigne letteraria società onorato, sarebbe pur esso venuto alla luce, se a trattenerlo non sorgeva nuovo corso di tempi.

Il Signor Francesco Grassi oltre due odi, l' una sulla battaglia di Marengo, e l' altra sulla pace, oltre il primo canto sul galvanismo in versi sciolti, nel qual canto fatto di tal igneo spirito un agente universale della natura il comincia ad applicare al regno minerale, ne lesse egli distinto in quindici canti un suo poema, il cui titolo si è: *La ragione nella adolescenza, virilità, e vecchiezza.* L' autore volendovi delineare un quadro morale, e fisico dell' umana vita, ne' primi cinque canti sotto la scorta della ragione conduce l' uomo dalla culla sino a sacra magione, dove s' incorona una razionale disciplina: ne' cinque seguenti pe' vari impieghi civili avanzatolo nella società lo scorge sino alla più alta perfezione delle sue facoltà intellettuali, e morali; ne' cinque ultimi guidatolo alla sede veneranda della religione, e da questa sovranamente preparato lo scioglie da' lacci mortali, onde innalzarlo al tempio di gloria.

Il Signor Morardi in sei distinte poesie espose sei distinti punti rilevantissimi, le leggi del moto, la pietrificazione, i coralli, il flusso e riflusso del mare, l'origine de' colori, e gli abitatori della Luna. I poeti, non v' ha dubbio, anche nelle finzioni, e nelle ingegnose loro allegorie deggiono sempre mostrarsi filosofi: ma

quando direttamente, e alla scoperta pigliano ad esporre i be' ritrovamenti, e i gravi misterj della filosofia, pare che nelle viste di lei entrino maggiormente. Perciocchè la versificazione, l'armonia, e le grazie poetiche assai più che il ragionamento della prosa giovano a rendere amabili le speciali cognizioni filosofiche, a diffonderle negli spiriti, e a conservarle nella memoria.

Il fu Carlo Leprotti, senza che la sua età anche più avanzata mostrasse gran fatto intiepidito l'ardore, che in più occasioni la sua gioventù palesò nel poetico studio, ed esercizio, ne venne ancora leggendo varie poesie e latine, e italiane. In alcune di esse prese a lodare personaggi per chiarezza di amministrazione civile, e di arte militare fra noi cari, ed illustri; in alcune altre, che sono principalmente tre lunghi componimenti drammatici, il primo l'*Idra atterrata*, il secondo il *Congresso de' fiumi*, e il terzo *Nettunno in villa* intitolati, volle figurare sotto allegorico velo misteriosi sensi politici.

Il Signor Cesare Saluzzo ci porse parecchie poesie come di lingua, così di genere diverse. Le italiane rivolse egli per lo più alla pastorale, specie di poesia quanto ognora gradita da' valorosi ingegni, altrettanto difficile a ben condursi, massime per quel giusto mezzo da tenere fra la troppa rusticità da una parte, e il troppo raffinamento dall'altra; e gl' idillj scritti dal poeta Siciliano alla corte del Re Tolomeo, e que' composti a quella di Augusto dal poeta Latino, furono i principali suoi

esemplari. Le poesie Francesi poi il nostro Accademico adoperò in favole, e narrazioni piacevoli, maniera di poetare, in cui anche ben pochi seppero unire le qualità ivi sopra ogni altra essenziali, cioè la brevità, la pulitezza, l'eleganza, e la semplicità; e dal modo, che vi tenne, si scorge, che il suo maggior modello fu LA-FONTAINE, del quale che che ne abbia detto VOLTAIRE, troppo aspro in censurarne certe espressioni, e certi pensieri, si dovrà confessare, che con quell'aria, che ha costantemente di naturalezza, di verità, d'interesse, di candore, e buona fede, innamora tutti coloro, che il leggano con occhio disappassionato.

Il Signor professore DÉPÉRET, fidatosi giustamente al valore del natio suo idioma, entrò come in una gentil gara con un de' moderni italiani, che appunto al vantato novellatore Francese si assomiglia d' assai. Prese pertanto ad imitare alcuna favola del celebre nostro PIGNOTTI; e seguendo l' esempio di quegli assennati suoi compatrioti poeti, che mossi non da spirito di critica riscaldata, ma da verace desiderio di arricchire il pubblico letterario patrimonio, ebbero cura d'introdurre nel parnaso francese tutto il bello poetico delle altre nazioni, con una nobile imitazione di que' pregj, che nel suo illustre rivale spiccano maggiormente, si sforzò di provare, che il naturale, il semplice, il grazioso dell'autore italiano si può con pari felicità esprimere al suono di gallica cetera.

Il fu professore VIGO, cui nella Repubblica letteraria

renderono celebre soprattutto varj poemi latini; *De Sindone Taurinensi*: *Cortex peruvianus*: *Tubera terrae*: *Cannabis*: *Marmora Subalpina*: *Charta*: *Lanificium*, *et lanificii curatio*: Il lodato Professore, io dico, simile appunto a quegli alberi rari, e preziosi, i quali non conoscono inverno, e colla inesausta loro fecondità arricchiscono tutte le stagioni, anche nell' ultimo diciasettesimo lustro del suo vivere ne fece dono de' suoi poetici frutti; e con un' ode latina celebrò la pace, che trà la Francia, e l' Inghilterra erasi poc' anzi fatta; con un' altra descrisse gl' incomodi, che attorniano la cadente vecchiaja; e con due elegie rappresentò quinci gli affetti, che la prima delle madri sentì al vedere steso in terra l' innocente Abele; quindi i mali, e in ispecie la vertigine, a cui d' ordinario il soverchio studio conduce i letterati.

Il professore Regis insieme con un carme italiano in versi sciolti sopra gli orti di Pomona, e un' ode alla pace, scritta allorquando le vittorie al Reno, e al Mincio la faceano sperare non lontana, presentò alla Classe in più volte un poemetto latino su gli animali microscopici. Nel corso di esso l' accademico, per ciò che spetta allo stile, seguitò quanto più potè da vicino, quai maestri, ed autori suoi Lucrezio, e Virgilio; e per quel che riguarda la materia, cioè la natura di questi maravigliosi viventi, la loro generazione, e il modo della loro vita, cercò diligentemente di schiararsi tuttora al lume, che gli porsero i precipui sperimentatori in questo par-

non lasciò però mai di favorirle, promovendone sollecitamente lo studio ne' sudditi suoi, e chiamando a se con istipendj ed onori considerabili gli artefici, che fuori aveano maggiore rinomanza. E allorchè tempi men torbidi gliel permisero, ella di buon grado gettò le fondamenta di questa scuola, e senza intermissione tirò sempre più in alto il ben avventuroso edificio. Così nel 1652 diede opera, che sorgesse la compagnia de' Professori delle Belle Arti, la quale da S. Luca si denominò, e fu alla romana indi a poco aggregata; così nel 1678 la eresse, e stabilì * in Accademia; e con munirla di esteri ingegni i meglio fatti per dare a' nazionali lo avviamento, e stimolo maggiore; con impiegarla di mano in mano ad abbellire il palazzo e le ville reali, le basiliche, e altri pubblici edifizj; con restaurarla all' uopo, ed accrescerla di Professori, di leggi, e di ajuti di ogni maniera, mercè soprattutto le speciali cure di tre successivi Re di lei amantissimi, la portò nel secolo XVIII a tal celebrità, che Torino nella pittura, nell' architettura, nella statuaria, e maestria in bronzi dopo Roma non la cede quasi a nessuna delle città capitali d'Italia **.

Erede al presente, e depositaria di questa gloria la Classe nostra, una buona parte de' suoi studj, e delle

---

* V. Storia pittorica dell' Italia, dell' Abate Lanzi, pag. 371.

** V. *ibid.* pag. 386.

TRADUZIONI.

Il tradurre nella propria lingua ciò, che ciascun secolo produsse di eccellente tra le altre nazioni, è, non vi ha dubbio, un mezzo opportunissimo per estendere le nostre cognizioni, per mantenerci nel gusto della buona letteratura, per guardarci dal ricadere nell' antica barbarie. E se talun ebbe a dire, che moltiplicandosi esse, potrebbono per avventura portare un colpo mortale a' buoni studj, o parlò egli da irragionevole, o vuolsi il suo detto con molta circospezione interpretare. Certo, se le traduzioni mirassero a mandare in disuso le dotte lingue, o fossero tali a mettere in discredito gli autori antichi; forse più nocive, che salutari sarebbono alla repubblica letteraria. Ma la bisogna ha da essere altrimenti: giovino pur esse a tanti e tanti, a' quali senza un tal soccorso sarebbono gli antichi idiomi perpetuamente interdetti; ma questi stiansi sempre in pregio, e vigore, anzi dalle medesime vie più schiariti, e agevolati. Che senza di essi in breve si altererebbe la tintura del gusto antico, che fa ora il maggior pregio di nostre scritture, e noi, con qualsivoglia eccellenza nel tradurre, mal potremmo sperare di poter essere per li nostri discendenti ciò, che per noi furono i Greci, e i Romani. Similmente persuadansi i traduttori, che a far sì, com' è loro dovere, che per le loro traduzioni i più non iscemino la stima per gli antichi, anzi maggiormente s' in-

voglino di studiarli, e di andarvi a cercare i veri modelli in tutto, hanno essi delle grandi difficoltà a vincere sì per ragion dello stile, e sì pel fondo delle cose. Ma se possederanno ben bene la loro lingua, massimamente ove trattisi dell' Italiana nostra, di tutte la più varia, la più flessibile, la più capace di forme differenti; se avranno una piena conoscenza, ed intera tanto della favella nell' originale o greco, o latino adoperata, quanto di tutto ciò, che appartiensi a' costumi, alle usanze, alle leggi, alla religione, al governo, alla storia, e alle diverse instituzioni de' tempi, le vinceranno eglino pure queste difficoltà, e renderanno a questo modo un grandissimo servigio alla loro nazione, mettendole sotto gli occhi ciò, che di più prezioso ne lasciò massimamente l'antichità. Da questo spirito dettate ecco le traduzioni della classe, ch' io deggio ricordare.

Tra le odi scritte da' più valenti poeti antichi, e moderni non ve ne ha, che nella correzione, armonia, e felicità dell' espressione possano pareggiare quelle di Orazio. Quindi è, che tutti gli amatori del buon gusto le riguardarono sempre con ispeciale amore, e molti di essi traslatandole, cercarono anche di arricchirne la loro lingua natia.

Il signor Bava S. Paolo entrò nel numero di questi, e buona parte di esse tradusse, parafrasò, e in metro conforme lesse ad ora ad ora alla Classe. Lo stesso Autore ne recitò eziandio un canto della Messiade di Clopstok, da lui presa non senza ragione a traslatare.

Io non dirò, come già taluno, che la Messiade di Clopstok s'abbia da considerare rispetto a' poemi del MILTON, come l'Eneide di VIRGILIO, riguardo a quelli di OMERO; nè molto meno mi accorderò col dotto critico *Tedesco, il quale chiamò divini i canti del suo paesano, e assicurò, che Dio stesso per miracolosa maniera li salverà fin nelle stesse ruine del mondo. Ma certo dobbiamo saper grado al traduttore di farci nella nostra lingua conoscere il calore d'immaginazione, il fuoco d'entusiasmo, e la vivacità, ed energia delle espressioni, che negar non si possono al primo poeta dell'Alemagna.

Il signor GRASSI, unitamente al discorso ventesimo sesto di Massimo Tirio sopra il Genio di Socrate, ne recitò molti passi di Virgilio, ch'egli prese a tradurre dal principio al fine in altrettanti versi esametri, misurati secondo il sistema metrico da lui esposto in una sua grammatica comparativa, che farà tosto di pubblica ragione. Persuaso egli, che l'uniformità di metro vaglia assaissimo ad avvicinare all'originale qualunque traduzione di poeta antico, volle per rispetto all'italiana, ch'egli crede da ciò, farne la prova sul maggiore de' poeti latini. E veramente si assomiglia al metro latino l'endecasillabo detto alla latina, come:

Piangete, o Veneri, piangete, o Amori;

---

* Il signor Bothmer.

si assomiglia al saffico quest'altro, coll'accento sopra la quarta, e la sesta

E la corrente rapida seguendo;

si assomigliano al giambico quaternario i settenarj sdruccioli, come:

Giù ne' beati Elisii
Posa sereno, e placido.

taccio degli asclepiadei adoperati talora con felicità dal CHIABRERA.

Ma il costruire anche nella Lingua Italiana, salvo il genio della medesima, versi, che agli esametri, come pure a' pentametri somiglino, egli fu sempre affare molto gravoso; e se l'Autore con la molta fatica, che vi usò potrà da' leggitori riportare un favorevol giudizio sopra della sua Eneide per tal modo tradotta, sarà egli più fortunato dello stesso Claudio Tolomei, il quale tentò pure d'introdurre in Italia sì fatti versi, senza la consolazione di vederli nè molto, nè poco seguiti.

La poetica di BOILEAU, benchè la più parte de' suoi bellissimi precetti sieno della nazione, della poesia, e della lingua Francese unicamente proprj, porta ella verseggiando un'espressione sì corretta ed elegante, una imitazione degli antichi sì felice, che in qualunque idioma apparisca, fia pur sempre un bello, ed util modello a contemplare.

Il signor MARENCO pertanto credette pregio dell'opera

di sè medesimo, il riposo in Egitto, lo Augusto che chiude il tempio di Giano, il Muzio Scevola, lo Achille che freme in consegnando Briseide, opere tutte, le quali mentre quà e là dove sono da vicino, e da lontano esaltano il pennello, che le lavorò, ne illustrano anche, e ne avvalorano la penna, che scrisse i testè riferiti ammaestramenti dell'arte.

Il signor Revelli altresì chiamò l'attenzione della Classe alle seguenti letture. Intorno a' rami di anatomia, che si trovano nell'enciclopedia di Padova, fa egli in una assai distesa lettera al signor Conte Carburi indirizzata, chiaramente vedere, che cotesti non sono per niun conto esatti, e propone un metodo infallibile, onde avere tavole anatomiche, disegnate colla maggior esattezza, ed acconcie a presentare l'osteologia, e la miologia in qualunque animale perfettamente situate.

Sul modo di rettificare la vista a' disegnatori, accompagna con uno scritto una macchinetta da lui inventata, mercè della quale si misurano non solo le linee perpendicolari, ma le orizzontali eziandio, e le obblique. In esso mostra in che consiste il disegno, e come usandosi finora in tutte le scuole d'Italia, e d'oltramonti unicamente il piombino, mancava per anco il mezzo di rettificare con facilità, e sicurezza la vista; reca parecchie osservazioni sopra un passo di Mengs, dove raccomanda agli allievi di disegnare delle figure geometriche, accenna in quali circostanze l'usare il compasso sia utile, in quali dannoso; e finisce con dare una chiara idea della forma,

trionfi, e la sua dignità s' intratteneva dolcemente cogli amici sulla filosofia. Quest' opera ricchissima sopra le altre di morale, parve al nostro Accademico ben meritevole di comparire novellamente agli occhi dell' Italia nella sua lingua, come a que' della Francia nel suo idioma già l' appresentò l' Abate d' Olivet in compagnia d' illustre socio.

Il professore Regis finalmente intrattenne pur esso in varie adunanze la Classe colla ripartita lettura di alcuni libri della Ciropedia di Senofonte, che dal Greco in Italiano tradotta, e con molte note illustrata pubblicherà quanto prima. L' Autore non si accinse all' impresa se non prima di aver ben bene esaminato le principali traduzioni fattesi di questa storia in varie lingue; e fu questo attento esame, che lo pose in isperanza di potere ancora non senza pro correre il frequentatissimo aringo. Che se il buon volere, e la diligenza grande, che vi apportò, avranno un qualche successo non isfortunato, potrà egli con questa fatica agevolare a' suoi discepoli di lingua Greca nell' Ateneo la intelligenza, e il gusto di uno Scrittore, la cui penna fu, si può dire, dalle Muse, e dalle Grazie guidata, e verrà, quel che è molto più, a mettere nella sua patria in nuova luce gli acconcj spezialmente al nostro secolo aurei precetti, ed esempi, di cui abbonda questa fra tutte preziosissima opera dell' antichità.

BELLE ARTI.

Il Piemonte, a vero dire, non può del pari, che altri confinanti domini vantare un' antica non interrotta scuola delle Belle Arti. Ch' esse, siccome amiche naturalmente di quiete e di tranquillità, mal sanno posarsi là, dove troppo sovente giugne lo strepito delle armi a spaventarle: e questo stato, siccome guerriero, e per sua situazione soggetto ad essere il teatro della guerra, potè ben più volte ad altri Popoli Italiani proteggere la durevole stanza di esse, ma non valse egli a procurarla, e a proteggerla a se medesimo stabilmente. Ciò non ostante, in ogni tempo sino dal risorgimento loro incominciando, ebbe il Piemonte uomini in esse ragguardevolissimi. Basta volgere un' occhiata sul Museo Novarese del Cotta, sull' abecedario pittorico dell' Orlandi, e sulla raccolta di cose patrie del signor Vernazza, per vederne parecchi da' più savj Pontefici delle più splendide incumbenze onorati, alcuni pur Capi di Accademie accreditatissime, e Maestri di valentissimi Discepoli, varj ad ora ad ora gareggianti co' più famosi, e qualcuno dallo stesso Rafaello anche a' suoi lavori associato, e molti finalmente, quà e là vivi e spiranti ne' preziosissimi monumenti, onde ogni primaria città vicina e lontana illustrarono. Anche in ogni tempo fra noi la Famiglia Sovrana, se non potè sì tosto per colpa delle circostanze provvedere alle Belle Arti una successione di scuola,

non lasciò però mai di favorirle, promovendone sollecitamente lo studio ne' sudditi suoi, e chiamando a se con istipendj ed onori considerabili gli artefici, che fuori aveano maggiore rinomanza. E allorchè tempi men torbidi gliel permisero, ella di buon grado gettò le fondamenta di questa scuola, e senza intermissione tirò sempre più in alto il ben avventuroso edificio. Così nel 1652 diede opera, che sorgesse la compagnia de' Professori delle Belle Arti, la quale da S. Luca si denominò, e fu alla romana indi a poco aggregata; così nel 1678 la eresse, e stabilì * in Accademia; e con munirla di esteri ingegni i meglio fatti per dare a' nazionali lo avviamento, e stimolo maggiore; con impiegarla di mano in mano ad abbellire il palazzo e le ville reali, le basiliche, e altri pubblici edifizj; con restaurarla all' uopo, ed accrescerla di Professori, di leggi, e di ajuti di ogni maniera, mercè soprattutto le speciali cure di tre successivi Re di lei amantissimi, la portò nel secolo XVIII a tal celebrità, che Torino nella pittura, nell' architettura, nella statuaria, e maestria in bronzi dopo Roma non la cede quasi a nessuna delle città capitali d'Italia **.

Erede al presente, e depositaria di questa gloria la Classe nostra, una buona parte de' suoi studj, e delle

---

* V. Storia pittorica dell' Italia, dell' Abate Lanzi, pag. 371.

** V. *ibid.* pag. 386.

Amedeo III, incisore, e custode de' disegni di pittura, scultura, e architettura civile, membro dell'Accademia reale delle Arti di Torino, e di quella di Parigi, ed ora Corrispondente dell'Instituto nazionale, se non fosse un notabile indebolimento di vista, e il cagionevol tenore di salute, colpa dell'età, e più ancora di sue lunghe fatiche, certo avrebbe egli qui tra' lavori di nostra Classe un luogo distinto. Perciocchè di questo valente artista ognun sa come nell'intaglio sia forte, suave, e diligente il bulino; come le opere di lui a più colti, a più lontani paesi pervenute, il facessero da splendide Corti con vantaggiose distinzioni invitare; e come veramente nella capitale della Francia, ov'era stato spedito dal suo Re, durante il lungo soggiorno, che vi fece, fornisse di sue rare produzioni quell' Accademia, in seno alla quale era stato onoratissimamente ricevuto. Che se altrettanto nella nostra, atteso il presente suo stato, non potè fare, egli non lascia perciò di esserne utile, e pregiato. Che belli sono sempre i lumi, i riflessi, che apporta nelle adunanze, belli, e diritti i giudizi, che dà ogni volta che in fatto di arti è nominato nelle commissioni ad essere o direttore, o conoscitore delle opere altrui. Soprattutto poi dee essere a tutti caro lo studio, e zelo che pone nel formare nella sua scuola a parte gli allievi suoi, de' quali alcuno, come dirassi a luogo suo, già presentò all' Accademia produzioni non indegne di un tanto maestro.

Ed è veramante da saper grado assai al Governo, il quale giudicando, che ampia troppo è la materia, che

riguarda il disegno in tutte le sue parti, e quella che riguarda le fabbriche, le manifatture, e quindi la composizione, il modo di panneggiare, la teoria della luce, de' colori, e la filosofia dell'arte per la tanto difficile espressione degli affetti, volle, a pro di questi multiplici studj, accrescere il numero de' Professori, che per lo innanzi nelle Accademie di pittura era molto scarso, onde tutto si potesse per debito modo insegnare, e tutto partitamente imparare.

Il signor Abate TARINI, direttore del Museo di antichità, è autore anch'egli di tre ragionamenti, che alle Belle Arti appartengono.

In uno piglia a descrivere una preziosa antica pittura a musaico, la quale si discoprì in Sardegna, e si conserva nel nostro Museo: unisce a questa descrizione varj riflessi sopra la diversa maniera ne' tempi andati, e ne' presenti in tai dipinture praticata: annovera i vantaggi dell'una, e dell'altra, e ricorda a qual uso oggidì destinar si potrebbe ciascuna di esse utilmente.

Nell'altro esamina l'origine, i progressi, e la decadenza delle arti, principalmente appo gli Egizj, i Greci, gli Etruschi, i Romani; e mostrata la eccellenza a cui esse più per gli antichi, che pe' moderni salirono, propone de' mezzi acconcj a fornirle di nuovo spirito, e a portarle all'altissimo grado della loro gloria primiera.

Nel terzo s'accigne a provare l'utilità delle grandi raccolte delle antiche medaglie, per relazione massimamente alle Belle Arti. Entra nell'argomento con alcune

Dei, e gli Eroi, tutte e due relative all'età, al sesso, al carattere, alla condizione; osservazioni particolari sulla bellezza ideale, sulla perfezione che le viene dalla forza, e grandezza dell'immaginazione, su i differenti caratteri di essa; infine riflessioni distinte sulle diverse età, sulla bellezza propria di ciascuna di esse, e sulla difficoltà maggiore tra noi a ritrovare queste differenti bellezze, tutto egli è adoperato destramente a meglio spiegare, ed arricchire il proposto argomento.

Rispetto all'armonia, mira l'Autore a spiegarne il carattere sull'esempio massimamente de' pittori, che sopra gli altri vi si segnalarono. Data perciò un'idea generale dell'armonia, dice come si applica essa alla pittura, da quali, e quante cose dipende: accenna, che pochi quadri hanno di questa armonia ricreatrice; che gli antichi occupati solo delle altre parti dell'arte non badavano a questa, nè per questa sono essi di fatto lodati da savio estimatore. Osserva non esservi esempio di quest'armonia anteriore all'anno 1550; fa special menzione de' pittori, che furono i primi a sentirla, a porla in opera, e chiude esortando gli artisti a volere, or che non mancano i belli esempj, adoperarsi diligentemente per acquistare nuovi lumi su questa parte, di tutte la più dilettevole, la più utile a portar l'arte alla sua perfezione, e a far passare la memoria di essi alla posterità.

Tanta suppellettile di dottrina contenuta nelle accennate lezioni già bella per se stessa, lo diventa ancor più per la chiarezza che le viene dalle opere di chi la dettò.

Perciocchè il nostro Accademico prima che nell' anno 1777 chiamato fosse di Roma in Piemonte da Vittorio Amedeo III ad essere suo primo pittore, e a dirigere insieme sulla norma tenuta molto prima dal celebre Cavaliere Beaumont, la novellamente restaurata Accademia di pittura e scultura, aveva egli già con isplendida maestria più fatti pennelleggiato. Per tacere di pregiatissimi ritratti di gran Signori, di Regnanti, di Pontefici, ornamento al presente di molte Reggie, ne sono in ispezie testimonj la adorazione de' Pastori, quella de' Re Magi, e la crocifissione che pur in sua gioventù gli fruttarono di essere Professore in Campidoglio, e membro dell' Accademia di S. Luca, e di Parma, e di Bologna; testimonj la Venere che dissuade Adone dal gire alla caccia, l'Attilio Regolo, il Coriolano, lo sposalizio di Amore, e Psiche, la Tetide chiamata in Olimpo, il ritorno della Santa Sede in Roma, il Padre Eterno, che divide gli Elementi, la Madonna addolorata, e la Virginia avanti al Decemviro Appio, il qual ultimo quadro proposto per concorso nel portò appunto tra noi a dirigere la scuola Torinese. E dopo anche dobbiamo a lui i multiplici soggetti, che adornano la volta della Biblioteca interna del palazzo reale, dobbiamo il S. Vincenzo Ferreri, che risuscita una morta, il Presepio, il Battesimo del Principe Nazaradeolo, la Clelia, che passa il Tevere, il transito di S. Giuseppe, lo Alessandro abbracciato dal figliuolo di Dario, la morte di Epaminonda, la natura consigliata dalla ragione, il Narciso innamorato

di se medesimo, il riposo in Egitto, lo Augusto che chiude il tempio di Giano, il Muzio Scevola, lo Achille che freme in consegnando Briseide, opere tutte, le quali mentre quà e là dove sono da vicino, e da lontano esaltano il pennello, che le lavorò, ne illustrano anche, e ne avvalorano la penna, che scrisse i testè riferiti ammaestramenti dell'arte.

Il signor Revelli altresì chiamò l'attenzione della Classe alle seguenti letture. Intorno a' rami di anatomia, che si trovano nell'enciclopedia di Padova, fa egli in una assai distesa lettera al signor Conte Carburi indirizzata, chiaramente vedere, che cotesti non sono per niun conto esatti, e propone un metodo infallibile, onde avere tavole anatomiche, disegnate colla maggior esattezza, ed acconcie a presentare l'osteologia, e la miologia in qualunque animale perfettamente situate.

Sul modo di rettificare la vista a' disegnatori, accompagna con uno scritto una macchinetta da lui inventata, mercè della quale si misurano non solo le linee perpendicolari, ma le orizzontali eziandio, e le obblique. In esso mostra in che consiste il disegno, e come usandosi finora in tutte le scuole d'Italia, e d'oltramonti unicamente il piombino, mancava per anco il mezzo di rettificare con facilità, e sicurezza la vista; reca parecchie osservazioni sopra un passo di Mengs, dove raccomanda agli allievi di disegnare delle figure geometriche, accenna in quali circostanze l'usare il compasso sia utile, in quali dannoso; e finisce con dare una chiara idea della forma,

e dell' uso della proposta macchinetta, già da' suoi Discepoli nella scuola del disegno fruttuosamente adoperata.

Anche sul FORO BONAPARTE ideato in Milano, abbiamo di lui una dissertazione. In questa comincia dallo esporre con quai monumenti gli antichi Greci, e Spartani onorassero i loro Eroi, e con quali in appresso gli onorassero di tempo in tempo gli altri popoli, che per grandezza d' imprese, e per estensione di dominio furono i più famosi. Poi dopo avere toccato qual monumento debba essere più caro ad un Eroe, che ami la vera immortalità, entra a ragionare di que' monumenti che l' ambizione, e di quelli, che l' amore, e la pietà innalzarono: prova ad evidenza, che le moli più strepitose non possono se non dalle più grandi nazioni innalzarsi: e come tale appunto sarebbe l' idea del FORO BONAPARTE, come a tanto non può levar le sue mire la nazion Cisalpina, e come soprattutto l' Eroe, a cui onore vorrebbesi far ciò, ama di vedere la sua gloria su migliori basi fondata, conchiude l' autore esser poco probabile, che siasi mai per recare ad esecuzione lo ideato FORO grandiosissimo, contro cui reclamerebbe quasi anche la natura del sito medesimo, che appartato, qual è, sarebbe pure mal adatto a fiere, a mercati, a commercianti.

Lo stesso Professore intorno all' arte di ben panneggiare ne presenta come un trattatello originale e compito: tratta del migliore stile da tenersi ne' panneggiamenti; prova, che debbano questi studiarsi sul vero, e perfezionarsi coll' arte; tocca le occasioni, che l' ideale, ossia

l'immaginazione richieggono per eseguirli; porge delle critiche riflessioni sopra due articoli di Mengs a tal materia appartenenti; indica i modelli da seguire ne' panneggiamenti, e il modo, onde analizzare, dirò così, le pieghe di un panno; parla del manichino, ossia della statua movibile, dell'inventore di esso, e de' vantaggi, e de' danni, che ne possono a' coltivatori di questi studj avvenire; infine espone diligentemente i mezzi, onde arrivare a ben comporre i panneggiamenti, tanto perchè sieno essi naturali, ed esprimenti le varie stoffe, quanto perchè diano grazia, e leggiadria alle figure di donna, e un'aria di maestà alle figure d'uomo, che maestosamente hanno da comparire.

Il primo volume di opere filosofiche sulla pittura, pubblicato più anni fa dall'Autore, ci fa desiderare il secondo, e il terzo, che promessi ne furono; e questi, come alimentati parimente da' sodi studj fatti in Italia, e massimamente in Roma su le statue Greche, su Raffello, su i Caracci, su Tiziano, su Coreggio, sui migliori della scuola fiamminga, su l'uso della camera ottica oscura; così arricchiti poscia, e corroborati da' dotti esercizj, dopo il suo ritorno in patria non mai interrotti, daranno abbondante materia a nuove letture, colle quali vorrà egli, son certo, a' Colleghi anticipatamente comunicare le recenti sue fatiche teoriche. Che quanto alla maniera, con cui sa egli metterle in pratica, senza ricordare gli altri, bastano a farne fede due soli quadri suoi: parlo del Cristo giudicato da Caifa, e dell'Olimpia

abbandonata da Bireno, i quali esposti pur di presente nel suo studio non si sazia di visitare il colto cittadino, e straniero.

Il primo nel miglior modo, che sia possibile, insieme colla forza e verità negli effetti del lume, insieme colla robustezza del colorito di stile fiammingo, esprime la innocenza, e la divinità, che traluce nella faccia del Salvatore, e nel suo contegno, la malignità del Giudice, l'attenzione de' circostanti, e l'intimo loro rancore.

Il secondo, colla purità del disegno, col colorito della scuola veneziana, e fiamminga, colla ricchezza della composizione, il tutto in sommo grado, ci presenta nella tradita Principessa il carattere di dolcezza, e tenerezza sì veracemente, che si può dire avere il nostro dipintore col divino poeta, da cui tolse l'idea, felicissimamente gareggiato. La povera Olimpia, che assisa sul letto, levando gli occhi al cielo, e stracciandosi con una mano i crini, e coll'altra additando il letto, e l'isola, ci manifesta un dolore tranquillo, e nell'anima concentrato; la tenda, che in un angolo del quadro si appoggia sopra un ramo d'albero, il mare, che in lontananza è rischiarato da' raggi del sole nascente, la nave, che se ne porta l'amante infedele, e tutti infine gli accessorj perfettamente corrispondenti al principale, sono altrettante prove recenti, che fia sempre caro alla Classe ciò, che sull'arte sua vorrà leggere il Professore accademico.

Il signor professore Porporati, già sotto Vittorio

Amedeo III, incisore, e custode de' disegni di pittura, scultura, e architettura civile, membro dell'Accademia reale delle Arti di Torino, e di quella di Parigi, ed ora Corrispondente dell'Instituto nazionale, se non fosse un notabile indebolimento di vista, e il cagionevol tenore di salute, colpa dell'età, e più ancora di sue lunghe fatiche, certo avrebbe egli qui tra' lavori di nostra Classe un luogo distinto. Perciocchè di questo valente artista ognun sa come nell'intaglio sia forte, suave, e diligente il bulino; come le opere di lui a più colti, a più lontani paesi pervenute, il facessero da splendide Corti con vantaggiose distinzioni invitare; e come veramente nella capitale della Francia, ov'era stato spedito dal suo Re, durante il lungo soggiorno, che vi fece, fornisse di sue rare produzioni quell' Accademia, in seno alla quale era stato onoratissimamente ricevuto. Che se altrettanto nella nostra, atteso il presente suo stato, non potè fare, egli non lascia perciò di esserne utile, e pregiato. Che belli sono sempre i lumi, i riflessi, che apporta nelle adunanze, belli, e diritti i giudizi, che dà ogni volta che in fatto di arti è nominato nelle commissioni ad essere o direttore, o conoscitore delle opere altrui. Soprattutto poi dee essere a tutti caro lo studio, e zelo che pone nel formare nella sua scuola a parte gli allievi suoi, de' quali alcuno, come dirassi a luogo suo, già presentò all' Accademia produzioni non indegne di un tanto maestro.

Ed è veramente da saper grado assai al Governo, il quale giudicando, che ampia troppo è la materia, che

riguarda il disegno in tutte le sue parti, e quella che riguarda le fabbriche, le manifatture, e quindi la composizione, il modo di panneggiare, la teoria della luce, de' colori, e la filosofia dell' arte per la tanto difficile espressione degli affetti, volle, a pro di questi multiplici studj, accrescere il numero de' Professori, che per lo innanzi nelle Accademie di pittura era molto scarso, onde tutto si potesse per debito modo insegnare, e tutto partitamente imparare.

Il signor Abate TARINI, direttore del Museo di antichità, è autore anch'egli di tre ragionamenti, che alle Belle Arti appartengono.

In uno piglia a descrivere una preziosa antica pittura a musaico, la quale si discoprì in Sardegna, e si conserva nel nostro Museo: unisce a questa descrizione varj riflessi sopra la diversa maniera ne' tempi andati, e ne' presenti in tai dipinture praticata: annovera i vantaggi dell' una, e dell' altra, e ricorda a qual uso oggidì destinar si potrebbe ciascuna di esse utilmente.

Nell' altro esamina l' origine, i progressi, e la decadenza delle arti, principalmente appo gli Egizj, i Greci, gli Etruschi, i Romani; e mostrata la eccellenza a cui esse più per gli antichi, che pe' moderni salirono, propone de' mezzi acconcj a fornirle di nuovo spirito, e a portarle all' altissimo grado della loro gloria primiera.

Nel terzo s' accigne a provare l' utilità delle grandi raccolte delle antiche medaglie, per relazione massimamente alle Belle Arti. Entra nell' argomento con alcune

riflessioni su la stima, che i dotti al ricominciare della scienza numismatica ebbero per questi monumenti, su la cura, che i Principi protettori delle lettere si presero di farli generalmente in isterminati volumi raccorre, e sulla necessità di averne in particolare a pro delle Belle Arti una ricca, e scelta raccolta. Si ferma alquanto a mostrare come la storia, e la mitologia hanno ricevuto, e ricevono da essi tuttora degli schiarimenti da potere in gran parte supplire alla perdita delle memorie, e al silenzio degli autori. Poi viene a' singolari vantaggi, che ne derivano alle Arti, che hanno per base il disegno, vantaggi ben molti, e ben conosciuti da' celebri artisti, che camminano sulle tracce degli antichi. Infine conchiude, che una raccolta sì fatta di antiche medaglie, come quanto all'erudizione è un tesoro di storia figurata, così quanto alle arti si può ella dire un tesoro di disegni di sua natura il più facile a conservare contro le ingiurie de' tempi.

Il signor professore Dépéret accoppiando le sue riflessioni a quelle di Luigi Gonzaga di Castiglione, pigliò in un discorso a ricercare, se una nazione, pervenuta che sia al più alto punto di gloria nelle arti, possa lungamente mantenere il buon gusto in tutta la purità, e allontanare quella decadenza, che per intervalli più, o men lunghi limita, e separa le epoche luminose dell' ingegno, e de' talenti. Osserva in prima, che le regole, e i precetti vennero dopo a' capi d'opera dell' immaginazione, e non ne sono, a così dire, che l' analisi

panegirica. Quindi argomenta, che le teorie giovano a ben dirigere l'ingegno, ma non vagliono a farlo nascere; e mostra in appresso, che non tanto il difetto de' lumi, quanto l'inconstanza naturale dello spirito, e del cuore ne' suoi godimenti si è quella, che cagiona l'alterazione del buon gusto, e dà luogo a quella infinita varietà, che veggiamo nelle produzioni delle Arti medesime in tempi differenti. Dal che prudentemente conchiude, che solo lottando sempre contro la moda, e sempre cercando a rimontare a' secoli anteriori, si può giugnere a conservare le Belle Arti in quel grado di perfezione, a cui sieusi già presso di una nazione sollevate.

Il professore Regis sottopose altresì al giudizio de' suoi Colleghi un paralello della pittura, e scultura: in esso al fido lume, che gli porgono i più valenti conoscitori, va fedelmente esponendo la natura, gli ufficj, e i meriti dell'una, e dell'altra facoltà; mette nella maggior luce, che può, le ragioni, per le quali ciascuna di esse pretende di essere da più: e senza ardire di nulla positivamente decidere su cotal maggioranza, già cagione di troppo vive, di troppo lunghe dispute in Italia, si restrigne ad avvertire, che queste due Arti, nate come sono da' medesimi parenti, avvalorate da' medesimi principj, e destinate a riempiere un medesimo oggetto, deggiono esse rimanersi sempre tra loro concordi ed amiche.

Ma la classe, come rispetto alle scienze filosofiche, ed alle lettere, insieme colle mentovate letture rivolse

altresì l'occhio, e il pensiero su varj altri oggetti, e segnatamente su libri molti da' privati autori, e da diverse Accademie a lei offerti, (de' quali suo luogo farà menzione); così riguardo alle Belle Arti eziandio, ella, oltre il sin quì detto, ora si occupò a stendere per la scuola, e pel professore di architettura regolamenti, e istruzioni, il più che possibil fosse confacevoli a conservare in Torino questa facoltà in quel grado di eccellenza, a cui già da qualche tempo vi si trova sollevata. Ora pensò in più modi a porgere incitamento, e materia alla tra noi tuttora fiorente scultura, nella quale ci toccò pure d'avere artefici tali *, che col valoroso loro scalpello ravvivarono tra noi in gran parte le smorzate idee di quel grande, e sublime, che figurò già un Buonaroti, un Algardi, un Bernini. Ora diede opera a disegni, a stemmi; a medaglie per onorare alcuna delle epoche memorabili, che furono passo, e avanzamento al presente tranquillo ordine di cose. Ed ora, ciò che fece e molto spesso, e sempre con grande zelo, attese ad esaminare, a favorire, a promovere varie produzioni delle Belle Arti, che presentate da' varj Autori io verrò quì ancora accennando:

La Carità dell' Albano al palazzo Bolognetti:

La Erodiade di Guido Reni nella galleria Colonna:

---

* I celebri Collini Ignazio, e Filippo.

Il S. Michele del Guido parimente; copie esattissime, e assai bene dipinte:

Alcuni ritratti inoltre in pastello, che presentano molto vigore, e molta intelligenza. Di madamigella Soffia Le-Clerk, corrispondente.

La morte di Agamemnone:

Tullia parricida:

Deucalione, e Pirra:

Apoteosi di Vittorio Alfieri:

Filippo II, in atto che annunzia la condanna di morte a D. Carlo suo figliuolo; soggetto tratto dalla tragedia sotto tal nome, di Vittorio Alfieri, come i quattro innanzi lo sono da varie poesie di madama Diodata Saluzzo:

Diogene in riposo:

Due Torsi loricati, scoperti, pochi anni sono, nel demolire le mura di Susa; disegni tutti del signor Monticone, ne' quali, secondo la varietà de' medesimi, si vede spirito, espressione, e modo suo lodevole di comporre.

Progetto di architetture specialmente teatrali, e volume di si fatti abozzi giudicati degni del pubblico, e utilissimi a' pittori insieme, ed agli architetti. Del signor Barberi architetto Romano.

La Pace, figura bella, gentile, e ben panneggiata: modello in creta del signor Amedeo Lavy.

Ercole, che abbatte un centauro:

Ènea, che uccide Turno. Modelli di buon disegno, del signor GIUDICE scultore.

Busto di Napoleone I, vestito all'eroica, modellato con molta diligenza. Del signor BOLIANI scultore.

Il principe Tommaso di Savoja: disegno assai lodato del signor TOSETTI.

Un paese dipinto all' incausto con molta leggiadria: del signor CERUTTI di Centallo.

Due lavori in rame di buono intaglio: del signor VALPERGA incisore.

Due vasi Etruschi, perfettamente imitanti lo stile, e la forma degli antichi vasi Sanniti, conosciuti generalmente sotto il nome di Etruschi: del signor D'ANGROGNA LUSERNA.

Finalmente un musaico antico di Sardegna, disegnato, e intagliato da due allievi * del signor PÉCHEUX:

Due stampe, rappresentanti l'una il tragico ALFIERI, l'altra il signor Abate VALPERGA-CALUSO: di un giovine ** esso pure scolare del signor PORPORATI; lavori sì il primo, che i due ultimi di non ordinaria aspettazione.

Or la Classe non contenta di osservare di passaggio tutte queste opere, ne udì regolarmente il rapporto, che gliene fecero di tempo in tempo le commissioni a tal uopo in seno di lei nominate. E schiarata vie più dalle speciali osservazioni di arte, di critica, e di gusto sulla

---

* I Signori BOUCHERON, e GALLIANO.

** Il figliuolo dell'illustre PALMIERI.

natura, e sul merito di ciascuna di esse, talor con dicevole elogio onorò la maestria degli Autori già alla meta o pervenuti, o molto avanzati, e talor eziandio con un qualche premio aggiunse lena, e vigore a quelli, che sebbene ancora nel principio della carriera, danno tuttavia belle speranze di se medesimi: servigio in verità non picciolo, che tra i molti rendono alle Arti in sì fatta maniera le Accademie.

MÉMOIRES

DE LITTÉRATURE

ET BEAUX-ARTS.

DISCOURS

SUR

L'UTILITÉ DES SCIENCES,

LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS,

PAR

M.r L'ABBÉ VINCENT TARIN.

Lu dans la séance publique du 29 messidor an 10.

Lorsque l'Europe sortit progressivement de la profonde ignorance où elle avait été plongée depuis la chute de l'Empire d'Occident, le premier pas vers la civilisation fut d'entrevoir l'utilité des Sciences, de la Littérature et des Arts. On reconnut que ces connaissances donnent non seulement aux Nations qui les cultivent, une supériorité incontestable sur les autres, et qu'en vivifiant l'industrie, elles tendent à l'accroissement de la population et de la force des États; mais on acquit encore la certitude qu'elles contribuent essentiellement à la félicité individuelle, en adoucissant les mœurs, en resserrant les liens sociaux, et sur-tout en répandant les principes de philantropie, de grandeur d'ame et de vertu.

Le désir de s'instruire se propagea bientôt plus généralement, et augmenta à proportion que les moyens se multiplièrent par l'invention de l'Imprimerie. Enfin le dix-huitième siècle a vu les Sciences et la Littérature portées à un degré de perfection, dont les tems antérieurs n'avaient point fourni d'exemple; et si un Écrivain célèbre a prétendu démontrer qu'elles sont moins avantageuses que nuisibles au genre humain, cet ingénieux paradoxe, quoique soutenu par l'élégance et la pureté d'un style enchanteur, n'a servi qu'à prouver l'éloquence de son auteur, et à fournir à quelques individus un prétexte plausible pour justifier leur ignorance.

La multiplicité des ouvrages instructifs que plusieurs Sociétés savantes ont publiés dans différentes contrées de l'Europe et sur-tout en France, nous a convaincus que rien n'est plus propre à accélérer les progrès des connaissances que la protection accordée par les Gouvernemens à ces Sociétés, afin de les exciter à tenter des découvertes intéressantes, et à consacrer leurs travaux à l'utilité publique.

Le Piémont avait des Académies et des Établissemens littéraires, qui se sont illustrés par leurs productions, et plusieurs Savans qu'il a produit, ont été appelés chez l'étranger, et y jouissent d'une considération très-distinguée.

Un nouvel ordre de choses s'étant établi dans ce pays, le Général JOURDAN alors Administrateur Général, aussi sage qu'éclairé, sentit bientôt la nécessité de relever ces

institutions importantes; il y apporta des changemens et des soins qui le font regarder comme un vrai fondateur, et ses vues bienfaisantes ont été secondées par un Gouvernement puissant et généreux qui veille à nos destinées et veut notre prospérité.

Déjà l'Athénée débarrassé des entraves et des préjugés qui retardaient les progrès des Sciences, et pourvu de plusieurs chaires que l'on désirait depuis long-tems, offre à la jeunesse une instruction plus facile et plus générale. Le Collège national dirige les élèves dans la carrière des sciences et de l'honneur. Une École vétérinaire, si utile dans un État, vient d'être fondée avec une intelligence qui annonce les plus grands succès. L'admission des élèves de la 27.e Division militaire à l'école polytechnique, la plus illustre qui existe en Europe, nous assure des avantages inappréciables, et devient un nouveau gage de la fraternité que nous accorde la Grande Nation.

L'Académie d'Agriculture et l'Académie subalpine d'Histoire et de Beaux-Arts, s'occupent avec ardeur, la première à des découvertes utiles et intéressantes, la seconde à épurer le goût, et à exciter une émulation qui contribue infiniment à perfectionner la littérature.

Mais, que dirai-je de l'Académie des Sciences, de Littérature et des Beaux-Arts? on sent les progrès qu'elle peut faire et qu'elle fera, sur-tout actuellement qu'un Héros immortel, secondé par des ministres habiles, porte ses vues sur toutes les branches de l'industrie, et encourage d'une manière distinguée les Savans et les Artistes.

Quels bienfaits la 27.e Division militaire ne doit-elle pas attendre de la sollicitude du Guerrier philosophe, qui, à l'exemple des Marcellus et des Mutius Scevola, vient de parcourir les départemens confiés à son administration, afin de se procurer les renseignemens les plus détaillés sur leur état actuel, et pour rechercher les meilleurs moyens d'y rendre l'agriculture et le commerce de plus en plus florissans, et sur-tout d'y perfectionner l'instruction publique, qui seule peut développer ces talens précieux, dont la nature n'a jeté que le germe dans un petit nombre d'hommes extraordinaires, et qui sans l'étude seraient toujours ignorés. Puissent ses efforts assurer à des établissemens si nécessaires la perpétuité que paraît en promettre le plan qu'il en a formé dans sa sagesse! Puissent toutes les branches d'instruction recevoir le comble de perfection, à laquelle il travaille sans relâche!

Tel est l'avenir consolant que semblent nous présenter des Administrateurs éclairés. Le succès de leurs sages dispositions nous est garanti par la prudence avec laquelle elles sont combinées. La gloire de poser les bases de notre félicité était réservée à une Nation grande et généreuse, et si nous ne pouvons, comme faisaient les provinces Romaines*

---

* Les habitans de Catane en Sicile consacrèrent leur gymnase à Marcellus.

Q. Mutius P. Filius Asiam singulariter rexerat, adeo ut dies festus a Græcis in honorem ejus constitueretur, qui diceretur Mutia. Ascon. in Verrin. 4.

à l'égard des Proconsuls qui les avaient bien gouvernées, lui attester notre reconnaissance par des fêtes publiques et des monumens solemnels; du moins ce sentiment restera-t-il à jamais gravé dans nos cœurs, et la postérité reconnaissante ne prononcera le nom de ses bienfaiteurs, qu'avec attendrissement et respect.

EXPLICATION

D'UN BAS-RELIEF ANTIQUE

SCULPTÉ SUR UNE COUPE EN ARGENT, DÉTERRÉE DANS LE PÔ, ENTRE L'ENDROIT OÙ ÉTAIT BATIE L'ANCIENNE VILLE D'*INDUSTRIA* ET LE CHATEAU DE *VERRUE*, APPELÉ PAR LES ANCIENS *VERUCA*,

PAR M.r L'ABBÉ TARIN.

Lue le 27 thermidor, an 11.

AVANT d'entrer en matière, permettez, Académiciens, que je rappelle à votre souvenir que les premiers hommes commencèrent par faire usage des cornes de certains animaux, principalement de celles de bœuf, pour leur tenir lieu de vases à boire ou de coupes, dont le nom était aussi général que celui de verre peut-être aujourd'hui parmi nous; et comme en toutes choses et sur-tout dans les arts, les idées des hommes ne changent que par degrés, lors mêmes qu'ils commencèrent à employer d'autres matières à ce même usage, ils conservèrent cette forme dans leurs vases à boire, dont quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous. Dans la suite on adopta la forme à laquelle nous donnons le nom

de *coupe*, et les anciens qui se servaient de ces vases dans les sacrifices et dans les festins, ne négligèrent rien pour s'en procurer de très-riches, soit par la matière dont ils étaient formés, soit par la beauté du travail dont on les ornait.

Outre la quantité considérable que l'on en a déterré, et que l'on en déterre tous les jours, on peut juger, par l'examen détaillé qu'en fait Athénée, de la considération où étaient ces vases dans les tems d'Homère et dans les siècles suivans.

Les Romains ne manquèrent pas d'adopter aussi ce luxe: Virgile dans ses églogues introduit deux bergers, qui se disputent le prix du chant, et se font un défi: l'un d'eux offre à l'autre deux coupes de bois de hêtre, travaillé par Alcimédon, auquel il donne l'épithète de divin, à cause de son habileté dans ce genre d'ouvrages.

On pourrait citer une quantité considérable de ces monumens précieux qui ornent plusieurs cabinets d'Europe, et qui ont été illustrés par des savans célèbres, mais comme la briéveté du tems ne nous permet pas d'entrer dans ces détails, nous nous bornerons à faire quelques observations sur celui dont j'ai l'honneur de vous présenter les dessins.

La matière dont cette coupe est formée, est d'argent; les dimensions sont les mêmes que celles des dessins. La conservation n'est pas aussi parfaite qu'on la souhaiterait, car le roulement des eaux, le sable et le frottement contre les pierres, lui ont fait perdre ce beau

vernis que le tems imprime sur les métaux, et en ont presqu'effacé quelques figures.

Le style de cet ouvrage peut être rapporté aux beaux tems de la Grèce.

Au premier coup-d'œil on voit que l'artiste, qui en avait formé le dessin, a voulu représenter la défaite des Amazones par Hercule.

Cet événement, qui a fait tant de bruit et qui a exercé l'imagination exaltée des poëtes, a été tellement défiguré, que plusieurs auteurs de l'antiquité l'ont placé au rang des fables.

Si nous devons nous défier de ce que plusieurs auteurs anciens nous débitent au sujet des Amazones du Thermodon, nous ne devons pas cependant rejeter une tradition historique confirmée par des auteurs sages et éclairés.

Dès le tems d'HOMÈRE, l'existence des Amazones de l'Asie mineure était une opinion généralement reçue. Ce poëte nous dit qu'elles étaient puissantes dans ce pays au siècle de Bellérophon, d'Hercule et de la jeunesse de Priam. Il les place à l'orient du fleuve Sangar et de la Phrygie; parle de leurs expéditions en Lycie et de leurs courses dans la Troade.

En dessinant ce sujet, il paraît que l'Artiste a suivi ce grand peintre des histoires anciennes. Car on voit Hercule, chargé par Eurysthée d'enlever à Antiope sa ceinture, aux prises avec cette femme célèbre qui, à la tête de ses compagnes, se distingua plusieurs fois par

son courage et sa férocité, et disputa aux héros de ces tems-là l'honneur de ravager la terre. Malgré la hardiesse avec laquelle une de ses compagnes vole à son secours, la malheureuse Antiope est prête à succomber ou à se rendre à discrétion au vainqueur.

Le guerrier à cheval pourrait bien représenter Bellérophon, le premier qui a enseigné à mener un cheval avec le secours de la bride. Celui qui tient une de ces héroïnes par les cheveux, sera probablement Priam, auteur de cette expédition en faveur des Phrygiens.

Aux pieds des rochers quelques-unes de ces Amazones sont liées, et dans l'attitude de prisonnières de guerre. Sur le haut d'une montagne on voit un temple, par lequel l'auteur du dessin aura voulu rappeler le souvenir de l'attentat sacrilège de ces femmes, qui osèrent brûler le temple de Diane à Éphèse.

Une observation intéressante qui se présente naturellement dans cette composition, c'est le costume de ces guerriers.

Sur les revers des médailles des villes qui reconnaissaient ces héroïnes pour leurs fondatrices, on les voit représentées habillées de peau des bêtes qu'elles tuaient à la chasse. Leurs armes sont l'arc, les flèches, la javeline et une hache d'armes à deux tranchans, inventée, dit-on, par Penthésilée, une de leurs reines.

Elles portaient un bouclier nommé *pelta*, qui avait la forme d'un croissant, et leur tête était défendue par un casque orné de plumes.

Le costume des Amazones de notre bas-relief est un peu différent : elles n'ont point de bottines qu'on leur donne sur les autres monumens ; sur ce bas-relief elles sont déchaussées, et l'habit et le bonnet sont à la phrygienne.

De ces observations il résulte que ce monument est précieux, premièrement pour les artistes, à cause de la beauté de la composition, et de la découverte d'un costume qui n'était pas encore connu généralement.

En second lieu, ayant pris pour guide HOMÈRE dans l'explication que nous venons de donner, nous croyons avoir mieux interprété la pensée de l'artiste, car, selon l'observation très-sage de l'abbé BANNIER, les fables et la tradition étaient d'abord moins composées qu'elles ne l'ont été dans la suite, et lorsqu'on veut les expliquer, il faut les prendre le plus près qu'il se peut de leur origine : le fond de l'histoire qu'elles renferment y est plus aisé à découvrir, et les allégories sont plus sensibles.

Acad. des Sciences Litt. Tom. II. Pag. 10. N°. I.

oitié du bas-relief
antique, en argent,
é dans le Po

itiè du bas-relief
tique, en argent,
dans le Po

NOUVEL APERÇU

SUR LES CAUSES DE LA CHUTE DES LETTRES AUX SIÈCLES DE L'ÈRE VULGAIRE, APPELÉS *DE FER*.

PAR M.r EMMANUEL BAVA S. PAUL.

Lu le 27 thermidor an 11.

« Sans la langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Est toujours, quoiqu'il fasse, un méchant écrivain. »

Si l'HORACE, si le JUVENAL de la France, si DESPREAUX a-dit vrai, ainsi que je le crois, dans les deux vers ci-dessus, quel sera le sort des Beaux-arts et de la Littérature d'une Nation qui n'a pas un idiome, ou qui n'écrit pas la langue qu'elle parle, ou plutôt qu'elle articule sans aucune règle? Tel fut cependant le sort, non pas d'une Nation seule, mais de toutes celles de l'Europe dans ces siècles de fer, c'est-à-dire depuis, ou à-peu-près depuis le 9.e jusqu'au 14.e siècle.

Cette fatalité qui condamna tous les Européens à l'ignorance, aurait été un mal sans remède, quand même il ne serait né à cette époque, et dans cette partie du

monde, que des génies transcendans avec une volonté la plus décidée de s'instruire eux-mêmes et les autres, quand même le gouvernement des fiefs n'aurait pas isolé les hommes et abruti les esprits.

Le grand homme est toujours un peu au-dessous, jamais au-dessus de la trempe des instrumens et de l'empire des circonstances, dont il se trouve pourvu et entouré. La parole est l'élément de l'instruction, j'en conviens, mais comment en deviendra-t-elle l'instrument actif, si on n'agence, si on ne porte le langage à un système de langue que l'on parle et que l'on écrive habituellement, et dont les mots soient lus et entendus de tous? Mais telle fut cependant la destinée des siècles dont je vous entretiens; cette langue, telle que je la conçois devoir être, et semblable à celles qu'en grand nombre nous avons aujourd'hui, manquait alors à notre Occident, et ne pouvait que forcément lui manquer.

Bien des gens écrivaient plus ou moins mal, ce qu'on appelait toujours *du latin*, tandis qu'un très-petit nombre de personnes qu'on qualifiait de *Grands clercs*, entendaient encore tous, ou quelques-uns des Auteurs classiques de la haute ou de la basse latinité, quoiqu'il n'y eût personne qui sût se servir de l'une ou de l'autre pour être compris dans les entretiens familiers; mais de quelle langue s'y servait-on donc? car enfin il fallait se faire entendre. Quelle langue!... un jargon, un baragouin, tel à-peu-près que notre Piémontais, et cela dans toute l'Europe; on ne l'écrivait pas, et par conséquent il n'était

admissible dans aucun acte ou contrat juridique et public, n'ayant ni accent fixe, ni ortographe, ni grammaire, ni prosodie, et dans la bouche même des Notables variant d'une cité à l'autre et de commune en commune; de façon que ces siècles de fer se trouvèrent placés par un fatalisme aussi indéclinable qu'unique, peut-être, dans l'histoire de l'esprit humain, entre une langue morte et une langue à peine au berceau, qui ne peut encore que bégayer les pensées, et ne saurait s'en rendre un compte exact et se les retracer sur le papier.

Qu'on place tant qu'on voudra à une époque semblable les ARISTOTES, les VERULAMS, les PLATONS, les NEUTONS, les VIRGILES, ils ne deviendront tout au plus que des magiciens ou des astrologues, des ménétriers ou des jougleurs, à moins qu'ils ne s'adonnent à la Théologie, à la Métaphysique, ou au Droit canon, et dès-lors on pourra en faire des Hincmars, des Rabans, des Marculphes, des Abaillards, et, s'ils s'en tiennent aux lettres latines, des Ermoldes Nigelles, ou des Donizons.

Pour éclaircir un peu mieux mon sujet, je vous demande, ou plutôt je me demande à moi-même ce que c'est qu'une langue morte, et ce que c'est qu'une langue naissante? et je me réponds, que la première peut être comparée à un cadavre bien embaumé et bien conservé par des injections, il garde tous les traits et la fraîcheur du teint qui l'embellissaient pendant sa vie, mais lequel étant sans ame, ne saurait s'exprimer ou se mouvoir; car la vie des langues gît et se propage et s'accroît par des

mouvemens parfaitement analogues et non interrompus de lèvres, de plume et de presse conjoints et simultanés, et elle a perdu ce qui l'anime, aussitôt qu'on ne peut plus l'écrire, à peu de chose près, à la manière dont elle est parlée par tous les individus de la nation.

Je réponds enfin que la seconde peut se comparer à un enfant au berceau, vivant à la vérité, mais qui ne saurait encore tracer nulle part les sons, bien plutôt que les mots non articulés, qu'il nous fait parvenir à l'oreille. Or cela supposé, quelle puissance ou quelle sagesse pourront jamais établir et former un commerce d'idées entre un cadavre ou momie, et un enfant dans ses langes, quelle instruction y puisera-t-on, quelle littérature pourra-t-on en voir ressortir et en attendre?

C'est un fait constaté par l'expérience et l'histoire que les langues, tandis qu'elles sont vivantes, changent et s'altèrent toujours et encore plus rapidement, à mesure que les progrès de l'esprit humain et de la philosophie sont plus accélérés; il n'est pas moins vrai et sûr, que les écrivains s'efforcent beaucoup plus de plaire à leurs contemporains, qui doivent les lire, les juger sur-le-champ et les goûter, que non pas à une postérité dont ils ne sauraient deviner ou calculer le goût, et à laquelle ils ne sauraient être assurés de parvenir avec leurs ouvrages; quant à leurs devanciers dans la carrière des lettres, ils n'existent plus, et ce serait une folie que d'en vouloir capter les suffrages.

Or, c'est en partant de ces deux vérités de fait que

je soutiens, que c'est précisément, parce que la latinité du siècle d'Auguste ne fut plus la même aux siècles des Antonins, et parce que dans les usages de la vie et la forme du discours elle dut par cela seul changer encore davantage pendant les huit siècles suivans, que pour être lus et compris, les écrivains furent forcés de s'éloigner et de diverger du latin des Auteurs, qu'aujourd'hui nous qualifions de *classiques*, dont plusieurs de ceux-là auraient fort bien su se servir en les imitant, mais sous peine de n'être pas lus et goûtés du commun des lecteurs de la nation; et c'est ce qui arriverait même à présent, si en Italie un homme de lettres s'avisait d'écrire dans la langue et le style de Jacopone de Todi, ou du Passavanti, ou si un Français écrivait comme jadis les Joinvilles ou les Philippes de Comines.

Avant que d'aller plus loin et de conclure, j'ai encore une observation non moins importante à vous faire; la voici: c'est que la langue des anciens Romains au siècle d'Auguste (et on peut en dire autant de celle des Grecs au siècle d'Alexandre), ayant enfanté des chefs-d'œuvres presqu'en tous les genres de littérature, on ne pouvait plus les atteindre ou les surpasser, à moins que cette même langue ne vînt à changer au point de paraître, ou comme on voudra, d'être en effet une langue nouvelle; et c'est ce qui s'est enfin accompli et parachevé plus ou moins tard depuis le 14.e siècle en Italie, en France et en Espagne. C'est pourquoi l'on a pu dès-lors, chez ces trois Nations, reproduire dans des idiomes nou-

veaux, connus de tout le monde dès l'enfance, des chefs-d'œuvres frappés au coin attrayant de la nouveauté, et qui rivalisent, quoique dans un goût et par un mode plus ou moins varié, avec ceux de l'ancienne Rome et de toute l'antiquité.

Mais c'est ce qui eût été impossible d'obtenir pendant la trop longue durée des siècles de fer, savoir: tandis que la langue latine était dans la paralysie de la mort, et que les langues modernes étaient dans le travail de l'enfantement, et n'étaient ni formées, ni adultes, c'est-à-dire ni régularisées, ni admises dans les actes publics.

Il régnait donc alors dans toute l'Europe deux langues, ou plutôt deux langages informes et monstrueux, celui des clercs de toutes facultés, théologiens, canonistes, médecins, ou gens de loi et de chicane, qui, sans le parler familiairement, écrivaient dans un squelette, encore plus déchiqueté par eux de langue latine, et celui des hauts Seigneurs, Chevaliers et Paladins qu'on parlait et qu'on grifonnait même, mais sans règle et ortographe, et qui, sous le nom de langue vulgaire en Italie, et sous celui de langue romance en France et en Espagne, était dédaigné des clercs ci-dessus; et comme dans la nature l'enfance a quelque chose de plus attrayant et expressif, que non pas la vieillesse pâle et ridée, de même cette langue romance, quoique enfantine et encore mal-formée, étalait déjà des attraits, présages heureux de sa perfectibilité future et prochaine, que, disparus, la langue latine avait perdus sans ressource.

Mais bien qu'à pas tardifs cette langue enfantine étant parvenue à sa maturité avec des traits diversifiés dans notre Occident pendant le 14.e, et encore plus pendant le 15.e et le 16.e siècles, la littérature se trouva parvenue aussi à l'époque heureuse de se voir en mesure de reparaître avantageusement sous l'enveloppe, et par l'organe des langues modernes ci-dessus, qui forcément nulles et informes auparavant, et pendant la durée des siècles de fer, n'en pouvaient avoir une.

Dès-lors, les langues italienne et française, (car je fais abstraction ici de la belle langue espagnole,) régularisées, écrites, imprimées, et chacune dans son pays entendues de tout le monde, purent rivaliser dans les ouvrages littéraires de toute espèce avec ceux des anciens, et même dans un sens avec avantage, quoique dans un gout différent et un peu varié, ainsi que je l'ai marqué ci-devant.

Je dis avec avantage, non que les auteurs modernes qui les manient, soient de plus grands hommes que n'ont été les anciens, mais parce que les premiers écrivant dans des idiomes nouveaux, et, pour ainsi dire, encore vierges, ils purent, sans encourir le reproche de plagiaires, s'approprier ce qu'ils rencontraient dans ces derniers de plus beau et frappant, et parce qu'il est tout simple et naturel, à mesure que les siècles se succèdent et s'accumulent, que la masse du savoir au profit de l'esprit humain gagne toujours et s'enrichisse sans cesse. J'ai ajouté que nos productions modernes rivalisèrent

avec les anciennes, mais dans un goût différent et un peu varié; et en effet il ne se pouvait que la chose ne fût ainsi; car, tandis que nos savans et nos gens de lettres connaissaient par l'étude les mœurs et les usages de tous les peuples antérieurs et de l'antiquité, ils avaient là et sous leurs yeux les usages et les mœurs de leur nation, à laquelle ils consacraient leurs veilles et destinaient leurs travaux. Il était donc naturel et conséquent à eux, qu'ils ne prissent chez les auteurs qui les avaient devancés, que les peintures, les images et les conceptions qui, ayant la nature pour base, sont stables et indépendantes de toutes les révolutions des tems, des mœurs, des partis, et des lieux, et toujours d'abord senties, et par cela seul d'abord admises et accueillies. Il était encore naturel que, soigneux d'écarter tout ce qui choquait leurs mœurs nationales, et les opinions adoptées de la plupart et courantes, ils en fissent un tout assorti et nuancé au goût et à l'intelligence des contemporains. Voilà sous quelle forme et sous quel aspect nous avons vu s'élever parmi nous la littérature européenne et moderne, dès qu'étayée par la maturité des deux langues ci-dessus, elle y trouva, et put y puiser le fond des secours nécessaires et les couleurs assorties pour tout peindre et exprimer.

Ce goût différent et varié dans les ouvrages de littérature, résulte et dépend absolument de la variation et de la diversité des mœurs, des habitudes et des cultes; le Merveilleux mythologique d'Homère a dû

céder dans le Tasse au Merveilleux romanesque et magique de l'époque des Croisades; et Milton a dû emprunter le sien (c'est-à-dire le seul Merveilleux véritable), de la Génèse de Moyse.

Ce ne fut plus sur des chars, que, comme ceux de l'Iliade, se battirent les héros de la Jérusalem, mais à pied ou à cheval, la lance ou l'épée, la hâche ou la massue à la main; la piété de Godefroi de Bouillon fut plus grave et ferme, et moins superstitieuse et craintive, que non pas celle du pieux Énée. Le dogme du fatalisme, et nommément dans les écrits des anciens Grecs, tranche tous les nœuds, décolore toutes les vertus, excuse et justifie presque tous les crimes, tandis qu'à présent, dans les nôtres, soit sur nos théâtres, soit dans l'épopée, c'est l'Amour, c'est la Bravoure, l'Ambition, ou la Gloire, qui tour-à-tour couvrent tous les excès, et semblent faire tout pardonner.

L'esclavage chez les anciens enchaînait et abrutissait pour le moins la moitié des hommes et presque toutes les femmes, calcul qui enveloppe les trois quarts du genre humain, et c'est ce qu'on voit, à peu de chose près, encore de nos jours, par-tout ailleurs qu'en Europe.

Un partage si inégal entre les individus qui étaient tout, et les individus qui, dans toute nation de l'antiquité, en qualité d'hommes, n'étaient comptés pour rien, est-ce qui fait si fort contraster les nôtres d'avec les mœurs des anciens, et ce qui par conséquent doit faire diverger considérablement, soit nos économies politiques, soit

nommément notre littérature, de tout ce qui, sous ce double rapport, nous est parvenu des anciens peuples.

Il est si vrai que, pour composer dans nos langues formées, écrites et imprimées, un écrivain habile doit connaître et se pénétrer des mœurs, des opinions et des polices de sa Nation, qu'on observe à l'égard des meilleurs d'entr'eux, que c'est ordinairement des passions nationales à la mode, que pour prêter de l'énergie à sa diction, il tire les expressions figurées et les belles métaphores, dont il sait animer et embellir son sujet et son style. Voici quelques exemples de pareilles métaphores d'abord senties et brillantes.

La tactique ou l'art militaire, parce que les guerres y furent peu interrompues, fut fort étudiée en France et de tout le monde, durant le long règne de Louis XIV; et aussitôt on y voit passer les phrases propres et techniques de cet art à la mode sous la plume de tout écrivain, et en être figurément employées sous mille rapports éloignés et différens; c'est pourquoi on prêta dès-lors le flanc à la critique, au ridicule, à la médisance, comme par sa mal-adresse une armée laissait le sien à découvert à la merci de l'ennemi.

Chez les anciens Romains, qui ont supérieurement, et à l'envi cultivé la jurisprudence, combien ne trouvons-nous pas de termes techniques passés du barreau dans les discours familiers et dans leurs écrits de toute espèce? et chez les anciens Grecs combien de modes et de façons de s'exprimer n'a-t-on pas transporté de leurs liturgies,

ou du langage propre aux arts imitatifs, et aux beaux arts, où ils excellèrent, dans les livres de leurs écrivains, soit orateurs, soit historiens, soit poétes, ou sophistes ou philosophes? C'est des Grecs, pour le dire en passant, que nous avons emprunté la métaphore, un peu épicuréenne *de sacrifier à Vénus*, pour exprimer ce qu'on énoncerait littéralement en disant *se livrer aux plaisirs de l'amour.*

Je ne m'étendrai pas davantage à vous faire ici le dénombrement des tours et des mots techniques, qui de nos jours ont passé des opérations commerciales et des sciences de calcul dans le langage poli et familier des modernes et dans nos livres; chacun de nous peut s'en apercevoir et s'en rendre compte, et même constater combien de pareilles translations sont analogues à la trempe et à la marche de l'esprit humain dans la liaison des idées et des sons; combien de jour, de lumière et d'énergie elles impriment et répandent sur la pensée, et combien les deux langues Italienne et Française en ont tiré parti et s'en sont bien trouvées.

Je n'entamerai pas non plus ici, messieurs mes chers Confrères, l'éloge de ces deux langues; vous les connaissez assez, pour vous en dire au-delà de ce que je vous en dirois; j'entamerai encore moins leur parallèle, ce qui excéderait mes forces, et m'en tiendrai à convenir avec les personnes instruites et versées dans l'une et dans l'autre, savoir: que la langue Française est peut-être plus régulière, plus évidente et plus claire, que non

pas l'Italienne, mais que celle-ci en revanche est bien plus sonore, et cadencée, harmonieuse et par conséquent plus poétique.

Ici, voulant demeurer neutre et impartial entr'elles, je m'arrête tout court; mais si on voulait savoir à laquelle des deux je donne la préférence, je répondrais que je suis natif d'Italie.

J'en reviens donc à ma thèse, et c'est pour conclure, que la longue durée des siècles de fer, et que le long règne de l'ignorance en Europe, n'eurent pour cause première et toujours active et toujours insurmontable dans ses résultats, que la perte, à laquelle on ne pouvait s'opposer, de la langue qu'on y parlait auparavant, et l'impossibilité d'en créer de sitôt une nouvelle, susceptible de la remplacer.

RÉFLEXIONS

SUR LES DIVERS SYSTÊMES DE VERSIFICATION,

TENDENTES A PROUVER QU'ON NE PEUT INTRODUIRE, AVEC SUCCÈS, DANS LA POÉSIE FRANÇAISE, LES RÈGLES PROSODIQUES DES GRECS ET DES LATINS,

PAR LE CITOYEN DÉPÉRET,

Lues le 14 nivôse an 11.

Non quivis videt immodulata poemata judex.
HORACE.

LA versification n'a jamais été, chez tous les peuples éclairés, que la partie systématique du langage considéré dans son pouvoir musical.

Chez tous, elle a eu pour but d'augmenter l'influence des sons articulés, sur les passions humaines, en offrant des moyens particuliers de combiner le pouvoir qu'ont les mots de parler à l'entendement, avec celui qu'ils ont d'exciter des sensations par la force active du son de la voix qui les articule.

Aussi indépendamment de la considération des rapports différens, sous lesquels le prosateur et le poëte

envisagent les objets qu'ils traitent, il naît de la forme donnée par l'un et par l'autre à l'expression de leurs pensées, des moyens particuliers de plaire, de toucher et d'instruire; et ces moyens se trouvent dans les combinaisons différentes du pouvoir musical, avec le pouvoir de signification dont les mots sont susceptibles.

Tous les genres de style, tant dans la prose que dans les vers, tiennent leur différence et leur propriété des degrés de proportion qui peuvent se trouver dans les combinaisons de ce double pouvoir des mots.

Pour mettre ces idées dans le plus grand jour, il faut considérer les langues anciennes et modernes sous le double point de vue de leur pouvoir musical et de leur syntaxe*. Cette considération, en confirmant ce que je viens d'avancer, nous fera connaître le principe qui a fixé et qui doit fixer à jamais le systême de versification adopté par chaque peuple.

Dans toutes les langues, tant anciennes que modernes, il y a deux accens généraux qui, dans l'emploi, se trouvent pour chacune dans des proportions différentes: ces deux accens généraux sont, l'*accent syllabique* et

---

* J'entends ici par syntaxe l'ensemble des signes qui, dans chaque langue, font connaître les rapports successifs que les mots ont entr'eux dans la phrase. La connaissance de ces signes guide l'écrivain dans la construction des mots, et elle fait que l'esprit de celui qui écoute ou qui lit, rétablit dans l'ordre de l'analyse de la pensée les mots transposés. Une langue est plus ou moins transpositive, selon qu'elle est plus ou moins riche en signes de cette espèce.

l'*accent oratoire*. Le premier fixe la longueur ou la brièveté, le grave ou l'aigu des syllabes de chaque mot; il appartient entièrement à la prosodie de chaque langue: le second donne à la prononciation de tous les mots qui composent une phrase ou une période, les inflexions et les nuances que le sentiment exige, pour l'expression de la pensée, dont il a, pour ainsi dire, déterminé le mode et la couleur.

Dans le langage, l'accent syllabique est à l'accent oratoire, ce qu'est, dans la musique, l'accompagnement au chant principal. Si l'accompagnement est trop fort, trop senti, s'il ne se fond pas parfaitement avec le chant, l'effet du morceau de musique est altéré; il n'y a plus d'harmonie.

L'accent oratoire est, pour ainsi dire, l'effet total des vibrations d'un ressort secret qui s'appuye, d'une part, sur les organes de l'orateur, et de l'autre, sur ceux analogues de ses auditeurs. Les ondulations larges et non interrompues que le sentiment fait faire au mouvement qu'il imprime à ce ressort, ne doivent jamais être contrariées par le mouvement partiel que peut donner à ce même ressort l'accent syllabique. Ce dernier doit toujours, dans la déclamation, être subordonné au premier, et ne doit se faire éminemment sentir, que dans les cas où il peut en quelque sorte le suppléer: tels sont ceux, par exemple, où l'euphonie devient le moyen le plus propre à l'expression de la pensée.

Pour savoir maintenant quels sont les degrés de subor-

dinaſion qui existent dans chaque langue entre ces deux accens, et qui sont la cause de la différence qu'on remarque dans les divers systêmes de versification; il faut se rappeler que toutes les langues, tant anciennes que modernes, peuvent être distinguées, par rapport à leur syntaxe, en langues plus ou moins transpositives, et en langues plus ou moins analogues; c'est-à-dire que les unes, à l'aide des déclinaisons dans leurs mots *dénominatifs* et *qualificatifs*, permettent que dans l'expression de la pensée on n'observe, entre les différentes parties de la phrase, d'autre ordre ou arrangement que celui déterminé par le feu de l'imagination, par l'intérêt de celui qui parle, et par le besoin de plaire et de toucher. La majeure partie des mots dans ces langues, emportant toujours dans l'emploi le signe évident du rapport qu'ils soutiennent les uns avec les autres, les écrivains n'y sont, le plus souvent, portés à adopter telle ou telle construction, que par les charmes de l'harmonie, c'est-à-dire, par les plaisirs de l'oreille.

Dans les langues analogues, au contraire, les mots n'attestant les rapports qu'ils ont entr'eux dans la phrase, que par la place qu'ils y occupent, et cette place étant fixée par l'ordre que l'esprit a suivi dans l'analyse de la pensée, il faut nécessairement que l'harmonie des sons y soit très-souvent sacrifiée à la clarté et à la précision de l'élocution.

Les Grecs et les Latins avaient des déclinaisons; avec trois mots latins on obtient six constructions différentes:

avec les trois mêmes mots, les langues analogues n'en ont, à la rigueur, qu'une seule. Dans cet état de choses, qu'est-ce qui déterminera l'écrivain latin à préférer l'une plutôt que l'autre de ces six constructions qui satisfont également l'entendement? . . . Ce sera l'oreille, c'est-à-dire que, d'après l'accent syllabique, tous les mots à employer seront disposés dans l'ordre qui peut amener la suite de sons la plus agréable et la plus conforme à la nature du mouvement oratoire imprimé par le sentiment. Tandis que dans les langues analogues, telles que l'italienne, l'espagnole, la française, l'ordre dans lequel les mots doivent se succéder, étant déjà déterminé par celui que l'esprit a suivi dans l'analyse de la pensée, l'oreille aura beaucoup moins de part à leur construction que l'intelligence et le sentiment. Aussi les premières ont-elles une prosodie fixe et invariable, c'est-à-dire des règles, d'après lesquelles la place de chaque mot est, pour ainsi dire, assignée dans le vers, par rapport à la quantité des syllabes qui la composent.

Dans ces langues, la prosodie exerce sur les mots employés par le versificateur, l'empire qu'exerce la syntaxe sur ceux employés par le versificateur dans les langues analogues.

Ce qui fait que dans ces dernières, l'accent syllabique doit y être plus faible, et que l'accent oratoire peut s'y faire sentir avec plus ou moins d'avantage, selon qu'elles sont plus ou moins analogues. Je crois même pouvoir avancer, à cette occasion, que la langue fran-

çaise est, peut-être, de toutes les langues vivantes et analogues, la plus éloquente, la plus énergique et la plus propre à la déclamation, parce que l'accent syllabique y est entièrement subordonné à l'accent oratoire, et qu'elle est sans prosodie.

Cette subordination entre l'accent syllabique et l'accent oratoire, est la base de la déclamation considérée dans l'organe de la voix. Les degrés dont elle est susceptible sont, pour chaque langue, fixés par le rapport de la syntaxe de chacune avec l'accent syllabique des mots qui la composent.

J'ai entendu en Italie déclamer de très-beaux vers et prononcer des discours oratoires par des hommes habiles, et j'ai le plus souvent senti que l'accent syllabique dans cette langue, en rendant trop sensible le son partiel de chaque mot, suspendait l'élan de la voix, l'entrecoupait et nuisait entièrement à ce son fondamental, qui, produit par le sentiment, doit retentir et s'étendre depuis la première jusqu'à la dernière syllabe d'une phrase ou d'une période.

Je puis donc dire déjà, que les langues transpositives ont dû avoir un système de versification différent de celui des langues analogues, et que la cause première de cette différence découle essentiellement de la syntaxe et du génie de chaque langue.

Aussi voyons-nous que dans les langues transpositives, l'accent syllabique domine plus ou moins sur l'accent oratoire, et que dans les langues plus ou moins

analogues, l'accent oratoire domine plus ou moins sur l'accent syllabique. Dans les premières, le rhythme et la cadence des vers y sont marqués par le son et la quantité de chaque syllabe : et l'oreille et le goût, sans crainte de nuire à l'intelligence, y peuvent, à leur gré, placer les mots dans l'ordre qui donne la suite de sons la plus agréable et la plus analogue à l'accent oratoire.

Dans ce système de versification, la syntaxe n'influant, en aucune manière, sur l'arrangement des mots, l'accent oratoire peut s'appuyer, avec autant d'avantage, sur telle suite de mots que sur telle autre. Que si dans toutes ces suites possibles, il en est une meilleure, ce sera sans contredit celle que l'oreille et le goût auront déterminée.

Mais il en est autrement dans les langues analogues. Dans celles-ci, l'accent oratoire, ne pouvant s'appuyer que sur la suite de mots la plus conforme, et à la syntaxe et au génie de la langue, l'accent syllabique y est moins considéré et doit, par conséquent, y être plus soumis à l'accent oratoire. Aussi dans le système de versification de ces langues, le rhythme et la cadence des vers, y sont-ils marqués seulement, ou par des repos nommés *césures*, ou par des sons syllabiques plus forts, qui suspendent l'accent oratoire, et lui donnent des nuances qu'il n'aurait pas sans ces moyens.

Dans la langue française (langue analogue et la plus conforme à son propre génie), c'est par des repos bien marqués que l'accent oratoire est modifié en poésie. Le

rhythme et la cadence n'y sont déterminés que par le nombre des syllabes et par la longueur égale des sens partiels bien distincts de la phrase; *car, toujours dans nos vers, le sens coupant les mots, y suspend l'emistiche, en marque les repos.* Cette dernière circonstance est une des principales sources des beautés de notre poésie: c'est elle qui nous forçant de donner de la rondeur et la même étendue à toutes les parties distinctes de la pensée à enfermer dans le vers, nous force aussi à cette multitude de figures et de tours que nous nommons *poétiques*, et que la prose ne peut convenablement employer.

Toutes les langues vivantes ont un système de versification entièrement conforme aux principes que je viens de développer, d'où l'on peut conclure que les langues transpositives, telles que la latine et la grecque, ont un système prosodique de versification qui ne peut en aucune manière être avantageusement adapté aux langues vivantes analogues, lors même qu'elles seraient plus accentuées qu'elles ne le sont, parce que dans les premières ce n'est point la syntaxe qui influe sur l'arrangement des mots, et que toute suite de sons déterminée par l'oreille et le goût y peut servir d'appui à l'accent oratoire; tandis que dans les dernières, quelqu'avantage qu'elles puissent avoir du côté de l'accent syllabique, comme on ne peut y donner pour soutien à l'accent oratoire, que la suite de mots déterminée par la syntaxe et le génie de chacune d'elles, l'accent syllabique y est moins considéré, et par conséquent plus subordonné à l'accent oratoire.

Mais pour ne laisser rien de douteux dans les conséquences que nous avons tirées des principes exposés plus haut, considérons en lui-même un systême de versification quelconque.

En remontant à l'origine des vers, on s'assure aisément que c'est le chant qui les a fait naître, et que tout systême de versification n'est que l'ensemble des règles, d'après lesquelles doivent être composées dans chaque langue, la phrase musicale qui constitue chaque espèce de vers, et la phrase logique et grammaticale qui soutient le chant, et qui exprime la pensée poétique qui l'accompagne.

Pour bien parler des vers, il faut donc les considérer d'abord sous le rapport du chant; et alors ils ne sont qu'une phrase musicale: ensuite, sous le rapport des mots qui soutiennent cette phrase musicale, et qui expriment la pensée poétique; et dans ce dernier cas, ils ne sont que des lignes, dont toutes les syllabes sont comptées et réglées.

La versification donne des règles pour la facture du vers vu sous ce double rapport. L'harmonie poétique est le but qu'on se propose d'atteindre en suivant ces règles; et il n'est point de vers harmonieux, si le choix des expressions par rapport au sens et à la construction, ne les assortit entr'elles de manière que toutes ces syllabes du vers produisent, par leur son, par leur nombre et leur quantité, une sorte d'expression pour l'oreille qui ajoute encore à la signification naturelle des mots.

L'harmonie poétique ne peut donc se trouver dans le vers, qu'autant que la nature de la phrase musicale aura une parfaite analogie avec les tours, les arrangemens, et les transpositions qu'autorisera la syntaxe de la langue dans laquelle on écrit; c'est-à-dire, qu'autant que les règles qui regardent la phrase musicale, ne seront point opposées à celles qui appartiennent à la construction des mots qui entrent dans les vers.

Bien plus, il faut que l'harmonie du vers soit telle, que par le caractère particulier qu'elle lui donne, on puisse reconnaître le genre de la pièce d'où il est tiré, et quelquefois la touche du poéte qui l'a composée.

La versification envisagée sous ce point de vue, je demande si les phrases musicales déterminées par chaque système de versification, ne doivent point avoir un caractère, un mode et une expression, non seulement conformes au génie propre de chaque peuple, mais encore à la construction et à la syntaxe de chaque langue; puisque le vers n'est exact et harmonieux qu'autant que la pensée qu'il renferme, forme un accord parfait avec le chant soutenu par les mots.

Le poëte se distingue du prosateur, autant par la manière dont il envisage les objets, que par celle dont il les peint à l'aide du langage.

Le poëte cherche à faire connaître l'objet qui l'occupe, en le peignant par des images, et en le présentant comme le soutien des tableaux nombreux et variés qui ont excité en lui des sensations plus ou moins agréables.

C'est en remuant, en échauffant le cœur qu'il veut intéresser et éclairer l'esprit. Il ne peint pas comme il voit, il peint comme il sent, *ut pictura poesis.*

Le prosateur, par une autre route, cherche à nous attacher en fixant notre attention. Il peint les objets tels qu'il les voit. Il les analyse, et nous les présente en détaillant successivement et par parties, leurs qualités, leurs propriétés et leurs rapports prochains ou éloignés; il veut montrer l'objet avec vérité. Il s'en tient à éclairer notre esprit, et nous laisse maîtres dans l'exercice de notre sensibilité, à la vue de ce qu'il nous a montré.

Cette distinction entre le poëte et le prosateur prouve, que le langage de l'un doit avoir des moyens particuliers qui n'appartiennent pas au langage de l'autre. Le premier a plus en vue les plaisirs des sens et du cœur; le second ceux de l'esprit.

Aussi voyons-nous que tous deux employant la force active du son de la voix pour nous attacher, l'un l'emploit avec toutes les modulations et toutes les modifications que peuvent lui donner les situations intérieures que l'ame est susceptible de recevoir de la part des objets extérieurs; tandis que l'autre l'emploit sans toutes ces modulations et toutes ces modifications: aussi le premier chante en parlant, le second ne fait que parler.

D'où il suit, que le chant est essentiel à la poésie, et qu'il procède du cœur de chaque poëte, aussi immédiatement et aussi naturellement que l'expression de la pensée qui doit le soutenir, procède de son esprit.

Mais l'esprit et le cœur concourent à former le caractère particulier de chaque peuple! ... tout système de versification est donc essentiellement déterminé lui-même, et par la manière de sentir, et par la manière de penser et de s'exprimer de chaque peuple. Le génie et la syntaxe de chaque langue, qui sont toujours conformes à ces deux manières, puisque leur caractère particulier n'a pas d'autre source, sont donc l'unique base de tout système de versification. On ne peut donc pas emprunter la phrase musicale des vers d'une langue pour la faire soutenir par des mots, pris dans une autre d'un génie et d'une syntaxe différens.

Que si on l'essaye, je demande comment on parviendra à produire par-là une harmonie réelle dans les vers, puisqu'il est démontré qu'elle consiste dans le rapport exact des sons et des mots avec la pensée, dans le concert parfait entre la manière de sentir, et celle dont la pensée est analysée et exprimée, entre la phrase musicale et la phrase grammaticale qui la soutient.

Toutes les loix de l'harmonie poétique sont, pour chaque langue, positives et fixes; elles n'ont rien d'arbitraire et de vague. L'oreille et l'esprit sont toujours là pour voir si la pensée quadre bien avec l'expression; et le plaisir que cause l'harmonie poétique n'a sa source que dans l'identité du jugement porté alors simultanément par l'un et par l'autre.

La phrase musicale des vers grecs ou latins, quelque supérieure en beauté qu'elle nous paraisse, ne peut donc

pas être transportée dans les langues modernes, lors même qu'elles sembleraient offrir par leur accent syllabique tous les moyens de se plier aux règles de cette phrase musicale.

Une semblable tentative a été et sera toujours sans succès ; il ne peut en être autrement : l'obstacle est invincible, puisqu'il repose sur le génie de chaque langue, et sur le son même des mots qui la composent. J'ai démontré la première partie de cette proposition ; je vais démontrer la seconde.

En supposant que le génie et la syntaxe d'une langue ne s'opposassent point à ce qu'on lui adaptât une versification étrangère, (ce que j'ai démontré impossible) il resterait toujours pour obstacle à cette adaptation la différence de l'accent général, et du mode du son de chaque langue.

Tous les vers sont enfans de la lyre. Oui ! mais chaque peuple a sa lyre particulière, et le ton auquel chacune d'elles est montée, ne permet pas d'en tirer des sons harmonieux dans toute espèce de mode.

Il est des genres de poésie qui ne peuvent être convenablement chantées par la lyre de tel peuple, et qui le sont avec le plus grand succès sur la lyre de tel autre.

En effet, compterait-on pour rien dans le caractère musical des langues, le mode du son produit par les mots, et qui chez toutes est nuancé et différancié, non-seulement par la combinaison des consonnes et des vo-

yelles, mais encore par les modifications que donnent à l'organe de la voix, le climat, l'éducation, les mœurs, en un mot toutes les circonstances physiques et morales, qui font que chez le même peuple, les mêmes mots sont articulés et prononcés d'une manière différente, et avec des nuances musicales appréciables.

Ne sent-on pas que le son des mots entendus suffit, sans le secours de l'intelligence, pour nous mettre dans le cas de les rapporter à telle ou telle langue? Et comment pourrions-nous le faire, si le son qui est produit par l'articulation qu'ils nécessitent, n'appartenait pas à des modes musicaux essentiellement différens, mais que nous reconnaissons comme appartenant aussi au caractère musical de la langue de tel ou tel peuple?

Mais me dira-t-on, il est des langues vivantes qui ont des longues et des bréves, comme la langue latine!

A cela je répondrais d'après tous ceux qui ont du goût et de l'oreille, que les longues et les bréves qui sont dans la langue vivante la plus accentuée, ne sont pas *longues* et *bréves*, de la même manière que chez les latins.

L'accent vocal dans la langue latine est plus ferme, plus soutenu, plus égal; la quantité en est fixe et déterminée; la proportion entre les bréves et les longues y est toujours la même. Tandis que dans la langue vivante dont on parle, l'accent y est plus moëlleux, plus irrégulier, plus flexible et par-là plus varié. Les bréves que j'aime mieux nommer *glissantes*, (sdrucciole), ou

rapides, n'y ont avec les longues qu'une proportion variable, plus appréciable par leur rapport musical, que par leur rapport de quantité.

Je sais que la poésie grecque et latine est plus rhythmique, et par conséquent, que la phrase musicale des vers y est plus sentie, plus énergique, et pour ainsi dire, plus épique; je sais que les syllabes des mots y sont réglées par la quantité qui les rend bréves ou longues, par le nombre qui fait qu'il y en a plus ou moins, et quelquefois même par l'un et par l'autre, comme dans l'asclépiade et l'hendécasyllabe, tandis que dans les langues modernes elles ne le sont que par le nombre.

Mais l'harmonie du vers est-elle le produit de la quantité seule? et le vers n'est-il qu'un chant tout entier pour l'oreille, qui ne doive rien exciter dans l'esprit, et par conséquent dont l'harmonie soit indépendante de son accord avec la pensée poétique, exprimée par les mots qui le soutiennent? C'est là le lot de la musique proprement dite, de cet art jaloux de ses prérogatives, qui maîtrise le cœur, et semble ne vouloir de triomphes que ceux qu'il peut dérober à l'esprit. Il n'en est pas de même de la poésie, elle ne veut, au contraire, de triomphes que ceux qu'elle a remporté également sur le cœur et sur l'esprit; ou plutôt elle disparaît si elle n'est avouée simultanément par l'un et par l'autre.

L'accent syllabique d'une langue ne doit donc pas être considéré séparément des moyens par lesquels on y dispose les mots pour former un sens dans l'esprit,

pour soutenir l'accent oratoire et la phrase musicale du vers.

Il faut toujours voir ensemble la prosodie et la syntaxe d'une langue pour déterminer le système de versification qui lui convient: or, le plus convenable pour chacune doit être nécessairement celui où la phrase musicale pourra se prêter à toutes les modifications, et à toutes les nuances que la phrase logique qui la soutient, est elle-même susceptible de recevoir dans le courant d'une même pièce de poésie. Sous ce rapport, n'est-on pas forcé de convenir que la versification des Grecs et des Latins est trop sévère et trop stricte pour les langues modernes. La quantité dans la versification ne peut appartenir qu'aux langues absolument transpositives.

Mais dira-t-on en insistant: les plaisirs des sens l'emportent sur ceux de l'esprit, et le chant a précédé les vers. Sans examiner ici, si les plaisirs des sens, combinés avec ceux de l'esprit, ne sont pas préférables pour l'homme cultivé aux plaisirs des sens simplement, et si la priorité d'existence est une preuve d'excellence, je répondrai qu'il serait facile de démontrer que notre imagination nous exagère beaucoup les avantages que nous donnons aux Grecs et aux Latins, par rapport à la quantité qui rendait en effet la phrase musicale de leurs vers plus prononcée, plus cadencée et plus rhythmique.

Le jugement prévenu fait ici illusion à nos sens. Chaque

langue a ses beautés musicales qui sont inaliénables, parce qu'elles ne naissent que du fond même de la langue qui les possède.

« L'hiatus chez les Grecs était un des agrémens du langage. Les Latins admiraient pour le grec ce principe de mélodie dans les sons des mots, et le rejetaient pour leur propre langue. Là l'hiatus flattait leur oreille; ici il la blessait. » Preuve incontestable de la différence essentielle du mode musical de chaque langue, et par conséquent de la nécessité d'un système de versification différent pour chacune d'elles.

« C'est la douceur du climat, (a dit Monsieur Thomas » dans son essai sur les éloges) c'est la molle souplesse » des organes, c'est la politesse des mœurs, c'est le » désir de plaire, en flattant l'ame et l'oreille, par l'ex» pression d'un sentiment doux qui polit les langues, » et les rend harmonieuses. »

En admettant cette opinion, la langue la plus harmonieuse sera celle qui n'aura rien d'âpre, d'austère dans ses sons, et où les mots s'inclinant, se renversant mollement les uns sur les autres, donnent à la prononciation une sorte de fluidité, et la rendent très-propre à l'expression musicale du vers.

Or, si nous comparons sous ce point de vue la langue française à la langue latine, il nous sera facile de faire sentir que la mesure du vers latin ne convient nullement à la poésie française. La quantité était chez les Latins trop déterminée, et pour ainsi dire, trop calculée.

Le rapport des syllabes longues aux syllabes brèves, y est trop exactement fixé, et donne à la phrase musicale du vers trop de précision et de régularité, pour que la langue française puisse l'adopter sans nuire à sa douceur, et pour ainsi dire, à sa ductilité.

Chanter, c'est exprimer par les sons de la voix les diverses situations intérieures du cœur; situations toujours analogues en lui, aux impressions qu'il a reçues, et aux passions qui l'agitent.

Les paroles qui accompagnent le chant ont deux pouvoirs distincts. Par le mode du son des syllabes qui les composent, elles peignent le sentiment; par les sons variés de l'articulation qu'elles nécessitent, elles expriment nos pensées; mais les pensées se détachent les unes des autres, comme les points de vue et les actes de l'esprit qui les considère; tandis que les sentimens sont des tous indivisibles qui se succèdent en nous sans interruption, parce qu'ils naissent de la situation même de notre cœur, qui sous ce rapport peut être regardé comme immuable. Les mots considérés musicalement doivent donc avoir des propriétés qu'ils n'ont pas, lorsqu'on les considère logiquement. Il faut donc que par rapport au son ils aient: 1.° un mode différent dans chaque langue, parce que la manière de sentir de chaque peuple nécessite, dans son expression par le chant, un ton essentiellement différent; 2.° une aptitude plus ou moins grande à se lier les uns les autres par leur consonnance, afin de pouvoir peindre nos sentimens, et en marquer la liaison et les nuances successives.

On a parlé beaucoup de la musique chez les Grecs, et on a dit peu de choses, ou presque rien de la musique chez les Latins. La musique semble appartenir presqu'en propre à l'Italie, et la France emploit, pour la nationaliser chez elle, non-seulement tous ses moyens, mais encore ceux des nations étrangères. Pourquoi cette différence?

Je ne prononce point sur cette question. Je ne fais que l'indiquer. Peut-être qu'un jour je la traiterai. Ce que j'ai dit plus haut s'y rapporte, je crois, très-directement.

Je rentre dans mon sujet, et je joins aux preuves de raisonnement, quelques preuves de fait et d'expérience.

La langue latine diffère de la langue française, par son accent vocal et par sa syntaxe; aussi ai-je senti, tant en lisant moi-même, qu'en entendant lire des vers français mesurés, les efforts pénibles faits par ceux qui les avaient composés, et la contrainte soutenue où se trouvait l'organe de la voix en les récitant? Je ne parle pas de la peine que causent les violations faites aux règles de la syntaxe de la langue française, pour pouvoir l'assujettir à ce système de versification; je ne veux faire observer ici que ce qui appartient à la phrase musicale des vers latins, lorsqu'on l'a transportée sur des paroles françaises.

J'ai senti que le langage français, pour devenir alors plus ferme et plus énergique, devenait dur et âpre, et que pour se prêter à la quantité du vers latin, il se précipitait ou se ralentissait sans mesure, ni agrément. Rien

n'était naturel, les organes de la voix étaient, pendant la lecture, dans une situation violente, qui n'était soutenue que par les efforts constans de l'imagination qui me rappelait le son analogue d'un vers latin.

Au lieu que dans la lecture faite ou entendue de vers écrits d'après le systême de versification, propre à la langue française, je sens, si je veux me livrer particulièrement au plaisir de la mélodie de leur phrase musicale, que tout y est naturel. Les sons se succèdent sans efforts, et avec une molle douceur qui les lie, et les rend propres à entrer dans le mode que le sentiment a déterminé.

Dans le premier cas je n'ai de plaisirs que ceux que j'obtiens en violentant mon imagination: dans le second, ils sont tous agréables et faciles, parce que je les reçois sans les provoquer, ni les rechercher.

Il n'est rien à quoi les langues ne se prêtent; la main de l'ouvrier fait tout: mais il n'est de vraies beautés dans le langage prosaïque ou poétique, que celles qui naissent naturellement du propre fond de chaque langue.

On peut imiter des sons par des sons; on peut introduire des dactyles et des spondées dans la langue française, mais jamais on ne réussira avec un tel systême de versification, à faire des vers qui puissent être avoués par le bon sens et la raison; parce que la syntaxe, qui dans chaque langue détermine les degrés de subordination qui doivent exister entre l'accent oratoire et l'accent syllabique, a fixé par-là même pour chacune

le système de versification qui lui convient, et le meilleur de ces systèmes est celui, dont les règles relatives à la phrase musicale du vers, ont une si grande analogie avec celles relatives à l'arrangement des mots, que l'accent syllabique y soit toujours en harmonie avec l'accent oratoire, la prosodie avec la syntaxe.

DU GOUT EN PEINTURE,

DE SON APPLICATION ET DE SES VARIÉTÉS,

PAR LE CITOYEN PÊCHEUX,

Lu le 23 nivôse an 12.

Le goût, ce terme qui, pris en propre, désigne l'organe par lequel nous recevons les impressions des saveurs, exprime aussi, au figuré en peinture, la faculté par laquelle nous éprouvons des sensations agréables, à la vue des ouvrages, dont les parties, quoique très-variées, forment entr'elles une harmonie de couleurs et de formes, facile à saisir, et propre à caractériser chaque Peintre.

Comme, à l'aide de l'imagination, l'Artiste voit, avant de l'exécuter, le tableau qu'il doit faire, le goût particulier de chaque Peintre se montrera alors dans le choix du sujet, dans la composition, dans le dessin, dans le coloris, et même dans l'exécution mécanique.

Les graces sont seules capables d'exciter cette faculté, et d'en diriger l'exercice; sans elle le goût s'évanouit, et ne peut subsister.

Il fuit les difficultés, et ne peut se soutenir dans les travaux serviles, ou trop opiniâtres.

Il est plus sensible à nos yeux dans la partie du coloris, que dans celle du dessin et de la composition. Il ajoute au coloris ce qu'une odeur suave ajoute aux belles fleurs.

Il ne peut être appliqué, dans le dessin, qu'à un effet bien entendu du clair-obscur, à celui des reflets, et au mécanisme de l'exécution; car, les contours, les formes et l'expression, appartiennent à la science de l'art, et exigent de l'étude, du choix et de la perfection.

Dans la composition, le goût dispose avantageusement les groupes; les rend susceptibles d'effets agréables et nouveaux; et fait naître sous le pinceau ce qui peut flatter délicieusement le sens de la vue.

Chaque Artiste porte en lui-même un goût particulier qui dépend de son moral, comme de son physique; s'il est sage et prudent, il aura dans le choix de ses sujets une prédilection pour le tendre et le grave; ses compositions seront raisonnées, il fuira les expressions outrées, sa couleur sera simple et fondée sur la vérité de chaque objet; il exécutera avec soin. Cependant ce goût-là remuera moins le spectateur inexpert, que celui qui serait outré, et même un peu extravagant.

Celui dont le physique est ardent, aimera à traiter de grands sujets, et à peindre des actions violentes; comme il est prompt à sentir les différentes passions, dont son sujet est susceptible, sa composition sera facile et ingé-

nieuse, et sa couleur idéale jusqu'à l'altération: MICHEL-ANGE et TINTORETTO peuvent servir d'exemple dans ce genre.

L'homme flegmatique, au contraire, choisira des sujets pathétiques et même mélancoliques; il peindra froidement, et manquera même de graces dans les sujets agréables; son exécution sera soignée et recherchée dans les détails; son coloris, quoique tendant à la vérité de chaque objet, ne remuera que faiblement le spectateur, comme il est arrivé à Carlo DOLCI, d'ailleurs excellent dans plusieurs parties.

L'Artiste d'un tempérament vif saisira facilement le caractère de chaque sujet; il composera avec sentiment, exprimera avec force ce qu'il aura conçu; son mécanisme sera facile et agréable; il sera fortement senti dans l'idéal; ce qui caractérise Guido RENI, ALBANE et PIETRO da Cortone.

On peut donc en quelque sorte juger du caractère d'un auteur par le goût répandu dans son ouvrage; puisqu'en opérant, cette faculté porte chaque artiste plutôt sur telle partie de l'art, que sur telle autre, et qu'elle lui fait trouver plus de facilité et de satisfaction dans tel sujet, que dans tel autre; qu'enfin dans tous les cas, c'est elle qui fixe son choix, et guide son pinceau. C'est par ces particularités observées et saisies par le spectateur que le goût de chaque peintre est caractérisé et distingué. De-là, les dénominations données au goût de tel ou de tel Artiste.

Par exemple, le goût distinctif de MICHEL-ANGE est une force dans l'expression de chaque action, une hardiesse à énoncer les muscles, une fierté dans les caractères de têtes qui les rend imposantes, et une exécution vraiment magistrale.

Le goût de LÉONARD de Vinci offre une théorie soutenue; il n'y a jamais rien de hasardé; une exécution à la vérité fatiguée, mais tendante à la perfection. Il est toujours en garde contre lui-même, ce qui peut avoir été la cause de peu de productions que nous avons de lui.

RAPHAEL avait du goût pour les actions naturelles; il en sentait et saisissait l'expression et la grace; il en choisissait le point le plus intelligible et le plus simple. Ses compositions sont riches et variées, judicieux dans la variété des caractères des têtes; le style de son dessin est sans altération; il ne surprend pas, mais il arrête le spectateur, et le force à l'observer avec l'attention la plus soutenue.

Le goût de TITIEN est une simplicité d'actions, une vérité de couleur, dont il caractérise chaque objet jusqu'à l'illusion, ce qui lui a mérité la prééminence sur tous les autres Peintres, comme coloriste: les ouvrages dans les différens genres qu'il a exécutés portent le vrai caractère de chaque objet; il est toujours agréable.

Le TINTORETTO se fait connaître par sa fécondité, son énergie, et la facilité de l'exécution, quelquefois cependant négligée; il se montre toujours possesseur des prin-

cipales parties de l'art. Son goût frappa les CARRACHES, fut admiré et recherché par RUBENS.

Le goût du CORRÈGE était la grace, la fraîcheur dans les tons, et la rondeur des objets. Ses idées et le choix de ses sujets tendent toujours à lui procurer des effets gracieux. Ses ouvrages nous charment par le contraste des mouvemens, leur enchaînement de lumière et l'intérêt de l'action. Son tableau de Saint-Jérôme nous en offre un bel exemple.

Paul VIRONESE avait été frappé dans sa jeunesse par la pompe des représentations publiques. Son goût est toujours riche et fastueux, mais vrai dans les détails, tout y concourt, habillemens, architecture, et tous les accessoires qu'il introduisit pour enrichir sa composition; quoiqu'il soit observateur peu rigoureux des mœurs des coûtumes des nations, dont il tirait ses sujets, il a un charme qui occupe agréablement le spectateur.

André DEL-SARTO a un goût sage; ses compositions sont naïves; son dessin est naturel, rarement idéal; il choisissait bien ses modèles, et les rendait avec vérité et finesse, tant pour l'expression que pour le caractère.

Frédéric BAROCCIO est varié et riche dans ses compositions, gracieux dans les mouvemens de ses figures; coloriste agréable et brillant, quelquefois peut-être trop idéal, cependant toujours dans la marche de la nature; soigneux dans son exécution; il a plu de son vivant, et plaira toujours.

Annibal CARRACHE avait une prédilection pour les objets

de caractère, il était énoncé, mais avec science et à propos; ses figures sont développées et offrent de belles formes dans toutes leurs parties; son goût de couleur est plus fier que choisi, mais son exécution est savante, il a su seconder les divers talens de ses élèves, et nous a laissé une école florissante et nombreuse.

Guido Reni a eu une inclination pour les objets gracieux, et son goût de couleur y était propre, il donnait de la noblesse aux caractères de têtes, il habillait aussi ses figures d'une manière riche et élégante; il était doué d'une grande facilité de pinceaux qui le distingue de ses contemporains: ses ouvrages ont du charme pour toute sorte d'amateurs.

Le goût de Guercin est fort facile à être distingué; il a un choix de caractères de têtes, qui joint à l'idéal un air de vérité, et un relief qui les détache de la toile; on peut juger de sa grande facilité par la grande quantité de ses œuvres.

Dominique Zampieri aimait la simplicité dans ses compositions, la vérité de l'expression dans chaque figure, un dessin correct et très-étudié dans les figures nues; il est varié dans le choix des têtes, et rendait ses compositions fort vraisemblables. Il est aussi à remarquer par la naïveté des épisodes qu'il puisait dans la nature, et qu'il plaçait avec beaucoup de prudence et de jugement.

François Albane cherchait les sujets agréables; il y mettait du poétique qu'il exprimait avec grace. Sa cou-

leur, quoique peu variée, est agréable; il est facile à reconnaître par l'aménité de ses compositions qui nous rappellent l'idée de la gaieté champêtre.

Nicolas Poussin, dont le goût se distingue par la sévérité de la composition, et l'économie dans le nombre des figures, comme aussi par la justesse de chaque expression qui présente sans équivoque le caractère des mœurs de chaque nation, dont il traite les sujets, l'architecture, et même les sites, tout contribue à le faire regarder comme le philosophe de l'art de la peinture.

Cause de la décadence du bon goût dans les diverses écoles.

Outre les goûts particuliers à chaque Artiste, il règne aussi un goût général de siècle et de nation qui se propage par les écoles, et l'émulation entre les jeunes artistes, qui trop souvent courent après les louanges déjà méritées par leurs condisciples, et perdent en partie leurs propres facultés.

L'école vénitienne a eu un goût excellent pour la couleur; elle étudiait et finissait ses ouvrages. Quelque Artiste s'était laissé transporter par une facilité naturelle, trouva des admirateurs, ce qui séduisit la jeunesse, qui, en cherchant cette facilité, perdit la vraie route de l'étude et du goût, qui est propre à chacun, et s'égara par sa propre faiblesse.

L'école bolonaise a eu le même sort; d'une manière

forte et caractérisée, elle est tombée dans le clinquant, et dans une affectation théâtrale, qui ne conserve aucune trace de l'école carachesque, à qui elle devait sa célébrité.

Le goût de l'école lombarde à peine formé par le CORRÈGE et ses disciples, s'est confondu dans les écoles voisines, où il avait été introduit, et n'a subsisté qu'une génération.

Celui de l'école flammande et hollandaise qui tient beaucoup aux caractères des mœurs de ces peuples, paraît devoir se soutenir; ils sont soigneux et propres par tempérament; la nature chez eux est fraîche et belle pour la couleur; ils en sont affectés et cherchent à la rendre avec verité: cependant cette école a souffert une grande altération dans le genre héroïque qui y avait été introduit par RUBENS et ses disciples.

Le goût de l'école française a changé plusieurs fois, mais il est toujours revenu à présenter le génie et le caractère de la nation; susceptible des passions agréables, les français s'occupent volontiers de sujets gais, et ont cherché plutôt à être agréables et nouveaux, pour jouir d'une réputation présente, que de courir la carrière de leurs savans compatriotes, POUSSIN, LEBRUN, MIGNARD et tant d'autres. Mais à présent, enflammés par la réunion des chefs-d'œuvres nombreux qu'ils possèdent, ils paraissent vouloir reprendre la route de ces grands hommes.

Les amateurs de la peinture ont aussi leurs goûts; les uns sont affectés par l'agréable, d'autres par le pa-

thétique; quelques-uns sentent l'énergique, les ouvrages d'imitation dans de petits tableaux flammands ou hollandais, sont recherchés de plusieurs, tandis que d'autres recherchent exclusivement les productions des écoles italiennes et les sujets graves; les auteurs classiques sont seuls dignes de leurs regards, ils en excluent tout autre genre. Le paysage, ce genre si agréable de la peinture, et qui a été poussé si loin par plusieurs Artistes de nos jours, n'obtient aucun suffrage de leur part. Plusieurs préfèrent un cheval, une vache, des moutons, peints par les flammands, à un tableau du CARRACHE ou de l'ALBANE. Enfin tout est relatif au caractère et au tempérament de chaque homme, d'où il résulte qu'il est aussi très-raisonnable d'admettre que chaque Artiste suive son goût, et que chaque amateur goûte à sa manière.

RÉFLEXIONS

SUR L'ART DE BIEN DRAPER LES FIGURES.

ARTICLE I.er

Du meilleur style par rapport aux draperies.

PAR M.r RÉVEL.

Lues le 24 nivôse an 12.

En considérant le style des Grecs à l'égard des draperies, l'on voit que l'Artiste a toujours eu des buts principaux dans l'exécution. Le premier, d'éviter la symétrie, la répétition et la dureté, afin d'amener par un contraste continu la variété la plus belle et la plus convenable; le second, de faire entrevoir sans la moindre affectation au-dessous des draps l'exactitude des proportions, la forme et la rondeur des parties, et l'endroit des articulations, pour étaler ainsi une profonde intelligence dans le dessin.

Cette méthode procurant à l'œil et à l'esprit deux sensations agréables, l'une produite par les graces de la draperie, et l'autre par la proportion et l'élégance des formes transparentes en partie au-dessous de l'habillement, a toujours eu une supériorité sur les autres; et c'est pour cela qu'elle fut adoptée par le grand RAPHAEL d'Urbin et LÉONARD de Vinci, par les CARRACHES, le POUSSIN, Charles LEBRUN et leurs écoliers, tous célèbres admirateurs de l'antiquité, et c'est pour cela qu'elle doit être proposée comme la meilleure par les Professeurs.

ARTICLE II.e

Les habillemens doivent être adaptés au tems et aux circonstances du sujet que l'on veut représenter; ils doivent être étudiés sur la nature et perfectionnés avec l'art. Occasions où il est nécessaire de se servir de l'idéal, c'est-à-dire, de l'imagination pour les mettre en exécution.

Avant tout, l'habillement qui forme la draperie, doit être adapté au costume du tems. Il faut qu'un Grec soit habillé à la grecque, un Egyptien à l'égyptienne, un Romain à la romaine, et ainsi des autres nations.

En second lieu il doit être copié du naturel, lorsqu'il est possible, et perfectionné avec l'art; et ce non-seulement parce qu'il arrive difficilement qu'un jet de plis soit assez beau, diversifié et heureux pour satis-

faire aux deux objets principaux de l'Artiste, dont fait mention l'article précédent, mais aussi parce que voulant bien souvent ajouter des plis sur le mannequin, ou en introduire de nouveaux pour marquer le nud, l'on gâte ceux qui étaient le mieux faits, et l'on ne finit que par des résultats difformes et forcés.

Je dis qu'il faut que les draps soient copiés du naturel, lorsqu'il est possible, parce qu'il y a plusieurs circonstances où il convient de s'aider avec l'imagination, et des occasions où il est impossible d'avoir un modèle qui nous présente continuellement, et de la même manière un drap agité par le mouvement ou par le vent.

Pénétré, MENGS, de cette vérité, il dit dans ses réflexions sur RAPHAEL: * « l'idéal a l'accès jusque dans la » composition des draperies, puisque pour représenter » un homme qui court rapidement, il est nécessaire, » copiant la nature, de faire que les habillemens voltigent d'un côté, et pour le faire d'une autre manière, » lorsqu'il convient, il faut faire usage de l'idéal. Si » par exemple un Ange vole, il convient de faire voir » dans sa draperie, s'il va en haut ou en bas, et de donner à connaître par les plis dans chaque membre, et » dans toute la figure s'il est en action, ou si elle est » terminée, si le mouvement est doux, fort ou violent,

* Voyez ses réflexions sur RAPHAEL, CORRÈGE et TITIEN, le §. V du chap. II, où il traite de l'idéal du premier.

» et s'il est au commencement ou à la fin; après tout
» cela je crois même que l'idéal doit entrer jusque dans
» les cheveux. »

De cette proposition l'on doit inférer que le très-savant Peintre allemand, malgré sa passion de tout copier du naturel, lorsqu'il a dû peindre des Anges volans, ou des figures transportées en l'air avec des chevelures libres, des voiles, ou des draps, il a dû également faire usage de l'imagination, et étudier beaucoup les accidens naturels, et les lois du mouvement, pour se conduire dans ces cas là, et qu'ici avec le mot d'idéal, il n'exprime qu'un effort de l'esprit, ou l'acte d'imaginer les choses, dont nous ne pouvons pas avoir des modèles fixes et permanens; et ce qu'il dit ensuite, comme ci-après, prouve cette déduction de ma part.

« 6o. Pour concevoir et connaître ce que c'est cet
» idéal, et jusqu'où il s'étend, je conseillerais principa-
» lement les peintres de lire les poëtes, lesquels n'ont
» rien écrit sans l'avoir imaginé auparavant, tout com-
» me s'ils le vissent; et ceux qui ont su choisir le meil-
» leur de leurs idées, sont les plus excellens. L'idéal se
» trouve en toute chose, dans tous les arts, et il a quel-
» que part aussi dans toutes les sciences; dans la musi-
» que c'est l'harmonie, dans la peinture c'est l'invention,
» et ainsi dans tous les autres arts connus; mais dans
» aucune il brille autant comme dans la poésie et la
» peinture, lorsqu'elles sont traitées par un grand génie,
» c'est pourquoi les anciens appelèrent la peinture *une*
» *poésie muette*, et la poésie *une peinture parlante.* »

ARTICLE III.e

Observations sur les deux articles de l'ouvrage de MENGS *ci-dessus cités.*

Quoique le 1.er article soit écrit avec beaucoup d'obscurité, et qu'il semble à quelqu'un que l'auteur n'ait point voulu s'exprimer clairement, pour laisser encore ainsi couverte d'un voile la vérité, et la rendre moins connaissable aux initiés dans ces sciences, ce nonobstant l'on peut faire les réflexions suivantes, lesquelles, si elles n'expliqueront pas, ce que MENGS a prétendu de démontrer réellement, elles indiqueront du moins ce qu'il devait dire à ce propos, pour être intelligible à tous, et pour donner les raisons de l'art.

Il dit : l'idéal a l'accès jusque dans les compositions des draperies. Cela signifie que les draperies aussi, quoique tirées du naturel ; elles peuvent être perfectionnées par l'imagination, et qu'elles peuvent devenir le résultat de l'union des plis qui sont les plus propres pour faire connaître le but de l'artiste et recréer l'œil. Ce qu'il ajoute ensuite pour une preuve de sa proposition, ou il est mal exprimé, ou il faut avouer qu'il se contredit ; en effet si l'on doit représenter un homme qui court rapidement, il n'est pas possible de le copier d'après nature, parce que l'impétuosité du cours, le contraste de l'air fendu par le corps, et l'élans des

membres font changer de figure aux draps presqu'à chaque instant, et ne permettent pas au peintre de considérer pour un moment le modèle sous le même point de vue, se dérobant comme un éclair.

Ce qu'il dit ensuite, que dans la course les habillemens voltigent d'un côté, c'est aussi s'exprimer d'une manière inexacte, attendu que, lorsqu'une figure court vers nous, ou s'éloigne impétueusement, et par angle droit, l'on ne voit point les habillemens d'un côté, mais plutôt voltiger derrière, ainsi que la chevelure, si elle est libre et longue.

Il était donc mieux d'établir pour règle que les habillemens des figures courantes doivent être toujours peintes voltigeant derrière, étudié et combiné en consultant la vérité pour choisir ce qui est plus beau et plus propre pour leur donner toute l'élégance, et en même tems les faire paraître parfaitement conformes à la nature.

La même démonstration sert aussi pour les figures que l'on veut faire dans l'action de voler; les habillemens resteront toujours derrière et sur la même ligne que parcourt le corps qui fend l'air; et autant plus ce corps volera horizontalement, d'autant plus aigu sera l'angle formé par la draperie qui se trouvera serrée sous les mamelles, ou aux lombes, c'est-à-dire d'autant moins l'habillement se séparera de la figure; et pour me faire mieux comprendre, je me servirai de l'exemple suivant:

Que l'on prenne un bâton, que l'on y attache un fil,

et qu'on l'expose au souffle d'un vent fort, et de manière que celui-ci frappe également de haut en bas le bâton, l'on verra que le fil formera un angle droit sur la ligne du bâton; que l'on baisse ensuite peu-à-peu la pointe du bâton vers le vent; l'on reconnaîtra qu'autant plus on le baissera, d'autant plus aigu deviendra l'angle formé par le fil sur le bâton, jusqu'à ce que le tenant horizontalement l'on verra que le fil ne se séparera plus. Ce que l'on dit du fil, on peut l'appliquer à une draperie quelconque qui n'est pas serrée au corps, comme nos habillemens; mais cependant, avec cette différence, qu'autant la draperie sera légère, d'autant moins elle devra paraître d'être tirée vers le sol par la force centripète qui agit sur tous les corps qui ne sont pas spécifiquement plus légers que l'air. Passons maintenant à l'autre article.

A l'égard de celui-ci je n'ai qu'une seule difficulté à objecter, et c'est que je ne comprends pas comment l'auteur ne parlant ici que des draperies et des cheveux, choses que l'on doit regarder plutôt comme le résultat de l'imitation, ou d'une combinaison de lignes et du clair-obscur, et non comme des productions de l'imagination, il invite les Peintres de lire les Poétes pour concevoir et connaître leur idéal.

Le génie le plus énergique et imitateur de la poésie, ne pourra jamais arriver à peindre une draperie, décrire les lignes et les clairs-obscurs qui relèvent les plis pour en donner une idée exacte. Un Peintre pourra bien savoir

par cœur toutes les poésies et toutes les images les plus sublimes d'Homère, de Virgile, du Dante, du Pétrarque, du Tasso et de l'Arioste, mais s'il n'aura pas étudié la nature, il ne pourra jamais draper avec grace, et nouer une chevelure avec élégance.

Ce n'est que dans l'invention que la poésie peut être d'un grand secours au Peintre imaginatif, comme ce n'est que dans l'étude et la description d'excellens tableaux que le poéte s'habitue à imiter le beau de la nature, à en peindre les effets avec pompe, et à se contenir dans la sphère du possible; c'est ce qui met en mouvement les passions avec plus de véhémence.

ARTICLE IV.

Manière d'étudier la Draperie.

Pour bien réussir dans l'art de draper les figures, il est nécessaire de se former premièrement le style sur les statues et bas-reliefs de l'antiquité, sur les chefs-d'œuvre de Raphael, de Caracci et des autres auteurs qui peuvent soutenir leur parallèle dans cette partie.

Il faut bien examiner dans les ouvrages de ces grands maîtres les formes que présentent les parties principales d'une draperie, à quelles figures géométriques on puisse les comparer, et ensuite passer à examiner les tours des plis, l'entrelacement des lignes, de quelle manière elles laissent entrevoir sans affectation les membres ou voilés,

ou couverts par la draperie, ainsi que le maniement des clairs et des ombres dans la partie éclairée, et celui des reflets dans la partie obscure.

Après cela l'on doit comparer les ouvrages les plus avec les moins parfaits, pour connaître enfin en quoi consiste la supériorité du style, et pour s'accoutumer à faire un choix judicieux du bon entre le médiocre, pour s'en servir ensuite en copiant la vérité.

Lorsque ces études seront achevées, et qu'au moyen d'une contemplation sérieuse la fantaisie sera remplie de tout ce qui peut former un goût excellent dans l'art de draper, l'on s'occupera premièrement à faire des jets de plis sur un modèle, et à les perfectionner, suivant le meilleur style; ensuite l'on s'appliquera à l'étude de ce que l'on ne peut pas voir dans ledit modèle, et qui concerne ces mouvemens des draps.

Mais pour faire des progrès dans cette théorie, il est indispensable de s'habituer à être observateur, puisque, et en conversant et en se promenant, il arrive toujours de voir dans les habillemens certains accidens produits par le mouvement, ou par les effets de la lumière, qu'il serait très-bon de fixer avec quatre coups de crayon, parce qu'il est presqu'impossible de les revoir une autre fois.

La dernière règle de l'art que devra pratiquer finalement celui qui ambitionnera d'égaler les peintres et les sculpteurs les plus célèbres en fait de draperies, sera de ne jamais faire une figure, quoiqu'elle dût être toute

couverte de draps, sans la dessiner auparavant toute nue; c'est la route tenue par RAPHAEL; et plusieurs de ses dessins, que l'on conserve encore aujourd'hui, prouvent cette proposition.

ARTICLE V.

DU MANNEQUIN,

Soit de la statue mobile dans les articulations par qui elle fut inventée. Des avantages et des désavantages qu'elle cause dans cette étude.

Un modèle bien utile aux peintres, lorsqu'il s'agit de faire des figures qui ne sont point en mouvement, est celui qu'en se dénouant dans toutes les articulations, on peut le mettre dans plusieurs attitudes. Il a été inventé, suivant Georges VASARI, par le renommé frère BARTHELEMI de S.-Marc *, contemporain de RAPHAEL, de LYONARD, de MICHEL-ANGE et de tous les autres grands hommes qui brillèrent dans le quinzième et seizième siècle, et son invention est due à son génie naturellement incliné à ne rien faire sans avoir un modèle devant les yeux.

Plusieurs ayant méprisé ce modèle, et beaucoup d'autres

---

* Voyez dans VASARI la vie de frère BARTHELEMI de S.-Marc.

l'ayant trop estimé, je crois qu'il ne sera pas hors de propos que nous nous arrêtions un moment pour parler tant des avantages, que des désavantages qu'il peut apporter.

Afin que ce modèle soit utile, il faut, avant tout, qu'il soit exact dans ses proportions et bien taillé, et que les globes qui lui servent d'articulation n'augmentent, ni diminuent nullement la longueur des membres.

Après cela, pour éviter que les draps ne s'insinuent trop dans les articulations, ou qu'ils sortent mal à propos, comme ce serait dans les replis extérieurs du coude, du genou et autres, il convient, avant que d'habiller la figure, de modeler, au moyen de quelque matière apte à la chose, les parties manquantes, et de remplir les vides, et rendre suivis, pour autant qu'il est possible, les contours de toute la figure.

Ce modèle n'étant point exact ou dans la proportion, ou dans la forme des parties, ou vraiment n'étant point réparé dans les vides, alors il est absolument indispensable de travailler avec l'ordre suivant. Il convient; premièrement de tracer avec exactitude, et d'ombrer légérement la figure que l'on veut peindre habillée, ensuite de contourner sur le même dessin toute la draperie et régler les lignes et le clair et l'obscur de la manière la plus propre à corriger les défauts du modèle, et à ajouter ce qui manque.

Le mannequin est très-commode pour imiter spécialement les voiles, les dentelles, les étoffes de soie à plusieurs couleurs, et les habits brodés; objets qu'il faut beaucoup de tems pour les copier et perfectionner.

Il est aussi très-utile pour étudier la variété du coloris que présentent les draps de soie tant dans la partie éclairée, que dans les ombres et les reflets; mais à cet égard, pour bien opérer, ne devant pas les choses être toujours peintes telles qu'elles s'offrent à la vue, il faut être bien instruit dans la théorie de la lumière et des couleurs, autrement l'on risque de faire un tableau avec deux genres différens de lumière, par les raisons que je donne dans mes observations sur l'harmonie des tableaux.

Maintenant que j'ai exposé les circonstances où le mannequin peut être d'un grand secours, il faut que je démontre aussi lorsqu'il devient nuisible.

L'on peut regarder le mannequin comme préjudiciable toutefois qu'il fait sacrifier l'expression à la beauté de la draperie, et toutefois que le sujet exigeant un mouvement instantané dans une figure, c'est-à-dire le passage d'une action à une autre, induit le peintre à ne point l'exécuter, pour éviter ainsi de peindre les plis en mouvement, attendu qu'on ne peut pas le copier d'après le modèle, et le contenir dans la même position.

Tous les peintres qui ont abusé de cette commodité, ont fini par faire des statues. Le frère Barthelemi de S.t-Marc est d'un grand exemple pour ne pas parler de plusieurs autres; et Mengs même, quoique convaincu de cette vérité, est tombé bien souvent dans la même erreur, laquelle l'a rendu autant inférieur à l'immortel Raphael, qu'une belle statue est inférieure à une belle figure animée.

Qu'on regarde son parnasse peint dans la ville Albani; qu'on s'imagine Apollon tel qu'il devrait être pendant qu'il touche sa lyre en accompagnant sa voix divine; qu'on s'imagine quelle attention, quel transport, quelle admiration respectueuse devrait exciter, dans le chœur des Muses, le chant délicieux du Dieu de Dèle, et si quelqu'une d'elles pourrait demeurer distraite dans un tel moment, se feindre insensible à cette harmonie, qui explique les mystères les plus élevés et les plus profonds de la nature. Qu'on juge ensuite son ouvrage avec l'imagination remplie de ces réflexions; qu'on examine le caractère de chaque figure, son attitude, son expression, et l'on conviendra avec moi que cette dernière partie a été sacrifiée à la commodité de l'usage du mannequin et de copier des statues. Si RAPHAEL et MICHEL-ANGE eussent eu une telle timidité et une semblable passion de tirer tout d'un modèle non vivant, verrait-on l'Éliodore, le tableau d'Attila chassé de Rome, l'incendie de Borgo, la Transfiguration, les œuvres immenses de la Chapelle Sixtine, et tous les autres prodiges qui n'ont pu être exécutés que par un effort du génie, et par une imagination terrible?

Comment auraient-ils exprimé dans les draperies l'effet d'un orage de vent, d'un mouvement prompt, comme la foudre, ou d'un corps, tel qu'un météore qui s'élève majestueusement en l'air?

De ce que l'on a dit jusqu'ici, l'on peut donc inférer clairement, que le mannequin n'est pas toujours utile

et notamment dans les circonstances ou le mouvement de la figure, ou le vent agit sur les habillemens; et ce attendu qu'il présente des lignes perpendiculaires, lorsqu'elles doivent être courbes, et ne peut pas rendre visibles au naturel les parties soumises aux draps, lorsqu'un corps habillé en longue robe et ample s'avance, ou change de position.

C'est beaucoup plus commode aux sculpteurs de faire des études sur la draperie, puisque n'ayant que très-peu de variations à offrir dans les étoffes, ils peuvent modeler en grand la figure qu'ils pensent de faire, et après qu'elle est bien perfectionnée et bien sèche, arranger les draps et les ajuster à leur aise et dans le style le plus sévère.

ARTICLE VI.

Règles pour bien composer les draperies.

Les règles nécessaires pour parvenir à faire de bonnes draperies, sont établies sur les mêmes bases fondamentales de la composition en général; s'il faut éviter dans celle-ci la répétition, tant dans les attitudes des figures, que dans la disposition de leurs groupes, et s'il faut procurer que l'on ne voie jamais deux lignes ou courbes, ou droites, parallèles entr'elles; si l'on doit plutôt se proposer sans cesse d'introduire la plus grande variété en tout, et faire que la ligne qui descend transversa-

lement de droite à gauche, soit contrastée par une autre qui descend de gauche à droite, sans cependant la couper, il faut pratiquer de même dans la combinaison des plis, en tenant légères les ombres dans les grandes parties illuminées, et procurant toujours de donner où il est possible, une forme serpentine à toutes les lignes, pour leur donner plus d'agrément, et les rendre plus aptes à marquer la configuration et l'arrondissement des membres qu'ils cachent.

Les habillemens dont les femmes se servent aujourd'hui, s'approchent de beaucoup au goût grec, tant par la finesse que par le tail, et nous font voir souvent des draperies aussi variées et aussi agréablement disposées, qu'elles peuvent se comparer aux plus belles que l'on admire parmi les ouvrages anciens, mais l'inconstance de la mode, cette folle manie de varier toujours, ne laissera pas jouir long-tems les artistes de nos jours de ces costumes aussi utiles qu'estimables.

Pour que l'on puisse dire qu'une draperie soit composée avec élégance, il ne suffit pas que les plis ayent une belle configuration et qu'ils annoncent les formes qu'ils couvrent, mais il faut aussi qu'ils tournent, suivant le point de vue d'où l'on regarde, l'objet habillé. Cette règle est si importante, que toutefois qu'elle est négligée, l'on voit les membres paraître cassés.

En effet, si en dessinant une colonne enveloppée transversalement d'un drap, l'on y faisait les plis sur le sommet, comme si l'on dût les regarder d'un point de

vue plutôt haut, et vers la fin, comme si l'on dût les regarder d'un point de vue bas, il en résulterait que toutes ces lignes discordantes entr'elles feraient paraître la colonne rompue.

Dans l'estampe qui représente l'aurore peinte par le GUIDE au palais Rospigliosi, l'on y voit un exemple du mauvais effet produit par une direction de lignes mal combinée.

Parmi les heures qui entourent le char du soleil, l'on y voit des bras qui semblent courbés, et cela pour y avoir des lignes concaves où elles devraient être convexes.

Un bracelet bien dessiné aide à exprimer le raccourci d'un bras; mal dessiné, le fait paraître tortueux.

Pour ne pas tomber dans ces défauts, il est très-nécessaire de n'avoir jamais les modèles trop près de l'œil, et d'ôter les plis qui ne secondent pas la position.

Un point de vue placé loin, ne peut jamais nuire à l'effet d'un tableau, qu'au contraire, s'il est trop près, quoique les objets soient dessinés très-exactement, ils paraîtront toujours se renverser sur nous, et ce sera d'autant plus désagréable à la vue que le tableau sera plus élevé de terre.

Un autre objet de la plus grande importance qu'il faut soigner, en habillant spécialement les figures de femme, c'est de les bien parer et avec élégance, pour qu'elles acquièrent de la grace et de la beauté.

Un habillement ajusté au corps avec adresse, qui ne

grossisse point les formes, et laisse entrevoir un sein virginal et intacte, un beau flanc et cette ligne serpentine qui peut présenter en différentes manières agréables le dos d'une jeune fille charmante, douée d'une figure pleine d'agilité et instruite par les graces, sera toujours estimé dans tous les siècles et au milieu des modes les plus discordantes.

Au contraire, un habillement qui grossit la figure et qui ne la rend point gracieuse, ni majestueuse, sera blamable dans tous les tems.

La raison en est que l'homme, malgré toutes les modes, il estime toujours plus la beauté du corps dans les ouvrages de peinture et de sculpture, que celle des draps, attendu que ceux-ci ne sont que des accessoires.

Pour que les draperies soient diversifiées et que le spectacle d'un tableau représentant plusieurs figures, réussisse plus agréable et plus magnifique, il ne faut pas absolument se servir du même drap pour habiller les modèles ou le mannequin; tous ceux qui ne se conforment pas à cette règle, ne donnent aucune variété aux draperies, répètent toujours les mêmes plis, et se mettent hors du cas de faire voir clairement si une figure est habillée de voile ou de grosse toile, de satin ou de velours, de soie à différentes couleurs, ou de drap grossier.

Lorsque l'on doit peindre des figures en grand et que l'on n'a qu'un petit modèle pour composer la draperie, alors il faut employer les étoffes les plus fines, les plus

souples et les humecter, différemment les plis resteront trop grands et l'étoffe paraîtra plus grossière de ce qu'elle doit être.

Autant un drap est plus subtil (moyennant qu'il ne soit pas gommé), autant plus petits et nombreux deviennent les angles des plis, principalement où ils sont serrés par quelque ceinture; le nud reste marqué avec plus de précision, le volume est moindre, et lorsque le drap est suspendu, l'on voit produire des lignes presque perpendiculaires.

Il faut dire le contraire d'un drap grossier et rude, notamment si à l'épaisseur il joint la légèreté, parce qu'alors il ne s'arrange que difficilement aux membres du corps.

Après tout ce que dessus, il faut encore lire dans l'ouvrage de Mengs le chap. 5.e des réflexions sur la beauté, et l'on y trouvera une espèce d'analyse de la manière de plier, employée par Raphael, laquelle est très-intéressante par son exactitude et digne de l'attention de tous les Professeurs de l'art.

CORNELIO.

Oh! a me diversamente parrebbe; e quell'assalto di febbre, col quale Merope fa del non poterle comparir avanti le scuse al tiranno, e l'ironico motteggiarne poi di Polifonte medesimo, sono cose di simil conio.

MAFFEI.

Come! una donna reale non sarà più donna? dovrassi travisare la natura dell'un sesso e dell'altro, e fare che l'una salgane sulle scene tutta ideale, e tutta artifizio, e che l'altra genuina e vera si rimandi sempre alle taverne e alle piazze? io me n'appello, signore, ad Aristotele e a tutta la Grecia, prima legislatrice delle tragiche favole.

CORNELIO.

Prima legislatrice della tragedia, l'accordo, nostra e moderna, negolo apertamente; e siccome giusto non sarebbe colui riputato, il quale osservando le leggi di Solone, le patrie leggi poi trasandasse, così non debbonsi allegar leggi antiche contro gli odierni costumi, che più non ne comportano l'osservanza.

MAFFEI.

Ma oggidì le Regine non han mai febbre?

CORNELIO.

Sì, quanto le fantesche, e più spesso ancora.

verun conto; che abbia dovuto poi essere così, apertamente tel nego; il padre della moderna tragedia sei tu senza fallo, e padre di prole non solamente fecondo, ma di bellissima prole, ond'è, che per meglio chiarirmi del valor vero di questa mia Merope, desiderava teco averne ragionamento.

CORNELIO.

Volentieri, ma, di grazia, più apertamente dichiarami perchè mi vogli teco a parte nello esaminare lo tuo dramma, e non cerchi piuttosto di Rassine, del Trissino tuo, o de' Greci?

MAFFEI.

Perchè appunto io ben riconobbi da quell' esame, che tu stesso già facesti de' tuoi, che sei il più perito non solo, ed il giudice migliore dell' arte nostra, ma il più candido ancora, il più imparziale verso te stesso, ed il più severo. Or siccome tra vivi durando, chi per amor che ti porta, o proprio interesse, al cielo t' innalza, chi poi per invidia e malevoglienza ti trae fino più sotto degli abissi, di vero e schietto nulla può quasi ritrarsi; così questa limpida verità vorreimi pur una volta trovarla tra i morti, nè altri, che qui stanno, è che meglio possa di tanto appagarmi.

CORNELIO.

Ascolta, come puoi di leggieri figurarti, hommi lassù

non poco praticato gli autori, massime Poeti, l' indole irritabile e stizzosa ne conosco e ne apprendo; e sebben sempre siami riuscito di non mai aver brighe e guerre letterarie, o almen tali da farne trionfare gli sciocchi, so tuttavia quali punture una critica, anche moderata e civile, porti spesso al cuore d'un letterato, e quai puntigli quindi ne sorgano, e quai fiamme n'avvampino; ond' io, il quale abbenchè qui tra morti ti veggia, non mi fido dell' amor proprio, che ultimo muore, e sopravvive talvolta, vo' per non inimicarmiti, compiacerti sì, ma ad un patto.

MAFFEI.

A quale, dì.

CORNELIO.

A questo, che, poichè detto io ti ho del tuo dramma e il bene e il male che ingenuamente ne sento, tu vogli dirmene de' miei altrettanto, e con altrettanta schiettezza.

MAFFEI.

Oh! non ne sono capace, non son da tanto.

. . . .

CORNELIO.

Eh! chiacchiere, modesterie accademiche; o il patto accetta, o più non mi trai una parola di bocca.

MAFFEI.

Ma un tal patto, perchè?

CORNELIO.

Perchè? questo perchè tel voglio pur ancor dire, ma poscia se non accetti, son muto; perchè se alcun mio rilievo in quanto sono per dirti anche molto avanti feriscati, potrai col pensier consolarti della vendetta, che, venuta la tua volta, sarà in tua mano di farne; prospetto tale e sì dolce distoglieratti dall' adirarti, e all' amor proprio, offeso forse, appresterà in buon punto medicina e conforto.

MAFFEI.

Sia come vuoi, ma per ubbidirti, altrimenti non presumerei tanto, nò.

CORNELIO.

Bene, ma sì, o nò?

MAFFEI.

Via via, sì sì.

CORNELIO.

Dunque l'esame incomincio, e nel notare della Merope i difetti ....

MAFFEI.

I difetti soli? epperchè non i pregi?

CORNELIO.

Bene, gli uni prima, gli altri dopo, è giusto; nel

toccarne adunque i difetti, osserverò ad un tempo alcuni difetti a quelli corrispondenti, che ne' miei drammi bruttamente si scorgono, e pria d'ogni cosa, l'imitazione servile un po' troppo in me degli Spagnuoli, in te dei Greci spiacque del pari, traendoci entrambi lontani alquanto, io dalla patria, tu dal secolo, in cui siam vissuti.

MAFFEI.

Ho sempre inteso predicare che fossero i Greci i veri nostri maestri ed esemplari così nell'arte tragica, come nell'altre, e ciò non ostante, parmi averli imitati con riserbo e giudizio.

CORNELIO.

I Greci per la Grecia eran ottimi, per noi in chi lor segua colla benda in sugli occhi, ponno diventar pessime scorte; è vero verissimo, che in tal imitazione ti sei assai temperato, così m'avess'io fatto imitando gli Spagnuoli, che lo sdolcinato favellar romanzesco de'miei amorosi non farebbe sguajate le scene; ma ho dovuto piegare il genio a quello stil di romanzo che in allora era in grido; tu meglio facesti, o men male, e mi duole trovare che li tuoi eroi tratto tratto esprimano concetti indegni di loro in sermoni triviali e pedestri; il far intendere all'udienza, che Adrasto ha veramente voluto involare ad Egisto l'anel di diamante, può esser bellezza greca, moderna non già, questo va contro il decoro de' costumi correnti.

MAFFEI.

Fors'è, che in oggi un cortigiano non abbia mai mal lucrata una gemma?

CORNELIO.

Il caso può esser accaduto benissimo, ma è tenuto subito per caso comico, non da tragedia, nella quale i soli vizj aulici debbono campeggiare, ed avervici luogo solamente gli eroici.

MAFFEI.

Un vizio eroico ....

CORNELIO.

Sì, ve ne son dei tali, e poichè non son pochi gli eroi viziosi, que' vizj, ch'eglino soli appunto ponno nodrire e sfogare, han da dirsi eroici; di più soggiungoti, che non solamente i vizj e le virtù, ma i caratteri, gli accidenti, tutto in somma nel drammatico genere ha da pigliare una certa universale tinta di eroismo, che spiri maestà, e quella convenevolezza di costumi conservi, la quale risulta non dalla moralità de' caratteri e fatti, ma dal non aver nulla di volgare nè questi, nè quelli.

MAFFEI.

Sia: ma in questo proposito, oltre la censurata gemma, non mi pare avere altro neo.

CORNELIO.

Oh! a me diversamente parrebbe; e quell'assalto di febbre, col quale Merope fa del non poterle comparir avanti le scuse al tiranno, e l'ironico motteggiarne poi di Polifonte medesimo, sono cose di simil conio.

MAFFEI.

Come! una donna reale non sarà più donna? dovrassi travisare la natura dell'un sesso e dell'altro, e fare che l'una salgane sulle scene tutta ideale, e tutta artifizio, e che l'altra genuina e vera si rimandi sempre alle taverne e alle piazze? io me n'appello, signore, ad Aristotele e a tutta la Grecia, prima legislatrice delle tragiche favole.

CORNELIO.

Prima legislatrice della tragedia, l'accordo, nostra e moderna, negolo apertamente; e siccome giusto non sarebbe colui riputato, il quale osservando le leggi di Solone, le patrie leggi poi trasandasse, così non debbonsi allegar leggi antiche contro gli odierni costumi, che più non ne comportano l'osservanza.

MAFFEI.

Ma oggidì le Regine non han mai febbre?

CORNELIO.

Sì, quanto le fantesche, e più spesso ancora.

MAFFEI.

Dunque se l'hanno, o se aversela ponno, puossi far parlare che l'abbiano, o che fingono averla, e valersi all'uopo di accidente siffatto, verisimile quanto altro mai.

CORNELIO.

Verosimilissimo.

MAFFEI.

Epperò ben trovato.

CORNELIO.

Nò, male.

MAFFEI.

Ma come, male! spiegatevi, signore.

CORNELIO.

Ecco mi spiego in poche parole: il verosimile e il convenevole sono due cose, o vogliam dire due qualità diverse, e appunto perchè la scusa di Merope è troppo verosimile, cessa di essere convenevole; sarebbel essa in commedia, ove la verosimiglianza più spesso si confonde, che non nel tragico avvenga, colla convenevolezza.

MAFFEI.

Ma io non so bene intenderla, neppero digerirla.

CORNELIO.

Ascoltate; la febbriciuola, il dolor di capo; sono pretesti rifritti tanto oggidì, massime dalle donne per trarsi alcune volte d'impiccio, che già son cose volte a materia di riso nelle brigate colte e gentili, onde chi le introduce in iscena tragica, sveglia subito negli spettatori le idee consuete e le risate compagne, queste bastano a far cadere il dramma, e ad iscreditarne l'autore, come mancante dell'arte di scegliere ben gl'incidenti; arte, la quale nelle Corti si affina mirabilmente, in esse sì, ove ogni fil di ridicolo prima s'impara a conoscere, e poi a fuggire al parì dell'aconito.

MAFFEI.

Questo ridicolo, il quale oggimai nella vostra Francia s'appicca ad ogni cosa, vi ci crea cento scrupoli e cavilli, che tormentano la schietta natura, e in fine la spengono per sostituirgliene un'altra che non è umana, ma privativamente, e soltanto francese.

CORNELIO.

Non vi riscaldate, che ombre siam noi, larve e cose fredde, e la morta nazione, di cui siam quaggiù cittadini, è una sola, e poi non voglio negarvi che noi Fran-

cesi di lassù, per troppo aver voluto raffinare, massime nell'arti, non abbiamo di alquanto la natura alterata, e non sempre ben travestita; ma non so consentirvi altrettanto del nostro teatro, circa del quale a buon conto una servile imitazion de' Greci non ci fa rei contro il moderno costume, nè ci rende sospetti d'incapacità di creare.

MAFFEI.

Credete voi, che così parlate, ch' io non conosca il vostro teatro? chi più del RASSINE ha ricopiato Euripide, e ne ha tradotte le intere scene? Egli è, che nella Fedra appunto ha dovuto muover più ch' altri sospetto di non poter creare cosa alcuna; egli è che appunto in tale tragedia, e sulle tracce del suo Euripide ha messo in iscena una real donna travagliata da febbre lenta, com' io la mia Merope, ma perchè è francese avrà avuto, anche ricopiando, mente creatrice, senso squisito di convenevolezza, producendo Fedra ammalata; ed io perchè Italiano, facendo le cose stessissime, sarommene stato un imitatore servile di genio, depravato di tutto, e di grosso criterio.

CORNELIO.

Non credo io già di avervi detto mai, che lo sconvenevole stia egli nell' imitare, e neppur nel tradurre anche letteralmente un tragico greco, ma in cosa bensì, che ripugni alle presenti opinioni, ed usanze, e parmi che

corra grande il divario tra Merope, che si finge inferma per porre ritardo alle nozze, e Fedra, che lo è realmente a cagione del mal conceputo amore del figliastro, e dei rimorsi, che ne son lo stipendio, e che ne la straziano fierissimamente; ove trovinsi le nostre opinioni in quelle de' Greci, sarà per avventura, non che imitarli, ancor ben fatto tradurli, ove diverse, neppur sarallo seguitarli da lungi.

MAFFEI.

Così decretando, già preparate, lo veggo, le scuse a voi stesso, che avete tradotto, il dirò pur troppo, servilmente gli men buoni de' Latini poeti (che già non sapevate di Greco) LUCANO, e SENECA, a' quali aggiungendo non di rado la grandiloquenza degli Spagnuoli, n'andate poi tumido, come il loro Tago, a perdervi in un mare di concetti egualmente insulsi, affettati e puerili.

CORNELIO.

Già mi son colpevole confessato di Spagnuolo-manía, ne forse è qui gentil tratto, quando mi do per vinto, volermi affrontare; ma non mi so arrendere così buonamente poi circa que' pezzi, che ho presi, o se volete anche rubati di pianta ai latini SENECA, e LUCANO: del primo volli nel mio idioma trasportarmi soltanto alcuni bellissimi versi, e forti concetti, ma veri, non mai i suoi falsi pensieri, o gli intrecci peggiori; del secondo poi credo, che quanto ne ho tolto stia assai meglio espresso

in una tragica azione, che nel suo poema narrativo, ed eroico, ove con poco sano giudizio se ne valse LUCANO.

MAFFEI.

Sì, ma quelle grandiose immagini, quelle sentenze ampollose a LUCANO rapite, fan esse poi un contrasto ridicolo colle scene amorose, andanti spesso senza capo, nè coda, che seguono, ove regna un inarrivabile *Febus*, che neppure un leale CALVANDRO sciferare saprebbemi.

CORNELIO.

Non so che rispondere.

MAFFEI.

Eh! di molti altri errori vi potrei far parola, a cui non havvi risposta.

CORNELIO.

Di grazia proseguitene l'enumerazione.

MAFFEI.

Vi è doppia azion negli Orazj, e forse anche nel Cinna, ove non vi ha finale catastrofe, per difetti ed isconci, il Cid poi è un mostro.

CORNELIO.

Sì un mostro, qual è la Sirena, con parti alcune bellissime, alcune veramente deformi.

MAFFEI.

Non solo la condotta del Cid mi par ella un continuo deviamento dalle regole, ma lo stile e il verso alcuna fiata cadono in quel triviale, che voi tanto spesso a noi Italiani rinfacciate.

CORNELIO.

Questo neppur vo' negarvi.

MAFFEI.

Oh! circa lo stile siete disuguale in tutte le tragedie.

CORNELIO.

Sarà.

MAFFEI.

E quanto avete di robusto, e di sublime nel pensiere, siete non poco accusato di averlo involato a certo Rotrou, antico vostro autore di drammi.

CORNELIO.

Sarà.

MAFFEI.

Sicchè, se Rotrou, Seneca, Lucano e gli Spagnuoli ripigliassero dalle vostre tragedie ciascheduno il loro, a voi non rimarrebbe nè stile, nè concetti, nè intreccio.

CORNELIO.

Aggiungete almeno nè anche i difetti.

MAFFEI.

Nò, questi son vostri assolutamente.

CORNELIO.

Avete ragione.

MAFFEI.

Crederei di sì.

CORNELIO.

Ora vi siete sfogato e vendicato, e senza che più abbia dovuto farvene cenno, o premura alcuna, vi siete volentieri ricordata la promessa, che da principio del ragionar nostro ho dovuto strapparvi a forza; il vostro amor proprio letterario appena scalfito vi ha subito mosso a rendermi la pariglia, e non senza usura: or che abbiamo fatto questo ricambio di amari motti, son pago, son soddisfatto, e amico mi ti offerisco; tu ragionevole, qual ti conosco, non vorrai ributtar certamente le mie proferte, e mi terrai in conto di fratello carissimo, sol, te ne prego, non presumere che vada spento per morte mai l'amor proprio, il quale, per cangiar di cielo, per variar di stato, non muore.

DIALOGO TRA MORTI,

CIOÈ

TRA PARACELSO, FRANCESCO PIZARRO E LAUV SCOZZESE

SUI MODI DIVERSI DI ACCUMULAR L'ORO

DI EMANUELE BAVA S. PAOLO.

Letto li 9 messidoro anno 12.

PIZARRO.

Non volete capirla, signor Paracelso di Zurigo, pur la cosa così sta, chi vuol l'oro ha da cercarnelo senza dubbio, ma trovatolo poi, dee tosto insignorirsene col sudor della fronte e con l'eccidio, come appunto fec'io, di quanti gli fanno opposizione, non vi è altra via.

PARACELSO.

Vi sarebbe quella più spedita e più comoda, e assai più umana di farlo, di cui vi veniva ragionando.

PIZARRO.

Eh sì, me ne ragionaste, e anche troppo; io nulla intesi, nè, non ve l'abbiate a male, punto so dolermene.

PARACELSO.

Come potrei credervi? versaste lassù tanto sangue per siffatta avidità del reale metallo, ed unitamente per accrescerne di alquanto le decine di pie' cubi che già n'avevate, ed ora qui poi volete far l' indifferente, trattandosi del miglior modo di procacciarvelo, che mi sarei forse degnato indicarvi?

PIZARRO.

Che dite di volermi insegnare? La chimica vostra è un arte, ed io sì nel morale che nel fisico mi appago della natura assai più, massime quando si tratti di volermi arricchire; essa non fa promesse, ma doni, non trae, non separa gli elementi gli uni dagli altri, ma li produce nell' ampio suo seno puri e non misti.

PARACELSO.

Gli presenta puri talvolta e nativi, come voi dite, vel concedo, ma che il più delle volte ciò avvenga, vel nego: anzi quasi sempre essi insiem combinati rinvengonsi; essa a grado suo può bensì sceverarli, e quindi ancora rimestarli in appresso, ma appunto alla guisa medesima, che facciam noi: onde avete detto un chimico sproposito.

PIZARRO.

Via se pur l'ho detto, non temo la vostra ferula magistrale, nè iniziato mi professo agli ermetici misterj, nè addetto, ma vo' esservi largo conceditor di prodigj piucchè non pensate, e supporre che rinvenuto v' abbiate il gran segreto di comporre il vostro re de' metalli.

PARACELSO.

Ah!

PIZARRO.

Che! vi par poco?

PARACELSO.

Ah! non mi dolea del poco o del molto! ma seguite quanto andavate parlando; ebbene, trovato che ho questo metallo re?

PIZARRO.

Sì, dopo appunto di averlo trovato, avrete da vedervelo balzare giù dal soglio, perchè voi e gli addetti vostri ne comporrete in tanta copia e tanta, che di corto cesserà di esser raro e di esser prezioso; nepperò l' averne abbondanza sarà allora più ricchezza e opulenza.

LAUV.

Bravo, signor conquistatore del Perù, avete speculato

bene da economista; e al par di Sulli, da uomo di Stato.

PARACELSO.

Oh, oh! chi siete voi, che sin' ora tacito ed accigliato stavate ad udirne?

LAUV.

Un tal mi son io, che l'oro so levare via dal regal seggio, e farvi in mezzo di esso come Mida intisichire e morir della fame, quand' anche n'aveste tanto da potervici mangiare, dormire e passeggiar dentro e sopra, anzi più allora che più n' avrete.

PARACELSO.

Oh! voi..... l'oro, che dite? renderlo inutile agli usi, ai piaceri, alle delizie degli uomini?

LAUV.

Non perchè bello è l'oro e delizia, ma perchè è raro; onde, se per mezzo vostro comun diventasse, sarebbe subito men caro altrui, ed ismonterebbe dalla gran stima in cui tiensi; voi povero, avendone le sacca ricolme, dovreste, a poter quindi campare, pregarmi di volervi accettare a discepolo.

PARACELSO.

Io scolar vostro? e come? avete forse inventata l'universal panacea, il menstruo per eccellenza, l'alkaestro?

LAUV.

No; ma il segreto di sostituire anche le più vili materie, come la carta, e fino i cenci, all'oro, sempre ch'egli per soverchia abbondanza divenga troppo comune, ed eziandio qualora, a cagion dello scialacquo fattone, più non s'ha, che il grido di averne.

PIZARRO.

Questo segreto sì che l'indovino.

LAUV.

Su via, in che sta?

PIZARRO.

Nel sapere ben di scherma, e nel tirare colpi maestri di spada, uccider chi ha l'oro, e pigliarselo poi.

LAUV.

V'ingannate, questa non è più cosa arcana, ma è nota a tutta una nazione.

PIZARRO.

E a quale?

LAUV.

A quella degli assassini e ribaldi.

PIZARRO.

Voi mi pungete, e quanto a torto forse nol vi pensate; potrei dimostrarvi, che per lo più i pessimi fra i ribaldi quelli sempre non sono, che feriscon di ferro.

LAUV.

Oh! in tal quistion vi do retta, e mi reco anche a gloria di dovervi cedere; chi son io da poter con esso voi disputare in fatto di ribalderíe?

PIZARRO.

Ma apriteci dunque questo blando segreto di aver ricchezze senz' oro, e vedrem poi, se pur l' avete, come sia egli tanto innocente.

LAUV.

Oh! è innocentissimo, ma lo aprirlovi non è cosa sì facile o sì breve; è ciò tutto opera dell' intelletto, cosicchè per via di calcoli si fa sparir l'oro e la carta, e li rabeschi, le cifre e le altre cose consimili sottentrare, e farne le veci, acciocch' esse partoriscano i medesimi effetti, e ogni cosa cammini come prima; meglio, facendo che l'oro, il quale per lo più è l' effigie di tutte le cose, sia anch' egli da tutte le cose alla sua volta effigiato, e spesso dal nulla.

PARACELSO.

Che paradossi ne venite narrando? il nulla produce nulla, e non può rappresentar cosa alcuna.

LAUV.

Così è, ogniqualvolta sia riconosciuto per tale, non già però qualora esso nulla sia creduto essere qualche cosa, allora l'opinione farà il miracolo. E che cale ad uno Stato, purchè sia felice, che fiorisca il suo traffico per via di opinione, o di realtà?

PARACELSO.

Ma tosto o tardi l'opinion cade, e con essa allora il tutto va in perturbazione, e precipita.

LAUV.

È vero, ma il merito dell'arte mia consiste nel farla durare, ed anche, se mestiero me n'abbia, nel perpetuarla.

PARACELSO.

Cioè nell'ingannare la gente sciocca.

LAUV.

Non tanto quanto credete: imperciocchè le cose che l'oro rappresenta e significa, sono poi quelle, che riesconci di utilità vera e diretta alla vita, non l'oro,

ed in fatti ogni segno sempre di ciò che significa, è intrinsecamente men prezioso, epperciò forse non melensaggine sarebbe, ma rara prudenza, l'instituire talvolta a segno delle merci, non i metalli, ma cose di più facile acquisto, e di minor conto che essi nol sieno, che allora non vi sarebbe necessità alcuna di seppellire la metà degli Affricani nelle miniere di America, e di impazzire in Europa chimicamente per lo medesimo scopo, giacchè l'argento e l'oro nativi de' torrenti e de' fiumi, ci basterebbero onde adornarne le nostre vesti, e la suppellettile rallegrarne.

PARACELSO.

Ma come senza moneta coniata volete fare il cambio, le girate e ogni traffico vendere, comperare?

LAUV.

Qui sta il segreto, concorro con esso voi a credere, che tolte le monete erose e di basso conio, il traffico ne sarebbe tosto stranamente impedito, perciò le vi lascio; ma l'oro e l'argento tolgogli via senza temerne sconcerti.

PARACELSO.

Come, senza oro! uno Stato senza oro!

LAUV.

Senz'oro sì, epperchè in piè non sosterrassi? ditemi,

l'oro coniato non acquista egli ogni valor suo dalle cose, che rappresenta piuttosto che dalla sua intrinseca proprietà, che nel renda direttamente di uso alle Repubbliche?

PARACELSO.

Sì come il simbolo, lo specchio, il mezzo di tutte le godibili ricchezze, e in qualità di stipendiatore, e a così dir, d'impresario de' piaceri e degli agj tutti, è l'oro stimabilissimo.

LAUV.

Godo che così l'intendiate, perchè quindi conchiudo, che una qualsisia materia improntata di marchio pubblico può rappresentar l'oro, prima unico rappresentator delle cose, e farne l'uffizio.

PARACELSO.

Sarà, ma dal porlo in serbo ed in ozio, qual prò ne trarrete? e come, così operando, v'infingete poi di fare il gran guadagno, e il gran bene?

LAUV.

Non vi ho detto già di voler rendere l'oro stagnante ed ozioso, ma vi dico bensì, che le alte imprese mi è dato compire, facendolo uscir dallo Stato, e volgendone fuori l'utilità.

PARACELSO.

Ah! men di prima v' intendo.

LAUV.

Ditemi, l'oro non sta egli tra quelle cose che rappresenta e quell' altre, che come segni lui stesso rappresentare potrebbero?

PARACELSO.

Sì, questo mi par verità.

LAUV.

Ora, se il tolgo di mezzo, saravvi sempre ad agevolare i traffici un segno delle cose, come prima, acconcio ai bisogni almen per un tempo, e per tale riconosciuto, epperò il tutto andrà bene, massime quando si faccia credere al volgo, che l' oro non sia tutto annientato od uscito.

PARACELSO.

Ma, a che vi può condurre di buono l'aver tolto l'oro di mezzo, e avergli voluto surrogare altro segno?

LAUV.

Ora il saprete, ascoltatemi, l'oro è ad un tempo istesso moneta di alto conio, e merce preziosa, e in quasi tutti i paesi del mondo in tal doppio conto è tenuto;

epperò fatevi meco a supporre, che in uno Stato vi sieno cento millioni in oro coniato, e che quindi io, a far significare questo numero di millioni, istituisca un' altra materia, pezzi di carta improntata ad esempio, allora è chiara cosa, che in vece di cento, lo Stato diverrà possessore di ducento millioni posti in corso.

PARACELSO.

Sì, ma non sarà più ricco che per lo avanti, e fo conjettura ch'anzi potrebbe di corto impoverire.

LAUV.

Voi giudicate ottimamente, e se non togliete via l'oro per dirigerne altrove l'attività, e se non lasciate senza impicci far le di lui veci alla carta, andrà il tutto di male in peggio.

PARACELSO.

Regolandomi come narrate, e a piacer vostro, comprendo benissimo, che se nessun m'impedisca, farò il mio interesse a pigliarmi per me i cento millioni d'oro, ma quel dello Stato, a cui gli rubo, non già.

LAUV.

Anzi intendo, che, più de' vostri, facciate grandemente gl' interessi dello Stato, quando seguitiate a volermi dar retta.

PARACELSO.

Andate innanzi che vi ascolto.

LAUV.

Lasciamo adunque fare nell'interno dello Stato ogni commercio attivo e passivo, minuto o grande, alla carta improntata, e dell'oro significatrice.

PARACELSO.

Ma, e l'oro?

LAUV.

Ma di quest'oro non siate in fastidio che lo spediremo a viaggiare fuori paese, ove egli è riconosciuto a signor grande, quanto in patria. Fra gli esteri pervenuto, farà egli colà ciò che altre materie non potrebbero fare in cambio di lui.

PARACELSO.

Oh! che fare saprà egli mai?

LAUV.

Estinguerà con parte di se i debiti accesi della Nazione, se essa ne ha, e coll'altra farà un attivissimo commercio, e proficuo al sommo a chi avrallovi colà spedito con tal pensamento, e il frutto ubertoso, e il termine de' suoi viaggi fia di ritornarsene in patria mol-

tiplicato di assai in capo a pochi anni, e di avervici tratto seco molti altri generi di ricchezze. Così coll'ajuto della carta e di alcune parole, le quali non tendano ad aver ingannati, ma ad affidare i popoli, avrò saputo ricavare sommi vantaggi dall'annientare almen per un tempo, e a così dire, dallo sbalzare questo vostr'oro dal soglio. Or che ne dite, non è questo mio un segreto di arricchire senz'oro? o a meglio dire, per via del bando che gli si dà dallo Stato? Qui non si tratta, come voi chimici per lo più l'intendete, di trarre ogni onore, ogni luce di ricchezza dal fumo.

PARACELSO.

Traveggo in questo ragionamento alcune scintille di verità, ma ciò non ostante, se non passate a mostrarmi che in pratica abbiate riuscito, non mi arrendo nè punto, nè poco.

PIZARRO.

Oh! sì, la pratica, i fatti, ecco gli oracoli miei; qual paese avete voi arricchito, signor computista, signor sbanditore dell'oro?

LAUV.

Poco mancò, che non abbia arricchita la Francia al sommo, e certo era per seguirne l'effetto, e se mi si dava retta sino al compimento de' miei sistemi.

PIZARRO.

Questo è un concederci che di essi vi andò fallita la pratica.

LAUV.

Non già per mia colpa, o per vizio delle mie speculazioni, ma per l'altrui malvagità, leggerezza, imperizia dovetti abbandonare un sistema sublime, vedermelo rovinar sul più bello, e quindi perseguitato a torto, misero e fuoruscito perirmene di stento a Venezia.

PIZARRO.

Vedete il sublime calcolatore, non aver ne' suoi calcoli saputo dar luogo alla nequizia, alla volubilità, alla diffidenza degli uomini, per poscia estrarne il prodotto; ma il geometra mira sempre alla quantità, e troppo meno, che non converrebbegli, alle qualità delle cose; oh che pazzo!

LAUV.

Ma voi sì prudente, voi sì scaltrito guerriero, il quale tant'oro avete disseppellito, quanto il sole arcichimico volle formarne colà nelle viscere della terra; voi carnefice degli Incassi timidi ed oppressi, come, ditemi, riusciste poi a godervi in pace tesori cotanti? come dall'altrui cupidigia rivale veniste a schermirvi, e per quali

astuzie, per qual destrezza avete saputo sottrarvi all'occhio sempre vegliante dell' umana nequizia?

PIZARRO.

Ah! mi ci sarei sottratto assai e assai tempo, non fosse stata la perfida razza degli Almagro, che invidiosa ardì mostrare dell' oro maggior sete di me; attraversommi prima ogni via di raddoppiarne le sacca, e poscia studiò così bene l' arte di spegnermi, che il crudele intento ottenne; rubossi, ahi! l' oro tutto, e mandommi qui ignudo, onde di me non rimase altra memoria nel mondo, se non se quella di un signor decaduto, e di un ladro punito.

LAUV.

Un altro adunque colsesi il frutto di tante vostre carnificine e ribalderie, e con tant' oro già vostro avrà poi saputo farsi Principe Sovrano in luogo di voi.

PIZARRO.

No certamente, che mi fu qui narrato, che l' imperador Carlo V. re di Spagna, mandò al Perù i suoi soldati, i quali dispersero poscia, o giustiziarono tutti gli Almagro, e lui, come già l' era del Messico, dell' oro e del Perù rendettero assoluto e pacifico possessore.

LAUV.

E voi, che in pria non reggeste contro gli Almagro,

pensavate poi sempre far fronte alla potenza di tanto Principe?

PIZARRO.

Sì, perchè m'erano coloro a' fianchi, questa lontana, e tenuta in travaglio da' suoi nemici d'Europa.

LAUV.

Dunque calcolaste assai bene le possibilità de' rimoti e futuri pericoli, e male malissimo quelle de' vicini e presenti, che per più degli altri dovevano tenervi in pensiero, e poi de' miei calcoli vi fate beffe e mi deridete; quella degli Almagro non fu con voi forse nequizia?

PIZARRO.

Oh! orribilissima.

LAUV.

E non era nequizia umana.

PIZARRO.

Anzi diabolica.

LAUV.

Bene, perchè non foste geometra, giammai non avete saputo dar luogo ne' vostri disegni, nè alla diabolica

nequizia, nè all' umana, e foste un pazzo, e oh che pazzo!

PARACELSO.

Oh! quanto bene calza ad entrambi il titolo di pazzi, che vi andate gentilmente ricambiando, Io mi sembrate in fatti amendue appunto, per non aver saputo scansare gli insulti portativi dell' umana nequizia, invidiosa mai sempre ed intesa a rovesciar la fortuna di chiunque dà nell' occhio del pubblico.

PIZARRO.

Ma quale evvi senz' alcun strepito maniera di far fortuna, di tirare a se l' oro.

LAUV.

Vi è forse la mia invenzione, la quale sarebbe stata di dare alla carta l' aspetto e il valore di esso, e intanto sotto il mentito simulacro della medesima farlo tutto a mano a mano sdrucciolar chetamente ne' proprj scrigni.

PARACELSO.

Misto ad assai falsità scorgo alquanto di vero in questa idea, la massima di sempre coprire i proprj maneggj ad accumular l'oro senza disturbi e con sicurezza, è ottima, ma la sbagliaste davvero circa il modo adoperato, che è il tutto.

LAUV.

Dove sta, in grazia, l'errore, lo sbaglio?

PARACELSO.

E non riflettete che allo scomparire poco a poco dell'oro che prima sapevasi esistere, e allo sottentrarvi della carta, che ognuno già se ne turba, che ognuno entra in diffidenza di voi, e vienvi a impresa non terminata già incontro ognuno fierissimamente a dimandarvi ragione dell'operato?

LAUV.

Nol vi nego; gli sciocchi, de'quali infinito è il numero, non hanno, nè aver possono alquanto mai di pazienza; ma, ciò posto, qual sarebbe il segreto di non metterli al cimento di doverla perdere almen così presto, e in questo mentre di procacciarsi i tesori?

PARACELSO.

Eccolo il segreto, attenti, io ve l'accenno: convien saperlo fabbricar da se stesso in qualche dimentica abitazione, che nessuno ne sospetti, oppur se n'accorga, e quindi mandarlo fuor fuori a poco a poco agli occhi degli uomini.

LAUV.

Quando si sa comporre l'oro, il premunirsi colle

mentovate cautele, capisco essere indispensabile a chiunque intenda godersene il frutto; ma non vogliate, sfuggendole, deludere le mie dimande, vi tengo al proposito, rispondetemi a due questioni, l'avete voi fatto, e come l'avete fatto?

PARACELSO.

Oh! naturalmente l'arte è lunga, e la vita è breve, e qualunque raro intelletto d'uomo accingasi alla grande opera, dee prima di lavorarvici, studiare la scienza di abbreviare l'arte, e di allungare la vita; io aveva quasi trovato il primo segreto, e già aveva mille indizj, onde di corto poscia scoprire il secondo, ma troppo lieto di sì fatte venture, oh misero me!

PIZARRO.

Oh! che vi avvenne? forse gli Almagro?

PARACELSO.

Eh non già, ma pien di giubilo delle ben avviate scoperte, volli alla locanda fare uno stravizzo, mi sentii tosto opprimere dall'indigestione, e per aver la boccia del mio elisire dimenticata, non potei subito rimediare al male, onde in un attimo fui suffocato e condotto a morirmi; ah! se avessi recata meco la mia cara boccetta, sarei tuttor fra i viventi, e certo non più di vent'anni di vita dovean condurmi allo scoprimento dell'oro.

LAUV.

Ah! ne' vostri calcoli avete ommesso di considerare l'incertezza del tempo, ommissione per voi più di danno forse dell' obbliato elisire.

PARACELSO.

Veramente non ci ho badato quanto era mestiero.

PIZARRO.

E per fretta di girvene a far gozzoviglia, vi siete scordata in casa la vita vostra, e il pegno, a vostro credere, sicuro di essa.

PARACELSO.

Ragionate a meraviglia, pur troppo così è.

PIZARRO.

Siete adunque morto per mera inavvertenza, oh che pazzo!

SULLA
NATURA DELL' ELOQUENZA,
DISCORSO
DI FRANCESCO REGIS.

Letto li 12 piovoso anno 12.

Il signor d'Alembert nel solenne discorso, che allo entrare nell' Accademia Francese pronunziò, e nelle ingegnose riflessioni, che a spiegamento di certi principj in esso accennati vi aggiunse, definì l'eloquenza il talento di far passare con rapidità, e d'imprimere con forza nell' animo altrui il sentimento profondo, ond' uno è penetrato; e coloro che tenendo dietro agli antichi vollero ch' ella fosse l'arte di persuadere, chiamò superstiziosi e servili copisti dell' antichità. Si dovrà egli tacere, dopo che un sì grand'uomo parlò? o sarà egli permesso di esaminare con tutti i riguardi a sì gran savio dovuti, se nella presente quistion letteraria il parer suo particolare debba gire innanzi al parere universale de' maggior letterati? Certo, se vi ha tribunale, davanti a cui

non possa la magnanim' Ombra sdegnarsi, che un tal punto novellamente si tratti, egli è questo vostro, Accademici. Io pertanto, se non vi è discaro, qui ne favellerò brevemente, e senza nulla decidere, starò da voi la sentenzia attendendo.

L'eloquenza, dice l'illustre Accademico, ella è un talento naturale, che ha il suo germe in una rara sensibilità pel grande e pel vero; nè vi è arte per lei, perchè arte non vi è per sentire.

Io certo non negherò, che, per essere eloquente, necessario non sia soprattutto questo bel dono della natura; mi accorderò pure con chi ne lasciò scritto, che l'anima è quella che ne fa eloquenti. Quindi, anche senza precetti, eloquente fu il discorso, che il rozzo abitante delle rive del Danubio tenne contro a' Romani in presenza de' Romani stessi; eloquente quello, che il feroce Scita ebbe coraggio d'indirizzare al maggior conquistatore insieme, e turbator della terra. Ma se per esser stabil possessor dell'eloquenza bastasse questo talento, questo impulso, questa sensibilità, com'è che la natura sì prodiga di altri suoi pregiatissimi doni, sarebbe stata di questo sì avara verso gli uomini, a potere nel corso di tanti e tanti secoli trovare appena due perfetti oratori? o com'è che questi due medesimi, non ostante un tal favore dalla natura abbondevolissimamente ricevuto, credettero, che trascurare i loro beni e la loro sanità, sagrificare tutto ciò che vi ha di più caro all'amor d'istruirsi, internarsi a fondo nella cono-

scenza dell'uomo, e spaziar lungamente in tutte le vie della sapienza, fosse per essi indispensabile, onde provvedersi le armi, che furono poi in man di loro ognor vittoriose? Fatto sta, che se io non m'inganno, questo presente della natura, per quanto prezioso egli sia, non basta ancora; nè basterebbe tuttavia, quand'esso anche sopra ogni altra cosa giovasse alla mozione degli animi. Perchè l'eloquenza al muovere, benchè sia questo un de' suoi principali uffici, non si restringe unicamente, che se così fosse, del pari che al tempo del gran Tullio, sarebbe già ella stata fra Romani al sommo grado pervenuta al tempo de' Gracchi, i quali per la forza de' loro discorsi, spezzate le catene della servitù, fecero più che mai bella e vigorosa sorgere la libertà. Ma ella esige di più una profonda cognizione de' costumi, delle passioni, e di tutti i mezzi del cuore umano eccitatori; ella vuole il più ampio tesoro di scienza, la più ricca varietà di erudizione, la maggior finezza di discernimento e di gusto; ella oltre la convenevolezza della pronunzia e del gesto, abbraccia l'armonia dello stile, la quale, come sicura producitrice di sorprendenti effetti, fu sempre da' sommi oratori gelosamente studiata, abbraccia con tutte le sue grazie e venustà la elocuzione, la quale i maggiori Retori riguardarono ognora come la sola capace d'imbalsamare, dirò così, le opere, ed assicurarle della eternità. Or se questa non è un'arte, qual altra il sarà mai? così avesse ella potuto le sue lezioni continuare in mezzo alle stesse felici circostanze,

in cui le dava ne' più be' tempi di Roma, quando i suoi discepoli erano del dolce, del santo amor della patria ardentemente infiammati; quando costituiti interpreti della nazione, e giudici de' suoi veri interessi, teneano nelle lor mani la bilancia, in cui si pesava il destino dell' Impero del mondo; quando aveano l' onorato incarco di aringare a un Senato, che all' attonito Ambasciatore di Pirro sembrato era un' assemblea di Re, e a un popolo, la cui sola presenza bastava a trasformare de' vili gladiatori in eroi. Che allora un' arte sì fatta, ben lungi dall' essere mai da alcuno de' migliori ingegni spogliata del nome di arte, sarebbe sempre stata dalla maggior parte di essi più di qualunque altra scienza, ch' oggi sia cara ed in prezzo, abbracciata e seguita volentieri.

Ma nè anco so indurmi a credere, che il lodato Accademico renda, com' egli dice, più compita e più giusta la definizione dell' eloquenza, con aggiugnere essere proprio di lei il far passare con rapidità, e imprimere con forza in altrui il profondo sentimento, ond' uno è penetrato. O egli, come par che suonino le prime parole, comprende soltanto certi tratti vivi e rapidi, nei quali soli appunto ripone la vera eloquenza. E allora, essendo questi sempre in un discorso ben rari, la definizione sua non sarà ella scarsa d'assai e limitata? non sarà ella anche a tutto il restante di troppo ingiuriosa? ed egli è pur questo restante, che per tenere svegliati gli uditori, e disporli a quel vivo, a quel rapido,

ch' ei riconosce soltanto per eloquente, abbisogna in ispezie dell' eloquenza, e dell' eloquenza fa sicuramente non ispregevole parte. Ovvero egli, come dichiara in alcun luogo delle sue riflessioni, intende di dar con ciò tuttavia dell' eloquenza un' idea, qual si possa, la più generale ed estesa. Ma allora, dico io, questo suo modo di definire, comunque si voglia interpretare, includerà egli tanti scritti, i quali fuori dell' oratorio aringo sono riguardati per eloquenti, senza che i sentimenti dello scrittore sì rapidamente e sì forte passino nell' animo del leggitore, e vi s' imprimano? includerà tanti concetti, che nelle grandi assemblee antiche pur di eloquenza pienissimi si andavano bel bello nel cuore degli uditori, quasi senza che se ne avvedessero, insinuando? includerà tanti pensieri sedati e tranquilli che precedevano, accompagnavano, e seguivano indivisibilmente que' fulminanti tratti, co' quali il greco ed il romano oratore faceano impallidire l' uno in mezzo alle falangi i Filippi e gli Alessandri, e l' altro in mezzo agli audaci satelliti, i Catilina e gli Antonj? non mi arresterò alle parole, che nella questionata definizione sono le ultime. Perciocchè specificandosi in esse solo il profondo sentimento, onde uomo è penetrato, che sarà di tante altre parti, pur a una perfetta opera di eloquenza essenzialissime, nelle quali, nè tale profondità di senso, nè tal verace penetrazione interna non ha luogo assolutamente? che sarà di que' medesimi altissimi sentimenti che l' oratore, mercè di una viva immaginazione veste egli sovente, e comu-

nica a' suoi uditori, senza esserne egli stesso realmente tocco? In quella guisa che fervido attore di scena, mettendosi a luogo del personaggio per lui rappresentato, agita e turba gli spettatori col racconto animato delle disgrazie ch' egli pur non provò?

Ora a tali difficoltà sull' eloquenza no non dieder luogo il Greco filosofo, e il Retore romano, con averla definita, il primo una facoltà di vedere ciò che in ciascuna cosa conduca alla persuasione, e il secondo un' arte di dir bene, e acconciamente a persuadere. Per queste definizioni la eloquenza, il più difficile studio che si possa a valente ingegno proporre, e il più meritevole di essere di sode cognizioni nudrito, e da provvide regole guidato, ella è veramente una facoltà, un' arte. E qual facoltà, qual arte non parve ella agli occhi di colui, che in ciò tutto vide, e tutto seppe, voglio dir di CICERÒNE? I soli tre libri suoi assennatissimi dell' oratore, non ostante le molte lor digressioni, bastano essi a ingenerare per lei come l' entusiasmo il più vivo, così il credito il più grande e il più sublime. Che se PLATONE ricusò tuttavia di riguardarla come tale, non è di lei in generale ch' egli parlò, ma sì bene di quella de' sofisti del suo tempo, i quali ne facevano un abuso funesto a' progressi della ragione e della verità. Leggansi i suoi dialoghi, e si sentirà ben tosto di quante riflessioni, e di quanto studio corredò egli stesso il suo divino ingegno, per potere, siccome fu, non men grande oratore, che gran filosofo divenire. Per queste definizioni simil-

mente non sarà l'eloquenza, come pur si vorrebbe, con ingiusto divieto ristretta a pochi tratti vivi e rapidi, che quai lampi passeggieri possono appena di quando in quando aver luogo nelle anco più lunghe opere oratorie. Ma si estenderà ella, com'è dicevole, a tutto ciò che si scrive, o si parla a proposito per ottenere il fine, che scrivendo, o parlando un si propone. Che qualunque volta uom prende a parlare, o a scrivere, si suppone, che com'essere ragionevole abbia sempre di mira un qualche fine, e questo esser non può, se non se d'istruire, o dilettare, o persuadere. Quindi eloquente dovrà dirsi colui, che con efficacia saprà tutte le sue parole al conseguimento di questo fine adattare. Quindi l'eloquenza potrà non solo nelle pubbliche aringhe, ma in ogni genere eziandio di scrittura avere parte e diritto. Ed ecco per tal maniera il dominio di questa nobilissima facoltà immensamente allargato.

Senza di che, quanto sterminati non sono già eglino in se gli oggetti, che generalmente si riconoscono come suoi proprj e particolari? anche considerata come intesa solo a dilettare gli uditori co'panegirici, colle invettive, colle orazioni gratulatorie, e colle funebri, che estensione di arte non esige tuttavia per non perdersi in una vana ostentazione? quanto maggiore ancora non ne richiede, se si riguarda nel foro occupata a mettere nel migliore aspetto le cause, a togliere i pregiudizj sfavorevoli, a scegliere i più opportuni argomenti, a invigorirli, a disporli, ad esprimerli con leggiadria, e ad avviare,

e condurre i giudici a quella sentenza, che è la meta, e lo scopo del suo perorare? soprattutto poi, qual largo campo non comprende essa, e quanto non abbisogna conseguentemente d'indirizzo e di guida, quando s'aggira nelle pubbliche adunanze a trattare della pace, della guerra, del ben degli Stati, della salute de' popoli, e di somiglianti altre materie importantissime? o quando ella spazia nel nuovo ricchissimo teatro agli antichi Greci e Romani ignoto, cioè in seno alla Chiesa, e in pro di nostra religione, sia pur l'eloquenza da' primi maestri, per rispetto al suo principale officio, che è di influire sulla condotta degli uomini, sia pur, dico, definita particolarmente l'arte di persuadere. Ma quanti insieme, e quanto essenziali requisiti da loro non vi si sott'intendono, onde farci strada a questa persuasione, e renderla durevole e fruttuosa? Or tutto ciò, quanto vasto egli è, che certo è vastissimo, crederem noi che si possa racchiudere in quelle parole della nuova definizione, null'altro infine specificanti, che un rapido passaggio, una forte impressione in altrui di alcun nostro profondo sentimento?

Io pertanto venero il signor d'ALEMBERT per l'ampiezza, per la rarità delle sue conoscenze e scoperte matematiche, bastevoli a meritargli in queste scienze forse il primo luogo in Francia, se a' suoi tempi la già propagata celebrità del nostro incomparabil LA-GRANGE, non lo avesse pur fatto de' secondi onori rimaner pago e contento. Lo ammiro per l'egregio discorso da lui alla

enciclopedia premesso, nel quale riunì sì fattamente la forza e l'eleganza, la dottrina e la venustà, il dono di pensar diritto, e il talento di scriver bene, da far di cotant' opera concepire all' Europa le più luminose speranze. Il loderò eziandio per la destrezza, pel senno, per la facondia che in parecchie opere puramente letterarie appalesò, in ispezie nelle sue riflessioni sull'abuso della critica in materia di religione, nel suo saggio sopra le persone di lettere, e ne' suoi elogj accademici. Nè per iscemare la sua autorità sulla proposta questione rammenterò alcuni paradossi per lui in letteratura avanzati, di alcuni de' quali si confessò poi egli stesso ricreduto: nè sono per valermi del falso ingiurioso giudizio, che per piaggiare un po' troppo altrui, portò di Cornelio e di Racine, due massimi luminari della tragica scena francese: nè tanto meno sono per accostarmi a chi per gettare una fosca nube su tutta la sua gloria letteraria, allegò la parziale lunghissima amicizia di lui con Voltaire, e negandogli quasi ogni luce propria il riguardò meramente qual necessitato satellite di quel gran pianeta. Che l'alta stima, ond' egli fu costantemente onorato dal medesimo Voltaire, non solito manifestarla a' mediocri ingegni; il credito singolare, che ottenne presso tutti i più illustri viaggiatori, che capitando a Parigi ambivano di parlargli, e di sentirlo; la speciale influenza, che ebbe tuttora nelle dotte primarie società, e più nella oculatissima Accademia Francese; la bella nominanza, che di lui, come di uno

de' più insigni scrittori della sua nazione ampiamente si sparse, e si mantenne; le iterate caldissime istanze, chè CATERINA II., e FEDERICO il Grande gli fecero di recarsi ne' loro Stati, l'una per affidargli l'educazione del Gran Duca delle Russie, l'altro per farlo presiedere alla famosa Accademia di Berlino, queste splendide prove, congiunte col bello stile sempre adatto, sempre conforme a molti diversissimi argomenti, che trattò, fanno essi apertissima testimonianza, che per essere chiaro fra letterati, non abbisognava egli di quello splendore, che su lui poteva dal suo illustre amico riflettere.

Contuttociò in fatto di eloquenza, se voi, dotti Colleghi, il giudicate, io più volentieri che a' principj suoi, mi atterrò a quelli, che i solenni maestri antichi ne porsero. Gli antichi veramente concederanno a noi di leggieri la gloria di essere stati più faticosi, più avidi di cognizioni, più esatti osservatori della natura, più attenti, e più perspicaci nelle ricerche, più universali, e più dotti: non ne contrasteranno fors'anche in varie produzioni d'ingegno sì in prosa, che in poesia, l'onor della uguaglianza, e talora anche della preminenza. Ma nella eloquenza ritengono eglino tuttavia per se a buon diritto la palma; nè in tanti secoli, che seguirono poi, hanno ancor veduto a sorgere alcuno, che rivale di DEMOSTENE, o di CICERONE possa sedere non dico a canto, ma neppure un po' da vicino all'uno, o all'altro di que' due famosi Oratori. Tal è di coloro, che tra gli antichi diedero sull'oratoria facoltà insegnamenti: non

niego, che i moderni in varj generi di letteratura abbiano anco alzato una critica fiaccola, qual nelle passate età non s'era forse mai allumata. Ma in proposito dell'arte di ben parlare niuno di essi, con buona pace di parecchj Francesi, Italiani, ed Inglesi, che non senza qualche lode tentarono d'illustrarla, niuno di essi potè ancora avvicinarsi a quel raccolto maraviglioso lume, che ne' loro trattati ne lasciarono specialmente il Filosofo di Stagira, e il Retore di Roma, ossia che essi fossero ancora schiarati dalla presenza dell'immenso folgor di eloquenza, onde l'uno la Grecia, l'altro la Grecia, e l'Italia vide largamente irraggiata, ossia che locati si trovassero in un posto, e in un tempo da poter essere dalla tuttor grande importanza di questa divin' arte stimolati a ricercarne più addentro la vera natura, e le proprie qualità tutte; egli è certo, che con tanta penetrazione e giustezza con tanto gusto e buon senso ne ragionarono, che qualunque di poi in alcun punto essenziale da loro si diparta, il potremo, io penso, Accademici, come novatore, o almen come sospetto dinunziare alla Repubblica letteraria.

DELLA PATRIA

DI CRISTOFORO COLOMBO,

DISSERTAZIONE

DI GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

Letta li 26 piovoso anno XII.

Una delle quistioni più ardue, e con maggior calore agitate, e con tutto l'impegno possibile tra critici di diverse contrade d'Italia si è quella intorno alla patria del celebratissimo Cristoforo Colombo. Il fu Canonico di Casale Ignazio De-Giovanni, già molti anni or sono passati, avea messo insieme moltissime carte riguardanti questo curioso argomento; che anzi aveva inoltre intrapreso a dettare in questo proposito una dissertazione per leggerla in quella nostra Società letteraria, da cui uscirono i volumi de' Piemontesi Illustri, Società, che ebbe vita troppo più breve di quello, che sarebbe stato desiderabile, che avesse. Assalito poscia il mentovato Canonico De-Giovanni da pericolosa infermità, mi feci animo, a persuasione di chi al pari di me temea, che que' documenti corressero la sorte di tanti altri, e

andassero irremissibilmente smarriti, di ricercarlo a farmene copia. Più fortunato riuscir non potea l'esito della richiesta, nè fu necessario di adoperar persuasioni, ed istanze: perciocchè appena gli feci noto il mio desiderio, che mi trasmise tosto con liberalità rara tra'letterati i documenti tutti, che trovavansi presso di lui, trascritti la maggior parte di proprio pugno dagli originali. Accompagnò poscia ogni cosa con una lettera piena di amorevolezza, in cui tesse la storia delle sue ricerche intorno alla patria del Colombo. E non posso ancora al presente, senza una specie di tenerezza rimirar que' caratteri con vacillante mano formati, e quel non breve Scritto steso per compiacermi, con vista oltremodo infievolita, e tra gli incomodi di una infermità penosa.*

Ora adunque che ho in poter mio le armi penso di non dover differir più oltre di adoperarle, e mi fo animo ad affrontar con esse i più formidabili nemici: che ben posso dire di averle trovate forbite, e temprate a tutte prove. Con sì fatte armi alla mano entrar potremo in lizza, non solo contro gl'imparziali, che han

---

* Di questa infermità morì il Canonico De-Giovanni ai 25 del mese di dicembre dell'anno 1801 (v. s.). Fu uomo coltissimo, grande amico del celebre Abate Denina, che in molti luoghi delle opere sue ne fa onorevole menzione, dicendo, che era quegli, che da giovane in collegio eccitava maggiormente la sua emulazione. Loda lo stile epistolare di lui; ed in vero, se avessimo una raccolta delle sue lettere scelte, si vedrebbe ogni volta più come la lingua Italiana si adatti eziandio a quelle grazie spontanee, a quella urbanità, e nobile sprezzatura, che è la principal dote dello stile epistolare.

creduto di dover sostenere opinione contraria, ma con qualsivoglia Genovese più tenero, e zelante delle glorie della Patria sua, ed affermare senza esitazione veruna, che la patria del COLOMBO fu l'antico Monferrato. E questa verità, che il Monferrato sia la vera patria del COLOMBO potremo coi documenti succennati sostenerla, ancorchè si provasse con altre carte agli occhj de' critici più acuti riconosciute per irrefragabili (carte, che mancano però tuttora), che il COLOMBO nato fosse in Genova, od in qualunque altro luogo del Genovesato. Di fatti, quando risultasse ad evidenza, che uscito fosse dal Monferrato il padre di quell' uomo immortale, che la sua famiglia, i suoi antenati da più secoli fossero Monferrini; in tal caso la nascita accidentale di lui nei dominj della Repubblica di Genova non darebbe diritto a' Genovesi di considerarlo per loro paesano. Nessuno contrasta la gloria all' Italia, ed all' antico Piemonte di esser patria del Principe EUGENIO di Savoja, sebben nato egli sia in Parigi; ed in Parigi pur nacque, secondo la più fondata opinione, e di madre Parigina (il che se dobbiam credere a certuni ha tanta influenza nell' indole delle persone) un uomo in troppo diversa professione rinomatissimo, il BOCCACCIO. Ciò non ostante, non solo Firenze se ne pregia a buon diritto come di uno dei suoi più rari ornamenti, ma Certaldo eziandio ond' erano originarj i suoi maggiori. E chi pretese mai che Aretino, e non Fiorentino chiamar si debba il PETRARCA, perchè nato in Arezzo; Reggiano, e non Ferrarese l'ARIOSTO,

V. Tiraboschi, Storia della Letteratura Italiana t. V, pag. 440, 2a ediz. Moden.

perchè sortì i natali in Reggio; e Pisano, e non Fiorentino l'immortale GALILEI, perchè nato in Pisa? Non vi ha pure dubbio nessuno, che in Sorento, e non in Bergamo antica patria de' suoi maggiori, venne alla luce lo sventurato cantor della Gerusalemme TORQUATO TASSO; eppure l'Italia tutta letterata, non solo applaudì alla copiosa elaboratissima Vita, che ne dettò l'Abate SERASSI, ma approvò l'encomio, con cui la Città di Bergamo volle mostrarsene riconoscente, coniando ad onor di lui una medaglia colla leggenda: *propagatori Patriae laudis.*

Lieve argomento poi per la storia in genere non si è certamente quello di determinar la Patria di un uomo così grande qual fu il COLOMBO: perciocchè, se è comun detto, quando s'intende celebrare qualche personaggio rarissimo, lo asserire esser egli uno di quegli uomini, che non si ritrovano più se non se nelle vite di PLUTARCO, fu uomo così grande il COLOMBO, che PLUTARCO stesso non troverebbe a farne il confronto con nessuno di quegli illustri Greci, e Romani medesimi, di cui dettò le vite. Nè picciolo sarebbe il vanto di queste nostre contrade quando risultasse manifestamente, ch'egli fu nostro paesano; e questo vanto non si ridurrebbe già ad un solo strepito di parole, proprio soltanto a pascere la vanità inerte degli sfaccendati, ma produr potrebbe effetti vantaggiosissimi negli animi generosi.

CAPO I.

Lodi del Colombo;

Giusta idea dell' impresa della scoperta della America.

Io non mi tratterrò qui a tessere l'elogio del COLOMBO. Molti anni già sono passati, che ne venne pubblicato uno assai diffuso in Parma, opera di un autore anonimo Genovese, che vi unì quello parimente del famoso Andrea DORIA. Singolare combinazione in vero: dappoichè, se i Genovesi pretendono, che sia loro Paesano il COLOMBO, mentre che dubbioso assai, per non dir altro, si è ch'egli nascesse in luogo della Riviera di Genova, e certamente fu di famiglia del Monferrato, maggior diritto vantar potremmo noi sopra Andrea DORIA, che nacque indubitatamente in Oneglia, luogo stato insino ad ora intimamente unito all' antico Piemonte; tanto più che Piemontese divenne nel secolo stesso, in cui fiorì il rinomato Ammiraglio di Carlo V, il ramo della famiglia DORIA, che avea la signoría di Oneglia. Ma siccome cediamo di buon grado a' Genovesi, perchè appunto originario di quella Città, il vanto di aver prodotto Andrea DORIA, così a buona ragione esiger possiamo, che a noi, come uscito dal Monferrato, appartenga il COLOMBO.

Elogj storici di Cristoforo Colombo, e di Andrea Doria. Parma 1801. in 4.°

Sigonius vita Andr. Auriæ.

Chiesa. Corona Reale di Savoja t. II, c. 16, p. 164.

Se fosse lecito il far uso di domestici elogj, non però

da sprezzarsi quando in tutto conformi al vero, uno assai magnifico ed ampio, e per quanto io sappia sconosciuto in Italia, si contiene nel memoriale, che nell'anno 1671 presentò alla Corona di Spagna D. Pietro di Portogallo Ammiraglio e Governatore Generale delle Indie, Duca di Veragua, e discendente per via di donne da D. Diego figliuolo di Cristoforo Colombo, affine di conseguire un compenso per lo Marchesato della Giamaica feudo Principesco, * di cui erano stati investiti i discendenti di Colombo in correspettivo di maggiori diritti, invaso a' tempi di Cromuello dagli Inglesi, e quindi dovuto cedersi dalla Spagna all'Inghilterra nella pace conchiusa nell'anno antecedente, curioso documento, che mi fu trasmesso dal mentovato Canonico. Lascio da parte quanto si dice in quella Scrittura in lode di Cristoforo Colombo, e de' magnanimi suoi fatti, e lo affermarsi in essa senza dubbietà nessuna, che, quantunque a tante sue doti personali necessaria non fosse la nobiltà del sangue, non avea ciò non pertanto voluto Iddio, che gli mancasse questo pregio, poichè era uscito dall'illustre, ed antico casato dei Signori del Castello di Cucaro. Di questo si tratterà a luogo più opportuno, recandone le prove irrefragabili. Non posso però trattenermi per più rispetti dallo accennare un luogo del

* » En esta isla posseja el Duque todo quanto avia seglar, ecclesiastico, » salva la sobrana regalia, y tenia en su mayor diminucion mas de quatro » mil casas de Vassallos. »

nostro Botero riferito in quel memoriale, e detto politico dottissimo, * che in brevi parole dà a divedere quanta fosse la grandezza d'animo del Colombo, dicendo: che mai fu uomo, che mostrasse maggior costanza di lui; perciocchè perseverò nella risoluzione di entrare in una impresa da molti stimata pazza, da molti impossibile, sprezzata da' Portoghesi, menata in lungo dagli Inglesi, tenuta in poco conto dal Re Cattolico, con tanta fermezza d'animo, e con chiedere condizioni tanto onorate e vantaggiose per lui, e per li suoi posteri, come se egli avesse in pugno, non già il solo pensiero, ma lo scoprimento, e l'acquisto del nuovo mondo. Che se si brama di veder in breve co' fiori più vivaci della eloquenza del pari, che della poesia encomiato il Colombo, basta rivolger gli occhj alle meravigliose Stanze del Tasso, ove introduce quella fatidica donna condottiera di Ubaldo e di Carlo a parlare dello scoprimento futuro del nuovo mondo sepolto in seno all'Oceano. Quantunque notissimo è così bello quel tratto, e congiunge sì bene la verità filosofica ed istorica con quanto abbia di più pomposo e più vago la poesia, che mi dò a credere, che dispiacer non possa il sentirlo di bel nuovo.

Tasso. Gerusalemme liberata. Canto XV, s. 29 e seg.

» Dunque (a lei replicava il Cavaliero)
» Quel Dio, che scese a illuminar le carte,
» Vuole ogni raggio ricoprir del vero
» A questa, che del mondo è sì gran parte?

* Juan Botero doctissimo y politico escritor, Botero — *Relazioni universali, par. IV, lib. II, pag. 42, Ediz. di Torino* 1601.

» No (rispose ella) anzi la fe' di Piero
» Fiavi introdotta ed ogni civil arte,
» Nè già sempre sarà, che la via lunga
» Questi da' vostri popoli disgiunga.
» Tempo verrà, che fian d'Ercole i segni
» Favola vile a' naviganti industri:
» E i mar riposti, or senza nome, e i Regni
» Ignoti, ancor fra voi saranno illustri.
» Fia che 'l più ardito allor di tutti i legni,
» Quanto circonda il mar circondi e lustri;
» E la terra misuri, immensa mole,
» Vittorioso, ed emulo del Sole.
» Un uom della Liguria avrà ardimento
» A l' incognito corso esporsi in prima;
» Nè il minaccioso fremito del vento,
» Nè l' inospito mar, nè il dubbio clima,
» Nè s' altro di periglio, e di spavento
» Più grave, e formidabile or si stima,
» Faran che il generoso entro ai divieti
» D' Abila angusti, l' alta mente acheti.
» Tu spiegherai, Colombo, a un novo polo
» Lontane sì le fortunate antenne,
» Ch' appena seguirà con gli occhi il volo
» La Fama ch' ha mille occhi, e mille penne.
» Canti ella Alcide e Bacco, e di te solo
» Basti a' posteri tuoi, che alquanto accenne:
» Che quel poco darà lunga memoria
» Di poema dignissima, e d' istoria.

Dopo sì magnifico, e giusto elogio dell'Italiano VIRGILIO poco premer dee, che la Colombiade latina di LORENZO GAMBARA, benchè scritta non senza eleganza, appena possa dirsi poema epico a giudizio del chiarissimo TIRABOSCHI; che dal Tassoni siasi appena abbozzato il principio di sì fatto poema in idioma italiano; e che soltanto una Donna Francese Madama *du Boccage* abbia avuto il coraggio di portarlo a compimento, con qual esito il lascio giudicar da' Francesi medesimi, che quanto a noi sarebbe cosa troppo scortese, e contraria alla galanteria letteraria il non sapergliene grado.

Tirabos., Stor. della Letteratura italiana, T. VII, par. III, pag. 268.

Lo Stigliani compose un poema su tale argomento; ed un poema lat. pubblicò in Roma nell' anno 1715 in dodici libri il P. Ubert Carrara Gesuita, intit.: *Columbus carmen epicum*. Un chiaro nostro letterato il sig. Abbate di Caluso ne avea pure non solo concepita l' idea, ma già composte alcune ottave.

Ad ogni modo nelle invenzioni più singolari, che comunemente si tiene, che abbiano cangiata la faccia del mondo, quai sono la polvere da guerra, la bussola, e la stampa, vi ebbe gran parte il caso, se pure del caso non furono interamente figlie. Nulla il prova maggiormente quanto l'essere delle due prime oscura l'origine, ed avvolta in mille controversie, dubbio persino il tempo, il luogo, in cui da prima comparvero. E quanto alla stampa, di cui più nota è l'epoca della invenzione, o per meglio dire de' varj ritrovati, per cui alla perfezione pervenne, non saprei dire, se maggiore sia la gloria degli inventori, o la vergogna che ne viene all' universale degli uomini, per essere stati migliaja d' anni sull' orlo di quella invenzione, a dir così, senza avere saputo mai fare l'ultimo passo, che pur sembrar dovea sì facile. Non parlo di quel luogo di CICERONE famoso; ma le medaglie, ma i sigilli, ma le lettere impresse sulle figuline non

Cic. de nat. Deor. lib. II.

erano già vere stampe? Senzachè non sarebbe così facile il dimostrare, che queste tre invenzioni abbiano prodotto nel mondo i più grandi cambiamenti, ed i più vantaggiosi ai moderni. L'Algarotti mostrò di dubitarne, non ostante l'universale opinione favorevole. La bussola sola, egli crede che abbia mutate le cose in meglio, aggiungendo, che senza la scorta di essa mai non si sarebbe scoperta l'America. Ma nella scoperta appunto dell'America, il caso non vi ebbe parte veruna. Fu questa il risultato delle lunghe e profonde meditazioni di un uomo versatissimo nello studio della cosmografia, e della nautica, della storia de' viaggi e delle navigazioni più famose sia dell'antichità, che de' tempi più a lui vicini. Fu questa il frutto dello studio posto negli antichi geografi, del carteggio, e delle dotte conferenze coi cosmografi di maggior grido de' tempi suoi; opera fu infine di un uomo, che, alle più vaste cognizioni che potè acquistare nel secolo in cui visse, congiungeva una lunga pratica di mare. Nè la scoperta dell'America fu opera del sapere soltanto, e di una consumata perizia delle cose marinaresche acquistata in lunghe e pericolose navigazioni, ma in oltre della costanza, della destrezza, dell'attività, della eloquenza, della magnanimità nel non lasciarsi atterrir dagli ostacoli, del valore, della prudenza, e di tutte quelle virtù che formano i veri eroi nello eseguirla.

Algarotti, Lettere sulla scienza milit., del Segr. Fiorent., let. XV, p. 97, Op. t. IV, ediz. di Livorno.

Ben vide il figliuol suo D. Ferdinando, che la gloria maggiore del padre consisteva principalmente nello avere

scientificamente e filosoficamente, e non già da avventurier fortunato scoperta l'America; una lunga parte della sua Storia pertanto impiega a mostrar le ragioni, per cui il Colombo si mosse a credere, che scoprir si potesse quella incognita parte della terra. A far conoscer meglio lo Scopritor dell'America, più di qualunque pomposo elogio oratorio, servir potrebbe la Vita esatta e sincera che ne dettò il succennato suo figliuolo D. Ferdinando. Una nuova edizione di essa, o per meglio dire della traduzione italiana, che si pubblicò sin dal secolo XVI, diligentemente riscontrata e corretta sul testo spagnuolo, e schiarita con sobrie illustrazioni, sarebbe libro assai più curioso ed istruttivo di tante storie recenti, dove si parla della memorabile impresa dello scoprimento dell' America. Opera è questa che porta impresso il carattere della ingenuità, scritta da chi negli ultimi viaggi navigò col Colombo al nuovo mondo; e dalla viva voce del padre, e dalle lettere e relazioni sue raccolse i materiali per il suo lavoro. Ed è in verità cosa da farne le meraviglie, che eziandio le dotte e colte persone leggano avidamente le compilazioni moderne, e se ne appaghino, mentre con tanta facilità si potrebbe ricorrere ai fonti. Al Paw tra gli altri (che per il corso di nove anni altro non fece che leggere e compilar relazioni di America, per dettar le sue *Ricerche filosofiche*) rinfaccia l'erudito Conte Carli di essere caduto in errori per non aver veduta questa Storia di Ferdinando Colombo; e se veduta l'avesse l'Algarotti, non si sarebbe spiegato

Storie di D. Ferdinando Colombo dal cap. V sino al cap. XI.

Carli, Lettere Americ., part. II, lett. IV, pag. 72 73.

rispetto alla scoperta dell' America ed al merito del Colombo (sebbene lo annoveri tra que' pochissimi, che, a giudizio di lui, in qualunque tempo sarebbono stati grandi) come si spiegò in alcuna parte delle opere sue. Perciocchè, dopo di aver detto, che delle grandi scoperte, anche nelle cose scientifiche, siamo debitori il più delle volte al caso, ed eziandio talvolta all' errore, che conduce felicemente altrui alla verità; in prova di quest'ultima parte, che l'errore conduca talvolta alla verità, reca l' esempio di colui che primo navigò in America Cristoforo Colombo. Ingannato dalle carte geografiche, che si aveano allora, dice l'Algarotti, si dava a credere, che il tratto di mare, che è tra le coste del Portogallo e della China fosse assai minore di quello che in fatti non è; e trovò, il nuovo mondo cercando, più breve e più facile navigazione per giungere alla parte più doviziosa del vecchio.

Algarotti, Opt. VII, pensieri diversi, pag. 23.

Algarotti, pensieri diversi, pag. 192 e 193.

Ma il fatto sta, che in questo particolare s' ingannò a partito l'Algarotti medesimo. Di fatti, afferma chiaramente il figliuolo D. Ferdinando, che Colombo avea ferma speranza di poter trovare alcuna isola, o terra di grande utilità, prima di arrivare alle Indie orientali, ed impiega un capo intero dell'opera sua a divisare le ragioni, sulle quali fondandosi il suo padre, accertò colla forza dell'ingegno l'esistenza del nuovo mondo; tra le quali è notabile quella, che tocca della notizia ch'egli avea, che Aristotile, nel Libro delle cose naturali maravigliose affermava, che era fama, che alcuni merca-

tanti Cartaginesi avessero navigato per lo mare Atlantico in un' isola fertilissima, erudizione che fornì poi materia ne' tempi nostri a tanti dotti, ma non saprei se egualmente utili scritti. La natura stessa della impresa dimostra, che non già viaggio nuovo a conosciute terre, quali erano le Indie Orientali e la China, ma scoperta di terre affatto incognite si prometteva di fare Colombo; dappoichè pose per condizione la dignità di Governatore e di Vicerè delle terre, che si sarebbono scoperte. Più giusto l'Abate Tiraboschi, che non il Conte Algarotti verso il Colombo, dice bensì, che la prima idea di Colombo era di ritrovare un assai più breve tragitto per navigare alla China, per mezzo dell' Oceano occidentale; ma soggiunge poi, che a questa idea sottentrò la seconda, che fu eseguita di scoprir le terre che a lui sembrava, che rinvenir si dovessero in quel mare immenso. Pare per altro, che alcun poco diminuisca la gloria di questo suo altissimo pensiero, dando a divedere che contribuissero a farlo nascere le lettere recate da Ferdinando medesimo, scritte a Cristoforo da Paolo Toscanelli, Astronomo Fiorentino, con cui sin da Lisbona carteggiava il Colombo. Ma ben lungi di potergli quelle lettere far nascere in mente tal concetto, risulta dalle medesime, come osservò lo stesso Ferdinando Colombo, che appunto il Cosmografo Fiorentino era in errore, come quello che credeasi che le prime terre che ritrovar si dovessero, fossero il Catajo (che così allora chiamavasi la China), e l'Impero del gran

Storie di Ferd. Colombo, capo IX.

Tiraboschi, storia della Let. Ital. t. VI, part. II, pag. 179.

Storie di Ferd. Colombo, capo VIII,

Kam. La gloria adunque sia di aver concepita l'idea della scoperta dell'America, che di averla eseguita, fu non solo ragionata e non casuale, ma fu unicamente propria di Colombo.

Per ciò che appartiene poi alla impresa medesima, si è posto da taluno in dubbio, se il Colombo sia giunto a scoprire il primo il Continente di America. Sebbene, a dir vero, scoperte che furono le isole di Cuba, della Giamaica, della Spagnuola, e le altre adjacenti al golfo del Messico, si poteano dire spalancate le porte del nuovo mondo, e che altro più non rimanesse a fare, che entrarvi a' viaggiatori, che tennero dietro al Colombo; tuttavia defraudar non si dee di questa parte della sua gloria il Colombo medesimo. Ma questo punto è stato così pienamente trattato, e con tanto numero di testimonianze autorevolissime messo fuori controversia dall' Abate Tiraboschi, che altro a me non rimane, che rimettermi allo Storico della Letteratura Italiana. Mi basterà di accennare, che Pietro Martire d'Anghiera, che trovavasi allora in Ispagna, ragiona dell'approdar che fece Colombo alla terra di Paria nell'anno 1498, da lui riconosciuta per terra ferma; dal che ne viene esser certissimo, che Colombo scoprì il continente, quando continente sia, non isola, tutta l'America. Delle arti, con cui Amerigo Vespucci giunse a contrastar questa gloria al Colombo, e perfino a dare il nome all' America, ne ragiona abbastanza il Tiraboschi *, senza che necessario

Tirab. Storia della Lett. Ital., *loc. cit.*, pag. 187.

Tirabos., *loc. cit.*, pag. 188.

* Il P. Canovai, Professore di Matematica in Firenze, in una sua Dissertazione, che va unita al suo elogio del Vespucci, fa tutti gli sforzi per

sia il trattenersi in questo non troppo grato argomento. Piacemi assai più lo adoperarmi per raccogliere le memorie di quegli uomini, che si studiarono di esser grandi, che non nello scoprir gli artificj di quelli, che s' ingegnarono di sembrarlo. Già si provvide abbastanza da costoro alla propria gloria, anzi, a meglio dire, vanità, di cui furono più solleciti, che non del vero bene degli uomini; e circa questi artificj del VESPUCCI, più particolari chiarimenti aver si potrebbono mediante la Storia di America di D. Gio. Battista MUGNOS, che negli anni addietro si è stampata in Ispagna. Se fossero più conosciuti tra noi i libri Spagnuoli, una più chiara idea avremmo del concetto grande, in cui è tuttora il nome del COLOMBO presso quella Nazione: poichè dall' Abate D. Antonio EXIMENO sappiamo, che quel Regio Storiografo delle Indie, nel primo volume della sua Storia descrisse le vicende di quel uomo, raro, di una grandezza d'animo e di mente, e di una probità incomparabile, assicurandone il trionfo contro i suoi avidi ed ambiziosi rivali, tra' quali l' Abate EXIMENO annovera specialmente lo stesso Amerigo VESPUCCI *.

---

mostrare, che questi fu lo scopritor dell' America; ma il chiarissimo TIRABOSCHI, dopo di aver ponderate le ragioni del P. CANOVAI, non credette di dover cangiar di sentimento: *TIRAB., Storia della Lett. Ital., t. XI, giunte e correz. pag.* 162.

* V. la Lettera dell' Abate D. Antonio EXIMENO al chiarissimo D. Gio. Battista MUGNOS, in fronte al libro intitolato: *Lo spirito del MACCHIAVELLI, ossia Riflessioni sopra l' Elogio di Nicolò MACCHIAVELLI, in Cesena* 1795,

Un vanto del Colombo, di cui non tocca punto nè poco il Tiraboschi, e che eziandio il dotto Abate Andres a tutt' altri attribuisce, fuorchè al Colombo, mentre è incontrastabilmente proprio di lui, si è di avere osservato il primo le variazioni notabili della declinazione dell' ago calamitato tanto all' Oriente, come all' Occidente, rilevantissima scoperta nella Fisica magnetica; variazioni ridotte poscia a grande precisione dall'astronomo Inglese Hallejo, che formò tavola dei gradi di declinazione, diversi secondo la diversità de' tempi e de' luoghi; tavola perfezionata quindi dal De-l'isle. Dico le variazioni notabili: perciocchè la declinazione dell' ago magnetico dal polo, dovette di necessità esser nota a tutti quelli, che da prima

---

pag. 4 *e* 5, dove sono notabili le parole seguenti: *vi convien eziandio la sua chiara memoria* (di Cristoforo Colombo) *dalle imposture di Americo Vespuccio purgare.* Un Fiorentino anonimo, altamente offeso da questa espressione dell' Abate Eximeno, dettò nel 1796 una *Difesa di Amerigo Vespucci* di pochi fogli. Ma per poter asserire come fa l' anonimo Scrittore, che a torto sia stato il Vespucci accusato d' impostura, converrebbe prima recare ed esporre candidamente i documenti e le ragioni, che si trovano nella Storia del signor D. Gio. Battista Mugnos, quindi mostrar che non ne sono fondate le prove, il che tutto l' Anonimo Fiorentino in quel breve Scritto non fa (*di* 16 *pag. in* 8.°), impiegandone anche gran parte a difendere il Macchiavelli. Ad ogni modo non furono i primi, nè il Mugnos, nè l' Abate Eximeno a chiamar il Vespucci *impostore.* Così il chiamarono, dice il Tiraboschi (*loc. cit.* pag. 188), tutti gli Scrittori Spagnuoli seguiti da molti; e segnatamente da Charlevois: « *io vorrei* » *liberarlo* (conchiude il Tiraboschi), *da taccia cotanto odiosa* (d' impo» store), *ma confesso che incontro non leggieri difficoltà* ».

si valsero della Bussola; e di questa declinazione probabilmente intese parlare sin dall' anno 1269 quel Pietro ADSIGER, di cui fa menzione il TEVENOT. Ma la diversità delle variazioni orientale ed occidentale non poteva scoprirsi prima delle grandi navigazioni nell'Oceano, siccome me ne avverte gentilmente il nostro signor Abate di CALUSO, dotto in tante e sì diverse scienze, ma della Nautica in ispecie, anche per pratica espertissimo. Se la scoperta della Bussola, la sua origine, la perfezione ed il primo uso di quell'istromento mirabile, sono cose avvolte in mille controversie, come si può vedere presso l' Abate TIRABOSCHI, e presso l' Abate ANDRES succennati (sebben la gloria della invenzione venga comunemente, e più probabilmente attribuita agli Amalfitani); la scoperta della variazione delle declinazioni dell'ago calamitato dal polo, dovette appartenere a chi primo attraversò l'Oceano, e non vi ha dubbio che appartenga al COLOMBO.

V. Andres, Orig. progress., e stor. d'ogni Let. t. IV, pag. 552, ed ivi Muschenbrock, *de magnete, exper.* 97.

Tirab., Storia della Lett. Ital., t. IV, pag. 153 ad 162, Andres, *loc. cit.* p. 550.

Vero è, che l' erudito Doge FOSCARINI attribuisce tal vanto al suo Navigatore Veneziano Giovanni CABOTTO. Ma non essendo uscita alla luce, con grave sciagura degli studj migliori, quella parte della sua Opera insigne, dove della navigazione e del commercio de' Veneziani dovea ragionar *ex-professo*, non saprei su quali fondamenti ciò affermar potesse. La sola testimonianza, che riuscì al TIRABOSCHI di rintracciarne, si è quella di LIVIO Sanuto, Patrizio Veneto, che circa la metà del secolo XVI dettò una Geografia dell' Affrica; nè questi altrimenti il potè affermare, che sulla fede di un Guido GIANNETTI da Fano,

Foscarini, St. della Let. Ven., pag. 429.

Tirab., agg. alle Stor. letter., t. IX, p. 86.

che era presso il Re d'Inghilterra, quando il CABOTTO gli diè avviso della scoperta che fatto avea. Ma il precitato dotto Spagnuolo l'Abate ANDRES, dopo di avere asserito di non aver ritrovato fondamento veruno presso antichi scrittori del vanto, che si vuol dare al CABOTTO di questa scoperta da alcuni moderni, soggiunge, che la prima notizia che abbia egli rinvenuto di tale declinazione, è nella Storia delle Indie, di Gonzalo FERNANDEZ d' Oviedo. Avea questi dall' anno 1513 all' anno 1535 per otto volte attraversato l' Oceano; e della declinazione dell' ago magnetico parla in una maniera, che si scorge che supponea nuovo un tale fenomeno. Se però lo Scienziato vivente Spagnuolo avesse rivolte le Storie di Ferdinando COLOMBO, avrebbe potuto chiarirsi dell' epoca precisa dell' invenzione, e che tale fenomeno venne osservato dal suo Genitore sin nel suo primo viaggio fatto nell' anno 1492 per la scoperta dell' America. Questo fatto fu pure riferito dallo Storico Spagnuolo HERRERA, il quale asserisce, che tale variazione non era mai stata avvertita da nessuno per lo innanzi, del che molto si maravigliò il COLOMBO. Il CHARLEVOIX parimente nella sua Storia di S.t-Domingo, dice che una sì fatta novità diede non poco da pensare a que' Navigatori. Ad ogni modo, quello che dimostra ad evidenza che questa gloria non può toccare al CABOTTO, si è che, secondo la giusta osservazione dell'Autor dell'Elogio del COLOMBO stampato in Parma, i viaggi del CABOTTO furono posteriori alla scoperta del nuovo mondo: perciocchè le Patenti accor-

Andres, Dell' orig e progres. d'ogni Lett., t. IV, pag. 552.

Storie di D. Ferd. Colombo, cap. XIX.

Herrera, dec. I, lib. I.

Charlev., Hist. de S.-Doming. liv. I, p. 81.

Elogio stor. di Crist. Colombo, p. 61, nota (18).

date dal Re d'Inghilterra ARRIGO VII, a Giovanni CABOTTO, ed inserite negli Atti pubblici d'Inghilterra del Rymer, portano la data dell' anno 1496. Anche ultimamente l'Abate Carlo AMORETTI, nella Introduzione al Viaggio fatto da Antonio PIGAFETTA, patrizio Vicentino, sulla squadra del famoso MAGAGLIANES negli anni 1519 sino al 1522, da lui per la prima volta pubblicato tratto da un Codice della Biblioteca Ambrosiana, molto bene avvertì questa gloria da pochi avvertita (sebbene incontrastabile) del COLOMBO, di aver trovato il primo la declinazione dell' ago magnetico. Così la scoperta dell' America, che senza la Bussola non si sarebbe potuta tentare giammai, servì pure a perfezionarla; e ciò per opera dello stesso Eroe, che se ne valse, che fece sul Globo terracqueo ciò appunto, che un altro valoroso Italiano il GALILEO fece poi rispetto al Cielo, perfezionando, anzi piuttosto inventando l' istromento delle sue maravigliose scoperte astronomiche il Telescopio, che il caso avea offerto ad un artefice Olandese.

Primo viaggio intorno al Globo, del Cav. Anton. Pigafetta ec. Milano 1800.

Se dal vantaggio poi, che dallo avere sì ampiamente dilatati per gli uomini i confini del Mondo, ne derivò alla umanità tutta, si vuol far ragione del merito di chi condusse a termine l'impresa, altra mai non ne fu più illustre e degna di essere maggiormente celebrata. Di tutti i memorabili evenimenti della Storia, osserva giustamente un chiaro Scrittore Inglese il ROBERTSON, che alcuno mai non ne fu più rilevante, e che abbia cagionato variazion più notabile nelle relazioni tra le

Robert. An historical disquisit. concerning ancient India, sect. III, pag. 140 142, Basil.

diverse parti del Globo; evenimento che produsse in fine quel cangiamento d' idee di commercio, e quell' ordine di cose, che costituisce la principale differenza, che passa tra i costumi e la politica degli antichi, e de' moderni tempi. Il possesso delle immense regioni, ricche non tanto di oro, che delle produzioni più rare della natura, di cui il COLOMBO fece dono alla Spagna, diffuse in tutta Europa uno spirito sì fatto d' industria, ed eccitò una tale attività, che da se sola bastò per dirigere, per nuove ed insolite vie, il corso de' traffici. Del rimanente, per coloro che non temono di trovare encomiate le grandi imprese degli Italiani, dagli Scrittori Italiani medesimi, grato riuscir dee il leggere ciò che tanto prima del ROBERTSON ne lasciò scritto il Cardinal BEMBO nelle sue Storie, chiamando quel fatto il più grande ed il più magnifico di quanti alcuna età avesse veduti giammai; ed il SEGNI, dopo aver parlato a lungo nelle sue Storie delle scoperte del nuovo Mondo, conchiude essere stata quella impresa degna di maraviglia grandissima, e di sommo pregio, onde chi la recò ad effetto, meritava, a giudizio suo, maggior lode, che non ERCOLE e BACCO, che furono tenuti Dei, e non recarono tanta utilità a' mortali.

Petri Bembi, Rerum Venet., hist. lib. VI in prine.

Storie di Bern. Segni, lib. VII, p. 243.

Nuovo mondo pertanto diede il COLOMBO alla Spagna, giusta quel breve e semplice, ma sugoso e magnifico elogio, che narra il figliuol suo essere stato scolpito sulla tomba di lui, per ordine del Re Cattolico; e non solo il diede alla Spagna, ma all' Europa intera. Ma il vantaggio

A Castigliay. Leon nuevo Mondo dio Colon, Stor. di Ferdin. Colombo, cap. CVIII.

più grande recato da quell' Eroe, non consiste tanto nello essersi colla scoperta dell' America arricchita l' Europa, ampliata la sfera delle umane cognizioni, ed aperto un più vasto campo alla industria, all' attività degli uomini animosi, quanto perchè appunto sì gran parte di mondo si trasse mediante di essa dalla barbarie, e da feroci costumi alla civile vita. Di fatti gli Americani, sebbene conservino tuttora un odio inveterato contro gli antichi loro conquistatori, a tal segno, che in S. Domingo si è spenta totalmente la popolazione Indiana, per non aver voluto, per quanto assicurasi, due sole figlie che ne rimanevano ancora, trent' anni sono circa, accasarsi con Ispagnuoli; hanno con tutto ciò in venerazione il nome del Colombo, e dolce e gradita per essi è oltremodo la rimembranza di lui. Tre dotti Americani di Provincie diverse, consultati dal Gregoire per tessere la sua apologia di Bartolommeo de Las-Casas inserita negli ultimi volumi dell' Instituto di Parigi asserirono, che il voto unanime de' Compatriotti loro era di veder innalzate due statue nel nuovo mondo, una a Cristoforo Colombo, e l' altra a Bartolommeo de Las-Casas, come ai due loro più insigni benefattori; sentesi pure, che alcuni recenti scrittori Anglo-Americani usano di chiamar Colombia, anzichè America il loro continente, e mostrano la più alta venerazione pel Colombo. Che se ne vennero troppo presto da quelle contrade mali fisici, e gravi danni agli Stati di Europa, onde ai vani declamatori, ed agli applauditi sofisti fu poi soggetto di paradossi lo scopri-

Apologie de Barth. de Las-Casas, par le cit. Gregoire, Mém. de l'Instit. nat. ec., Sciences morales et politiq.; t. IV, Paris an XI, pag. 66, e pag. 73.

mento dell'America, si è perchè gli Europei aveano portato prima in quelle rimote regioni, in un colle arti del Mondo antico, la loro dissolutezza, la cupidigia loro, la loro indocilità, e la superba sfrenata brama di signoreggiare, e di non essere signoreggiati. Se tutti coloro, che dall'Europa passarono in America avessero avuto le virtù di Colombo, nè l'America avrebbe avuto ragion di dolersi dell'Europa, nè giusto motivo l'Europa di lagnarsi dell'America.

CAPO II.

Importanza di accertar la patria di Cristoforo Colombo.

Ma grande pur sia, e degno d'immortale fama il Colombo, a che monta, dirà più d'uno, il cercarne la patria? Basti alla gloria d'Italia, se il vanto nazionale in qualche conto tener si dee, il sapere che fu Italiano, intorno alla qual cosa non vi ha contesa veruna. Io certamente non dirò mai, che lo scoprir la patria del Colombo, sia impresa da eguagliarsi allo scoprimento dell'America; che anzi io sono sempre stato d'avviso, che quelle minute municipali controversie, per cui si fregiano di eccessive non dovute lodi uomini mediocri, e si deprime sovente il vero merito altrui, sieno niente confacenti a chi nutre spiriti generosi in cuore. Ma questo non toglie, che una determinata contrada vantar non si possa di aver prodotto un uomo

grande. Trascurando di pregiarsi di aver prodotti uomini grandi, si trascura pure di apprezzarne, e di imitarne le lodevoli azioni. Ben diversa è la nobile emulazione, che invita e sprona a gareggiar nella carriera della gloria cogli uomini più preclari, sebben d'altra contrada, da quella bassa invidia propria di animi vili, che rende ingiusto verso il merito altrui, defraudandoli delle ben dovute lodi, e che chiude gli occhi alla luce che gli abbaglia. La prima è stimolo ed alimento, la seconda, morte d'ogni virtù.

Da questa emulazione lodevole ne raccolse frutti amplissimi l'Italia, segnatamente nelle cose di Lettere, e nelle Arti di pace; e tra i fatti, che alle Arti di pace riferir si debbano, il più illustre, il più memorabile e vantaggioso, fu al certo la scoperta delle Indie Occidentali, frutto della emulazione delle Italiane Nazioni navigatrici. Non pochi Scrittori nostri, e moltissimi che si vantano tra noi di Scienza politica, non lasciano di ripetere, che danno grandissimo ne venne alla Nazione Italiana dal non essersi mai potuta riunire in un solo corpo dopo il Mille, e dallo aver dovuto restare divisa in tanti Stati e dominj diversi; condizione di cose, a cui, abbagliati dalle rumorose agitazioni di più vaste, ma non più fortunate regioni, attribuiscono un avvilimento ideale, una sognata miseria. Ma se nel fine del secolo XV, e nel principio del susseguente (che fu appunto l'epoca dello scoprimento dell'America) non si fosse trovata divisa l'Italia in tanti dominj, avrebbe forse potuto meritarsi

dal dotto Inglese, recente scrittore della vita di Lorenzo De' Medici il Dottor Guglielmo Roscoe *, quello splendido elogio, che a que' tempi ciascheduna delle città Italiche chiamar potevasi una nuova Atene? Soggiunge egli che questa, ch'ei chiama fortunata contrada, vantava Storici, Poeti, Oratori ed Artisti, che contrastar potevano la gloria a' nomi più grandi dell'antichità; che le principali città venivano a nobile gara tra loro di scienza ed ingegno, e che tanto maggiore era lo splendor delle Corti, quanto più grande era il numero, e più rari i talenti de' Letterati che le illustravano colla presenza loro.

Vita di Lorenzo De' Medici, del Dottor Gugliel. Roscoe, versione dall'Inglese, Pisa 1799, prefaz. pag. VIII e IX.

Ora, se tutte le Provincie d'Italia si fossero ridotte sotto un solo governo, non solo parlato sarebbesi unicamente di Roma, ovvero di Napoli, o di Milano, ma quella stessa capitale non sarebbe per avventura pervenuta alla celebrità nelle scienze e nelle arti, a cui pervennero moltissime città capitali di piccioli Stati, e città eziandio di provincia, come, per tacer di Firenze, furono e Mantova, e Modena, e Ferrara, e Bologna, e Ve-

* Tale fu l'incontro ch'ebbe quest'opera nella contrada dei Clarendon, degli Hume, dei Robertson, dei Gibbon, che un vecchio M.r Walpole, dopo averla letta, spedì a Liverpool, patria del Dottore Roscoe, il miglior pittore di Londra, scrivendo all'Autore, che la sua età ed i suoi incomodi l'impedivano di recarsi a Liverpool per conoscerlo di persona, onde il pregava di permettergli di cercarne il compenso, mediante il ritratto di lui, da collocarsi onorevolmente nella sua Biblioteca.—*Mémoires de Gibbon, t. I, Paris an V, cap. XIV, pag.* 152, (*nota del Traduttore Francese*).

rona, ed Urbino, e tante altre per rari ingegni celebratissime. E qual felicità mai ne derivò alla Italia antica dallo essersi a' tempi de' Romani ridotta sotto un solo governo, ed in un solo corpo? Prescindo da' torrenti di sangue Italiano versato da' Romani per soggiogar i nazionali loro. Operata che fu, per così fatta crudel maniera, la conquista di tutta l' Italia, ne furono forse più felici i popoli? Le guerre e le conquiste straniere, Silla, Mario, i Triumviri, e poi (dopo Augusto) tanti Imperadori malvagi, quale forsennato, qual furibondo, dal dissimulatore Tiberio, infino a Comodo gladiatore, ed allo osceno Eliogabalo, quale felicità poteano lasciar godere agli Italiani? Era l'Italia, come ottimamente riflette Antonio Cocchi, la più florida, la più beata parte del mondo, prima che il genio turbolento e rapace de' Romani avesse la forza di guastarla. E dopo che le Provincie Italiane passarono sotto il giogo de' Romani, produssero forse gli uomini grandi, che aveano prodotto prima? Che diremo della Magna Grecia antica scuola de' Pitagorici, piena di Filosofi, di Artisti, tanto colta *ab antico*, che si credette da taluni patria persino di Omero? che della Sicilia? Si trovano più forse in Sicilia, dopo la dominazione de' Romani, un Teocrito, un Archimede? Osservò il succennato Cocchi, del pari dotto Grecista, che valente Medico ed antiquario, che quelle stupende medaglie, che sembrano camei, scompajono affatto a' tempi Romani in Sicilia. Altre memorie non si hanno più delle arti Siciliane, eccetto le rapine

Cocchi Vitto Pitagorico, pag. 14 e 15.

Cocchi, *loc. cit.* pag. 13.

de' monumenti antichi fatte da VERRE, ed in vece degli encomj del munifico GERONE, le invettive giustissime di TULLIO contro il Proconsole depredatore. Che diremo poi dell'antica Etruria, di quella Provincia, che nella Storia moderna è l'Attica dell'Italia, e porta il primo vanto di coltura e d'ingegno? I Romani ne soffocarono per sì fatto modo gli spiriti, che ne andò spenta persino la lingua; e forse non ne avremmo gli scarsi monumenti che ce ne rimangono, se MECENATE non fosse stato originario Toscano. Ognun sa, che ORAZIO favorito del Ministro di Augusto pregiava gli antichi cimelj Etruschi. Non parlo de' Liguri sì antichi, sì estesi, sì famosi, emuli degli Etruschi, che con tanta bravura, e sì lungamente difesero contro i Romani la propria libertà; non delle Provincie dell'Adria, non delle altre dell'Italia tutta, immerse nelle tenebre, e prima per arti Greche o Toscane floridissime, e ciò per opera degli altieri Romani, per indole distruttori, come li chiama il VERRI, e più illustri che felici, se illustre chiamar si può chi per atroci fatti divien famoso.

Tyrrhena sigilla, *Horat. lib. II, Ep.* 2.

V. Verri, Notti Romane.

Quanto più degni di lode e di riconoscenza non sono gli studj e le arti degli Italiani dopo il Mille? quanto più utili alla umanità tutta? quanto essi medesimi più fortunati, mediante la divisione degli Stati tanto deplorata da certuni? Che sì fatto scompartimento dell'Italia moderna in parecchi Stati e dominj non abbia recato pregiudicio alla felicità della Nazione, è pienamente conforme a quanto ne scrive con Inglese profondità il savio

Ferguson Hist. of civil society sec. X, of *nation. felicity* p. 90 e 59.

autore della Storia della Società civile Ferguson, perfettamente adattandosi il fatto colle speculazioni sue. Troppo lunga cosa sarebbe il riferir quanto egli vien divisando intorno a questo particolare nel ragionar che fa della vera felicità delle Nazioni. Osserva egli, che quando le Nazioni sono ristrette ad angusti confini, si godono più agevolmente i vantaggi di poter spiegare le naturali doti dell' ingegno, e di mettere in esercizio la propria virtù, veri pregj degli animi ingenui, attivi, e generosi, nel che, a parere di lui, consiste l' umana felicità. Biasima perciò quel concetto, in cui si tiene l' Impero Romano, la cui grandezza fu fatale alla virtù, ed alla felicità del genere umano. L' emulazione delle Nazioni procede dalla division loro. Atene, dice egli ingegnosamente, era necessaria a Sparta per farle dar prova della sua virtù, come l'acciajo è necessario alla selce, per mandar fuori scintille di fuoco; e se le città della Grecia fossero state unite sotto un solo capo, non avremmo inteso mai a parlare di Epaminonda, nè di Trasibulo, di Licurgo, nè di Solone. Diversi distinti e separati Governi danno campo di mostrar l' abilità, ed aprono un teatro di gloria a molti. Ne' piccioli Stati della Grecia, quasi in ogni villaggio trovavansi tutte le parti che formano una Nazione. Ogni picciolo distretto era il seminario di uomini rarissimi; e ciò che è al presente un angolo meschino di un grande Impero, fu il campo, da cui raccolse il genere umano la messe più abbondante di gloria; Che all' incontro a difetto di

emulazione attribuisce il GIBBON la decadenza dell'Impero de' Greci ne' bassi tempi.

Gibbon, Hist. of decad and fall of Roum emp., chap. LIII, t. X, p. 59, Basil.

Il ritratto dell'antica Grecia non è forse in tutto conforme a quello della moderna Italia, segnatamente nel secolo in cui nacque il COLOMBO? L'essere gli Stati d'Italia piccioli fu appunto la cagione, per cui gl'Italiani sono grandi. Se le gare de' traffici e del dominio de' mari tra Pisani ed Amalfitani, tra Genovesi e Veneziani, aprirono le vie a formar quel uomo, che dovea scoprire il Nuovo Mondo, non fu più vantaggioso al Mondo tutto, non che all'Italia, che questa emulazione tra que' diversi Dominj si eccitasse? Ma, postochè l'emulazione è particolar pregio e frutto naturale di un tale ordine di cose, a' Savj di ciascuna Nazione veramente amici degli uomini, premer dee, che si mantenga acceso un sì nobil fuoco. Che sarebbe stata la Storia di tante picciole Nazioni così instruttiva e curiosa, se l'Italia fosse stata riunita in un solo corpo? La storia di Firenze, che è la storia di poco più di quattrocento mila persone, è letta e studiata * da

* Grandissima pratica delle Storie Italiane, e non pur di Firenze, ma di molte altre assai minori Città ha dimostrato l'Americano ADAMS, che fu il principale Legislatore degli Stati uniti di America, nel suo celebre Libro intorno alla costituzione delle Repubbliche antiche e moderne. La prima delle sue lettere si aggira intorno a S. Marino; e di questo sì piccolo Stato hanno pure scritto *ex professo* due altri famosi Inglesi, uno più antico, cioè ADDISON, l'altro più recente, di cui se ne trova un buon estratto nella Biblioteca Britannica di Ginevra. Aggiungeremo, che in quest'anno medesimo 1804, il Cavaliere Melchior DELFICO, divenuto cittadino di S. Marino, ne pubblicò in Milano la Storia.

date dal Re d'Inghilterra ARRIGO VII, a Giovanni CABOTTO, ed inserite negli Atti pubblici d'Inghilterra del Rymer, portano la data dell' anno 1496. Anche ultimamente l'Abate Carlo AMORETTI, nella Introduzione al Viaggio fatto da Antonio PIGAFETTA, patrizio Vicentino, sulla squadra del famoso MAGAGLIANES negli anni 1519 sino al 1522, da lui per la prima volta pubblicato tratto da un Codice della Biblioteca Ambrosiana, molto bene avvertì questa gloria da pochi avvertita (sebbene incontrastabile) del COLOMBO, di aver trovato il primo la declinazione dell' ago magnetico. Così la scoperta dell' America, che senza la Bussola non si sarebbe potuta tentare giammai, servì pure a perfezionarla; e ciò per opera dello stesso Eroe, che se ne valse, che fece sul Globo terracqueo ciò appunto, che un altro valoroso Italiano il GALILEO fece poi rispetto al Cielo, perfezionando, anzi piuttosto inventando l' istromento delle sue maravigliose scoperte astronomiche il Telescopio, che il caso avea offerto ad un artefice Olandese.

Primo viaggio intorno al Globo, del Cav. Anton. Pigafetta ec. Milano 1800.

Se dal vantaggio poi, che dallo avere sì ampiamente dilatati per gli uomini i confini del Mondo, ne derivò alla umanità tutta, si vuol far ragione del merito di chi condusse a termine l'impresa, altra mai non ne fu più illustre e degna di essere maggiormente celebrata. Di tutti i memorabili evenimenti della Storia, osserva giustamente un chiaro Scrittore Inglese il ROBERTSON, che alcuno mai non ne fu più rilevante, e che abbia cagionato variazion più notabile nelle relazioni tra le

Robert. An historical disquisit. concerning ancient India, sect. III, pag. 140 142, Basil.

diverse parti del Globo; evenimento che produsse in fine quel cangiamento d' idee di commercio, e quell' ordine di cose, che costituisce la principale differenza, che passa tra i costumi e la politica degli antichi, e de' moderni tempi. Il possesso delle immense regioni, ricche non tanto di oro, che delle produzioni più rare della natura, di cui il COLOMBO fece dono alla Spagna, diffuse in tutta Europa uno spirito sì fatto d' industria, ed eccitò una tale attività, che da se sola bastò per dirigere, per nuove ed insolite vie, il corso de' traffici. Del rimanente, per coloro che non temono di trovare encomiate le grandi imprese degli Italiani, dagli Scrittori Italiani medesimi, grato riuscir dee il leggere ciò che tanto prima del ROBERTSON ne lasciò scritto il Cardinal BEMBO nelle sue Storie, chiamando quel fatto il più grande ed il più magnifico di quanti alcuna età avesse veduti giammai; ed il SEGNI, dopo aver parlato a lungo nelle sue Storie delle scoperte del nuovo Mondo, conchiude essere stata quella impresa degna di maraviglia grandissima, e di sommo pregio, onde chi la recò ad effetto, meritava, a giudizio suo, maggior lode, che non ERCOLE e BACCO, che furono tenuti Dei, e non recarono tanta utilità a' mortali.

Petri Bembi, Rerum Venet. hist. lib. VI in prine.

Storie di Bern. Segni, lib. VII, p. 243.

Nuovo mondo pertanto diede il COLOMBO alla Spagna, giusta quel breve e semplice, ma sugoso e magnifico elogio, che narra il figliuol suo essere stato scolpito sulla tomba di lui, per ordine del Re Cattolico; e non solo il diede alla Spagna, ma all' Europa intera. Ma il vantaggio

A Castigliay. Leon nuevo Mondo dio Colon, Stor. di Ferdin. Colombo, cap. CVIII.

più grande recato da quell' Eroe, non consiste tanto nello essersi colla scoperta dell'America arricchita l' Europa, ampliata la sfera delle umane cognizioni, ed aperto un più vasto campo alla industria, all'attività degli uomini animosi, quanto perchè appunto sì gran parte di mondo si trasse mediante di essa dalla barbarie, e da feroci costumi alla civile vita. Di fatti gli Americani, sebbene conservino tuttora un odio inveterato contro gli antichi loro conquistatori, a tal segno, che in S. Domingo si è spenta totalmente la popolazione Indiana, per non aver voluto, per quanto assicurasi, due sole figlie che ne rimanevano ancora, trent'anni sono circa, accasarsi con Ispagnuoli; hanno con tutto ciò in venerazione il nome del Colombo, e dolce e gradita per essi è oltremodo la rimembranza di lui. Tre dotti Americani di Provincie diverse, consultati dal Gregoire per tessere la sua apologia di Bartolommeo de Las-Casas inserita negli ultimi volumi dell'Instituto di Parigi asserirono, che il voto unanime de' Compatriotti loro era di veder innalzate due statue nel nuovo mondo, una a Cristoforo Colombo, e l' altra a Bartolommeo de Las-Casas, come ai due loro più insigni benefattori; sentesi pure, che alcuni recenti scrittori Anglo-Americani usano di chiamar Colombia, anzichè America il loro continente, e mostrano la più alta venerazione pel Colombo. Che se ne vennero troppo presto da quelle contrade mali fisici, e gravi danni agli Stati di Europa, onde ai vani declamatori, ed agli applauditi sofisti fu poi soggetto di paradossi lo scopri-

Apologie de Barth. de Las-Casas, par le cit. Gregoire, Mém. de l'Instit. nat. ec., Sciences morales et politiq.; t. IV, Paris an XI, pag. 66, e pag. 73.

mento dell'America, si è perchè gli Europei aveano portato prima in quelle rimote regioni, in un colle arti del Mondo antico, la loro dissolutezza, la cupidigia loro, la loro indocilità, e la superba sfrenata brama di signoreggiare, e di non essere signoreggiati. Se tutti coloro, che dall'Europa passarono in America avessero avuto le virtù di Colombo, nè l'America avrebbe avuto ragion di dolersi dell'Europa, nè giusto motivo l'Europa di lagnarsi dell'America.

CAPO II.

Importanza di accertar la patria di Cristoforo Colombo.

Ma grande pur sia, e degno d'immortale fama il Colombo, a che monta, dirà più d'uno, il cercarne la patria? Basti alla gloria d'Italia, se il vanto nazionale in qualche conto tener si dee, il sapere che fu Italiano, intorno alla qual cosa non vi ha contesa veruna. Io certamente non dirò mai, che lo scoprir la patria del Colombo, sia impresa da eguagliarsi allo scoprimento dell'America; che anzi io sono sempre stato d'avviso, che quelle minute municipali controversie, per cui si fregiano di eccessive non dovute lodi uomini mediocri, e si deprime sovente il vero merito altrui, sieno niente confacenti a chi nutre spiriti generosi in cuore. Ma questo non toglie, che una determinata contrada vantar non si possa di aver prodotto un uomo

grande. Trascurando di pregiarsi di aver prodotti uomini grandi, si trascura pure di apprezzarne, e di imitarne le lodevoli azioni. Ben diversa è la nobile emulazione, che invita e sprona a gareggiar nella carriera della gloria cogli uomini più preclari, sebben d'altra contrada, da quella bassa invidia propria di animi vili, che rende ingiusto verso il merito altrui, defraudandoli delle ben dovute lodi, e che chiude gli occhi alla luce che gli abbaglia. La prima è stimolo ed alimento, la seconda, morte d'ogni virtù.

Da questa emulazione lodevole ne raccolse frutti amplissimi l'Italia, segnatamente nelle cose di Lettere, e nelle Arti di pace; e tra i fatti, che alle Arti di pace riferir si debbano, il più illustre, il più memorabile e vantaggioso, fu al certo la scoperta delle Indie Occidentali, frutto della emulazione delle Italiane Nazioni navigatrici. Non pochi Scrittori nostri, e moltissimi che si vantano tra noi di Scienza politica, non lasciano di ripetere, che danno grandissimo ne venne alla Nazione Italiana dal non essersi mai potuta riunire in un solo corpo dopo il Mille, e dallo aver dovuto restare divisa in tanti Stati e dominj diversi; condizione di cose, a cui, abbagliati dalle rumorose agitazioni di più vaste, ma non più fortunate regioni, attribuiscono un avvilimento ideale, una sognata miseria. Ma se nel fine del secolo XV, e nel principio del susseguente (che fu appunto l'epoca dello scoprimento dell'America) non si fosse trovata divisa l'Italia in tanti dominj, avrebbe forse potuto meritarsi

dal dotto Inglese, recente scrittore della vita di Lorenzo De' Medici il Dottor Guglielmo Roscoe*, quello splendido elogio, che a que' tempi ciascheduna delle città Italiche chiamar potevasi una nuova Atene? Soggiunge egli che questa, ch'ei chiama fortunata contrada, vantava Storici, Poeti, Oratori ed Artisti, che contrastar potevano la gloria a' nomi più grandi dell'antichità; che le principali città venivano a nobile gara tra loro di scienza ed ingegno, e che tanto maggiore era lo splendor delle Corti, quanto più grande era il numero, e più rari i talenti de' Letterati che le illustravano colla presenza loro.

Vita di Lorenzo De' Medici, del Dottor Gugliel. Roscoe, versione dall'Inglese, Pisa 1799, prefaz. pag. VIII e IX.

Ora, se tutte le Provincie d'Italia si fossero ridotte sotto un solo governo, non solo parlato sarebbesi unicamente di Roma, ovvero di Napoli, o di Milano, ma quella stessa capitale non sarebbe per avventura pervenuta alla celebrità nelle scienze e nelle arti, a cui pervennero moltissime città capitali di piccioli Stati, e città eziandio di provincia, come, per tacer di Firenze, furono e Mantova, e Modena, e Ferrara, e Bologna, e Ve-

---

* Tale fu l'incontro ch'ebbe quest'opera nella contrada dei Clarendon, degli Hume, dei Robertson, dei Gibbon, che un vecchio M.r Walpole, dopo averla letta, spedì a Liverpool, patria del Dottore Roscoe, il miglior pittore di Londra, scrivendo all'Autore, che la sua età ed i suoi incomodi l'impedivano di recarsi a Liverpool per conoscerlo di persona, onde il pregava di permettergli di cercarne il compenso, mediante il ritratto di lui, da collocarsi onorevolmente nella sua Biblioteca.—*Mémoires de Gibbon, t. I, Paris an V, cap. XIV, pag.* 152, (*nota del Traduttore Francese*).

date dal Re d'Inghilterra ARRIGO VII, a Giovanni CABOTTO, ed inserite negli Atti pubblici d'Inghilterra del Rymer, portano la data dell' anno 1496. Anche ultimamente l'Abate Carlo AMORETTI, nella Introduzione al Viaggio fatto da Antonio PIGAFETTA, patrizio Vicentino, sulla squadra del famoso MAGAGLIANES negli anni 1519 sino al 1522, da lui per la prima volta pubblicato tratto da un Codice della Biblioteca Ambrosiana, molto bene avvertì questa gloria da pochi avvertita (sebbene incontrastabile) del COLOMBO, di aver trovato il primo la declinazione dell' ago magnetico. Così la scoperta dell' America, che senza la Bussola non si sarebbe potuta tentare giammai, servì pure a perfezionarla; e ciò per opera dello stesso Eroe, che se ne valse, che fece sul Globo terracqueo ciò appunto, che un altro valoroso Italiano il GALILEO fece poi rispetto al Cielo, perfezionando, anzi piuttosto inventando l' istromento delle sue maravigliose scoperte astronomiche il Telescopio, che il caso avea offerto ad un artefice Olandese.

Primo viaggio intorno al Globo, del Cav. Anton. Pigafetta ec. Milano 1800.

Se dal vantaggio poi, che dallo avere sì ampiamente dilatati per gli uomini i confini del Mondo, ne derivò alla umanità tutta, si vuol far ragione del merito di chi condusse a termine l'impresa, altra mai non ne fu più illustre e degna di essere maggiormente celebrata. Di tutti i memorabili evenimenti della Storia, osserva giustamente un chiaro Scrittore Inglese il ROBERTSON, che alcuno mai non ne fu più rilevante, e che abbia cagionato variazion più notabile nelle relazioni tra le

Robert. An historical disquisit. concerning ancient India, sect. III, pag. 140 142, Basil.

diverse parti del Globo; evenimento che produsse in fine quel cangiamento d' idee di commercio, e quell' ordine di cose, che costituisce la principale differenza, che passa tra i costumi e la politica degli antichi, e de' moderni tempi. Il possesso delle immense regioni, ricche non tanto di oro, che delle produzioni più rare della natura, di cui il COLOMBO fece dono alla Spagna, diffuse in tutta Europa uno spirito sì fatto d' industria, ed eccitò una tale attività, che da se sola bastò per dirigere, per nuove ed insolite vie, il corso de' traffici. Del rimanente, per coloro che non temono di trovare encomiate le grandi imprese degli Italiani, dagli Scrittori Italiani medesimi, grato riuscir dee il leggere ciò che tanto prima del ROBERTSON ne lasciò scritto il Cardinal BEMBO nelle sue Storie, chiamando quel fatto il più grande ed il più magnifico di quanti alcuna età avesse veduti giammai; ed il SEGNI, dopo aver parlato a lungo nelle sue Storie delle scoperte del nuovo Mondo, conchiude essere stata quella impresa degna di maraviglia grandissima, e di sommo pregio, onde chi la recò ad effetto, meritava, a giudizio suo, maggior lode, che non ERCOLE e BACCO, che furono tenuti Dei, e non recarono tanta utilità a' mortali.

Petri Bembi, Rerum Venet., hist. lib. VI in prine.

Storie di Bern. Segni, lib. VII, p. 243.

Nuovo mondo pertanto diede il COLOMBO alla Spagna, giusta quel breve e semplice, ma sugoso e magnifico elogio, che narra il figliuol suo essere stato scolpito sulla tomba di lui, per ordine del Re Cattolico; e non solo il diede alla Spagna, ma all' Europa intera. Ma il vantaggio

A Castigliay. Leon nuevo Mondo dio Colon, Stor. di Ferdin. Colombo, cap. CVIII.

più grande recato da quell' Eroe, non consiste tanto nello essersi colla scoperta dell' America arricchita l' Europa, ampliata la sfera delle umane cognizioni, ed aperto un più vasto campo alla industria, all' attività degli uomini animosi, quanto perchè appunto sì gran parte di mondo si trasse mediante di essa dalla barbarie, e da feroci costumi alla civile vita. Di fatti gli Americani, sebbene conservino tuttora un odio inveterato contro gli antichi loro conquistatori, a tal segno, che in S. Domingo si è spenta totalmente la popolazione Indiana, per non aver voluto, per quanto assicurasi, due sole figlie che ne rimanevano ancora, trent' anni sono circa, accasarsi con Ispagnuoli; hanno con tutto ciò in venerazione il nome del Colombo, e dolce e gradita per essi è oltremodo la rimembranza di lui. Tre dotti Americani di Provincie diverse, consultati dal Gregoire per tessere la sua apologia di Bartolommeo de Las-Casas inserita negli ultimi volumi dell' Instituto di Parigi asserirono, che il voto unanime de' Compatriotti loro era di veder innalzate due statue nel nuovo mondo, una a Cristoforo Colombo, e l' altra a Bartolommeo de Las-Casas, come ai due loro più insigni benefattori; sentesi pure, che alcuni recenti scrittori Anglo-Americani usano di chiamar Colombia, anzichè America il loro continente, e mostrano la più alta venerazione pel Colombo. Che se ne vennero troppo presto da quelle contrade mali fisici, e gravi danni agli Stati di Europa, onde ai vani declamatori, ed agli applauditi sofisti fu poi soggetto di paradossi lo scopri-

Apologie de Barth. de Las-Casas, par le cit. Gregoire, Mém. de l'Instit. nat. ec., Sciences morales et politiq.; t. IV, Paris an XI, pag. 66, e pag. 73.

mento dell'America, si è perchè gli Europei aveano portato prima in quelle rimote regioni, in un colle arti del Mondo antico, la loro dissolutezza, la cupidigia loro, la loro indocilità, e la superba sfrenata brama di signoreggiare, e di non essere signoreggiati. Se tutti coloro, che dall'Europa passarono in America avessero avuto le virtù di Colombo, nè l'America avrebbe avuto ragion di dolersi dell'Europa, nè giusto motivo l'Europa di lagnarsi dell'America.

CAPO II.

Importanza di accertar la patria di Cristoforo Colombo.

Ma grande pur sia, e degno d'immortale fama il Colombo, a che monta, dirà più d'uno, il cercarne la patria? Basti alla gloria d'Italia, se il vanto nazionale in qualche conto tener si dee, il sapere che fu Italiano, intorno alla qual cosa non vi ha contesa veruna. Io certamente non dirò mai, che lo scoprir la patria del Colombo, sia impresa da eguagliarsi allo scoprimento dell'America; che anzi io sono sempre stato d'avviso, che quelle minute municipali controversie, per cui si fregiano di eccessive non dovute lodi uomini mediocri, e si deprime sovente il vero merito altrui, sieno niente confacenti a chi nutre spiriti generosi in cuore. Ma questo non toglie, che una determinata contrada vantar non si possa di aver prodotto un uomo

grande. Trascurando di pregiarsi di aver prodotti uomini grandi, si trascura pure di apprezzarne, e di imitarne le lodevoli azioni. Ben diversa è la nobile emulazione, che invita e sprona a gareggiar nella carriera della gloria cogli uomini più preclari, sebben d'altra contrada, da quella bassa invidia propria di animi vili, che rende ingiusto verso il merito altrui, defraudandoli delle ben dovute lodi, e che chiude gli occhi alla luce che gli abbaglia. La prima è stimolo ed alimento, la seconda, morte d'ogni virtù.

Da questa emulazione lodevole ne raccolse frutti amplissimi l'Italia, segnatamente nelle cose di Lettere, e nelle Arti di pace; e tra i fatti, che alle Arti di pace riferir si debbano, il più illustre, il più memorabile e vantaggioso, fu al certo la scoperta delle Indie Occidentali, frutto della emulazione delle Italiane Nazioni navigatrici. Non pochi Scrittori nostri, e moltissimi che si vantauo tra noi di Scienza politica, non lasciano di ripetere, che danno grandissimo ne venne alla Nazione Italiana dal non essersi mai potuta riunire in un solo corpo dopo il Mille, e dallo aver dovuto restare divisa in tanti Stati e dominj diversi; condizione di cose, a cui, abbagliati dalle rumorose agitazioni di più vaste, ma non più fortunate regioni, attribuiscono un avvilimento ideale, una sognata miseria. Ma se nel fine del secolo XV, e nel principio del susseguente (che fu appunto l'epoca dello scoprimento dell'America) non si fosse trovata divisa l'Italia in tanti dominj, avrebbe forse potuto meritarsi

dal dotto Inglese, recente scrittore della vita di Lorenzo De' Medici il Dottor Guglielmo Roscoe*, quello splendido elogio, che a que' tempi ciascheduna delle città Italiche chiamar potevasi una nuova Atene? Soggiunge egli che questa, ch' ei chiama fortunata contrada, vantava Storici, Poeti, Oratori ed Artisti, che contrastar potevano la gloria a' nomi più grandi dell'antichità; che le principali città venivano a nobile gara tra loro di scienza ed ingegno, e che tanto maggiore era lo splendor delle Corti, quanto più grande era il numero, e più rari i talenti de' Letterati che le illustravano colla presenza loro.

Vita di Lorenzo De' Medici, del Dottor Gugliel. Roscoe, versione dall' Inglese, Pisa 1799, prefaz. pag. VIII e IX.

Ora, se tutte le Provincie d' Italia si fossero ridotte sotto un solo governo, non solo parlato sarebbesi unicamente di Roma, ovvero di Napoli, o di Milano, ma quella stessa capitale non sarebbe per avventura pervenuta alla celebrità nelle scienze e nelle arti, a cui pervennero moltissime città capitali di piccioli Stati, e città eziandio di provincia, come, per tacer di Firenze, furono e Mantova, e Modena, e Ferrara, e Bologna, e Ve-

---

* Tale fu l' incontro ch' ebbe quest' opera nella contrada dei Clarendon, degli Hume, dei Robertson, dei Gibbon, che un vecchio M.r Walpole, dopo averla letta, spedì a Liverpool, patria del Dottore Roscoe, il miglior pittore di Londra, scrivendo all' Autore, che la sua età ed i suoi incomodi l' impedivano di recarsi a Liverpool per conoscerlo di persona, onde il pregava di permettergli di cercarne il compenso, mediante il ritratto di lui, da collocarsi onorevolmente nella sua Biblioteca.—*Mémoires de Gibbon, t. I, Paris an V, cap. XIV, pag.* 152, (*nota del Traduttore Francese*).

rona, ed Urbino, e tante altre per rari ingegni celebratissime. E qual felicità mai ne derivò alla Italia antica dallo essersi a' tempi de' Romani ridotta sotto un solo governo, ed in un solo corpo? Prescindo da' torrenti di sangue Italiano versato da' Romani per soggiogar i nazionali loro. Operata che fu, per così fatta crudel maniera, la conquista di tutta l' Italia, ne furono forse più felici i popoli? Le guerre e le conquiste straniere, Silla, Mario, i Triumviri, e poi (dopo Augusto) tanti Imperadori malvagi, quale forsennato, qual furibondo, dal dissimulatore Tiberio, infino a Comodo gladiatore, ed allo osceno Eliogabalo, quale felicità poteano lasciar godere agli Italiani? Era l'Italia, come ottimamente riflette Antonio Cocchi, la più florida, la più beata parte del mondo, prima che il genio turbolento e rapace de' Romani avesse la forza di guastarla. E dopo che le Provincie Italiane passarono sotto il giogo de' Romani, produssero forse gli uomini grandi, che aveano prodotto prima? Che diremo della Magna Grecia antica scuola de' Pitagorici, piena di Filosofi, di Artisti, tanto colta *ab antico*, che si credette da taluni patria persino di Omero? che della Sicilia? Si trovano più forse in Sicilia, dopo la dominazione de' Romani, un Teocrito, un Archimede? Osservò il succennato Cocchi, del pari dotto Grecista, che valente Medico ed antiquario, che quelle stupende medaglie, che sembrano camei, scompajono affatto a' tempi Romani in Sicilia. Altre memorie non si hanno più delle arti Siciliane, eccetto le rapine

Cocchi Vitto Pitagorico, pag. 14 e 15.

Cocchi, *loc. cit.* pag. 13.

autore della Storia della Società civile Ferguson, perfettamente adattandosi il fatto colle speculazioni sue. Troppo lunga cosa sarebbe il riferir quanto egli vien divisando intorno a questo particolare nel ragionar che fa della vera felicità delle Nazioni. Osserva egli, che quando le Nazioni sono ristrette ad angusti confini, si godono più agevolmente i vantaggi di poter spiegare le naturali doti dell' ingegno, e di mettere in esercizio la propria virtù, veri pregj degli animi ingenui, attivi, e generosi, nel che, a parere di lui, consiste l'umana felicità. Biasima perciò quel concetto, in cui si tiene l'Impero Romano, la cui grandezza fu fatale alla virtù, ed alla felicità del genere umano. L'emulazione delle Nazioni procede dalla division loro. Atene, dice egli ingegnosamente, era necessaria a Sparta per farle dar prova della sua virtù, come l'acciajo è necessario alla selce, per mandar fuori scintille di fuoco; e se le città della Grecia fossero state unite sotto un solo capo, non avremmo inteso mai a parlare di Epaminonda, nè di Trasibulo, di Licurgo, nè di Solone. Diversi distinti e separati Governi danno campo di mostrar l'abilità, ed aprono un teatro di gloria a molti. Ne' piccioli Stati della Grecia, quasi in ogni villaggio trovavansi tutte le parti che formano una Nazione. Ogni picciolo distretto era il seminario di uomini rarissimi; e ciò che è al presente un angolo meschino di un grande Impero, fu il campo, da cui raccolse il genere umano la messe più abbondante di gloria; Che all'incontro a difetto di

oltramontani colti, quasi come quella di Atene. Avrebbe forse un dotto Olandese il Brencmanno scritta la Storia di Amalfi per parlare appunto di uno Stato marittimo? E come mai si emuleranno le azioni memorabili e grandi degli uomini preclari delle altre contrade d'Italia, quando non si curassero punto le domestiche glorie? Le Nazioni, del pari che le famiglie possono, anzi debbono pregiarsi di produr personaggi segnalati per valore, e per eroica virtù. Chi congiunge gli studj delle lettere colla Scienza politica ben ravvisa pertanto l'importanza di poter vantare per nostro paesano il Colombo, sebben da certuni sia tenuto questo in conto di frivolo soggetto, e di controversia oziosa. Non così pensava la Grecia, di cui si favellava testè, che sulla patria di Omero, come ognun sa, contese con tanto calore; controversia agitata sì lungamente, e non mai decisa, ed intorno a cui, ancora nel secolo XVII, il dotto moderno Greco Leone Allacci dettò un' opera eruditissima e voluminosa, per attribuirne la gloria all' isola di Chio sua patria. Io mi lusingo, che quando saranno palesi a' Letterati imparziali i monumenti, che si sono fortunatamente rinvenuti, cesseranno quelle intorno alla patria del Colombo.

Brencman, Dis. de' Rep. Amalph. ad calc. hist., Pand.

Leonis Allatii de patria Homeri, t. X, antiq. Græc. Cron., p. 719.

CAPO III.

Incertezza del luogo della nascita di Colombo.

Il determinare l'origine, la patria, il luogo preciso, in cui nacque Cristoforo Colombo, sono divenuti punti intralciati oltremodo, e sorgenti di questioni interminabili, perchè quelli, che primi dovettero parlare di questo uomo straordinario, o scrissero lontani dall' Italia, od ebbero interesse di nascondere il vero. Colombo istesso per particolari circostanze trovossi probabilmente costretto a celare la professione del Padre, e per conseguente dovette parlare oscuramente del luogo, ove nella sua puerizia fosse nodrito, quantunque della origine sua illustre, quando fece mestieri, non abbia oscuramente ragionato. E questa ultima particolarità di asserir di essere di sangue illustre, è degna di speciale considerazione in un uomo, che tanto era grande, che non avea d'uopo di mendicar lode da una supposta nobiltà di natali, e che altronde facea professione di una probità e di una sincerità severa. Da tutto ciò ne viene, che maggior opera impiegar per me si dovrà in certo modo nel confutare le falsità, sgombrar gli errori, accennarne l'origine, che non per istabilire il vero. Co' documenti Monferrini, di cui da nessuno degli Scrittori, che insino ad ora entrarono in questa controversia si fece uso, come affatto ad essi sconosciuti, mi lusingo, che agevole

mi riuscirà il mostrare ad evidenza, che dal Monferrato trasse l' origine il Colombo; ma mi converrà ciò non pertanto, o conciliarli con quelli che sembrassero apparentemente contrarj prodotti da chi sostiene opinion diversa, o mostrare che supposti sieno gli apertamente contrarj.

Avanti ogni cosa resta necessario esporre colla maggior chiarezza possibile lo stato della questione. Prima di me peraltro, e per me già lo ha fatto colla perspicuità sua propria il celebre Scrittore della Letteratura Italiana, il fu Abate Tiraboschi. Tre sono le principali sentenze intorno alla patria del Colombo. Alcuni il dicono Genovese, e questi si dividono tra di loro, volendo alcuni, ch' ei veramente nascesse in Genova, altri in Savona, altri in Nervi nella riviera di Levante, altri in qualche altro piccolo luogo di quel Dominio. Alcuni il vogliono Piacentino, e natío di Pradella piccolo villaggio della valle di Nura. Alcuni finalmente il fanno nato in Cuccaro, castello del Monferrato, di nobile famiglia, e signora del Castello medesimo. Quello che è più strano, tutte tre queste diverse opinioni hanno per loro fondamento monumenti che sembrano, dice il Tiraboschi, incontrastabili. Io non entrerò quì ad esporre le prove di ciascuna di queste opinioni, del che mi occorrerà di ragionare partitamente altra volta. Per ora mi basti premettere, che le prove, che si pretende che favoriscano i Genovesi, trovansi in un Comento di Tacito, stampato non prima dell' anno 1602, in cui le ha pubbli-

Tirab., Storia della Lett. Ital., t. VI, parte I, pag. 171.

cate Giulio Salinerio Giureconsulto Savonese. I monumenti de' Piacentini gli abbiamo nella Storia di Piacenza del Campi, che venne alla luce nell'anno 1662. Ma rispetto a' Monferrini, soggiunge il Tiraboschi, non aver trovato scrittore che ne abbia posto in luce le ragioni. Il Canonico Campi le ha recate per confutarle; e quantunque da uno Scrittore così fatto non si possa sperare, che sieno state esposte nel suo vero ed imparziale aspetto, se ne prevalse però il Tiraboschi per darne qualche notizia. Prende poscia il dotto e diligente Storico della Italiana Letteratura a bilanciare i monumenti, che potevano essere a lui noti, e sebbene propenda dal canto dei Genovesi, e procuri di conciliare i monumenti loro con quei de' Piacentini, non nega però che trovar si potessero più certe prove in favor de' Monferrini. Conchiude in fine con aurea sincerità, e con quell'amor del vero ond'era animato, dicendo, che avea esposto soltanto ciò che gli sembrava più verisimile intorno a questa sì oscura questione, pronto ad arrendersi a chi con monumenti più certi si facesse a sostenere qualche altra opinione diversa. E volesse il cielo che la morte non lo avesse sì tosto involato alle Lettere, ed all'onor dell'Italia, che potrebbe esser giudice inappellabile di quelli, che avventuratamente si sono ora rinvenuti; nè io, per quanto a me si aspetta, avrei mai ricusato di riconoscerlo per tale, io che il ritrovai sì gentile, sì giusto, e sì spassionato avversario.

Tirab. *loc. cit.* p. 174.

Tirab. *loc. cit.* p. 175, 177.

Tirab., Storia della Lett. Ital., t. IX, giunte p. 9.

Anche l'altro celebre Estense Bibliotecario il Mura-

TORI, nella prefazione premessa a due opuscoli inediti di Antonio GALLO, il primo riguardante la storia di Genova, l'altro le navigazioni del COLOMBO, pubblicati la prima volta nella sua gran Raccolta delle cose d'Italia, quantunque tenga di non leggier peso l'autorità del GALLO, come di contemporaneo, rispetto al dirlo di Nazion Ligure, e quantunque noto pur gli fosse ciò che in questo proposito lasciò scritto Bartolommeo SENAREGA, altro Scrittor Genovese di que' tempi, da lui pubblicato parimente, che a un dipresso si esprime come il GALLO, soggiunge però non doversi trascurare quello, che intorno alla patria del COLOMBO ne ragiona in contrario Pietro Maria CAMPI, sforzandosi di vendicar questo vanto a Piacenza; il che tutto dà a divedere, come, non ostante le testimonianze degli Storici Genovesi, che tutti il pretendono loro nazionale dietro la scorta del GIUSTINIANO *, non teneva con tutto ciò quel celebre Critico, al pari del TIRABOSCHI, la controversia per decisa. Anche negli Annali d'Italia si esprime in un modo, da cui appare, tuttochè di volo soltanto parli del COLOMBO, che non era però ben chiaro quale ne fosse la patria precisamente. Ben sapevano que' due rinomati Scrittori della Storia politica, e della Storia lette-

Murat. R. I., t. XXIII, p. 243,

R. I., t. XXIV, p. 535.

Murat. Annal. all'anno 1492.

---

* Gli Annali di Genova del GIUSTINIANI furono stampati in Genova soltanto nell' anno 1535. Il Salterio però fu pubblicato nella medesima città di Genova parecchi anni prima, vale a dire nel 1516.

raria d'Italia, che chi vive in paesi lontani dalla sua patria, si chiama col nome di una grande e conosciuta città vicina al luogo di suo nascimento; tanto più, che, per lasciar da parte che il nome di Liguria presso gli Scrittori latini a' tempi di AUGUSTO comprendea, non che il Monferrato, ma gran parte del Piemonte proprio, si estese poi in appresso a' tempi di COSTANTINO e di GIUSTINIANO sì ampiamente, che Milano divenne la capitale della Liguria. È cosa questa abbastanza manifesta, e se ne trovano le prove nelle opere di antica Geografia del nostro Jacopo DURANDI. Ma, perchè non potrebbe forse appagare i Genovesi l' autorità di quel dotto nostro Geografo ed Antiquario, mi servirò di quella dell' erudito e colto Antiquario loro, l'Abate Gaspare Luigi ODERICO. Ad ogni modo, a' tempi del PETRARCA, il Piemonte istesso in Latino idioma dicevasi *Liguria*. Parlando egli del fiume Po nella traduzion sua Latina della novella del Marchese di Saluzzo del BOCCACCIO, dice che divideva la Liguria; e sin nel secolo XVI, traducevasi Liguri per Genovesi. Il BONACCIUOLI traduttore applaudito di Strabone, dice i Taurini di nazione Genovesi; e Ligure vien detto il Santo Pontefice Pio V nella sua iscrizion sepolcrale che è nella Basilica di S. Pietro in Roma, sebben nato presso Alessandria.

Oderico, Lett. ligustiche, lett. VII e VIII.

Petrarca, Op. lat., pag. 601.

Bonacc., trad. di Strab., t. I, fol. 84, Ven. 1562.

Chiesa, Cronologia de' Prelati Piem., p. 59.

Oltre a tutto ciò, particolari relazioni passavano tra il Monferrato e Genova a' tempi del COLOMBO. Andavano a pigliar soldo, dice l' Abate DENINA, ed esercitar sopra i legni de' Genovesi così la marineria, come la merca-

Denina, Rivol. d'Italia, t. II, p. 422.

tura molti uomini delle Langhe, della provincia del Mondovì e del Monferrato; ed è cosa fuori di controversia, che sin dal secolo X, nel famoso Diploma di Ottone Imperadore in favor di Aleramo ceppo dei Marchesi del Monferrato, si concede a quel Principe quel tratto di paese, che chiamasi al presente Riviera di Genova, e che nel governo di quella Città grande influenza aveano essi Marchesi. V'ha di più nel secolo XV, vale a dire nel secolo di Colombo, furono veri Sovrani di Genova. Difatti, nel 1409, secondo che narra l'esatto Cronista Benvenuto di S. Giorgio, la parte Ghibellina di Genova, che erano Spinoli e Doria, cacciato il Governator Francese, introdussero nella Città il Marchese Teodoro con le genti d'arme e fanterie sue. Constituito egli Principe di Genova, fu da Facino Cane valoroso Condottier Monferrino sconfitto sopra la Fraschea nello Alessandrino Bucicaldo Governator di Genova per lo Re di Francia, e Monsignor della Fajetta nelle Langhe, per lo che se ne ritornarono in Francia, ed il Marchese Teodoro rimase Signore della Città; ne ottenne il dominio, e per tale fu riconosciuto dall' Impero. Anche nell' anno 1415, esso Marchese Teodoro, e come Marchese di Monferrato, e come Vicario Imperiale, si portò come Sovrano in Genova, riformandone il Governo, sia in ciò che riguardava la creazione del Doge, sia rispetto al reggimento di essa Città. Qual meraviglia adunque, che un Monferrino, nato in picciolo castello dei Dominj del Marchese, in lontana contrada, Genovese

S. Giorg., Cronica del Monf., p. 298, ediz. di Tor. in 4.° 1780.

S. Giorg., *loc. cit.* p. 306 e seg.

Princeps et Vicarius Imp. Genuæ et oræ Ligust. V. Mém. touchant la supériorité Imp. sur la ville de Gên., cap. VIII, t. I, p. 113, Ratisb. 1768.

si nominasse? anche il Tasso, in più luoghi delle opere sue chiamasi Napolitano, benchè nato in Sorento, e di padre Bergamasco.

Non ostante adunque, che da Pietro Martire d'Anghiera Scrittore Italiano, che a' tempi della scoperta del Nuovo Mondo trovavasi in Ispagna, sia detto il Colombo Ligure, e Ligure o Genovese dagli Storici Genovesi, io dico, che incerto tuttora è il luogo preciso dov' ei nascesse. Già venne avvertito dal Campi, che ed il Sabellico, e Rafaello da Volterra, e Giacomo Filippo da Bergamo, Scrittori vicinissimi a' tempi, non lo chiamano Genovese; che neppur tale lo chiama Papa Alessandro VI nella Bolla, in cui fa menzione di lui; che Leandro Alberti, nel ricordare gli uomini illustri di Genova, e specialmente i valorosi Capitani di mare, miun cenno fa del Colombo, cui avrebbe dato il più onorevol luogo, se lo avesse creduto Genovese; che la stessa avvertenza, di non dirlo tale, usarono il Panigarola, il Botero, il Boccalini, cui potevasi pure aggiungere il Tasso, che il disse *un uom della Liguria*, che in linguaggio poetico, sì ampio tratto di paese comprendea. Osserva quindi il Campi, che le varie opinioni, che intorno alla patria di lui si aveano in Ispagna mentre ei visse, dimostrano, che di questo si era sempre stato in dubbio, non avendo mai il Colombo voluto dichiarare, se veramente fosse egli nativo di Genova, di qualche luogo della Riviera, o di qualche altro paese, onde conchiude, che gli Autori stranieri, quantunque uomini

Campi, Disc. istor. circa la patria di Cristof. Colombo, in fine del t. III della Storia univers. di Piacenza.

gravi, senza pensare più oltre, prestarono troppa fede alla asserzione degli Scrittori Genovesi. Tra questi Storici stranieri non si vuole annoverar il celebre ROBERTSON, il quale, sebben non abbia toccato che di volo questo punto nella sua Storia di America, dice però, che sinora noto non era il luogo preciso della sua nascita; ma non mette in dubbio che fosse di nobile Famiglia, tuttochè venuta per le disgrazie in basso stato*.

CAPO IV.

Dimostrasi che il Colombo non fu Genovese.

Stimo pregio dell'opera esporre le ragioni, per via di cui si fa manifesto, che il COLOMBO non fu Genovese, prima di divisar partitamente quelle tutte, che debbono convincere ognuno, che fu egli Monferrino. E primieramente assai valido argomento, a mostrar che nato ei non sia in Genova, si raccoglie da quanto intorno al luogo del suo nascimento ne scrive il figliuol suo Ferdinando. Nervi, Cogoreo, Bugiasco, tutti piccoli luoghi presso la città di Genova, erano le Terre, se-

Storie di D. Ferd. Colombo, cap. I.

* « NEITHER the time, nor place of his birth (OF COLUMBUS) are Known » with certenity, but he was descended of an honorable family, thongh » reduced to indigence by various misfortunes. »
ROBERTSON History of America Book II, p. 70, t. I, Basil. 1790.

condo che ei dice, che additavano coloro che in certo modo pensavano di oscurar la fama di lui; mentre altri, che volevano esaltarlo, il dicevano Savonese, Genovese, ed anche Piacentino. A nessuna di queste asserzioni aderisce però Ferdinando, soggiungendo, che quanto fu la persona del padre, secondo che a Dio piacque, adorna di tutte quelle doti, che convenivano a sì gran fatto, tanto volle che men fosse conosciuta e men certa la sua patria. Ed è notabile, che ciò si asserisca da D. Ferdinando, mentre altrove reca alcuni rozzi versi, con cui Bartolommeo Colombo, fratello di Cristoforo, presentò al Re Enrico VII d'Inghilterra un mappamondo (che forse fu il primo che vide la patria di Neutone), ne' quali versi chiamasi Genovese. Dal che s'inferisce chiaramente come fosse cosa consueta, che nelle straniere rimote contrade si chiamassero Genovesi que' Lombardi, che in Genova, o nella Riviera attendevano all'arte marinaresca; non tenendo conto Ferdinando di questa apparente contraddizione (quando corrotto ed interpolato non sia quel luogo, come pretende il Campi) perchè da tutti ben sapevasi allora, che il Colombo non era Genovese.

Stor. di Ferd. Col. cap. XI.

Campi Diss. Ist. prec. p. 243.

Un'altra considerazione, che tralasciar non si dee di fare, si è, che gli Storici Genovesi asseriscono, che il Colombo, alla Repubblica di Genova, come a sua patria, proponesse, prima che agli altri Potentati di Europa, l'impresa della scoperta del Nuovo Mondo. Eppure il figliuolo di lui, in quella parte delle sue Storie, dove

così minutamente descrive le lunghe pratiche fatte dal Padre nelle Corti di Portogallo, di Castiglia, di Francia e d'Inghilterra per ottener che si ascoltasse e si mettesse ad effetto il suo disegno, di questa proposta fatta a' Genovesi, non tocca nè punto, nè poco. Anche il coltissimo e diligente Storico delle Indie Gio. Pietro MAFFEI non parla di questa esibizione, che si pretende fatta da COLOMBO a' Genovesi, anzi espressamente scrive, che ne fece la proposta prima d'ogni altro al Re di Portogallo. Non ne parla nemmeno nel luogo già accennato delle Relazioni sue il nostro BOTERO, sebbene, come quegli che era informatissimo delle cose del Mondo, ed in ispecie di quello che risguardava la Spagna, e l'Italia, ne avrebbe dovuto aver contezza. Ma quello che è più, il GALLO, ed il SENAREGA, i due Scrittori Genovesi più antichi che parlino del COLOMBO intorno a questa proposta da lui fatta al Governo di Genova, serbano il più alto silenzio; cosa che dee rendere molto sospetta la fede de' posteriori Storici Genovesi, anche in altre particolarità concernenti il COLOMBO.

» Lusit. *ante omnes* Regi illam » exped. suasit: » Jo. Pet. Maffei, Hist. Indic. lib. I, p. 33, colon. 1590.

A dimostrar, ch'egli non possa essere Genovese in modo nessuno, ragioni assai stringenti si allegano dal CAMPI. Vero è, che il GIUSTINIANI ne' suoi Annali recati dal CAMPI asserisce, che il COLOMBO lasciò per testamento all'Ufficio di S. Giorgio di Genova la decima parte delle sue entrate, ma non si vede, soggiunge egli, che il mentovato Ufficio abbia fatto conto di tale supposto legato, nè dato opera per conseguirlo. Anzi

Campi Disc. Hist. p. 227 ed ivi Ginstin. Annal. lib. V, all'anno 1493.

osserva all' incontro, che D. Ferdinando Colombo dice chiaramente, che i Genitori dell' Ammiraglio erano di Lombardia, non di Genova, nè della Liguria, e ridotti in basso stato per le guerre e parzialità di Lombardia. Riflette in oltre esso Campi, che D. Ferdinando venne in Italia tra l'anno 1535, in cui uscì alla luce la Cronica del Giustiniani, ed il 1539, in cui morì, e che allora non esistevano in Genova le Scritture allegate, che si vuole che provino il Colombo Genovese. Senzachè, non solo non si mostrò sollecitudine veruna da' Genovesi, per esigere come è detto l'opulento supposto Legato, ma non si fecero parti per mostrar che lo Scopritor delle Indie fosse Genovese, e neppur ciò si fece, qualora, mancata la linea dei discendenti maschj di Colombo, si mossero dopo il 1572 i Colombi di Cuccaro a promovere le ragioni loro in Ispagna. Di questo Testamento, e Scritture accennate dal Campi occorrerà di parlar più di proposito a luogo opportuno. Ad ogni modo degno è di speciale considerazione il vedere, che D. Ferdinando ignorava in qual parte precisamente della Lombardia fosse nato il Padre, cosa che dee parer nuova, ma che non è però men vera, qualunque fosse il motivo, per cui Cristoforo volle serbare su questo punto sì alto silenzio. D. Gonzalo d' Oviedo, che serviva da Paggio nella Corte di Spagna, e vide i primi Indiani, che dopo la scoperta di America vi furono dal Colombo condotti, avea notato nella sua Storia, che Cristoforo Colombo, per quanto avea egli inteso da uomini della Nazion sua,

Stor. di D. Ferdin. Col. cap. 2.

Campi *loc. cit.* p. 248 e seg.

fu della Provincia della Liguria, di cui Genova è Capo; che alcuni il dicevano di Savona, altri di un piccolo villaggio detto Nervi, ma per più certo tenersi, ch' egli fosse di Cugurco; ma non dicendo l'Oviedo, nulla di più positivo questo non era il caso di Ferdinando. Egli non vide i Commentarj delle cose Genovesi di Antonio Gallo, e di Bartolommeo Senarega, che il vogliono Genovese, perciocchè questi andavano attorno manoscritti, ed uscirono soltanto alla luce nella gran Raccolta del Muratori. Vide bensì il figliuolo di Colombo gli Annali di Genova di Agostino Giustiniani, che lo fa nascere di Padre plebeo Genovese, tessitor di panni di lana, e vuole, che in arte meccanica lo stesso figliuolo si fosse adoperato; ma per aver trovato quello Storico in contraddizion con se stesso, non gli prestò fede. Stimò adunque, per chiarirsi del vero, di venir in Italia. Approdato in Genova un figliuolo, com' egli era del più rinomato uomo della età sua, per mille rispetti ragguardevolissimo, non vi potea vivere sconosciuto, e si ha ragion di credere, che venisse ricevuto a grande onore, e festeggiato da tutti. Non si poteva ignorare, ch' egli erasi recato a Genova per cercar l' origine di suo Padre. Come adunque non si trovò quivi chi gli togliesse intorno a questo particolare ogni dubbio, ricorrendo ai Registri pubblici, o valendosi della tradizione in cosa di fresca data, e che esser poteva ancora nella memoria degli uomini; e mentre poteva essere ancora in vita taluno, che avesse conosciuto Cristoforo stesso? Questa

Oviedo, Stor. delle Ind. lib. II, cap. II nella Rac. del Ramusio t. III, fol. 64 r.°

era la maggior cortesia, che usar se gli potesse, sapendosi, che per questo solo fine intrapreso avea sì lungo viaggio. Nessuno però il fece, e la ragion si è, che Cristoforo non era nato in Genova, e che punto non avea che fare co' Genovesi.

Nessuna adunque delle carte, che tanto tempo dopo venneró messe in campo, e che poteano sciogliere la questione, allora si produsse. Eppure i Genovesi, che furono sempre amantissimi di tutto quello che può tornare in decoro e splendore della patria loro, se le avessero avute per le mani, non avrebbero al certo trascurato cosa veruna per convincere Ferdinando, che la gloria di aver dato i natali a Cristoforo, ad essi interamente apparteneva. Anzi si vuol credere, che se fosse constato loro, che Cristoforo fosse nato in qualche villaggio del Dominio, avrebbero nondimeno tirato alla Capitale tutta la gloria. Non avendo Ferdinando potuto rintracciare in Genova alcun chiarimento, si recò in Cogoreo. Procurò di aver contezza di due fratelli, che erano i più agiati di quel Castello, e si diceva, che erano alquanto suoi parenti; ma essendo giunti questi ad una vecchiaja estrema, non furono in grado, per aver perduto, secondo è verisimile in quella decrepitezza, la memoria d'ogni idea passata, di dargli alcuna notizia. Non accenna Ferdinando di esser passato alla vicina terra di Nervi, od a Savona, dove alcuni pretendevano che fosse nato il Colombo. Ma quand'anche non lo abbia fatto, i parenti suoi, se ne avesse avuti

Stor. di Ferd. Col. cap. II.

in quelle parti, sarebbono accorsi colla speranza di cavarne vantaggio ed onore, facendosi conoscere congiunti di sangue con un personaggio di sì alto stato; perlochè Ferdinando lasciò la Liguria senza avervi ritrovato la patria di suo Padre, ed in questa incertezza ei rimase, ancorchè avesse egli veduti gli Annali di Genova del GIUSTINIANI, dove aveva trovato scritto a chiare note, e senza esitazione veruna, che Cristoforo era nato in Genova.

Se il COLOMBO nato fosse in Genova, od in alcun luogo della Riviera, i Genovesi amantissimi, come dissi, di tutto quello, che può tornare in decoro e splendore della patria loro, non avrebbono tardato ad innalzare qualche pubblico monumento, che ne assicurasse tutta la posterità, come praticarono per altri Personaggi di minor fama. Vero è, che nel palazzo Ducale di Genova scorgesi una dipintura, che rappresenta Cristoforo COLOMBO, che arriva in America, e vi pianta la Croce; ma l'opera è affatto moderna, cioè del Pittore Napolitano SOLIMENE, mancato di vita non ancora sessant'anni sono passati. Il troppo recente monumento dà chiaramente a divedere, che non nacque, e non si radicò siffatta opinione, che loro nazionale fosse il COLOMBO, se non se insensibilmente. Sarebbe più favorevole per essa, che il quadro accennato, in vece di essere lavoro del pennello del moderno Pittor Napolitano, il fosse stato di quel nostro Pittor Nizzardo Lodovico BREA, il quale, secondo che scrive il SOPRANI nelle vite de' Pittori suoi compatriotti, gittò i fondamenti della Scuola Pittorica Genovese in quegli anni appunto,

V. La-Lande. Voyage d'Italie, t. VIII.

Circa il 1513, Soprani presso il Lanzi, S'or pit. d'Ital. t. III, pag. 279.

in cui il nostro Monferrino Colombo facea la scoperta del Nuovo Mondo; rara fatalità di queste nostre contrade, che alle altre Nazioni più che a noi riescano vantaggiosi gli uomini grandi, che produssero; e che, di ciò non paga l'avversa fortuna, un concorso di circostanze nemiche faccia sì, che non rade volte se ne trascuri, e se ne perda per sì fatta guisa la memoria, che coll' andar del tempo ci venga persino contrastato il vanto di averli prodotti.

CAPO V.

Congetture intorno ai motivi, per li quali restarono nella oscurità la professione, e la residenza dei Genitori di Colombo.

Strano sembra a buona ragione all' Abate Tiraboschi, che un uomo uscito d' illustre Famiglia, e venuto in grande onore, abbia lasciato ignorare al suo figliuolo vissuto lungamente con lui, da quale stirpe egli nascesse. Di ciò, crede il Tiraboschi, che non si ritrovi esempio. Se il Colombo fosse stato dell' antica e nobile Famiglia de' Colombi Feudatarj di Cuccaro, ei non avrebbe occultata la sua origine; nè Ferdinando di lui figliuolo ne sarebbe rimaso all' oscuro. Ma replicar possiamo al Tiraboschi, che nè Ferdinando visse lungamente con Cristoforo suo Padre, nè, se si considera bene, il Padre il

Tirab., Stor. della Lett. Ital. *loc. cit.* p. 175.

lasciò al bujo della origine sua, della stirpe, e della condizione e stato de' suoi proprj Genitori, e del modo in cui egli fosse stato nodrito ne' primi suoi anni.

Elogio di Col. stamp. in Parm. p. 46, nota (12), ed ivi Herrera dec. I, lib. I, c. 7.

Passò ad altra vita Cristoforo COLOMBO in tempo, in cui Ferdinando suo figliuolo non potea contare più di sedici anni circa, ond' egli dice, che di molte cose appartenenti al Padre non avea piena notizia: perciocchè venne a morte in tempo, ch' egli non avea tanto ardire,

Stor. di Ferd. Col. cap. IV.

nè pratica per la riverenza filiale, che ardisse di richiederlo di tali cose; e soggiunge, che, per parlar più veramente, si trovava come giovane molto lontano da sì fatti pensieri. Ciò non ostante egli stesso accenna, che il Padre di lui traeva l'origine sua di sangue illustre, ancorchè i Genitori del medesimo, per malvagità della

Id. ibid. c. I.

fortuna fossero venuti in grande necessità e bisogno. Prosegue poi Ferdinando dicendo, che avendolo Iddio Signor nostro destinato a sì gran cosa, quale fu lo scoprimento del Nuovo Mondo, volle che imitasse lui medesimo, che, essendo i suoi maggiori del regal sangue di Gerusalemme, gli piacque che i Genitori suoi fossero men conosciuti. Lo stesso replica altrove dicendo, che essendo i Genitori di Cristoforo ridotti in povertà, non avea trovato come vivessero ed abitassero, recando però una lettera del Padre, dove dicea, che il traffico dei

Id. ibid. c. II.

medesimi era sempre stato per mare. Dal che tutto parmi, che inferir se ne debba, che il Padre fosse mercatante, e che, siccome portava la profession sua, ora in un luogo, ora in un altro abitasse. La qual congettura che merca-

tante ei fosse ci viene afforzata, non tanto dal dirsi dal Senarega e dal Gallo, che il Padre di Colombo attendesse all'arte della lana, quanto da due riscontri, che abbiamo da Ferdinando medesimo. Il primo si è la maniera, con cui si spiega parlando delle ricerche fatte da lui intorno all'origine del Padre, dove soggiunge aver per meglio, che tutta la gloria a lui, ed agli altri della Famiglia, ne venisse dalla persona di Cristoforo, che andar cercando se fosse mercatante il Padre di Cristoforo, o se andasse alla caccia con falconi, vale a dire se signorilmente vivesse da Gentiluomo. L'altro riscontro si è quella lettera di Cristoforo stesso, accennata dal figliuolo di lui, scritta ad una Dama primaria della Spagna, vale a dire alla Nutrice di D. Giovanni di Castiglia, in cui asserisce, che non era egli il primo Ammiraglio di sua Famiglia; e soggiunge, che gli mettessero pure il nome che avrebbono voluto: che in ultimo Davidde Re, era stato prima guardiano di pecore, e poscia Re di Gerusalemme. Dal che tutto si raccoglie, che tanto il Padre come il Figliuolo fossero persuasi, che la Famiglia ond'erano usciti fosse chiara ed illustre, ma che, caduti i Genitori di Colombo in basso stato, avessero dovuto attendere ai traffici, e che dagli invidiosi e maligni rivali, che ebbe Cristoforo, gli venisse rinfacciata tale professione, contraria al viver cavalleresco; sebbene di Gentiluomini, che non si studiano di sostener co' lodevoli fatti il pregio del sangue, migliaja ne furono in ogni contrada, secondo che si espri-

Id. ibid. c. II.

me Ferdinando, la cui memoria, al terzo giorno dalla morte loro, fra loro stessi parenti e vicini mancò.

La ragione pertanto, per cui io son d'avviso, che tanto dal Padre, come dal Figliuolo stesso si bramava, che non si sapesse dove trattenuto si fosse il Genitore di Cristoforo, altra non era, se non se il temersi non forse venisse in chiaro, che era stato, come ben da essi si sapea, mercatante; e che, essendo molto più agevole il ritrovar come vivesse il Genitor di lui venuto in basso stato, come cosa recente, che non l'origine illustre della Famiglia ne' tempi trapassati, amavano meglio stendere sopra ciò un velo, non negando da un canto la povertà del Genitor di Colombo, ed accennando dall'altro la nobiltà del Casato, e gli uomini grandi, che ne' tempi andati avea prodotto. L'aver poi Cristoforo Colombo sposato in Portogallo, ne' primi tempi, in cui trovavasi colà, una Gentildonna d'illustre condizione, mentre era egli ancora in mediocre stato di fortuna e di onori, è non lieve argomento, che non solo fosse egli pure di chiaro sangue, ma per tale riconosciuto in Lisbona. Che se alcuno la cagion chiedesse, per cui il Colombo dovesse avere ribrezzo di confessare ingenuamente, che il Padre suo, per campar la vita, fosse stato costretto, tuttochè di nobile stirpe, a darsi alla mercatura, professione, a que' tempi, ed anche per interi secoli dopo il Colombo, in Italia, e segnatamente in Genova, onoratissima, per modo che, non solo Gentiluomini primarj, ma di più, personaggi sì grandi, che potevano considerarsi di con-

dizione principesca, come furono un Cosimo, un Lorenzo De'-Medici, si pregiavano del titolo di mercatanti, se talun ciò mi chiedesse, gli risponderei, che troppo intorno a questo particolare erano diverse le idee, troppo i costumi diversi, e le opinioni in Castiglia, ed in tutta Spagna. Cristoforo Colombo dovette in Ispagna tra quei Gentiluomini, che null'altro spiravano, che cavalleria, per conservarsi quel nome colà allora necessario, per poter condurre a buon termine grandi e difficili imprese, asserir la nobiltà della origine del padre, non negarne la povertà, ma dissimularne la professione, il che far da lui non si poteva, se non se parlandone oscuramente. Non negherò pure, che, per quanto supporre si voglia il Colombo di animo grande, e di schietta e sincera natura, abbia in ciò contribuito assai il lungo soggiorno da lui fatto in contrade, dove le idee ed i costumi erano tanto da quelli d'Italia diversi.

Ch'egli già ne avesse imbevuto i costumi ben si raccoglie da un Privilegio, che impetrò dai Re di Spagna Ferdinando ed Isabella per instituire un Maggiorasco, di cui mi accaderà altra volta di scriver più a lungo. I motivi principali allegati dal Colombo per impetrarlo sono, affinchè restasse di lui perpetua memoria presso ai posteri, ed il nome del suo Casato e della sua prosapia non mancasse, ed affinchè onorati fossero i Discendenti e Successori suoi: quasichè la scoperta dell'America a Colombo, assai più che ad Epaminonda le vittorie di Leutri e di Mantinea, tener non potessero il luogo di

qualunque discendenza più illustre. Ma anche gli uomini grandi, e superiori al secolo, in cui vissero, non possono a meno di lasciarsi talvolta strascinar dalla corrente; tanto più qualora, versando nella luce degli uomini, per conservarsi quella autorità e quel credito, che è necessario per recar ad effetto cose grandi, sono costretti a vezzeggiar le opinioni volgari, e ad avervi riguardo. Che non è già lo stesso il caso di un privato Filosofo, che non abbisogna, che della sua mente senza concorso altrui, per giungere alle scoperte più sublimi, come quello di un Generale, di un Ammiraglio, di un Capo di qualunque impresa, alla quale molti debbano concorrere, o per approvarla ed ordinarla, o per cooperare ad eseguirla. Se non ha questi, non solo quelle doti di virtù, ma di fortuna eziandio, che necessarie sono per conciliarsi rispetto presso l'universale, quanto più grandi e sottoposte ad incontrare ostacoli saranno le imprese, a cui si accinga, tanto più si faranno queste maggiori. I titoli di Ammiraglio, di Vicerè delle Indie, e perpetuo Governatore chiesti da COLOMBO, non potevano a meno di eccitar l'invidia in tutti coloro, che, nati di sangue illustre, ma di merito senza comparazion nessuna minore di lui, aspiravano a' medesimi onori. Ecco il motivo, a parer mio, per cui COLOMBO, affermando che nuova non era nella sua Famiglia la dignità di Ammiraglio, dovea in ogni modo nascondere in Ispagna la professione paterna; e per meglio potersi celare, non ispiegarsi apertamente intorno al luogo, dove il Genitor

suo facesse dimora; attesochè, poste le idee, che aveano a que' tempi gli Spagnuoli, non si sarebbe potuto conciliare insieme chiarezza di sangue, e dignità militare negli Antenati, colla profession mercantile nel Genitore, benchè venuto in assai basso stato, colla quale, in ogni caso, creduto si sarebbe, che derogato egli avesse alla antica sua nobiltà. Di fatti, che la ristrettezza delle fortune non desse in Ispagna ragion di applicare ai traffici, si raccoglie dal non permettersi nemmen tal cosa a' figliuoli minori de' Nobili, che, privi mediante l'istituzione de' Maggioraschi della successione paterna, e soltanto spruzzati, come dice Giovan Pietro Maffei, di una leggerissima parte della eredità, nondimeno (in ciò di troppo deterior condizione degli Inglesi) colla pratica delle Corti, colla Milizia, ed al più colle professioni scientifiche soltanto, potevano por riparo a sì grave danno, che dalle leggi e da' costumi della Nazione loro ne veniva. E questi costumi, e questo spirito di Cavalleria era sì altamente radicato negli Spagnuoli, che, anche dopo aperto un sì ampio campo ai traffici colla scoperta dell' America, non ne ritrasse la Spagna il vantaggio, che ne avrebbono cavato le Nazioni trafficanti d'Italia, e che ne cavarono in appresso le altre grandi Nazioni di Europa. L' Agricoltura stessa mancava in quel Regno, come ce ne assicura il nostro Botero, informatissimo delle cose di Spagna, ed in Ispagna riputatissimo, perchè la Nazione, essendo inclinata all'esercizio delle armi, ed al sussiego, seguiva la Milizia, da cui ricavava utile

Jo. Pet. Maff. Ignat. Vita lib. I, c. I.

Botero Rag. di Stato, lib. VII, c. XI.

ed onore, ed abborriva la coltura de' terreni; e rispetto alla industria, ed all'esercizio delle Arti manuali veniva, dic' egli, a tal segno dagli Spagnuoli questo abborrito, che non vi era, a' tempi in cui il Botero scrivea, cioè verso il fine del Secolo XVI, contrada più sfornita di manifatture. Le lane perciò, e le sete, e gli altri naturali prodotti andavano in gran parte fuori di paese, e quei pochi, che vi restavano, erano lavorati dagl' Italiani. Circa que' tempi in oltre, vale a dire nel 1588, Ugo di Verdala Gran-Mastro di Malta Spagnuolo ordinò, che non potessero essere ascritti a quell' Ordine Cavalleresco tutti coloro, che, sebben nobili, discendessero da Padre od Avo, che avesse esercitato il traffico; la qual legge, in un con altre promulgate dal suo successore pure Spagnuolo, vennero, secondo che narra il Zilioli, disapprovate in Italia, e non accettate in alcune delle Provincie di essa più dedite a' traffici. Non dovea adunque il Colombo urtar l'opinione comune di fronte in questo particolare, con confessare, che nato era di Padre Mercatante, e Manifattore di lane, professione tenuta del tutto a vile, se scapitar non voleva nel concetto universale, con pregiudicio della riputazione, che si richiedea ad un Ammiraglio, ad un Vicerè delle Indie. Ed ecco sciolta l' apparente contraddizione notata dall' Abate Tiraboschi, che il Colombo potesse scrivere ad una Dama Spagnuola, non esser egli il primo Ammiraglio della sua Famiglia, tanto tenuto troppo importuno da quello Storico, in chi non ardiva nominar il Luogo onde fosse natío.

Nova Stat. ec., p. 199.

Zilioli, Hist. Mem. lib. II, p. 62, 63.

CAPO VI.

Origine della Famiglia di Colombo secondo le Storie di Ferdinando suo Figliuolo. Educazione scientifica e liberale di Colombo.

Della origine della stirpe di COLOMBO non è da supporre, che non avesse notizia lo Scrittore della vita di lui, il proprio figliuolo Ferdinando: perciocchè non ignorava ch'era della Famiglia stessa di quel COLOMBO detto il Giovane, valoroso, e riputatissimo Capitano di mare, sui legni del quale militò lungamente Cristoforo; il quale COLOMBO, sebbene avvilito poscia indegnamente dal SALINERIO, chiamandolo Corsaro, conduceva un'armata contro gl'Infedeli, e riportò una segnalata vittoria contro i Veneziani in quella età sì potenti in mare. Non ignorava pure D. Ferdinando, come appare manifestamente dalle sue Storie, il vincolo di parentado, con cui era congiunto il Padre suo coi COLOMBI di Cogoreo; nè è cosa fuori verisimiglianza, che D. Ferdinando, avendo inteso parlare dal Grande Ammiraglio suo Genitore dei COLOMBI di Cogoreo parenti di lui, e di quelli di Cucearo, vera originaria patria della famiglia, dal cui ceppo erano derivati quelli di Cogoreo, attesa la consomiglianza de' nomi ignoti, massime pronunciati in una lingua straniera, di entrambi quei luoghi ne formasse un solo, il che avrà contribuito assai a rendergli difficile

Stor. di Ferd. Colombo cap. V.

il rinvenire la prima sede della Famiglia sua. Si lagna poi giustamente Ferdinando del GIUSTINIANI, che nella sua Storia non fece menzione di una vittoria tanto memorabile riportata da quel Capitano di mare detto COLOMBO il Giovane, affinchè non si sapesse, che la Famiglia de' COLOMBI non era tanto oscura com' egli diceva, mentre che il SABELLICO Storico contrario, ne fa menzione, e ne fa tanto capitale, che dice, che perciò furono mandati Ambasciadori al Re di Portogallo. Di fatti, gli Storici Veneti, anche presso il medesimo Abate TIRABOSCHI, raccontano il combattimento seguito verso l'anno 1486, di quattro loro grosse Galee, contro sette del COLOMBO il Giovane, in cui i Veneziani furono sconfitti, e ne rimasero morti trecento, e tutti gli altri furono fatti prigioni. E secondo Ferdinando, la ciurma e uomini di dette Galee grosse Veneziane, che tornavano di Fiandra, furono spogliati e messi in terra da COLOMBO il Giovane presso Lisbona, nelle cui acque era seguita la Battaglia navale; e segue a dire, che avendoli il Re di Portogallo Giovanni II vestiti e sovvenuti, dando loro il modo di ritornarsene a Venezia, fu mandato da Venezia in Portogallo Ambasciatore Girolamo DONATO, affinchè in nome pubblico della Signoria ne rendesse grazie a quel Monarca. Nè il dirsi da Ferdinando, che in quel conflitto abbia dovuto il Padre salvarsi a nuoto, appoggiato ad un remo, che galeggiava sulle acque, che gli riuscì di afferrare, sebbene due leghe circa discosto da terra, per essere andata in fiamme la Galea nemica,

Tirab. *loc. cit.* p. 178.

in un con quella su cui egli ferocemente combattea, ripugna, come pare che inferir voglia il Tiraboschi, a quanto riferiscono il Sabellico, e gli altri Storici Veneziani, anzi Ferdinando medesimo, cioè che i Veneziani sieno rimasi sconfitti. Perciocchè, quantunque il Capitano di mare Colombo detto il Giovane, avesse perduto una Galea delle sette del suo stuolo, tutte quattro le loro galeazze convien dire che abbiano perdute i Veneziani, incendiate o predate, attesochè riuscì al Vincitore di mettere in terra svaligiati tutti gli uomini, che erano sopra di esse. Questo prova bensì soltanto quanto fiero ed ostinato sia stato il combattimento.

Anche il celebre Leibnizio riferisce una lettera di Ferdinando Re di Napoli, scritta nell' anno 1474 a Lodovico XI Re di Francia, in cui si lagna, che fossero state prese due Galee, che faceano vela verso le Fiandre, da Colombo Capitano di mare, al soldo di esso Re Luigi, colla risposta del Re di Francia, in cui, benchè ne prometta la restituzione, scusa con tutto ciò il suo Capitano. Sbaglia però il Leibnizio nello spiegarsi che fa in guisa, che sembra, che da lui si credesse, che questo Colombo, che militava in mare a' servigj di Luigi XI, fosse il celebre Cristoforo Scopritor dell'America, e non già, come era, un suo congiunto. Ad ogni modo, se un uomo che avea il comando di sette Galee, un uomo, il cui nome era formidabile, come scrive Ferdinando, agli Infedeli, contro cui facea guerra, non diversamente da quello che fece poi Andrea Doria contro

Leibnit. Cod. Jur. Gent. in Prodrom. N. XVII, p. 22, 23.

Jucundum erit notare quod ex Dipl. Prodr. 17 apparet Cristovh. Columb. sub Lud. XI stip. meruisse &c. Leibnit. præf. Cod. Jur. Gent.

i Barbareschi, secondo che narra il SIGONIO, un uomo che riportò così segnalata vittoria contro una Potenza marittima, qual era allora quella de' Veneziani, un uomo che era, parecchi anni prima, al soldo del Re di Francia colle sue Galee, non in diversa condizione di quella, in cui il fu poscia nel principio del Secolo susseguente il summentovato celebratissimo Andrea DORIA, se un uom così fatto debba chiamarsi Corsaro, oppure piuttosto, come il chiama Cristoforo COLOMBO in quella sua lettera ad una Dama di Spagna, Ammiraglio, il lasciò giudicar a chiunque.

Sigonius vita Andr. Aur. lib. I, fol. 13 r.°

Sig. *loc. cit.* lib. I, f. 15. Genuæ 1586.

Quello, che concederò al GIUSTINIANI, come pure al SENAREGA, ed al GALLO, che lo hanno preceduto, e ad Uberto FOGLIETTA, ed agli altri Storici Genovesi, che hanno scritto dopo di lui, si è, che il Padre di Cristoforo COLOMBO attendesse all' arte della lana, e che de' panni lavorati nelle sue manifatture facesse traffico marittimo nella Riviera di Genova, per sostentare se e la Famiglia con una lodevole industria, piuttosto che torpire in un ozio misero ad un tempo, ed orgoglioso, onde non avesse fisso domicilio, ed alcuni il dissero barcaiuolo. Del rimanente, lo smercio di panni lani lavorati nelle proprie manifatture in rimote contrade con legni proprj, era traffico che facevasi, anche verso il fine del Secolo XVI, da tal Città del Piemonte posta fra terra, e di cui ho toccato altrove, ed era traffico non ancora andato in disuso dopo la metà del Secolo XVII in Italia, nè tenuto sconveniente e indecoroso a

Gentiluomo: perciocchè asserisce il SAVARY, il quale scrivea dopo il 1650, che eranvi, pressochè in tutta Italia, parecchi Gentiluomini che aveano Galere proprie per trafficare in tutto il Mediterraneo. Ma oltre al dovere la condizione del Padre di COLOMBO vollero povera e meschina gli Storici Genovesi; e senza essere informati della Famiglia di lui, la dissero a torto plebea, e quello che è più, ridussero Cristoforo e Bartolommeo suo fratello a' meccanici cardatori di lana, studiandosi di avvilirli, per poterli più agevolmente chiamar Genovesi, senza essere costretti a render conto della stirpe e discendenza loro, come di persone, di cui è impossibile il tesserne la genealogia. Comunque siasi lo sdegnarsi che fa a buona ragione Ferdinando contro il GIUSTINIANI, perchè, ad arte meccanica affatto, pretende, che fosse ridotto Cristoforo ne' primi suoi anni, mostra chiaramente, che consapevole era in se stesso, che il Padre di esso Cristoforo ed Avolo suo erasi adoperato nel lanificio, congiungendolo co' traffici marittimi. Nega che Cristoforo fosse cardatore di lane, ma non nega, che all'arte della lana attendesse il Padre di lui, governandosi prudentemente nel parlar di questa cosa, intorno a cui il Padre, per le ragioni dette sopra, avea creduto di dover serbare un cauto silenzio.

Savary, Parf. Négoc. part. II, liv. I, chap. I.

Restringendosi adunque Ferdinando a levar fuori il Padre dalla schiera de' meccanici, e di coloro che esercitano arti manuali, principalmente contro quello, che ne avea scritto il precitato Agostino GIUSTINIANI, che era il più

Stor. di D. Ferd. cap. II.

antico degli Storici Genovesi, tra quelli che parlarono del COLOMBO, che allora avesse veduto la luce, osserva primieramente, che siccome per una parte la cosa non dovea tenersi per incontrastabile per averla scritta il GIUSTINIANI, così d'altro canto non avrebbe bastato il dirsi da lui, che aveva da mille inteso il contrario. Quello che fa D. Ferdinando si è di porre in contraddizione il GIUSTINIANI medesimo, perciocchè il GIUSTINIANI nel suo Salterio sopra quel verso, *in omnem terram exivit sonus eorum*, dice, che Cristoforo COLOMBO, avendo ne' teneri suoi anni imparati i principj delle Lettere, si diede all'arte del navigare, e se ne andò in Lisbona, dove imparò la Cosmografia, e con quello che avea inteso da' Navigatori Portoghesi più animosi, e con quello che avea letto ne' Cosmografi, si pensò di poter andare a quelle terre che scoprì. Se
Id. ibid. adunque, riflette Ferdinando, per confessione del GIUSTINIANI medesimo, Cristoforo COLOMBO impiegò la puerizia in imparare Lettere, e la gioventù nella Nautica e nella Cosmografia, e la sua maggiore età in iscoprimenti, è manifesto, che non esercitò arte meccanica, ed il GIUSTINIANI si fa conoscere per inconsiderato, o
Id. ibid. per parziale e maligno. Un uomo, il quale in alcun' arte manuale, o mestiere fosse stato occupato, come mai avrebbe potuto andar peregrinando per tante terre? Come mai avrebbe apprese tante Lettere e tanta Scienza, siccome le opere sue dimostrano? Come mai avrebbe potuto diventar sì dotto, specialmente nelle quattro più principali Scienze, che si ricercano per far quello ch' egli

fece, che sono, dice Ferdinando, Astronomia, Cosmografia, Geometria, e Nautica? Conchiude in fine non esser da meravigliarsi, che il GIUSTINIANI in questo particolare, che è occulto, ardisca non dire il vero, poichè nelle cose molto chiare dello scoprimento e navigazione del COLOMBO, in breve squarcio del suo Salterio v' inserì dodici falsità, che viene partitamente divisando. *Id. ibid.*

Rispetto poi alla Storia del GIUSTINIANI, curiosa particolarità s' incontra nel Libro di D. Ferdinando, particolarità, di cui fa eziandio menzione il CAMPI, benchè non se ne ritrovi verun cenno in alcun altro luogo, non parlandone neppure l' accuratissimo Apostolo ZENO nelle annotazioni sue al FONTANINI, dove ragiona di Agostino GIUSTINIANI, e delle opere di lui. Dice adunque Ferdinando, che la Signoria di Genova, considerata la falsità di quella Storia, avea messo pena contro coloro, che la ritenessero o leggessero, e con diligenza grande avea mandato a cercarla in ogni luogo ov' era stata mandata, affinchè per pubblico Decreto venisse scancellata e soppressa.

Campi Dise. Ist. p. 243.

Zeno Note alla Bibl. del Font. t. II, p. 232, 233.

Ma ritornando alla instituzion puerile dello Scopritore del Nuovo Mondo, se com' egli medesimo asserisce in una Lettera riferita dal figliuol suo D. Ferdinando, indirizzata ai Re Cattolici, e scritta nell' anno 1501, cominciò a navigare di soli quattordici anni, e se già prima nella sua più tenera età avea imparato Lettere, e studiato in Pavia tanto, che gli bastava per ben intendere i Cosmografi, alla cui lezione fu molto affezionato,

Stor. di D. Ferdin. cap. IV.

Id. ibid. c. III.

per lo quale rispetto si diede alla Astronomia ed alla Geometria, essendo sì fatte Scienze in tal modo connesse tra di loro, che una abbisogna dell'altra; se in oltre in quella sua prima età diede opera eziandio al disegno, quando mai gli sarebbe rimaso tempo per attendere alla ignobile professione di cardator di lana, a cui col GIUSTINIANI il condannano i pretesi suoi Nazionali, gli Storici Genovesi? E come mai avrebbe potuto acquistare tutta quella antica erudizione, di cui era egli fornito, come risulta da quella parte delle Storie del figliuol suo D. Ferdinando, dove a lungo ragiona delle cagioni che mossero il COLOMBO a credere di potere scoprire le Indie? Come mai, se dagli anni più teneri non avesse posto studio in quella parte di astruso e difficile sapere, avrebbe potuto carteggiare, intorno al suo magnanimo ed inaudito disegno di scoprire un Nuovo Mondo, con quel Paolo TOSCANELLI, il più celebre Astronomo per avventura, che allora vi fosse, ed autore del famoso Gnomone di Firenze, carteggio, di cui parla pure diffusamente lo stesso Abate TIRABOSCHI? E questa instituzione liberale ricevuta da Cristoforo, e la dottrina, di cui era egli fregiato, mentre ad evidenza convincono di falsità tutti coloro, che asserirono, ch' egli atteso avesse negli anni suoi giovanili all' esercizio meccanico di cardator di lana, somministrano pure una forte ragione per credere, che, sebbene considerar si dovesse il Padre suo come ridotto a povertà, avuto riguardo alla nobile condizion sua, non era però questa povertà tale, che

Stor. di D.Ferd. cap. VII e VIII.

Tirab. Storia della Let.Ital. *loc. cit.*

tolto gli venisse il modo di educar alle Lettere i figlinoli suoi, onde soverchiamente venne avvilito dagli antichi Storici Genovesi, che semplice tessitor di lane il dissero, quando convien dire, che, siccome più ragionevolmente venne supposto dal Casoni Storico loro più recente, attendesse egli a quel traffico più in grande, dirigendo fabbriche di panni lani, e forse eziandio con proprj legni facendone smercio in mare, specie di traffico a qualunque Gentiluomo non disdicevole, segnatamente a que' tempi in Italia, com' è detto sopra, qualunque fossero in tal particolare le idee delle Nazioni, che non avevano ancora spogliata la ruggine Gotica interamente.

Un' altra singolarità riguardante la instituzione puerile di Cristoforo Colombo merita speciale menzione. Dice Ferdinando, che il Padre suo di tal carattere di Lettere scrivea, che con quello solo si sarebbe potuto procacciare il vitto. Ora è cosa manifesta, che soltanto nella prima età si può acquistare questa pratica pregevolissima dello scrivere pulitamente. Come mai una mano avvezza al grossolano mestiere di cardator di lane, ed instupidita in quel meccanico lavoro, avrebbe potuto acquistare la perizia lodevolissima in un uomo scienziato di formar bene i caratteri? Del resto, questo ornamento, che ora comunemente vien trascurato, è di tanta importanza, che a lungo ne ragionano il Fontanini, ed Apostolo Zeno; e di personaggi illustri calligrafi fanno un assai ampio registro. Basti accennare tra' Letterati Dante, e Petrarca,

Stor. di D. Ferd. cap. III.

Fontan. Bibl. Ital. t. I, p. 1 e 3, ed ivi note del Zeno.

che scriveano in bel carattere, avuto riguardo alla pratica di quel tempo. E se parlar intendiamo di uomini di Stato e di Principi grandi, Augusto tenne tal cosa da tanto, ch' egli stesso non ebbe a sdegno d' insegnar a scrivere a' Nipoti suoi; e il rinomato amico del PETRARCA Andrea DANDOLO Doge di Venezia scrivea parimente con bel carattere. Bello e perfetto Scrittore era pure Carlo MALATESTA Signore di Rimini, Principe non meno valente che dotto, che potea gareggiare co' più esperti copisti di Codici. Che all'incontro Diego LAINEZ, celebre Generale de' Gesuiti, scrivendo in modo, che i suoi caratteri, come dice il PALLAVICINO, erano piuttosto cifre note a lui solo, che lettere comuni e intelligibili, ha tolto alla posterità il modo di giovarsi d' innumerabili dotte sue fatiche, neppur d' un foglio: tanto è cosa sconsigliata il trascurar quelle Arti, che sono strumento necessario per conservar i parti dell' intelletto.

Pallavic. Stor. del Conc.di Tr.° lib.XVIII. c.XV.

CAPO VII.

Scrittori che affermano, che il Castello di Cuccaro in Monferrato si è la patria del Colombo.

Insino ad ora non sono io peranco propriamente entrato nel forte della mischia. Ho però creduto necessario, prima di produrre i monumenti da' quali risulta, che dee il COLOMBO chiamarsi natío del Monferrato, mostrare che non fu egli Genovese, e che incerto è tuttora il luogo

preciso della sua nascita, accennando pure l'origine di sì fatta incertezza. Al presente mi rimane ancora da soddisfare a due difficoltà messe in campo dall' Abate Tiraboschi; la prima che nessuno Scrittore abbia posto in luce le ragioni de' Monferrini, ch' egli trovò riferite dal Campi, che sostiene opinione contraria, ascrivendo a Piacenza il vanto di aver dato l' origine allo Scopritor dell' America; la seconda, che da nessuno si è mai creduto, che il Colombo fosse del Monferrato insino a quel tempo, in cui insorgesse la lite, di cui devo ragionare, e dalle di cui carte appunto risulta ad evidenza, che per nostro paesano deve considerarsi il Colombo. A queste due difficoltà, od improbabilità, a meglio dire, rilevate dal Tiraboschi, risponderò ad un tratto, che non mancarono Scrittori, i quali, sebbene non si sieno preso pensiero di trattar a lungo, e discutere questa controversia, non temettero però di affermar chiaramente, che il Colombo fu di Cuccaro nel Monferrato; e quanto al non esservi alcuno che tal cosa credesse prima della lite, di cui dovrò ragionare, ciò è vero in quanto che nessuno Storico prima di quell' epoca manifestò, che da lui si credesse il Colombo nativo del Monferrato; ma non è però vero, ove s' intenda di affermare, che insino a quell' epoca i suoi paesani non credessero che egli fosse Monferrino: che anzi, la certezza, ch' egli fosse di Cuccaro, presso i Monferrini era così radicata, che da essa si desume, come si vedrà in appresso, una delle prove più convincenti di sì fatta verità.

Tirab., Stor. della Lett. Ital., *loc. cit.* p. 174 e 175.

E come mai potevano gli Storici Monferrini parlar del COLOMBO prima dell'epoca, in cui scoppiò la lite succennata verso il fine del Secolo XVI, cioè ottant'anni soli circa, e non più dopo la morte di COLOMBO, se in quel periodo di anni, il Monferrato avvolto in guerre, e, per l'estinzione della Famiglia degli antichi suoi naturali Sovrani, passato sotto straniera dominazione, non potè produrre alcuno Storico? BENVENUTO di S. Giorgio, che tra' primi con gusto diplomatico e critico dettò la sua Cronaca de' Marchesi di Monferrato, lodato perciò giustamente dal Marchese MAFFEI, oltrechè stese una Storia Genealogica della Famiglia di que' Principi, piuttosto che una Storia degli avvenimenti del Monferrato, termina la sua Cronica Italiana all'anno 1490, e per conseguente in un'epoca anteriore allo scoprimento dell'America. Non parlo di alcune date riguardanti la successione sola de' Principi, che nella breve Cronica Latina si estendono insino all'anno 1518. Una Storia del Monferrato dettò bensì il P. Fulgenzio ALGHISI Agostiniano, che fiorì intorno alla metà del Secolo susseguente del 1600: ma questa restò manoscritta nel Convento di S. Croce di Casale. Fu l'ALGHISI natío della città di Casale, ed essendo in Roma, prima Procuratore Generale, e poi Vicario Generale della Congregazion di Lombardia, ordinò l'Archivio del Convento della Madonna del Popolo con somma diligenza e fatica, dal che, se dobbiamo dar retta al nostro ROSSOTTI, rare cognizioni ritrasse. Della Storia del Monferrato dettata da lui non parla però il

Maffei, Istoria Dipl. pag. 103, Mantova 1727.

Rossotti, Sylab. Script. Pedem. p. 234.

medesimo Rossotti, che accenna soltanto che l'Alghisi avea preparata per la stampa la Storia della Congregazion sua Agostiniana di Lombardia. Ad ogni modo, sebben questa Storia del Monferrato si riconosca da chi ha avuto agio di scorrerla, come dettata con poco buon gusto, dobbiamo con tutto ciò saper grado all'Autore per averci conservata la memoria della lite mentovata, e de' monumenti, da cui risulta la origine indubitata di Cristoforo Colombo; ma non si può in nessun modo biasimare l'Abate Tiraboschi, se non n'ebbe notizia, trattandosi di cosa inedita.

Uno Scrittore Piemontese noto all'Abate Tiraboschi, e le cui opere hanno veduto la luce, ha bensì parlato del Colombo, e senza esitazione veruna ha asserito, che fu egli della Famiglia de' Signori di Cuccaro. Si è questi il nostro diligente Vescovo di Saluzzo, Monsignor Francesco Agostino della Chiesa. Prima dell'Alghisi parlando il Chiesa nella sua Storia Cronologica dei Prelati del Piemonte, di Giovan-Giacomo Colombo, de' Signori di Cuccaro, Vescovo Titolare di Betlemme circa l'anno 1465, il dice fratello di Domenico, Padre di Cristoforo Colombo Scopritore delle Indie, dal che conchiude essere manifesto, che il celebre Colombo non fu già della Riviera di Genova, ma bensì Piemontese. Con maggior corredo di autorità, e più diffusamente in questa stessa sentenza ne ragiona lo stesso Monsignor della Chiesa nella nota Opera sua della Corona Reale di Savoja, pubblicata dodici anni dopo l'Opera ora citata

Ex quo patet celebrem Columbum non Ligurem sed Pedemontanum fuisse. Franc. Aug. ab Eccl. Hist. Chronol. p. 376 Aug., Taur. 1645.

della Cronologia de' Prelati Piemontesi. Avea veduto il dotto nostro Prelato in quel frattempo l'Opera de' Comenti su TACITO del SALINERIO, da lui detto SILINO, e dice, che sforzavasi questi di provare per via d'Istromenti e di Scritture, che nato fosse il COLOMBO in Savona da Parenti affatto plebei; che altri il facevano Piacentino; altri, confondendo Cuccaro con Coccoreo, villaggio della Diocesi di Genova, dicevano esser nato in uno di essi Luoghi, nè mancarvi di quelli, che asserivano esser nato nella valle d' Oneglia. Ma Monsignor della CHIESA, sebbene non neghi che possa essere stato il COLOMBO cittadino di Savona, ed aver appresa in quella Città la professione marinaresca, tiene però che i suoi predecessori fossero da' COLOMBI Signori di Cuccaro derivati. Avvalorano, dice il CHIESA, l'opinion sua, D. Ferdinando figliuolo del COLOMBO, il quale scrivendo la vita di lui accenna, che era nato da nobili Progenitori, come pure l'autorità dello Storico Spagnuolo ERRERA, di Alfonso LOPEZ, di Guido Antonio* MALABAILA, i quali concordemente asseriscono essere stati i maggiori di lui i COLOMBI di Cuccaro. Addita poi il CHIESA la Genealogia del medesimo COLOMBO

Chiesa, Cor. R. di Savoja P. I, pag. 80, Torino 1777.

---

* Guido Antonio MALABAILA, de' Conti di Canale, di cui parla il ROSSOTTI (*Syllabus Script. Pedemont. p.* 257), pubblicò un libro intitolato: *Compendio istoriale della città d' Asti, Roma* 1638, *cap. III di Cristoforo* COLOMBO, *la cui Famiglia era di Cuccaro.*

presso il mentovato Scrittore Spagnuolo Lopez, dove, oltre il Gio. Giacomo Colombo Vescovo Titolare di Betlemme, si fa menzione di un Apolonio* Fratel-Cugino di Cristoforo, e Consignore dello stesso Castello, che nell'anno 1490 diede due figliuole sue in matrimonio a due Consignori della Manta de' Marchesi di Saluzzo; e conchiude con dire, essere sempre stati i Colombi antichi Feudatarj de' Marchesi di Monferrato, e che sino dall'anno 1220, oltre a Cuccaro, possedevano altre Castella.

Alle testimonianze degli Scrittori Piemontesi, vale a dire il Malabaila, il Chiesa, l'Alghisi, si deve aggiungere quella di uno straniero, il quale prima di essi, senza esitazione nessuna asserì, che Cristoforo Colombo era, non solamente oriondo, ma nato nel castello di Cuccaro in Monferrato, e questo si è il Donesmondi, che nel principio del 1600 dettò una Storia di Mantova.**

---

* Tra le Memorie gentilmente comunicatemi dal signor Giuseppe Vernazza Freney, trovo un Apolonio *de Columbis ex nobilibus Cuchari*; testimonio in Alba a' 5 di Luglio 1456.

In un Documento poi del 1190 pubblicato dal Moriondo (*Monument. Aquensia par. II, col.* 355), è nominato un Guglielmo Colombo.

** « Di questo stesso anno morì Papa Innocenzo Ottavo, succedendoli » Alessandro VI Spagnuolo, di casa Borgia, mentre Cristoforo Colombo » nato nel Castello di Cuccaro sul Monferrato, (benchè molti ingannati » lo scrivono Genovese) con maraviglioso ardire si diede a scoprire per » la perizia sua nella navigazione, l'Indie Occidentali » — *Istoria Ecclesiastica di Mantova del R. P. F. Ippolito Donesmondi, par. II, lib. VI, p.* 80, *Mantova* 1616, *presso Aurelio e Lodovico Osanna Stampatori Ducali.*

Anche l'Errera, riputato Storico Spagnuolo, che scrivea la Storia delle Indie Occidentali, parecchi anni prima che si pubblicasse la sua Storia dal Donesmondi, e mentre appunto agitavasi in Ispagna la lite, di cui dovremo parlare ben tosto, dopo aver riferite le diverse opinioni che correvano intorno alla patria di Colombo, dicendo che alcuni asserivano che fosse di Piacenza, altri di Cucureo nella Riviera di Genova, altri finalmente de' Signori del castello di Cuccaro in Monferrato, soggiunge poi, che qual fosse la più vera discendenza si sarebbe deciso dal Consiglio Supremo delle Indie, avanti cui vertiva la lite.*

Dal sin qui detto adunque si raccoglie aver preso errore il celebre Storico della Letteratura Italiana, dicendo, che alcuno Scrittore non avea posto in luce le ragioni de' Monferrini; quantunque a dir vero, non oserei biasimarlo, se non n' ebbe egli cognizione. E come mai uno Scrittore accinto ad una sì vasta impresa, qual si era quella della Storia generale della Letteratura Italiana, pensar potea a rivolgere tutti i precitati libri,

---

* « Unos quieren que fuese de Plasencia, y otros de Cucureo en la Ribera » *de Genova* cerca de la misma Ciutad, y otros de los Segnores del Castillo de » Cucaro, que cae en la parte de Italia, que se dixo Liguria, que ahora » es juridicion del Ducado de Monferrato .... pero qual sea la mas cierta » descendencia, en el Consejo Supremo de las Indias, adonde se litiga se » determinera »- *Antonio de Herrera Tordesillas - Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firma del mar Oceano.* Tom. I, Madrid 1601.

e segnatamente la Cronologia de' Prelati Piemontesi, e quell' utile, ma disordinato ZIBALDONE di notizie riguardanti la Storia, la Geografia del Piemonte, cui piacque all' Autor suo d' intitolare Corona Reale di Savoja? Se il cenno sopracitato, che del COLOMBO e della origine sua Monferrina, fondandosi appunto sull' ALGHISI, e su altre Memorie inedite, fa il nostro Abate DENINA nelle applaudite sue Rivoluzioni d' Italia, fosse alquanto più esteso, cosicchè non avesse per avventura potuto sfuggir l' occhio dell' Abate TIRABOSCHI, potrebbe con qualche maggior ragione venir ripreso per non aver tratto motivo di dubitare, e di chiedere eziandio chiarimenti da Letterati Piemontesi, non contentandosi di quelli che ebbe da' Genovesi. Nè sarebbegli stato malagevole l' ottenerli, come tanti ne ottenne dal signor Giuseppe VERNAZZA Freney, versatissimo nelle cose del Piemonte, il quale parimente, senza esitazione veruna, in alcuni suoi Opuscoli geografici affermò, che lo Scopritore dell' America era uscito della famiglia di que' COLOMBI, che erano già a' tempi di Cristoforo, e sono stati Signori di Cuccaro insino a' giorni nostri in Piemonte, la qual asserzion sua, come da lui medesimo intesi, fondava egli principalmente sul Consulto di un antico Giurista Monferrino, di cui dovrò io pur ragionare in appresso.

Del più sicuro fonte, onde poteansi attingere le prove indubitate della origine del COLOMBO, ebbe però alcuna notizia il TIRABOSCHI, e queste contenute sono nel Som-

mario della Causa stampatosi in Madrid per la lite, che insorse tra i COLOMBI di Cuccaro, e diverse Famiglie potenti di Spagna, essendo mancata la discendenza di Cristoforo in D. Diego suo pronipote. Ma questi Monumenti, non solamente l'Abate TIRABOSCHI non li vide in fonte, ma, quello che è più, l'estratto, per mezzo di cui ne potè aver cognizione, è tale, che per necessità ha dovuto vederli in una luce sfavorevole, poichè l'autore che glieli fece conoscere, cioè il CAMPI, li recò colla intenzione principale di confutarli. Ora queste Carte, che sì lungamente hanno celato il vero, copiate diligentemente dalla rara Stampa, per mano dello stesso Canonico DE-GIOVANNI, sono quelle, che mi sono state con gentilezza non ordinaria trasmesse da quel colto nostro Letterato*. Dall'esame di esse vedremo quanto sieno stati travisati questi Monumenti dal CAMPI; come l'ALGHISI medesimo non ne abbia tratto nella sua Storia manoscritta del Monferrato quei convincenti argomenti, da' quali risulta, che il COLOMBO fu Monferrino, e resterà pure ognuno convinto, che troppo diverso uso ne avrebbe fatto il TIRABOSCHI, se avesse potuto consultarli originalmente.

---

* Degli Atti di questa lite ebbe pure notizia il MORIONDO, il quale, dopo averli accennati, dice così: *Quid vero si ex ejus litis Actis monumenta idipsum probantia in lucem edantur?* (cioè che il COLOMBO fosse Monferrino), *at hanc Spartam adornabit vir et ingenio et eloquentia clarissimus*: colle quali parole fece allusione al fu Canonico DE-GIOVANNI, il solo Letterato, che si sappia che allora li possedesse. (*V. MORIUNDUS monumenta Aquensia, part. II, col.* 773 — 1790.

CAPO VIII.

Ragguaglio della Lite insorta in Ispagna per la successione del Maggiorasco instituito da Colombo, da cui risulta, che la patria di lui fu Cuccaro in Monferrato.

Certa cosa si è, che molto più dilettevole lavoro sarebbe il ricavare dagli Storici classici dell' antichità, o delle colte moderne Nazioni di Europa, e da libri eleganti di argomento o letterario, o filosofico, i fatti di cui si abbisogna, come per lo più si fa da' Critici e dagli Antiquarj, piuttosto che da Scritture forensi, e da allegazioni di Dottori pragmatici. Non sono queste al certo deliziosa lettura; non sono nè Livio, nè Tacito. E se parlar vogliamo di Storia, e di Storia Genovese, assai più gradita fatica riuscirebbe il rivolgere le Storie del Foglietta, o del Bonfadio. Ma, per cercare e stabilire una verità sulle basi le più solide, io son d' avviso, che non vi possa essere mezzo più sicuro, quanto sia quello di una controversia forense, da cui dipenda la decisione di una lite di gran momento, che si agiti tra persone facoltose e potenti. Gli sforzi della Critica animati dall' interesse si spiegano in tutto il loro vigore, e le ragioni, che si possono allegare, sia da un canto, come dall' altro si espongono in pieno lume, ed i più minuti fatti e circostanze, che favorire, o sfavorir possono la

causa, vengono con occhi lincei notomizzati. Da queste abbandonate carte pertanto ed inamabili, alle quali un Ciceroniano elegante, od un purista nostro Petrarchesco, sarebbero per poco tentati di adattar quell'aggiunto niente pulito, con cui CATULLO notò gli Annali di VOLUSIO, vedremo sorgere la verità pura e candida,

» Come da fetid'erba nasce il giglio.»

Se l'instituzione de' Maggioraschi, da' più savj Scrittori di cose politiche si tiene comunemente, che abbia recati gravi danni agli Stati, ed alle Nazioni; e se, ben lungi 'dal giovare alla perpetuità delle Famiglie, fa sì, che assai più presto vengano a spegnersi, siccome avvenne alla discendenza di COLOMBO, mancata prima del fine del Secolo stesso, in cui egli morì, fu però questo ordine di successione favorevole a noi in quanto, mediante un Maggiorasco ordinato da Cristoforo, e mediante le controversie che ne insorsero, si conservarono i monumenti incontrastabili della origine sua Monferrina. Tanto è vero non esservi cosa sì cattiva, che non porti seco alcun bene. Qualora pertanto da queste Carte apparisse ad evidenza, che da persone, le quali aveano sommo interesse per provare che il COLOMBO non fosse discendente dalla Famiglia de' Feudatarj di Cuccaro in Monferrato, siasi dovuto concedere, che tale ei fosse; e quando ciò abbiano dovuto confessare, dopo essersi in tutti i modi studiati per escluderlo, e dopo aver potuto esigere le più rigorose prove, a me pare, che tale verità, nell'ordine delle verità morali, debba ravvisarsi per una

di quelle, che maggior grado di certezza non possono ricevere. Le altre verità storiche riposano soltanto sulla fede degli Scrittori; questa sulla evidenza del fatto, che non si è potuta contrastare da chi fece ogni sforzo per opporvisi. Vi è pertanto tra la maggior parte delle verità storiche, e quella, di cui si tratta, la differenza che passa tra un fatto, intorno alla verità di cui non si è proceduto a particolar esame, ed un fatto stato sottoposto alla discussione la più severa; e quindi dovuto riconoscersi per vero, per sentenza non solo imparziale, ma estorquita dalla forza della verità stessa, e proferita da Avversarj interessati, ed impegnati a sostenere l'asserzione contraria.

Che la cosa sia così non è difficile, nè lunga opera richiede il dimostrarlo. Resta indispensabile soltanto il premettere un breve ragguaglio della controversia agitatasi in Ispagna. Ad ogni modo, a diminuirne il tedio contribuirà il curioso argomento, e lo scopo che ne forma l'oggetto, che è nulla meno, che conquistare il vanto di aver prodotto il Colombo. Da'Monarchi di Spagna, Ferdinando ed Isabella, impetrò Cristoforo Colombo la facoltà d'instituire un Maggiorasco splendidissimo, con Privilegio accordatogli nell'anno 1497 da que'Regnanti; dacchè allora non si ardiva, senza una legge speciale de'Sovrani offendere in certo modo le leggi della natura. Nell'anno seguente 1498 fece Colombo il suo Testamento, in cui instituì un Maggiorasco, al quale, dopo i maschj legittimi più prossimi, furono chiamati gli agnati

della Famiglia. Dicesi poscia che un altro Testamento ei facesse nell' anno 1502, lasciandolo in custodia nel Monastero di Siviglia de Las-Cuevas, Testamento confermato finalmente con autentici Codicilli dell' anno 1506, in cui resta ripetuta l' instituzione del Maggiorasco. Comprendea questo Maggiorasco quelle amplissime dignità, dritti e possessioni, che avea pattuite il COLOMBO col Re Cattolico per premio della sua magnanima impresa, considerata come superiore alle forze umane, con tal nobile confidenza, come se appunto, già prima della scoperta, egli medesimo del Nuovo Mondo ne fosse il possessore. Erano adunque queste la dignità di Ammiraglio dell' Oceano, di Vicerè, e di Governatore perpetuo sia della Terra ferma, che delle Isole scoperte, col diritto che a lui spettar dovesse la decima delle cose tutte ritrovate, in qualità d' Inventore, ed in oltre la terza parte di esse, come Ammiraglio, di tal fatta, che di trenta parti, tredici spettar ne dovessero all' Ammiraglio, il rimanente al Re Cattolico. Morto COLOMBO, ebbe il possesso del Maggiorasco D. Diego suo figliuolo; a D. Diego succedette D. Luigi. Questi ebbe lite con Carlo V Imperadore sul particolare delle cose scoperte, sul modo di partirne le entrate, e sul modo di conferir le cariche, sia come Vicerè, che come Governatore. Fatto compromesso in un Cardinale, il medesimo pronunciò il suo Laudo, a cui acconsentirono l' Imperatore Carlo V, ed il prenominato D. Luigi. Si dichiarò nel Laudo, che a D. Luigi, in vece della dignità di Vicerè,

verrebbe accordata l'isola della Giamaica in titolo di Marchesato, ed in vece di quella di Governatore, ventiquattro leghe in terra ferma nella contrada detta *Beragua* in titolo di Ducato; e che annualmente gli dovessero venir pagate dieci mila doppie in oro in perpetuo dalla Camera delle Indie, in luogo della decima convenuta nella Capitolazione. Del resto, che ritener dovesse D. Luigi COLOMBO il titolo, co' diritti di Ammiraglio delle Indie, salva nel restante interamente la natura del Maggiorasco. Dopo questo D. Luigi COLOMBO mancato senza figliuoli maschj, fu possessore della primogenitura un altro Diego, nipote di D. Luigi, per via di Cristoforo suo fratello. Questo D. Diego fu l'ultimo dei discendenti maschj in retta linea del celebratissimo Cristoforo, avendo cessato di vivere nell' anno 1578, settantadue anni soli dopo la morte dello Scopritore delle Indie, senza lasciare dopo di se prole di sorte veruna, nè maschile, nè femminile. Fiera lite si accese tantosto, appena spirato l'ultimo possessore della primogenitura, tra parecchie persone intorno alla interpretazione delle parole del Testamento, con cui COLOMBO avea instituito il Maggiorasco. Rispetto al qual Testamento è da notarsi, che si rinvenne bensì quello dell'anno 1498, ed i Codicilli del 1506, ma non riuscì di rinvenir l'altro Testamento succennato del 1502.

Quanto io son venuto sin quì divisando si è ricavato esattamente dalle Allegazioni stampate in Madrid nell'anno 1594 in favore di Baldassarre COLOMBO. Chi fosse Bal-

Pro Balthas. Columbo allegat. in Causa Ducatus Beraguae et annexorum. Matriti sub die 6 Octob. 1594.

dassarre, e quali gli Avversarj suoi, non da semplici Alleganze di Giureconsulti, ma dal Diploma dello stesso Re di Spagna chiaramente si raccoglie. È questo una Lettera del Re Filippo II al Duca di Mantova, allora al possesso del Ducato del Monferrato, in data dei 4 di Ottobre dell' anno 1583. Si accenna in essa, che pendeva lite avanti al Consiglio Reale delle Indie tra D. Cristoforo di Cardona Ammiraglio di Aragona, Donna Francesca Colomba, D. Alvaro di Portogallo Conte di Gelves, Donna Giovanna di Toledo Vedova del fu D. Luigi della Cueva, e la Badessa, Monache, e Monastero della Villa di Vagliadolid, e Donna Maria Colomba, Monaca Professa nel detto Monastero, e D. Cristoforo Colombo, sopra la tenuta e possesso del Ducato di Beragua, Marchesato di Giamaica, ed Ammiragliato delle Indie. Si aggiunge essersi opposto D. Baldassarre Colombo, dicendo, ch' era egli chiamato ad esso Maggiorasco, e che a lui apparteneva la tenuta e possesso di quello Stato. Siccome per provare l' intenzion di D. Baldassarre si aveano ad esaminare testimonj in Monferrato, richiede perciò il Re Filippo il Duca, affinchè desse ordine per farli esaminare da' suoi Magistrati entro il termine di sei mesi, esigendo da ciascheduno di essi testimonj il giuramento in debita forma, per conto degli interrogatorj, che per parte del D. Baldassarre venissero loro fatti, per essere poscia quegli esami rimessi al predetto D. Baldassarre, onde, presentandoli al Supremo Tribunale di Spagna, ottener potesse giustizia.

Da questa Lettera del Re Filippo II appare, che nell'anno 1583, vale a dire cinque soli anni dopo la morte di D. Diego Colombo, ultimo della discendenza maschile legittima del famoso Cristoforo (poichè l'ultimo D. Cristoforo annoverato tra' Pretendenti al Maggiorasco, era figliuolo spurio del D. Luigi) già entrato era in lite il D. Baldassarre. Da' Capitoli poi annessi alla prefata Lettera del Re di Spagna, ed intorno a' quali si aveano ad interrogar i Testimonj da esaminarsi (per toccar soltanto i sommi capi di essi) appare, che i punti di fatto, da accertarsi mediante i medesimi, erano sostanzialmente, che il D. Baldassarre era dell'antica Famiglia dei Colombo Consignori di Cuccaro in Monferrato: che discendeva egli da comune stipite col famoso Cristoforo: che l'Avolo dello Scopritore delle Indie era Quadritavo di D. Baldassarre: che Domenico Colombo nominato in iscritture pubbliche tra' Consignori di Cuccaro, fu Padre di Cristoforo succennato; e per ultimo, che era cosa pubblica, ed a tutti manifesta, che Cristoforo Colombo era discendente dai Colombi del castello di Cuccaro. Oltre a questi principali punti doveano pure esaminarsi i testimonj intorno a diverse particolarità concernenti la Famiglia dei Colombi di Cuccaro; i rami che da quel ceppo eransi divisi e stabiliti in diversi Luoghi, i Parentadi e le diverse vicende della Famiglia; e come Cristoforo, per le Parentele che erano tra il Casato de' Colombi di Cuccaro, ed i Genovesi, e per la vicinanza della Città di Genova, tenuta per la

Capitale della Liguria, e per la pratica che tenea co' Genovesi per mare, potè chiamarsi Genovese, tuttochè fosse del castello di Cuccaro.

Sommar. Spagn. N.° 147.

Vennero esaminati i testimonj da un Senatore * Delegato del Duca di Mantova, ed avanti due Notaj, Segretarj del Senato di Casale di Monferrato, e la legalità di quegli Atti venne comprovata coll'autorità del Senato, e con quella eziandio del Vicario del Vescovo di Casale. Lunga cosa sarebbe il riferire partitamente le risposte di essi testimonj, e le riflessioni e difficoltà messe in campo dagli Avversarj, e le repliche, che per parte del D. Baldassarre vi si fecero. Mi basterà per ora, per ottener il mio intento, e per isciogliere ogni questione intorno alla Patria di Colombo, il dire, che, dopo essersi prodotto nella Causa in Ispagna il risultato di questo esame, benchè la lite proseguisse circa altri punti, per quello che si aspetta alla gloria dell'antico Monferrato, gli Avversarj di Baldassarre Colombo furono costretti a darsi per vinti, ed a confessare, che il celebratissimo Cristoforo Scopritor del Nuovo Mondo, era uscito da' Signori del castello di Cuccaro; e ciò quantunque questo punto fosse di tale importanza, e di tale natura, che, ove fosse loro riuscito di far nascere intorno ad esso dubbj alquanto fondati, non si sarebbe più fatto luogo alla discussione degli altri punti. In questa maniera

* Fu questi il Senatore Ferrari Piacentino.

adunque que' potenti Magnati delle Spagne, che con tanto calore per lo possesso di tante ricchezze litigavano contro D. Baldassarre, per ciò che si appartiene alla controversia intorno alla Patria di Cristoforo Colombo, proferirono in favor nostro la più giusta, la più imparziale Sentenza.

I punti discussi in quella Causa, e che si sostenevano dai Difensori di D. Baldassarre erano cinque, come risulta dalle mentovate Allegazioni pubblicatesi in Ispagna nel 1594; primieramente che Cristoforo Colombo potè instituire il Maggiorasco, e nel modo, che venne da lui instituito; 2.° che appariva ad evidenza qual fosse la volontà sua intorno a questo particolare dal suo Testamento e Codicillo; 3.° che a tenore tanto dell' uno, come dell' altro di quegli Atti, restavano chiamati alla Primogenitura i maschj agnati legittimi della Famiglia; 4.° che D. Baldassarre Colombo avea provato ad evidenza esser egli Agnato maschio e legittimo della Famiglia del Testatore; 5.° finalmente, che niuno era comparso più prossimo di lui, e che i Collitiganti restavano esclusi come incapaci. Il punto dell' Agnazione si è quello che unicamente a noi preme, che si decidesse favorevolmente. Ma circa a questo, le prove furono appunto così convincenti, che non fu d' uopo di Sentenza veruna, e dopo essersi esaminate, come risulta dal Sommario, colla più scrupolosa esattezza e sottigliezza dettata dall' interesse degli Avversarj, dacchè, come è detto, se sì fatte prove si fossero potute soltanto infievolire ad un segno

da porre la cosa in dubbio, cadeva a terra ogni pretensione di D. Baldassarre, le trovarono di tal peso, che, senza aspettare Sentenza di Magistrato, furono essi Avversarj dalla evidenza di esse costretti ad ammetterle per conchiudenti. Tanto si raccoglie dalle Allegazioni precitate, dove dicesi, che questi punti, vale a dire, che Baldassarre Colombo Consignore di Cuccaro, fosse maschio agnato legittimo, e della Famiglia del Testatore, si erano provati così pienamente, che non potevano ricevere grado maggiore di evidenza, dappoichè gli Avversarj, non solo tacitamente vi acconsentivano, ma aveano espressamente riconosciuto D. Baldassarre come tale, secondo che ne risultava dal Processo, nè altro vi opponevano, se non se esser egli in grado assai rimoto*.

Non è questo il solo riscontro che si abbia, che gli Avversarj di D. Baldassarre siensi acquietati intorno al punto succennato, ed abbiano ammesse per convincenti le prove da lui addotte per dimostrare l'agnazion sua collo Scopritor dell' America. Trovandosi Baldassarre Colombo in lontan paese, impegnato in così dispendiosa Lite contro personaggi sì grandi, chiese, mentre questa

---

* « Hæc autem (scilicet D. Balthasarem masculum legitimum, et de » Familia Testatoris esse) nullo modo plenius probari potuerant, quam » probata sunt, cum Partes Collitigantes, non modo tacite consentiant, sed » expresse admittant D. Balthasarem uti talem, neque aliud illi opponant, » quam esse in gradu admodum remoto, ut in Processu ».

Allegazioni precitate stampate in Madrid nel 1594.

vertiva, gli alimenti sul fondo che cadeva in Lite, per essere egli male agiato di beni di fortuna, ed aver dovuto spendere tutte le sue sostanze nel promovere le sue ragioni. Tra i diversi motivi allegati da lui per ottener tal cosa, in un Memoriale, che trovasi pure stampato ed unito al Sommario della Causa, uno si è, che le Parti contrarie vi acconsentivano, e confessavan tutti esser egli agnato di COLOMBO come constava, ed il tenevano per provato, soggiungendo soltanto, che era egli in grado rimoto *. Nello stesso Sommario poi, formatosi sin dall'anno 1584, si pone per base, che D. Baldassarre discendeva da un comun ceppo con Cristoforo COLOMBO, poichè Lancia COLOMBO Signore del Castello di Cucaro, il quale fu Avolo paterno del rinomatissimo Ammiraglio Cristoforo Scopritore delle Indie, fu Quadritavo di D. Baldassarre; e questo articolo del parentado di D. Baldassarre con Cristoforo COLOMBO è ricavato dal Memoriale di fatto, che risulta concertato colle Parti avversarie **.

---

* « Constando, come consta, que todos lo confiessan y lo tiene provado, » solo dizen que es mas remoto y apartado ».
Memoriale di D. Baldassarre COLOMBO.

** Il Sommario Spagnuolo comincia in questi precisi termini « Don Balthasar COLOMBO de los Segnores del Castillo de Cuearo, que es en » Italia, en el Ducado de Monferrato en 12 Enero de l'ano passado de » 1583 .... se opuso al pleyto del Estado de Veragua, diziendo ec. . . . . » *E dopo segue così* — Porque su parentesco y decendencia del Fundador es » una misma, pues ambos dicienden de una cepa y tronco, que fue Lança

Dobbiamo adunque riguardar come decisa a favor nostro la controversia, dopo una confessione così aperta ricavata per forza della verità, dalla bocca di chi avea il maggior interesse per contrastarla, e dopo aver posti in pratica tutti i più studiati argomenti per porla in dubbio; e potrà ciascuno di noi esclamare, con intima compiacenza, come già ARCHIMEDE, *ho ritrovato.* Dovrebbe pur compiacersene quel colto Signore di Langeac, che dettò una bella Epistola in versi Francesi riguardante il COLOMBO, coronata negli anni addietro dall'Accademia di Marsiglia, nel ravvisare, che la Famiglia di quello uomo immortale non ebbe nè la oscura origine ch'ei presuppone, nè la breve durata di poco più di settanta anni, com'egli si dava a credere; che anzi sussisteva molto prima del COLOMBO, ed avea già prodotti uomini di chiaro grido, segnatamente nella Milizia Navale, e sussiste tuttora nell'antica sua prima sede nel Monferrato*.

» COLOMBO, Segnor de la Villa y Castillo de Cucaro, el qual fue Abuelo » paterno del dicho Almirante, y quarto Abuelo del dicho D. Balthasar.

* *COLOMB dans ces fers, après la découverte de l'Amérique. Épître qui a remporté le prix de l'Académie de Marseille, précédé d'un précis historique sur COLOMB, par M.r le Chev. de Langeac, in* 8.°, *Paris* 1782.

CAPO IX.

Estratto del Consulto del Sordi nella Causa della successione del Maggiorasco instituito da Cristoforo Colombo.

Che l' Autore della Storia di Piacenza Pier Maria CAMPI non abbia saputo veder la luce del vero, che sfavillava dalle Carte ch'ebbe avanti agli occhi, giacchè, se a lui note non furono per avventura le Allegazioni succennate pubblicatesi nell' anno 1594, vide però il Sommario della Causa per la successione del Maggiorasco fondato da COLOMBO, stampato in Madrid nel 1590, non ne faremo meraviglia nessuna*. La prevenzione che il COLOMBO fosse Piacentino, e l'impegno di non trovar in esse Carte ciò che era contrario al suo intento; in somma la lodevole, ma ingannatrice passione dell'amor della Patria, gli fece velo all' intelletto. Molto più singolar cosa si è, che l' ALGUSI, il quale ebbe la

* Il CAMPI non solo avea già fissato il suo sistema, ma avea in oltre, come confessa egli medesimo, stesa gran parte del suo *Istorico discorso circa la Patria di Cristoforo Colombo*, quando gli capitò il Sommario Spagnuolo (v. p. 243): fece pertanto a un dipresso quello, che dicesi che facesse certo Storico, quando, speditegli le Memorie originali di un assedio da inserirsi nella sua Opera, mentre l'avea già immaginato e descritto a suo senno, rispose increscerli, che tali Memorie giunte fossero tardi, e che il suo assedio era già fatto.

sorte di aver fra le mani tutti questi Documenti, e che intendeva valersene per assicurar al Monferrato la gloria di aver prodotto il COLOMBO, non abbia saputo trarne partito. Dico così, perchè in quel lungo Articolo dove tesse la Genealogia de Signori COLOMBO Feudatarj di Cuccaro, parla bensì della gita di Baldassarre COLOMBO in Ispagna per promovere le sue ragioni, onde conseguire il possesso del Maggiorasco posseduto dall' ultimo Duca di Beragua; ma di ciò che forma il più stringente argomento, per provare che il COLOMBO fu infallantemente della Famiglia de' Feudatarj di Cuccaro, non tocca nè punto nè poco; e questo consiste nello essere stato riconosciuto concordemente da tutti gli Avversarj suoi, come Agnato del COLOMBO, ammessione, la quale, come si è vedato, furono loro malgrado costretti di fare in forza delle più rigorose prove e minuti esami presentati dal Baldassarre. Anzi col conchiudere che fa l'ALGHISI la narrazion sua dicendo, che Avversarj così grandi e potenti, quai erano quelli, con cui Baldassarre pativa, condussero la Lite per lo spazio di ventisette anni, onde vi lasciò egli la vita; e che, sottentrato ad essa il Figliuolo, con ricevere dodici mila doppie, fece accordo con essi, e si partì di Spagna, ritornandosene alla sua Patria, rende dubbioso ciò che è fuori di controversia. Sembra in questa guisa, che il punto della Lite, su cui si venne ad un tale accordo, fosse l'essere, o non il Baldassarre Agnato del celebre Cristoforo COLOMBO; quandochè il nodo della questione, come si è mostrato, si era ridotto,

Alghisi, Stor. ms. del Monf., P. II. lib. II, §. 44.

non già a contrastargli l'agnazione collo Scopritore dell'America (intorno al qual punto di fatto non era rimasto dubbio nessuno), ma bensì a determinare, se, a seconda delle parole del Testamento di Colombo, chiamato fosse al Maggiorasco un discendente da uno Zio paterno del Testatore, a preferenza delle Figlie discendenti dal Testatore medesimo; punto di ragione assai più difficile ed arduo; posta la sottigliezza de' Giureconsulti nell' interpretare le parole e le intenzioni de' Testatori, e perciò soggetto al dubbio evento di una Sentenza, tuttochè accertato si fosse il punto dell' agnazione di Baldassarre Colombo. Eppure quelle Carte ebbe l' Alchisi tutto l' agio di esaminarle, avendone avuto copia da Ascanio Colombo Consignore di Cuccaro, ed uno degli Antenati de' viventi a' giorni nostri. Forse l'essere quel Sommario in lingua Spagnuola, ed il trattarsi di questione giuridica co' termini usati nel foro, fu il motivo per cui il buon Religioso Agostiniano non vi si internò più che tanto.

Ma che diremo noi, se, prescindendo da queste Stampe Spagnuole in Italia rarissime, si presentasse altra Scrittura forense, da cui tal cosa già risultava pienamente? Scrittura pubblicata sin dal Secolo XVI, di un Giureconsulto nostro Piemontese, i cui Consulti si ritrovano quasi in ogni Biblioteca de' nostri Avvocati? Ciò non pertanto, dello aver ignorato questo nuovo irrefragabile Documento per provar la Patria Monferrina del Colombo, non ne darò biasimo nè al Tiraboschi, nè ad alcun

altro Letterato, che abbia scritto intorno a questa controversia famosa. Il trovarsi sì fatta memoria preziosa seppellita in quegli immensi Volumi in ira alle Muse, era lo stesso come l'oro, che si giace nelle viscere delle montagne le più scoscese; e quando si tratta tra' Letterati di libri, non si tratta mai di quelli, che da' Giureconsulti medesimi non sono tenuti già in conto di libri da leggersi e da studiarsi, ma piuttosto di semplici materiali stromenti da venir adoperati al bisogno. Eppure non solo dalle antiche più rozze Leggende, che alla fin fine sono libri appartenenti alla Storia, si ricavano notizie riguardanti il Governo, i costumi, e la Storia delle età rozze, ma eziandio s'incontrano queste ne' volumi ponderosi ed indigesti, e massime né' Consulti de' Giuristi della Scuola antica di BALDO e di BARTOLO, che, anche ne' Secoli di eleganza e coltura, come furono il Secolo XV, ed il XVI, perseverarono; e perseverano tuttora ad armarsi da capo a piedi di barbara dottrina. Sento che v' abbia chi, non lasciandosi sbigottire da questo ostacolo formidabile, abbia, con tanto più benemerita, quanto più dura, anzi Erculea fatica, ricavato da questo sconosciuto fonte, facendo spoglio esatto di sì fatto genere di libri, molte peregrine notizie patrie, che servir potrebbono, e giovar moltissimo a chi prendesse una volta a dettare una Storia del Piemonte*, Opera, che attesa la non

* È stata stampata di fresco una Storia del Piemonte dell' Abate DENINA in Germania; ma è uscita alla luce in lingua Tedesca.

curanza della maggior parte, e la incontentabile accuratezza di alcuni pochi, manca tuttora alle nostre contrade.

Ad ogni modo, venendo al particolare del COLOMBO, quegli che ci conservò una irrefragabile prova della Patria di lui ne' suoi Consulti, si è Giovan-Pietro SORDI di Crescentino Senatore nel Senato di Casale, che fiorì verso il fine del Secolo XVI, vale a dire del Secolo stesso in cui morì il COLOMBO, ed ebbe a dettare per buona sorte un Consulto, nel mentre che agitavasi in Ispagna la Lite tra Baldassarre COLOMBO, e que' potenti Magnati Spagnuoli. Non ostante che venga il SORDI detto dal ROSSOTTI Dottore di gran fama, e non ostante gli Epigrammi in lode di lui, di due Letterati Monferrini Stefano GUAZZO Autor della Conversazione civile, e di Rime e Prose, e di Annibale MAGNOCAVALLI interlocutor ne' Dialoghi della Conversazione civile, e non ostante le replicate edizioni che si fecero de' suoi Consulti*, io non avrei forse mai cercato quel Volume, se non mi fosse stato additato il Consulto che riguarda il COLOMBO, di cui stimo buona cosa il presentarne un succinto estratto.

Rossot. Sylab. Script. Pedem., pag. 375.

Prima di tutto però si vuol riflettere, che quello, che

---

* I Consulti del SORDI furono stampati secondo il ROSSOTTI in Torino ed in Venezia nel 1589; ve ne ha altra edizione posteriore di Francfort. Il titolo di questa, che ho sotto gli occhi, si è il seguente — *Consiliorum Domini Joan. Petri SURDI I. C. et Senatoris præclarissimi lib. II, Francofurti* 1616, V. Consilium CCXLI, pag. 800 e seg.

nella controversia intorno alla Patria del COLOMBO, ci dà vinta la Causa, non è già l' eloquenza, ma il silenzio del SORDI. Stese egli il suo Consulto, dopochè da Baldassarre COLOMBO eransi già presentate le prove della agnazion sua col celebre Cristoforo COLOMBO. Essendo questo fatto la base di tutti i suoi ragionamenti, si darebbe altri a credere, che si diffonda il SORDI per provarlo. Eppure intorno a questo punto non si trova neppure una sillaba nel suo Consulto. Qual prova maggiore, che in Monferrato il COLOMBO fosse tenuto senza dubbio nessuno come della Famiglia de' Signori di Cuccaro? E quello che è più, in qual modo si può dimostrare più ad evidenza tal cosa, come colla intera e piena acquiescenza degli Avversarj? Acquiescenza che risulta dal non farsi parola dal SORDI intorno a sì fatta questione, quantunque questa questione medesima, secondo quello che appare dal Sommario, si fosse agitata col maggior calore, e mettendo in opera tutta la sottigliezza la più minuta, per non dir cavillosa, della Critica Forense. Non voglio poi lasciar di avvertire una particolarità, che mi sembra da notarsi in quel Consulto, e si è, che l' entusiasmo dell' amor della Patria, che non potea a meno di eccitarsi parlando di un uomo qual fu Cristoforo COLOMBO, non giunse in nessun modo a riscaldare il Giureconsulto Consulente. Con freddissima imparzialità tanta, e sì mirabile parla egli di Cristoforo COLOMBO, che, non solamente mai non lo qualifica per Iscopritore del Nuovo Mondo, ma nemmeno gli è cortese di un bre-

vissimo aggiunto di illustre, o di celebre; ben diverso in ciò dal Giureconsulto Spagnuolo, che stese le Allegazioni stampate in Madrid; il che non già ad artificio del Giureconsulto nostro Monferrino io attribuisco, ma bensì a quella Stoica indifferenza, connaturale agli uomini di quella professione, per tutto ciò che non riguarda direttamente il punto, di cui trattar debbono. In questa guisa l'Avvocato di Baldassarre Colombo, per rispetto alla gloria, che potea venirne alle nostre contrade dallo esser Patria dello Scopritore delle Indie, lascia trasparire, senza artificio nessuno, una tale e tanta più che Filosofica insensibilità, che intorno a questo particolare allegar si potrebbe per testimonio non sospetto, nulla meno, che se fosse nato egli medesimo nelle Indie.

Ma venendo una volta al punto, ecco quali sieno le questioni agitate dal Sordi nel suo Consulto, e con qual ordine vengano discusse. Premette egli, che la disposizione, o sia Codicillo di Cristoforo Colombo, scritto nell'anno 1505, di cui constava per rogito di Notajo in Vagliadolid dell'anno seguente 1506, era valido; attesochè, quantunque si riferisse ad un Testamento da lui anteriormente fatto nella Città di Siviglia, conteneva però ciò che asseriva in esso Testamento aver egli ordinato. Stabilisce perciò il Sordi non potersi porre in dubbio l'istituzione, e la sostanza del Maggiorasco. Premessa adunque la validità della disposizione, ecco il punto della difficoltà, intorno a cui si aggira il Consulto del Sordi. Trattavasi di determinare, se al Maggiorasco

instituito da Cristoforo Colombo fosse chiamato Baldassarre Consignore del Castello di Cuccaro, e se dovesse venir preferito alle Femmine, ed a' discendenti per mezzo di linea femminile. Prende perciò, secondo il consueto stile de' Giuristi, ad esporre prima le ragioni che allegar si potevano contro il suo Cliente Baldassarre Colombo; e tra queste non vi ha neppure un cenno, che lasci trasparir che si dubitasse esser egli vero Agnato del famoso Cristoforo Institutor della Primogenitura.

Surd., Consil. precit. N.° 3 ad N.° 11.

I principali motivi, che si adducono come messi in campo dagli Avversarj per escluderlo, sono bensì i seguenti. E primieramente perchè, sebben Cristoforo Colombo avesse instituito un Maggiorasco de' suoi beni, lo avea instituito soltanto tra' suoi Discendenti, ed in mancanza di questi tra i Discendenti de' Fratelli suoi proprj: nè da lui si nominano altri Agnati: che chi dicesse, che il Maggiorasco conteneva eziandio questo caso, era tenuto a provarlo, essendo, come dice il Sordi con aurea schiettezza, il Maggiorasco odioso, e fuori delle regole del Diritto comune; doversi perciò interpretare strettamente, affinchè meno offenda il comune Diritto; e che quantunque Cristoforo Colombo, dopo aver enumerate le persone de' Figliuoli e de' Fratelli, aggiunga*; *Che*

«Cum Majoratus sit odiosus et exorbitans a regulis juris communis, stricte debet interpretari, ut minus lædat jus commune.» *Surdi, Consil. cit.*

* Le parole precise di quel Codicillo si hanno in un Albero de' Colombi di Cuccaro, che, mentre agitavasi la Lite in Ispagna, comparve in Piacenza, e vien recato dal Campi che allora vivea, nel suo Discorso isto-

s' intenda così di uno in altro il Parente più prossimo della sua linea; tuttavia doversi intendere quelle parole rispetto a' discendenti da' Figliuoli e da' Fratelli, non mai in maniera, che altri, oltre a questi, s' intendano chiamati. In secondo luogo, perchè il Maggiorasco venne instituito sotto la condizione, se il D. Diego primogenito di Cristoforo, ed altri primi chiamati, fossero morti senza prole; ora siccome il D. Diego avea lasciati Figliuoli, per conseguente le susseguenti instituzioni fatte, si aveano da tener come fatte sotto la condizione della mancanza de' Figliuoli. In terzo luogo finalmente, perchè il Maggiorasco non si estende al di là del quarto grado, ed il Baldassarre Colombo nè si trovava entro la quarta generazione, nè trovavasi congiunto entro al decimo grado col D. Diego ultimo possessore, e per questa

---

coricirca la Patria di Cristoforo Colombo: (*Istoria universale di Piacenza tom. III; p.* 237). Eccole fedelmente trascritte « Io feci il mio caro figlio » D. Diego herede di tutti li miei beni, che io avea de juri et de here» dità, de quale ne feci Majorazgo, et non havendo lui figlio herede » maschio legitimo, che herediti D. Fernando mio figlio per la medesima » manera; et se lui non haverà figlio herede legitimo maschio, ch' here» diti l' altro mio Fratello, *che s' intenda così de uno all' altro il Parente* » *più prossimo alla mia linea*, (parole recate dal Sordi) et questo sii per » sempre, et non herediti Donna, salvo se mancasse che non si trovasse » huomo, et se questo occorresse, sii la Donna più prossima alla mia linea». Le parole recate dal Sordi nel suo Consulto pienamente conformi a questo articolo di Codicillo, ne dimostrano sempre più l' autenticità, il che rileva assai lo avvertire, per rispetto a quello, che dovremo dire in progresso de' supposti Testamenti di Colombo.

ragione principalmente doverne venir escluso: perciocchè nella successione de' Maggioraschi si ha riguardo alla persona dell' ultimo gravato.

Queste erano le ragioni che si allegavano contro Baldassarre COLOMBO. Qual peso aver possano presso i Giureconsulti, altri potrà determinarlo meglio. A me sol basta, che tra queste sottigliezze d'interpretazioni, e regole, e massime adottate riguardanti le primogeniture, non ritrovo il menomo indizio di dubbietà intorno al punto, che non bastava in favore di D. Baldassarre, e che per noi importa il tutto, vale a dire il punto della Agnazione. Non sarà inutile ciò non pertanto lo scorrere rapidamente i motivi contrarj a' succennati, e sopra i quali si fonda il SORDI per sostenere il suo assunto; cioè che il cospicuo Maggiorasco, intorno a cui si contendeva spettar dovesse a D. Baldassarre; tanto più che tra questi, nuovi riscontri ritroveremo della indubitata Agnazione de' Signori di Cuccaro collo Scopritore della America. Sostiene adunque il SORDI, che a tenor della disposizione di Cristoforo COLOMBO, non ostante il sin qui detto, dovea essere ammesso D. Baldassarre al possesso del Maggiorasco, a preferenza di tutti gli altri chiamati, e segnatamente dei Discendenti dalle Femmine. Di fatti osserva, che constava palesemente, che Cristoforo COLOMBO volea conservar le sue sostanze nella propria Famiglia ed Agnazione, perchè chiamò sempre i Maschj; perchè escluse le Femmine dalla successione, semprechè vi fosse un Maschio; perchè fece parecchi

Sordi Consil. cit. N.° 11 e 19.

gradi di sostituzione, in cui chiamò sempre i Maschi; perchè questa si è la principale ragione, per la quale s' instituiscono Maggioraschi, affinchè i beni si conservino indivisi, per decoro, onore e grandezza delle Famiglie; perchè finalmente, a quest' oggetto appunto che presso i posteri rimanesse di se perpetua memoria, ed i posteri suoi venissero riputati, avea impetrato Cristoforo Colombo dai Re Cattolici la facoltà d' instituire il Maggiorasco; sebbene in verità diremo noi, tanto chiaro si è il nome di lui, che non abbisognava di posteri, come oscurato avea quello di tutti i suoi Antenati, ancorchè in mare famosi.

Conchiude adunque il Sonni, che, dappoichè D. Baldassarre era della Famiglia ed Agnazione di Colombo, (ciò che a noi basta) dovea venir ammesso alla successione del Maggiorasco, esclusi gli altri Competitori, che o erano Femmine, o Discendenti da Femmine, e che per conseguente sono inabili, e non sono chiamati ad un Maggiorasco instituito a favor dell' Agnazione; e che bastava per lui aver provato esser egli congiunto col Testatore, cioè con Cristoforo Colombo in ottavo grado, e col D. Diego, che fu l' ultimo Possessore del Maggiorasco, nell' undecimo; gradi che confrontano esattamente con quelli segnati nell' Albero, che trovo unito al Sommario in lingua Spagnuola. Che se ciò bastar per avventura non potea per dar vinta la Causa del Maggiorasco in favore di D. Baldassarre, basta certamente per dimostrare ad evidenza, che Cristoforo Colombo

era uscito dalla Famiglia di que' Gentiluomini Monferrini, e per darla vinta a noi contro tutti coloro, che ci contrastano, che fosse egli nostro paesano.

Io non mi tratterrò a riferir le obbiezioni contro la conchiusion sua, che si accinge a sciogliere il SORDI in progresso del suo Consulto, perciocchè non fanno al caso nostro. È soltanto degno di considerazione il non rinvenirsi pure, tra le difficoltà che si vengono sciogliendo da quel Giureconsulto, ombra veruna di dubbio circa l'Agnazione di COLOMBO co' Feudatarj di Cuccaro. Che anzi, vie più si conferma il grado preciso di Parentela, che passava tra D. Baldassarre ed il celebre Cristoforo COLOMBO, nel risponder che si fa dal SORDI alla obbiezione che si desumeva dal non potersi aprire la successione ad un Maggiorasco, se non è in favore di chi trovisi entro il decimo grado; poichè replica, che D. Baldassarre era congiunto in ottavo grado * con Cristoforo COLOMBO, come appariva dall'Albero dell'Agnazione, dal che ogni volta più si fa manifesto, che intorno a quest'Albero Genealogico non vi era questione veruna, nè dubbietà; e che, se vi si era stata fatta qualche opposizione da prima, erasi in progresso risposto così vittoriosamente, che non occorreva più nemmeno di parlarne.

---

* » Respondeo esse advertendum quod Don Baldassar est conjunctus » octavo gradu Don Cristophoro, *ut ex Arbore Agnationis deprehenditur*». *SURD. Consil. cit.*

Non ne parleremo neppure noi più oltre, attesochè il mettervi più parole sarebbe in certo modo fare scapitare una causa chiarissima, non essendovi spediente migliore, per rendere oscuro ciò che è chiaro, e dubbio quello che è certo, che lo accingersi a dimostrarlo con minutezza soverchia. Del resto non ci vuol meno che il trattarsi di far nostro un uomo così grande come il Colombo, per divorar la noja di un estratto di un Consulto legale, e di un Consulto in fatto di Primogeniture, mostruosa instituzione nata dal Gotico orgoglio de' Secoli di mezzo, congiunto colla superstiziosa sottigliezza de' Giureconsulti Romani trovata per eludere le leggi; instituzione però, che ha contribuito a conservarci, ed assicurarci il vanto di poter annoverare tra' nostri paesani l' uomo, che abbia fatto il miglior uso delle sue vaste cognizioni, e del suo straordinario inusitato coraggio in una pacifica impresa, il Colombo. Non altri che il più dotto Geografo de' tempi suoi, come venne chiamato, potea concepire sì vasto disegno; e di triplice bronzo, assai più che que' primi Navigatori, di cui parla Orazio, dovea aver cinto il petto, chi, con un semplice ago calamitato alla mano, osò lanciarsi il primo in seno all' Oceano immenso.

CAPO X.

Principali motivi allegati nel Sommario della Causa agitatasi in Ispagna, per dimostrare, che Colombo era uscito dalla Famiglia de' Feudatarj di Cuccaro.

Tuttochè gli argomenti indubitati, e le prove, e le testimonianze, che da Baldassarre Colombo, e da chi patrocinava la Causa di lui in Ispagna si presentarono per dimostrare, che Cristoforo Colombo era uscito dalla Famiglia de' Feudatarj di Cuccaro, sieno stati di tanto peso, che obbligarono, senza aspettar Sentenza veruna, i suoi Avversarj ad arrendersi alla evidenza; e che questo argomento solo sia così stringente, che non faccia più d' uopo di allegar partitamente gli altri, poichè in se li comprende; sono persuaso ciò non pertanto, che non riuscirà discaro lo aver sotto gli occhi almeno le ragioni principali, da cui mossi gli acuti Giureconsulti Spagnuoli, che difendevano le pretensioni di que' Grandi clienti loro, credettero di dover cedere di buon grado quel terreno, a cui sì gran parte della difesa loro si riducea, e che per noi importa il tutto. Altronde l' esposizione di questi motivi, non solo gioverà a mostrare con quanta acutezza sieno state promosse le ragioni degli Avversarj nella Causa di Baldassar Colombo e nostra, onde sempre più vien fuori lucido in mezzo alle obbiezioni, e trionfa il vero, ma in oltre non può che

riuscir grata versando intorno a molte particolarità della vita, e delle vicende di quell'uomo grande. Il Sommario * Spagnuolo adunque contiene l'esame de' testimonj fattosi in Monferrato, in seguito alla Lettera del Re Filippo II al Duca di Mantova; le opposizioni che ad esso esame si fecero da' Patrocinanti degli Avversarj di Baldassarre Colombo, e le risposte, che per iscioglierle da Baldassarre medesimo si recarono.

Una delle prove, che il rinomato Colombo fosse dei Consignori di Cuccaro, è ricavata dalla fama pubblica. Di questa io ragionerò avanti ogni cosa: perciocchè n'ebbe qualche notizia l'Abate Tiraboschi, ma non ne tenne alcun conto, chiamandola una semplice tradizione, la quale ognun sa quanto sia fallace. Ma ognun sa parimente, che questo è uno de' consueti artifizj consigliati da' Retori, che quella fama, che si risguarda come consenso di un intero Popolo, e come testimonianza pubblica, si ha da chiamare da coloro, cui è contraria, rumore difluso da incerto Autore, cui la credulità diede accrescimento. Ma il poter la fama pubblica aver diversa origine, obbliga bensì a distinguerla da' vani rumori, ma non concede mai di poterle negar fede, quando porta seco tutti i caratteri della veracità. E gli Storici, e i Documenti medesimi, che ci tramandano la memoria

Tirab. Storia della Let. Ital. *loc. cit.* pag. 175.

Quintil. Instit. Orat. lib. V, cap. III.

* Questo Sommario in Lingua Spagnuola fu stampato in foglio in Madrid l'anno 1590 alli cinque di Dicembre.

de' fatti, altro non sono, se non la fama pubblica medesima espressa in lettere, in vece di venir tramandata colle parole: ma nel caso nostro non trattasi di tradizione, trattasi della testimonianza legale di persone, che dalla viva voce de' contemporanei aveano potuto accertarsi de' fatti. E che ne sia il vero, che Cristoforo Colombo, ed i suoi fratelli fossero discendenti da' Feudatarj del Castello di Cuccaro, e fossero figliuoli di Domenico Colombo, figliuolo di Lancia, del qual Lancia era pur figliuolo Franceschino Consignor di esso Castello in Monferrato, da cui discendeva il Baldassarre in retta linea, è quello appunto che si ricava, e si verifica mediante la deposizione giurata di trentanove testimonj. E questi testimonj rendono ragione dell' asserzion loro, specificano i tempi e le persone, da cui il sentirono affermare, e sono tutti nativi de' Luoghi e Castelli più vicini a Cuccaro, come Vignale, Fubine, Conzano, e de' più cospicui del Monferrato, come Cocconato, e la Città stessa di Casale. Merita pure riguardo la qualità de' testimonj maggiore d' ogni eccezione, persone di Chiesa, Gentiluomini della primaria condizione, tra' quali parecchi de' Conti di Cocconato.

Sommar.Spagn. N.° 6. 12.

Si fa in oltre osservare in esso Sommario, che i testimonj si riferiscono a cento e venti otto persone, da cui udirono asserir tal cosa, ed è notabile, che quattro di essi, tra' quali tre dello stesso luogo di Vignale, assicurano di averla intesa dalla propria bocca di Secondo Cornachia di Vignale, persona assai attempata, che avea

Sommar.N.° 12.

conosciuto lo stesso Aminiraglio Cristoforo COLOMBO, e navigato con lui. Dopo i testimonj si riferiscono nel mentovato Sommario parecchi Documenti, che lunga ed inutile cosa sarebbe il venir minutamente divisando. Tra questi si presenta il Diploma dell'anno 1419 d'Investitura concessa a Franceschino e Domenico figliuoli di Lancia COLOMBO, e ad altri Consorti per lo Feudo e Castello di Cuccaro; e si adduce la ragione per la quale non apparisce, che fossero investiti di tal Feudo il celebre Ammiraglio Cristoforo, ed i Fratelli suoi, la quale si è, che partirono da quel Castello essendo giovani, e vivendo ancora il Padre loro; e dichiarano molti testimonj, che il non aver essi più fatto ritorno a quel Castello dopo la morte del Padre loro Domenico, si era il vero motivo, per cui non furono investiti, come il sarebbero stati, se vi avessero fatto ritorno.

Som. N.° 21 e seg.

Som. N.° 27.

Non si mancò di allegare in contrario da uno degli Avversarj di Baldassarre COLOMBO, che Cristoforo non potea essere del luogo di Cuccaro, attesochè, essendo egli in età di quarant'anni, stava in Genova, e non fu a Cuccaro, essendo così vicino; e si presentò in questo proposito dal predetto Avversario un luogo della Storia di Pietro MARTIRE di Anghiera, il qual dice, che essendo l'Ammiraglio in età di quarant'anni, propose alla Signoria di Genova lo scoprimento delle Indie. La risposta, che a questa obbiezione si fece da D. Baldassarre, oltre allo essere vittoriosa e convincente, contiene diverse particolarità notabili intorno alle epoche

Som. N. 28.29.

più sostanziali della vita di Cristoforo. Risultava (ed in questo punto non v'era controversia tra le Parti), che Cristoforo COLOMBO era nato nell'anno 1437, e che cominciato avea a navigare in età di quattordici anni, vale a dire nell'anno 1451, e navigato avea 23 anni continui senza mai scender dal mare, e quando prese terra, fu in Lisbona, ove si ammogliò, e là erasi stabilito nell'anno 1474, continuando a navigare sino all'anno 1484, in cui venne a Cordova a far la proposta dello scoprimento delle Indie a' Re Cattolici, il che lo trattenne sino all'anno 1492, che fu l'anno memorabile dello scoprimento del Nuovo Mondo, dove fece tre altri viaggi, sino a tanto che morì. Da tutto questo si conchiude, che non può sussistere in verun modo ciò che asserisce Pietro MARTIRE, che sia stato COLOMBO in Genova a proporre il suo discoprimento a quella Repubblica, essendo egli in età di quarant'anni; tanto più che in quella età, cioè nell'anno 1477, trovavasi, siccome narra egli medesimo, nella Frislandia.

Io non mi dilungherò maggiormente intorno a questo errore preso da Pietro MARTIRE, seguito poscia dagli Storici Genovesi, tolti i due più antichi Antonio GALLO, ed il SENAREGA, e quindi da tutti i moderni, dicendo, che COLOMBO proponesse il disegno dello scoprimento del Nuovo Mondo alla Signoria di Genova: poichè già in altro proposito ne ho ragionato abbastanza. Non voglio però lasciar di avvertire, che il fatto, secondo che si ritrae da questo Sommario Spagnuolo, è pienamente con-

V. sopra cap. IV.

forme alla narrazione già sopraccennata del celebre Gian Pietro MAFFEI, che informatissimo era di que' successi, come quegli che nella età sua più florida avea esercitati in Genova verso la metà del Secolo XVI, prima l' impiego di Professore di Eloquenza, e quindi il carico rilevante di Segretario della Repubblica, secondo l'uso di quella età, in cui non si riputavano incapaci di maneggiare gli affari pubblici quelli, che professavano elegante letteratura; quindi recatosi, già fatto Gesuita, in Lisbona, scrisse sulle più certe notizie che gli furono somministrate, per ordine del Cardinale, poi Re, Enrico di Portogallo, una piena Storia delle Indie, terminata poscia e pubblicata sotto gli auspicj del Re di Spagna Filippo II, in potere di cui era passato quel Regno. Ora questo celebre e colto del pari, che diligente Storico, non solo non fa cenno nessuno di questa proposta fatta dal COLOMBO, come si pretende da Pietro MARTIRE, a' Genovesi, ma sostanzialmente la nega dicendo, che il COLOMBO, prima che a verun altro Potentato, la fece al Re di Portogallo *, e che essendo stato sprezzato il suo

V. Serrassi, vita di Gio. Pietro Maffei, premessa alle sue opere. Tirab., Storia della Lett. Ital. t. VII, parte II, pag. 340.

* « Cristophorus COLUMBUS *Ligur* ingentis animi vir, et rei Nauticae in » primis peritus ex *Astronomica Disciplina*, et nonnullis veterum monu- » mentis, statuit trans noti orbis terminos magna terrarum spatia etiam in » Occidentem patere. Dein experiundi et cognoscendi studio, quod sine » magno apparatu ea res tentari non posset, Lusitano *ante omnes* Regi eam » expeditionem suasit suam in id operam et industriam enixe detulit. A » quo rejectus, tamquam inania et fabulosa afferret, ad finitimum Castellae

disegno, come vano e romanzesco da quel Re, si recò a farne la proposta al vicino Monarca di Castiglia. Dove è anche da notarsi, che nel numero stesso degli anni, in cui perseverò il COLOMBO con costanza mirabile in quella pratica, proponendo partiti per quella spedizione, vale a dire un settennio, è pienamente d'accordo il MAFFEI col Sommario, dal che si raccoglie, che agli stessi fonti sinceri aveano attinte le loro notizie, sia l'elegante Storico, sia il Difensore della Causa di Baldassar COLOMBO e nostra.

Per corroborare la discendenza di COLOMBO da' Feudatarj di Cuccaro, altra prova si ricava eziandio nel Sommario Spagnuolo dal grado certo e preciso di Parentela e consanguinità, che passava tra i Signori COLOMBO di Cucearo, e quelli di Piacenza. Ragionasi adunque in quel Sommario nella conformità seguente. Dice D. Fernando COLOMBO nella Storia della vita del Padre, che in Piacenza vi erano alcune onorate persone della sua Famiglia, e sepolcri con armi gentilizie, ed iscrizioni de' COLOMBI. Ora provandosi (si prosiegue a dire), che i COLOMBI di Piacenza erano, e sono una stessa Famiglia

Storie di D. Ferd. Colombo, cap. I.

Som. Spagn. N.° 44.

» Regem Fernandum eodem Consilio se se contulit. Ibi, cum nihilo magis » audiretur, invicta quadam animi pertinacia *totum fere septennium* vorando » repulsus, urgendo, instandoque, per se et per amicos tandem aliquando » pervicit, ut in eam inquisitionem tria sibi regio sumptu adornata navi- » gia ad Hispalim orae Beticae praeberentur ». *Jo. Petri* MAFFEI *Hist. Indic. lib. I, pag.* 32, 33, *Coloniae* 1590.

con quelli di Cuccaro, ne viene per necessaria conseguenza, che l'Ammiraglio Cristoforo era di Cuccaro, e della famiglia de' Feudatarj di quel Castello. Molte sono le prove, che si adducono della identità della Famiglia, divisa in que' due rami di Piacenza e di Cuccaro; e se ne additeranno brevemente alcune delle più conchiudenti. Lasciando adunque in disparte e le attestazioni de' testimonj, e gli ufficj di amistà e di cortesia soliti praticarsi tra' Parenti, due Carte basteranno a porre la cosa in manifesta luce. Da una Investitura dell'anno 1427 consta, che Petrino Colombo abitante in Piacenza, e Ferrarino abitante nel Castello di Cuccaro, erano fratelli e figliuoli di Delfino Colombo di Cuccaro, e che il predetto Ferrarino fu investito tanto in nome proprio, che in nome di Petrino assente, della porzione del Feudo che possedeva il Padre loro in esso Castello. Di questa Investitura, che è in data degli undici del mese di Aprile del mentovato anno 1427, ne avea trovato memoria nel registro de' Feudi, che esisteva negli Archivj della già Regia Camera de' Conti di Torino, il diligentissimo Raccoglitore di cose patrie, il signor Giuseppe Vernazza Freney, da cui mi venne gentilmente comunicata. Da un'altra Carta poi riferita parimente nel Sommario si ritrae, che Petrino Colombo residente in Piacenza era in corrispondenza con Ferrarino suo fratello. Questa contiene un istromento di Procura dell'anno 1441, spedito nella mentovata città di Piacenza da Petrino a Ferrarino suo fratello abitante in

Sommar. num. 45 e 46.

Som. N. 52. Cuccaro. Con Documenti autentici si tesse poi la genealogia di questo Delfino figliuolo di un Antonio, il quale Antonio figliuolo era di un Enrico, e figliuoli entrambi di Ferrario comune stipite de' COLOMBI di Cuccaro e di Som. N. 48. Piacenza. Non è necessario di accennare quanto si narra in esso Sommario di un Ecclesiastico, il quale attesta, che nel recarsi a Roma nell'anno 1550, passando per Piacenza, presentò una Lettera di favore scritta da Gian-Giorgio, e da Bonifacio de' Feudatarj di Cuccaro ad un Gentiluomo della casa COLOMBO di Piacenza, il quale il regalò, il trattenne, e ragionando con lui della sua Famiglia e Parentela, disse, che i COLOMBI di Piacenza discendeano dai Signori di Cuccaro, e gli fece vedere le Investiture succennate concedute a Petrino. Non si lascia di avvertire, che le armi gentilizie de' COLOMBI di Piacenza erano le stesse come quelle che portava il celebratissimo Ammiraglio in Ispagna prima dello scoprimento delle Indie, ed in tutto conformi a quelle di Som. N. 59. Baldassarre COLOMBO, che sono Colombi d'argento in campo azzurro.

Un argomento de' più conchiudenti, per provar sempre più la stessa verità della discendenza di Cristoforo COLOMBO da' Feudatarj di Cuccaro, si deriva dall' altra Parentela, che teneva il medesimo con i COLOMBI stabiliti in Cogoreo, terra della Riviera di Genova, e discendenti pure da' predetti Feudatarj di Cuccaro, Parentela, che del pari di quella con i COLOMBI di Piacenza, diede origine a far credere dagli uni Piacentino, dagli altri

di Cogoreo lo stesso Cristoforo Colombo. Provasi pertanto con autentici Documenti ed Investiture, che dal precitato Sommario risulta essere state presentate, che Ferrario Colombo Signore del Castello di Cuccaro posto nell' Albero per comune stipite, e ceppo di tutta la prosapia de' Colombi, ebbe tre figliuoli, cioè Enrico, Francesco ed Antonio. Dall' Enrico vivente nel 1341 nacquero Nicolò e Lancia. Lancia fu Avolo dell' immortale Cristoforo. Nicolò si stabilì in Cogoreo nella Riviera di Genova, ed ebbe due figliuoli, il primo de' quali si chiamò Bartolommeo, ed il secondo Cristoforo, nomi, che diedero origine a' parecchi sbagli, ed a far confondere questo primo Cristoforo Cugino carnale di Domenico, col suo Nipote Cugino assai più celebre lo Scopritore delle Indie, che avea lo stesso nome; tanto più che il fratello del primo Cristoforo chiamossi pure Bartolommeo, come il fratello del secondo. Aggiungasi che il primo Cristoforo Zio-Cugino del celebratissimo Colombo fu parimente uomo di mare, anzi Ammiraglio famoso, e che secondo ogni verosimiglianza, Domenico diede a' figliuoli suoi il nome medesimo dei due suoi Cugini, perchè uomini di più splendida fortuna, ed in ispecie il nome di Cristoforo a quello tra essi, che avea destinato a militare sin dagli anni più giovanili col suo valoroso congiunto.

Som. N. 62, e seg.

Som. N. 74.

Queste particolarità, che mi sembrano curiose, e che, nel mentre che dileguano parecchi equivoci, riescono di una nuova evidente riprova della discendenza di Colombo

da' Feudatarj di Cuccaro, meritano qualche speciale disamina. Per via di testimonj, di Dichiarazioni di Ufficiali pubblici, e di Scritture autentiche si dimostra, che Nicolò Colombo stabilitosi in Cogoreo ebbe i due figliuoli succennati, il primo de' quali si chiamò Bartolommeo, ed il secondo Cristoforo. Citasi una Carta di Procura fatta nell' anno 1451 da Bartolommeo Colombo figliuolo, (come in essa si esprime) di Nicolò, tanto in nome proprio, che di Cristoforo suo fratello assente. Da questo Bartolommeo di Cogoreto, come si giustificò per via di autentici Documenti accennati nello stesso Sommario, discese un Bernardo Colombo, il quale, tosto estinta la discendenza maschile del celebre Cristoforo in Ispagna, si recò colà a far parti per ottenere il dovizioso e principesco Maggiorasco da lui instituito. Ma per aver questi falsamente preteso, con informazioni presentate nell' anno 1583, che discendeva da Bartolommeo Colombo fratello dello Scopritore delle Indie, quandochè discendea realmente da un altro Bartolommeo fratello di quel primo Cristoforo, di cui si è ragionato, il quale Bartolommeo era perciò Zio-Cugino bensì, ma non già fratello dello Institutore del Maggiorasco, venne dal Consiglio delle Indie rigettata l'opposizione fatta a Baldassarre dal mentovato Bernardo Colombo di Cogoreo. Dalle Carte però presentate da esso Bernardo Colombo manifestamente si venne a provare il grado preciso di Parentela, che passava tra i Colombi di Cogoreo, ed il famoso Ammiraglio Cristoforo di Cuccaro: poichè si

Som. N. 67.

Som. num. 73 e 74.

provò, che Nicolò Colombo che si stabilì in Cogoreo, e da cui discendeva il succennato Bernardo, era fratello di Lancia Colombo di Cuccaro, Avolo del celebratissimo Colombo, ed Avolo parimente di Bonifacio Bisavolo di D. Baldassarre, come si dimostra nel Sommario, e risulta dall'Albero Genealogico. Dal che tutto, come si conchiude in esso Sommario *, chiaramente si viene a conoscere, che Cristoforo Colombo era di Cuccaro, e non già di Cogoreo, nè di Piacenza, ma bensì che i Colombi e di Piacenza, e di Cogoreo erano di Cuccaro. Anche lo Storico Herrera accenna i Documenti che mostravano la comune origine di questi diversi rami della Famiglia Colombo. Som. N. 74.

Del rimanente, che quel Colombo detto per sopranome il Giovane, parente di Cristoforo lo Scopritor delle Indie, con cui egli navigò, dalla prima età sua di anni quattordici, per lo spazio di ventitrè anni, fosse quel suo Zio-Cugino, per nome anche Cristoforo, di cui si è ragionato testè, vien dimostrato nel Sommario Spagnuolo, dove si toccano le segnalate sue imprese, ed il chiaro e formidabile nome, che di lui si era sparso Som. N. 108 e 72.

* « Con que claramente se conoce, que el Almirante D. Christoval era de » Cuccaro, como se ha provado, y no de Cugureo, ni de Plasencia, sino que » los Colombos de Plasencia y de Cugureo eran de Cucçaro, como se ha » provado y parece por el Arbol N.° 75: *v. Herrera Hist. tom. I*; por » otras Escrituras parece, que los Colombos de Cucaro, Cucureo, y » Plasencia eran unos mismos.

per tutte le spiagge del mare, e tra gli Infedeli, per la potente armata che traea seco, ed in ispecie per la sconfitta data a' Veneziani al Capo di S. Vincenzo, di cui parlano gli Storici, come si è detto altra volta. Ed affinchè ogni volta più si venga a confermare quanto si narra della grandezza di questo Capitano di mare, avvilito a segno di confonderlo con un semplice Corsaro, si allega pure nello stesso Sommario l'autorevole testimonianza dello ZURITA illustre Storico di Aragona, dove parla della venuta del Capitano COLOMBO coll' Armata di mare del Re di Francia alla Costa di Biscaja nel mese di Agosto dell'anno 1476, con dodici Navi e cinque Caravelle, e due mila Soldati, per levare il Re di Portogallo, e condurlo in Francia. Non potea adunque Cristoforo COLOMBO vantarsi di non essere il primo Ammiraglio di sua Famiglia? E siccome questo Capitano di mare veniva chiamato COLOMBO il Giovane a differenza di un altro dello stesso Casato, stato grand' uomo di mare prima di lui, si mostra nel Sommario non aver questi potuto esser altri fuorchè Francesco COLOMBO, che dall' Albero Genealogico appare non aver lasciato discendenza in Cuccaro, che fu Zio di Nicolò padre dell' Ammiraglio Cristoforo di Cogoreo, e fu Zio parimente di Lancia Avolo paterno dell' *Almirante Don Cristoforo di Cuccaro*, come chiama lo Scrittore Spagnuolo il rinomatissimo COLOMBO.

Zurita Annal. de Aragon lib. XIX cap. 5. Som, N. 103.

Som. N. 64, e 107.

Provandosi ad evidenza in quel Sommario, che il Capitano di mare del Re di Francia, sotto cui COLOMBO

apprese i rudimenti della faticosa e dura Milizia marinaresca era suo parente, e della stirpe illustre de' Feudatarj di Cuccaro, resta pure, anche in nuova e diversa maniera ad evidenza dimostrato, che dalla stessa Famiglia dovea essere uscito lo Scopritore del Nuovo Mondo. Le particolarità poi che riguardano l' Institutore di un uomo così grande qual fu il COLOMBO, mi pare, che, prescindendo da ogni altro riguardo, degne sieno della attenzione di tutti coloro, che hanno in quel concetto, in cui aver si debbono i personaggi della umanità più benemeriti. Non mi si darà biasimo pertanto, se mi sono trattenuto a ricercarne l'origine, e le vicende alquanto minutamente.

CAPO XI.

Conformità tra il contenuto nel Sommario della Causa agitatasi in Ispagna, e quanto narra circa il Colombo il figliuolo di lui D. Ferdinando nelle sue Storie.

Una parte considerabile del Sommario in Lingua Spagnuola, di cui ho intrapreso a ragionare, s' aggira intorno alla conformità, che passa tra quello che risulta dalle Carte, e prove giuridiche messe in campo in quella Lite per parte di Baldassar COLOMBO, con quanto vien narrando D. Ferdinando COLOMBO nella vita del Padre, conformità, dalla quale forza maggiore ed evidenza vicendevolmente ricevono. In alcune parti il Sommario

serve a dir così di Comentario e d' illustrazione ad essa vita, ed in altre di supplemento. Giacchè adunque questa Scrittura Forense (caso non troppo frequente) serve a porger lume alla Storia, ed alla Storia dello Scopritor dell' America, non sarà grave il continuare a scorrerlo, e rilevar gli Annedoti che contiene.

Già abbiam veduto, che la Parentela di COLOMBO con quelli dello stesso Cognome, che erano in Piacenza, ed in Cogoreo presso Genova, soltanto accennata di volo da Ferdinando, resta accertata, mediante quelle memorie, mettendosi in chiaro il luogo originario onde eransi partiti que' due rami, vale a dire il Castello di Cuccaro, scoprendosi la Genealogia loro, ed il grado preciso in cui erano congiunti con COLOMBO. Con quanto poi si è divisato, seguendo la scorta di quelle Memorie, intorno a' due Ammiraglj, o sia Capitani di mare, e segnatamente a quello detto COLOMBO il Giovane, resta liberato da ogni inopportuna taccia di vanità quanto dice COLOMBO medesimo presso il figliuolo suo D. Ferdinando, che non era egli il primo Ammiraglio della sua Famiglia: si spiega pure, come a buona ragione dir potesse il suo Padre, che i suoi Maggiori erano stati gente di mare; e probabilmente il fu anche Domenico Padre di lui, tuttochè alla marineria mercantile attendesse soltanto, non alla militare. Ad ogni modo si osserva nel mentovato Sommario, che di questi illustri suoi Maggiori parla replicatamente D. Ferdinando; e che di questi avea interrogati que' due suoi Congiunti di Cogoreo,

Stor. di D. Ferdin. Col. cap. II. Som. N. 101.

Stor. di Ferd. Col. cap. I II. Som. N. 108.

i quali, per soverchia vecchiaja, non seppero dargliene contezza. Ma vediamo ora altri più minuti e curiosi riscontri di questa conformità mirabile, che passa tra la narrazione di D. Ferdinando Colombo, e le Scritture e Diplomi della Famiglia de' Feudatarj di Cuccaro riferiti in quel Sommario.

Dice D. Ferdinando, che, essendo i Genitori dell' Almirante Cristoforo per le guerre e parti di Lombardia venuti in basso stato, e ridotti in povertà, non avea trovato (o forse non avea voluto manifestare) come vivessero. Ora D. Baldassarre Colombo prova, che gli Antecessori di Colombo erano Lombardi di Cuccaro, e que' medesimi, che di facoltosi erano diventati poveri. Mostra egli, che nell' anno 1341 Enrico, Francesco, ed Antonio Colombo figliuoli di Ferrario furono investiti de' Castelli di Cuccaro, Conzano, Rosignano, Lù, Altavilla, e di altri Luoghi; ma che nell' anno 1405, Lancia Colombo, figliuolo di uno de' succennati Fratelli, cioè di Enrico, non lasciò a' suoi figliuoli, che erano sei, altro, se non se la parte, che tenea di Cuccaro e di Conzano, per aver perdute le altre Castella nelle Guerre e Fazioni di Lombardia; e che nel 1419 Domenico Colombo, uno de' sei figliuoli del predetto Lancia, e Padre di Cristoforo Colombo, non fu più investito, se non se della decima ottava parte del Castello mentovato di Cuccaro; cosicchè la parte che avrebbe toccato a Cristoforo Colombo, non sarebbe giunta a quaranta Ducati di entrata, o forse a meno. Anche nelle Allegazioni

Stor. di Ferd. Col. cap. II.

Som. num. 78 e 85.

stampate in Madrid si asserisce, che la rendita del Castello di Cuccaro non eccedeva mille scudi d'oro, e che dovendosi partire tra venti Consignori circa, quando Domenico Colombo ne fu investito, manifestamente appariva, che, di ricchi che erano i suoi Maggiori, erano divenuti poveri.

'Alleg. in Causa Duc., Beraguae 1594.

Di questa sciagura toccata a que' Gentiluomini, certamente ne poterono esser cagione le lunghe guerre, che dopo la metà del Secolo XIV sino a que' tempi aveano devastata la Lombardia, ed in cui i Feudatarj, posto il rigoroso sistema Feudale di quella età, doveano sostenerne sì gran parte, intorno alle quali guerre si possono vedere gli Storici contemporanei, ed in ispecie il Cronista del Monferrato Benvenuto di S. Giorgio. Ma non si può negare, che contribuito vi abbia pur grandemente l'uso de' Gentiluomini di allora, di ammogliarsi tutti, ed in questa guisa moltiplicarsi oltremodo; costume, che conservava le famiglie, ma non poteva far a meno di ridurne in estreme angustie que' Rami, in cui veniva a meno l'industria, l'attività, ed il valore; come allo incontro, l'uso introdottosi in appresso delle Primogeniture, conservando le ricchezze, tante illustri Famiglie sradicò onninamente. Di quella prima usanza non è necessario recarne esempj, poichè ne' Villani, ed in tutte le Croniche e Memorie de' Secoli antichi sino al Secolo XVI, se ne incontrano infiniti. Il Marchese Maffei nella sua Verona illustrata, parlando de' suoi Antenati, dice piacevolmente, che, di sette Fratelli, che si trovarono

nella sua Famiglia, tutti sette si ammogliarono, per timore che andasse spenta. Tale dobbiam credere che fosse il caso degli Antenati di Cristoforo Colombo; se non che il Padre di lui, in vece di lasciarsi dalla povertà avvilire, si recò in contrada, dove più facile gli fosse lo attendere a' traffici, ed in tal modo sovvenne a' suoi bisogni e della Famiglia, e potè nudrir alle Lettere ed alla Milizia di mare Cristoforo, e gli altri figliuoli suoi nel modo che si è accennato. Lo essersi mostrato, che non più di cinquanta scudi di annua entrata toccar gli potevano, è una prova manifesta, che dovette egli attendere ai traffici, e supplire in questa guisa alle ingiurie della fortuna.

Tra le opposizioni, che vennero fatte a D. Baldassarre Colombo da' suoi Avversarj in Ispagna, per mettere in dubbio, che Cristoforo Colombo fosse uscito da' Feudatarj di Cuccaro, una si fu, che non avesse procurato di condurre nella sua famosa spedizione alcuni de' Parenti ed aderenti suoi dal Monferrato. Nel rispondere a questa studiata difficoltà, si reca nel Sommario il luogo della vita di lui, scritta da D. Ferdinando, dove narrasi, che navigò seco al Nuovo Mondo un suo Parente per nome Giovan-Antonio Colombo, e che nel viaggio per le Indie intrapreso nel 1498, era uno de' Capitani delle navi, che seguivano l'avventurato suo Congiunto; ma nel Sommario si dimostra, che questo Giovan-Antonio Colombo, morto in Ispagna due anni dopo Cristoforo Colombo, cioè nell'anno 1508, era della stessa Famiglia

S'or. di D. Ferdin. cap. LXV.

Som. N. 91. 92.

de' Consignori di Cuccaro, e Fratello di Gian-Battista, Colombino, e Giovan Giorgio, investiti nell'anno 1532 delle porzioni loro del Feudo di Cuccaro. Dal che si raccoglie, non solo che esso Giovan-Antonio era della Famiglia di Cristoforo COLOMBO, ma il grado preciso di Parentela con lui.

Osservasi poscia, che altri Parenti di lui, e persone native di Lombardia vengono additate da D. Ferdinando, come compagni delle memorabili sue navigazioni, e specialmente Secondo Cornachia del Luogo di Vignale, e Michele Balestrero del Luogo di Fubine, il qual ultimo non fece mai più ritorno in Monferrato. Di questo Michele Balestrero parla D. Ferdinando, qualificandolo Alcayde, o sia Governatore dell'Isola della Concezione; ma nel Sommario si specifica la Patria di lui Fubine, attestandosi tal cosa da più testimonj; e si aggiunge, che, sebbene l'OVIEDO abbia lasciato scritto, che Michele Balestrero fosse Catalano, non se ne dovea far meraviglia: perciocchè allo stesso modo che sbagliò egli rispetto alla Patria di Cristoforo COLOMBO, che disse essere Cogoreo, prese anche errore per ciò che appartiene alla patria di Michele Balestrero; dappoichè più testimonj affermavano con giuramento, che era questi partito da Fubine per navigare col COLOMBO, lasciando in quel Luogo altri parenti suoi dello stesso cognome de' Balestreri, e dappoichè i testimonj allegati aveano udito affermarsi tal cosa prima, che l'OVIEDO scrivesse la sua Storia pubblicata nell'anno 1547, dovendosi far troppo

Stor. di D. Ferdin. cap. XCVII. Som. N. 93 e 94.

Stor. di D. Ferdin. c. LXXVIII.

Ovied. lib. IV cap. VIII.

maggior caso di testimonj, che lo affermavano di proposito, e con giuramento, di quello che far si debba di uno Scrittore, che ne tocca incidentemente. Non ho stimato inutile lo estendermi intorno a questi particolari, non tanto perchè curiosi, a parer mio, quanto affinchè aver si possa un saggio dell'impegno, e dell'acutezza, con cui si contrastò palmo a palmo, a dir così, il terreno dagli Avversarj, e del discernimento, con cui si trattò quella Causa dai Difensori di Baldassarre Colombo; cosicchè, se dovettero gli Avversarj suoi cessare da ogni opposizione sul punto della origine di Colombo dalla Famiglia de' Feudatarj di Cuccaro, si è perchè vana fatica si era lo impugnarlo, chiudendo gli occhi al lume incontrastabile del vero; onde i Difensori di Baldassarre colla forza della evidenza espugnarono il consenso loro.

Un altro punto, che sempre più dà a divedere la conformità mirabile, che passa tra la narrazione di D. Ferdinando, e le Memorie e prove, sulle quali si fondano le asserzioni contenute nel Sommario, si è ciò che in esso si allega intorno alla Patria di Cristoforo Colombo. Pretendea uno degli Avversarj di provare, che Cristoforo Colombo non era della Famiglia de' Signori di Cuccaro: perciocchè, (secondo questo Avversario di D. Baldassarre) Colombo medesimo dice, che nato era in Genova, e molti Scrittori autorevoli il dicono Genovese, o della Liguria, e non di Cuccaro, che è in Lombardia, Provincia affatto distinta dalla Liguria. Ne inferiva poi, che se il Colombo era o Genovese, o di un Luogo del

Som. N. 118.

Genovesato, non poteva esser egli figliuolo di Domenico Consignore di Cuccaro. Da tutto questo si raccoglie, che erasi fatto uso dagli Avversarj di Baldassarre del preteso Testamento del COLOMBO, su cui si fondano tutti coloro, che il dicono Genovese. Di questo Testamento già si è toccato più sopra. Ora è necessario il parlarne alquanto più di proposito.

V. cap. IV.

Dice in esso chiaramente Cristoforo di esser nato in Genova; lascia al Banco di S. Giorgio, in prova della sua affezione verso la Patria, la decima parte delle sue entrate, e si spiega essere precisa intenzion sua, che uno de' suoi Discendenti vada a stabilirsi in quella Città, e vi tenga casa aperta. Ma il CAMPI, dopo di averlo esaminato attentamente, non teme di asserire esser falso quel Testamento, perchè i Genovesi non cercarono mai di farlo eseguire, quantunque si trattasse di una somma considerabilissima da esigersi ogni anno; e non solamente non mostrarono sollecitudine nessuna di conseguire il supposto opulento Legato, ma neppure fecero parti per mostrare, che COLOMBO fosse Genovese, qualora si mossero i COLOMBI di Cuccaro dopo l'anno 1572, essendo mancata la discendenza maschile di COLOMBO in Ispagna; esser falso, perchè D. Ferdinando non ne parlò mai nella sua Storia, e non era certamente cosa da omettersi, perchè cosa per se grandissima, e che tornava in onore del Padre di lui; falso finalmente, perchè i Genovesi non ne fecero pur motto a Ferdinando venuto in Genova, per cercar della origine del

Campi Disc. Ist. p. 227. e 250.

Padre suo. Riflette parimente il Campi, che, se tale Legato fosse stato vero, la Repubblica di Genova possente e ricca, non solo non avrebbe trascurata spesa, nè fatica per sì grande e perpetua entrata, ma la Repubblica, e lo stesso Banco di S. Giorgio avrebbero in onore del loro benefico Eroe, e per perpetuar la gloria di aver dato alla luce lo Scopritor dell'America, eretto Statua di bronzo, o di marmo, il che, osserva il Campi, suole essa fare, anche per cagioni men rilevanti. Di fatti, per recarne uno esempio in comprova, aggiungerò io, che una appunto in S. Giorgio ne eressero i Genovesi a que' tempi, vale a dire intorno al 1498, per imprese in Corsica, ad Ambrogio Negroni Antenato di quel Negrone de' Negri Marchese di Mulassano, che fu Generale delle Finanze del Duca di Savoja Emanuele Filiberto.

Chiesa, Cor. R. di Savoja T. II, pag. 150, edit. del 1777.

Del rimanente, anche all' Abate Tiraboschi sembrò assai sospetto quel Testamento, non sapendo, dic' egli, se mai ne fosse stata presentata autentica Copia. Altronde poi, lo stesso Campi parla di un Documento stato alterato da uno di que' Grandi di Spagna, che contendevano con Baldassar Colombo per lo Maggiorasco. E che istromenti falsi andassero attorno a' tempi di quella Lite famosa, si raccoglie da una Lettera del Dottore Francesco Antonio Colombo di Pradello sul Piacentino al medesimo Campi, in cui parla di un istromento da trarsi da Genova, ma che non si poteva aver con meno di cinquanta scudi, soggiungendo, che temeva di restar deluso

Tirabos. Stor. Lett. Ital. *loc. cit.* p. 176.

Campi, Disc. Stor. p. 246.

Campi *loc. cit.* p. 234.

con qualche istromento falso. A queste considerazioni del CAMPI, e del TIRABOSCHI aggiungeremo, che ignoto fu questo preteso Testamento di Cristoforo COLOMBO al SORDI, quando dettò il suo Consulto; che è contrario direttamente a quel Codicillo di esso COLOMBO recato dal SORDI medesimo, Codicillo riguardato, d'accordo da tutti que' Giuristi che ebbero parte in quella controversia forense; come la vera Disposizione testamentaria di Cristoforo, ed il fondamento delle pretensioni reciproche di tutti coloro, che aspiravano al possesso del Maggiorasco instituito da lui; che per ultimo risulta pienamente, come si è detto sopra, che Carte apocrife erano state presentate anche da quel Bernardo COLOMBO di Cogoreo, che sostener volea esser l'Agnato più prossimo di Cristoforo; Carte tutte nate dalla avidità, con cui ne facevano ricerca gli interessati nella Lite, e dalla malizia de' falsarj, che ne voleano trar guadagno.

Restringendoci però al Testamento succennato, Baldassarre COLOMBO cautamente giudicò, che opportuno non fosse lo entrare nella discussione dell'autenticità, o falsità di esso. Rispose pertanto, che l'intento suo era di provare, che Cristoforo COLOMBO era figliuolo di Domenico COLOMBO, de' signori di Cuccaro, e non già che nato fosse piuttosto in Cuccaro, che in Genova, non avendo mai preteso di affermare precisamente in qual Luogo egli nascesse, e non facendo al caso il nascere in un Luogo, od in un altro, per esser figliuolo dello stesso Padre. Dal dirlo poi gli Scrittori o Genovese, o

Som. num. 119, 120, e 123

della Liguria osserva doversene inferire, che non sapevano di qual Luogo precisamente fosse nativo. Che altronde poi potevano dirlo della Liguria: perciocchè Cuccaro è situato nel Ducato del Monferrato, parte della Liguria, e distante quarantacinque miglia dalla Città di Genova, che n'è la Capitale. Che se per avventura fu il Grande Ammiraglio delle Indie Cristoforo detto Genovese, fu ciò, secondo l'uso degli uomini, che si ritrovano in rimote parti, ed interrogati della Patria loro, si facevano sempre chiamar dal nome di alcuna Città principale più conosciuta, e più vicina al Luogo del nascimento loro men conosciuto.

Vi ha di più, da una clausula di quello stesso Testamento, dagli Avversarj recato, per provar che il Colombo fosse Genovese, Baldassar Colombo ne trae argomento in contrario. Di fatti ordina in esso Testamento Cristoforo, che quegli, che avrebbe avuto in eredità il Maggiorasco da lui instituito, debba sempre mantenere nella città di Genova una persona della sua Famiglia, che vi tenga casa aperta con entrata per viverci onoratamente, e si stabilisca e pianti radice in essa Città, come naturale di essa. Da questo si raccoglie, dice D. Baldassarre, che la stirpe dell' Ammiraglio Cristoforo non era della Città di Genova: perciocchè, se stati fossero Genovesi i Parenti suoi, avrebbonvi già avuto abitazione e domicilio; nè sarebbe stato necessario prescrivere, che una persona del suo Casato venisse a vivere e stabilirsi in Genova; e quello che maggiormente il dà a divedere,

Som. N. 125 e 126.

» Que haga pié » y rays en la » dicha ciutad, » como natural » d'ella.

si è il dir che fa — *Che si stabilisca, e pianti radice in essa Città, come naturale della medesima;* il che era lo stesso come dichiarare, che la sua stirpe non era di Genova: poichè, se già stato lo fosse, non potea dire che vi piantasse radice per diventarlo.

Per afforzare ogni volta più questo argomento, e provare che il COLOMBO non era Genovese, si recano in quel Sommario le attestazioni, ed i fatti de' Genovesi medesimi. Notabile tra queste testimonianze si è quella di un Personaggio ragguardevolissimo Genovese, vale a dire di Niccolò GRIMALDI Principe di Salerno, uomo di ottantatrè anni. Questi attestò, che in tutta vita sua mai non avea saputo, nè inteso a dire, che nella Città di Genova vi fosse alcuno del Cognome di COLOMBO: che se stato vi fosse, non avrebbe potuto far a meno d'intenderlo a dire da qualche persona, o di averlo letto, od incontrato scritto in alcun luogo, avendo egli fatto

Som. N. 129. lunga dimora in quella Città, di cui era nativo. Si fa anche caso del non essersi negli Annali di Genova tenuto registro delle eroiche imprese di COLOMBO, nè in-

Som. N. 132, e 133. nalzato alcun monumento in onore di esso, come si praticò per altri Personaggi di minor fama, argomenti, di cui si valse poscia, come abbiam veduto, il CAMPI, ricavandoli probabilmente da questo Sommario. Di questo silenzio degli Annali pubblici*, e mancanza di monu-

---

*È da notarsi, che il GALLO ed il SENAREGA erano allora inediti, e forse vennero interpolati mentre andavano attorno ms.

menti, ne fece pur fede lo stesso Patrizio Genovese or mentovato il Principe di Salerno Niccolò GRIMALDI, silenzio, che riflette eziandio le gesta degli altri due Ammiragli usciti dalla Famiglia COLOMBO, e specialmente di quello detto COLOMBO il Giovane, tuttochè avesse egli sconfitti i Veneziani, che erano allora in guerra co' Genovesi. Som. N. 136.

Ad ogni modo, che questo Testamento di Cristoforo COLOMBO, da cui si pretende di dedurre, ch' egli fosse Genovese, da Baldassarre, nè ammesso per genuino, nè contraddetto per non muovere una questione inutile, possa essere stato o supposto, o interpolato a' tempi delle pretensioni messe in campo dal Bernardo COLOMBO di Cogoreo, e che gli Avversarj medesimi, che si valevano di esso per far Genovese Cristoforo COLOMBO contro Baldassarre, avessero già prima, agitando la Lite contro il succennato Bernardo COLOMBO di Cogoreo, rifiutate le prove da esso Bernardo allegate per provare, che Cristoforo COLOMBO era Genovese, ponendosi così in aperta contraddizione, acconciamente si rilevò da Baldassarre COLOMBO. Allega egli le precise parole, con cui essi mostrarono, che, sebbene Bernardo COLOMBO di Cogoreo si fosse affaticato assai per provare parentele antichissime in Genova, mai non eragli riuscito di poter dare aspetto di verità alle pretensioni sue, se non con testimonj falsi. Som. N.° 137.

L' origine adunque illustre Lombarda di Cristoforo COLOMBO, le povertà de' suoi Genitori, gli uomini famosi

in mare della sua Famiglia, i Parentadi coi COLOMBI di Piacenza e di Cogoreo, i Parenti e gli aderenti suoi nazionali, le testimonianze incontrastabili, che non era egli Genovese, cose tutte accennate da D. Ferdinando COLOMBO nella vita del Padre, sono ampiamente spiegate, schiarite, e poste in piena luce nelle prove ed Esami autentici, che si contengono nel Sommario Spagnuolo, cosicchè formano un tutto, le parti di cui hanno giusta corrispondenza tra di loro, e confermano vieppiù l'assunto principale, che si è il dimostrare, che lo Scopritore del Nuovo Mondo era uscito dalla Famiglia degli antichi Feudatarj di Cuccaro in Monferrato.

CAPO XII.

Notizie riguardanti D. Ferdinando Colombo, e la sua Storia.

Si bramerà per avventura al presente da più d' uno di avere qualche speciale notizia dello Scrittor della vita di COLOMBO, il figliuolo di lui D. Ferdinando. Se un Apostolo ZENO, od un MAZZUCHELLI ne avessero scritto, non ci avrebbono certamente lasciate ignorare quelle minute particolarità riguardanti specialmente la vita sua letteraria, e l'Opera sua, che tanto riescono gradite a chi pregia l'erudizione, e di buon gusto è fornito. Da Niccolò Antonio, che è il solo Scrittore Spagnuolo a me noto, che parli di lui, ricaveremo alcuna

notizia, che, in mancanza di più pieno ragguaglio, potrà servir di qualche lume. Era egli figliuolo naturale di Cristoforo Colombo. Sua madre fu Beatrice Enriques, che Colombo nel suo Codicillo fatto in Segovia nel 1505 riconosce come Madre di lui, e come tale raccomanda a' suoi Eredi. Nacque Ferdinando circa l' anno 1489, giacchè al tempo della morte del Padre suo non avea più di sedici anni, come abbiamo accennato più sopra, e riuscì Uomo letteratissimo, a segno tale, che Niccolò Antonio afferma, che nella diversa carriera degli Studj emulò la paterna virtù. Visse celibe, anzi fu Sacerdote, ed abitava un ampio palagio in Siviglia lungo il Guadalquivir di amenissimo prospetto. In esso avea egli adunata una Biblioteca ricchissima d' ogni specie di libri, che nella età sua avessero già veduta la luce delle stampe, e di moltissimi Codici manoscritti, senza risparmio di spesa, nè già a sola pompa, come molti fanno de' gran Signori. Coll' assiduo studio erasi egli resa vivendo famigliare sì vasta suppellettile scientifica, ed in morte la lasciò finalmente alla Chiesa di Siviglia, in cui volle essere seppellito. L' anno in cui egli morisse, i viaggi da lui fatti in Italia, di cui parla egli stesso, come si è veduto nelle sue Storie, e le altre particolarità della sua vita non le ho rinvenute in Niccolò Antonio, nè saprei dove rintracciarle. Della Biblioteca (segue a dire Niccolò Antonio), per qualche tempo n' ebbe cura Giovanni Vasco Fiammingo uomo mo, e soggiunge lo stesso dottissi Bibliotecario Spagnuolo, che mentre egli scrivea, benchè

Bibliot. Hisp. Nicolai Antonii tom. I, p. 285.

v. cap. VI.

con poca cura custodita nel Coro della vastissima Chiesa di Siviglia, manifestava ancora l'animo munificentissimo del primo possessore verso le lettere, non meno che verso i Letterati, ed i monumenti scientifici d'ogni maniera.

Reca poi Niccolò Antonio un breve, ma splendido elogio tessuto a Ferdinando Colombo da un Alfonso Garzia Matamoro nella sua Opera delle Accademie, e degli Scienziati Spagnuoli, dicendo aver Ferdinando goduto nell'ozio letterario quasi di una estimazione eguale a quella conseguita dal Padre suo Cristoforo nella operosa vita. Esimio e singolare Filosofo edificò con grande magnificenza (virtù, aggiungeremo noi, di cui pochi sono i Filosofi che possano far pompa), un vasto palagio sulle sponde del Guadalquivir in luogo salubre ed ameno, grata stanza alle Muse. Ombrosi viali vi piantò intorno ad abbellirlo; vi aprì una Biblioteca di venti mila volumi dotata di annue entrate, onde potesse arricchirsi de' libri, che giornalmente venivano alla luce, ed in seno agli amati studj terminò la vita. Ma eziandio questo Alfonso Matamoro delle epoche della vita di Ferdinando, de' viaggi suoi in Italia, e delle Opere da lui lasciate, e segnatamente della Storia della vita del Padre, e d'ogni altra particolarità, che eccitar potrebbe l'altrui curiosità erudita, ci lascia totalmente al bujo. Scriveano que' buoni Spagnuoli piuttosto colla brevità maestosa degli Storici dell'antichità, che non colla esatta e minuta critica de' moderni Biografi e Bibliografi. Ci

Il Campi il dice mancato di vita nell'anno 1539. *Dise. Ist.* p. 248.

basti ad ogni modo di sapere, che Ferdinando Colombo fu dotto e splendido Signore, Scrittore savio ed autorevole, Figliuolo e Storico ben degno di un tanto Genitore.

Dell'Opera adunque intorno alla vita di Cristoforo Colombo, di cui mi lusingava di ritrovar notizie copiose presso lo Scrittore della Biblioteca Ispanica, altro non posso dire, se non se cosa che mostra quanto ai tempi di Niccolò Antonio, che fiorì dopo la metà del Secolo XVII, scaduti fossero gli studj delle cose patrie in Ispagna. Dice pertanto questo Bibliografo, che, volendo Ferdinando perpetuare la memoria de' virtuosi domestici fatti, scrisse la Storia di Cristoforo Colombo, il cui originale in lingua Spagnuola combatteva colla polvere, e cogli insetti in alcun angolo riposto di qualche Biblioteca, se pur avea potuto scampare da una oblivione totale. Particolarità, o notizia bibliografica riguardante sì fatto libro, non ne reca veruna. Parla bensì della traduzione Italiana fattane da Alfonso Ulloa, e di questa accenna due edizioni, una dell'anno 1571 in Venezia, dove dimorava il Traduttore, la seconda del 1614. Non lascia d'indicare la forma stessa del libro; e tutto ciò vien partitamente divisando rispetto alla traduzione Italiana, mentre dell'originale Spagnuolo nè il nome della Città, nè l'anno, in cui siasi la prima volta, o forse l'unica stampato, seppe accennare, o si curò d'indagarlo il Bibliotecario Spagnuolo. Io non posso aggiunger altro, se non che esso originale non può essere stato

scritto prima dell'anno 1537, poichè, come altrove si è avvertito, si fa menzione in esso degli Annali Genovesi di Agostino GIUSTINIANI pubblicatisi non prima di quell'anno. L'eruditissimo FOSCARINI dice pure, che la Storia delle navigazioni di Cristoforo COLOMBO scritta da Ferdinando suo figliuolo, non si conosce altramente che nella versione Italiana, recando anche l'autorità del LENGLET, che questa versione Italiana appunto ne riferisce; della qual cura degli Italiani di tradurre libri Spagnuoli e Portoghesi, aggiunge lo stesso FOSCARINI, che ce ne debbono saper grado le straniere Nazioni, per la difficoltà che avrebbono di rinvenir codeste Opere nell'idioma originale. Circa il Traduttore ULLOA, che visse e fiorì in Italia intorno alla metà del Secolo XVI, si può leggere quanto ne lasciarono scritto il FONTANINI ed Apostolo ZENO, il qual ultimo reca una lettera del DOLCE del 1557, dove, facendo menzione di questo Alfonso ULLOA, dice, che, riducendo molte Opere di Lingua Spagnuola in Italiana, giovava parimente all'una ed all'altra. È cosa notabile intanto, che nè dell'originale della Storia di Ferdinando COLOMBO, nè della traduzione non si faccia parola nella copiosissima Biblioteca Storica dello STRUVIO stampata in Jena nel 1740 colle aggiunte del BUDERO.

Foscarini Let. Venez. lib. IV. p. 441.

Fontan. Bibl. Ital. tom. II, pag. 261, ed ivi Zeno, e tom. II p. 474.

Ma in questa parte delle Storie di D. Ferdinando, e delle due Edizioni della traduzione Italiana nessuno ragionò con maggior esattezza e critica di quello che abbia fatto il CAMPI. Reca egli le due Lettere dedicatorie della Edizione di Venezia del 1571, e di quella di Milano del

Campi Disc. Ist. circa la patria di Cristof. Col. p. 241.

1614; l' Edizion di Venezia vien dedicata da un Giuseppe Moleto al signor Baliano de' Fornari. Se dobbiam prestar fede a questa Lettera, il Fornari era venuto di Genova in Venezia, con proponimento di fare stampar le Storie di D. Ferdinando Colombo, così nella Lingua Castigliana, nella quale erano state scritte, come nella Italiana, ed appresso col fine di farle tradurre nella Latina; ma si soggiunge, che astretto dalle molte occupazioni sue, e private e pubbliche a ritornarsene in Genova, se n'era presa cura il signor Gio. Battista di Marino, il quale, *essendo* (dice il Moleto) *molto mio signore, ha voluto, che in buona parte la cura di tal negozio fosse mia.* Trascrive quindi il Campi per intiero la Lettera dedicatoria della ristampa di Milano in data dei 4 del mese di Giugno dell'anno 1614, con cui lo Stampatore Girolamo Bordoni presenta il libro al Doge ed ai Governatori della Repubblica di Genova. Nel titolo si esprime: *con aggiunta di lettere, e Testamento dell'Ammiraglio;* e nella Lettera dedicatoria, dopo essersi accennato, che non si ritrovava più alcuno esemplare della prima impressione fatta in Venezia nel 1571, e solo se n'era potuto avere un esemplare da Aquilino Copino Lettore in Milano, dicesi, che nelle proprie sue lettere il Gran Colombo chiamava Genova Patria sua, ed in quelle, e ne' suoi Testamenti affermava di esservi nato, onde essendogli pervenute alle mani, avea stimato di darle alla luce colla sostanza del Testamento in un colla Storia. Ora il Campi, confrontando le due Edizioni della Tra-

Campi *loc. cit.* p. 240. duzione Italiana, venne in sospetto, che tali Documenti non fossero cose legittime, ma inventate, non solo perchè mancavano nella prima Edizione del 1571, constituendosi il Bordone di Stampatore che era Istoriografo della Serenissima Repubblica di Genova, ma eziandio perchè esso Bordoni, non contento di aver cangiato in varj luoghi alcune parole in altre di suo capriccio, avea eziandio cancellate ed omesse nel Capitolo II otto linee in

Campi *loc. cit.* p. 246. pregiudicio del vero, e del racconto dell' Autore. La stessa cosa replica altrove il Campi notando, che dal Bordoni si tralasciarono maliziosamente cose essenziali, e lascia vedere, che da lui portavasi opinione, che quelle Carte date alla luce nel 1614 fossero state alterate, o supposte, mentre agitavasi la Lite in Ispagna, di cui si è parlato più sopra lungamente.

Loc. cit. p. 245. Ma parlando generalmente delle due Edizioni Italiane della vita di Colombo, dice il medesimo Campi, che si vede in amendue le Edizioni, che i Dedicanti dicono cose, le quali dal contesto si raccoglie non essere nello Originale Castigliano, che però, non ostante tutte le diligenze usate, non eragli riuscito di poter vedere; e ciò che più importa in amendue i Dedicanti, si scopre una passion grande di persuadere, e stabilire, che Cristoforo Colombo fosse d'origine Genovese. Riflette in oltre il Campi, che essendo la prima Edizione Veneta del 1571, come dimostra il titolo, traduzione di Alfonso Ulloa, è cosa notabile, che esso Ulloa non abbia dedicato egli l'Opera, come era usato di fare, e che in

essa Edizione si attribuisca all'Ulloa Spagnuolo la traduzione, ed al Moleto Siciliano la Dedicatoria, ch' ei fece ad un Gentiluomo Genovese. In somma osserva egli, che i Genovesi procurarono di fare tradurre e stampare la vita di Colombo per mezzo de' Nobili Genovesi Baliano Fornari, e Marini, e sospetta, che anche questa Traduzione stampata in Venezia la prima volta, sia Opera del medesimo Moleto, e non già dell'Ulloa, non tanto perchè il predetto Ulloa non vi fa dedicatoria veruna, quanto perchè il Ghilini nel suo Teatro de' Letterati di que' tempi, ove rammemora diverse traduzioni dell'Ulloa, non vi annovera questa della vita di Cristoforo Colombo, ed altronde parlando del Moleto accenna, che si esercitò anche in tradurre varie Opere.

Quello, che non ha potuto fare il Campi, vale a dire confrontar le traduzioni Italiane col Testo Spagnuolo, lo potremo far noi, ove fossero più comuni nelle contrade nostre i libri dettati in Lingua Spagnuola, poichè ora sappiamo, che nell'ampia Collezione degli Storici, che primi scrissero delle cose delle Indie Occidentali, che venne pubblicata in Madrid nell'anno 1749, e di cui fa menzione il Robertson nella sua Storia di America, si diede di nuovo alla luce l' Originale Castigliano della Storia della vita di Colombo scritta da D. Ferdinando. Vero è però, che, se curioso esser potrebbe questo confronto, non resta ciò non pertanto, posto il finqui divisato, in nessun modo necessario.

Historiadores primitivos de las Indias Occident. in fol. vol. III, Madrid 1749 vol. I, p. 22. *Colon.* (D. Fernando) *La Historia del Almirante Don ChristovalColon.*

CAPO XIII.

Monumenti contrarj allegati da alcuni Scrittori non possono far mettère in dubbio la Patria del Colombo. Esamina di sì fatti monumenti.

Un celebre Filosofo Tedesco, dopo di aver meditato lungamente intorno alla Metafisica, e finalmente datone alla luce un profondo sistema, non volea più leggere libro nessuno appartenente a quella Scienza. Se nello operar a questo modo, rispetto ad una facoltà, che non si può in ogni sua parte ridurre a matematica dimostrazione, giudiciosamente si governasse, ad altri il lascierò giudicare. Ma, se da taluno, dopo aver esaminati i monumenti nostri Monferrini risguardanti la Patria del Colombo, non si volesse più dar retta, non solo agli Storici, che gli assegnarono una Patria diversa, ma tenesse in conto di supposti, o interpolati i monumenti tutti, che dal Salinerio, dal Casoni, e da altri ultimamente si produssero, io non potrei disapprovare questa determinazion sua. Dopo autentiche prove giudiciali riconosciute per evidenti da chi avea il massimo interesse di porle in dubbio; dopo che una verità ha ricevuto tutto quel grado di certezza, che si può bramare intorno alle verità morali, qual caso far potremo di Carte, le quali non si produssero se non se tanto tempo dopo la morte di Colombo, e dopo quelle state presentate da Baldas-

sarre Colombo? di carte, di cui nessuno degli Avversarj di lui ebbe notizia, quantunque in Genova si facessero da essi le più minute ricerche, di carte da privati Scrittori additate, che nessuno ha veduto autentiche, ed intorno alla legittimità delle quali alcun Magistrato non pronunciò Sentenza, o se la pronunciò, fu per dichiararle supposte, come abbiam veduto rispetto ad alcune prodotte dal Bernardo Colombo? Non dobbiamo adunque credere, che dagli Scrittori Genovesi sieno state queste supposte per poter attribuire alla Patria loro la gloria di aver dato al Mondo un sì grande Eroe? Spiace però a me tanto il ritrovar gli uomini falsi e di mala fede, eziandio per la brama, nel resto lodevole, di accrescere celebrità e fama alla Patria, che voglio supporli piuttosto ingannati, che non ingannatori. E quale ingannator più innocente dell'amor della Patria?

Due rami abbiam veduto, che esistevano de' Colombi originarj di Cuccaro in Piacenza, ed in Cogoreo. Rispetto a' Colombi del Piacentino ripetuti erano frequentemente i nomi di Domenico, di Cristoforo, di Bartolommeo; ed in ordine al ramo di Cogoreo abbiam veduto, che a' tempi medesimi del famoso Colombo erano un Cristoforo, ed un Bartolommeo, e che questo Cristoforo fu parimente Ammiraglio di grido, alla cui celebrità nulla pregiudicò maggiormente quanto lo essere stato nelle imprese di mare superato d'immenso tratto dal suo allievo e cugino-nipote il Cristoforo Colombo Scopritore del Nuovo Mondo. Posti questi replicati nomi di

Cristofori, e di Bartolommei ne' rami diversi della Famiglia Colombo, quale meraviglia che si prendessero sbaglj, e si cambiassero gli uni cogli altri, massime avuto riguardo alla natura dell' uomo, che crede sempre, e vede quello che desidera di credere e di vedere? Nella Famiglia Principesca de' Gonzaghi, che ebbe il dominio del Ducato di Mantova, e trattandosi di Personaggi di grido usciti dalla medesima, e vissuti nel Secolo XVI in mezzo a tante lettere, a tanta coltura, quale fatica non dovette durare l' erudito P. Affò, per distinguere le persone ed i fatti di tre Luigi Gonzaga vissuti al tempo medesimo?

Affò, vita di Luigi Gonzaga detto Rodomonte, notizie storiche prelimin. pag. 9, Parma 1780.

Da questi nomi ripetuti furono adunque tratti parecchj in errore, e tra gli altri anche il Campi, che si è però quello, tra gli Scrittori, ch' entrarono in questa controversia famosa, che con maggiore apparato di notizie ne abbia trattato, e con lumi di critica migliore *.

* Pier Maria Campi passò ad altra vita di anni ottanta ai 9 di Ottobre dell' anno 1649 (*Poggiali, Memorie di Piacenza tom. X, p.* 382.) La sua Opera intitolata *Istoria universale così delle cose Ecclesiastiche, come Secolari di Piacenza, e di altre Città d' Italia*, vide la luce in Piacenza parecchi anni dopo la morte di lui, vale a dire nel 1662, con dedica di un Nipote alla Duchessa di Piacenza e Parma Margherita di Savoja. Il Discorso Istorico circa la Patria e Nascita di Cristoforo Colombo sta nel tomo III, pag. 225. Il Poggiali precitato (*tom. VIII, pag.* 115, *Piacenza* 1760) il chiama forte e sensato. Parlando però altrove di quella Storia in generale, dopo aver lodata la copia, la fedeltà, l' esattezza dell' Autore, ne biasima i pregiudizj, la credulità, e la disattenzione. *Poggiali tom. X, pag.* 383.

Egli perciò pretende erroneamente, che i Colombi di Pradello nel Piacentino fossero agnati più prossimi di Cristoforo Colombo, che non Baldassarre, quantunque non neghi, che Baldassarre Colombo Consignore di Cuccaro fosse pure della stessa agnazione, e che per conseguente, dallo stesso ceppo del Monferrato discesi fossero tanto esso Baldassarre Colombo, come i Colombi del Piacentino. Ma già si è veduto sopra quanto tempo prima i Colombi di Piacenza, benchè dello stesso legnaggio, separati si fossero dal ramo principale di quelli di Cuccaro, da cui discese il celebratissimo Cristoforo. E la semplice asserzione del Campi ognun vede di quanto poca forza sia, in confronto di scrupolosi esami di esperti Giureconsulti, e delle decisioni di autorevolissimi Magistrati.

Campi, Disc. Stor. precit. pag. 253.

Riflettasi in oltre, che le succennate Carte apparentemente contrarie alla verità possono essere state guaste, od interpolate a' tempi della Lite per la successione del Maggiorasco, state per avventura allora preparate, e poi non adoperate, per non essersi avuto l'ardire di presentarle, dacchè di falsi testimonj si fa pur menzione nel Sommario Spagnuolo. Ad ogni modo non comparvero quelle Scritture, se non se dopo il principio del Secolo XVII; e per conseguente venti o trent'anni circa dopo, che si era intentata quella famosa Lite avanti al Consiglio delle Indie in Ispagna. Un altro fonte di errori fu verosimilmente l'imperizia nel leggere gli antichi caratteri. È noto a' Diplomatici, che le Scritture de' Notaj

del Secolo XV, sono forse le più difficili a leggersi, e nel principio del Secolo XVII non avea ancora quell' arte fatto i progressi, che fece verso il fine. Non si dovrebbe pertanto far meraviglia, qualora quelle Scritture, ancorchè incorrotte, erroneamente si fossero lette. Il nostro Filiberto PINGONE avea pure avanti agli occhi manoscritti autentici, e non guasti della Cronica della Novalesa, era egli ragguardevole Magistrato, ed in concetto di uomo assai dotto, e preso avea a stendere le Storie nostre di proposito; eppure, senza una cattiva intenzione al mondo, e per mera imperizia di leggere gli antichi Testi, di cui si valea, tesse una sì assurda Genealogia della celebre Contessa di Torino Adelaide, che dovette impiegare gran parte delle sue dotte fatiche il valente Critico il fu signor Tommaso TERRANEO per isgombrarne gli errori.

Terraneo Adelaide Illust. tom. I.

Io non nego adunque, che tra sì fatte Carte, e segnatamente tra quelle recate dal SALINERIO ne' suoi Commentarj di Tacito, stampati nell' anno 1602, per dimostrare, che il COLOMBO fu Savonese*, ve ne possano essere

V. Tiraboschi *loc. cit.* pag. 172.

---

* A questo SALINERIO io penso, che sia indirizzata quella Canzone eroica del celebre Gabriello CHIABRERA, in cui quel Poeta (sebben egli stesso forse d' origine Monferrino, secondo che ho inteso affermarsi da persone, che potevano esserne informate) considera come Savonese Cristoforo COLOMBO (*CHIAB. Rime parte I, Canz. XII per Cristoforo COLOMBO*). Nell' ultima Stanza di quella Canzone, dice il PINDARO Savonese:

» E quanti, o *SALINORO*, ebbero imperi,
» Che densa notte è la memoria loro? »

delle genuine, ma in tal caso o non si oppongono ai Monumenti Monferrini, o furono mal lette, e male interpretate. Dove è da notarsi, che Domenico Padre di Cristoforo Colombo, essendo, come vi ha ragion di credere, trafficante nella Riviera di Genova, non è cosa ripugnante a' Monumenti Monferrini, che in più di una Città o Luogo di essa in diversi tempi dimorasse. Nè il dirsi in alcuna Carta cittadino di Genova bastar dovrebbe a farla riguardare come interpolata, o supposta: perciocchè era massima de' Giureconsulti di que' tempi, e specialmente de' nostri Monferrini, che chiunque abitato avea durante lo spazio di cinque anni in una Città, ed ivi trasportate le sue sostanze, poteva chiamarsi cittadino di essa, e che anzi, chiunque avea domicilio in una Città, potea riguardarsi in ogni cosa di favore come cittadino. Di sì fatta pratica degli antichi Forensi ce ne fa fede quello stesso Giureconsulto Monferrino Giovan-Antonio Sordi, che ci ha tramandato uno dei Documenti più convincenti per provare, che dal Castello di Cuccaro uscì il Colombo. È anche da notarsi, che nel Secolo XV e XVI usavano molti di impetrar privilegj di cittadinanza, in Città diverse da quella ond' erano nativi; del che se ne potrebbono recar parecchi esempj. Mi basterà di recarne uno ricavato da autentico Docu-

Civis Januae in una del 1470 presso il Saliner.

Veggasi Surdi Cons. CLXXIV.

Quando non debba leggersi piuttosto *Salinero*, io stimo che il Chiabrera abbia cangiato il cognome di *Salinerio* in Salinoro per miglior suono.

mento dell'anno 1569, comunicatomi dal signor Giuseppe Vernazza Freney, in cui un Conte Camillo della Pietra s' intitola ad un tempo cittadino di Piacenza, di Pavia, e di Alessandria. Non voglio neppure lasciar addietro una considerazione, la quale può liberar dalla taccia di contrarie a' Monumenti Monferrini, e per conseguente di supposte, interpolate, o guaste alcune delle Carte, di cui fa uso il Salinerio, e ciò riguarda quelle, dove niente altro si opponesse, fuorchè il diverso nome del Padre di Domenico, che secondo i Monumenti Monferrini fu Lancia; perciocchè potrebbe essere intervenuto, che più di un nome avesse, e che ora di uno, ora di un altro facesse uso Lancia Colombo, come se ne hanno parecchi esempj, anche a' giorni nostri, di chi nelle stesse sottoscrizioni sue, ora si serve del nome di Battesimo, ora il tralascia, ora fa uso di uno, ora di un altro tra diversi nomi che gli sieno stati dati, ed ora finalmente del solo nome del Feudo, ed ora del cognome di Famiglia si vale. Potrebbe anche darsi, che il nome di Lancia fosse un sopranome del Padre di Domenico Colombo, sotto il quale fosse stato più conosciuto in Monferrato, quantunque diverso dal nome suo di Battesimo.

Quello che è degno poi di speciale considerazione si è la contraddizione manifesta, per ciò che appartiene alla condizione di Cristoforo Colombo, che passa tra il Salinerio, che scrivea in principio del Secolo XVII, ed un altro Storico Genovese, voglio dire il Casoni, che un Secolo dopo stese i suoi Annali di Genova del

Secolo XVI, all'autorità del qual ultimo, sebbene Scrittore affatto senza critica, e sì lontano da' tempi, deferì interamente l'Abate Gasparo Luigi Oderico. Il Salinerio, colla prevenzione nata dagli antichi Storici Genovesi, i quali, ignorando l'origine di Cristoforo Colombo, e sapendo molto bene, che la Famiglia di lui non era Genovese, come poscia giuridicamente si provò in Ispagna, non ebbero ribrezzo per farselo loro nazionale di avvilirlo, s'ingegna di adattar le sue Scritture a quel sistema; e pare che si sdegni contro D. Ferdinando Colombo, che non volle mai concedere, che suo Padre fosse un semplice meccanico, ed asserì in genere essere illustre l'origine di lui; rimproverando perciò il Salinerio di vanità e leggerezza quel savio ed imparziale Scrittore.

Il Casoni all'incontro, quasi volendo risarcire del torto sofferto il Colombo, trova la Famiglia Colombo tra le antiche Famiglie della città di Genova, ed asserisce, che era questa Capo di uno dei novantasei Alberghi, in cui era la Città medesima divisa, contro la testimonianza di tutti gli Scrittori, e le giurate Attestazioni di Personaggi Genovesi informatissimi. La dice onoratissima, e, come uscito da essa, addita un Guglielmo Colombo Cancellier del Comune nell'anno 1140, di cui fa menzione il Caffari *, travisando in questa guisa

Annali della Rep di Genova del Secolo decimosesto descritti da Filippo Casoni in Genova MDCCVIII lib. I all'anno 1506, p. 27-31.

* Il Caffari (*Annales Genuenses lib. I.—R. I. tom. VI, pag.* 260) parlando

Guglielmo della Colomba, in Colombo, ed affermandolo Genovese, cosa che il Caffari non dice; quasichè il Segretario non potesse essere stato di nazione diversa, come appunto fu Segretario di quella Repubblica in tempi più vicini il celebre Giovan-Pietro Maffei Bergamasco. Mirabile uomo del rimanente si è il Casoni nel mostrarsi informato di tutte le Parentele, e degli affari, direi così, domestici degli Ascendenti del celebre Cristoforo Colombo, citando Scritture pubbliche, che non addita; e facendoci conoscere e la Madre, e le Sorelle dello Scopritore delle Indie, e con chi accasate, e la speciale professione della mercatura non solo, ma le case e le possessioni della Famiglia, e cento altre particolarità, che altri direbbe, che quello Storico vissuto avesse famigliarmente, non solo con Colombo medesimo, come D. Ferdinando suo figliuolo, ma con tutti i suoi Maggiori. E che mai cercheremo di più per affermare, che que' due Scrittori il Savonese Salinerio, ed il Casoni Genovese, servendosi forse di alcune lacere e tronche Carte, dov' erano nominati alcuni de' veri Parenti di Co-

---

de' Consoli creati in Genova nel 1140, detti *Consules de Placitis*, dice, che furono quattro, che enumera; e quindi soggiunge — *et in isto Consulatu Gulielmus de Columba Scribanus intravit.* Da Giovanni Villani sappiamo, che mille Cavalieri Tedeschi delle Masnade del Re Giovanni, chiamaronsi i Cavalieri della Colomba, perchè si erano ridotti alla Badía della Colomba in Lombardia: (*Villani, Storie lib. XI, cap.* 28) Potrebbe darsi, che da quello stesso Luogo avesse preso il Cognome questo Segretario, di cui fa menzione il Caffari.

LOMBO, le abbiano o mal lette, o travisate, o guaste, per adattarle alle opinioni loro, dappoichè ne traggono conseguenze direttamente contrarie?

Ma i più rari Monumenti recati dal CASONI, é che, a vero dire, mi fa stupore, che siano stati come legittimi ammessi dall'Abate TIRABOSCHI (giacchè quanto all'Abate ODERICO dovrò attribuire al doppio amore della Patria, e della Famiglia il riguardarli come tali) sono le Lettere dello stesso Cristoforo COLOMBO all'Ufficio di S. Giorgio*. Furono queste quai rari giojelli inserite nell'Elogio di COLOMBO pubblicatosi in Parma, e l'Abate TIRABOSCHI, congiungendole coll'asserzione del succennato Storico CASONI, che ne parla a lungo, guardò la questione intorno alla Patria del COLOMBO, come decisa in favor de' Genovesi. La prima è una Lettera, che si suppone scritta

Tirab., giunte alla Storia della Lett. Ital. t. IX, pag. 322-323.

Elogio di Col. Parma p. 203.

* Nell'Elogio Storico di Gasparo Luigi ODERICO scritto da Francesco CARREGA Segretario dell'Instituto Nazionale della Liguria (*Genova* 1804, *pag.* 7, e 8). annoverandosi gli uomini di grido usciti dalla Famiglia ODERICO, oltre ad un Ottaviano Doge nell'anno 1565, e ad un Pittore Gian-Paolo morto nel 1657, si parla del Niccolò ODERICO Ambasciadore alla Corte di Spagna a' tempi di COLOMBO, e di queste Lettere di esso COLOMBO, citando l'ultima Edizione della Storia del TIRABOSCHI, e dicendo: » Questi Monumenti sì preziosi, ne' quali Genova vien nominata Patria di » COLOMBO, e le Lettere di lui al suddetto Niccolò si conservarono presso » la Famiglia ODERICO sino al 1670, nel qual anno Lorenzo ODERICO » Bisavolo del nostro Autore (l'*Abate Gasparo Luigi*) li presentò in dono » alla Repubblica, acciocchè fossero gelosamente custoditi ne' pubblici Ar» chivj. Esiste tuttavia presso i superstiti ODERICO l'onorevole Decreto » di ringraziamento, che ne fè allora il Governo al sopranominato Lorenzo, » e Gian-Paolo di lui figliuolo».

di Siviglia nell'anno 1502 da Cristoforo Colombo a' Signori dell'Ufficio di S. Giorgio, dove egli medesimo si dichiara Genovese; lascia ordine al figliuol suo, che, dei profitti delle terre ritrovate, somministrasse la decima parte ogni anno all'Ufficio di S. Giorgio, per diminuire l'imposizione sopra il commestibile, ed accenna aver mandato a Niccolò Oderico le relazioni de' suoi viaggi, e gli esemplari dei Reali Privilegj, acciocchè i suoi Concittadini avessero la consolazione di vederli. Ma questa Lettera, in un colla risposta del Magistrato di S. Giorgio, già dovea essere stata scritta, ed esistere molti anni prima che D. Ferdinando Colombo venisse in Genova per cercar notizie della origine paterna; e questa Lettera, che poteva sciogliere la questione, allora non si produsse. Non potremo perciò conchiudere a buona ragione, che mai non sia stata scritta, e mai non esistesse? Rispetto poi a' Privilegj concessi da' Regnanti di Spagna a Colombo spediti all'Oderico (Privilegj, che non hanno però nulla che fare colla questione della Patria del Colombo) non si sa concepire, come rimasti sieno presso la Famiglia Oderico per lo spazio di quasi due Secoli, non essendo stati presentati alla Repubblica da Lorenzo Oderico, Bisavolo del mentovato Abate Gasparo Luigi, prima dell'anno 1670, per essere custoditi ne' pubblici Archivj.

V. sopra cap. IV.

Delle due Lettere Spagnuole scritte da Colombo allo stesso Messer Niccolò Oderico Ambasciatore della Signoria di Genova in Ispagna da Siviglia negli anni 1502, e

Elogio di Crist. Colombo, Parma p. 208, cap. 212.

1504, dove si sottoscrive semplicemente *Christoferens*, Lettere, che restarono pure presso la Famiglia Oderici sino all'anno predetto 1670, e della autenticità loro, dopo di averle attentamente esaminate, ne decidano i Critici. Quanto a me io non entrerò in sì fatta disamina, attesochè non fanno sostanzialmente al caso nostro. Ma il Casoni si fonda principalmente sopra la succennata Lettera, che si dice scritta di Siviglia da Colombo all'Ufficio di S. Giorgio a' 2 di Aprile dell'anno 1502. Sebbene io non abbia veduto l'Edizione del Bordoni della Traduzione della Storia di D. Ferdinando Colombo pubblicatasi in Milano nel 1614, e di cui si è ragionato sopra, crederei di non ingannarmi dicendo, che sia questa la medesima Lettera stampatasi in quel libro, di cui, come di rara scoperta, parla il Bordoni nella sua Lettera dedicatoria al Doge ed alla Repubblica di Genova, Lettera giustamente riguardata come supposta dal Campi. Di fatti, se l'originale di questa Lettera trovavasi, come trovar si dovea, presso l'Ufficio di S. Giorgio, come mai non solo non si presentò a D. Ferdinando, non di altro bramoso quando fu in Genova, che di aver contezza dell'origine della Famiglia di suo Padre, come abbiamo accennato testè, ma in oltre di un così ricco Legato, di cui in essa si parla, e nel supposto Testamento, non furono solleciti quegli antichi accuratissimi Magistrati di procurarne la riscossione? Che se poi la succennata Lettera originale si produsse soltanto da Lorenzo Oderico nel 1670, in un colle altre due dirette

al suo antenato Niccolò, ed a quegli esemplari de' Privilegj de' Regnanti di Spagna, come taluno potrebbe inferire dal contesto del CASONI, in tal caso poco diligente apportatore di una Lettera di tanto rilievo fu quello antico Ambasciator Genovese, e trascuratissimi eziandio si dovrebbono chiamare i Discendenti di lui, che indugiarono pressochè due Secoli interi a consegnar una Lettera sì importante ad un sì ragguardevole Magistrato, a cui era indirizzata; per modo che severi rimproveri avrebbono dovuto riportar dalla Repubblica loro, in vece di quel Decreto di gradimento, di cui fa parola il TIRABOSCHI. Eppure, che soltanto di fresco, quando il CASONI scrivea, fosse stata consegnata quella Lettera all' Ufficio di S. Giorgio si raccoglie, e dal non essersene fatto uso da Scrittore veruno, prima di questo recentissimo Storico, e specialmente da quelle parole del CASONI, dove dice in precisi termini — *La sua Lettera* (del COLOMBO) AL PRESENTE *si conserva nell' Archivio dell' Ufficio di S. Giorgio*, il che esclude, che da principio si trovasse in quel luogo unico, in cui ritrovar si dovea, e non altrove, vale a dire in esso Archivio. Qual conto far si debba dell' autenticità di simile monumento, il lascio pertanto al giudicio di chi ha fior di senno.

Tirab. Storia della Let. Ital. t. IX, agg. p. 323.

Casoni Annali di Genova p. 31.

Aggiungasi, che cose inette, ed improprie contiene quella Lettera, forse accortamente omesse nell' articolo comunicato all' Abate TIRABOSCHI, ma che si leggono però negli Annali del CASONI, (copia di cui, dice il

Tiraboschi medesimo, che non si avea in Modena) e nell'Elogio pubblicatosi poscia in Parma. Tali sono, il dirsi dal Colombo medesimo — *Che le sue grandi imprese sarebbono riuscite altrettanto famose e celebri, se l'oscurità del Governo non le avesse in parte offuscate* — parole, che ognun vede quanto sieno sconvenienti in bocca del Colombo, quanto contrarie al carattere di lui, e come spirino piuttosto la dettatura del Seicento, che non la schiettezza del Secolo in cui egli visse, e quella moderazione maestosa, ch'era propria del suo grand'animo; tanto più che in nessun modo potea lagnarsi il Colombo del Governo dei Monarchi di Spagna, da' quali, prima della data della supposta Lettera, avea ottenute ricchezze immense, Stati, e Dignità Principesche ereditarie nella sua Famiglia, come appare ad evidenza dallo splendidissimo Maggiorasco instituito da lui. Che diremo poi della sottoscrizione del Colombo, consimile a quella delle due Lettere in Lingua Spagnuola scritte a Niccolò Operico, sottoscrizione stampatasi, per dare maggiore autenticità alla cosa, incidendo in legno la propria forma de' caratteri (quasichè non si potessero fingere sottoscrizioni, come si fingon Lettere) dove si segna *Christoferens*? E di quella pellegrina osservazione del Casoni, che quel grand'uomo, abbandonando in così fatta guisa il cognome antico della propria Famiglia di Colombo, di altro non si pregiasse, che di aver portata la cognizione di Cristo alle rimotissime Regioni dell'Occidente? Per verità io temo forte

Tirab. *loc. cit.* p. 322. Elogio del Col. p. 204, N. (46).

Casoni *loc. cit.* p. 31.

non qualche incognita, e troppo cortese mano abbia alla Famiglia Oderico procurato il modo di far questo raro dono alla Repubblica di Genova, e fornito il Casoni di materia onde arricchirne i suoi Annali.

Da una stessa officina pare uscito il Codicillo di Colombo; colla stessa sottoscrizione di *Christoferens*, che ora conservasi nella Biblioteca Corsini in Roma, secondo che n' ebbe notizia dal chiarissimo Abate Andres il mentovato Tiraboschi, che l'inserì nell' ultima Edizione della sua grand' Opera. Questo Codicillo si pretende scritto da lui, sedici giorni soli innanzi alla sua morte, sui cartoni di un Ufficiuolo della B. V., che non si sa come sia capitato in quella Biblioteca. Chi ha pratica di Documenti del Secolo XV, e XVI, legga quello Scritto, e giudicar potrà, se abbia il colore di scrittura di quel tempo. Lascio a parte il divoto regalo di un Ufficiuolo della B. V. fatto da Papa Alessandro VI, ch' ebbe sì diversi pensieri, così da lungi a Cristoforo Colombo, con cui non si sa che parlasse giammai. Ma come mai di questo Codicillo non si fece menzione, nè si ebbe notizia sino a questi ultimi tempi in Roma, e nemmeno in Genova, sebbene ordini il Colombo, che dopo la morte sua si dovesse consegnare esso Ufficiuolo col Codicillo all' amatissima Patria sua la Repubblica Genovese? Ben trascurati, al pari degli Eredi di Messer Niccolò Oderico, converrebbe supporre, che sieno stati gli Esecutori testamentarj di quel Grand' Uomo. E come mai, di quelli stabili (che non si sa come egli possedesse

Tirab., Storia Lett. t. VI, P. I, p. 335, e 336, ultima Edizione di Modena 1790, e t. XI p. 159 della prima Ediz. che contiene le giunte.

in Italia) ordinò, che si erigesse un Ospedale per li poveri, e questo Spedale mai non venne fondato? E quali furono mai i beneficj dalla Repubblica Genovese fatti al Colombo? Di tutte queste cose nella vita scritta da D. Ferdinando suo figliuolo, benchè ne abbiamo soltanto traduzioni passate per le mani di Genovesi, ed a Genovesi dedicate; non si trova neppur un lieve cenno. Quello poi che dimostra ad evidenza, che questo monumento è supposto ed apocrifo, si è, che sostituisce in esso il Colombo la Repubblica Genovese, in mancanza della linea sua mascolina, al Maggiorasco dell'Ammiragliato delle Indie, e delle cariche, e dignità di Vicerè e Governatore, ed entrate annesse, confondendo la Repubblica di Genova coll'Ufficio di S. Giorgio, o chiamandola col nome di esso. Non parlo della singolarità d'instituire una Repubblica in un Maggiorasco di tale natura, in cui una Repubblica avrebbe dovuto esercitare impieghi gelosi cotanto in uno Stato straniero. La Repubblica di Genova Ammiragliessa dell'Oceano, e Vice-Regina delle Indie, sarebbe stato nuovo fenomeno politico, ed assai più straordinario di quello dell'Ufficio stesso di S. Giorgio, che eccitò l'ammirazione del Segretario Fiorentino. Ma quello che toglie ogni questione si è l'alto silenzio, che nelle lunghe ed ostinate Liti eccitatesi per la successione a quell'insigne Maggiorasco, serbò sempre sia la Repubblica di Genova, che l'Ufficio di S. Giorgio, non avendo mai nè allora, nè dopo promosse le ragioni ben giuste, che lor dato avrebbe

Machiavelli, Stor. Fiorent. lib. VIII, anno 1484.

sopra quella ricca eredità questo Codicillo di COLOMBO, qualora a que' tempi già esistesse, e si fosse riguardato come Scrittura autentica, e non già, quale si è, come un semplice non saprei se troppo lodevole ritrovato, per lusingare * la vanità nazionale.

V' ha di più; È certo che esisteva il Codicillo fatto dal COLOMBO. Questo è recato dal CAMPI; e, ciò che più importa, su questo si fonda il SORDI: ma questo appunto ad evidenza dimostra, che è falso e supposto quello esistente nella Libreria CORSINI. Del vero Codicillo sappiamo, che ne constava per rogito di Notajo, come lo attesta il succennato SORDI, e non era scritto *more militari* sopra un Ufficiuolo; comprendea disposizioni diverse, nè comprendere potea ciò, che contiene il finto. Del rimanente, le sottoscrizioni di *Chrìstofe-*

---

* Ecco il Codicillo trovato nella Libreria CORSINI, come viene riferito dal TIRABOSCHI « Codicillus more militari Christophori COLUMBI. Cum SS. » Alexander Papa VI me hoc devotissimo precum libello honorarit summum mihi praebente solatium in captivitatibus, praeliis et adversitatibus » meis, volo ut post mortem meam pro memoria tradatur amantissimae » meae Patriae Reipublicae Genuensi; et ob beneficia in eadem urbe recepta, volo ex stabilibus in Italia reditibus erigi ibidem novum Hospitale, ac pro pauperum in Patria meliori substentatione, deficienteque linea » mea masculina in Admiralatu meo Indiarum, et annexis, juxta Privilegia dicti » Regis, in successorem declaro et substituo eandem Rempublicam S. Georgii. » Datum Valledoliti 4 Maii 1506 SS. A. S. X. M. Y. XPOFERENS » Eccetto il *Christoferens* nessuno, che io sappia, ha spiegate le altre sigle che il precedono. Confrontisi questo supposto Codicillo col vero e genuino riferito sopra, trattando del SORDI. (*V. cap. IX, pag.* 205 *in nota.*

rens in vece di *Cristophorus*, furono secondo ogni verosimiglianze inventate, in seguito a quanto vien dicendo D. Ferdinando nelle sue Storie, in quel luogo, dove con sottigliezza soverchia va speculando intorno al nome del Padre suo; se pure, come sospetto, non è stato intruso quell' intero tratto nell' Originale dai Traduttori Italiani. Stor. di Ferd. Col. cap. I.

Ma per terminar finalmente queste discussioni, ed esami di monumenti non sinceri, supponiamo che volessimo riguardare per genuine tutte le Carte, di cui fece uso il moderno Annalista Genovese, vale a dire, ed il Testamento messo in dubbio con ragioni così stringenti dal Campi, e sospetto al medesimo Abate Tiraboschi, e le due Lettere di Colombo a Niccolò Oderico, e quella all' Ufficio di S. Giorgio, ed il Codicillo, che si è ritrovato nella Biblioteca Corsini, Documenti prima affatto sconosciuti a tutti gli Scrittori Genovesi, che ne seguirebbe da questo? Non altro, se non se che Colombo si confesserebbe Genovese di nascita. Resterebbono pertanto sempre nella integrità loro i Monumenti, mediante i quali si è dimostrato ad evidenza, che, qualunque possa essere stato il Luogo della nascita accidentale di quel Grand' Uomo, il Monferrato fu la sua Patria originaria; e la Famiglia ond' egli è uscito quella degli antichi Signori di Cuccaro. Allo stesso modo, che Torquato Tasso, come già ho accennato altra volta, volle chiamarsi egli stesso in alcuna Opera sua Napolitano, benchè nato soltanto in una Città di quel Regno, cioè in Sorento, e

Cap. IX. *Estratto del Consulto del Sordi nella Causa della successione del Maggiorasco instituito da Cristoforo Colombo* . » 197

Cap. X. *Principali motivi allegati nel Sommario della Causa agitatasi in Ispagna per dimostrare, che Colombo era uscito dalla Famiglia de' Feudatarj di Cuccaro* . » 210

Cap. XI. *Conformità tra il contenuto nel Sommario della Causa agitatasi in Ispagna, e quanto narra circa il Colombo il figliuolo di lui D. Ferdinando nelle sue Storie* . » 223

Cap. XII. *Notizie riguardanti D. Ferdinando Colombo, e la sua Storia* . . . . » 236

Cap. XIII. *Monumenti contrarj allegati da alcuni Scrittori non possono far mettere in dubbio la Patria di Colombo. Esamina di sì fatti Monumenti* . . . . . » 244

TAVOLA.

INTRODUZIONE . . . . . Pag. 116
CAP. I. *Lodi del Colombo. Giusta idea della impresa della Scoperta dell' America* » 126
CAP. II. *Importanza di accertar la Patria di Cristoforo Colombo* . . . . . » 137
CAP. III. *Incertezza del Luogo della nascita del Colombo* . . . . . » 145
CAP. IV. *Dimostrasi, che il Colombo non fu Genovese* . . . . . » 152
CAP. V. *Congetture intorno a' motivi, per li quali restò nella oscurità la professione, e la residenza de' Genitori di Colombo* . » 159
CAP. VI. *Origine della Famiglia di Colombo, secondo le Storie di Ferdinando suo figliuolo. Educazione scientifica e liberale di Colombo* . . . . . » 167
CAP. VII. *Scrittori che affermano, che il Castello di Cuccaro in Monferrato si è la Patria del Colombo* . . . . . » 176
CAP. VIII. *Ragguaglio della Lite insorta in Ispagna per la successione del Maggiorasco instituito da Colombo, da cui risulta, che la Patria di lui fu Cuccaro in Monferrato* » 185

géologie; les Antiquaires doivent préparer les matériaux pour les annales des Nations.

Ce monument est en marbre blanc: sa surface présente un parallélogramme, ayant de chaque côté environ 80 centimètres de longueur: son épaisseur est de 26 centimètres: sur une des faces de cette dernière sont gravés les mots suivans en beau caractère, et ornés d'un contour régulier:

C. RVTILIO GALLICO COS. II

T. FLAVIVS SCAPVLA.

que je lis *Cajo Rutilio Gallico Consuli iterum Titus Flavius Scapula.*

Cette pierre paraît avoir servi de piédestal à une statue pédestre. Le nom du personnage dont elle fait mention, l'endroit et les circonstances de sa découverte, me firent concevoir le projet de la publier.

Si nous voulons prêter foi à ceux de nos historiens qui ont parlé des anciens monumens de la ville de Turin, tels que TESAURO et PINGONE, la porte du Palais avait pris et conservé ce nom de l'ancien Palais d'Auguste indiqué dans une inscription antique par ces mots: *Æterna domus Juliæ Augustæ Taurinorum* (1): Dans ce Palais se tenaient les séances des principales Magistratures de cette Ville, qui, étant d'abord Colonie, avait pris le rang de Municipe, d'après l'opinion des savans RICOLVI et RIVAUTELLA (2).

L'endroit où cette inscription fut découverte, paraît fournir la preuve de son authenticité. Il est permis de

supposer que la porte nommée *Palatine* ait été bâtie sur les masures de l'ancien Palais d'Auguste, ou, pour le moins, que les débris de la maison Impériale aient dû servir pour sa reconstruction. Cette pierre qui sort aujourd'hui de ces ruines, devient un monument d'autant plus précieux qu'il nous retrace l'architecture de ce Palais que l'on appelait du nom du fondateur de l'Empire, ornée des statues des personnages, qui avaient été les bienfaiteurs de la ville de Turin. La beauté du caractère la fait rapporter au premier siècle de l'Empire Romain. Les mots de TITUS FLAVIUS, qui se trouvent dans la seconde ligne, indiquent qu'elle n'est pas antérieure à l'Empire de Vespasien: ces deux prénoms, pris par le personnage SCAPULA, qui est le fondateur du monument, font présumer que ce citoyen, habitant des contrées subalpines, s'honorait de la clientelle de l'Empereur Vespasien, et en avait emprunté les noms de TITUS FLAVIUS.

Le personnage CAJUS RUTILIUS GALLICUS n'est pas inconnu dans les fastes Consulaires.

L'ALMELOVEN rapporte un C. RUTILIUS GALLICUS parmi les Consuls, sans en désigner l'époque (3). Il est vrai que la famille RUTILIA était plébéienne: on trouve des RUTILIUS parmi les Tribuns, et sur les monnaies Romaines, ils ont le prénom de *Flaccus*. Dans le Musée de Turin on conserve une monnaie qui se réfère à RUTILIUS FLACCUS EDILIS l'an de Rome 597, et Prætor provincialis en l'an 600. Il paraît que cette pièce avait été frappée avant ces deux époques, et lorsqu'il était *Quæstor*

géologie; les Antiquaires doivent préparer les matériaux pour les annales des Nations.

Ce monument est en marbre blanc: sa surface présente un parallélogramme, ayant de chaque côté environ 80 centimètres de longueur: son épaisseur est de 26 centimètres: sur une des faces de cette dernière sont gravés les mots suivans en beau caractère, et ornés d'un contour régulier:

C. RVTILIO GALLICO COS. II

T. FLAVIVS SCAPVLA.

que je lis *Cajo Rutilio Gallico Consuli iterum Titus Flavius Scapula.*

Cette pierre paraît avoir servi de piédestal à une statue pédestre. Le nom du personnage dont elle fait mention, l'endroit et les circonstances de sa découverte, me firent concevoir le projet de la publier.

Si nous voulons prêter foi à ceux de nos historiens qui ont parlé des anciens monumens de la ville de Turin, tels que TESAURO et PINGONE, la porte du Palais avait pris et conservé ce nom de l'ancien Palais d'Auguste indiqué dans une inscription antique par ces mots: *Æterna domus Juliæ Augustæ Taurinorum* (1): Dans ce Palais se tenaient les séances des principales Magistratures de cette Ville, qui, étant d'abord Colonie, avait pris le rang de Municipe, d'après l'opinion des savans RICOLVI et RIVAUTELLA (2).

L'endroit où cette inscription fut découverte, paraît fournir la preuve de son authenticité. Il est permis de

supposer que la porte nommée *Palatine* ait été bâtie sur les masures de l'ancien Palais d'Auguste, ou, pour le moins, que les débris de la maison Impériale aient dû servir pour sa reconstruction. Cette pierre qui sort aujourd'hui de ces ruines, devient un monument d'autant plus précieux qu'il nous retrace l'architecture de ce Palais que l'on appelait du nom du fondateur de l'Empire, ornée des statues des personnages, qui avaient été les bienfaiteurs de la ville de Turin. La beauté du caractère la fait rapporter au premier siècle de l'Empire Romain. Les mots de TITUS FLAVIUS, qui se trouvent dans la seconde ligne, indiquent qu'elle n'est pas antérieure à l'Empire de Vespasien: ces deux prénoms, pris par le personnage SCAPULA, qui est le fondateur du monument, font présumer que ce citoyen, habitant des contrées subalpines, s'honorait de la clientelle de l'Empereur Vespasien, et en avait emprunté les noms de TITUS FLAVIUS.

Le personnage CAJUS RUTILIUS GALLICUS n'est pas inconnu dans les fastes Consulaires.

L'ALMELOVEN rapporte un C. RUTILIUS GALLICUS parmi les Consuls, sans en désigner l'époque (3). Il est vrai que la famille RUTILIA était plébéienne: on trouve des RUTILIUS parmi les Tribuns, et sur les monnaies Romaines, ils ont le prénom de *Flaccus*. Dans le Musée de Turin on conserve une monnaie qui se réfère à RUTILIUS FLACCUS EDILIS l'an de Rome 597, et Prætor provincialis en l'an 600. Il paraît que cette pièce avait été frappée avant ces deux époques, et lorsqu'il était *Quæstor*

Provincialis. Le type est d'un côté la tête de Rome avec le Casque (Galea); et de l'autre une Victoire attelée de deux chevaux. ROSINUS, auteur d'un traité des antiquités Romaines, prétend que la famille RUTILIA était patricienne; selon lui, elle se partageait en CALVI, CENTORINI, CRASSI, LUPI et RUFI (4); quoiqu'il soit difficile de prononcer sur le patriciat de cette famille, il est cependant prouvé qu'elle avait pris un rang distingué dans la République. Cette considération, dont elle jouissait, suffit pour établir la probabilité que le C. RUTILIUS GALLICUS ait pu être élevé à la dignité consulaire.

L'ALMELOVEN que je viens de citer, a inséré le C. RUTILIUS GALLICUS parmi les Consuls, d'après l'autorité de Dominique MACAGNI, Professeur aux écoles publiques de Turin vers le seizième siècle.

Cet auteur estimable (5) parle d'une table de marbre trouvée dans l'Eglise de S.-Vito, située en-delà du Pô, portant l'inscription: C. RUTILIO GALLICO CONSULI. Il ajoute que cette pierre lui fut donnée par la munificence des Chanoines de l'église de S.-Jean, tutelaire de la ville de Turin. Je suis flatté de me voir devancé dans ces recherches par l'autorité d'un Littérateur qui a fait honneur à mon pays (6), et de rendre hommage aujourd'hui à sa célébrité par un travail qui peut répandre quelque lumière sur le fait qu'il a annoncé.

Il y aura des Savans qui seront portés à croire, que le monument dont j'entreprends l'explication, soit le même qui est publié par cet Auteur. Ce soupçon paraît

avoir un fondement dans la coincidence du lieu, où ce Professeur pouvait avoir placé sa pierre avec celui où la mienne a été découverte. Il est probable que les écoles publiques de Turin fussent situées dans le quartier qui avoisine l'endroit où était la porte du Palais. Le Professeur MACAGNI peut avoir logé dans la maison des écoles publiques qui appartenait vraisemblablement à l'Administration Municipale de la Ville. Lui-même l'indique dans l'ouvrage que j'ai cité par ces mots: *Foribus mei gymnasii scholastici adstat Currus Phœtonteus marmoreus* (7). Cet emblême est un de ceux qui ont toujours signalé la ville de Turin. Le monument du Professeur MACAGNI, oublié, perdu, peut avoir été enfoui dans les décombres de quelque démolition, et confondu parmi les pierres de taille que l'on a employé à bâtir le Donjon de la porte. Mais toutes ces conjectures sont improuvées par les mots ITERUM, TITUS FLAVIUS SCAPULA, qui se trouvent dans la nouvelle inscription, et qui ne sont pas rapportés par l'Éditeur de l'ancien monument, et d'ailleurs la pierre dont il est question, ne peut pas avoir servi pour une épitaphe, comme celle dont parle l'Orateur de la ville de Turin.

L'inscription découverte par le Professeur MACAGNI est rapportée par le REINESIUS dans l'ouvrage qu'il a publié des inscriptions classiques (8). Mais il paraît que cet Auteur s'est trompé en la rapportant dans sa collection, car, tout en parlant d'après l'autorité du Professeur, il change le mot *Consuli* en celui de *Commissi*. Cette

erreur a été remarquée par tous les Antiquaires, et par ceux même qui n'avaient aucune connaissance des notes de l'Éditeur d'Aurelius Victor.

Dans l'ouvrage imprimé à Turin sous le titre de *Marmora Taurinensia* (9), on trouve une inscription qui regarde une personne de la famille Rutilia, et dont l'explication paraît établir quelque rapport avec celle de Macagni et la mienne.

MINITIÆ LVCII FILIÆ PETINÆ
UXORI RVTILII GALLICI LEPTITANI
PVBLICE.

Les savans Ricolvi et Rivautella, éditeurs de l'ouvrage que je viens de citer, croient que ce Rutilius Gallicus Leptitanus soit le même dont parle le poéte Stace dans le premier livre du poéme des Silves (10); l'identité de personne entre ces deux Rutilius est indiquée par les vers de ce Poéte, où il dit que Rutilius Valens avait triomphé de l'Afrique:

. . . . . Lybici quid mira tributi
OBSEQUIA ET MISSUM MEDIA DE PACE TRIUMPHUM.

Dans ces vers le Poëte Latin, en parlant de la guerre d'Afrique, paraît désigner la victoire de Leptis, et par conséquent le Rutilius Gallicus Leptitanus serait le Préfet de Rome auquel est dédié le premier livre de son poéme.

Je suis surpris que les éditeurs des monumens de la ville de Turin, qui ont illustré cette inscription, n'aient point fait mention de Rutilius Gallicus Consul. Vrai-

semblablement ces deux Auteurs n'avaient aucune connaissance de l'ouvrage de leur Prédécesseur, car les vers du poéme qu'ils ont cité, fournissaient matière à des conjectures séduisantes, et il ne leur fallait que la notion du fait annoncée par l'ancien Professeur, pour apercevoir, que les vers de STACE font mention de la Dignité Consulaire accordée deux fois par l'Empereur à l'un des ancêtres de la famille RUTILIA :

SED REVOCANT FASTI, MAJORQUE CURULIS,
NEC PROMISSA SEMEL.

Le résultat de ces rapprochemens, qui paraît indiquer la protection que les personnages de la famille RUTILIA accordaient aux habitans de ce pays, où leurs noms sont transmis à la postérité, ajoute à l'intérêt que j'ai attaché aux recherches que je fais pour fixer l'époque des deux Consulats.

Il est des Auteurs qui ont imaginé que les Magistrats des Villes et des Colonies aient pu prendre le titre de Consuls sous les Empereurs : cette manière d'interpréter les anciens monumens était commode et faite pour prévenir les difficultés (11). Quelques Savans d'un mérite distingué ont adopté cette opinion. La note des années du Consulat qui se trouve dans quelques monumens élevés à des Consuls substitués, leur a paru un nœud difficile à résoudre, et un indice de l'abus introduit dans les Provinces de désigner par le nom de Consuls les Magistrats Municipaux de leurs villes. Il est vrai que les Consuls substitués ne donnaient point le nom à l'année, et que

les monumens où l'on rencontre la note *primum*, *secundum*, ont tous été découverts loin de Rome, et dans les Provinces reculées de l'Empire.

De plus, un Décret de l'Empereur Antonin rapporté dans le digeste (12), parle des Consuls de Province, et indique presque des Juges qualifiés de ce nom.

Ces différentes observations peuvent fournir des argumens pour un nouveau genre de recherches sur les Consulats honoraires qui s'étaient probablement multipliés sous les Empereurs Romains; mais comme l'inscription que je publie se rapporte décidément au premier siècle de l'Empire; comme elle fait mention d'un personnage dont les descendans ont exercé les premières Magistratures de la ville de Rome, et que l'époque des deux Consulats peut se déterminer par des raisonnemens assez concluans, je crois devoir poser des limites aux combinaisons fondées sur des conjectures, et me renfermer dans le genre de démonstration qui s'établit sur les faits, laissant à des hommes plus célèbres la gloire de parcourir la carrière des probabilités. J'observerai au surplus, que la note des années des Consulats, qui a embarrassé les Antiquaires, peut avoir été introduite dans les Provinces pour marquer les années de la clientelle exercée par les Consuls subrogés, lorsqu'elles voulaient les honorer.

Le célèbre MAFFEI a publié un fragment d'inscription latine, conservée dans le Musée Impérial de Vienne, qui peut servir à établir l'époque du premier Consulat de C. RUTILIUS GALLICUS (13).

. . . . RI AVGVST . . . . .
. . . . . IMPER· XXVII.
. . . . CLA· VISPTANO GALLO
. . . . . C RVTILIO GA . . O.

Maffei remarque, que cette inscription doit regarder l'Empereur Claude, le seul qui soit porté dans les médailles IMP. XXVII; et sur l'observation que la famille Vipstania était Consulaire, il en déduit que les deux personnages *Claudius Vipstanus Gallus*, et *Cajus Rutilius Gallus*, doivent être rangés parmi les Consuls substitués pour les années qui tombent sous l'IMPER. XXVII., titre donné à l'empereur Claude, c'est-à-dire: pour les années 52, 53 et 54 de la naissance de J. C.

Le Savant Hagenbukins, qui a rapporté cette même inscription, confirme l'opinion de M.r Maffei, et fait des remarques très-judicieuses. Voici comme il s'exprime dans l'un des ouvrages qu'il a publié (14): « Maffei » observe très-bien que cette inscription regarde l'em- » pereur Claude, qui est le seul à qui on ait donné le » titre d'imp. XXVII. A la dernière ligne je supplée » GALLICO. On sait, que sous Domitien il y eut un » Rutilius Gallicus qui fut Préfet de Rome, et qui » pouvait être le fils, ou le petit-fils de celui-ci. CLA, » dans la ligne précédente, est, si je ne me trompe, » pour CLAVDIO. Cela suppose que c'était son nom de » famille, et non Vipstanus, comme l'a pensé M.r Maffei, » car que signifierait le nom précédent?

» Au surplus, Vipstanus et Rutilius, paraissent avoir

» été Consuls, mais subrogés, et apparemment l'année » même de J. C. 52, dans laquelle CLAUDE fut appelé » IMP. XXVII, et où il y eut plusieurs Consuls de » cette espèce » jusqu'ici le savant HAGENBUKINS.

L'opinion de MAFFEI est encore confirmée par l'autorité de CORSINI, auteur de l'ouvrage sur les Préfets de Rome (15), qui, en parlant du Préfet RUTILIUS finit par ces mots: *Postremo addidisse juverit, quod C. Rutilius Gallicus Valens facile alterius C. Rutilii Gallici nepos fuit, qui anno Christi* 52 *una cum Claudio Vipstanio Gallo Consul fuit.*

Il ne manquait plus que l'inscription que j'ai publiée pour mettre en évidence la justesse de l'aperçu de M.r MAFFEI, et les compilateurs des fastes consulaires peuvent aujourd'hui inscrire, sans crainte, parmi les Consuls subrogés de l'année 52 de J. C. *les Claudius Vipstanius Gallus, et C. Rutilius Gallicus.*

Il nous reste à fixer l'époque du second Consulat de *C. Rutilius Gallicus*, qui est indiqué par le mot *iterum*.

D'après les remarques que j'ai faites au commencement de ce mémoire pour constater l'authenticité du monument, l'époque du nouveau Consulat doit se rapporter aux années qui succédèrent à l'Empire de Vespasien. On ne rencontre guères de TITUS FLAVIUS avant l'année de J. C. 69. Le personnage SCAPULA s'honorait probablement des prénoms de Vespasien, et jusqu'à ce qu'un nouveau monument ne vienne donner un éclaircissement précis sur cet objet, je crois devoir encore classer le

CAJUS RUTILIUS GALLICUS parmi les Consuls subrogés pour les premières années du Règne de cet Empereur. L'âge déjà avancé de ce personnage qui avait été Consul en l'année 52, l'oubli fait de lui par l'empereur Néron et ses successeurs, et le rappel des gens honnêtes, fait par Vespasien, viennent à l'appui de cette opinion.

En résumant actuellement les résultats de mes raisonnemens, je crois pouvoir conclure:

1.° Que le CAJUS RUTILIUS GALLICUS mentionné dans l'épitaphe de MAPAGNI est le même personnage dont il est question dans le fragment de M.r MAFFEI, et dans l'inscription que j'ai publiée.

2.° Que le double Consulat de ce personnage qui est indiqué par le vers du Poëte STACE, se trouve confirmé par le contenu de ces trois monumens, et mis en évidence par l'explication que j'en ai donnée.

3.° Que l'époque de ces deux Consulats, quoique relative à des Consuls subrogés, peut se fixer aux années 52 et 69 de J. C.

4.° Que le RUTILIUS, Préfet de Rome, vainqueur d'Afrique, et auquel ce Poëte avait dédié le premier livre des Silves, est la même personne dont il est parlé dans l'inscription insérée dans les monumens de la ville de Turin.

5.° Et enfin, que la famille RUTILIA était une de celles qui avaient acquis des droits à la bienveillance des habitans de la Gaule Subalpine, par la foi qu'en font les différens monumens qui ont été trouvés dans ce pays (16).

A la suite de cette explication qui, en éclairant les

fastes consulaires, sert à rapprocher les opinions des savans MACAGNI, RICOLVI, MAFFEI et CORSINI; et à répandre un trait de lumière sur une époque de l'histoire du Piémont, qui est enveloppée dans l'obscurité des tems, je crois devoir dire un mot sur l'inscription rapportée par PINGONE (17).

P· RVTILIVS·
AVG· TAVR· PROCONSVL·

Cette inscription n'a pas l'assentiment des Antiquaires, à cause sur-tout du mot PROCONSUL, qui se trouve dans la 2.e ligne.

On pourrait cependant, à mon avis, établir quelques conjectures en sa faveur, et qui seraient appuyées par tout ce que je viens de dire de la famille des RUTILIUS.

La puissance proconsulaire, dans les tems de Rome libre, se donnait aux Consuls après l'année de leur magistrature. Nous en avons le premier exemple dans 2. Publius Philon, l'année de Rome 427 (18). Quelquefois on nommait des Proconsuls qui n'avaient jamais été revêtus de l'autorité consulaire. Dans la seconde guerre Punique, P. Scipion, à l'âge de 24 ans, fut envoyé PROCONSUL en Espagne, Pompée, n'étant encore que simple particulier, fut envoyé PROCONSUL contre Sertorius.

C'était une loi ordinaire à Rome que celui qui, après le Consulat, obtenait une Province, se nommât PROCONSUL, et de même celui qui se tenait au même rang après la Préture, s'appelait Propréteur. Quelquefois le Préteur, après la Préture, devenait Proconsul, et nous

trouvons même des personnages qui tantôt sont nommés Préteurs, et tantôt Proconsuls. QUINTUS CICERO est appelé PROCONSUL par Svétone, et PRETOR par MARCUS TULLIUS (19).

Dans le tems des Empereurs, le Proconsulat eut une plus grande extension. Le Sénat et le Peuple pouvaient aussi envoyer des Proconsuls dans certaines Provinces (20). Cette magistrature se donnait à ceux qui avaient été Consuls, et à ceux qui ne l'avaient jamais été.

Pour ne laisser rien à désirer dans cette espèce de recherches, on pourrait supposer que le PUBLIUS RUTILIUS ait pu être envoyé Proconsul à Turin, après avoir été Consul; ou bien, qu'étant l'un des descendans de cette illustre Famille, après avoir rempli quelque mission honorable dans ce pays, ait pu être décoré du titre de Proconsul. Mais il faut se garder de confondre ce qui n'est dit ici que par simple conjecture avec tout ce qui a été démontré, ou supposé, au moins, d'une manière très-probable.

Tous ces faits sont peu importans par eux-mêmes: ils méritent cependant l'attention des historiens. Souvent telle notion, qui, prise isolément, ne présente que peu d'intérêt, devient un trait de lumière, lorsque par la suite des découvertes, la critique parvient à rapprocher, dans un ordre analytique, les résultats des recherches des Savans. Un homme célèbre a dit avec sagesse, que la science des inscriptions et des médailles formait l'ostéologie de l'histoire.

NOTES.

(1) *La Reggia, o Palazzo Augustale, ec., le cui rovine danno ancor in oggi il nome alla porta orientale detta del* Palazzo. Tesauro, Storia di Torino. f.°, pag. 104, Ping. August. Taurin. *Porta Palatina, horti Palatini.*

(2) RICOLVI et RIVAUTELLA, marmora taurinentia, pag. 270, pag. 1. *Non haud inviti credimus Taurinorum Augustam jam tam splendidissimam Urbem ex Colonia in municipium, quod meliori erat conditione, Statum ab aliquo Imperatore redactam fuisse.*

(3) Samueli Jansonii ALMELOVEN 8.°, où il cite MACHANEUS ad Vilt. de Vir. Illust. cap. 42, verum Reines. Inscrip. class. 17, N.° 104, pag. 845. *Vocem Cons. mutat in Commiss.*

(4) ROSINUS Antiq. Roman. Lupi meminit Cæsar, lib. 1 de bello civili et Quint. lib. 1, cap. 11.

(5) MACHANEUS ad Victorem de Vir. illust., cap. 42, *Romani certe hic utpote in commune totius Galliæ Cisalpinæ diversorium divertere solebant, uti Epitaphium a me inventum in marmoreo conditorio Sacelli. D. Viti ultra Padum indicat hac inscriptione. C. Rutilio Gallico Consuli. De quo Præfecto Romæ sub Domitiano Juvenalis. Et Custos Gallicus Urbis. Marmoreum hunc lapidem sacrum Canonicorum Collegium D. Joannis Tutelari nostri mihi dono munificentissime dedit.*

Le savant DRAKENBORCH, dans la dissertation latine qu'il a imprimé sur les Préfets de Rome, fait l'observation suivante sur ce vers de Juvenal: *Licet enim Custos Urbis proprius titulum fuerit Præfecti vigilum, ut patet ex Cassiodoro, lib. VII, cap. VII, sæpe tamen Præfecto Urbi tribuitur. Vid. Senec., ep.* 84.

On verra dans la suite que le Rutilius, Préfet de Rome sous Domitien, était descendant de la famille du Consul.

(6) Parmi les Professeurs qui ont illustré les écoles de Turin dans le 16.e siècle, on doit distinguer Dominique DELLA-BELLA, qui avait pris le nom de MACAGNI, du village Macagno, situé dans le ci-devant Novarais, où il était né; l'époque de sa naissance doit être finie entre le 1450 et le 1460. Il eut pour Précepteur de Rhétorique le célèbre COLLA-MONTANO, qui est connu dans l'histoire de Milan, comme l'auteur de la conspiration tramée contre le Prince Galeas-Sforza, tué en 1476.

Dominique MACAGNI était savant dans la littérature, dans les langues

anciennes et les antiquités. Il a été d'abord Professeur de Belles-Lettres à Milan, et fut appelé, vers le commencement du 16.e siècle, à la chaire d'Éloquence aux écoles publiques de Turin.

Le savant MERULA, dans l'ouvrage qu'il a imprimé sur la Gaule Cisalpine, parle d'avoir assisté aux leçons de MACAGNI à Turin, et d'avoir admiré l'étendue de ses connaissances dans l'explication qu'il faisait à ses élèves de l'hist. nat. de Pline.

Les Ducs de Savoie ne tardèrent pas à faire un grand cas des talens du Professeur MACAGNI. Il fut nommé par un à la place d'historiographe, et passa sa vie à recueillir les matériaux nécessaires à la compilation de l'histoire de la Maison Ducale.

Il mourut en 1530 à Turin, après avoir parcouru honorablement la carrière de l'instruction publique, et avoir acquis la réputation d'un Littérateur distingué.

Les ouvrages que le professeur MACAGNI a publiés, sont: 1.° Des notes très-estimées sur les vies de Sextus Aurelius Victor, qui furent imprimées avec le texte pour la première fois à Turin, en 1508. Ces notes sont insérées dans presque toutes les éditions de cet Auteur, et se trouvent dans l'Édition d'Amsterdam *cum notis variorum.* 2.° Une description corographique du Lac-Majeur, écrite en latin, et imprimée pour la première fois à Milan à la fin du 15.e siècle, et réimprimée dans la même Ville en 1690.

3.° Une dissertation latine, intitulée de *Cancellario Secretariis et Scribis, eorumque vocabulis.*

4.° Une autre dissertation intitulée *Observationes ad Tranquillum et Valerium Maximum.*

5.° Neuf vies des Princes de la Maison de Savoie, écrites de même en latin.

(6) Un mémoire sur les antiquités allobroges, écrit en langue italienne.

(7) Quelques autres observations, intitulées *Quæstiunculæ.* Quomodo secernerentur cineres corporum combustorum apud Romanos. Quid sint Pagani. Principium Valerii Maximi a barbaris vindicatum.

(8) Différentes Lettres sur des objets littéraires.—Les N.os 3 et suivans ne sont pas imprimés.

Le Professeur MACAGNI dans les ouvrages qu'il a publiés, s'intitulait Orateur de la commune de Turin, *Publicus Taur. Orator.* Sa célébrité a rendu sa famille illustre; ses descendans furent distingués par les places honorables qu'ils occupèrent, soit dans la Magistrature, soit dans la Diplo-

matie, Vide hist. typograph., Mediol. anno 1440. Ant. Saxii pag. 325, Ed. Med. 1745 sub titulo Phil. Argel. Bonon. Bibliot. Script. Mediol.

(7) Mach. ad Vict. de Vir. Illust., cap. 42.

(8) Reines. Inscript. class. 17, N.° 104, pag. 845.

(9) Marmora Taurin. pag. 42, p. 2.

(10) Vers 82, 83, Silv. lib. I, Statio.

(11) Panvin. antiq. ver. lib. II, cap. 12, Fabretti pag. 723, Gruter pag. 438, N.° 7.

Reinesius Ep. XVIII ad Rupert. de Consulibus provincialibus non possum amplius dubitare ab ignaris antiquitatum romanarum fabricatos fuisse. Monsignor della Torre, libro d'Auzio pag. 361, dit — *Coloniis et Municipiis consularem dignitatem egreferunt viri docti.*

(12) Dig. lib. XXIX, tit. 2, *de adquirenda, vel omittenda hereditate*, Ulpianus lib. VIII, *ad Sabinum. Cum quidam legationis causa absens filium hæredem institutum non potuisset jubere adire in provincia agentem, Divus Pius rescripsit: Consulibus, subvenire ei oportere mortuo filio; eo quod Reipublica causa aberat.*

(13) Maffei, Osserv. letter. tom. I, pag. 183, N.° 22.

(14) Hagenbukius Epist. epigraph.

(15) Corsini de præfect. urbis Pisis 1766 4.° p. 48. Cet auteur rapporte la Préfecture de C. Rutilius Valens à l'année de Rome 838, et de J. C. 85, d'après l'autorité de Stace.

(16) Si on voulait hasarder une conjecture, on pourrait supposer que le surnom de *Gallicus*, pris constamment par les personnages de la famille Rutilia, ait eu pour but de retracer le souvenir de quelque action éclatante, qui ait pu rendre leur nom illustre dans la Gaule Subalpine.

(17) Ping., Aug. Taur. ibid. *in domo mainorum in basi turris.*

(18) Liv. lib. VIII, cap. 23 et 26.

Decretum in urbe est ut Proconsule rem gereret, quoad debellatum esset.

(19) Svet. in Aug. cap. 3.

Cic. ad Quint. fr. lib. I, Ep. 1, cap. 7.

(20) Neupoert, Rituum Romanorum, — Trad. de M.r l'Abbé Desfontaines pag. 116, Barbou, 12—1760.

Mém. de l'Acad. Vol. II. de lett.e pag. 280.

VITA

DI ALESSANDRO VITTORIO PAPACINO

D'ANTONI

COMANDANTE DELL'ARTIGLIERIA

E TENENTE GENERALE

SCRITTA

DA PROSPERO BALBO

L'ANNO M.DCC.XC.I.

Jam te non alius belli tenet aptius artes,
Qua deceat tutam castris producere fossam,
Qualiter adversos hosti defigere cervos,
Quemve locum ducto melius sit claudere vallo,
Ut facilisque tuis aditus sit, et arduus hosti,
Laudis et assiduo vigeat certamine miles.

Tibul. panegyr. ad Messalam.

VITA

DEL COMMENDATORE D'ANTONI.*

Di Alessandro Vittorio Papacino, capitano del porto di Villafranca, nacque in quella terra, addì 20 di maggio del 1714, Alessandro Vittorio, che avendo aggiunto al cognome paterno quel della madre, D'Antoni, fu poscia più volgarmente così denominato. È fama, che i Papacini traessero di Spagna un'origine illustre **; ma non avendo io sicure prove per asserirlo, imiterò il silenzio dello stesso commendatore, che di questo fatto, o di altro tale, nè fra gli amici eziandío non si udì mai far parola. Più che l'incerta ricordanza de' trapassati poterono i vivi esempi, che ancor fanciullo egli ebbe a trovare fra' più stretti congiunti. Giuseppe Antonio suo fratel-cugino, che fu luogotenente-colonnello, e comandante dell'artiglieria nella contea di Nizza, e Gian Pietro zio materno del nostro, che morì capitano degli artiglieri,

---

* Si stampa questa vita, quale fu letta all'accademia delle scienze di Torino dall'autore, segretario aggiunto, nelle private sessioni del mese di novembre l'anno 1791: di un solo estratto ei fece lettura nella seguente adunanza pubblica del giorno primo di dicembre.

** Di un Papacino, vice-ammiraglio di Spagna nel secolo XVII, si trova menzione nell'*Histoire des progrès de la puissance navale d'Angleterre, par le baron de Sainte-Croix: nouv. édit.; Paris*, 1786, 2 vol. in 12.

quelli furono ch'ei si propose d'imitare, alloraquando in età di diciott'anni vestì nello stesso reggimento le divise di semplice soldato, distinto però col titolo di *volontario*, che soleva accordarsi alle persone di riguardevole famiglia. Ciò accadde a' 28 d'ottobre del 1731. Due anni dopo militò come soldato ne' principii della guerra condotta con rapidissima fortuna dal re Carlo Emanuele. E convien dire, che in quelle occorrenze, e soprattutto nella espugnazione, ov'egli trovossi, del castello di Milano, della fortezza di Pizzighettone, e della città di Tortona, abbia dato certissimi saggi, non pur di valore, ma di singolar maestría, giacchè, dichiarato sottotenente addì 14 di marzo del 1734, fu adoperato in tutto il corso di quell'anno, e nella famosa giornata di Parma, all'importante ufficio di ajutante maggiore del suo reggimento. Salito poscia al grado di tenente addì 12 di dicembre del 1741, e riaccesa la guerra, ebbe maggiori e più frequenti opportunità di segnalarsi in ogni maniera di fazione, che ad artigliere, od anche ad ingegner si convenga; or guidando i cannoni nelle ripide balze della Savoja fra le altissime nevi, e i durissimi ghiacci del più fitto inverno; ora con ben disegnate trincee fortificando il campo di Casteldelfino; or combattendo in giornata campale alla Madonna dell'Olmo, e dopo l'esito di quella ritraendo in sicuro sino al campo di Fossano tutte le artiglierie del corno sinistro; ed ora come capitano di minatori inoltrandosi in due siti sotto l'assalito bastione di Savona, o impiegandosi parimente

nella espugnazione d'Acqui, od all'incontro penetrando a gran pena in Essiglie stretto già dall'esercito Francese, e valorosamente servendo alla sua difesa, e finalmente negl'intervalli lasciati dalla viva guerra, adoperandosi a provvedere d'ogni sorta d'attrezzi militari, prima Demonte nel 1745 insieme coll'illustre ingegnere Pinto, poi nel 1746 Essiglie e Fenestrelle.

Nel corso di questa guerra fu dichiarato capitan-tenente a' 31 di maggio del 1743, e capitano effettivo il 10 di gennajo del 1745. E sul principio dell'anno 1747, volendo il re premiare con alcune gratificazioni gli uffiziali d'artiglieria che più si erano distinti nelle gloriose imprese dell'anno precedente, fu assegnata al D'Antoni la maggiore di tali ricompense, che secondo la savia moderazione di que'tempi non oltrepassò tuttavia la modica somma di ottanta zecchini. Dopo la pace fu spedito due volte a Piacenza, quindi a Pavia, ed a Milano, per trattare con gli uffiziali Austriaci e Spagnuoli il riparto e la restituzione delle artiglierie e delle munizioni da guerra, secondo la convenzione di Nizza del 16 di gennajo 1749; nel che diede a conoscere, soddisfacendo egualmente alle due parti, ch'egli non era men destro e leale ne'maneggi di pace, di quel che fosse prode ed esperto nelle imprese di guerra.

Viglietto regio del 25 marzo al cavaliere De Nicola colonnello dell'artiglieria.

Come a tali pregevolissime doti egli abbia saputo aggiungere quelle parti che valgono a procacciare celebrità letteraria, spetta ora all'istituto nostro di raccontarlo alquanto più distesamente. Imperciocchè a primo

aspetto potrà forse crear meraviglia, che uomo nato in condizione assai ristretta di domestiche facoltà, allevato in luoghi ed in tempi assai men colti de' nostri, cresciuto fra lo strepito vivissimo dell'armi, vissuto del continuo in operosissima vita, abbia nondimeno potuto, ed abbia, potendolo, efficacemente voluto procacciarsi difficile, squisita, e profonda dottrina. Che se rari non sono gli esempi nella profession della guerra di uomini surti da basso stato a' gradi primi della milizia, rarissimi sono di quelli che a tanta elevazione siano di così lungi pervenuti egualmente per merito di dottrina teorica, e di cure scientifiche, che di pratica perizia, e di guerriero valore. De'-Vincenti, Pinto, e D'Antoni, hanno provato fra noi, che uomini tali non poteano mancare in una nazione chiamata prima ad ogni sorta di gloria dall' animo grande di Vittorio Amedeo II, eccitata poi dalla felicità d'un nuovo regno, e sempre più incoraggiata nelle vie d' onore dalle aspre vicende d' una guerra difficile e perigliosa. E questa guerra medesima, ben lungi dal ritardare i progressi degli studi, per cui si suole desiderare ozio e tranquillità, servì anzi assaissimo a promuoverne gli avanzamenti, in quelle parti almeno che all' arte militare più d' appresso s' accostano, del che vedremo qui dopo qualche mirabile esempio. Ma se le accennate generali cagioni hanno potuto in qualche modo risvegliare gl' ingegni de' giovani militari di que' tempi, i nostri uditori tuttavia brameranno da noi più esatto ragguaglio di quelle particolarità che accompagnarono i

primi passi nelle scienze del bravo artigliere, che riuscì poi chiarissimo autore.

Noi della sua fanciullesca o giovenile istituzione non abbiamo notizia alcuna, ma crediamo assai probabile che fosse più adattata alle strettezze della famiglia, che non all' ingegno del giovane. Nè possiam dire se l'opera sua siasi impiegata in alcun modo ne' primi cominciamenti delle scuole d' artiglieria istituite l'anno 1739. Bensì sappiamo per testimonianza dello stesso D'Antoni ch' egli nel 1743 cominciò di proposito a cercare per diverse strade di scoprire le principali proprietà della polvere, il che par che supponga non mediocri progressi nelle scienze fisiche e matematiche. E sappiamo che l'ingegno e la diligenza di lui gli aveano per tempo procacciata la stima e la confidenza del primo ingegnere Giuseppe Ignazio Bertola direttore delle scuole per opera sua fondate, e de' tre successivi colonnelli d'artiglieria, D'Embser, Nicola, e De'-Vincenti. Non pago tuttavia delle cognizioni che da questi potea ricavare, uomini, per vero dire, eccellenti, ma da gravissime cure distolti, nè pago degli studi, che per se solo, o coll' ajuto de' suoi colleghi, fra' quali molti assai dotti, potea intraprendere e seguitare, non lasciava sfuggire occasione d' approfittare d'ogni altro personaggio, o fosse esperto nella sua medesima professione, o dotto nelle scienze che a quella possono in qualche modo servire. Siffatto vantaggio egli seppe ritrarre nella prima guerra dalla conversazione di alcuni tra gli uffiziali Franzesi alleati nostri. E vuolsi credere,

Lib. III dell'*arc chit. milit.*, nella dedica; ed *esame della polvere* pure nella dedica.

che a que' tempi medesimi, o poco dopo, incominciasse a frequentare in Torino l'abate Girolamo Tagliazucchi. Chi non conosce questo illustre Modenese, fuorchè per essere stato un eccellente professore d' eloquenza nella nostra università, autore di qualche bellissimo sonetto, e di qualche altro forbito lavoro, e raccoglitore di prose ad uso delle scuole, stupirà senza dubbio che il D'Antoni se gli professasse tanto obbligato, e ne venerasse la memoria come d' ottimo maestro, egli che altronde non aspirò mai a verun pregio nell' amena letteratura. Ma il Tagliazucchi alla dottrina poetica ed oratoria accoppiava in grado non mediocre la matematica *, ad esempio di tanti illustri Italiani, e Bolognesi soprattutto, suoi contemporanei ed amici, attalchè, se non c' inganna la fama, allorquando fu chiamato dalla patria a Torino,

* Il Tagliazucchi, prima di venire in Torino, che fu nel 1729, istruì privatamente in Milano non solo nella lingua Greca, ma eziandio nell' algebra, fino almeno a' problemi di secondo grado, Maria Gaetana Agnesi, fanciulla allora di circa dieci anni, cresciuta poi a tanta fama nella scienza algebraica. E fra le sue opere inedite si registra come smarrito un trattato di fortificazione. (Mazzucchelli, *Scrittori d' Italia*, articolo dell'*Agnesi*, Tiraboschi, *Biblioteca Modenese*, tom. V, p. 169, 175). Facil cosa è a credere, che quel trattato di fortificazione sia stato scritto dal Tagliazucchi in Torino, e forse per ammaestramento appunto del D'Antoni, o del Tignola. Ed è notabile, che tre anni prima della istituzione delle scuole militari, creandosi un' accademia per le arti del disegno, nell' apertura della quale lesse il professor Modenese in prosa e in versi, vi si fece luogo anche all' architettura militare con esempio non più veduto nè prima, nè poi. *Orazione e poesie per l' instituzione dell' Accademia del disegno, della dipintura, scultura, e architettura militare, e civile.* Torino, 1736, Chais, 8.°

dubitossi qual cattedra se gli sarebbe assegnata: ma se di scienze matematiche non tenne pubblica scuola, e non diede alla luce alcun saggio, ben insegnolle in privato a parecchi giovani studiosi, fra' quali, oltre il D'Antoni, ci basti di nominare per cagione d' onore il prediletto suo discepolo, ed ora nostro benemerito vicepresidente, conte Ignazio Somis, ed il defunto Gasparo Tignola, di cui non posso ricordare il nome senza rammentare ad un tempo, ch' egli fu il primo ad introdurmi, sin dall' età mia puerile, sul limitare della dottrina geometrica, e ad ispirarmi per quella ardentissimo amore, troppo dappoi reso vano sinora da ben altri men gradevoli studi. Ma il Somis e il Tignola, prima d' avere dal comune maestro i precetti matematici, si erano sotto alla sua guida istruiti nell' arte dello scrivere in prosa e in versi, del che ci restano memorabili documenti, onde ne avvenne, che l' uno e l' altro dettarono sempre ogni loro scritto con molta proprietà: in vece che il D'Antoni, al quale era mancata negli anni suoi primi sì opportuna istruzione, e poscia mancato era il tempo e il modo di supplirvi, fu sempre obbligato a far pulire i suoi concetti, quelli almeno che dovevano andare a stampa, dall' amico e collega Tignola, uffiziale pur egli d' artiglieria, e professore in quelle scuole, ed autore per se solo di due trattati elementari ad uso delle scuole medesime. Tanto importa la lingua, e lo stile, e il buon gusto, anche a' coltivatori dell' arti più severe, i quali se accade che manchino affatto di tali cognizioni, non

V. il *catalogo* con note in fine di questa *vita*.

sanno il più sovente adattarsi al modesto ed utile partito, cui per buona fortuna de' suoi libri si attenne ognora il D'Antoni. Il che ci fa credere, che s'egli non ebbe ozio sufficiente per gli studi di lettere, non lasciò tuttavia anche per questa parte di trar profitto dalla colta conversazione del Tagliazucchi, corteggiato sempre da uno scelto drappello de' migliori discepoli.

Contratta per tal modo famigliarità colle lettere e coi letterati, e fatto acquisto delle scienze matematiche, volle eziandio per le fisiche valersi di quegli ajuti che potea trovare presso gli altri professori della nostra università. Leggeva Fisica a que' tempi Francesco Garro da Cosenza dell' ordine de' Minimi, discepolo del Roma suo predecessore, religioso Franzese dell' ordine medesimo, e come tale era il Garro Cartesiano ostinato, ma peraltro non imperito sperimentatore. Le private sperienze che facevansi nel convento di San Francesco di Paola, provveduto per questo fine di opportune suppellettili, acquistarono maggiore celebrità, allorquando vi intervenne l' abate Nollet chiamato di Francia per insegnare la Fisica al duca di Savoja. A queste dotte adunanze era ammesso il D'Antoni, forse con alcuni altri uffiziali suoi colleghi; ed ivi essendosi fin d'allora tentati varii sperimenti per l'esame della polvere da guerra, e per altri soggetti relativi alla scienza dello artigliere, quindi ne nacque il pensiero felicemente eseguito d'istituire nello stesso arsenale uno stabile laboratorio chimico-metallurgico. E nel 1750 parecchi de' più dotti

uffiziali d'artiglieria, fra' quali il nostro, furono eletti a conferire sopra le proporzioni de' metalli da fondersi per la fabbricazione dell' armi, sopra i saggi da farsi de' metalli fusi, e sopra le prove dell' armi con essi fabbricate, sopra il *vento* de' cannoni, vale a dire sopra la differenza tra 'l diametro loro interno, e quello delle palle, e sopra diversi altri somiglianti argomenti. Viglietto regio 2 febbr. 1750.

In così fatte gravissime incumbenze avendo sempre il D'Antoni dato saggio di singolar sapere, non è meraviglia che a' 3 d'agosto del 1755 sia stato eletto direttore delle scuole teoriche col grado di maggiore. Al qual incarico per soddisfare convenevolmente, diedesi egli a porre insieme i trattati, che secondo il suo pensiero doveano servire alla istruzion degli allievi: e valendosi a quest' uopo in qualche parte, siccome non si disdice in opere elementari, sia degli scritti che già dettavansi, sia dell' opera degli altri professori, e di mano in mano aggiungendo alcuni importantissimi capi d' insegnamento, che non erano in uso, come tra gli altri la Fisica e la Meccanica, venne poi a formare l' intero corso de' libri che servono per quelle scuole. In esso hanno luogo prima l' *aritmetica* e l' *algebra*, la *geometria piana*, e *solida*, e la *pratica*, le *sezioni coniche*, i *principii di matematica sublime*, e le *istituzioni fisico-meccaniche*, quindi l' *esame della polvere*, l' *uso dell' armi da fuoco*, il *maneggiamento delle macchine d' artiglieria*, l' *artiglieria pratica in tempo di pace* e *di guerra*, e finalmente l' *architettura militare*. Tra queste le *istituzioni fisiche*, l' *esame* V. il *catalogo* già citato.

della polvere, l'*uso dell' armi*, l'*artiglieria in tempo di guerra*, il *maneggiamento delle macchine*, e cinque de' sei libri intorno all' *architettura militare* portarono in fronte il nome del D'Antoni, allorquando furono pubblicati: l'*artiglieria in tempo di pace* ha per autore il Tignola, e il secondo libro dell' *architettura militare*, che tratta dello assalire e difendere le fortezze regolari, fu composto dal chiarissimo Ignazio Andrea Bozzolino, che vive maggior-generale, colonnello degl' ingegneri, e cavaliere dell' ordine de' Santi Maurizio e Lazzaro. La *geometria pratica*, quantunque anonima, fu pure compilata dal Tignola. Per l'*aritmetica* e la *geometria piana* si adottò, non so come, quella d'uno straniero non ottimo autore, sebbene io abbia argomento di credere, che almeno di Geometria il D'Antoni abbia scritto lezioni elementari. I rimanenti trattati non hanno impresso nome d' autore, forse perchè il D'Antoni vi ebbe minor parte di quella, che in altri poteva a buona ragione arrogarsi. Ma noi qui non vogliamo tacere, che in alcuni ebbe parte grandissima Carlo Andrea Rana professore nelle scuole d' artiglieria, uomo di molta fama nell' architettura civile, idraulica, e militare.

Le particolarità, che precedettero, o tenner dietro alla pubblicazione de' diversi accennati libri per uso delle scuole d' artiglieria e fortificazione, sono tanto onorevoli pel D'Antoni lor principale autore, che da noi non si possono in verun conto tralasciare. Cominciò a stamparsi nel 1759 il terzo libro dell' *architettura militare*, che

fu giudicato potersi disgiungere dagli altri, e comparire da se solo alla luce, quasi per saggio del nostro liceo militare, e che più degli altri potea meritare d' essere divolgato per le novità che contiene, quali sono i sistemi del Rana, del Bozzolino, e del Borra. Questo libro comparve poscia in franzese come opera originale, avendo solo il plagiario notato che i nuovi sistemi appartenevano principalmente a' signori D'Antoni, Bozzolino, e Rana. In quell' anno medesimo il D'Antoni fu decorato della croce de' santi Maurizio e Lazzaro a' 12 di giugno, e provveduto a' 4 di luglio d' una pensione sopra una commenda dell' ordine. Sei anni dopo venne alle stampe dedicato al Rè l' *esame della polvere*, che fu poi tradotto in varie lingue, e che assicurò all' autore un' altissima riputazione, cosicchè il Tempelhof nella sua opera intitolata *il bombardiere Prussiano*, in un luogo fra gli altri, ove sempre ne parla con ogni lode, si esprime particolarmente in questa maniera: «molti fisici di sommo » merito istituirono dottissime e profondissime ricerche » sulla natura di questa forza movente » (cioè a dire della polvere), « fra' quali si sono il più segnalati Robins, » Papacino D'Antoni, e il conte Saluzzo.» E il marchese di S. Auban tenente-generale degli eserciti di Francia, e già ispettor-generale di quella artiglieria, prendendo a tradurre l' *uso dell' armi da fuoco*, il quale, com' egli dice «è una facile, ma dottamente dimostrata » applicazione alla pratica de' principii e delle massime » che l' autore italiano avea esposto ne' precedenti suoi

Pag. IV. V. pure p. XXV e ſ. 113 114.

Nell' avviso proemiale.

» scritti», il che vuolsi principalmente intendere dello *esame della polvere*, così prosegue a ragionare frammezzo a molte altre onorevolissime espressioni, che noi per brevità ommettiamo: «farà senza dubbio maraviglia » il numero e la varietà delle sperienze, che si eseguirono con grandi apparecchi sopra ciascuno degli » oggetti presi ad esaminare; il rigore, la precisione, e » l'esattezza, che s'impiegarono per trarre dai fatti sicure » ed irrevocabili conseguenze. Nè farà meno stupore » l'immensità delle somme che si saranno dovute spendere per sì grandi e sì diverse prove. Ma così vuolsi » fare per iscoprire la verità, per sollevare le scienze e » le arti ad un più alto grado di perfezione». Non è cosa strana, che uno scrittor Franzese giudicasse immense le spese dovute farsi per tanti sperimenti, e ne traesse argomento cortese di lode pel nostro governo: ma noi crediamo di poter fondatamente attribuire lode migliore a' nostri artiglieri, ed al nostro sistema di pubblica economia, giudicando che siano state assai modiche le somme in questo fatto impiegate, nè maggiori proporzionatamente di quelle, che per la misura del grado, o per le sperienze idrauliche, o per la spedizione letteraria in Egitto e in Asia, o per altre scientifiche intraprese furono sborsate, la tenuità delle quali non troverebbe quasi credenza in paese assuefatto alla pubblica prodigalità: sì bene fu conosciuta presso di noi l'arte difficilissima di far cose grandi con piccioli mezzi.

Principale istromento di quest'arte in man de' regnanti

è la giusta e misurata distribuzione degli onori e dei premii. Tre anni dopo la pubblicazione dell'*esame della polvere* il nostro D'Antoni fu dichiarato direttor generale delle scuole teoriche e pratiche a' 6 di dicembre del 1769. Già prima eragli stato conferito il grado di tenente-colonnello a' 4 d' aprile del 1766, come gli fu poscia l'altro di colonnello a' 28 di febbrajo del 1771.

Ora seguiterò a riferire come nel nuovo regno venissero alla luce le altre opere elementari che compongono il descritto corso di studi. Nell'arte della guerra, come in quelle del traffico e del governo, solevasi altre volte per ogni dove procedere con certi rispetti di gelosia e di mistero, che per lo progresso delle umane cognizioni hanno poi cominciato a scemare d'assai. A questi probabilmente si debbe attribuire che non fossero prima stampati tutti gli scritti che dettavansi nelle scuole d'Artiglieria. Per altro convien dire, che il ministro, dal quale esse scuole dipendevano, cioè il conte Giambatista Bogino, uom senza dubbio superiore a molti vani riguardi, non invidiasse agli stranieri il profitto che potean trarre da' nostri studi, poichè anzi avea non solo permessa, ma favorita la stampa de' due libri sovra accennati, fra' quali l'*esame della polvere* è opera feconda di pratiche e nuove conseguenze; acconciamente giudicando di servir molto bene in tal modo all'onore della nazione, e procacciandole così un vantaggio assai più reale, che non la vana pretensione di potersi noi mantenere, esclusivamente ad ogn' altro stato, soli possessori de' buoni metodi, i quali

a lungo andare non è fattibile che restino sempre segreti, ed altronde se possono convertirsi a nostro danno in man de' nemici, possono eziandio servire a nostro pro in mano degli alleati. Oltre di che conviene riflettere, che l'arte della guerra avendo per mira di restituir l'equilibrio tra forze diseguali, quanto più si migliora, tanto più serve a mantenere, o ristabilire la pace, unico fine che possa giustificare l'uso dell'armi. Queste considerazioni operando nell'animo dell'augusto nostro sovrano, l'indussero ad ordinare sin dal principio del suo governo, che fossero dati alla stampa alcuni altri trattati del D'Antoni, i quali correano pericolo di venir divulgati con minore riputazione, essendone già sparse le copie nelle mani di tanti allievi, che nelle scuole gli aveano scritti. Diede la spinta all'accennata deliberazione la richiesta che ne fece prima d'ogni altra la corte di Francia nel 1773. Imperciocchè fra gli artiglieri Franzesi essendo insorti a que' tempi gravissimi dispareri intorno a diversi oggetti che si agitavano con grande animosità, e somma essendo la riputazione della nostra artiglieria, cresciuta eziandio pel saggio pubblicato degli studi che vi si fanno; il ministro della guerra, per avere un sentimento del pari autorevole ed imparziale, fece domandare alla nostra corte una copia di quegli scritti, che valessero a decidere le opinioni contestate: e con molta ragione fu qui creduto più opportuno e più onorevol partito il mandarli stampati. Fatte pubbliche in tale occasione le *istituzioni fisico-meccaniche*, e l'*artiglieria pratica*, furono ambedue quest'opere tradotte in Franzese.

Così diffusa sempre più la fama delle nostre scuole, la corte di Spagna chiese nel 1776 i libri non ancor pubblicati dell' *architettura militare*, che furono poi successivamente dati alla luce, come pur si fece degli altri trattati, che tuttavia rimanevano inediti, fra' quali merita particolar menzione l' *uso dell' armi da fuoco*, degnissimo supplemento all' *esame della polvere*, tradotto esso pure in Franzese e in Inglese.

Ma prima che si ponesse l'ultimo termine alla pubblicazione dell' intero corso, si ebbe nel 1781 novella prova del credito, in cui tenevansi presso le altre nazioni i nostri studi d'artiglieria. Cresceva alle speranze de' popoli, e all' aspettazione degli stranieri, rapito poscia da immatura morte il principe del Brasile, giovane d'elevato ingegno; e a fomentare in lui l' amor delle scienze inspiratogli da un saggio maestro adoperavasi efficacemente, sebben da lungi, Don Rodrigo di Souza-Coutinho, che delle vaste cognizioni acquistate in Parigi nel conversare con uomini sommi, e dar opera agli studi più profondi, e del suo soggiorno in Torino, ove risiedeva inviato straordinario, approfittavasi indefessamente per procacciare alla sua patria ogni sorta di frutti, che la coltura delle scienze abbia fatto altrove germogliare. Questo stesso ministro, della cui prossima partenza si dolgono grandemente i nostri dotti per somiglianza di studi da lui favoriti, fra le altre cose appartenenti a scienze, o ad arti, che da Torino mandò in Portogallo, pensò che all' educazione del principe, ed

alla propagazione delle buone dottrine in quel paese avrebbero moltissimo servito non solo le opere del D'Antoni, e degli altri nostri artiglieri, ma eziandio le macchine più particolari in esse descritte, per la formazione delle quali, non meno che di altri modelli e stromenti, ottenne licenza dalla nostra corte.

Al desiderio mostrato da tante parti di valersi de' trattati, che presso noi si dettavano, corrispose l'applauso, col quale furono accolti. Oltre alle traduzioni che abbiamo accennate, ne sia prova il gloriarsi che facevano gli artiglieri Franzesi, ne' loro scritti polemici, di quegli squarci, che poteva ognuno citare in suo favore, e il ricercare in particolare i consigli del D'Antoni, come usava fra gli altri il Saint-Auban, vantandosi poscia della sua approvazione, e pubblicando:* «che tutto il mondo ne cono-» sceva la celebrità; ch' egli era giustamente riputato il » migliore, e il più dotto artigliere d' Europa; che le » sue opere sopra l'artiglieria e l'architettura militare » erano premurosamente ricercate dai dotti, e dagli » uomini di quella professione». E tanto è vero ciò che asserisce l'autor Franzese, che in molti luoghi si adottarono pel pubblico insegnamento i libri di queste scuole militari. Dello stato Veneto lo narra il nostro collega professore Eandi; e quanto alla Germania, di Berlino

Mem. stor. del Beccaria, annot. XXVI, p. 129.

* *Appendice de M.r de Saint-Auban au mémoire sur les nouveaux systèmes d'artillerie.* V. alla pag. 239.

scrivendo il Denina *, riferisce come testimonio oculare: » che i trattati del signor cavalier D'Antoni si leggono » qui, e servono di testo ai professori d'artiglieria per » insegnarla ai giovani uffiziali, o futuri uffiziali, e » non solo ai professori principianti, ma ai più anziani, » e più che settuagenarii; e che i più stimati ed avan» zati nel mestiere, autori anch'essi di somiglianti trat» tati, fanno pure gran conto delle opere pubblicate dal » direttore delle scuole militari di Torino, anche pre» scindendo dal grado militare ch'egli tiene sì degna» mente, ma pel solo titolo di direttore delle scuole » d'artiglieria, e autore di que' libri ».

A sì magnifiche testimonianze, che l'unanime consenso rappresentano di quasi tutta l'Europa, troppo vano sarebbe ch'io volessi aggiungere altra lode, entrando a ragionare particolarmente d'ognuno di que' trattati; e molti d'essi, siccome puramente elementari, non esigono più minuto ragguaglio nel narrare ch'io faccio la vita del loro autore; non dovendosi altronde negare, che siccome sempre di tal sorta di libri addiviene, non possano a quest'ora migliorarsi d'assai, e principalmente per le nuove scoperte fatte dappoi nelle scienze, e nelle fisiche e chimiche soprattutto. Ma due fra gli altri, l'*esame della polvere*, e l'*uso dell'armi da fuoco*, tante cose

* *Vicende della letteratura* tom. III, *pensieri diversi* §. IV, pag. 202, ediz. di Torino. Nella Franzese di Berlino tom. II, pag. 404.

contengono, che nuove doveansi riputare, allorchè furono pubblicate, e servono così bene ad illustrare una parte non volgare della nostra storia letteraria, che mi è sembrato appartenersi al mio presente istituto il ricavarne tutte quelle pregevolissime notizie, che in un raccolte, ed accoppiate a parecchie altronde procacciatemi, mostreranno chiaramente quali e quanti progressi abbia fatto presso di noi la scienza dello artigliere. Del rimanente non professandomi encomiatore, ma storico del D'Antoni, meno mi spiace di dover seguitare l' esempio di lui, che nelle opere stampate non mai o ben di rado se medesimo nominando, ed indicando sempre accuratamente quali fra' suoi colleghi avessero avuto maggior parte in que' lavori scientifici, viene quasi a parere raccoglitore piuttosto, e compilatore di cose altrui, che non autore egli stesso di tante osservazioni, e cooperatore insieme co' suoi colleghi nel lunghissimo corso di tante laboriose sperienze.

La scienza dell' artiglieria fu sempre fin dal suo nascimento con sommo ardore coltivata e promossa, siccome in tutta Italia, così spezialmente in queste nostre provincie più dell' altre esposte a frequenti occasioni di lunga guerra, e a quella sorta di guerra soprattutto, che più si prevale di artiglieria, aggirandosi in massima parte nella espugnazione e nella difesa di ogni maniera di fortezze. Fra' più antichi scrittori d' arte militare dopo il risorgimento delle lettere è da collocarsi Lodovico marchese di Saluzzo, che in un' accademia da lui

instituita nel suo castello verso il fine del secolo XV lesse alcuni ragionamenti sopra i libri di Vegezio *, e credesi ch' egli favorisse particolarmente le cose spettanti all' architettura militare ed alla artiglieria: al qual proposito osserva un recentissimo scrittore, come a' nostri tempi da quello stesso casato sia surto chi tanto onora l' artiglieria Piemontese, il signor conte Saluzzo. Un bel monumento dell' antica artiglieria conservavasi ancora sul principio di questo secolo in Torino **, cioè un mortajo di straordinaria grandezza, anteriore all' invenzion delle bombe, perciocchè prima delle bombe furono inventati i mortai per iscagliare o smisurate pietre, o gran numero di palle infuocate. Ma per la strettissima connessione che passa fra gli studi d'architettura militare, e quelli d'artiglieria, non può dubitarsi che ove l'una fiorisce, non sia l'altra in vigore. Or noi per le diligenti ricerche del nostro D'Antoni sappiamo, che veri bastioni di buona forma, detti allora *gran baluardi*, ebbe Torino poco dopo la metà del secolo XV, vale a dire in un tempo, nel quale non si sa che di tal sorta ve ne fossero altrove, ed appena si ha prova, che da pochi anni fosse nota la prima

Napione *disc. intorno alla stor. del Piem.* nota al §. VII.

Architet. milit. lib. I. *Introduz. alle scienze mil.* p. XXII.

* *Monumenti della letteratura Saluzzese* del signor Vincenzo Malacarne MS. V. pure il *discorso intorno alla storia del Piemonte* del signor conte Napione al §. VII, in nota, p. 204, vol. II, *dell' uso della lingua italiana*, e il vol. I di quest' opera alla pag. 87.

** Ne fa menzione Andrea Bozzolino alla pag. 287 dell'opera sua inedita, di cui si parlerà qui dopo.

imperfetta idea de' bastioni. E di fatti il Robins, come cosa molto notabile, osservò nel Tartaglia la pianta di Torino con quattro bastioni, e il giudizio del prior di Barletta, che fosse perciò inespugnabile questa nostra città. E a chi non son note le tante fortezze erette poi con arte più squisita in questi paesi, incominciando dalla cittadella di Torino, che contasi fra i primi e più perfetti esemplari della moderna fortificazione? Emanuele Filiberto, che la fece fabbricare col disegno del celebre Pacciotti da Urbino, siccome non isdegnò d' impiegare la vittoriosa sua mano a congegnarne il modello, così pur volle gittar egli stesso artiglierie. E forse per la protezione di quel magnanimo sovrano, e del suo successore, dotto ad un tempo e guerriero, Carlo Emanuele I, l'artiglieria sarebbe giunta a grandissima perfezione, se non le fosse mancato il presidio delle scienze più sublimi, delle quali più che l'arte dello ingegnere essa tiene indispensabile bisogno. Prima delle scoperte del Galilei chi poteva ravvisare la legge, con cui vengono scagliate le palle e le bombe? E prima che per opera del Boile e dell' Hales fossero noti alcuni fluidi invisibili elastici, chi poteva conoscere il modo con cui la polvere accesa spiega ad un tratto la maravigliosa sua forza? Per ciò che alla balistica appartiene, egli è credibile che Donato Rossetti, filosofo Toscano chiamato alla nostra corte da Carlo Emanuele II, vi portasse i semi delle buone dottrine. Certo è, che come matematico fu adoperato, sebben canonico e teologo, in cose

Nouv. princip. d'artil. préf. édit. de Grenoble p. 77.

La nova scientia di Nicolò Tartaglia. V. il *libro sexto, sopra il modo di fortificar le città.*

Napione *dell' uso della lingua ital.* lib. III cap. III §. III, nota alla pag. 120.

militari*, ond' ebbe occasione d'inventare quel suo nuovo sistema di *fortificazione a rovescio*: e fu pure impiegato nell' istruire alcuni de' giovani destinati alla professione della guerra. Ma il merito suo maggiore quello è d' essere stato maestro di Antonio Bertola, che di oscuro avvocato divenne ingegnere famoso, e disegnò eccellenti fortezze, e senza voler prender parte alle fazioni militari troppo aliene dal primo suo istituto, contribuì tuttavia moltissimo alla difesa di Torino nel 1706: cosicchè il Rossetti essendo stato discepolo del Borelli, e questi del Castelli, che fu discepolo del Galilei; e il Bertola suddetto essendo stato maestro dell'altro Bertola suo figliuolo adottivo, autor primo e direttore delle nostre scuole d' artiglieria; si può dire che queste in certo modo discendano direttamente dal padre della moderna filosofia: nè certo si mostrano indegne di sì chiara discendenza. Un nobilissimo retaggio lasciò il Rossetti al prediletto discepolo, cioè i suoi libri, e manoscritti, e stromenti, preziosa collezione da me veduta, che dopo la morte del conte Bertola d'Essiglie passò nella privata biblioteca del Re. Come poi sul principio di questo secolo noti fossero e praticati in Torino i metodi per que' tempi

Torino 1678. in fol.

Targioni Tozzetti, *atti del Cimento* t. I p 238 confer p. 205.

* Fralle altre sue lettere scritte da *Turino* al principe cardinale Leopoldo de' Medici, ed inserite nel tomo secondo delle *Lettere inedite di uomini illustri*, Firenze 1775 in 8.°, vedi quelle del 14 agosto e del 28 novembre 1674, ivi alla pag. 244 e 254. V. pure altri luoghi di quella raccolta citati nell' indice al fine d' ognuno de' due volumi.

migliori nella professione dello artigliere; come anzi qui si fossero più che altrove perfezionati, tanto per ciò che risguarda la lega e la fondita de' cannoni, quanto per la fabbrica e l'approvazione delle polveri; come già fin d'allora fosse grande la fama dell'artiglieria Piemontese, si conosce da un raro libro di Domenico de' Corradi d'Austria, matematico del serenissimo di Modena, il quale in occasione delle vertenze insorte per la prova di alcuni cannoni colà gittati nell'anno 1708, pubblicando i pareri avuti da più parti, di quello mandatogli da Torino, assai più che degli altri, si vale, e ben a ragione, per esser quello di gran lunga il più compito, il più ragionato, il più dotto. Viveva appunto in quei tempi Andrea Bozzolino, che dettò alcune opere molto pregevoli, e presentolle manoscritte nel 1717 a Carlo Emanuele allora principe ereditario. Intorno all'arte del minatore non credo si avessero allora migliori insegnamenti di quelli, che si leggono nel secondo volume delle *memorie d'artiglieria* del San-Remy: tuttavia questo autore non solo viene in molti luoghi corretto, ma è sempre superato di molto dal Bozzolino, nel cui libro si trova il frutto della pratica acquistata nella difesa di molte fortezze, e soprattutto in quella di Torino, celebre nella storia militare appunto per l'uso vantaggiosissimo che vi si fece delle contromine*. Quanto all'arte

V. l'*elenco* in fine di questa *vita*.

MS., di cui V. in fine l'*elenco*.

Surirey de Saint-Remy, memoires d'artillerie: deux volumes in 4.°

* Robins, *Nouv. princ. d'artill.*, édit. de Grenoble pag. 89. V. pure *Memorie*

del bombardiere non ignorava il Bozzolino ciò che ne aveano scritto il Tartaglia, il Galilei, il Torricelli, Diego Uffano Spagnuolo, Daniel Elrich Tedesco, Maltus Inglese; ma somma essendo a' suoi tempi la riputazione del Franzese Blondel, il Bozzolino fece prova della sua sagacità nel migliorare ed aumentare di molto le cose da quello insegnate. Così, per esempio, avendo il Blondel immaginato varii stromenti a risparmio de' calcoli, uno de' quali fondato sulla teoria del nostro Cassini, il Bozzolino ne inventò degli altri più comodi, o a parer suo più esatti. E avendo il Franzese fatto varii sperimenti nell' accademia delle scienze coll' intervento del Delfino sopra le curve descritte da' liquidi, mostra acconciamente il nostro autore, non potersi quindi argomentare con sicurezza le linee descritte da' solidi, epperciò adduce le sue sperienze fatte con una palla d' avorio per via d' un ingegnosa macchinetta a questo fine ideata. E da tali sperienze, e dalle osservazioni fatte sopra i corpi scagliati dalle artiglierie, ne viene a conchiudere l' effetto della resistenza dell' aria nell' alterare la curva, che in uno spazio vuoto verrebbe descritta dai corpi; cosa non bene avvertita fin allora, siccome tanti anni dopo più dottamente

Traité de l'art de jeter les bombes.

V. pag. 326 344 etc. del MS.

Pag. 409 *ibi.*

Ibi p. 362.

---

istoriche della guerra per gli stati della monarchia di Spagna (del Padre Giacomo San-Vitale) Venezia 1734 pag. 352 lib. VI cap. II. Ivi appunto è lodato il Bozzolino insieme col cavaliere di Castellalfieri, il quale fu colonnello della nostra artiglieria.

ebbero ad osservare il Robins e il Borda*. Ma donde avvenga che la resistenza dell'aria non iscemi tanto l'ampiezza della curva descritta da' liquidi, quanto di quella descritta da' solidi, spiegollo ultimamente con singolar chiarezza il nostro novello socio Ignazio Michelotti**. Non picciola gloria del Bozzolino è quella d' aver presentito fin da' suoi tempi questa sottil differenza. Veggiamo ancora un altro esempio della sua sagacità. Credevasi allora che la polvere accesa si convertisse in raggi infuocati, i quali nel movimento loro seguitassero la legge stessa de' raggi solari, onde n'era nata l'idea di configurare a guisa di specchi ustorii parabolici le camere de' mortai, e solo nel 1730 si dimostrò sperimentalmente qui in Torino l'inutilità di siffatta figura. Ma per sola forza d' ingegno tanti anni prima il Bozzolino ne avea compresa l' assurdità. Per le quali cose egli può a buon dritto venir commendato come autore perspicacissimo nell' arte del minatore, e in quella del bombardiere. Distese pure, oltre ad alcune minori operette, un novello sistema di fortificazione.

Uso dell' armi da fuoco §. 61, 63. *Istit. fisico-mec.* §. 100 t. I.

Pag. 442 del MS.

Contemporaneo del Bozzolino visse un altro artigliere, che inventò una sorta di cannoni, ne' quali la carica

---

* *Robins*, prefazione e scolio alla propos. V capo II, de' *nouveaux principes d'artillerie*, Grenoble pag. 111 e seg. e 174. *Borda*, Ac. des sc. de Paris, 1769, *hist.* 117, *mém.* 247, 248.

** *Observations et expériences sur la mesure du choc d'une veine fluide, par M.r Ignace Michelotti.* Mém. de l'ac. roy. des sc. (de Turin) 1788-89 ad calcem *Mémoires présentés* pag. 21, vide §. 13. V. pure il *transunto degli atti della reale accad. delle sc. di Torino, compilato da Prospero Balbo segretario aggiunto.* Torino 1781 st. reale, 8, v. la pag. 33.

introducevasi pel calcio; e fattane prova nell'assedio di questa cittadella si riputarono d'ottimo servizio. Fu questi per avventura l'autore di uno scritto donde ho tratta la suddetta notizia *, cioè di un commento sopra il vocabolario formato con provvido consiglio per ordine del re Vittorio Amedeo II per servire di norma nello stendere gl'inventarii, e d'ammaestramento a' novelli artiglieri.

Tuttavia mantenevasi ancora per più riguardi imperfetta la teoria e la pratica di questa professione: solamente nel 1726 furono presso noi fissati e ridotti a quattro sorta i calibri de' cannoni: prima variavansi sovente senza regola certa. *Uso dell'armi da fuoco. §. 60.*

E nell'anno stesso in vece dell'antico metodo per l'approvazione delle polveri si cominciò ad impiegare un novello stromento, per cui la palla scagliavasi in direzion verticale. Ma dopo dieci anni tornossi all'uso del consueto picciolo mortajo, e le migliori regole per valersene non furono fissate fino al 1745 **.

Ma essendo ormai pervenuta la nostra narrazione a'tempi del D'Antoni, ne' quali troviamo più sicure notizie, e

---

* *Dizionario istruttivo di tutte le robe appartenenti all'artiglieria.* MS. di cui son debitore alla gentilezza del nostro socio professor Eandi, non meno che del *sentimento* citato qui dopo. V. il *catalogo* in fine di questa *vita*.

** *Sentimento sopra la prova delle polveri praticata in questo regio arsenale, e da praticarsi per l'avvenire, ove s'esclude il metodo tenuto finora, e se ne propone altro, che credesi di maggior sicurezza del regio servizio.* Torino; maggio 1745. MS.

possiamo a lui attribuire gran parte di quella lode, che in generale si appartiene agli artiglieri della nostra nazione, ragion vuole che si tratti alquanto più per minuto questa parte di storia; massimamente che così facendo verremo a formare quasi un breve estratto di quelle due opere del D'Antoni, sulle quali abbiamo stimato doverci trattenere più a lungo.

Diremo adunque, che nel 1732 tenendosi in Alessandria scuola pratica d'artiglieria, si ricercò diligentemente la causa d'uno straordinario ed irregolare allargamento del focone, che servì a prescrivere migliori metodi per accoppiare a dovere lo stagno col rame nel gittare i cannoni. Ma siccome dopo la guerra sostenuta al principio del secolo trovaronsi le fortezze provvedute d'artiglierie gittate in varii tempi, e presso diverse nazioni, con notabili differenze; si ebbero poi frequentissime occasioni, nella guerra cominciata l'anno 1733, e nell'altra successiva, di osservare la grandissima diversità degli effetti, che seguivano nel valersi di quell' armi. E in amendue queste guerre, per quello spirito di osservazione che animava i nostri artiglieri, non si ommetteva opportunità di esaminare e descrivere con somma accuratezza i cannoni, o nostri, o presi ai nemici, che si trovassero guasti e rovinati dagli spari. Ma importante osservazione per l'arte della guerra in generale, e particolarmente per l'artiglieria fu quella, che dai nostri dotti militari si fece nella giornata di Guastalla del dicianovesimo giorno di settembre l'anno 1734. Usavasi nello

Uso dell' armi da fuoco §. 112.

Ibi §. 5 e 42.

scorso secolo a scagliar pietre e rottami nella difesa delle fortezze certo cannone assai corto, in que' tempi denominato *petriero*: con accorciarlo vie maggiormente, e con ampliarne il diametro erasi formato l' *obice* per gittar granate: e di quest'arma novella narravansi meraviglie per l' uso fattone con sommo vantaggio dal principe Eugenio di Savoja contro la cavalleria Ottomana. Ma la nostra, bersagliata dagli obici Tedeschi, ben lungi dall' esserne posta in iscompiglio, non si mosse punto dall'ordinanza, sicchè più volte potè con esito felice assalire il nemico. Bello *Ib.* §. 218. è vedere come il D'Antoni spieghi con ragioni fisiche, non meno che morali, sì notabile differenza d'effetti; donde trattane occasione a meglio esaminare la natura degli obici, e ponderato questo argomento con profonda dottrina, si venne a ristrignere entro più angusti limiti l'uso di quella sorta di cannoni già prima così vantato. Or come poi, e con quali forse più sottili accorgimenti, siasi novellamente più che mai estesa l' usanza degli obici, non è nostro scopo d'indagarlo.

Dopo la pace, e prima ancora che si fondassero le scuole teoriche, l'istruzione degli artiglieri prese novello vigore per l'esercizio di scuola pratica, che nell'anno 1737 dalla capitale si estese a tutte le città presidiate. E ancora ci rimane memoria dell'osservazione che allor *Ib.* §. 49. si fece in Valenza, usando un cannone gittato in Pavia nel secolo scorso, che si trovò eccellente, e come tale attissimo ad indicare l' ottima combinazion de' metalli nel bronzo delle artiglierie.

Queste pratiche osservazioni contribuirono probabilmente a mostrare la necessità di una buona teoria, che fondata sulle scienze fisiche e matematiche, e con nuove esperienze promossa, fosse poi tramandata sicuramente a' giovani; il qual fine si ottenne colle scuole teoriche istituite, come abbiamo accennato, nel 1739 in Torino.

16 apr. *Regolamento* MS.

Il sistema di queste scuole teoriche e pratiche, e lo spirito di emulazione, ed il genio della vera filosofia, che quindi ne sursero, e rapidamente si propagarono fra i nostri artiglieri, valsero ad accoppiare mirabilmente i soliti vantaggi delle istituzioni scolastiche con quelli delle accademie scientifiche; imperciocchè non paghi i professori di rimettere incorrotto agli allievi il deposito della dottrina a lor consegnato, si affaticarono con vivo zelo ad accrescerlo, e sempre di mano in mano lo lasciarono a' successori arricchito d'assai: attalchè le ricerche di buon accordo intraprese, e a buon termine portate da molti di quegli uomini dotti, possono a buon dritto paragonarsi co' lavori d'una vera accademia, qual fu quella del Cimento, che tutta si occupasse in comune allo scoprimento del vero.

Nè l'intrapresa di siffatte ricerche fu punto ritardata od impedita dalla guerra poco dappoi sopravvenuta. Che anzi questa assai più della precedente somministrò materia di osservazioni importanti, poichè per buona sorte più non mancavano gli esperti osservatori. Fra le altre cose accadde, che quando si trattarono l'armi frammezzo alle nostre montagne, cioè negli anni 1743, 1744, e 1747,

Uso dell'armi §171.

si notarono grandissime differenze fra i tiri degli schioppi in fondo delle valli, e quelli che facevansi in cima dei monti; che fu probabilmente il primo fenomeno onde fosse spinto il D'Antoni a disaminare più sottilmente le proprietà della polvere; giacchè appunto nel primo di quegli anni incominciò ad occuparsi di tale argomento: e lo stesso fenomeno diede occasione a dedurre per via di esatte sperienze questo bel fatto: che ne' luoghi più alti riescono più lunghi i tiri, perchè minore è la resistenza dell' aria più rara, sebbene sia minore la velocità colla qual esce la palla, probabilmente perchè la stessa aria più rara è men favorevole all' accensione della polvere.

Esame della polvere, nella dedica.

Uso dell' armi §. 171.

Nello stesso anno 1743 alla batteria della scuola pratica di Torino si fecero molte sperienze intorno ai cannoni caricati a cartocci, come dicesi, di mitraglia, cioè di picciole palle o di rottami, onde si poterono fissare le regole migliori per l' uso de' medesimi.

Ib. §. 202 e seg.

Ma il più splendido esempio di dotte profondissime ricerche tranquillamente intraprese, e senza interrompimento proseguite nel più vivo bollore dell' armi; esempio che forse per alcuni rispetti può stare al paragone di quello, che del grande Archimede ci narra l'antichità; lo troviamo nelle sperienze incominciate a' 7 di febbrajo, e terminate a' 30 di marzo dell'anno 1746. Era ingombro da' nemici quasi tutto lo stato; tenevano i Franzesi grosso presidio in Asti; la cittadella d' Alessandria stretta dagli Spagnuoli di lento assedio non poteva durare più a lungo per mancanza di munizioni, e per impossibilità di soccorso;

Es. della polv. nella dedica e al §. 89.

nè più restava riparo che potesse trattenere gli alleati dall'assediare Torino sul principio della prossima primavera. Non disperò della pubblica salute, nè la fedele e valorosa nazione, nè il prode e magnanimo re. Un suo degno ministro, il conte Giambattista Bogino, niun' arte usando che una rarissima sincerità, delude dall'un canto le insidiose proposte della Francia, e dall'altro col solo ajuto del Bertola ordina e provvede segretissimamente ogni cosa, onde l'esercito indebolito e sparso ne' quartieri d'inverno inaspettato si presenti a combattere il presidio d'Asti: cede questo in brevi giorni più atterrito che vinto: insospettiti gli Spagnuoli di sì nuovo avvenimento, e più de' nostri negoziati col figlio del Generale Franzese, lasciano Alessandria: libero è lo stato, e si porta quindi la guerra oltre i nostri confini. Il che sia detto per mostrare quanto in febbrajo e marzo (che appunto sul principio di marzo occorse il narrato rivolgimento di cose) dovessero gli artiglieri in Torino essere occupati, prima nell'apprestare ogni cosa per sostenere l'assedio creduto imminente, quindi nel provvedere a tutte le occorrenze della guerra ridestatasi così per tempo in quell'inverno. Tuttavia, chi 'l crederebbe? essi trovarono ozio ed agio sufficiente per una delle più difficili indagazioni che riguardino la scienza dell'artigliere, cioè per conoscere con infinito numero di sperienze in parecchie diverse combinazioni di calibro e di carica le lunghezze de' tiri. Ed è da notarsi, che quelle moltiplici sperienze dirette dal De' Vincenti sono tuttora le migliori

V. Pezay *Camp. de Maillebois*, t. II.

che si abbiano, e furono per certo condotte con più squisita attenzione di quell' altre che si fecero poi in profonda pace. *Es. della polv. §. 90 102 103.*

Circa quel tempo, o poco prima, erasi eccitato in Francia lo stesso desiderio di ricercare qual fosse la carica atta a produrre il più lungo tiro, ma degli sperimenti colà eseguiti non si ebbe in Piemonte che una vaga notizia. *§. 106.* Più avventurati furono gl'Inglesi, che presa una nave di Francia vi trovarono un ragguaglio manoscritto di molte sperienze, il quale dal celebre Lord Anson comunicato a Beniamino Robins, servì a questo d'occasione per pubblicare nel 1747 una sua operetta, in cui però non si trova, come potea bramarsi, esatta notizia dello scritto Franzese. Pervenne pure in Malta qualche relazione degli sperimenti di Francia, che non pare fosse la medesima esaminata dal Robins, e il Marandone ingegnere dell'ordine Gerosolimitano fu incaricato nello stesso anno 1747 di ripetere somiglianti sperienze; il che avendo egli eseguito, giudicò non senza fondamento, che fosse più debole della sua la polvere di Francia, onde si dovesse variare alcuna cosa nelle conseguenze che si erano dedotte; ed essendo egli di nascita Piemontese, non volle ommettere di mandare a' nostri artiglieri la descrizione di quanto aveva operato. Gli sperimenti Franzesi, o almeno quelli fatti a Dunkerque, furono poi descritti in parecchi libri, e concordano assai bene colle massime insegnate dal D'Antoni. Ma grande essendo fin d'allora la riputazione del Robins per l'opera dettata pochi anni prima col

Robins, edizione di Grenoble, p. 495. V. l'*elenco* già citato.

Es. della polv. §. 106.

Uso dell' armi §. 67.

Robins, ediz di Grenoble, pag. 519. V. il già citato *elenco*.

titolo di *nuovi principii d'artiglieria*; il nostro ministro presso la corte di Londra, cavaliere Don Giuseppe Ossorio, fu incaricato di consultarlo sopra la stessa tanto dibattuta questione della lunghezza de' tiri. Rispose l' Inglese al presidente della società reale, per cui mezzo era passata la richiesta, non aver egli veramente trattato ancora di proposito questo punto; ma sebben sostenesse, da quel sottile ragionatore ch' egli era, aumentarsi sempre la velocità della palla coll' aumentare la carica, non lasciò di dare alcune saggie avvertenze, le quali però non battono sopra i limiti e le cagioni della lunghezza massima de' tiri, ma bensì sopra l' uso, che per varii motivi vuolsi fare delle cariche mediocri, e spesso ancora delle più tenui preferibilmente alle più forti.

Intanto i nostri non tralasciavano d'andar aggiungendo qualche fatto novello alla scienza con tanto ardore coltivata. Potevasi dubitare, che quando i cannoni sono molto riscaldati, la tenacità del bronzo ne fosse diminuita a segno da doversene tener conto nel fissarne la spessezza. Questo timore fu dileguato dallo sperimento fatto in gennajo del 1747 sopra uno de' cannoni resi inutili nella espugnazione della fortezza di Savona. Così pure nel 1748, e nell' anno seguente si riconobbe colle più adattate numerosissime sperienze la bontà della lega ne' cannoni gittati a que' tempi.

Uso dell' armi §. 95.

Ib. §. 46.

Nella primavera del 1750 da' parecchi uffiziali specialmente deputati ad esaminare varie materie d'artiglieria, a' quali presiedeva il cavaliere Ferrero Ponziglione,

furono fatte nuove sperienze differenti dalle prime intorno alla lunghezza de' tiri: imperciocchè in vece, che le prime erano state fatte coll' asse de' cannoni orizzontale, queste si fecero con li cannoni innalzati alla maggior elevazione, che aver potessero nelle casse. Regio viglietto del 5 febbr. 1750. V. pure *Es. della polv.* §. 101.

Nel 1752 Isacco Francesco Antonio Mattei Ginevrino, regio macchinista, inventò uno stromento per fare sperienze sopra l' accensione della polvere entro una chiusa capacità, ed entro al vuoto, conservando però attorno alla polvere l' aria opportuna per la sua prima accensione: inventò parimente una spezie di schioppo pneumatico, in cui la palla è spinta dal fluido elastico della polvere, dopo che questa ha già terminato di abbruciare; ed un' altra macchina per misurare con un barometro ad acqua la densità, e l' elasticità del suddetto fluido, separandone, per quanto è possibile, il fumo, e notabilmente scemandone il calore. *Es. della polv.* nella dedica. §. 45-50 fig. III. §. 55 fig. IV. e V. §. 114 e seg fig. VI.

Ma forse la più ingegnosa invenzione del Mattei è quella, per cui pervenne, non so bene in qual tempo, a misurare la velocità della palla nel primo uscir dalla canna, col mezzo d'una ruota orizontale, che gira rapidissimamente, e porta sulla sua circonferenza una fascia verticale di carta, la quale perforata in due luoghi dalla palla ne segna la velocità colla distanza de' due fori dal diametro. Prima dell' invenzione di tal macchinetta, che fu poi ridotta a maggior perfezione, come vedremo ben tosto, e che meriterebbe il nome di cronomicrometro, §. 164.

non crediamo che si fossero giammai potute discernere e misurare sì minute frazioni di tempo.

Ingegnosissimo pure è lo stromento dallo stesso Mattei immaginato in luglio del 1759*, e denominato la *scimia*, che introducendosi nel vano de' cannoni ritrae in disegno l'esatta figura della concava lor superficie, tutte notandone le scabrosità e le imperfezioni.

Uso dell'armi §. 43. Ma già prima di questa invenzione, cioè nel maggio del 1753, gli uffiziali dell'artiglieria destinati all'esame di molti punti relativi all'arte loro, aveano cominciato ad osservare con ogni possibile diligenza i difetti prodotti dallo sparo nello interno de' cannoni. Tuttavia dopo il ritrovamento della *scimia*, si rinnovarono con miglior esito queste ricerche, in giugno, agosto, e settembre del §. 38-44. 1759, usando cannoni di diverse leghe, onde scoprire quale per questo rispetto fosse la migliore: e nell'anno medesimo essendosi minutamente visitato un numero grandissimo di cannoni gittati coll'anima, si potè conchiudere che torni meglio gittarli massicci per quindi trivellarli, nella qual operazione, al trapano verticale, che Regio viglietto già citato del 20 apr. 1760. prima era in uso, fu sostituito l'orizzontale fatto costrurre dal Mattei intorno al 1760.

Nell'anno stesso 1759 il commendatore Le'-Vincenti colla solita sua diligenza, e coll'ajuto di molti uffiziali

---

* Regio viglietto del 20 aprile 1760 al marchese Pallavicini gran-mastro dell'artiglieria. V. pure *uso dell'armi* §. 39.

fece parecchi sperimenti, da' quali risultò, che la diversa proporzione tra 'l diametro del cannone e quel della palla influisce sopra il modo dell'accensione della polvere, e sopra i suoi effetti, onde si venne a conoscere qual sia il *vento* più convenevole. *Uso dell' armi* §. 57.

Un' altra ricerca assai importante non solo per l'arte del gettatore, ma per la fisica in generale, fu intrapresa in quell' anno per determinare la durezza di alcune sorta di stagno, e di rame, e delle leghe fatte con molte diverse proporzioni di rame, stagno, e zinco, le quali formavansi ne' crogiuoli dal maggiore Ronzini direttore del laboratorio metallurgico. Frutto di queste sperienze fu probabilmente la nuova lega stabilita nell' anno seguente*. Ivi §. 29, e *istituzioni fisico-meccaniche* §. 64 66 t. I.

Lo stesso Ronzini in agosto del 1761 sperimentò accuratamente le diverse lunghezze de' tiri secondo le diverse qualità di polvere, affine di trovare qual fosse di queste la migliore, come pur si era fatto esaminando le velocità iniziali. E in giugno del 1764 si fecero poi le più concludenti sperienze sopra le lunghezze de' tiri, non più per conoscere la loro corrispondenza col calibro, o colla carica, o colla obliquità delle canne all' orizzonte, ma bensì affine di dedurne le leggi della resistenza dell' aria. *Es. della pol.* §. 168. §. 186 187.

* *Uso dell' armi* §. 45, e regio viglietto del 20 d' aprile 1760, per cui vennero fissati gl' ingredienti del bronzo, e prescritti i saggi da farsi de' nuovi cannoni, citato alle pag. 225 e 232 dell' *artiglieria pratica* lib. I.

In luglio dell' anno medesimo, il cavaliere Debutet, nostro accademico, allora sottotenente d' artiglieria, diede il primo saggio della sua ben nota perizia nelle cose meccaniche, adattando un nuovo meccanismo alla ruota girante del Mattei per misurare le velocità iniziali. La palla rompendo un filo nell' uscir dalla bocca mette in libertà la molla, che viene a comprimere uno stile sopra la ruota, finchè la palla medesima urtando in un vicino bersaglio nuovamente allontana lo stile.

Es. della pol. §. 177.

Nella primavera del 1770 troviamo che in questa scuola pratica si fecero altre sperienze per osservare se i cannoni della nuova lega, anche riscaldati colla possibile frequenza di tiri, fossero atti a proseguire il fuoco senza pericolo di spaccarsi, come di fatti trovossi. E da queste stesse sperienze si conchiuse doversi tralasciare l'usanza di praticare in fondo del vano un camerino corrispondente al focone.

Uso dell' armi §. 36.

§. 120.

Ma nell' anno seguente provossi con altro sperimento la somma resistenza di un cannone della stessa lega, e si verificò l' eccellenza de' nuovi metodi di porre il grano a' cannoni.

§. 34.

§. 129.

Di queste tante ricerche e di altre molte che non abbiam potuto accennare, valendosi maestrevolmente il D'Antoni, compose prima quel suo bel libro sopra la polvere ch' egli stava già preparando nel 1759, sebben solo il pubblicasse sei anni dopo; e trascorso quindi un lungo spazio di tempo, vi aggiunse un ampio supplemento scrivendo il trattato sopra l' uso dell' armi da fuoco,

V. la dedica del lib. III dell' *architett. milit.*

Se al gran numero de' fatti in questo modo raccolti, se alle profonde considerazioni sopra di essi impiegate, se alle dottrine fisiche e matematiche destramente maneggiate per servire al suo scopo, avesse l'autore, o alcuno de' suoi principali colleghi, accoppiata qualche maggior perizia nelle cose chimiche, per quanto almeno lo comportavano i suoi tempi, sarebbero i suoi libri eziandio per questa parte pregevolissimi, sebbene anche in questa superò di molto gli artiglieri che fin allora ne avevano scritto, e che appunto non erano iniziati nella chimica. Ma d'altra parte i chimici, che avevano trattato della polvere, o de' fluidi elastici, o del fuoco, non erano punto artiglieri, epperciò furono poco noti al D'Antoni, trattone il Boherave. Il conte Saluzzo, giovane uffiziale d'artiglieria, ma già valentissimo chimico, aveva appena toccata la parte più vicina alla pratica, volendo, com'egli protestossi modestamente, riservarne intera la gloria al D'Antoni. Tuttavia non v'ha dubbio, che gli scritti del Saluzzo inseriti negli atti della nascente società, che da lui principalmente fondata fu l'origine prima di questa nostra accademia; non v'ha dubbio, dissi, che quegli scritti non contengano molti fatti degnissimi di venir applicati alla scienza dell'artigliere, oltre all'essere poi sempre memorabili, come che quasi soli possono riempir l'intervallo tra Hales e Priestley nella storia delle scoperte intorno ai fluidi aeriformi. Quanto poi agli scrittori stranieri, non pare che il D'Antoni ne conoscesse alcuno fuori del Robins, e di questo soltanto l'opera

Es. della polv. §. 1.

Misc. Taurin. t. I et II. Vedi il citato *elenco*.

Misc. Taur. t. I pag. 143, nota au §. 57.

Es. della polv. §. 160. *Istit. fisic.* II 620.

principale, e forse più per fama che per lettura, ma forse ancora provenne il suo silenzio dall' aver creduto bastevole di confutarli indirettamente, siccome indirettamente confutò più volte lo stesso Robins. Noi stimiamo opportuno di accennare almeno qualche punto, in cui dopo i precedenti scrittori sembra che la scienza abbia fatto per opera del D'Antoni alcun reale progresso.

Es. della polv. §. 48-50 83 87 128 137 183.

E prima di tutto egli usò la cautela di fare accurata distinzione tra le diverse sorta di polvere che sono in uso, e loro assegnare costanti denominazioni, adoperando così maggior varietà, e maggior esattezza del Robins,, il quale ha sperimentato con una sola specie di polvere, ed ha lasciato qualche dubbio sopra le proporzioni degl' ingredienti. In vece poi che le sperienze dello Hauksbee intorno all' accensione della polvere nella campana pneumatica, aveano solo per oggetto di mostrare l' esistenza del fluido elastico che dalla polvere si svolge, quelle del D'Antoni mirano eziandio a provare un altro fatto, che non pareva avvertito fuorchè dal conte Saluzzo, cioè la più difficile accensione, quanto più l' aria è diradata; aggiungendovi pure il caso somigliante del soverchio fumo. Alcune altre sperienze servono a dimostrare, che l' accensione non è istantanea, ma che la velocità, colla quale il fuoco s' appiccia da un granello all' altro, è maggiore di quella, colla quale penetra nell' intima sostanza di ciascun granello; il che può servire a conciliare il Robins, che avea supposto l' accensione istantanea, co' deputati della società reale di Londra,

§. 40.

Ediz. di Grenoble p. 313. V. il citato *elenco.*

V. l'*elenco.*

Es. delle polv. §. 35 44-47.

Misc. soc. Taur. t. I. *Mém. du chevalier Saluce* etc. §. 12. N.° II, III, §. 13 14.

Es. della polv. §. 35 48-52 76-79.

Chap. I prop. VII et *Scholia.*

i quali, a lui contradicendo, aveano sperimentalmente mostrato un residuo di granelli spenti, ma peraltro in minor quantità quando erano più piccoli i granelli: il che concorda colle sperienze del nostro autore. E questi in altro luogo dimostra ciò che i deputati medesimi aveano pur fatto vedere contro il Robins, che tanto più compitamente s' infiamma la polvere, quanto è maggiore la lunghezza della canna, o più propriamente lo spazio che rimane tra la palla e la bocca. Quanto al fluido elastico, che ora gli oltramontani dicono *gaz*, e noi chiameremo fluido aeriforme, già noto al Boyle, e a tutti i fisici posteriori, il D'Antoni fa vedere che l'elasticità di quel fluido è permanente, della qual cosa per le esperienze dello Hauksbee potea forse nascer dubbio, se quelle del conte Saluzzo non l'avessero tolto*; e di più aggiunge ch' esso fluido dal solo nitro si svolge, e non dagli altri ingredienti della polvere, come lo stesso conte Saluzzo avea già avvertito. Tutti sanno che a quel tempo non si conosceva, nè si poteva conoscere l' intima natura di questo fluido, cioè dell' aria pura o vitale, nè perciò poteano compitamente spiegarsi i fenomeni della polvere. Egli è però notabile che la moderna dottrina ha poco aggiunto alla spiegazione del D'Antoni e del Saluzzo, in vece che si è trovata falsa quella del Macquer e del

Phil. trans. N. 465, p. 172, et N. 469. Robins, edit. de Gren. p. 308.

Es. della polv. §. 51 52.

§. 87.

Loco cit. p. 315, 316 et seq.

Es. della polv. §. 35, 55.

Robins, ed. di Grenob. p. 142.

Es. della polv. §. 32, 34, 57.

Suite des recherches §. 10 et suiv. 36, 37.

* *Misc. soc. Taur.* tom. I, *mém. du chev. Saluces*, etc. num. 8, et expér. III. *Suite des recherches*, etc. dans le même volume §. 3.

Baumè, non ostante le belle sperienze da questo fatte in compagnia del D'Arcy *. Comunque sia, dopo la scoperta di questo fluido elastico della polvere, soleano i fisici attribuirgli intero l'effetto che nell'accensione della medesima s'osserva: più cautamente giudica il nostro autore, che l'aria, e il fumo, ed i vapori vi abbiano qualche picciola parte, conciliando quasi a questo modo l'opinione del Newton con quella del Boyle. Ma se picciolissima è l'influenza dell'aria frapposta tra' granelli, o ad essi contigua, nel contribuire all'effetto della polvere per via della sua elasticità rapidamente accresciuta dal fuoco, è per altro importantissima la sua operazione nel favorire e promuovere l'accendimento: il che, oltre alle cose già dette, viene poi più manifestamente provato dal D'Antoni. Da questa verità, come da ogni altra dimostrata nel suo libro, egli ne trae moltissime pratiche conseguenze, e fra le altre cose spiega l'influenza dello stato atmosferico nelle lunghezze de' tiri, contradicendo al Robins che solo all'umidità e non alla densità dell'aria ha voluto aver riguardo. Quindi ne avviene ch'egli può dimostrare più compitamente, che non avea fatto lo scrittore Inglese, l'imperfezione degli antichi metodi per l'approvazione delle polveri, a' quali un nuovo

Es. della polv. §. 58, 59, 60.

Newt. *quæst. X post Opt.*

Boyle *op. var.* p. 36.

Es. della polv. §. 68-72, 83.

Cap. I, prop. X.

Es. della polv. §. 84, 131.

* Si possono vedere indicate nel *dizionario* del Macquer, con note dello Scopoli, all'articolo *polvere d'archibugio*, e negli *elementi di chimica* del Fourcroy, edizione del 1786, vol. II, p. 436 e seg.

ne sostituisce assai più acconcio, che noi non possiamo paragonare con quello annunziato soltanto, ma non fatto pubblico, dal Robins. Ed in altro luogo descrive un ordigno, nuovamente immaginato per fare con maggior esattezza tal sorta d'esperienze. Capo I, prop. XIII. *Es. della polv.* §. 133.

Entrando poi nella ricerca delle cariche, con cui si ha da' cannoni il tiro più lungo, ed esaminata prima teoricamente la questione, distingue tre maniere di esperienze, che possono intraprendersi a questo fine; o ritrovando la velocità iniziale della palla, cioè misurandola vicino alla bocca; o misurando le immersioni della palla in un bersaglio; ovvero misurando la lunghezza medesima de' tiri; la qual ultima maniera, avvegnachè la più diretta, è per altro a giudizio del D'Antoni la più incerta. Fu questa tuttavia adoperata, siccome sopra abbiam detto, con ogni più squisita diligenza, epperciò con non mediocre frutto: ed essendosi in tale occasione misurato eziandio lo arretrarsi de' cannoni, quindi ne prende argomento il D'Antoni di ragionar dottamente sopra questo punto, non meno che sopra il rimbalzo del calcio di basso in alto, oggetti ambidue non toccati dal Robins. §. 86 e seg. §. 90, 92-99. §. 94-98.

Per vero dire, le sperienze del 1750 discordano notabilmente dalle altre del 1746, ma queste, che meritano per molti riguardi la preferenza, bastano sole a provare in qualche caso la falsità della massima che l'autore Inglese si è affaticato di stabilire, cioè, che quanto è maggiore la carica, tanto maggiore sia pure la velocità della palla. Imperciocchè il nostro autore a sufficienza dimostra, che vi Robins, édit. de Grenoble pag. 440 et alibi. V. il citato *elenco*. *Es. della polv.* §. 87.

ha nella dose della carica un punto massimo, oltre il quale, in vece di crescere, vien anzi a scemare la forza, con cui la palla è spinta; e ciò per due ragioni; perchè non tutta la polvere può accendersi così rapidamente, quanto quella parte che basta a spingere la palla; e perchè crescendosi il volume della carica si avvicina sempre più il sito della palla alla bocca del cannone, onde riesce più breve lo spazio, per cui continua la palla ad essere sollecitata dalla successiva dilatazione del fluido elastico. Questa seconda cagione è bensì ammessa dal Robins, ma non la prima, come altrove abbiam detto, la quale per altro è la più principale. Mostra di più il nostro artigliere, che non solo è necessario di sbandire affatto affatto tutte le cariche soprabbondanti, di cui facevasi abuso, ma che eziandio non conviene di usare le cariche massime, salvo in caso di assoluta necessità. Dopo aver fissate per la pratica tutte le più convenienti cariche, passa a riferire alcune sperienze per far vedere quanto la differente larghezza del focone contribuisca essa pure a variare la forza della palla.

Es. della polv. §. 93, 106.

§. 105.

§. 108-110.

§. 111.

Avendo poscia l'autore misurata la densità, e l'elasticità del fluido sviluppato dalla polvere, e ridotto alla comune temperatura dell'aria, dimostra come dagli sperimenti possa dedursi ed esprimersi con formola algebraica la densità dello stesso fluido quando ancora sta imprigionato entro il salnitro. Quindi supponendo che questo fluido pesi quanto l'aria, e posta la proporzione della gravità specifica del nitro a quella dell'aria, come mille

§ 114 e seg.

§. 121.

§ 122.

cinquecento venti all'uno *, si trova che questo fluido costituisce la terza parte del nitro. E qui per occasione si dimostra, che il fluido medesimo dopo l'abbruciamento non è *aria schietta*, poichè non può servire d'alimento al fuoco, cosa già nota ai fisici; ma provata dal nostro autore con esperimenti proprii. Poscia si passa a determinare, che allorquando quel fluido è imprigionato nel nitro è denso all'incirca novecento quarantadue volte più di quanto lo sia allorchè s'equilibra colla pressione dell'atmosfera. S'insegna a trovare con formole algebraiche la densità e l'elasticità del fluido sviluppatosi entro una data e chiusa capacità da una data quantità di polvere, esprimendo in peso la pressione ch'esercita contro una qualunque superficie. Ma dentro una capacità aperta in un lato, e del rimanente invariabile, si raccoglie dagli sperimenti fatti per via di pesi con una macchina che abbiam di sopra accennata, che la massima elasticità del fluido infuocato può superare di mille ottocento volte la pressione dell'atmosfera.

Misc. Taur. I Comment p 22, dissert p. 6, 13 et seq, 130 et seq.

Es della polv. §. 123.

§. 124 e 125.

§. 133.

§. 128.

---

* Questa proporzione non è di molto variata dalle nostre attuali cognizioni. Posta la gravità specifica dell'acqua a 10000, quella dell'aria comune, secondo le sperienze del Lavoisier, che servono di base al calcolo del Brisson (*Pesanteur des corps* num. 839), e di 12,3233, e quella del nitro, secondo le sperienze del Musschenbroëk, di cui fa poco conto il Brisson (num. 917), ma di cui finora non si ha, ch'io sappia, verun'altra più esatta, sarebbe di 19000; donde si ha la proporzione di 1 : 1542. Ma è forse men prossima al vero l'ipotesi che il fluido elastico svolto dal nitro sia di peso eguale a quello dell'aria comune.

In vece di segnare col peso la forza della polvere, si può altresì paragonare colla forza d'adesione, o diciam meglio di coesione, il che fa in tre modi il D'Antoni, per due de' quali adopera una macchina nuovamente per tal uopo ideata, e così trova la forza massima in tempo secco mille novecento volte maggiore che la pressione mezzana dell'atmosfera, e solo mille quattrocento volte in tempo assai vaporoso. Colla stessa macchina si mostra di quanto cresca la forza scemando la capacità, donde ne viene l'effetto sfuggito alle considerazioni del Robins degli stoppacci fortemente ricalcati, i quali accrescono la velocità della palla, come si vede misurandone l'immersione nel bersaglio. E credeasi che l'ordigno medesimo potesse pure servire ad altri oggetti, come per esempio a trovare sperimentando, qual sia il metallo, o quale la lega di varii metalli, che abbia maggior forza di coesione, epperciò sia più propria ad usarsi per porre il grano a' cannoni. Ma conosciuta poi nello stromento non so quale fallacia, fu quello dallo stesso D'Antoni messo in disparte.

Es. della polv. §. 134-136.

§. 137.

§. 139.

§. 140, 141, 155.

§. 144.

§. 139.

§. 145. Si determina in appresso per via d'un'iperbola equilatera la serie delle successive pressioni, che spingono la palla entro la canna, nell'ipotesi che il calore continui eguale, e che il fluido sia tutto svolto prima che cominci a muoversi la palla. E tale ipotesi in sostanza è quella del Robins; ma il nostro autore sembra di tanto superiore all'Inglese in questa e nelle altre parti matematiche della opera, quanto lo è certamente nella parte sperimentale.

Tuttavia l'accennata ipotesi, per le cose che sopra abbiam toccate, in pratica è impossibile. Quindi si va trasformando la curva secondo tutte le diverse modificazioni, a cui può andare sottoposta, e se ne traggono utilissimi corollarii. Al qual proposito non dobbiamo ommettere di notare, come anche il defunto nostro collega Francesco Michelotti, già professore nelle scuole d'artiglieria, avea pur egli prima del D'Antoni espresso per via di un'iperbola equilatera la successiva progression della forza esercitata dalla polvere, accennando poi quali fossero le curve più corrispondenti alle sperienze ed alle osservazioni: del che dopo moltissimi anni ne diede un breve saggio nelle adunanze di quest'accademia.

Es. della polv. §. 146.

§. 147-158.

Vedi il citato *elenco*.

Essendosi per tal modo conosciuta la forza, colla quale la palla esce dalla canna, se ne può dedurre la sua velocità iniziale. Ma perchè alla teoria, con sottili ragionamenti fondata sopra le prime sperienze, non manchi l'immediata osservazione dell'effetto, è cosa opportuna il misurare la velocità medesima con istromenti collocati presso alla bocca dell'arma. Merita somma lode il Robins per essere stato il primo ad istituire questo genere di osservazioni, dirigendo i tiri contro un pendolo mobilissimo, che dal D'Antoni si descrive non senza notabile correzione. Ma i calcoli per queste sperienze ci pajono più sicuri secondo il nostro autore, che non secondo l'Inglese. Tuttavia per gli sperimenti, che qui si fecero, si adoperò l'altra macchina assai più comoda del Mattei. Fecondissimi d'utili conseguenze furono questi sperimenti,

Es. della polv. §. 159.

§. 160, e *istit. fis. mec.* §. 620.

Es. della polv. §. 161-163.

§. 164.

ne' quali si variarono le canne, le polveri, gli stopacciuoli, le palle, e lo stato dell'atmosfera, onde mirabilmente si confermano nel libro, di cui parliamo, le verità già prima stabilite, e molte se n'aggiungono tuttavia. Noteremo fralle altre, che in un dato caso si trova la forza della polvere eguale solamente a ducento ottanta volte la pressione mezzana dell'atmosfera, il che, paragonato colla forza in altri casi trovata assai maggiore fino a mille novecento volte, mostra l'inganno del Robins, che sempre indistintamente esprime col numero di mille la pressione esercitata dalla polvere accesa rispetto a quella dell'atmosfera.

Es. della polv. §. 175.

§. 128, 137, 183.

Cap. I prop. VI.

Conosciuta la velocità iniziale si conosce la curva che dovrebbe descrivere la palla se non incontrasse ostacolo veruno, e perciò la distanza a cui dovrebbe pervenire, e questa confrontando con quella assai minore, a cui solamente perviene, si conosce l'effetto della resistenza dell'aria, la quale valutavasi assai poco prima che il Robins e con ragioni e con esperienze ne dimostrasse la grande efficacia. Ma le sperienze che qui pure si fecero nel 1764 aggiungono molte essenziali particolarità. Fralle altre cose è sembrato al D'Antoni, che non solo la maggior densità dell'aria, ma eziandio la maggiore umidità accrescesse la resistenza, la qual cosa però non pare a sufficienza dimostrata: onde in questa parte, come in altre molte, rimane ancora ben largo campo a' coltivatori di sì nobili studi. Così per esempio, non si osserva dal nostro autore nell'*esame della polvere*, e appena si tocca in

Cap. II.

Es. della polv. §. 187

qualche altro suo libro il subitaneo eccesso di resistenza, che il Robins crede aver luogo allorquando la velocità della palla è, secondo lui, maggiore della velocità, con cui l'aria può accorrere a riempire il vuoto lasciato dalla palla medesima dietro di se. Nè si fa parola * delle declinazioni laterali osservate dal Robins, e da lui attribuite ad un moto di rotazione della palla, per cui la resistenza dell'aria può sopra di essa operare obliquamente. Nè si accenna qual conto debba farsi delle canne rigate tenute in tanto credito dal Robins**. Questa opinione ed alcune altre dello stesso autore non erano probabilmente note al nostro, perchè sparse in diverse operette postume pubblicate in Inglese non prima del 1761, e non tradotte in Franzese che dieci anni dopo. Donde però si vede quanto acconciamente conchiuda il D'Antoni, esortando i giovani a tentare altre ed altre sperienze. E noi pure desideriamo che sia questo principalmente il frutto delle opere da lui dettate; giacchè nella scienza naturale, epperciò nell'arti tutte che ne dipendono, inesausto è il fonte delle ignote verità; e giacchè i progressi delle dottrine matematiche, e soprattutto delle chimiche, ci fanno sperare novelli vantaggi in moltissime professioni, e singolarmente in quella dello artigliere. Nella quale se

Istit. fis. mec. §. 457 t. II.

Cap. II, prop. I.

Capo II, prop. VII.

§. 197.

---

* V. l'*esame della polvere* §. 196: si accenna tuttavia il fatto nelle *istit. fis. mec.* §. 346, tom. I.

** Edit. de Grenoble pag. 557. *De la nature et des avantages des pièces de canon rayé.*

tanta celebrità acquistò il D'Antoni, attribuire si dee a quello spirito veracemente filosofico, ond' era animato, di sottile ricerca, di attenta osservazione, di meditazione profonda: qualità necessarie non solo nel coltivare le scienze, ma in ogni affare importante della vita civile, come nel corso di quella, che descriviamo, potrassi ancora più d' una volta notare.

Non so se più difficile, epperciò più onorevole incarico possa altrui affidarsi da un padre regnante, quanto l'educazione de' proprii figliuoli. Nobilissima parte di questo ufficio presso tutti i reali principi venne esercitata dal D'Antoni. Fin dal 1763 cominciò ad essere incaricato d'istruire nelle scienze militari il duca del Ciablese, al quale nel 1768 s' aggiunse il principe del Piemonte. E continuando il re nostro a tenere il D'Antoni in quel conto, in cui teneasi dal padre, l'onorò di somigliante incarico presso i duchi d'Aosta e di Monferrato nel 1775, e finalmente nel 1780 presso gli ultimi due principi, il duca del Genevese, e il conte di Moriana *. Ma siccome ad istituzione militare conviensi, ch' esser non dee solitaria ed ombratile, ebbe il D'Antoni con gli augusti allievi non

* Ed è notabil cosa, che fu pure uffiziale della nostra artiglieria, ed anche per questo titolo notissimo e in patria e fuori, massimamente in Germania, dove militò con gran lode nella guerra di sett'anni, l'ajo di questi quattro principi, l' eccellentissimo signore Don Casimiro Gabaleone conte di Salmour, or cavaliere dell'ordine supremo, grande di corona, gran mastro e comandante del corpo reale di artiglieria, e governator di Torino.

rare occasioni di visitar fortezze, di osservare luoghi famosi per fatti d'arme, di ordinare accampamenti, evoluzioni, e simulacri di guerra, quali si videro nelle praterie di Vanchiglia qui presso a Torino, e nelle campagne di Volpiano. Perciocchè non solo nelle parti spettanti ad artigliere, o ad ingegnere, ma in tutto ciò che alla tattica, e in generale all'arte della guerra appartiensi, era dottissimo; e di tattica scrisse due opere inedite, l'una più elementare in un volume, l'altra più compita in due. Ma tra' viaggi, che fece co' principi per oggetti militari, memorabile è quello, nel quale accompagnando il duca del Ciablese, tutto potè compire il giro delle nostre frontiere; ed inoltrarsi nelle strette de' monti, donde agli eserciti alleati o nemici si apre o si chiude il passo; ed esaminare que' siti memorandi, dove si era con poca gente trattenuto l'impeto ostile, ed assicurato il destino d'Italia. Della quale opportunità valendosi il D'Antoni, prese minuta notizia non pure di tutto ciò che alla corografia militare s'appartiene, ma eziandio delle cose alla mineralogia spettanti, per cui tanto son utili i viaggi che si fanno in patria, come dopo il Linneo ha dimostrato con una sua operetta, e assai più coll'esempio il cavaliere di Robilante *. Nè solo

* Linnaei *oratio*, *qua peregrinationum intra patriam asseritur necessitas.* Amoen. Acad. vol. II. *De l'utilité et de l'importance des voyages et des courses dans son propre pays*, par M.r le chevalier de Robilant, etc. Turin, 1789, Soffietti, in 4.°, avec 14 planches.

coi principi nostri ebbe a viaggiare in patria il D'Antoni, ma cogli stranieri ancora, come destinato a servire Alberto di Sassonia principe di Teschen, e Massimiliano arciduca d'Austria, nel visitare alcuna delle nostre rinomate fortezze, od alcuni de' luoghi più famosi nella storia militare: nelle quali occasioni, che non di rado accadono presso di noi, sommamente importa, che gli illustri viaggiatori siano accompagnati da uomini veramente insigni, atti a sostenere ed accrescere nell' animo degli stranieri l' onore della nazione. Al qual uopo niuno forse poteva essere in que' tempi più conveniente del D'Antoni. Era da lui ottimamente conosciuta la storia delle nostre guerre, e sappiamo che ne lasciò preziosi documenti; un' esatta descrizione della battaglia di Torino; un' opera franzese, intitolata: *notizie per guerreggiare in Lombardia, con riflessioni militari e politiche sopra la guerra del* 1733; ed un tratto d' istoria dell' altra guerra posteriore, da lui disteso per empire qualche lacuna scopertasi nell' unico esemplare di quella fatta compilare con somma cura dal re Carlo Emanuele per mano dell' abate Minutoli Ginevrino, che prima era stato uom di guerra, e scrivea coll' ajuto d' esperti militari, fra quali il D'Antoni, e colla direzione d' un uom di stato, che dettando que' fatti potea veramente dire: *et quorum pars magna fui.* Noi non sappiamo contenerci a questo luogo dal deplorare insieme con un saggio e zelante scrittore, che di quest' ultime gloriosissime guerre, in una delle quali le insegne Piemontesi furono vedute la

Il conte Bogino.

Napione *disc. intorno alla stor. del Piem.* §. 13.

prima volta sventolar vincitrici fin oltre al Rubicone, e nell'altra fu pure per la prima volta salvata la patria colle sole sue forze, di queste guerre scemandosi ogni giorno la tradizione vocale, non ci rimanga ora mai altra memoria, che l'infedel narrazione di autori stranieri.

Ma la memoria vivissima che ne conservava il D'Antoni, e la cognizione che aveva delle altre guerre più antiche, non era il solo motivo, per cui fosse proprio ad accompagnare i principi stranieri. Doveva a tutti esser noto il suo nome, posciachè vedeasi per prova, che qualunque capitasse in Torino, facendo professione di dottrina militare, non mancava subito di cercare del celebratissimo direttore delle nostre scuole d'artiglieria, e bramava di seco lui abboccarsi, e conferire a lungo, come volle fare più volte il principe ereditario di Brunswik. Nè conversando a voce, o corrispondendo per lettere, fu mai trovato minore di quanto portasse la fama: onde veniva sovente onorato da uomini sommi d'altri paesi, e ricercato del suo parère, come ne fa testimonianza il carteggio ch'egli ebbe col Saint-Auban, e col Tempelhof, col quartiermastro generale Nicolai, capo d'un reggimento d'artiglieria di Virtemberga, e con gl'ingegneri Veneti, uomini dottissimi, Lorgna, Salimbeni, e Delanges.

Non è cosa insolita nella storia letteraria d'osservare, che taluno abbia goduto vivendo maggior riputazione fuori che in patria. Ma il D'Antoni trovò nel sovrano un giusto apprezzatore del singolare suo merito. Non

parlo degli avanzamenti che fece ne' gradi militari, essendo stato promosso a quel di Brigadiere addì 12 di settembre del 1774, dichiarato maggior generale a' 18 di novembre del 1780, e tenente generale a' 24 di dicembre del 1784. Più distinta significazione della real confidenza fu quella che ottenne quando a' 30 d' aprile del 1775 fu nominato ajutante generale d' armata, titolo ed impiego allora istituito per sopra intendere agli ajutanti generali contemporaneamente creati per ognuno dei dipartimenti, ne' quali era stato l' esercito diviso. Nel che sin d' allora si vide, che non solo nelle cose d'artiglieria era tenuto in gran conto il D'Antoni, ma in tutto ciò che riguarda la profession della guerra. E di fatti ne' casi più gravi e difficili, concernenti le leggi o la disciplina, soleva egli essere compreso fra' deputati a consultare, o fra' giudici a dar sentenza.

Ma per la morte del conte Birago di Borgaro, il qual era succeduto al De'-Vincenti, essendo vacata la carica di capo del corpo reale d' artiglieria, fu conferita al D'Antoni il dì 7 di gennajo del 1783. Ed essendo pure vacante la dignità di gran mastro d' artiglieria, fu aggiunta due giorni dopo al novello capo la podestà di supplirne le veci. Cosicchè, ritenendo egli tuttavia la direzione generale delle scuole teoriche e pratiche, venne a riunire in se solo l' intiera e suprema ispezione di quanto all' artiglieria appartiensi. Veggiamo in qual maniera ei si valse di tale e tanta autorità.

Fin dal principio ch' ei ne fu rivestito, soppressi gli

artiglieri creati pochi anni prima in ogni battaglione, si adottò un nuovo sistema, nel quale ebber luogo gli artiglieri ausiliarii e provinciali; ed all' istruzione di costoro, siccome anche degli altri, si fissarono i migliori metodi per le scuole pratiche divise come conviensi in varii gradi. Nuove regole si stabilirono pure per la fabbricazione della polvere, e per l' affinamento del nitro, e si cercarono i mezzi * di favorire e promuovere la produzione artificiale del nitro medesimo, affine di liberare un giorno, se fia possibile, gli abitanti delle case dalle incomode visite de' raccoglitori di quel sale. E siccome la giusta proporzione de' metalli da formare i cannoni, già da gran tempo definita, veniva tuttora alterata nelle operazioni della fondita per certe chimiche cagioni, cui non si era troppo badato, esaminata maturamente la cosa, si procacciò novella perfezione, e più squisita esattezza alla pratica de' fonditori. Ne' quali argomenti del nitro e delle fondite molto giovarono le cognizioni del conte Saluzzo chiamato a consiglio con esempio nobilissimo, sebbene in que' tempi menando vita privata non appartenesse al corpo degli artiglieri.

Regio viglietto al D'Antoni del 15 dicemb. 1783.

Regio viglietto al D'Antoni del 29 apr. 1783.

---

* Dall' intendente generale d' artiglieria Pietro Antonio Cauova si pubblicò un' istruzione col titolo seguente: *Directions pratiques pour servir à la récolte et à la production artificielle du salpêtre, avec la maniere de l'extraire des terres et autres matieres, et de le réduire par l'évaporation en salpêtre brut, dit communément* de premiere cuite. Turin, le premier du 1785, Imprim. roy., fol., pag. 14.

Il funesto accidente che mostrò la necessità di questi ultimi miglioramenti nell' arte del gitto, fu pure occasione di un bel tratto di militar disciplina, che qui non vuol essere trasandato. Nell' esercizio di scuola pratica scoppiato era il *Tigre*, cannone gittato pochi anni prima, e ferito aveva ed ucciso alcuni di quelli che lo servivano. Fu chiesto al D'Antoni, se con gli altri cannoni che trovavansi in batteria, gittati a un di presso nel tempo medesimo, prima ch' ei fosse al governo dell' arsenale, si doveano tuttavia continuar gli spari. Certo che sì, ei rispose con laconica severità di comando, e fu, come esser dovea, senza difficoltà obbedito, dandone l'esempio gli uffiziali per far cuore a' giovani artiglieri, che in sulle prime dalla novità del caso rimasti erano alquanto conturbati. Assicurata così la necessaria prontezza della obbedienza, e fatta prova della fermezza imperturbabile de' suoi, volle egli stesso l' indomani appicciare il fuoco a tutti i cannoni della batteria in numero di dieci, uno appunto de' quali, il *Cerbero*, non potè poi resistere alle novelle prove, che tosto se ne intrapresero con saggio consiglio e con esquisita perizia *.

---

* 10 ottobre 1785. *Relazione degli scrutinii fatti dagli uffiziali del corpo reale d' artiglieria intorno i rottami de' cannoni da libbre sedici*, Tigre e Cerbero, *scoppiati nella state del* 1785, MS.

Relazione delle operazioni, cui gli uffiziali del corpo reale sono devenuti in seguito al regio viglietto, e regolamento annesso del 15 *ottobre* 1785, *relativo alle fondite e getti delle artiglierie.* MS.

Nell'esame che quindi si fece delle occulte cagioni, per le quali aveano potuto succedere somiglianti casi, si riconobbe, come in altre congiunture, quanto abbia bisogno l'artiglieria della scienza chimica, più non le bastando alcune notizie superficiali e volgari, ma tutta quasi esigendosi la dottrina di un chimico eccellente. Per la qual cosa è degno di somma lode il D'Antoni, che ben comprendendo tal verità, quantunque non fosse chimico di professione, introdusse nell'arsenale l'insegnamento regolare di quella scienza, al quale fu destinato un nostro chiarissimo collega, il cavalier Napione. In tre gradi si divise lo studio: comprende il primo le analisi de' metalli, e le preparazioni delle fondite; il secondo la docimastica; e il terzo quelle ulteriori e più estese cognizioni di chimica, che alcuni fra gli uffiziali desiderassero di acquistare.

Un'altra scuola ben diversa da questa onora egualmente, e forse più, il genio benefico del D'Antoni. Per difetto di popolare istruzione, che non si può deplorare abbastanza, molti soldati, non avendo prima imparato a leggere, scrivere, e conteggiare, rimangono incapaci di que' gradi, a' quali altronde le loro buone qualità li farebbero pervenire. E maggiore essendo fra gli artiglieri il bisogno di soldati e bassi uffiziali più che mediocremente istruiti in molte parti, per cui sono indispensabili que' primi elementi, procurò il D'Antoni di supplire alla generale mancanza, instituendo per questo fine una scuola nel suo reggimento, egli che avea per esperienza

Manegg. delle macch. p. 90, e *prenozioni* n. 3, e seg.

veduto nelle scuole pratiche quanto siano capaci d'istruzione uomini anche rozzi, ed anche dopo avere trapassati i confini dell'adolescenza. Ma questa istituzione, già per se lodevolissima, più lodevole ancora diviene pel modo, col quale provvide allo stipendio de' maestri, assegnando loro una porzione de' dritti, che da' vivandieri si pagano, spettanti prima al capo del reggimento.

Nè questa generosità era per lui cosa nuova, che sempre guardar soleva con certo nobile sprezzo gl' interessi della propria fortuna. Alloraquando fu provveduto d'una commenda de' santi Maurizio e Lazzaro, che accadde al primo d'ottobre l'anno 1779, dovendo, com'è l'usanza, giurare di amministrarla da buon padre di famiglia, non ebbe più pace, vedendosi obbligato ad una sorta di cure, cui non erasi mai assuefatto; nè volle più per niun conto ritener que' poderi, ma rinunziandoli all'ordine, e traendo da questo il solo fitto che allora esigevasi, perdè volontieri la sicurezza di aumentarne notabilmente la rendita. E dovea per altro rincrescergli siffatto sacrifizio, poichè l'intero frutto della commenda, siccome della precedente pensione, era da lui destinato a passare per mani segrete in sollievo di povere famiglie, non avendo altro limite la sua carità, fuorchè il riguardo di non fomentare l'infingardaggine e 'l vizio. I soldati, e gli altri da lui dipendenti lo trovarono sempre come padre amorevole disposto a sollevarli e con mano liberale, e con prudente consiglio, e con ogni sorta di favore, che al buon ordine, alla severa disciplina, alla

esatta giustizia non fosse contrario, usando egli sempre antiporre la pubblica alla privata carità.

Questa bella virtù, sopra ogn'altra esaltata dalla verace religione, ben mostra qual fosse lo spirito che animava il D'Antoni nell' adempire minutamente i doveri e le pratiche di pietà, lungi ognora tenendosi da qualunque ostentazione, cosicchè pochissimi seppero che in ciò impiegava ogni giorno un tempo assai notabile, che è pur la cosa la più preziosa che si abbiano gli uomini d'affari e di scienze. Ma la somma e straordinaria vigilanza, il regolatissimo tenor di vita, l'ordine e'l metodo scrupolosamente osservato in ogni cosa, la privazione assoluta de' soliti giornalieri trattenimenti, gli fecero trovar tempo a tanti studi, a tante occupazioni. Perciocchè, oltre a quanto siam finora venuti divisando, egli dovea bene spesso trovarsi a consulta e dar pareri, come quando trattavasi non solo d'artiglieria e di fortificazioni, o di edifizi militari, ma di porti, di strade, di canali, d'argini, di misura e distribuzione d'acque, di nuovi provvedimenti per gl'incendi, e a dir tutto in breve, d'ogni cosa, che pur son tante, nella quale il governo abbisognasse di scienza fisica e matematica. L'abitudine della fatica, e il frammezzare continuo, che facea per dovere, degli esercizi del corpo coll'applicazione dello spirito, e la costituzione robusta, che avea sortita dalla natura, gli diedero forza a durar lungamente in sì gravi lavori. Ma tuttavia, da questi aggravato, anzichè dall'età, non terminati ancora gli anni settanta e tre, più non ebbe

vigor di resistere a breve malattia, che a noi lo tolse il giorno settimo di dicembre del mille settecento ottantasei. La morte fu pari alla vita; tranquilla, intrepida, e religiosa. Ultimo atto del viver suo, toltine quelli di cristiana pietà, fu il lacerare le polizze segrete de' suoi debitori: ultime parole il protestare, che ne' comandi da lui esercitati non sentivasi reo d' ingiustizia veruna. Triste, ma bello spettacolo era il vedere affollati d' attorno al letto, e le vicine camere empiendo gli artiglieri d' ogni ordine piangere amaramente il maestro, il condottiero, il padre. Nè furono passeggiere le lagrime: vollero gli uffiziali serbarne la rimembranza con un busto che collocarono nelle loro scuole. E il Re, che tanto aveva apprezzato il D'Antoni, volle pur dare qualche pubblica testimonianza di affetto e di stima verso l' illustre defunto. Rimanevano superstiti due sorelle, Antonia Maria, ed Elisabetta, le quali viveansi strettamente in Villafranca col tenue patrimonio famigliare che dal fratello lor si lasciava godere, e con quegli altri soccorsi che dallo stesso traevano. Mancando questi, e scarsissima essendo l' eredità che lor toccava, accorse a sollevarle il sovrano, assegnando loro una pensione con onorevolissimo dispaccio dato a' 16 di dicembre, cioè pochi giorni dopo la morte del D'Antoni: ed ivi fra le altre cose si legge, che se questi fosse vissuto, avea il Re destinato d' illustrarlo con nuove e più splendide dignità:

Patere honoris scirent ut cuncti viam,
Nec generi tribui, sed virtuti gloriam.

Phædr.

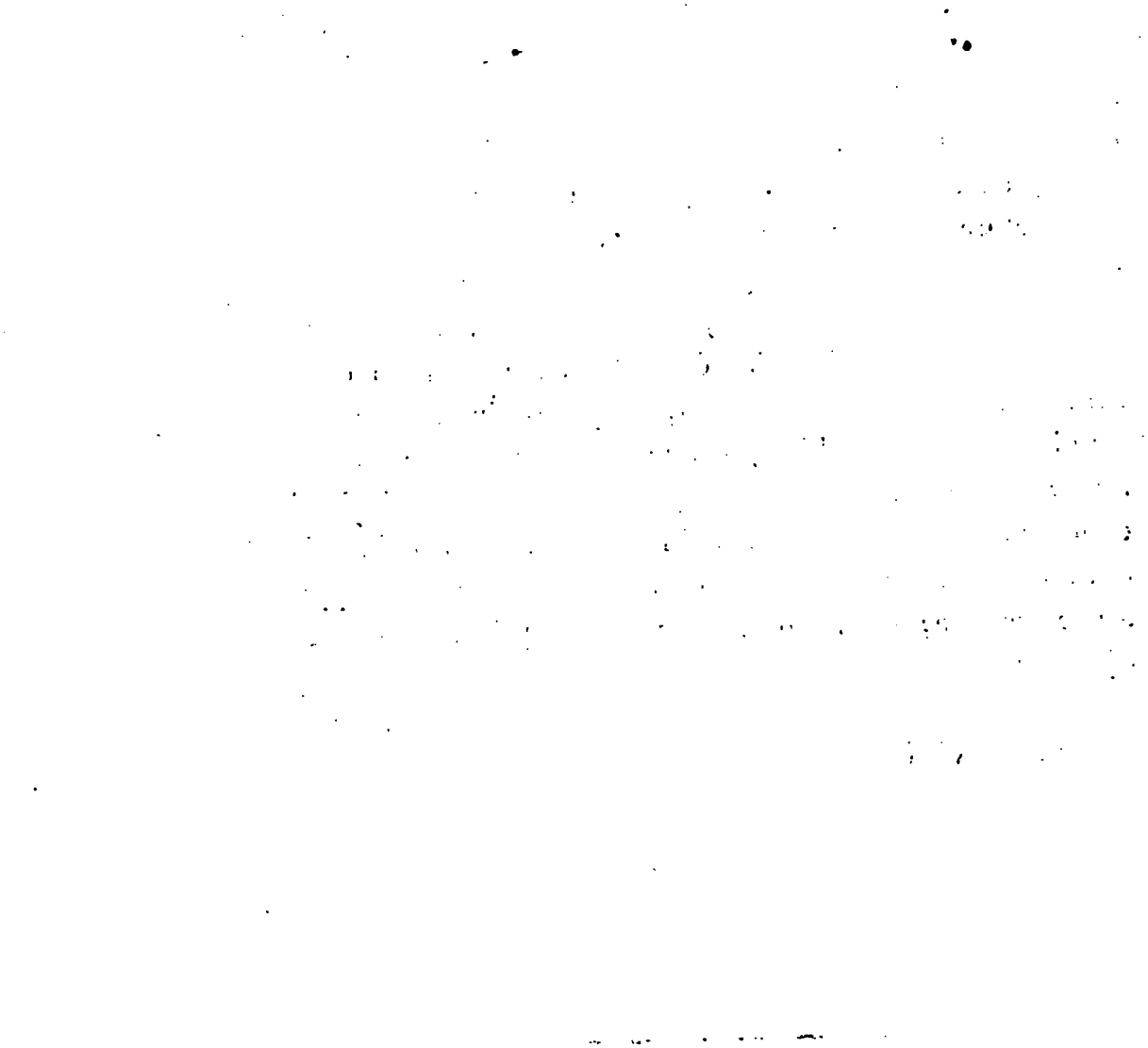
La parte più preziosa di quella eredità, cioè i libri e i manoscritti, pervennero per voler del defunto allo intendente generale d'artiglieria Pietro Antonio Canova, che avea seco lui contratta amicizia sin da quando viveva un ministro, del quale il Canova era allievo nella scienza del governo e della pubblica amministrazione; e pel quale il D'Antoni professò costantemente veneraziqne e riconoscenza somma. Ed io col Canova famigliarmente convivendo, e col D'Antoni sovente conversando, ebbi ad osservare in ambidue le stesse virtù, che nel ministro splendeano continuamente a' miei occhi, anche nell'ultima sua vecchiaja, e fra l'ozio della vita privata; attività di operoso ingegno, e zelo vivissimo del comun bene. Nè so per qual mio fato, toccandomi di scriver la vita dell'uno, mi tocchi ad un tempo di deplorare la morte anche dell'altro, dico del Canova, che l'anno passato, essendo intendente generale delle gabelle, in fresca età fu rapito alle speranze di tutti i buoni. Se avessi prima potuto distendere questo mio lavoro, e a lui comunicarlo, sarebbe certo riuscito meno imperfetto; ma in ogni modo a lui si debbe la lode di aver insieme raccolte e presentate all'accademia le opportune notizie dell'estinto amico. Quanto agli scritti di questo, essi passarono dopo la morte del Canova in mani dell'augusto nostro sovrano. Il conte Bogino.

Ma per la morte de' più parziali amici, o pel trascorso de' tempi, non sarà mai meno viva e fiorente la memoria del D'Antoni. Alle pubbliche significazioni d'onore, che ottenne in patria, si aggiunga il desiderio che lasciò di

se in questa nostra accademia. Ogni volta che trattossi di stabilire come accademia reale delle scienze l'antica società, egli fu sempre annoverato tra coloro che procacciar le doveano maggior lustro e decoro: e quando vennero esauditi i voti de' dotti nel 1783, egli fu collocato il primo fra' nuovi accademici residenti in Torino: ma pur troppo anch' egli fu il primo ad eccitare nei colleghi un giusto cordoglio: che sebbene più non potessero i suoi studi impiegarsi in pro dell' accademia, troppo gran perdita fu quella del solo suo nome, e della sua presenza, e dell'amor che nudriva per le cose accademiche, ben da lui dimostrato in quelle prime adunanze, ove, trattandosi di dare incamminamento alla novella istituzione, non mancò d' intervenire più volte, quantunque distolto da tante gravissime occupazioni; e procacciò all' accademia un chiarissimo corrispondente, il signor Leonardo Salimbeni. Per queste considerazioni, e per aver lasciato all' accademia stessa ben cinque * dei suoi più chiari discepoli, aggiungersi doveva all' universale rincrescimento della patria particolarmente il

* Il cavaliere Daviet di Foncenex, il conte Carlo Luigi Morozzo, il cavaliere Antonio Lovera, il cavaliere Debutet, il cavaliere Carlo Antonio Napione. Non è nostro istituto di qui rammentare tanti altri distinti allievi, de' quali or si pregia il corpo dell'artiglieria, e quello degl' ingegneri. Bensì diremo, che la marina essa pure venne tra noi coltivata e promossa dai discepoli del D'Antoni, a' quali ne fu affidato il comando colla direzione di quelle scuole, cioè primieramente dal Foncenex, e quindi dal cavalier Ricca di Castelvecchio.

nostro, e dovea per opera nostra, secondo l'usato stile di molte accademie, tramandarsi a' posteri distinta ricordanza della gloriosa sua vita. A compimento della quale noteremo, ch' egli fu di statura poco più che mediocre, di corporatura nerboruta ed asciutta, di carnagione, qual si conviene ad uom di guerra, abbronzata; ebbe nere le ciglia, e grosse, e folte; gli occhi vivaci, l' aspetto intero conforme alla vita di dotto ad un tempo e di militare; fu sobrio nel vitto, e parco in ogni cosa, lungi però dal meschino; ma parlatore copioso anzi che no, facile e chiaro espositore de' proprii e degli altrui concetti, narratore fecondo di fatti illustri, e di bei detti, e di arguti motti; nè lodatore troppo cortese, nè troppo aspro censore; severo di massime, ma più di costumi; di umor gioviale, e di maniere libero; uomo in somma, che alle moderne dottrine accoppiar seppe mirabilmente le antiche virtù.



CATALOGO

DE' LIBRI ELEMENTARI

PER LE SCUOLE D'ARTIGLIERIA E DI FORTIFICAZIONE DI TORINO,

CON ALCUNE ANNOTAZIONI E GIUNTE ALLA VITA DEL D'ANTONI.

Nuove istituzioni di aritmetica pratica, composte da Pietro DI MARTINO, professore di astronomia nella università di Napoli. Torino, 1762, stamp. reale, 8.°

Degli elementi della geometria piana, composti da Euclide Megarese, tradotti in Italiano, ed illustrati da D. Pietro DI MARTINO, libri VI; seconda edizione, riveduta ad uso della scuola militare. Torino, 1785, Briolo, 8.°, fig.

Della geometria pratica. Torino, stamp. reale, 8.°, fig.

L' autore è il TIGNOLA, del quale si troverà qui dopo registrata altr' opera migliore. E in proposito del medesimo, inseriremo a questo luogo una nota promessa qui sopra a pag. 289, dove abbiamo parlato di lui e del Somis.

In un libro, divenuto ora assai raro, intitolato: *Prose, e poesie dell' abate Girolamo Tagliazucchi, professore d' eloquenza nella regia università di Torino, consacrate all' altezza reale di Vittorio Amedeo duca di Savoja*: Torino, 1735, Gianfrancesco Mairesse, 8.°: si trova inserita con altra numerazione di pagine una stampa dell' anno precedente, presso *Pier Joseffo Zappata*, con questo titolo: *Altra accademia intorno l' utilità del tradurre e dell' imitare.* Ivi alla pag. 7 si legge: *darà cominciamento il signore Ignazio Somis, col recitarvi un' orazione d' Isocrate da esso volgarizzata*, etc., dopo la quale, alla pag. 22, parlando il professore, e citandone un tratto in greco, aggiunge: *cioè, come ha voltato il nostro valente traduttore*, ec. E alla pag. 46: *ora reciteravvi un' oda d' Orazio da esso posta in versetti italiani, il signor Gasparo*

Tignola: dopo questa, ragionando il Tagliazucchi alla pag. 53, ne reca alcuni versi *portati*, dic' egli, *con molta grazia nella nostra lingua dall' ingegnoso traduttore.* E finalmente alla pag. 61: *reciterà il signor Gasparo Tignola un sonetto a imitazione de' sonetti burleschi del Tassoni. Il signor Ignazio Somis reciterà un capitolo, imitando la maniera del Berni, e dei seguaci di lui.*

Del Somis e del Tignola abbiamo pure altre poesie nelle raccolte di que' tempi. Ma del primo, che poi fu noto e come letterato, e come medico, e venne a morte nel 1793, ha scritto nobilmente l' elogio il chiarissimo Vernazza (*Biblioteca dell' anno MDCCXCIII*, IV 68). Aggiungeremo soltanto, che dagli eredi furono presentati all' accademia delle scienze i registri delle sue osservazioni barometriche e termometriche, i quali cominciano al primo di gennajo del 1753, e giungono al 22 di giugno del 1792. Ed appunto di quelle osservazioni barometriche si era valuto il D'Antoni (*istit. fis. mec.* §. 424) per determinare la massima, mezzana, e minima pressione dell' atmosfera in Torino.

Trigonometria. Non è venuta alla luce. È citata negli *elementi dell' algebra* §. 216.

Della geometria solida, e delle sezioni coniche. Torino, 1778, st. reale, 8.°, fig.

Elementi dell' algebra. Torino, 1778, st. reale, 8.°, fig.

Principj di matematica sublime. Torino, 1779, st. reale, 8.°, fig.

Istituzioni fisico-meccaniche, per le regie scuole d' artiglieria e di fortificazione, dedicate a Sua Sacra Reale Maestà da Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, direttore generale delle medesime. Torino, st. reale, tomo I, 1773; II, 1774; 8.°, fig.

Erano già scritte nel 1765, vedendosi spesso citate nell' *esame della polvere*, stampato in quell' anno.

In queste *istituzioni* si trovano registrate (§. 564-567) le sperienze fatte nelle scuole d' artiglieria l' anno 1760, per conoscere l' effetto massimo delle macchine nelle varie proporzioni di potenza, resistenza, e velocità; così pure (§. 570-574, 584, 585) le sperienze fatte dal D'Antoni col Mattei

alla real fucina di Valdocca per determinare l' effetto massimo delle ruote a palette, ed a secchie.

Fu quest' opera tradotta in Franzese nel 1776, e stampata col seguente titolo: *Institutions physico-mécaniques, à l'usage des écoles royales d'artillerie et du génie de Turin, traduites de l'italien de M. D'Antoni, par M.***, chevalier de saint-Louis, et major chef de brigade du corps royal de l'artillerie.* Strasbourg, 1777, Baver et Treuttel, 8.°, fig., 2 vol.

Sappiamo, che il traduttore fu il cavaliere Cusset de Mont Rozard, e di fatti con questo secondo nome si vede sottoscritto alla cessione del privilegio.

Nel *discours préliminaire* parlando di queste istituzioni egli dice: *je les traduisais pour moi, autant pour connoitre le fond de l'ouvrage, que pour m'exercer dans une langue dans laquelle on s'appercevra facilement que je débute; j'étais même assez avancé lorsqu'un de nos chefs .... marqua de l'empressement pour la traduction de cet ouvrage. Je lui communiquai mon essai; il voulut bien m'honorer de son suffrage .... Je dois beaucoup aux lumieres de ce chef et à ses conseils; je dois aussi à l'ancien professeur de Bapaume .... Ces* institutions *correspondent parfaitement au plan d'instruction qu'on a voulu établir dans nos écoles depuis la paix.*

Fra molti sbagli del traduttore noteremo il seguente. Nella tavola delle gravità specifiche (§. 384) si ha una divisione intitolata *Robe diverse*: comincia dall' allume, e contiene l' avorio, la polvere da fuoco ec. Il Franzese (tom. II, pag. 7) traduce il titolo *Robs*, e lo spiega in nota *sucs de fruits.*

Queste *istituzioni* furono tradotte in Tedesco con aggiunta di note da Giorgio Federico di Tempelhoff, che resosi poi celebre, principalmente per la operetta intitolata *il bombardiere prussiano*, fu colonnello di quella artiglieria, e membro dell' accademia delle scienze di Berlino. E questa traduzione fu il primo lavoro del Tempelhoff. Ei se ne valse nelle sue lezioni a' giovani allievi. L' anno della stampa registrato dal Denina nella *Prusse littéraire* è il 1768, ma non essendo probabile che la traduzione siasi fatta sul manoscritto non ancor pubblicato dal D'Antoni, si ha da credere che sia corso errore, e si debba legger piuttosto 1778.

Prima che si scrivessero le *istituzioni* del D'Antoni, la meccanica era insegnata nelle scuole d' artiglieria dal nostro La-Grange: ed oggi ancora (1804) nella libreria che fu già di quelle scuole, come presso alcuno di que' discepoli, esistono manoscritte le lezioni dettate e spiegate nel 1758

e nel 1759 da quel giovane professore, che poi divenne ben tosto il principe de' matematici di questa età.

Esame della polvere, dedicato a Sua Sacra Real Maestà da Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, direttore delle regie scuole teoriche di artiglieria e fortificazione. Torino, 1765, st. reale, 8.°, fig.

Si ha tradotto in Franzese dal conte di Flavigny, in Inglese dal Kellert e in Tedesco, si crede, dal Tempelhoff: il Denina però non ne parla nella *Prusse littéraire.*

Quando fu scritta la vita del D'Antoni non ci erano note le prime sperienze intorno alla polvere di un autore divenuto poi meritamente famosissimo, Beniamino Thomson conte di Rumford. Esse furon fatte in Inghilterra nel 1778, e pubblicate nelle *transazioni* di Londra pel 1781. Molti anni dopo, cioè nel 1792, e in Monaco di Baviera, il Rumford intraprese una serie d' altri sperimenti, che sotto la sua direzione furono continuati dal conte Spreti italiano, e da un altro uffiziale dell' Elettore. Il ragguaglio si trova nelle *transazioni* del 1797, e noi lo conosciamo per un bel transunto fattone nella *biblioteca Britannica* di Ginevra. Il compilatore Ginevrino osserva, che il fisico Americano non ha conosciuto l'opera del D'Antoni, e nota quanto sia util cosa il paragonare i lavori di quei dotti, che l' uno all' insaputa dell' altro han preso a trattare lo stesso argomento, e riferisce un lungo tratto del nostro, e lo cita in più luoghi, e ne fa degno elogio. Fra le altre cose egli accenna, che l' idea fondamentale delle grandiose sperienze eseguite dal Rumford era già stata esposta dal nostro autore, il quale anzi ne aveva già fatto uso per migliorare il *provetto* della polvere. Noi qui toccheremo di volo alcuni altri punti, in cui l' opera egregia del Rumford arricchisce bensì la moderna scienza di preziosissimi fatti, ma lungi dal nulla detrarre al merito del D'Antoni, lo fa spiccar maggiormente, mostrando com' egli, senza la guida delle più recenti dottrine, postosi tuttavia in sulla buona strada, verso la giusta meta si fosse a suo potere avviato.

Il Robins, come abbiam detto, avea conchiuso che la forza della polvere supera costantemente di mille volte la mezzana pressione dell' atmosfera, ossia, per dirlo altrimenti, è uguale al peso di mille atmosfere. Ma nella opera del D'Antoni quella forza comparisce variabile, e giunge fino a mille novecento. Il Rumford ne' primi suoi saggi trovolla di mille trecento all' incirca, ma negli ultimi scoprilla moltissimo superiore: nelle immediate

sperienze la vide di oltre a nove mila quattrocento; dallo spaccarsi del suo cannone la dedusse per lo meno di cinquantacinque mila; e da' suoi calcoli, fondati sulla legge sperimentando scoperta, argomentonne il massimo a più di centunmila atmosfere.

Il Robins attribuì la forza della polvere all' azione di un fluido aeriforme: il D'Antoni giudicò che i vapori vi avesser parte: il Rumford giunse a mostrare sì grande l' effetto del vapor acqueo nella polvere, che a parer suo un cannone non è altro che una macchina da vapori. L' acqua di cristallizzazione, che risiede nel nitro; l' acqua in istato igrometrico, o diciamo in forma di umidore, che sempre o poco o assai si attacca alla polvere; e l' acqua finalmente che nell' atto della combustione si forma, bastano non pure, ma son di troppo alla spiegazione de' fenomeni, e produr possono effetti di gran lunga superiori a quelli già tanto maravigliosi che dalla polvere son prodotti. E ai vapori dell' acqua notano i fisici Ginevrini, citando anche il Lombard traduttore del Robins, che aggiunger si debbono i vapori dell' acido nitrico. Di modo che in somma, nello stato attuale delle nostre cognizioni, il mirabile del fenomeno, il difficile del problema, non è più, dove crede il volgo, nella grandezza degli effetti, ma ben anzi nella loro tenuità. Vale a dire che rimane a spiegarsi, non già come sia sì grande la forza della polvere, ma come all' incontro non sia superiore d' assai. Pare che il Rumford ciò attribuisca in parte alla troppa abbondanza di acqua, ma certamente pure in gran parte lo attribuisce al non esser punto istantanea l' accensione della polvere, come già contro il Robins avea dimostrato il D'Antoni.

Del rimanente le sperienze e le teorie del Rumford lasciano ancora un ampio campo a' sottili ricercatori di novelle verità. Ma la bibliografia di una parte di scienza essendo sempre utilissimo studio per li coltivatori della medesima, noi crediamo di far cosa grata ad alcuni de' nostri leggitori, e a niuno spiacevole, col dar qui dopo un indice degli autori in qualche modo a noi noti, che finora si sono occupati intorno a questo curioso ed importante argomento di fisiche speculazioni.

Prima stimiamo di qui notare che ultimamente il colonnello Grobert pubblicò uno strumento da lui immaginato per misurare le velocità iniziali, il quale in sostanza è lo stesso brevemente descritto nella vita del D'Antoni (pag. 315), come risulta dalla seguente lettera inserita nella gazzetta di Parigi, che ha per titolo *Journal des débats*, del 12 nevoso anno 12, 3 gennajo 1804.

AU RÉDACTEUR.

Genève, 2 nivôse.

MONSIEUR,

L'appareil succinctement décrit dans votre feuille du 26 frimaire, et destiné à mesurer la vitesse initiale des balles, est l'une des inventions les plus ingénieuses de la mécanique; mais elle n'est pas nouvelle: la machine en question est décrite, en grand détail et avec figures, dans un ouvrage Italien de Papacino D'Antoni, directeur des écoles d'artillerie, publié à Turin en 1765, intitulé: Esame della polvere (*Examen de la poudre à canon*), *et qui renferme des recherches très-intéressantes pour l'artillerie. Il y a plus de quinze ans que cette machine est au nombre des mes appareils de physique, et qu'on la voit fonctionner dans mes cours. Comme l'idée principale est très-simple, il est probable que le colonel Grobert se sera rencontré dans cette conception avec le professeur Italien; mais le droit de celui-ci à la priorité me paraît indubitable.*

Au demeurant, l'auteur de l'ouvrage cité ne se donne pas même pour être l'inventeur de la machine; il reconnaît qu'il en doit l'idée au célèbre mécanicien Mathey, attaché au feu roi de Sardaigne. Et je tiens d'un individu à qui D'Antoni l'avait raconté, que n'étant pas satisfait du jeu de l'appareil à pendule de Robins pour mesurer la vitesse des projectiles, il disait un jour à Mathey son ami: « vous devriez bien m'inventer quelque machine qui donnât » des résultats plus précis, et dont le calcul fût moins compliqué ». Après quelques instans de méditation: « J'ai votre affaire », dit Mathey; et la machine fut inventée.

La fréquence de ces bonnes fortunes est un don de la nature, et l'élément principal du génie des mécaniques.

Je suis etc.

M. A. Pictet, professeur de philosophie
et de physique expérimentale dans l'Académie de Genève.

Nel giornale del 6 di gennajo fu inserita la seguente lettera del Grobert, che accenna i cangiamenti da lui fatti alla macchina del Mattei.

AU RÉDACTEUR.

MONSIEUR,

L'impression du rapport du C. Prony, et celle des mémoires relatifs à une machine proposée pour mesurer la vitesse initiale des projectiles, ne peuvent pas être aussi promptes que les annonces des journaux. M. Pictet est donc excusable d'ignorer que son observation insérée dans votre feuille du 12 nivôse, a été présentée par l'auteur aux commissaires de l'institut qui l'ont communiquée à cette société. Le savant rapporteur a établi toutefois la différence qui existe entre la machine en question et celle de Mathey, qui en a fourni l'idée-mere. Il a fait observer que l'appareil nouveau était distingué non-seulement par la disposition de ses parties, mais aussi par une application beaucoup plus exacte et plus étendue. Ce qui justifie cette assertion, c'est qu'on peut, avec l'appareil nouveau, évaluer toutes les déviations du mobile par l'intersection de trois plans coordonnés; tirer avec des pièces de tout calibre montées sur toutes especes d'affut, et sous tous les angles, depuis zero jusqu'à la huitième partie du cercle.

J. Grobert.

Dell' uso dell' armi da fuoco, per le regie scuole teoriche d'artiglieria e fortificazione: del commendatore Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, maggiore generale di fanteria, ajutante generale dell' armata, e direttore generale delle suddette scuole di teorica e di pratica. Torino, 1780, stamp. reale, 8.°, fig.

Nell'*artiglieria pratica* stampata nel 1774 e 1775 trovasi già più volte citata la *teoria della resistenza dell' armi da fuoco.* Penso che questa sia la prima parte del presente libro, la quale diffatti è intitolata: *della resistenza dell' armi da fuoco.*

Anche di quest' opera si ha una traduzione Inglese del Kellert. Fu recata in Franzese dal marchese di saint-Auban tenente generale delle armate di Francia, e già ispettor generale di quell' artiglieria. Noi qui vogliamo riferire, più in disteso di quanto siasi fatto nella vita, il magnifico elogio, che l'illustre traduttore premette a questo libro.

La haute réputation, dont jouit en Europe M. le chevalier D'Antony, a engagé les gens de l'art à rechercher avec empressement les excellens ouvrages qu'il a composés, sur la fortification, sur l'artillerie, et sur la guerre en général.

Le roi de Sardaigne ayant apprécié le mérite de pareils écrits, et jugé combien pouvaient être utiles à son service les connaissances qu'y puiseraient les officiers du corps du génie et de l'artillerie, a ordonné qu'ils fussent successivement imprimés à son imprimerie royale de Turin.

Les ingénieurs et les artilleurs de différentes nations ayant desiré retirer de la lecture et de l'étude de ces divers ouvrages, les connaissances essentiellement nécessaires à leurs fonctions respectives, les ont traduits en plusieurs langues. Ceux qui composent le cours philosophique militaire des écoles royales d'artillerie et de génie de Turin, consistent en six volumes in 8.°, *ayant pour titre* Architettura militare: *en deux volumes intitulés* Instituzioni fisico-meccaniche: *en un volume intitulé* Esame della polvere: *en un volume intitulé* Uso delle armi da fuoco, *avec planches et figures.*

» *Tous ces ouvrages sont nécessairement précédés des traités convenables d'arithmétique, d'algébre et de géométrie, dont on ne fait ici aucune mention.* L'artiglieria pratica, *ainsi que les* instituzioni fisico-meccaniche, *ont été traduits en langue Française, avec approbation et privilége du Roi, de même que l'*esame della polvere».

L'uso dell'armi a fuoco, *dont nous donnons la traduction française, est une application facile à la pratique (quoique savamment démontrée), des principes et des maximes exposées dans les précédens écrits de l'auteur Italien; maximes d'autant plus sures que la théorie est à chaque pas confirmée par l'expérience.*

Nous croyons pouvoir avancer, sans crainte d'être contredits par les plus habiles gens de l'art, que l'étude de l'ensemble des ouvrages de M. D'Antony procurera à MM. du corps d'artillerie et à ceux du génie la connaissance de plusieurs faits relatifs à leurs fonctions; faits, qui jusqu'ici n'avaient pas été aussi solidement démontrés, ni aussi clairement expliqués.

On sera sans doute étonné du nombre et de la variété des différentes expériences, qui ont été faites en grand sur chacun des objets, de la rigueur, de la précision et de l'exactitude qu'on a employées, afin de pouvoir asseoir sur leurs résultats des jugemens positifs, irrévocables et sans retour. On ne sera pas moins étonné des sommes immenses qu'il en a dû coûter pour faire en grand ces diverses épreuves. C'est ainsi cependant que les vérités se découvrent, que les arts et les sciences parviennent à un plus haut degré de perfection.

M. D'Antony, en homme de l'art, ne fixe à la poudre, par tous les procédés qu'il a employés, aucun effet géométriquement constant et régulier, mais des approximations assez constantes pour en déduire des à-peu-près qui ne peuvent égarer dans la pratique.

C'est au gens du métier, aux physiciens, aux géomètres impartiaux et sans préventions, à prononcer sur le mérite des ouvrages de M. D'Antony; nous présumons que leur jugement s'accordera avec celui que nous en avons porté, d'après l'étude la plus suivie dont nous puissions être capables.

Trattato de' fuochi da guerra. MS. con 24 tavole: di Giovan Giuseppe Francesco BLAVETTI, cavaliere di S. Maurizio, e maggior generale, che fu capitano de' bombardieri, maestro nelle scuole teoriche, e direttore della scuola pratica. Quest'opera serviva in particolare all'ammaestramento de' bombardieri.

Del Blavetti, morto ultimamente, piacemi di riferire un tratto di eroico valore, per cui fu veduto sagrificare al dover del soldato il più legittimo affetto; e farollo colle parole adoperate dal sovrano gran maestro dell'ordine di S. Maurizio nel conferirgli una pensione, l'anno 1785. *Quid autem gesseris testari potest . . . . expeditio Astensis, quo tempore frater tuus jamjam animam agens te retinere lateri suo adherentem haud potuit, quin ad rem quantumvis periculosæ plenam aleæ gerendam festinares.*

Il maneggiamento delle macchine d'artiglieria: del commendatore Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ maggiore generale di fanteria, ajutante generale dell'armata, e direttore generale delle regie scuole teoriche e pratiche d'artiglieria e fortificazione. Torino, 1782, st. reale, 8.°

Dell'artiglieria pratica, per le regie scuole teoriche d'artiglieria e fortificazione, libro primo, dedicato a S. S. R. M. da Gasparo TIGNOLA capitano e maestro in esse regie scuole: o sia incumbenze degli artiglieri negli arsenali e nelle fortezze in tempo di pace. Torino, 1774, st. reale, 8.°, fig.

Libro secondo, dedicato a S. S. R. M. dal cavaliere Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, direttore generale delle medesime. (scuole). Torino, 1775, st. reale, 8.°, fig.: coll'aggiunta del seguente titolo particolare: *Incumbenze degli artiglieri in tempo di guerra.*

Tradotto in Franzese dal suddetto Cusset de Mont-Rozard, con aggiunta di note, intorno alle quali uno de' suoi più famosi paesani ebbe a scrivere

come segue. *M. de Mont-Rozard eût mérité les plus grands éloges, s'il n'avait pas ajouté du sien à la traduction, et qu'il eût suivi l'exemple du comte de Flavigny qui a traduit l'*Esame della polvere. Ed altrove. *Toutes les lettres que je reçois de nos garnisons d'artillerie, et des militaires instruits sur notre métier, disent que M. de Mont-Rozard a gâté tout le mérite de la traduction, en y ajoutant des notes particulieres.*

Ecco il titolo della traduzione. *Du service de l'artillerie à la guerre, par M. le chevalier D'Antoni, brigadier d'infanterie, adjudant général de S. M. le roi de Sardaigne, et directeur général des écoles d'artillerie et du génie de Turin. Traduit de l'Italien, avec des additions et des notes, par M. de Mont-Rozard, chevalier de saint-Louis, et lieutenant-colonel du corps royal de l'artillerie.* Paris, 1780, Jombert, 8.°, fig.

Vocabolario formato d' ordine di Sua Maestà per servire di norma alla costruzione degl' inventarii, ed anco d' ammaestramento a' nuovi ufficiali. MS.

Il re Vittorio Amedeo il grande cercò in più maniere di propagare ne' suoi stati il buon uso della Italiana favella. E tra gli altri provvedimenti, fece compilare questo vocabolario per evitare gli equivoci e gli sbagli, che appunto in materie di questa fatta nascono troppo facilmente dalla differenza tra il volgar dialetto e la lingua scritta. Ma il ben ideato lavoro non fu condotto con quella perizia ed accuratezza che si sarebbe adoperata dopo la fondazione delle scuole. Se ne fossero stati autori in tempi alquanto più recenti il D'Antoni e il Tignola, si avrebbe non solo per la professione dell' artigliere, ma eziandio per molte arti meccaniche ad essa affini, un' opera tecnica che manca all' Italia, e che starebbe al paro del vocabolario delle arti del disegno composto dal Baldinucci.

Il nostro vocabolario d' artiglieria fu compilato nel 1730, ed approvato dal nuovo Sovrano con viglietto del 24 di marzo l'anno 1731. *Artigl. prat.* lib. I p. 245, II num. 84.

Dizionario istruttivo di tutte le robe appartenenti all' artiglieria. MS. Sul principio si legge, non essersi *fatto che per maggiore spiegazione del vocabolario già formato d' ordine di Sua Maestà.*

Citando questo manoscritto nella vita del D'Antoni, ho congetturato che l'ignoto autore fosse per avventura egli stesso l'inventore di certi cannoni che si caricavano dal calcio. La congettura è fondata sopra il modo nel quale ei ne parla così. Dopo aver descritto altri cannoni denominati *a braga*, che pur si caricavano pel calcio, passando a ragionare

de' *cannoni di nuova invenzione*, s'introduce a questo modo. « Si sono nel » secolo scorso più maniere inventate per tirar presto senza esser obbli- » gati a caricare per la bocca i cannoni, come si costuma, ma l'inven- » zione fu sempre dagl'inconvenienti e per molte cause rigettata. Oggidì » nel principio di questo secolo fu ritrovata la maniera *da un autore a molti* » *noto*, quale per gli esperimenti fatti nell'assedio di questa cittadella non » può abbastanza esser lodata ». Ho trovato poi che questi stessi cannoni furono pure lodatissimi da un gran maestro di guerra, il visconte di Puerto, più noto sotto il nome di marchese di Santa Cruz, che in Torino appunto, dove risiedeva ambasciadore pel re cattolico, scrisse e stampò le sue famose *riflessioni militari*. Ei ne fa cenno in due luoghi. Nella parte II, tomo V, libro XI (*en Turin por Juan Francisco Mairesse, ano de* 1725) capo XIV, pag. 144. *Si las piezas son de las de nueva invencion, que se cargan por la culata, no bastaria duplicar la cantitad de cargas; porque disparan con mucho mas que doble celeritad que los canones ordinarios.* E nella parte III, tomo IX, libro XVII, (*en Turin por Alexandro Vimercato, ano de* 1727) p. 138. *Sobra todo se guarnecen de mucha artilleria, o guardafosos, los flancos laterales à la brecha, para tirar a cartucho sobre los enemigos que vengan al assalto, en cuya operacion se hallaron excellentes en la ultima defensa de la ciudadela de Turin las piezas que se cargan por la culata, y que, en el mesmo tiempo que las ordinarias, disparan infinitamente mas tiros.*

Istruzioni per l'ammaestramento degli artiglieri nell'uso delle diverse lor macchine. MS. Furono distese nel 1770, e trovansi citate ne' due libri dell'*artiglieria pratica*.

Dell'architettura militare, per le regie scuole teoriche d'artiglieria e fortificazione, libro primo, in cui si tratta della fortificazione regolare, dedicato a S. S. R. M. dal cavaliere Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, brigadiere di fanteria, ajutante generale dell'armata, e direttore generale delle suddette scuole di teorica e pratica. Torino, 1778, stamp. reale, 8.°, fig.

Libro secondo, in cui si tratta dell'attacco e della difesa delle piazze regolari, dedicato a S. S. R. M. dal cavaliere Ignazio Andrea BOZZOLINO, tenente colonnello nel corpo reale d'artiglieria col grado di colonnello di fanteria, e direttore particolare di esse scuole. Torino, 1779, st. reale, 8.°, fig.

Libro terzo, in cui si contengono le regole della fortificazione difensiva, e

delle mine per le piazze di guerra; dedicato a Sua Sacra Reale Maestà da Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, direttore delle medesime (scuole). Torino, 1759, st. reale, 8.°, fig.

Pubblicato in Franzese sedici anni dopo con altro titolo, senz'avvertire che fosse una semplice traduzione, e senza il nome dell'autore, epperciò con vero plagio, sebbene in una prefazione *de l'éditeur*, dicendosi al pubblico; *qu'il trouvera quelques idées neuves dans le volume qu'on lui présente*, si aggiunga: *ces idées appartiennent, pour la plus grande partie, à MM. D'Antoni, Rhana, et Bozzolino. Voyez le troisième volume de l'architecture militaire de M. D'Antoni, imprimé à Turin en* 1769, e doveva dire 1759. Il titolo di questa edizione è il seguente. *Principes fondamentaux de la construction des places, avec des réflexions propres à démontrer les perfections et les imperfections de celles qui sont construites; un nouveau systeme de fortification sur toute espece de ligne, et une nouvelle théorie des mines. Londres, et se trouve à Paris, chez Ruault, Jombert, L'Esprit, etc.* 1775, 8.°, fig. Un'antiporta o primo frontispizio ha il titolo di *Principes fondamentaux de fortifications.* Dietro a questa, e così a rimpetto del vero frontispizio si legge: *on trouve chez les mêmes libraires l'Examen de la poudre.* A questa edizione il traduttore non ha aggiunto che due note ai §§. 39 e 103 per accennare senza spiegarle due invenzioni di M. de Beril capitano di dragoni.

Libro quarto, in cui si tratta della fortificazione irregolare; del commendatore Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, brigadiere di fanteria, ajutante generale dell'armata, e direttore generale delle suddette scuole di teorica e pratica. Torino, 1780, st. reale, 8., fig.

Libro quinto, in cui si contengono le regole fisico-meccaniche, che alla soda ed insieme economica costruzione delle fortificazioni conducono: del commendatore Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, maggiore generale di fanteria, etc. Torino, 1781, st. reale, 8.°, fig.

Libro sesto, in cui si tratta de' modi di attaccare e difendere qualsivoglia recinto presidiato, e si danno le regole per ideare le fortificazioni campali, assalirle e difenderle; del commendatore Alessandro Vittorio PAPACINO D'ANTONJ, maggiore generale, etc. Torino, 1782, st. reale, 8.° fig.

Nell'avviso del S.-Auban alla traduzione dell'*uso dell'armi da fuoco* si legge: *on s'occupe de la traduction de l'*architecture militaire: *elle demandera beaucoup de tems.*

Elementi della tattica. Inediti. Citati nell'*uso dell'armi da fuoco*, §. 203.

Geometria, e forse Trigonometria.

Storia dell' origine, e delle forme diverse, che di tempo in tempo sono state date al corpo militare degli artiglieri di S. M. Mi è venuta alle mani in quest' anno 1804 per favore del nostro chiarissimo presidente Saluzzo. Prima erami noto solamente il titolo, e per memorie infedeli alquanto diverso, sicchè mi facea credere che fosse una vera e compita storia, e questo era un de' motivi per cui fu ritardata la stampa della *vita*, desiderando io di non pubblicarla senz' aver veduto il lavoro del D'Antoni. Esso è un discorso di pochi fogli posto avanti ad una collezione di documenti, che incominciano all' anno 1645, e giungono al 1786. L'autore non ha punto avuto in mira di fare un' opera letteraria o scientifica, nè di raccogliere tutto ciò che può servire alla storica illustrazione dell' artiglieria Piemontese; ma solo di lasciare al corpo degli artiglieri un registro, dove per ordine di tempo fossero notate, come espressamente lo addita il titolo, le variazioni succedute nella forma e costituzione del corpo medesimo, e ne' dritti e doveri degli uffiziali e de' soldati. Quindi non è meraviglia, se la maggior parte delle notizie da noi riferite, e tante altre che aggiunger si potevano, non si trovano accennate in quel registro, siccome aliene dall' unico scopo del benemerito raccoglitore. Ho citato talvolta nelle postille alcuni de' documenti compresi in questa raccolta, utili alla storia del reggimento, e delle scuole, e a quella eziandio dell' arte professata ed insegnata con tanto lustro da' nostri dotti militari.

Tattica elementare, in un volume. È probabilmente l' opera stessa citata qui sopra col titolo di *Elementi della tattica.*

Gran tattica, in due volumi.

Descrizione della battaglia di Torino nel 1706, in franzese.

Connaissances pour faire la guerre en Lombardie, avec des remarques politico-militaires sur la guerre de 1733.

Tratto di storia della guerra seguente, in franzese.

Qui dovrebbero aver luogo, se fossero venuti a nostra notizia, alcuni altri degl' inediti lavori, come ragguagli, pareri, esami, giudizi, che per cagione del suo officio ebbe a distendere il D'Antoni, in grandissimo numero, e spesso in materie per qualche modo appartenenti a scienze od arti.

ELENCO DI AUTORI

INTORNO ALLE PROPRIETA' DELLA POLVERE DA FUOCO.

Non è nostro intendimento di compilare una biblioteca d'artiglieria, o di balistica militare, ma solo d' indicare, come abbiamo promesso alla pagina 349, alcuni di quegli autori, che hanno sperimentato o scritto intorno alla natura della polvere, alla sua forza, ed alla iniziale velocità de' corpi da essa scagliati.

Quasi tutte le bibliografie delle scienze moderne, se sono compilate per ordine istorico, debbono incominciare da nomi italiani. E a noi pure così tocca di fare. Degli oltramontani più antichi, cioè de' due famosi monaci; l' Inglese Rogero Bacone, ed il Tedesco Schwartz, non facciamo parola, perchè appartengono alla storia della scoperta, più che alla teoria, od anche alla pratica dell' arte. Per la stessa ragione non parliamo nè di Cinesi, nè d' Arabi. I loro dritti alla gloria della prima scoperta, o dell' uso antichissimo della polvere, si trovano esposti dagli eruditi illustratori delle antichità letterarie e scientifiche di quelle nazioni.

La nova scientia di Nicolò TARTAGLIA, con una gionta al terzo libro. La dedica è del 1537.

Nell' esemplare che ho fra le mani, al fine del libro terzo, fol. 34, si legge: *In Venetia, appresso Camillo Castelli.* 1583. Poi con gli stessi caratteri, e colla stessa carta, ma con altra numerazione di fogli incomincia: *Il primo libro delli quesiti et inventioni diverse de Nicolo Tartaglia, sopra li tiri delle artiglierie, et altri suoi varii accidenti.* Il merito principale della opera, come a tutti è noto, appartiene alla balistica: ma relativo allo speciale argomento del nostro elenco è il *Libro terzo sopra del salnitrio, et delle varie compositioni della polvere delle arteglierie, et della proprietà, ouer particolar officio, che ha cadauno de' suoi tre materiali in tal compositione, et altre particolarità.* Dopo il fine dell' ottavo libro, al fol. 94, seguono senza numerazione di pagine tre altri *libri*, e due *ragionamenti*, e nell' ultimo foglio si legge *In Vinegia per Curtio Troiano de i Navò.* M. D. LXII.

De la Pirotecnia libri X, dove ampiamente si tratta non solo di ogni sorte et diversita di miniere, ma ancora quanto si ricerca intorno a la prattica di quelle cose di quel che si appartiene a l' arte de la fusione over gitto

de' metalli come d'ogni altra cosa simile a questa. Composti per il S. Vannoccio BIRINGVCCIO *Senneze. Con privilegio apostolico et de la Cesarea Maestà et del Illustriss. Senato Veneto. MDXL.*

Per Curtio Navò et fratelli, al segno del Lion.

Stampata in Venetia per Venturino Roffinello ad instantia di Curtio Nave et fratelli. Del M.CCCCC.XL.

In 4.°, fol. 168, con fig. in legno.

Questa, secondo lo Zeno, è la prima edizione. Il Fontanini annovera, come la terza, quella del nostro Comin da Trino, Venezia 1559, in 4.°

Il libro VI tratta *Del arte del gitto in universale et in particulare.* Il capitolo 3 *De le differentie de le artigliarie et lor misure.* Il 5 *De gli ordini et modi di far le forme de le artigliarie.* E continua a trattar di tali cose ne' capi seguenti.

Il libro X tratta *Delle materie artificiali disposte a fuochi et degli ordini che si tiene a fare quelli che il vulgo chiama lavorati per adoperare nelle offese et diffese delle guerre o per allegrezza nelle feste.* Il capitolo 1 *Del salnitro et del modo che nel farlo si procede.* 2 *De la polvare che s'adopra a tirar l'artigliarie.* 3 *De modi che s'usan in caricar l'artegliarie e iustamente trarle.* 4 *De le mine sotterranee* ec.

Della *magia naturale* del PORTA si ha un'edizione del Plantino, 1564, in 16; l'opera è divisa solamente in quattro libri, e non tratta della polvere: perciò riferisco il frontispizio di una edizione posteriore, assai più voluminosa.

Jo. Baptistæ Portæ Neapolitani, magiæ naturalis libri viginti. Ab ipso quidem authore ante biennium adaucti, nunc vero ab infinitis, quibus editio illa scatebat, mendis optime repurgati, in quibus scientiarum naturalium divitiæ et deliciæ demonstrantur. Francofurti, 1591, apud Andreæ Wecheli hæredes, 8.°

Pag. 460. *Liber duodecimus. Portentosas ignium exitialium machinationes molitur.*

Nell'opera intitolata: *Atti, e memorie inedite dell'accademia del Cimento, e notizie aneddote dei progressi delle scienze in Toscana, pubblicate dal dottor Giovanni Targioni Tozzetti*, si trova alla pag. 163 del tomo II, parte I, una *Nota d'esperienze fatte dal serenissimo GRAN DVCA di Toscana* (FERDINANDO II). Ivi al n. LXXVIII, pag. 178, si vedono registrate

alcune sperienze fatte con diverse dosi di polvere *per conoscere quanta fusse l' espansione del fuoco.* Ed alla pag. 192 in una *Nota di figure staccate e mancanti di spiegazione, ch' erano fralle scritture dell' accademia del Cimento, ma verisimilmente appartengono all' esperienze fisiche del sereniss. Granduca Ferdinando II,* si vede indicato a fig. 55 *uno strumento per osservare quanta sia l' espansione della polvere.*

Le prime sperienze dell' accension della polvere nel vuoto furono fatte da HVGHENS e PAPIN, e si trovano fralle altre loro sperienze fatte colla macchina pneumatica, inserite nelle *transazioni* di Londra 1675-76 n. 122 IV, e *collection académique, partie étrangère* VI. 153-155.

Nella storia dell' accademia delle scienze di Parigi per l'anno 1702 (pag. 9-14) il Fontenelle ha esposto le considerazioni di M. de LA HIRE *sur les effets du ressort de l'air dans la poudre à canon et dans le tonnerre.*

Eprouvette à poudre proposée par M. DV ME' officier d' artillerie. 1702. Machines approuvées par l' acad. des sc. de Paris, t. II, p. 29.

An experiment made at a meeting of the royal society, december 20, 1704. *Of firing gun-powder on a red hot iron in vacuo Boyliano. By Mr. Fr. HAVKSBEE.* Philosoph. Transact. vol. XXIV, for the years 1704 and 1705, num. 295 VI, pag. 1806.

An account of an experiment made december 26, 1704, *to try the quality of air produc'd from gun-powder fir'd in vacuo Boyliano. By Mr. Fr. Hauksbee.* Ibi VII. p. 1807-1809.

Questi due sperimenti sono riferiti per *extensum* dal Robins, capo I, proposizione I, ediz. di Grenoble, p. 137, 141.

Des effets de la poudre à canon, principalement dans les mines; par M. CHEVALIER. Ac. des sc. de Paris, 1707, mém. p 526-538, hist. p. 152-154.

Considerazioni sopra la proporzione del vigor delle polveri da fuoco, della forza delle medesime ne' pezzi d' artiglieria, e della resistenza di questi, pubblicate da Domenico DE' CORRADI D' AVSTRIA matematico del serenissimo signor duca di Modena, sovrintendente alle sue minere, e v. commissario generale dell' artiglieria, in occasione della pruova da lui fatta di alcuni

cannoni gettati di nuovo l'anno 1708 per servizio di S. M. Modena, 1708, Soliani, 8.° parvo, fig., pag. 188.

Chi volesse notizie di questo autore può averle nella *biblioteca Modenese* del Tiraboschi. Come colonnello d'artiglieria trovossi nella cittadella di Modena assediata da nostri nel 1742, e scrisse la relazione di quell'assedio: fatto prigione con tutto il presidio, fu condotto in Asti.

Petit Vulcain, contenant la science des mines, et la maniere de les distribuer dans les places de guerre, pour s'en servir avec utilité dans les occasions; la théorie et la pratique du jet des bombes, une nouvelle maniere de fortifier, avec une méthode de construire les modeles des places, le tout accompagné de figures et de quelques petits ouvrages curieux: par BOZZOLIN, capitaine dans l'artillerie de S. M. à Turin. MS. in 4.° gr. di pag. 553, già esistente nella libreria del fu conte Bogino, ed ora in quella di Prospero Balbo.

Andrea Bozzolino Piemontese, autor di quest'opera, avea da giovane servito in Francia, epperciò scriveva Franzese. Nel 1717 dedicò la presente raccolta delle sue opere a Carlo Emanuele allora principe ereditario del Piemonte. Per la parte che risguarda le mine, è citato questo autore dal D'Antoni nell'*architettura militare* a' paragrafi 265 e 279 del libro terzo, con questo magnifico elogio: *opera fra tutte quelle che mi è occorso vedere, la più istruttiva ed ampia nella scienza delle mine, a segno tale che le notizie sostanziali da altri posteriormente pubblicate come recenti già si trovano comprese in quel manoscritto.*

Dalla pag. 272 fino alla 285 del MS. si ha: *Journalier, ou détail contenant le nombre, l'effet, et le jour de l'exécution, des fougades, fourneaux et petards, des assiégés et assiégeans, pendant le siége de Turin.*

Dalla pag. 444 alla 480: *Nouvelle maniere de fortifier, où l'on voit la construction des pieces du pentagone, hexagone et eptagone, dont les côtés peuvent être appliqués à tout polygone irrégulier.*

Le minori operette, oltre quella citata nel titolo generale del manoscritto, cioè l'arte di costrurre i modelli delle fortezze, sono le seguenti.

Dalla pag. 526 sino alla 542: *Maniere de construire une figure de nouvelle invention, par laquelle on peut connoître très-facilement et mécaniquement l'heure du lever du soleil en toutes les saisons de l'année.*

E dalla pag. 543 sino alla 553: *Table pour reconnoître les dates, tant anciennes que présentes et à venir, depuis la nativité du Seigneur, jusqu'à l'infini, doublant toujours la même table corrigée.*

Ciò che abbiam detto di questo egregio autore nella vita del D'Antoni, pag. 304 e seg., mostra con quanto dritto sia qui registrato, particolarmente per la sua opera intorno all'arte del bombardiere, la quale non è già solo una elementare compilazione di cose già note, ma fra le altre dotte ricerche contiene alcune ingegnose considerazioni intorno alla natura della forza esercitata dalla polvere nello scagliare i corpi.

Nella storia dell'accademia delle scienze di Parigi per l'anno 1720 (pag. 112-114) il Fontenelle ha esposto il metodo adoperato per la prova delle polveri da M. de RESSONS, socio di quell'accademia, e tenente generale dell'artiglieria di Francia, (V. *hist. de l'ac.* 1716 p. 5), di cui già nel volume del 1716 si avea: *Méthode pour tirer les bombes avec succès*, (*mém.* pag. 79-86). E nella storia del 1719 (pag. 20. 21) il Fontenelle avea pur dato ragguaglio di una esperienza dello stesso autore sullo sparo d'una pistola contro il focone d'un fucile caricato a palla senza polvere. Nel volume del 1735 si trova l'elogio del Ressons, ed ivi si legge (pag. 107), ch'egli lasciò un'opera inedita sul nitro e sulla polvere.

Essai de l'application des forces centrales aux effets de la poudre à canon, d'où l'on déduira une théorie propre à perfectionner les différentes bouches à feu: par M. BIGOT de MOROGVES, officier d'artillerie dans la marine Paris, 1737, Jombert, 8.°, pag. 163, fig.

Se ne trova un estratto nella storia dell'accademia delle scienze di Parigi per l'anno 1735, pubblicata l'anno 1738 (pag. 98-106).

Per un altro lavoro, nel quale ebbe parte il Morogues, vedi qui dopo l'articolo del Du Hamel.

Nella storia della detta accademia per l'anno 1722 (pag. 124. 125), si parla di una nuova forma de' molini da polvere proposta da M. de MORALEC. V. *Machines approuvées par l'acad.* IV 41. 42.

New principles of gunnery, by Benjamin ROBINS. London 1742.

Tradotti in Tedesco, e commentati da Leonardo EVLERO, Berlino 1745.

Questa è la prima e principale opera del Robins. Dopo la sua morte fu di nuovo pubblicata dal Wilson coll'aggiunta di posteriori opuscoli dell'autore intorno allo stesso argomento; e questa raccolta si trova tradotta in Franzese col seguente titolo.

Traité de mathématiques de Monsieur Benjamin Robins, membre de la société royale de Londres et ingénieur général de la compagnie des Indes Orientales, contenant: ses nouveaux principes d'artillerie, suivis de plusieurs discours qui leur servent de supplément, et que M. Wilson, son éditeur, a insérés dans cet ouvrage. Traduit de l'anglais par M. Dupuy, fils, aide-professeur aux écoles royales d'artillerie, de Grenoble. Grenoble, 1771, Grabit, 8.°, fig., pag. 575.

Pag. 292-322. *Compte rendu d'un livre intitulé: Nouveaux principes d'artillerie, contenant la détermination de la force de la poudre à canon, et de la résistance que l'air oppose à des mouvemens ou rapides ou lents, autant que cette résistance influe sur la force de la poudre à canon; lu devant la société royale le 14 et le 21 avril 1743, et imprimé dans les transactions philosophiques, n.° 469.* Il titolo dell'originale nelle *Philosophical transactions vol. XLII, for the years 1742 and 1743, numb. 469* VII, pag. 437-456, è come segue. *An account of a book intituled: New principles of gunnery, containing the determination of the force of gunpowder and an investigation of the resisting power of the air to swift and slow motions; by B. R. F. R. S.; as far as the same relates to the force of gunpowder. Read april 14 and 21, 1743.* E vuol dire che questo transunto comprende solamente ciò che risguarda la forza della polvere, e non già ciò che risguarda la resistenza dell'aria, nel che ha preso sbaglio il traduttor franzese. E dalla prefazione biografica dell'editore Wilson siamo accertati che l'autore del transunto fu lo stesso Beniamino Robins, suo scopo principale essendo stato il conciliare, per quanto era possibile, alcune sue asserzioni con quelle contrarie dei deputati della società, riferite nella relazione che faremo conoscere all'articolo seguente.

Pag. 439-493. *Maximes pratiques concernant les effets de l'artillerie, et la portée des bombes et des boulets.*

Pag. 495-518. *Projet pour perfectionner la marine anglaise, où l'on propose de substituer à tous les canons, depuis ceux de 18 lb. de balle, de nouvelles pieces de même poids, mais d'un plus grand calibre: imprimé pour la premiere fois en 1747.*

Pag. 519-537. *Lettre à M. Folques, écuyer, président de la société royale de Londres, en réponse à une des siennes, où était renfermé un billet de M. d' Onorio* (lege *Ossorio*) *envoyé du roi de Sardaigne.*

Assai prima del Dupuy il Saluzzo avea intrapreso, com'egli medesimo ci narra (*Misc. Soc. Taur.* t. I, pag. 146), la traduzione de' *nuovi principii*

del Robins, ed aggiungervi dovea anche i commenti del grande Eulero. Questi commenti furono pure tradotti dal signor Giovanni Trembley Ginevrino, come accenna il giornale *des savans*, 1784, p. 57. Altra traduzione Franzese si trova inedita nella libreria dell'accademia di Torino, e proviene dalla libreria che fu già unita all'archivio della Regia Corte. Niuno di questi lavori essendo venuto alla luce, comparve poi una nuova traduzione coi suddetti commenti, e col seguente titolo riferito dallo stesso giornale nel luogo citato.

Nouveaux principes d'artillerie, de M. Benjamin Robins, commentés par M. Léonard Euler, traduits de l'Allemand, avec des notes, par M. LOMBARD, professeur royal aux écoles d'artillerie, à Auxonne. Dijon, chez Frontin; Paris, chez Jombert, 8.°, fig.

Il primo traduttore Franzese del Robins è stato l'accademico parigino Le-Roy. Ma non sappiamo se la sua traduzione sia venuta alla luce. V. *mém. de l'ac. des sc.* de Paris, 1751, pag. 47.

The report of the committee of the ROYAL SOCIETY appointed to examine some questions in gunnery. Read november 4, 1742. Philosophical transactions vol. XLII for the years 1742 and 1743, numb. 465. III, pag. 172-183. *The questions were 1. Whether all the powder of the charge be fired before the bullet is sensibly moved from its place? 2. Whether the distance to which the bullet is thrown, may not become greater or less, by changing the form of the chamber, though the charge of powder and all other circumstances continue unchanged?* Le quistioni erano state fatte dal Jurin il 24 di giugno dell'anno medesimo, ed alcuni sperimenti furono eseguiti il 22 di luglio: ma in questa relazione non si fa cenno del Robins, sebbene fosse già pubblicato il suo libro, come impariamo dal Wilson nella sua prefazione alla raccolta di tutte le opere del Robins intorno all'artiglieria. All'indiretta censura rispose questi presentando alla società reale un ragionato transunto del suo libro, che noi abbiamo indicato nell'articolo precedente.

Al dottor Francesco VANDELLI, Modenese, professore di architettura militare nell'istituto di Bologna, è dovuta la lode di aver proposto una opinione contraria alla comune de' fisici, fra i quali il Boile, il De la Hire, il Belidoro, il Bernoulli. E tale opinione del Vandelli, sebbene conforme a un cenno del Newton (*quæst. X in fine Opticæ*), solo ultimamente fu rinnovata dal Rumford. Riferirolla colle parole dell'elegantissimo

Segretario Bolognese Francesco Maria Zanotti. *Comment. Bonon. Tom. II*, Pars I, 1745, p. 419.

Vandellus idem pulverem quoque pyrium cogitatione et studio est prosecutus, quæsivitque diligenter unde vis illa sit, qua hic pulvis in explosionibus bellicis tantum valet. Nemo ignorat plerosque vim tantam aeri tribuere, qui granulis contineatur, quique, si granula accendantur, incredibili quodam impetu erumpat. Idque jamdudum sibi Vandellus persuaserat. Sed, ut morosi sunt phisici, eamdem rem secum ipse versare, et multis modis tentare non destitit. Quod cum faceret, et magnam humoris vim in sale nitri, unde pyrius pulveris maxime constat, contineri intellexisset, non omnia tandem tribuenda esse aeri existimavit, sed aliquid etiam huic humori assignandum; est enim hic quoque humor elasticus maxime, ac, si flamma excitetur, iactat se se quam citissime, et explicatur prope in immensum. Quis ergo, cum tanta elasticitatis vis in hoc humore insit, isque plurimus in pulvere pyrio contineatur, non eum quoque in bellicarum explosionum partem vocet? Quis non eum quoque illarum eruptionum causam esse putet? in quibus, si recte omnia aestimemus, et cum Vandello metiamur; haud scio, an sit etiam aeri anteponendus.

Comparve dopo più anni la dissertazione dell'accademico di Bologna nel tomo IV di que' *commentarii*, 1757 pag. 106-119, col titolo: *Francisci Vandelli. De pulvere pyrio.*

Gli argomenti di questo autore furono con molta forza, e insieme con molta gentilezza ribattuti dal Saluzzo (*Misc. Taur.* I, pag. 122 e seg.); e contro l'opinione del medesimo Vandelli scrisse poi anche il suo amico e successore nella lettura dell'istituto, il marchese Gregorio Filippo Maria Casali Bentivoglio Paleotti, del quale a suo luogo riferiremo gli opuscoli. Ecco ciò ch'egli dice alle pag. 362. 363 del vol. V, parte II dell'Istituto di Bologna. *Jam intelligitis, sodales, me vim pulveris tribuere elasticitati aeris qui in ipso continetur, quique ex ipso inflammationis causa erumpit et expanditur. Hanc sane opinionem cum semper multo probabilem judicavissem, et cum tandem statuissem academiae exponere argumenta, quae illam mihi persuaserant, ac de ea egissem saepius cum sodalibus nostris doctissimis Francisco Maria Zanotto, Petronio Matteuccio, Laura Bassia Veratta, Josepho Veratto Bartholomaeo Beccario, ecce tibi e typis Augustae Taurinorum volumen primum commentariorum privatae quidem societatis, sed cum publicis et regiis comparandae. Quo in volumine sermones extant duo eruditissimi elegantissimique equitis Salutii, qui nostram hanc opinionem valde sustinent atque confirmant. Non sum arbitratus, sodales optimi, hanc ob caussam impediri me quominus ipse adhuc*

loquar pro hac sententia. Quin immo libentius id facio postquam experimenta atque argumentationes eruditissimi Salutii eo me adduxerunt, ut mihi jam sententia ipsa et clarior videatur et verior.

Ne fa pur cenno il Segretario Bolognese (*Comm. Bonon.* t. V, pars I, pag. 126) *Habebat auctores hujus sententiae gravissimos . . . . quibus nuperrime accesserat homo nobilis Salutius, non tam genere quam ingenio doctrinoque clarus.*

Le sperienze intorno alla lunghezza de' tiri, fatte in Torino nell' anno 1746, furono principalmente dirette dal DE'-VINCENTI. Dicasi lo stesso di quelle fatte nel 1759 intorno al modo dell' accensione della polvere nelle canne. Il De'-Vincenti, comandante della nostra artiglieria, avea incominciato, come il Pinto capo degli ingegneri, da soldato semplice, e tuttavia non solo riuscì eccellente artigliere, ma eziandio non volgare architetto: tale il dimostra lo stupendo edifizio dell' arsenale, che sebbene possa in alcune parti a ragione criticarsi, è opera di bellissimo effetto, e veramente grandiosa, degna in somma della felicità di que' tempi, in cui fu intrapresa. Anche il porto di Limpia presso a Nizza è opera del De-Vincenti. Delle sue sperienze abbiamo parlato a pag. 311 e seguenti, e 316.

Altre sperienze intorno alla carica atta a produrre il più lungo tiro furono fatte in Malta nel 1747 dal MARANDONE, Piemontese, ingegnere dell' ordine Gerosolimitano. V. la *vita del D'Antoni*, pag. 313.

Nella storia dell' accademia delle scienze di Parigi per l' anno 1748, pag. 28. 29, si dà ragguaglio d' un' osservazione del signor di MISSIESSY, tenente di artiglieria, sugli effetti d' una carica abbondantissima di polvere destinata a ridurre in pezzi un cannone, e che si era sfogata tutta pel focone senza ottenere l' effetto desiderato.

Questo fatto diede occasione al seguente opuscolo. *Expériences sur quelques effets de la poudre à canon, par M. DV HAMEL.* Ac. des sc. de Paris 1750, mém. pag. 1-10, hist. p. 30-34. Nelle quali esperienze il Du Hamel ebbe per compagno il signor de MOROGVFS.

Sopra le lunghezze de' tiri si fecero di nuovo altri sperimenti in Torino nel 1750, e furono diretti dal cavaliere FERRERO-PONZIGLIONE (*Vita del D'Antoni*, pag. 314. 315).

Mémoire sur la théorie de l'artillerie, ou sur les effets de la poudre, et sur es conséquences qui en résultent par rapport aux armes à feu; par M. le chevalier d'ARCY. Ac. des sc. de Paris 1751, mèm. 45-63, hist. 1-10.

De' diversi ingegnosi stromenti per le sperienze intorno alla polvere, imaginati nel 1752, e negli anni seguenti, da Isacco Francesco Antonio MATTEI, Ginevrino, macchinista regio, si è parlato nella citata *vita* a pag. 315. 316, e nel *catalogo* pag. 349 e seg. Due di questi ordigni furono veduti in Torino nel 1756 dal sig. de la Condamine, che ne parla nel giornale del suo viaggio inserito fra le memorie dell'accademia delle scienze di Parigi per l'anno 1757. V. *ibi* pag. 405.

Mémoire du chevalier SALVCE sur la nature du fluide élastique qui se développe de la poudre à canon: a pag. 3-17. *Dissertationes* delle *Miscellanea philosophico-mathematica societatis privatae Taurinensis*, tom. I, 1759.

Suite des recherches sur le fluide élastique de la poudre à canon, par le chevalier Saluce: ibi pag. 115-146.

Réflexions pour servir de suite aux mémoires sur le fluide élastique de la poudre à canon, par M. le comte Saluces: a pag. 94-142 delle *Miscellanea Taurinensia, tomus alter*, 1760-61.

Additions aux réflexions sur le fluide élastique, par M. de Saluces: ibi pag. 219-221.

Vedasi quanto abbiam detto nella *vita del D'Antoni* alla pag. 319 e seguenti, e ciò che abbiamo riferito qui sopra nell'articolo del Vandelli.

Di queste dissertazioni, od almeno di alcuna di esse ha dato una traduzione in Tedesco il Tempelhoff, e par che sia nel 1779. Denina. *Prusse littéraire* art. *Tempelhoff*.

Gregorii CASALII. De machinula quadam ad projectilium theorias per experimenta probandas. Comm. Bonon. tom. V., pars II., 1767 pag. 71-80.

De vi pulveris pyrii per machinas dimetienda. ibi pag. 345-356.

De ictu pulveris pyrii. Ibi pag. 357-371.

Queste tre dissertazioni, sebbene pubblicate soltanto nel 1767, furono lette negli anni 1758, 59, 60 in Bologna all'accademia delle scienze dell'istituto, come si raccoglie da' *commentarii* del segretario Zanotti t. V, part. I, pag. 124 e seg.

V. qui sopra l'articolo del Vandelli.

Della vita e degli scritti del Casali abbiamo una *memoria* del chiarissimo Padre Pompilio Pozzetti, segretario della società Italiana, in un' opera periodica che si stampa in Firenze col titolo dell' *Ape* n. V, dicembre 1803.

Nuove sperienze intorno alle lunghezze de' tiri si fecero in Torino nel 1761 dal RONZINI maggiore d' artiglieria e direttore del laboratorio metallurgico dell' arsenale. V. la *vita del D'Antoni* pag. 317.

Nel 1764 il cavaliere DEBUTET, Savojardo, allora sottotenente d'artiglieria, quindi regio macchinista, ed accademico delle scienze, introdusse un nuovo meccanismo nel misuratore delle velocità iniziali inventato dal Mattei. V. la *vita del D'Antoni* pag. 318. Il Debutet fu altresì l' autore del nuovo metodo, costantemente poi adoperato, di apporre il *grano* alle artiglierie, cioè d' incastrarvi a vite un pezzo di metallo che contiene il focone, e che presto e facilmente si cangia quante volte si voglia, vale a dire ogni volta che l' antico focone logorato dall' uso si è allargato di troppo. La qual invenzione fu pure attribuita al Brovardi, professore di medicina. (*Bibliothèque Italienne. Turin an* XI, vol. II pag. 83.) Ma il Brovardi non avea fatto che indicare un altro mezzo il quale non fu mai adottato.

Il D'ANTONI pubblicò il suo esame della *polvere* nel 1765,

Expériences sur la poudre à canon employée en différens états; par M. l' abbé NOLLET. Ac. des sc. de Paris 1767, mém. p. 109-118, hist. 1-6. Queste sperienze riguardano l' uso della polvere non granita.

The force of fired gunpowder, and the initial velocity of cannon ball, determined by experiments, from which is also deducted the relation of the initial velocity to the shot and quantity of powder. By Charles HUTTON, master of the military academy of Woolwich, wich gained the prize medal of the royal society. Phil. trans. for 1778 vol. LXVIII.

Description avec figures d' une éprouvette pour essayer la force de la poudre à canon dans un endroit renfermé: par M. MEIJER: in Suezzese—*Kongl. vetenskaps academiens nya hand-ingar*, cioè: *Nuove memorie dell' accademia reale delle scienze di Stocolma, anno* 1780, *trimestre quarto, numero* 2. Se ne può vedere il transunto nel *journal des savans*, 1785, pag. 37.

Le Bombardier Prussien, ou du mouvement des projectiles, en supposant la résistance de l'air proportionnelle au quarré des vitesses: par M. TEMPELHOF, capitaine d'artillerie au service de S. M. le roi de Prusse. Berlin, 1781, Spener, 8.°, fig.

Alla pag. 109. *Troisième partie. Application de la théorie précédente à l'expérience.*

Examen de l'air qui se dégage pendant l'inflammation de la poudre à canon, de celui qui se développe par la détonation de la poudre fulminante, par celle d'un mélange de nitre avec de la poudre de charbon, et enfin par la déflagration de salpêtre avec la limaille de fer: par M. ACHARD. Mém. de l'acad. de Berlin pour 1782, pag. 125-136.

Ragionamento sopra le forze e velocità esercitate dalla polvere accesa dentro un pezzo d'artiglieria: di Francesco Domenico MICHELOTTI: letto all'accademia reale delle scienze di Torino il 13 di aprile l'anno 1784. MS.

Vedasi ciò che ne abbiam detto nella *vita del D'Antoni* alla pag. 327.

Théorie nouvelle de la poudre à canon et de la poudre fulminante: par Jean INGEN-HOVSZ. Fa parte del libro che ha per titolo: *Nouvelles expériences et observations sur divers objets de physique: par Jean Ingen-Housz,* etc. Paris, 1785, Barrois, 8.°

Osservazioni del signor NAPIER sulla polvere da cannone, inserite nelle *transazioni* dell'accademia Irlandese pel 1788. Non conosciamo che il titolo indicato in un giornale di que' tempi. In altro più recente leggiamo: *M. Napier, qui dirige l'artillerie en Angleterre, a fait quelques essais sur de la poudre Chinoise, et a trouvé* etc. Annales des arts et manufactures par O' Reilly etc. Paris, messidor an IX, tome VI, pag. 88.

De la véritable cause de l'explosion de la poudre à canon: par M. BECKER: in Tedesco. Nel libro intitolato: *Chemische anecdoten* etc., cioè, *Anecdotes chimiques, ou essais sur quelques problêmes de chimie: par M. Becker, asseseur du collége de médecine à Magdeburg.* Leypsik, 1788, Hertel, 8.°

Modo di render più forte la polve da schioppo; del signor dottore Francesco BAINI. Opuscoli scelti. Milano, 1788, Marelli, 4.°, t. XI, p. 360.

Propone MENGHS nell' introduzione alle sue lezioni pratiche di pittura, di far disegnare senza riga e senza compasso delle figure geometriche ai principianti; ma con questo io son certo, che non ha egli preteso dire, che non debbano saper maneggiare e servirsi di quegli utilissimi istromenti per giudicare dell'esattezza delle loro operazioni.

Infatti un ragazzo che non sappia costruire un triangolo equilatero, come potrà mai di grado in grado correggersi la vista, e pervenire da se stesso in poco tempo a disegnarlo perfettamente?

Come potrà mai conoscere, se ha diviso una linea in due, in tre, in quattro parti uguali? se ha fatto un circolo, un ovale, un quadrato perfetto? dovrà egli servirsi del *toccatupis* per misurare, e per verificare, come si servono del martello i cattivi mastri da legno?

Non v' ha dubbio alcuno, il compasso è un istromento atto a rettificare la vista per chi se ne serve come di giudice, dopo di aver operato con la mano: ma egli è altresì innegabile che perde quella sua proprietà, ogniqualvolta uno se ne serve prima di operare; e ciò perchè in tal caso l'occhio non istudia, non si esercita nel paragonare il rapporto che hanno tra di loro le linee, e gli angoli.

Finora, per quanto mi è noto praticarsi nelle principali scuole d'Italia e d'oltramonte, non si sono ancora scoperti tutti i mezzi più acconci a rettificare la vista, e a facilitare l'esecuzione nel disegno. Uno scolaro,

allorchè passa a disegnare dal gesso, non ha altro soccorso che quello di servirsi del piombino; e questo sovente è il suo stesso *toccalapis*, di modo che avendo egli da esaminare se gli occhi, le spalle, i fianchi, e simili posano sopra una linea orizzontale, o alquanto obbliqua, se una mano, un gomito è, o non è a livello del capo, o di qualunque altra parte del corpo, e se le linee d'un cubo, d'una tavola e simili sono paralelle all'orizzonte, è costretto a presentare lo stesso *toccalapis* per traverso, a fine di poter iscoprire la loro posizione.

Ma questa misura, quanto sia fallace, quanto inesatta, può chiunque di leggieri comprenderlo: per la qual cosa diviene evidente, che manca al principiante una pietra di paragone per giudicare delle linee orizzontali ed obbliche.

Vedendo io tal cosa, e conoscendo la somma necessità di dare agli allievi una guida per distinguere le linee paralelle all'orizzonte da quelle che sono obbliche, ho immaginato una macchinetta, mediante la quale, con ugual facilità si misurano, non solamente le linee perpendicolari, ma eziandio le orizzontali e le obbliche.

Consiste questa in un telarino fatto in forma di perfetto paralellogrammo, il quale, sospeso in aria per mezzo di un filo, e librato come una bilancia, nel mentre fa l'uffizio di piombino, presenta davanti all'oggetto che si vuole ricopiare, varie linee orizzontali, e verticali, le quali possono spianare infinite difficoltà. Ma per meglio assicurarmi che queste linee fossero assolutamente

verticali, o paralelle all' orizzonte, ho aggiunto un altro filo nel centro, il quale avendo un piombino in fondo, decide visibilmente dell' esattezza loro.

Con l'ajuto di così semplice macchinetta, quando lo scolaro ha tirato quella linea che dee determinare il movimento di una testa, o di una figura, può di leggieri convincersi, se l' ha tirata più o meno obbliqua, più o meno orizzontale di quello che ha da essere.

Con la scorta della suddetta può giudicare quale parte del cranio sia la più elevata, quale delle spalle e delle anche si trovi più alta, e vedere quali membri, quali angoli posino sopra una medesima linea orizzontale: può altresì decidere in un quadro, quale fra due figure, fra due linee, ancorchè alquanto distanti fra loro, sia la più alta, e per mezzo dell' unione di una verticale con una orizzontale, ritrovare il giusto sito, in cui ha da essere collocata qualunque parte, e rinvenire la misura degli scorci; cose tutte importantissime per l' arte del disegno, e senza di cui i primi passi dei disegnatori non ponno a meno di essere incerti e vacillanti; lo studio diviene lunghissimo, ed a gran fatica si perviene ad acquistare un occhio giusto.

Per assaggiare l' utilità di questa mia scoperta, ne ho fatte fare alcune di queste macchinette ad uso della scuola del disegno; e posso ben accertare, che da quelle ne ricavano i miei scolari infiniti vantaggi, e spianano da loro stessi le maggiori difficoltà, ritrovando nella medesima una guida, un maestro infallibile.

Avuto riguardo all' uso a cui è destinata questa machinetta, io le ho dato il semplice nome di *Regola Revelliana* *, e credo che sia quello che meglio le convenga, essendo specialmente fatta per regolare l' occhio, per dirigerlo, qualora ha da giudicare quali oggetti si trovino sotto una stessa perpendicolare, quali sotto una orizzontale, e quale sia l' obbliquità di qualunque linea.

Spiegazione della Tavola N.° IV, in cui si vede delineata la Regola Revelliana.

La figura A. B. C. D. rappresenta la Regola con tre fili perpendicolari, e tre orizzontali.

Il filo O. M. N. è quello che ha in fondo appeso il piombino P., e serve quando si lascia stare verticalmente, per giudicare se la linea O. F. è veramente perpendicolare, ossia se tutta la macchinetta è nella sua giusta posizione. Volendo servirsi della Regola, fa d' uopo di pigliarla in modo, che il dito indice venga ad impedire che quella giri in tondo; epperciò tenerla in quella stessa guisa che si vede delineata la superiore mano R. S.

Per misurare le linee obbliche si fa girare il filo O. M. N. o da una parte, o dall' altra della linea O. F.,

* Non per altro fine le aggiungo l' epiteto di *Revelliana*, se non perchè serva pure ai Francesi, i quali, senza di quello, non potrebbero facilmente individuarla.

INDICE D' INGEGNERI, E D' ARTIGLIERI,

o di scrittori di fortificazione, d' artiglieria, di balistica, e di teoria e pratica della polvere da fuoco, de' quali si fa menzione nella vita del D'Antoni, *e nelle* giunte *alla medesima.*

Il precedente *elenco* essendo compilato per ordine cronologico, e parendo perciò necessario d'aggiungervi un indice alfabetico, si è creduto che questo riuscirebbe meno inutile alla bibliografia e alla storia dell' arte, se non si limitasse al solo *elenco*, ma comprendesse altri nomi, di cui si trova notizia o cenno nella *vita* del D'Antoni, o nel *catalogo* che alla medesima si è aggiunto.

Achard 369.
Anonimi 306. 307. 348. 349. 354. 355. 364.
Antoni v. *D' Antoni.*
Arcy 322. 367.
Austria v. *Corradi.*
Bacone Roggero 358.
Baini 369 370.
Baumè 322.
Becker 369.
Belidor 364.
Bentivoglio v. *Casali.*
Beril 356.
Bernoulli 364.
Bertola Antonio avvocato, 303.
Bertola conte Giuseppe Ignazio, figliuolo adottivo di Antonio, 287. 303. 312.
Bertola conte d' Essiglie, figlio di Giuseppe Ignazio, 303.
Bigot de Morogues 362. 366.
Birago conte *di Borgaro* 334.
Biringuccio 359.
Blavetti 353.
Blondel 305.
Borda 306.
Borgaro v. *Birago.*
Borra 293.
Boyle 302. 321. 322. 364. 371. 373.
Bozzolino Andrea 301. 304. 305. 306. 356. 361. 362.
Bozzolino Ignazio Andrea 292. 355.
Breislak 371.
Brocardi 368.
Butet v. *Debutet.*
Canova 335. 341.
Casali-Bentivoglio-Paleotti 365. 367. 368.
Castellalfieri 305.
Castelvecchio v. *Ricca.*
Cassini 305.
Chevalier 360.
Coleman 370.
Corradi d'Austria 304. 360. 361.
Cruikshank 371.
Cusset de Mont-Rozard 347. 353. 354.
D'Antoni Alessandro Vittorio, v. la *vita* e le *giunte.*

D'Antoni Giampietro 283.
D'Austria v. *Corradi.*
Daviet de Foncenex v. *Foncenex.*
Debutet 318. 342. 368.
Delanges 333.
D'Embser v. *Embser.*
De Nicola v. *Nicola.*
De' Vincenti 286. 287. 312. 313. 316. 334. 366.
Du Hamel 366.
Du Mé 360.
Dupuy 363.
Elrich 305.
Emanuele Filiberto 302.
Embser 287.
Essiglie v. *Bertola.*
Eulero 362. 364.
Ferdinando II granduca 359. 360.
Ferrero-Ponziglione 314. 315. 366.
Flavigny 348.
Foncenex 342.
Gabaleone conte *di Salmour* 330.
Galilei 302. 303. 305.
Grobert 349. 350 351. 371.
Hamel v. *Du Hamel.*
Hauksbee 320 321. 360.
Hire v. *La Hire.*
Howard 371.
Hutton 368.
Huyghens 360. 376.
Ingenhousz 369.
Jurin 364.
Kellert 348. 351.
La Hire 360. 364.
Langes v. *Delanges.*
Le Roy 364.
Lombard 349. 364.
Lorgna 333.
Lovera 342.
Ludovico marchese sovrano di *Saluzzo* 300. 301.
Macquer 321. 322.
Maltus 305.
Marandone 313. 366.
Mattei 315. 316. 318. 327. 346. 350. 351. 367.
Mé v. *Du Mé.*
Meijer 368.
Michelotti Francesco 327. 369.
Michelotti Ignazio 306.
Missiessy 366.
Montrozard v. *Casset.*
Moralec 362.
Moreau 371.
Morogues v. *Bigot.*
Morozzo 342. 370.
Napier 369.
Napione Carlo Antonio 337. 342. 372.
Newton 322. 364. 372. 373.
Nicola 287.
Nicolai 333.
Nicolis cavaliere *di Robilante* 331.
Nollet 290. 368. 376.
O' Reilly 369. 370. 371.
Paciotti 302.
Paleotti v. *Casali.*
Pallavicini 316.
Papacino Aless. Vittorio v. *D'Antoni.*
Papacino Giuseppe Antonio 283. 376.
Papin 360. 376.
Pictet 350. 351.
Pinto 286. 366.
Ponziglione v. *Ferrero.*
Porta 359.

Prony 351. 371.
Puy v. *Dupuy*.
Rana 292. 356.
Reilly v. *O'Reilly*.
Ressons 362.
Ricca di Castelvecchio 342.
Robilante v. *Nicolis*.
Robins 293. 302. 304. 306. 313. 314. 319-324. 326-329. 348. 349. 360. 362. 363. 364.
Ronzini 317. 368.
Rossetti 302. 303.
Roy v. *Le Roy*.
Rumford v. *Thomson*.
Saint-Auban 298. 333. 351-353. 356.
Saint-Remy v. *Surirey*.
Salimbeni 333. 342.
Salmour v. *Gabaleone*.
Saluzzo v. *Ludovico*.
Saluzzo 293. 319-321. 357. 363. 365-367.
Sangiorgio 372.
Schwartz 358.
Società reale di Londra 364.
Spreti 348.
Surirey de Saint-Remy 304.
Tagliazucchi 288. 345. 346.
Tartaglia 302. 305. 358.
Tempelhof 293. 333. 347. 348. 367. 369.
Thomson conte di *Rumford* 348. 349. 364. 370.
Tignola 289. 292. 345. 346. 353. 354.
Torricelli 305.
Trembley 364.
Uffano 305.
Vandelli 364. 365.
Vannoccio v. *Biringuccio*.
Vincenti v. *De-Vincenti*.
Wilson 362-364.

Alla pag. 283 *si è supposto erroneamente, che il D'Antoni da un suo cugino abbia potuto prendere esempio, intraprendendo la carriera militare. Il vero è, che Giuseppe Antonio fu meno anziano di Alessandro Vittorio.*

Pag. 283 *lin.* 4 *delle note si aggiunga* (*Mém. hist. de l'ac. des sc. de Turin pour MDCCXC-XCI* pag. 13.)

290 19 allorquando *si aggiunga* nel 1739.
20 *in margine si aggiunga* V. *Éloge de Nollet, ac. des sc.* de Paris 1770 *hist.* p. 123.

296 *ult. in alcune copie* e in Inglese *si cancelli.*

337 9 *in margine si aggiunga:* 1785 relaz. del 10 ott. e vigl. del 15.

352 16 *in principio, e* 20 *in fine, si tolgano le virgolette.*

360 7 Le prime *corr.* Altre.
penult. minere *corr.* miniere.

SULLA NECESSITA

CHE CORRE DI RETTIFICARE LA VISTA AGLI ALLIEVI DISEGNATORI.

PROPOSIZIONE DI UNA MACCHINETTA DI NUOVA INVENZIONE, CON LA QUALE SI DETERMINANO GLI OGGETTI CHE SI TROVANO IN LINEA VERTICALE ED ORIZZONTALE, E L'OBBLIQUITÀ DI QUALUNQUE RETTA

DI VINCENZO ANTONIO REVELLI.

Letta li 29 nevoso anno 13.

L'ARTE del disegno è fondata sull'esatta imitazione di tutti gli angoli, e di tutte le linee e rette, e curve e serpeggianti, le quali circoscrivono un corpo, tale come ci si presenta allo sguardo, e determinano le varie forme del chiaro e dell'oscuro.

Adunque il sommo pregio di un disegnatore egli è quello di avere, come ottimamente diceva Michel' Angiolo BONAROTTI, le seste negli occhi, a fine di esattamente ritrarre quegli angoli e quelle linee, e ridurle ove è d'uopo a figure simili.

Debbono pertanto le mire dei professori di questa utilissima scienza continuamente rivolgersi all'investigazione di tutti que' mezzi, i quali possono al più presto rettificare la vista dei loro discepoli.

Propone MENGHS nell' introduzione alle sue lezioni pratiche di pittura, di far disegnare senza riga e senza compasso delle figure geometriche ai principianti; ma con questo io son certo, che non ha egli preteso dire, che non debbano saper maneggiare e servirsi di quegli utilissimi istromenti per giudicare dell'esattezza delle loro operazioni.

Infatti un ragazzo che non sappia costruire un triangolo equilatero, come potrà mai di grado in grado correggersi la vista, e pervenire da se stesso in poco tempo a disegnarlo perfettamente?

Come potrà mai conoscere, se ha diviso una linea in due, in tre, in quattro parti uguali? se ha fatto un circolo, un ovale, un quadrato perfetto? dovrà egli servirsi del *toccatasto* per misurare, e per verificare, come si servono del martello i cattivi mastri da legno?

Non v'ha dubbio alcuno, il compasso è un istromento atto a rettificare la vista per chi se ne serve come di giudice, dopo di aver operato con la mano: ma egli è altresì innegabile che perde quella sua proprietà, ogniqualvolta uno se ne serve prima di operare; e ciò perchè in tal caso l'occhio non istudia, non si esercita nel paragonare il rapporto che hanno tra di loro le linee, e gli angoli.

Finora, per quanto mi è noto praticarsi nelle principali scuole d'Italia e d'oltramonte, non si sono ancora scoperti tutti i mezzi più acconci a rettificare la vista, e a facilitare l'esecuzione nel disegno. Uno scolaro,

allorchè passa a disegnare dal gesso, non ha altro soccorso che quello di servirsi del piombino; e questo sovente è il suo stesso *toccalapis*, di modo che avendo egli da esaminare se gli occhi, le spalle, i fianchi, e simili posano sopra una linea orizzontale, o alquanto obbliqua, se una mano, un gomito è, o non è a livello del capo, o di qualunque altra parte del corpo, e se le linee d'un cubo, d'una tavola e simili sono paralelle all'orizzonte, è costretto a presentare lo stesso *toccalapis* per traverso, a fine di poter iscoprire la loro posizione.

Ma questa misura, quanto sia fallace, quanto inesatta, può chiunque di leggieri comprenderlo: per la qual cosa diviene evidente, che manca al principiante una pietra di paragone per giudicare delle linee orizzontali ed obbliche.

Vedendo io tal cosa, e conoscendo la somma necessità di dare agli allievi una guida per distinguere le linee paralelle all'orizzonte da quelle che sono obbliche, ho immaginato una macchinetta, mediante la quale, con ugual facilità si misurano, non solamente le linee perpendicolari, ma eziandio le orizzontali e le obbliche.

Consiste questa in un telarino fatto in forma di perfetto paralellogrammo, il quale, sospeso in aria per mezzo di un filo, e librato come una bilancia, nel mentre fa l'uffizio di piombino, presenta davanti all'oggetto che si vuole ricopiare, varie linee orizzontali, e verticali, le quali possono spianare infinite difficoltà. Ma per meglio assicurarmi che queste linee fossero assolutamente

verticali; o paralelle all' orizzonte, ho aggiunto un altro filo nel centro, il quale avendo un piombino in fondo, decide visibilmente dell' esattezza loro.

Con l'ajuto di così semplice macchinetta, quando lo scolaro ha tirato quella linea che dee determinare il movimento di una testa, o di una figura, può di leggieri convincersi, se l' ha tirata più o meno obbliqua, più o meno orizzontale di quello che ha da essere.

Con la scorta della suddetta può giudicare quale parte del cranio sia la più elevata, quale delle spalle e delle anche si trovi più altà, e vedere quali membri, quali angoli posino sopra una medesima linea orizzontale: può altresì decidere in un quadro, quale fra due figure, fra due linee, ancorchè alquanto distanti fra loro, sia la più alta, e per mezzo dell' unione di una verticale con una orizzontale, ritrovare il giusto sito, in cui ha da essere collocata qualunque parte, e rinvenire la misura degli scorci; cose tutte importantissime per l' arte del disegno, e senza di cui i primi passi dei disegnatori non ponno a meno di essere incerti e vacillanti; lo studio diviene lunghissimo, ed a gran fatica si perviene ad acquistare un occhio giusto.

Per assaggiare l' utilità di questa mia scoperta, ne ho fatte fare alcune di queste macchinette ad uso della scuola del disegno; e posso ben accertare, che da quelle ne ricavano i miei scolari infiniti vantaggi, e spianano da loro stessi le maggiori difficoltà, ritrovando nella medesima una guida, un maestro infallibile.

Avuto riguardo all' uso a cui è destinata questa machinetta, io le ho dato il semplice nome di *Regola Revelliana* *, e credo che sia quello che meglio le convenga, essendo specialmente fatta per regolare l' occhio, per dirigerlo, qualora ha da giudicare quali oggetti si trovino sotto una stessa perpendicolare, quali sotto una orizzontale, e quale sia l' obbliquità di qualunque linea.

Spiegazione della Tavola N.° IV, in cui si vede delineata la Regola Revelliana.

La figura A. B. C. D. rappresenta la Regola con tre fili perpendicolari, e tre orizzontali.

Il filo O. M. N. è quello che ha in fondo appeso il piombino P., e serve quando si lascia stare verticalmente, per giudicare se la linea O. F. è veramente perpendicolare, ossia se tutta la macchinetta è nella sua giusta posizione. Volendo servirsi della Regola, fa d' uopo di pigliarla in modo, che il dito indice venga ad impedire che quella giri in tondo; epperciò tenerla in quella stessa guisa che si vede delineata la superiore mano R. S.

Per misurare le linee obbliche si fa girare il filo O. M. N. o da una parte, o dall' altra della linea O. F.,

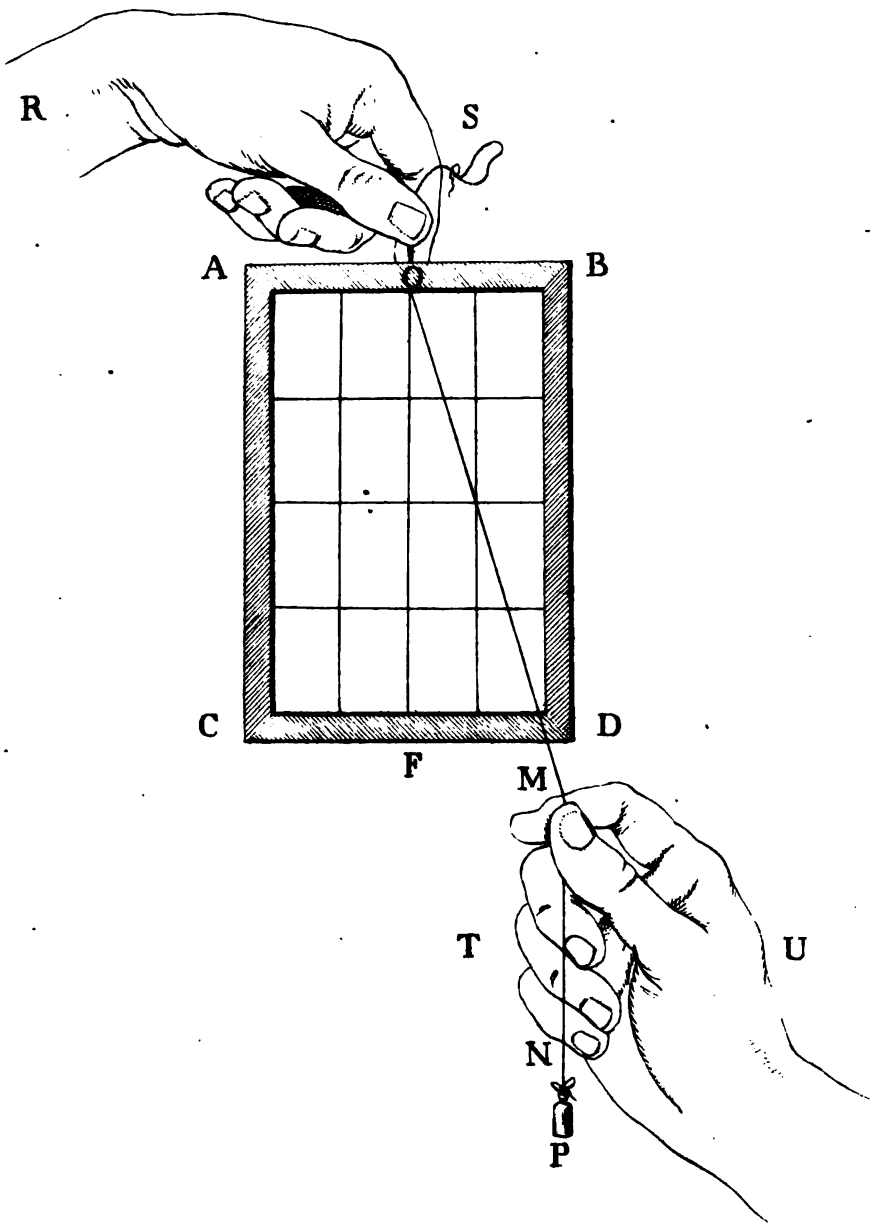
* Non per altro fine le aggiungo l' epiteto di *Revelliana*, se non perchè serva pure ai Francesi, i quali, senza di quello, non potrebbero facilmente individuarla.

Pigliandolo in quel modo che lo prende la mano inferiore T. U., e procurando che quello vada esattamente sopra quella linea, sopra quel contorno, di cui si vuole misurare l'obbliquità.

Quando si hanno da misurare delle obblique a destra, bisogna tenere la macchinetta sospesa con la sinistra mano; e qualora al contrario si hanno da misurare a sinistra, conviene tenerla sospesa con la mano diritta.

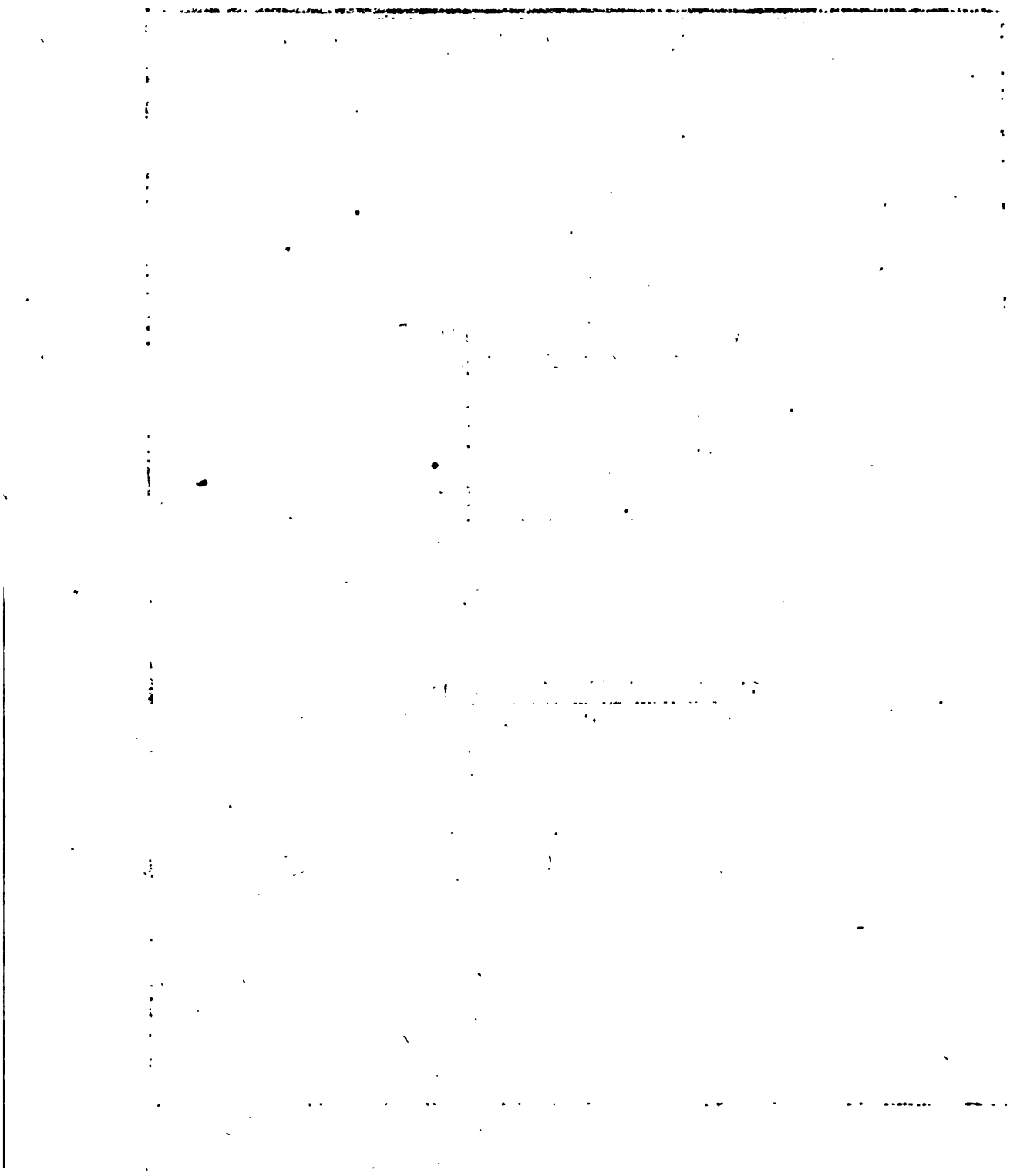
Facendo uso di questa regola, comprenderà facilmente ciascuno in quante occorrenze divenga oltremodo utile per rettificare la vista, per ricopiare e quadri e statue, ed anche vedute, e per istudiare altresì gli effetti della prospettiva.

Mém. Acad. des Sciences Vol. de Litt. Pag. 382.



REGOLA REVELLIANA.

Archimenti Sc.



DELL'ORIGINE

DELLE STAMPE DELLE FIGURE IN LEGNO ED IN RAME.

DI GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

Letta li 29 nevoso anno 13.

Se vi ha un'arte, di cui difficile sia il dire, se maggiore sia il diletto che arreca alle colte e gentili persone, o se maggiori sieno i vantaggi che ne vengono agli uomini tutti, questa si è l' Arte dell' intaglio delle stampe tanto in legno, come in rame. Mentre da una parte per via di essa si somministra il modo, anche a' più lontani, di poter ammirare, quasi come presenti, le più insigni dipinture de' più valenti maestri, i superbi avanzi dell'architettura antica, i sontuosi moderni edificj, e le statue più famose, che si moltiplicano allo infinito, e si perpetuano, spargendosi per ogni dove il buon gusto; d'altro canto, e professori di Storia naturale, e di Anotomia, e Botanici, e Fisici, e Geografi, ed Antiquarj, e Meccanici, e Militari, e Matematici stessi ne traggono ajuto grandissimo; non essendovi, oserei dire, libro scientifico nessuno, che non abbisogni di figure, e per conseguente di stampe. Che se il recente

Lanzi, Storia Pit. dell'Ital. Bassano 1795-6. T. I. Progressi dell'incisione in rame p. 73.

Scrittore della Storia Pittorica d'Italia l'Abate LANZI, dopo aver detto, che il Secolo nostro venne chiamato il Secolo del Rame, perchè è stato meno fecondo di grandi Genj, e di grandi opere pittoresche, soggiunge poi che può avere avuto lo stesso nome dalle incisioni in rame salite in questi ultimi anni al più grande onore; si può eziandio osservare, che in proporzione della stima che si fa dell'Arte, grande studio si pose pure con ricerche laboriosissime nello indagarne l'origine.

La industriosa Nazione Tedesca, dove dapprima comparve la stampa de' libri con caratteri mobili, si attribuisce anche il vanto della invenzione delle stampe delle figure in legno, e dell'intaglio in rame col bulino, e coll'acqua forte. Il Barone d'HEINECKEN confessa, che gli Italiani hanno o portate dalla Grecia, od apprese da' Greci le arti di Disegno; ad eccezione però, dic'egli, dell'Arte d'incidere in legno od in rame, stata trovata in Germania. Ma, lasciando stare che gli Italiani fecero rivivere le arti del Disegno, studiando la natura e gli antichi modelli, senza l'ajuto de' Greci moderni, che sempre dipinsero di cattivo gusto prima e dopo Rafaello, e che l'Arte di incidere in rame ed in legno, come quella di dipingere a olio, non è, propriamente parlando, arte di Disegno, ma una pratica, un meccanismo, di cui si servono i Professori di Disegno, rispetto eziandio alla gloria della invenzione di questo meccanismo, si trovò in Italia chi credette di poter sostenere, che gli Artisti nostri non sieno stati preceduti da quelli della Germania.

Idée générale d'une collection compl. d'estamp. avec une Dissert. sur l'origine de la gravure, etc. Leipzic et Vien. 1771, p. 111.

Il Tiraboschi seguito dal Lanzi fissa l'epoca dello intaglio in argento all'anno 1440: per opera dell'orefice Fiorentino Maso Finiguerra. L'Arte poi dell'intaglio in legno raccoglie da un Decreto del Senato Veneto, del 1441, che fosse già antica in Venezia, e sospetta, che già si praticasse sin prima del 1299 rispetto alle carte da giuocare. Finalmente per ciò che appartiene all'intaglio coll'acqua forte si asserisce senza esitazione veruna dal Vasari, esserne stato inventore il celebre dipintore Francesco Mazzuoli detto il *Parmigianino*, circa l'anno 1530. Di poco o nessun vantaggio sarebbono queste gare nazionali, se non fosse, che impegnando a svolgere e documenti e libri, anche della più rimota antichità, non possono a meno di contribuire a schiarire i più oscuri punti della Storia delle Arti. Ma chi direbbe mai, che, dopo tante discussioni intorno alla origine delle stampe delle figure, si fosse ritrovato un luogo in Plinio, che ne dà la gloria della invenzione al dotto Varrone sin da' tempi di Cicerone e di Augusto? Non ostante che la storia di Plinio già da sì lungo tempo vada per le mani di tutti, e sia stata studiata e comentata da tanti valentuomini, era riserbata la gloria di avvertire questo luogo rilevante, e di cavarne il vero significato, al Consigliere Bianconi Letterato, che con tanto ingegno, dottrina, ed amenità di stile seppe trattare i più spinosi argomenti di Antiquaria e di Critica.

Tirabos., Stor. della Lett. Ital., T.VI, p. II, p. 399, 1. ediz. e giunte T. XI, p. 229. Lanzi, *loc. cit.* p. 87.

Bianconi Opere T. IV, p. 94 e seg. Milan. 1802. Let. al sig. Ab. Tom. Puccini.

Il luogo di Plinio, che sembra, a giudicio del Bianconi, indicare assai chiaramente, che la stampa delle figure

fosse conosciuta dagli antichi, sta nel Capo Secondo del libro XXXV della Storia Naturale. Dopo di aver Plinio ragionato delle immagini di oro, e di argento, od almen di metallo, che si esponevano nelle Biblioteche in onor di que' chiari ingegni, le cui anime immortali, siccome egli si esprime secondo il suo stile enfatico, parlavano da que' luoghi medesimi; e dopo aver accennato, che rispetto a quegli uomini grandi in lettere, di cui non si avea il ritratto, si fingeva questo, come praticavasi per l'immagine di Omero, che già sin d'allora era ideale, soggiunge, che autore di questo lusso erudito era stato Asinio Pollione, che fu il primo, il quale, con aprir una pubblica Biblioteca, rendesse a tutti comuni le opere d'ingegno; non credendo Plinio, che gli stessi Re di Alessandria e di Pergamo, che gareggiarono nel fondar Biblioteche sontuose, in questo particolare lo avessero preceduto. Passa quindi Plinio a ragionare di quelli tra' suoi Romani, che con grande impegno ed ardore attesero a raccogliere immagini di uomini illustri, e tra questi accenna Attico, l'amico di Cicerone e Marco Varrone, che si è quello appunto, a cui il Bianconi attribuisce l'invenzione della stampa delle figure. Il luogo rilevante di Plinio è il seguente:

» *Imaginum amore flagrasse quondam testes sunt* » *et Atticus ille Ciceronis* * *edito de his volumine,*

* Non so come l'Arduino in vece di spiegare » Atticus ille Ciceronis »

» *et* MARCUS VARRO, benignissimo invento, *insertis* » *voluminum suorum fecunditati, non nominibus tantum* » *septingentorum illustrium, sed et aliquo modo ima-* » *ginibus, non passus intercidere figuras, aut vetu-* » *statem aevi contra homines valere* inventor muneris » etiam Diis invidiosi, *quando immortalitatem, non* » *solum dedit, verum etiam in omnes terras misit,* » *ut praesentes essent ubique, et claudi possent.*»

Suppone adunque il BIANCONI, che VARRONE sia stato inventore di una qualche impronta, o sia stampa, per mezzo di cui si moltiplicasse a piacere sulle pagine dei Codici la medesima figura, con metodo non molto differente da quello, che oggidì costumasi ne' nostri libri colle stampe in legno. Troppo facile per l'ingegno umano (aggiunge il BIANCONI) dovea essere il passaggio dal coniar una medaglia, o dallo improntar sulla cera una testa con una gemma incavata, al farne altrettanto sopra una membrana per mezzo di una specie di sigillo, inciso a rilievo in metallo od in legno, e tinto di qualche colore. Conghiettura quindi il BIANCONI, che VARRONE sia stato il primo a trasportar questo impronto

---

ATTICO l'amico di CICERONE, ne fa un volume di CICERONE, dicendo nelle sue note «volumen illud a CICERONE scriptum, cui nomen fecit ATTICUS, » penitus intercidit, *nota* 25: » Altronde sappiamo che ATTICO avea molti tra' suoi servi che attendevano all'Arte libraria. V. CORNELIO NIPOTE in VITA ATTICI N.° XIII.

nè libri; ed accennando gli antichi mattoni cotti, i quali, oltre a qualche figura, portano l'impronta col nome del padrone della fornace e dell'operajo, riflette, che per imprimere nella creta fresca un qualche simbolo, non potea usarsi che un grande sigillo, non dissimile da quello che avrà inventato VARRONE per istampare con qualche tinta una testa, od un profilo sulle pagine di un libro, giacchè il meccanismo è lo stesso.

Oltre alle ristrette stampe delle figuline, di cui fa quì menzione il BIANCONI, ed alle paste antiche che si hanno delle gemme incavate, avrebbe potuto eziandio additare le tante terre cotte figurate, per improntar le quali richiedevasi una forma, o sia stampa più estesa ed ampia di molto. Opere antiche si hanno, che altri crederebbe lavoro di scalpello ed in marmo, che non sono altro, se non se stampe impresse in una mistura, della natura di quegli intonachi antichi, che coll'andar del tempo pervenivano a tal grado di durezza, di liscio, di solidità, che si scambiavano per marmo, e tagliati via dalle pareti, secondo che narra VITRUVIO, servivano nè più nè meno, che se di marmo fossero, di abaci, o di tavole, che vogliam dire. Di una piccola urna elegantissima di questa specie di lavoro, che conservavasi nel tesoro della Regina Cristina di Svezia, parla il dotto Antiquario Rafaello FABRETTI nella sua Spiegazione della Tavola Iliaca di OMERO, mostrando, che colla stampa fosse formata: poichè conservava, ad onta delle ingiurie del tempo, un certo lustro nella superficie, che dalla

Vitruv., libro VII, cap. III.

Raphael Fabr. ad Tabulam Iliacam - in fine del libro-*De Colum. Trajani, Romæ* 1690. p. 316.

forme soltanto, e non dallo scalpello, a giudicio degli intelligenti, avea potuto ricevere; ed inoltre perchè le figure tutte erano effigiate, tramutandosi, come succede nella stampa, la parte destra nella sinistra, cosicchè tutte esse figure colla mano sinistra fanno quello, che si fa colla destra, non essendo altronde credibile, che un Artista di buonissimo gusto, come appare quello, che avea disegnato quel vaso, avesse in tal guisa così sconciamente deformato il suo lavoro.

Ma ritornando all'Arte trovata da VARRONE, sospetta il BIANCONI, che anche ne' Secoli barbari non siasi mai questa interamente smarrita. Osserva, che non sappiamo quanto tempo prima di quello che si crede si stampassero colle forme di legno le figure de' Santi, e quelle degli Eroi de' Romanzi di allora, che è certissimo, dic'egli, che si stampavano; ed asserisce pure, come il TIRABOSCHI, che le carte da giuocare sono antichissime. Comunque siasi, non essendo stato il riferito luogo di PLINIO avvertito, prima di esso BIANCONI, da alcun Comentatore, com'è detto sopra, soggiunge che stava a vedere, che cosa ne avrebbe detto il Traduttore e Comentator Francese. Stavasi difatti stampando, mentre il BIANCONI scrivea, una Traduzione Francese di PLINIO con note in Parigi; ed il Tomo XI, che contiene il libro di PLINIO, dove trovasi il mentovato luogo, uscì alla luce nell'anno 1778; ma il Comentator Francese non vi seppe vedere ciò, che con sagacità ingegnosa vide in esso il BIANCONI.

Questa sorte di ritratti, dic'egli, erano senza dubbio

Nota 16 al lib. XXXV, cap. II della Trad. Fr. T. XI, p. 167.

picciole medaglie. L'opera di VARRONE componeva un medagliere, ed era divisa (suppone esso Comentatore) in sette volumi, a ciascheduno de' quali andava unito uno di sì fatti medaglieri. Dopo aver detto però, che erano senza dubbio medaglie, ripiglia tosto, quasi correggendosi, che era infinitamente probabile che fosse questa una collezione numismatica, attesochè in questo modo viene a spiegarsi, perchè PLINIO dica, che erano in qualche maniera immagini, *aliquo modo imagines*; e perchè in oltre, dice PLINIO medesimo, che lo spediente messo in pratica da VARRONE, sparse siffatte immagini per tutta la Terra, *in omnes terras misit, ut essent praesentes ubique.* Si vede per altro, che l'Annotatore molto bene ravvisò, che il senso ovvio era che fossero figure disegnate con inchiostro; poichè, dic'egli, che qualora fossero state lavorate a mano, la moltiplicità delle copie avrebbe reso troppo difficile, ed anche impossibile il conservarne la rassomiglianza, copiandole in un numero grande di esemplari. Quanto poi al supporre, che fossero incise, che si è appunto quello che suppone il BIANCONI, rigetta egli affatto tale supposizione: perciocchè, dice il Comentator Francese, l'Arte dell'intaglio non fu inventata, se non se tanto tempo dopo VARRONE, vale a dire, l'anno dell'Era Cristiana 1460, per opera di MARSO, com'ei lo chiama, vale a dire MASO, o sia Tommaso FINIGUERRA.

Ma quello appunto, da cui il Comentator Francese ricava argomento, per asserire che l'invenzion di VARRONE

non potesse essere la stampa, si è quello, da cui ne inferisce il BIANCONI, che la stampa delle immagini sia stata da VARRONE medesimo inventata. Il Traduttor Francese mette in fatto quello, che è in questione. Se si fosse trattato di semplici medaglie, come mai poteva chiamarsi l'invenzione di VARRONE, invenzione utilissima e nuova, con chiamarlo *inventor muneris etiam Diis invidiosi?* Quanto fosse antico l'uso di gittar medaglie, e quanto anteriore a VARRONE è noto a tutti; e già prima in quel Capo medesimo avea ragionato PLINIO delle immagini degli uomini illustri in oro ed argento, introdotte nelle Biblioteche, oltre a quelle di metallo; e dicendo di oro e di argento, si vuol supporre, che piuttosto di medaglie, che non di statue intendesse egli di ragionare. Quanto poi al dirsi, che le immagini di VARRONE, erano soltanto in qualche maniera immagini, *aliquo modo imagines*, ciò si può dire egualmente di una stampa che rappresenti un profilo a chiaroscuro (quali crede il BIANCONI che fossero le immagini inventate da VARRONE), come delle medaglie. Che anzi le medaglie, essendo di basso rilievo, più sono atte a rappresentare le sembianze delle effigiate persone, che non semplici profili, ancorchè suppor si vogliano leggermente ombreggiati; onde il dirsi da PLINIO, che erano soltanto *aliquo modo imagines*, più si adatta alle stampe, che non alle medaglie. Qual differenza poi non passa tra una dipintura rappresentante al vivo co' proprj colori una persona, da un Disegno a chiaroscuro? quanto non è diversa una

stampa anche delle più perfette, da un ritratto di TIZIANO? E le pitture di ERCOLANO, ed altri antichi avanzi, sebben di Pittori volgari, e de' Secoli, in cui già decaduta era quella nobil Arte, ben ci danno ragion di credere, che il colorito degli Artisti de' buoni tempi, massime allo encausto, non cedesse a quello de' più famosi Artisti moderni.

Del resto, e come mai le medaglie si sarebbono potute chiudere in libri? che tale io stimo che sia il senso delle parole di PLINIO, *et claudi possent*. Se si fosse trattato di chiuderli soltanto in istudioli, o scrigni non vi sarebbe stato particolarità da rilevarsi nella invenzione di VARRONE. Non parlo del copiarle disegnate a mano, poichè lo stesso Comentator Francese di PLINIO ben vide, che non sarebbe stata questa nuova invenzione, nè si sarebbe con questa potuto moltiplicarne con grande facilità, e spargerne per ogni dove delle più rimote contrade gli esemplari. Ma l'intaglio, dice il precitato Annotator Francese, non fu trovato, fuorchè nel 1460: ma questo è appunto quello che si cerca. Quelli, che assegnano i principj dell'Arte d'intagliare intorno a quei tempi, od almeno dopo il principio di quel Secolo, parlano soltanto dell'intaglio in rame; e per ciò che appartiene all'intaglio in legno tutti lo credono più antico. E che di fatti molto più antico sia, si raccoglie da quanto si legge presso lo Scrittor Francese PAPILLON nella sua Storia dell'intaglio in legno, libro, che convien dire che ignoto fosse all'Annotator di PLINIO suo paesano.

Papillon, Hist. de la gravure en bois, T. II, 1766.

Il PAPILLON adunque, senza saper nulla del luogo di PLINIO, antichissima crede l'Arte dell'intaglio in legno, e viene a confermare quanto dice il BIANCONI, che nei Secoli di mezzo sì fatta stampa si praticasse. Crede che fossero incisi in legno i contorni di molte lettere iniziali di Manoscritti anteriori al 1400, e che tal cosa si eseguisse mediante stampe con manico, come sigilli. Notò questi contorni in diversi Manoscritti, dove i colori si sono svaniti, ed aggiunge, che il FOURNIER nella sua Dissertazione sopra la stampa pubblicata nell'anno 1759, asserisce di aver trovato lettere impresse a mano in un Codice della Biblioteca d'Upsalia del Secolo IV, contenente gli Evangelj. Questo Codice, detto anche *Codex argenteus*, è una traduzione degli Evangelj in lingua Gotica, che si crede compilata da ULFILA, Vescovo dei Goti circa l'anno 370, e contiene lettere in oro ed in argento, le quali, da Giovanni IHRE, che l'illustrò, si giudica che fossero impresse con un ferro caldo, come si pratica tuttora da' Legatori de' libri, per improntarne il titolo sul dorso; e crede che questa fosse quella scrittura all'encausto da tanto tempo andata in obblivione, di tal fatta, che dal PANCIROLI è annoverata fra le Arti perdute. Si oppose all'IHRE, che il ferro caldo avrebbe fatto arricciare, ed avrebbe guasta la sottil membrana in cui è scritto il Codice, e che gli Antichi parlano di pitture, non di scrittura all'encausto. Ma tutte queste difficoltà cessano supponendo, come suppone il PAPILLON, che non già ferri caldi, ma semplici caratteri intagliati

Ulphilas illust. a Jo. Ihre, dissertat. II, Upsaliæ 1755.

in legno, od in metallo si sieno adoperati per imprimere quel Codice, nel qual modo troveremmo più antica la stampa in Europa, che non alla China; dacchè, sebben Angelo Rocca abbia preteso che i Chinesi stampassero già sin da' tempi di Alessandro, vale a dire quattrocento anni prima dell'Era volgare, Giampietro Maffei si restringe a chiamar presso i Chinesi antichissima la stampa*. Esisteva già in quel famoso Impero dell'Asia nel Secolo X secondo il Couplet. Ma dall'epoca del Codice di Upsalia insino al Secolo X, quanti anni non passarono!

Lanzi Storia Pittor. d'Italia, *loc. cit.* pag. 91.

Anche l'Abate Lanzi accenna le impressioni di sigilli di metallo, che si trovano in pergamene Italiane di tempi antichissimi. Ciò prova, dice il Lanzi, che si è camminato per più Secoli sull'orlo di questa invenzione; ma forse si dovrebbe dire piuttosto, che tanta fu la barbarie de' Secoli di mezzo, che molte invenzioni antiche, in vece di estendersi e perfezionarsi, dovettero retrocedere, e così in questo particolare ridursi a stampe d'informi sigilli i ritratti degli uomini illustri impressi ne' libri di Varrone: così la stampa de' libri, osserva ottimamente il Cardinale Borgia, fu circa il 1460, non già ritrovata, ma piuttosto perfezionata. E delle figure

Memorie Istor. di Benevon. pref. pag. XX.

---

* *Literas imagineasque, subjectis prælo typis, excudere . . . . vetustissimo in usu apud Sinas esse, compertum est.* Jo. Pet. Maffei, Hist. Indic. lib. VI, p. 256: Coloniæ 1590.

Daunou, *Analyse des opinions diverses sur l'origine de l'imprimerie.* Mém. de l'Inst. Nat., Paris, *T. IV, an XI, p.* 524.

poi più particolarmente ragionando il signor DAUNOU, sebben confessi, che l'origine dell'intaglio in legno in Europa sia oscura assai, crede però verisimile, che prima del 1350 fosse già caduto in pensiero di trar copia, mediante l'impressione, delle tante figure intagliate in incavo od in rilievo, dalle opere di scoltura di niello, di graffito, non solo degli antichi, ma eziandio sulle pietre, sui metalli, sul legno degli Artisti del Secolo XII e XIII. Lascia poi in dubbio, se quest'Arte nata sia in Italia, in Germania, in Olanda, o nelle Fiandre; ma il PAPILLON, senza saperne di più intorno all'epoca precisa, dà la gloria della invenzione a qualche antico Pittore, o Scultore Italiano anteriore di molto a' Tedeschi, cui si attribuisce comunemente; ed in prova ne reca una scoperta sua, detta a buona ragione curiosissima dal giudicioso Autore della Biblioteca di Pittura, Scultura ed Intaglio, il signor Cristoforo DE-MURR.

Daunou *loc. cit.* pag. 527.

Papillon *Hist. de la Gravure en bois* Tom. I. pag. 76-80.

De-Murr. Bib. de Peint., Sculp. et Grav. Francf. et Leipzig 1770. T. II. pag. 427.

Racconta adunque il PAPILLON di aver veduto circa l'anno 1720 presso il signor DE-GREDER, Uffiziale Svizzero, un libro ove erano otto stampe intagliate in legno, rappresentanti i fatti di ALESSANDRO il Grande, Eroe, la cui maggior celebrità prese origine, secondo un savio Scrittor Inglese ne' tempi della Cavalleria, quando lo andar in traccia di avventure era tenuto il più alto grado del merito personale, e che età incivilite dovrebbono riguardare sotto un men favorevole aspetto. Da una iscrizione o frontispicio, in carattere detto comunemente *Gotico*, risulta, che tali stampe erano state incise in legno in

Hist. of. Greo. by Jhon Gast. Book I. Sect. III. pag. 131.

Ravenna da Alberto Cunio Cavaliere, e da Isabella, fratello e sorella gemelli, ed offerte a Papa Onorio IV. Descrive il Papillon il modo, con cui sono impresse quelle stampe, di colore indaco, calcate colle mani semplicemente, il che tutto fa minutamente, e come persona della professione, che vide ed esaminò diligentemente tal lavoro. Fa menzione di una nota scritta nel margine, dove dicesi, che deesi scavare di più il fondo delle stampe di legno, affinchè esso fondo non tocchi venendo segnate. Descrive poi i soggetti delle stampe medesime. Le figure le dice mediocremente disegnate, e di gusto semigotico, soggiungendo che si vedeva in esse, che le Arti del Disegno ripigliavano nuova vita a poco a poco in Italia. Sotto le figure sono scritti i nomi di Alessandro, Filippo, Dario, Campsaspe. I soggetti sono 1.° Alessandro che doma il Bucefalo; 2.° Passaggio del Granico; 3.° Alessandro che taglia il nodo Gordiano; 4.° Alessandro nel Padiglione di Dario; 5.° Alessandro che fa dono di Campsaspe ad Apelle; 6.° la Battaglia di Arbela; 7.° Poro vinto, condotto avanti Alessandro; 8.° Il trionfo di Alessandro entrando in Babilonia. Aggiunge il Papillon, che nell'ultimo foglio bianco del libro vi sta una nota in carattere Svizzero antico, ch'ei riferisce. Si raccoglie da essa, che quel libro era stato dato in dono dall'illustre Conte di Cunio Podestà d'Imola, a Giovan Giacomo Turine nativo di Berna, Avolo del possessore, ed autore della notizia, il quale attesta, che lo teneva in pregio più d' ogni

altro libro, a cagion della mano da cui era venuto. Non riferirò qui le avventure dei due nobili Gemelli narrate dall'Autore della notizia, e che, secondo che dic' egli, gli vennero raccontate dall'Avolo suo, poichè hanno tutto l'aspetto di una Novella Romanzesca. È da notarsi soltanto il dirsi in quella notizia, che i due mentovati Gemelli Alberto ed Isabella erano nati dal Conte di Cunio, e da una Gentildonna Veronese, congiunta colla famiglia di Papa Onorio già prima, che giungesse ad esser Capo della Chiesa.

De-Murr *loc. cit.* Tom. II. p. 436. e seg.

Riflette poi assai a proposito il PAPILLON, che questo prezioso monumento d'intaglio in legno e d'impressione fu lavorato tra il 1285 ed il 1287; perciocchè quel Pontefice non resse la Chiesa, se non se dai due del mese di Aprile dell'anno 1285, infino ai tre dello stesso mese dell'anno 1287, e che perciò l'epoca di questo intaglio è anteriore a tutti i più antichi libri stampati in Europa attualmente conosciuti, e suggerisce opportunamente di fare ricerca di tal libro negli archivj de' Conti di Cunio, e nella stessa Biblioteca Vaticana. E per vero dire pare, che, per ciò che appartiene agli antichi e rari Cimelj delle Arti figurative, siasi quasi preso impegno di voler trovar tutto in Toscana soltanto, e non siansi peranco percorse con occhi eruditi le Città, le Biblioteche, gli Archivj, e le private case eziandio delle altre Provincie d'Italia. Antichità rare, nobili raccolte, superbe fabbriche, meraviglie di pitture, dice il MAFFEI aver trovate in tratti d'Italia, che, per essere fuori della strada Romana,

Presso il De-Murr. Bibl. de P int. tc. *loc. cit* pag. 451-452.

Maffei Osserv. Lett. Tom. V. pag. 221.

nessun vede. Ed in vero perchè la Toscana è senza controversia l'Attica dell'Italia, non si vuol già inferirne che tutto il resto sia Beozia. Osserveremo soltanto in questo particolare degli incisori delle antiche stampe, di cui ragiona il PAPILLON, come antico sia il genio delle Arti belle in Italia; dacchè veggiamo sin dal Secolo XIII Gentiluomini principalissimi non solo proteggerle, ma professarle; e quanto sia diversa dall'antica la moderna Italia. I Grandi tra' Romani non curavano le Belle Arti, o ne riguardavano soltanto i monumenti più rari, come oggetto di lusso e di rapina. Gli Italiani all'incontro, non contenti di raccoglierli, di ristaurarli, vantano chi si studiò di emularli, e sin dà Secoli semibarbari personaggi illustri, che, come gli antichi Greci, si pregiarono di esercitar le Arti figurative medesime. Anche rispetto alla stampa de' libri, i primi introduttori di essa in Italia, che si associarono cogli Artefici venuti di Germania furono Gentiluomini. Così i Massimi in Roma; i Beggiami ed altri in Piemonte. I Tedeschi pure si ingegnarono ultimamente di provare, che uomo facoltoso e nobile fosse il Giovanni GUTTEMBERG, cui si attribuiscono i primi tentativi di quella invenzione.

V. Vernazza Lez. intor. alla Stampa e Mem. manuscr.

Fischer p. 24., Essai sur les Monum. typog. de Guttem. Mayen. an. X. in 4.°

Ma ritornando al monumento rarissimo d'intaglio in legno, lavoro degli illustri incisori sopraccennati usciti dall'illustre Casato de' Conti di Cunio e di Barbiano, so che il Barone d'HEINEKEN vorrebbe mettere in concetto il PAPILLON di troppo credulo, e di narrator di favolosi racconti. Concede però, ch'era egli uomo di

Heinek. Idée Génér. d'une Collection d'estamp. p. 151.

carattere probo e di buona fede. Ora, ciò posto, chi oserà negargliela rispetto ad un fatto ch' egli attesta, cioè di aver veduto cogli occhi proprj ed esaminato gli intagli in legno che ci descrive? Difatti non gliela nega il mentovato signor DE-MURR, tuttochè anch' egli Tedesco, e perciò naturalmente impegnato a sostener le glorie della propria Nazione. Che anzi biasima apertamente l' HEINEKEN per aver travisato questo fatto curioso, com' ei lo chiama, e notabile; per aver sostituito il Pontefice Urbano* al Pontefice Onorio, e per aver detto, che nell' anno 1720 il PAPILLON non poteva avere discernimento sufficiente per esaminar il libro d' intagli in legno di cui ragiona, essendo in età di soli quattordici anni; quandochè il DE-MURR mostra, che ne avea per lo meno ventiuno, essendo nato nell' anno 1698. Ad ogni modo la scoperta del PAPILLON dà maggior peso alla interpretazione del passo di PLINIO sopracitato recata dal BIANCONI; ed il passo di PLINIO rende vieppiù credibile il racconto del PAPILLON.

---

* » Je ne sais pas pourquoi M.r de HEINEKEN cite si faussement ce trait » curieux et remarquable. Au lieu d'HONORE, il met URBAIN, il dit que » M.r PAPILLON était alors de 14 ans, il en avait au moins 21, étant » né en 1698. » *DE-MURR, Bibl. de peinture, ec., loc. cit., p.* 453:

Anche il DAUNOU, che parla di questo fatto (*Analyse des opinions diverses sur l' origine de l'imprim. pag.* 528) chiama, non so perchè, l' autenticità di questo monumento *infiniment suspecte*; parlando però del giudicio, che reca il Barone d' HEINEKEN dell' opera del PAPILLON, dice: *ce jugement est fort dur.*

Posto che l'Arte d' intagliare le stampe in legno sia così antica in Italia, non è gran fatto, che si trovasse poscia quella dell'intaglio in rame, invenzione che non si contrasta oramai da veruno a Maso Finiguerra, e che potrebbe essere anche più antica; dacchè da molti lavori di Niello possono essersi cavate stampe sin da' tempi anteriori; ed è impossibile il fissarne l' epoca, perchè gli Artisti non si curarono di segnarla nelle opere loro. I lavori di graffito, che sono della antichità più rimota, e che veggiamo persino in patere Etrusche, sono vere incisioni in argento, od in rame. Chi può additare chi sia stato il primo, cui sia caduto in pensiero di cavarne in pergamena, od in carta la stampa mediante qualche tinta? l'adoperar questa invenzione in tavole Geografiche, che si è uno degli usi, a cui sia più propria, mal potendosi segnar con intaglio in legno i monti, le spiagge, e l'irregolar corso de' fiumi; e, quello che è più, incidere in legno in caratteri minuti i nomi delle Città, delle Terre, e vadasi dicendo, fu pur cosa, di cui se ne dee dare il vanto all'Italia. L'erudito Tipografo il signor Bartolommeo Gamba mostra, che nel Tolomeo stampato in Bologna colla data del 1462 (ch' egli prova però doversi leggere 1472), compajono le prime tavole geografiche incise in rame, come ne risulta dallo avvertimento posto in fronte di quel libro evidentemente*.

---

* » Accedit mirifica imprimendi tales tabulas ratio cujus inventoris laus,

Che anzi, crede inoltre il Signor GAMBA, che possa esser questo il primo e più prezioso monumento dell' incisione a bulino, segnato precisamente con data, poichè ognun sa, che il Dante di Firenze con figure incise in rame, porta la data del 1481. Il Marchese Scipione MAFFEI dà alla sua Verona la lode che in essa, prima che in altra Città, siasi posto mano a far uso di figure intagliate ne' libri. Ne reca in prova l'opera di Roberto VALTURIO *De Re Militari*, stampata in Verona nell'anno 1472, e congliettura che delle figure in esso inserite, sia stato intagliatore Matteo PASTI Pittore e Scultor Veronese, che trovavasi allora in Rimini, patria del VALTURIO. Ma lasciando stare che questo libro del VALTURIO fu stampato nello stesso anno 1472, epoca del Tolomeo di Bologna, non dice il Marchese MAFFEI che quelle figure fossero intagliate in rame, e si ha ogni ragion di credere che fossero in legno*, Arte, come da tutti si sa, molto più antica, e di cui si continuò a far uso lungamente.

Maffei Verona Illust., Parte III. cap. VI.

Quantunque trovata si fosse l'Arte dell' intaglio in rame a bulino, e quantunque in Germania ed in Fiandra, mercè l'accuratezza e diligenza propria di quella nazione

» nihil illorum laude inferior qui primi literarum imprimendarum artem » peperrerunt in admirationem sui studiosissimum quemque facillime con- » vertere potest ». *Osservazioni sulla Geografia di* TOLOMEO, *fatta in Bologna, colla data del MCCCCLXII. esposta da* BARTOLOMMEO GAMBA. Bassano 1796.

* Sono indubitatamente in legno le figure della Traduzione Italiana del VALTURIO, stampata nella stessa Città di Verona nell' anno 1483, Copia di cui esiste nella Biblioteca della Università di Torino.

si fosse portata ad un grado di perfezione e di finitezza, come si può vedere nelle opere principalmente di Alberto Durero, a cui parea che non si potesse aggiunger nulla, se quelle dei nostri Bartolozzi, Morghen e Porporati non ci mostrassero, che quell' Arte era ancora capace di ulteriori progressi; ciò non pertanto si continuò a lavorare stampe di figure in legno sin oltre alla metà del Secolo XVI con belle invenzioni, con buon Disegno, e con una finezza sorprendente. Quello che contribuì a far trascurar l' Arte dell' intaglio in legno, cosicchè i valenti Maestri non si curarono più d' intagliar in quel modo i loro pensieri, e che da altri Artisti s' intagliassero, fu l' essersi introdotta la pratica dell' acqua forte. Ma questa, sebben trovata nel principio del Secolo medesimo XVI dal Parmigianino secondo il Vasàri, e dal loro Alberto Durero, se dobbiam dar retta agli Scrittori Tedeschi, penò lungamente a ricevere quella perfezione che si ammira nelle stampe del Callot, del Le-Clerc, e sopratutto del nobile, gentile, ingegnosissimo Stefano Della-Bella. Le numerosissime stampe del Tempesta, che pur fiorì in fine del Secolo XVI, sono incise in una maniera, che pare abbia troppo del terminato e del crudo; e ciò seguì, dice il Baldinucci, perchè non era ancora il dar l' acqua forte giunto alla perfezione, a che è venuto di poi; e perchè egli badò a quello che chiamasi *pittoresco*, che è quanto dire, che le Opere sue con buon dintorno, e colla ottima invenzione giovar potessero a' professori dell' Arte.

Baldinucci Cominc., e progr. dell' arte d' intagliare in rame, Vita di Antonio Tempesta p. 32, e 33.

Continuarono adunque sino al TEMPESTA gli Intagliatori di professione, ed i Pittori più particolarmente, a lavorare con eleganza intagli di stampe in legno. Alberto DURERO vedendo con quanta lunghezza di tempo intagliava in rame, si pose ad intagliare in legno, nel qual modo di fare, dice il VASARI, coloro che hanno maggior disegno, hanno più largo campo di mostrare la loro perfezione; e segue a dire il VASARI, che MARCO ANTONIO contrafece in rame d' intaglio grosso com' era in legno, la Passione che avea intagliato ALBERTO. Il Sig.r MARIETTE parla di una stampa in legno, che rappresentava due femmine ignude, aggiungendo che non avea mai visto cosa più bella, e che non dubitava punto che fosse disegno di MICHEL ANGELO. Non isdegnavano perciò d' intagliare in legno Pittori di primo grido, come il TIZIANO, il PARMIGIANINO, ed il BECCAFUMI, o sia MECHERINO. Luca PENNI intagliò in legno le opere del PRIMATICCIO. Sono in legno le cose del MARCOLINI tanto lodato dal VASARI; e tale era l' uso di adoperar l' intaglio in legno nelle cose pittoriche, che lo stesso VASARI fece intagliare in legno da Cristoforo CORIOLANO i ritratti de' Pittori nelle vite da lui descritte, pubblicate nel 1568, e da esso VASARI disegnate. Loda pure il VASARI medesimo le figure in legno, che il GIOLITO pose negli Orlandi Furiosi. Ma la cosa che io sappia più dilicata e più fina intagliata in legno, sono le Metamorfosi di OVIDIO, figurate in forma di Epigrammi, di Gabriello SIMEONI, Opera dedicata alla Duchessa di Valentinois,

Vasari Vita di Marco Antonio Bologna, ed altri, Tom. II, p. 411, ediz. di Roma del Botari : Vasari *ibid.*, p. 413.

Mariette Lett. pittoriche T. II, p. 234: Baldinuc. Comine., e prog. dell' arte dell' intaglio Pref. P. V.

Vasari *loc. cit.* pag. 428.

Vasari *loc. cit.* pag. 432.

e stampata in Lione per Giovanni di Tornes nell'anno 1559. Picciolissime ne sono le figure, essendo la forma del libro in duodecimo, e non occupando che un terzo circa della facciata; le figure ottimamente disegnate, ma incise in legno, riputandosi allora in nulla disconveniente lo adoperar l'intaglio in legno in opera galante, e dedicata ad una gran Signora. Quello che è più notabile si è che in legno sono parimente la maggior parte delle figure annesse alle Opere degli Architetti del 1500, sebbene, quando trattasi di misure, numeri, e lettere sembrar debba, che il rame sia più adattato. L'Architettura del celebre Leon Battista ALBERTI, stampata dal Torrentino in Mondovì nell'anno 1565, è adorna di molti bellissimi intaglj in legno. Così praticò lo stesso elegantissimo Palladio nella sua Architettura che si stampò la prima volta compita nell'anno 1570, ed anche a questi ultimi tempi il nostro Abate DENINA mostrò di desiderare, che non si lasciasse negletta l'Arte d'intagliar in legno, affinchè non si avesse a duplicar la spesa della edizione dovunque si stimi necessario d'inserir figure per dare maggior chiarezza alla materia, di cui si tratta nel libro.

Denina Bibl. P. III, Cap. III, p. 295.

LA LUNA ABITATA.

EGLOGA

DI GASPARE MORARDO.

Letta li 4 pratile anno 12.

URANIO, OSMINIO, DORILO.

URANIO.

DUNQUE strano vi sembra ed incredibile,
Che sia la Luna ai campi nostri inutile,
E persistete ancora che discendano
Da lei benigni influssi a render fertile
Il nostro suolo? Oh quanto Osminio e Dorilo
Siete mai stolti!

OSMINIO.

Io ben conosco, Uranio,
Il tuo saper, e troppo temerario
Sarei per certo, se nodrissi in animo
Voglia di teco contrastar. Ti cedono
Gli altri Pastor nel canto, come cedono
Alli canori cigni i rochi paperi,

O all' ussignuol la rondinella stridula.
Ma questo è poco: la tua mente estendesi
Di queste selve oltre gli angusti limiti,
E col pensier penetra i più reconditi
Arcani di natura agli altri incogniti.
Ond' è, che come da verace oracolo
Tutti i Pastor dalla tua bocca pendono.
Qualor ne spieghi del Pianeta fervido
L' occulta forza e le cagioni varie,
Per cui la Luna con aspetto ambiguo
Sempre ci miri; ed or le corna lucide
Innalzi, ora scemar di luce, or crescere
Si vegga, o resti avvolta in fosche tenebre:
E tutto ciò che suole in ciel succedere.

DORILO.

Anch' io forse saprei dell'aurea cetera
Scorrer con dotta man le fila unisone,
E trarne melodía soave insolita,
Sdegnando il suono della rozza fistula.
Forse degli astri e de' pianeti i varj
Moti anch' io spiegherei, se come Uranio
Tanti lidi stranier potessi scorrere,
E dalli Saggi nuove cose apprendere:
Che meco avara di sublime ingenio
La natura non fu.

URANIO.

Piuttosto, o Dorilo,
Ringrazia il ciel, che dalle selve patrie
Non partisti giammai. Me strana voglia
In quell'età, quando più l'uom vaneggia,
Trasse lontan da questo placidissimo
Nostro soggiorno. Quanti io vidi incogniti
Lidi, e nuovi costumi, e nuovi popoli,
Lungo fora il ridir: fin tra filosofi
M'introdussi talor, e di scientifiche
Notizie ricolmai la mente docile
Con molto studio, e lunga esperienzia.
Ma poichè insieme con l'età più fervida
Mancò la speme lusinghiera, a prendere
Cominciai le cittadi in abbominio,
Che in ogni loco nere frodi e invidie
Regnar io vidi. Allor conobbi (ahi misero!)
Il ben che avea perduto, e stanco e sazio
D'andar più errando al mio natío tugurio
Disposi tostamente i passi volgere,
Ove da ciechi affetti esente e libero
Or meno i giorni più tranquilli e placidi
In sen d'amica pace. Ma a che tessermi
Sì lungo elogio, Osmin? Con lodi insolite
Vuoi farmi insuperbir.

Da' nostri fiumi e boschi ancor discendano
Fecondi influssi nella Luna, a ridere
Vi moverei: non è così?

OSMINIO.

Certissimo,
E chi dal riso trattener potrebbesi
Ascoltando tai cose?

URANIO.

Eppure simile,
E per la Luna, e per la terra debbesi
Dir la ragion. E se da quella vengono
Influssi il nostro suolo a render fertile,
Il nostro suolo ancor dovría trasmetterli
Nella Luna egualmente.

DORILO.

E come intendere
Si può mai questo: e perchè vicendevole
Esser deve l'influsso?

URANIO.

Perchè simile
La Luna in tutto è a questa terra: e sorgono
Ivi alti monti: ivi son prati; e scorrono
E fiumi e rivi: ivi frondeggian gli alberi.
E come quì fra noi, innumerabili

Abitatori nella Luna vivono.
In somma un altro mondo in lei racchiudesi
Simile al nostro, sebben di circuito
Sia quel globo del nostro assai più piccolo.

DORILO.

Dunque la Luna è un mondo, e in lei si trovano
Mari, fiumi, campagne, e selve, ed alberi,
E abitator, come quì in terra! oh capperi!
Che bella cosa? Ma rispondi, Uranio,
Gli abitator che nella Luna vivono,
Senza dubbio, saran tutti lunatici.

URANIO.

Sì, come vuói....

OSMINIO.

.... Eh! queste belle frottole,
Uranio mio, valle a contare ai bamboli:
E fede acquisterai. Io così facile
Non sono a creder fole, e so discernere
Dal nero il bianco, e dal cipresso il frassino.
Tempo già fu, che nell' età più tenera,
Quando io col capro misurar soleami,
E il capro era maggiore, allor rammentomi
Che in qualche notte più serena e placida,
Quando la Luna in ciel splendea pienissima,
La madre dolcemente a se chiamandomi,

E alzando verso il ciel la man, diceami:
Vedi la Luna, Osmin. Mira quel vecchio
Pastor, che là cammina: attento osservalo:
Ve' quel cesto di frutti, ond' egli è carico.
Ella così dicea, ridendo: io semplice
Credeva allor, che il ver dicesse, ed avido
De' frutti, col pensier verso quel lucido
Globo spesso mi alzava, e intento d'aria
Sol si pasceva il mio desir famelico:
Or non son più così. Di già svanirono
Dalla mia mente i folli pregiudizi
Di fanciullesca età. Piuttosto a Dorilo
Puoi vender queste fole: egli più docile
Forse ti crederà.

DORILO.

.... Sebben più giovane
Io sia di te, non son però sì stupido
Da trangugiar cose cotanto stranie;
E ben potresti, sin che il Sol nell'equore
S'immerga, sempre cicalare, Uranio;
Ma indarno affè, tu non potrai convincermi.

URANIO.

Pur mi lusingo che non fia difficile
A convincervi entrambi. In tal materia
Prima pensate che non dee già credersi
Vero sol ciò che a'nostri occhi presentasi:

URANIO.

So che Titiro il dice: ma infallibili
Furon forse gli antichi, e quanto dissero
Si deve forse incautamente credere?
Dissero pur gli antichi, e il disse Titiro
Stesso, che dai Tori uccisi e fracidi
Nascono l'api: eppur quest'è una favola
A tutti nota. Oh quanto s' ingannarono
Gli antichi, or troppo incauti, or troppo creduli!
È ver che molte cose essi scoprirono:
E lor grado sappiam che ci spianarono
Primi il sentier così spinoso ed arduo,
Che ne guida al saper. Ma non si possono
In una sola età tutti comprendere
Gli arcani di natura innumerabili
A umana mente ascosi. In ogni secolo
Si fan nuove scoperte; e i nostri posteri
Quante trarran dalle profonde tenebre
Belle notizie a' nostri giorni incognite?

OSMINIO.

Eppur, se ben io mi ricordo, Uranio,
Qualor del flusso e del riflusso equoreo
L' alta cagion spiegavi nell' Arcadia,
Dal Sole e dalla Luna il gran fenomeno
Insegnavi doversi sol ripetere.
Che se nell' acque, molto più nell' aere

Da' nostri fiumi e boschi ancor discendano
Fecondi influssi nella Luna, a ridere
Vi moverei: non è così?

OSMINIO.

Certissimo,
E chi dal riso trattener potrebbesi
Ascoltando tai cose?

URANIO.

Eppure simile,
E per la Luna, e per la terra debbesi
Dir la ragion. E se da quella vengono
Influssi il nostro suolo a render fertile,
Il nostro suolo ancor dovría trasmetterli
Nella Luna egualmente.

DORILO.

E come intendere
Si può mai questo: e perchè vicendevole
Esser deve l'influsso?

URANIO.

Perchè simile
La Luna in tutto è a questa terra: e sorgono
Ivi alti monti: ivi son prati; e scorrono
E fiumi e rivi: ivi frondeggian gli alberi.
E come quì fra noi, innumerabili

Ma per non più tenervi a bada, e scioglierè
I dubbj vostri in modo chiaro e facile
Ambi porgete attenti a me l'orecchie.
Se io vi dirò che dalle nostre pratora,

---

malattie. Le di lui osservazioni però nè sono costanti, nè da altri valenti fisici confermate. Il celebre signor TOALDO nella sua *meterologia applicata all'agricoltura*, sostiene pure l'influsso lunare sulle piante; ma le prove di questo chiarissimo osservatore non sono certamente altrettante dimostrazioni. Le replicate esperienze del nostro chiarissimo VASSALLI-EANDI sull'insalata e le mie stesse tentate su varie pianticelle dimostrano la nulla o poca efficacia del lunare influsso. In ogni giorno della luna seminò quel degno nostro Collega l'insalata, che a pertinace opinione de' nostri ortolani si è una di quelle piante, che del preteso influsso lunare più si risentono. Ma non avendo egli giammai trovata la minima differenza, eccetto quella della varia età, giustamente conchiuse esser nullo in tal genere il lunare influsso.

L'esperienze del signor VASSALLI-EANDI io ho ripetute su varie altre pianticelle, come di pietrosemolo, basilicò, maggiorana, fagiuoli, piselli, ec. e avendone appunto sparsi i semi ne' preparati vasi in que' giorni, che da' nostri ortolani sono interdetti, ne vennero le pianticelle prospere, e rigogliose al pari di quelle, le quali furono esattamente coltivate secondo le regole più scrupolose degli ortolani.

Le stesse esperienze io feci intorno ad una pianta di maggior fusto, quale il fico. Recatomi in Oneglia sul principio di *brumajo* l'anno 9 volli meco nel ritorno in Torino trasportarne due teneri ramoscelli; ed il mio contadino dopo avermeli preparati nella vigilia della mia partenza mi diede il pressante ricordo di piantarli nel novilunio, soggiungendo che altrimenti sarebbero periti. Io però ridendomi del contadinesco pregiudizio, d'uno di que' ramoscelli ne volli a bello studio differire la piantagione al terzo quarto della luna, dopo aver piantato l'altro secondo il prescritto dal contadino: e questo tuttochè con la stessa esattezza da me coltivato prosperò con minor felicità. Da tutto ciò si dee dedurre che qualunque siasi l'influsso lunare sulle piante, in niun conto se gli dee dare quell'estensione che comunemente si vuole dai nostri campagnuoli.

Da' nostri fiumi e boschi ancor discendano
Fecondi influssi nella Luna, a ridere
Vi moverei: non è così?

OSMINIO.

Certissimo,
E chi dal riso trattener potrebbesi
Ascoltando tai cose?

URANIO.

Eppure simile,
E per la Luna, e per la terra debbesi
Dir la ragion. E se da quella vengono
Influssi il nostro suolo a render fertile,
Il nostro suolo ancor dovría trasmetterli
Nella Luna egualmente.

DORILO.

E come intendere
Si può mai questo: e perchè vicendevole
Esser deve l'influsso?

URANIO.

Perchè simile
La Luna in tutto è a questa terra: e sorgono
Ivi alti monti: ivi son prati; e scorrono
E fiumi e rivi: ivi frondeggian gli alberi.
E come quì fra noi, innumerabili

Abitatori nella Luna vivono.
In somma un altro mondo in lei racchiudesi
Simile al nostro, sebben di circuito
Sia quel globo del nostro assai più piccolo.

DORILO.

Dunque la Luna è un mondo, e in lei si trovano
Mari, fiumi, campagne, e selve, ed alberi,
E abitator, come quì in terra! oh capperi!
Che bella cosa? Ma rispondi, Uranio,
Gli abitator che nella Luna vivono,
Senza dubbio, saran tutti lunatici.

URANIO.

Sì, come vuoi....

OSMINIO.

.... Eh! queste belle frottole,
Uranio mio, valle a contare ai bamboli:
E fede acquisterai. Io così facile
Non sono a creder fole, e so discernere
Dal nero il bianco, e dal cipresso il frassino.
Tempo già fu, che nell' età più tenera,
Quando io col capro misurar soleami,
E il capro era maggiore, allor rammentomi
Che in qualche notte più serena e placida,
Quando la Luna in ciel splendea pienissima,
La madre dolcemente a se chiamandomi,

E alzando verso il ciel la man, diceami:
Vedi la Luna, Osmin. Mira quel vecchio
Pastor, che là cammina: attento osservalo:
Ve' quel cesto di frutti, ond' egli è carico.
Ella così dicea, ridendo: io semplice
Credeva allor, che il ver dicesse, ed avido
De' frutti, col pensier verso quel lucido
Globo spesso mi alzava, e intento d'aria
Sol si pasceva il mio desir famelico:
Or non son più così. Di già svanirono
Dalla mia mente i folli pregiudizi
Di fanciullesca età. Piuttosto a Dorilo
Puoi vender queste fole: egli più docile
Forse ti crederà.

DORILO.

.... Sebben più giovane
Io sia di te, non son però sì stupido
Da trangugiar cose cotanto stranie;
E ben potresti, sin che il Sol nell'equore
S' immerga, sempre cicalare, Uranio;
Ma indarno affè, tu non potrai convincermi.

URANIO.

Pur mi lusingo che non fia difficile
A convincervi entrambi. In tal materia
Prima pensate che non dee già credersi
Vero sol ciò che a' nostri occhi presentasi:

Ma molte cose ancor che non si vedano,
O non si pon veder, fa d'uopo crederle,
Quando il dimostra la ragion. Se sciogliere
Le penne al ciel, come gli augei, potessimo,
I nuovi abitatori allor vedrebbonsi,
E sarian sciolti tutti i nostri dubbj.
Ma perchè fin lassù non si può giungere,
Perchè non li vediam, pare una favola
Ciò, che per altro è troppo verisimile.
Infatti, se come testè diceavi
Alla terra abitata in tutto è simile
La Luna, non vi dee certo sorprendere
Che anch' essa conti abitatori e popoli.

OSMINIO.

E questa somiglianza, ch'è falsissima,
La Luna è un corpo tutto acceso e lucido,
Che può qual face rischiarar le tenebre;
Ma la terra non già.

URANIO.

. . . . Sempre appariscono
Qualor divise son da lungo spazio
Le cose agli occhi nostri assai dissimili.
Il chiaror della Luna egli è un riverbero
De' rai di Febo, quando alle lunatiche
Genti ne porta il giorno; e se scorgessimo

Dalla Luna la terra, ardente e lucida
Ne apparirebbe anch' essa.

DORILO.

.... Il dirlo è facile:
Ma a capirsi non già.

URANIO.

.... Vedesti, o Dorilo,
Mai da lontano alcun borgo o villaggio
A dinotare qualche festa insolita
Di notte illuminato? in quelle tenebre,
Senza poter oggetto alcun discernere,
Avrai veduto fiammeggiare e splendere
Come un gran corpo senza forma ed ordine.
Tal è la Luna appunto: in lei riflettono
Stesi per l'ineguale superficie
I rai del Sole, e ripercossi scendono
Gli occhi nostri a ferir, e ci presentano
Un luminoso globo. Invan distinguere
Vorresti poi le selve, i prati e gli alberi,
Le valli e i monti in quello lontanissimo
Orbe disposti: benchè qualche indizio
Porger ne ponno le diverse macchie
Del lunare emisfero, in cui si veggono
Altre parti men chiare, altre più lucide,
Altre increspate, e in certa guisa tremole.
Questi son monti, e valli, e mari, e rivoli,

Che della luce i corpicciuoli e gli atomi
Battendo in su la scabra superficie
Di dure selci, o d' alte rupi asprissime,
Con impeto maggior quindi risaltano,
Offrendo alle pupille un vivacissimo
Aureo fulgore, ma se poi s' intrudono
In cupe valli, o in luoghi oscuri e vacui,
Non ribalzano indietro, e non cagionano
Che debol luce, ma sull' onde mobili
Fanno diversi effetti, e a noi tramandano
Un lume incerto, come allor che cadono
I bei raggi di Cinzia in seno a Tetide
Risplende il mar di vago lume e tremolo.

OSMINIO.

Or via, facciam che nella Luna siano
E terre, e fiumi; non potrai già sciogliere
Un certo dubbio, che or mi nasce in animo.
Mentre spiegavi un dì, come sei solito,
Della pioggia, del gelo e della grandine
Alli pastor la sconosciuta origine,
Mi sovvien che dicesti esser le nuvole
Certi vapor sottili ed invisibili,
Che dai fiumi, dal mar, dai prati n' escono,
E in folte nubi poi nel ciel si addensano.

URANIO.

Tu dici il ver. Ma che han che far le nuvole
Con gli abitanti del mondo lunatico?

OSMINIO.

Or lo vedrai. Se nella Luna fossero
Campagne, e mari, fiumi, uscir dovriano
Anche lassù vapori, e alzarsi in aria,
E condensarsi poscia in folte nuvole.
Quindi anche a ciel seren spesso vedrebbesi
Cangiar d'aspetto la lunare immagine,
O varie almeno comparir le macchie;
Ma queste sempr'eguali in lei si scorgono,
E stan ne' luoghi stessi ognòra immobili,
Dunque nubi lassù mai non si veggono.
Or se le nubi dai vapor si formano,
Dunque là non vi son campagne e pratora,
E mari, e fiumi, che i vapor tramandino.
Oppure son di tal natura insolita,
Che vapori dal sen mai non esalano,
Il che per certo sembrami impossibile.

URANIO.

Ottimo è il tuo pensier: e non v'ha dubbio
Che ognor dai corpi particelle minime
Escono fuori, o perchè un insensibile
Interno moto le commove ed agita,

O pur le spinge altra cagion estrinseca.
Ma non è vero già che tutti in nuvole
Si faranno i vapori: altri da frigida
Aria addensati per lo cielo ondeggiano,
Finchè disciolti in pioggia, o in neve, o in grandine,
Sulla terra, onde usciro, indi ricadano:
Altri poi disuniti in aria s' alzano,
E senza formar nubi, si mantengono
Sempre fra lor divisi; indi si sciolgono
In stille di rugiada sottilissime,
Che poscia sul mattin veggiam risplendere
Quai perle sulle verdi erbette tenere.
Ai nostri adunque che rugiade formano,
Della Luna i vapor son tutti simili.
Ed in quell' aria assai più pura e tenue
Mai non si veggon nubi; eppur non mancano
Del necessario umor le biade e gli alberi:
Che le rugiade a fecondarli bastano.
Ecco sciolto il gran dubbio.

OSMINIO.

.... In vero Uranio
Questa ragion mi piace, e quasi sembrami
D' esser convinto: ma non so comprendere
Per qual cagion più amica e più benefica
Siasi mostrata la natura ai popoli
Della luna che a noi; mentre più limpida

Aria e più pura a lor concesse, e diedèla
A noi più densa.

URANIO.

. . . : Oh quest'è un privilegio
Che poco giova, nè dee farci invidia,
Se hanno l' aria più chiara e senza nuvole:
Ma la vista giammai goder non possono
Di tanti vaghi e lucidi fenomeni,
Che appariscono a noi. Non veggon l'iride
L' arco suo colorito in ciel dipingere:
Nè impressa mai nel lucido parelio
Del sole sfavillar la bella immagine;
Che senza nubi, come già conoscere
Vi ho fatto un giorno, non si può nè l'iride,
Nè il parelio formar.

DORILO.

. . . . Poco vantaggio
Certo questo non è che in ciel si veggano
Da noi sì vaghi oggetti, i quali ai miseri
Lunari abitator giammai non splendono.
Ma parmi ancor che più di noi si debbano
Stimar felici: mai quel ciel ingombrano
Oscure nubi, e se parelii ed iridi
Non ponno vagheggiar, almen non temono
Impetuose pioggie, o nevi, o grandini:
Nè mai sul capo lor con luce orribile

Veggon strisciar le strepitose folgori,
Che spesso in noi tanto timor cagionano,
E tanti danni.

URANIO.

.... Ben t' apponi, o Dorilo.
Sai ben che in ogni luogo esser non possono
Tutti i beni raccolti: ma la provvida
Natura volle a suo piacer dividerli,
Onde tutti felici, o tutti miseri
Non fossero i mortali. A noi giovevole
È l'aver densa l'aria, e giova ai popoli
Della Luna l'averla assai più limpida.

OSMINIO.

Tutto va bene. Ma che razza d' uomini
Son mai color che nella Luna vivono.

URANIO.

Oh questo sì che veramente è un dubbio,
Che scioglier non si può. Ma ve' che d' uomini
Io non parlai. Abitatori e popoli
Sol gli ho chiamati.

DORILO.

.... Io non m'oppongo, Uranio,
Ma se uomini non son, saranno bestie.

URANIO.

O siano bestie, o genti ragionevoli
Indovinar nol so: molto dissimili
Saran da noi per certo. E se nell'Indie,
Che parti son del nostro mondo, vivono
Abitatori a questi nostri popoli
Di color, di sembiante assai dissimili,
Pensa che sarà poi di quell'incognito
Mondo lunare con sì vasto spazio
Da noi diviso. E chi può metter termini
Alla sempre feconda ed ammirabile
Virtù della natura. Oh quante specie
Di viventi ha prodotte. In una foglia
Talor v'è un mondo di certi invisibili
Animaletti, e quindi in un sol albero
Tanti mondi vi son, quante le foglie,
Tutti abitati. Or pensa tu se vacuo
D'abitator lasciato avrà la provida
Natura il globo della Luna. Io crederlo
Non posso al certo.

OSMINIO.

.... Oh se qualche commercio
S'aprisse un dì fra que' viventi incogniti
E il nostro mondo!...

DORILO.

.... Oh se approdar potessimo
Ai lidi della Luna!

URANIO.

.... Un tal viaggio
Sarebbe alquanto lungo, ma potrebbesi
Tentar con sicurezza. Già distesero
Alcuni un' ampia carta geografica
Della terra lunare, e i mari, e l'isole,
E le cittadi, e i fiumi, e i monti altissimi
Coi loro nomi esattamente esposero.

DORILO.

Ma ciò che giova, se non è possibile
Far viaggio per aria?

URANIO.

.... Un dì potrebbesi
Anche a questo arrivar. Chi sa? si scoprono
Di tempo in tempo nuove cose.

OSMINIO.

.... Uranio
Questo nol credo al certo: in pace vivano,
Se così vuoi, gli abitator lunatici.
Io non m'oppongo: ma a volare in aria

Altro vi vuole, e a rinnovar di Dedalo
L' antico volo, non mi par bastevole
L' arte dell' uomo.

URANIO.

.... Eppur non è sì stranio,
Come tu pensi. Alcuni già si videro
A' nostri dì su globo areostatico
Volar da un luogo all' altro, e un lungo spazio
Correr d' aria, volando. Or si comincia
A poco a poco a viaggiar per aria,
Come si cominciò ne' prischi secoli
Per l' onde a viaggiar. Con legno fragile
Prima solcaro il mar vicino al litore,
Poscia più s' innoltraro: indi costrussero
Robuste navi, e per l' immenso Oceano
Animosi correndo, alfin ne giunsero
Alli rimoti sconosciuti antipodi,
E scoprir nuovi lidi e nuovi popoli,
Che un tempo si credevano impossibili.
Tu il primo fosti che il viaggio insolito
Tentasti, o gran COLOMBO, illustre figlio
Del Monferrino suolo, e il nostro Cuccaro*

* Dal nostro collega NAPPIONE fu dimostrato ad evidenza essere Cuccaro la vera patria di Cristoforo COLOMBO nella sua dotta ed erudita dissertazione su questo soggetto.

Che la tua culla fu, per tutti i secoli
Andrà superbo giustamcnte e celebre
Tu vincitor del procelloso Oceano
Ardisti oltrepassar le mete d'Ercole,
E del tuo lungo corso il mondo incognito
Fu la mercede, e il fortunato termine,
E perchè un giorno non potrà succedere
Che resi nel volar più esperti e pratici
Gli abitatori della terra arrivino,
Come già a quelle dell'ignota America,
Alle spiagge lunari.

DORILO.

.... In ver probabile
Col tuo parlar fai comparire, o Uranio,
Le cose ancor più strane ed incredibili.

OSMINIO.

Ma già s'asconde il giorno, e già risplendere
Si scorge da quel monte il raggio candido
Del gran mondo lunare. Or io m'immagino
Di veder ivi i curiosi popoli,
Che del nostro parlar diletto prendano.

URANIO.

Noi pur potremo a nostro beneplacito
Di lor parlare. Or fia miglior consiglio
Il ricondurci al nostro umil tugurio
A ristorar col sonno i lumi languidi.
Forse dormendo voleremo in aria,
E vedrem della Luna i nuovi popoli.
Sol può farsi dormendo un tal viaggio.

LA MORTE DI DESAIX

OSSIA

LA GIORNATA DI MARENCO

POEMETTO

DI VINCENZO MARENCO.

Letta li 18 piovoso anno 13.

Stavan le squadre a fronte, e torvo Marte
Dal ciel guatando ai corridor diè spinta,
Che la ferrea quadriga in larghe ruote
Tra crebri lampi di sanguinea luce
Del Tanaro posar sul manco lido.
Discordia allor della viperea sferza
Fischiar lo scoppio, e del pugnar fe' cenno.
Quindi Melasso di recenti palme
Superbo in cuor colla Germanic'Oste,
Quindi sceso dal ciel, piucchè dall' alpi,
Sola speme d' Italia, il Franco Achille
Prescrivean della pugna i modi e l'arte.
Quel dubbio in atto, ed a serbar l'antica,
Piucch' a cercar novella gloria inteso,
L' impeto ostile, e a sostener la zuffa

Pensa piucch'altro; di vittoria al vanto
Aspira il Franco, penetrar le schiere,
Rovesciarle, atterrarle, e lor di scampo
Chiuder la via nel suo pensier divisa,
E previen colla speme il pien trionfo.
Posti gli ordini tutti, ecco ad un tratto
Per tre foci nel pian contro le Franche
Sboccan l'Austre Colonne, e l'una all'altra
Serve ristretta di sostegno e base.
Pari ordinanza il Duce Franco oppone
Al Guerriero dell'Istro, e fermo al piano
Le nemiche falangi avido aspetta.
Già dispar la distanza, e quinci e quindi
Misto il Franco al German tinge a vicenda
L'aride glebe ed a vermiglio i campi.
Al fragor delle trombe, al tuon de' bronzi,
Al nitrir de' cavalli, al calpestío
Delle zampe sonanti, e cielo e terra
Sembran crollare, e vacillar dell'urto.
Chi dello scontro procelloso i casi
Ridir potrebbe, onde l'Austriaca possa,
E il Gallico valor vennero a fronte?
A mille intanto dall'opposta rocca
Spinte, volar da' cavi bronzi all'aure
Vedi le morti; ma timor non cape
Entro i Gallici petti, e fermo il Duce
Sovrasta a tutti, e tra i perigli esulta.
Già con varia fortuna al manco lato

Combattevano i Franchi, e immensa piena
Dell' Austriache falangi il mezzo ingrossa
Sempre al centro rivolta, onde il nemico
Svolger di fianco; in quella guisa appunto
Che del lago Lemanno allor ch' incalza
Da tergo i flutti procelloso turbo,
Rompe il Rodano i lidi, o dal Verbano
Gonfio il Ticin di soverchiar minaccia
Precipitando al pian gl' Insubri campi;
Così al numero immenso, all' urto al pondo
Della congiunta massa all' un de' fianchi
Sono astrette a piegar le Franche schiere,
E d' obbliqua ordinanza a prender forma,
Per dar campo alla foga onde trabocca
Per triplice torrente il fier nemico.
Ma stan gli ordin connessi, e palmo a palmo
Si contende il terren sempre di fronte,
E si vieta pel mezzo all' oste il varco.
  Per l' alto intanto sull' instabil ruota
Volteggiava Fortuna, e agl' uni e agli altri
Godea porgere il crin pendente e prono,
E sottrarlo a capriccio, e de' guerrieri
Le speranze e 'l timor prendere a scherno.
Gia più volte avanzando, ed or cedendo
Il Francese e 'l German corre e discorre
Quanto si stende il sanguinoso campo.
Come opposti sul mar turbin di vento,
Menano a fronte due marèe sonanti,

Che di flusso e riflusso orribilmente
Summovono a vicenda il piano ondoso.
Cozzano i flutti, e l'un l'altro cavalca,
Crolla da lunge, e ne rimbomba il lido.
Ma la vittoria, che fedele al fianco
Veglia ognor dell'Eroe, sua dolce cura,
Che delle pugne al par conta i trofei,
Adocchiò la proterva, e'l crin pendente
Colla destra afferrato, al sanguinoso
Asse fervente del suo carro avvolse,
E a seguirla costrinse a suo dispetto:
Allor nuovo pensiero al Franco Duce
Spira nel cuore, onde a se chiami il fido
Intrepido Desè così parlando:
A triari la pugna ecco è ridotta,
E con tutte le forze in un congiunte,
Calda per ogni lato arde la zuffa,
Stanno a stento in bilancia i fianchi oppressi,
Drizza Tu la tua schiera all'ostil centro,
Romperlo a forza, penetrar nel mezzo,
Rovesciar su di lor l'ali divise
È il sol mezzo di scampo e di vittoria.
Mentre all'urto n'andrai, tutte a seconda
Io drizzerò le ricomposte schiere.
Disse, e'l prode Guerrier come da macchia
Si scaverna leon, cui lunga fame
Spinge mandra a investir ch' ingombra il piano,
Muove all'urto i suoi prodi; al duro scontro

Sono i primi travolti in sui secondi,
E rimbalzano questi in sui sezzai
Sopra mucchi d'estinti e semivivi
S'alza ed innoltra il condottiero, e s'apre
Varco su varco e vincitor sovrasta;
Segue il suo Duce la fremente schiera
Per la via che il valor segna e dischiude,
Piè con piede scontrando, e brando a brando;
Già son gli ordin scomposti, e piega e cede,
E spalancasi il centro, e quà e là
Si rovescian le file, un mar di sangue
Scorre ed inonda il combattuto campo.
Già più pugna non è tra gli Austri e Franchi,
Ma strage orrenda e disperata fuga,
Già plaudendo Vittoria al franco Eroe
Lo circonda coll'ali, e cala il serto;
Quando nel sen della Vittoria istessa
Da mortifero colpo il cuor trafitto,
Ahi ch'il prode Campion cadde improvviso.
Cadde l'Eroe, ma nel cader travolve
Seco l'Austra baldanza, e a'suoi di scampo
É la sua morte invidiabil pegno.
Lui le Ninfe del Tanaro cadente
Lacrimar sospirose, e'l crin disciolte
Diero lungo ululato intorno ai lidi;
Eco fecer dell'Istro, e del bicorne
Reno, della Mosella, e sin del Nilo
Le rimote germane al lor lamento;

Lui non senza pietà mirò dal carro
Marte superbo; dal ferale aspetto
Torse il guardo, e diè volta in ver l'Olimpo,
Il suo nome a portar di gloria al Tempio.
Oh destra invitta! oh valor prisco! oh quanto
Dovrà lutto coprir le tue contrade,
Francia, allor che del gelido feretro
La feral pompa trapassar vedrai!
Troppo, ahi troppo superba, o Franca terra,
Ita saresti del Campion, che solo
Ti mostraro per poco i fati avari,
Se più lunga carriera avea concessa!
Ei ch'in sì fresca età l'Asia e l'Europa
Piene avea di sue gesta, e alla tua speme
Per le vie della gloria alto crescea.
Nuovo Scipio al terror d'altra Cartago *
Già l'altera Albione al di lui nome
Scoloriva il sembiante, e quando in cielo
Fosse il punto maturo all'alta impresa,
Che il Franco onor che l'universo aspetta,
Visto avrebbe tra' primi il giovin prode
Del turbato Tamigi in sulle sponde
La Franca inalberar temuta insegna,
E da scogli nativi invan difeso,

---

* È nota a tutti la franchezza, colla quale il Generale DESAIX in un convito diplomatico portò il brindesi seguente all'Agente del Governo Brittanico: *à la destruction de la nouvelle Cartage.*

Cedergli il varco il disleal Britanno.
Invidiò 'l destin sì nobil vanto!
Ma che? la morte è solo morte a quello,
Ch' un punto al nulla, ed all' obblío conduce,
Nè di se lascia fama appo la tomba,
A quel non già, cui da virtute eterno
Durar nel mondo, e dell' onor sul campo
Nasce a vita novella allor che muore.
Ah sì, prode garzon, di te costante
Fama vivrà nell' universo intero,
Mentre premer col piè gli astri tu godi,
E spaziar per le celesti sfere,
Nullo avrà di te vanto acerba morte.
Finchè il padre Eridan, se non è vana
La possanza de' carmi incontro a Lete,
Finchè la Senna al mar porteran l' onde;
Finchè l' Itale spiagge e 'l Franco suolo
Saran d' ogni bell' arte asilo e nido,
E il promesso dal ciel supremo vanto
Terran su quante il sol genti circonda,
Mai non fia che sottragga ai dì futuri,
O il tuo nome ricopra invid' obblío.

DEI TORSI SECUSINI

DISSERTAZIONE

DI GIUSEPPE FRANCHI-PONT.

Letta ai 13 nevoso anno 13.

Il tempo, che non perdona alle moli più robuste, e sontuose, in compenso degli oltraggi, che va di continuo facendo all' industria umana, ci restituisce una parte delle sue prede, e lascia talvolta comparir di bel nuovo alla luce parte di ciò che sotto le rovine giace sepolto. I secoli scorsi diventano in questo modo maestri di quelli, che tengono dietro; ed i monumenti antichi, nel mentre che destano utilmente la curiosità a contemplarli, ed eccitano l' animo ad emularne la perfezione, reprimono colla eccellenza loro l'orgoglio de' viventi. Altronde poi gli studj di siffatti monumenti pare, che estendano l' esistenza nostra al di là dei termini dell' umana vita; ci è avviso di vivere in più d' un' età, e crediamo, che men ci debba increscere la morte ove per noi tramandar si possa ai posteri una di quelle opere, per cui è in estimazione la memoria degli antenati. Questa felice continuità di vita intellettuale, i

nobili desiderj, che in noi sorgono di perpetuarla, si destano specialmente alla vista degli avanzi maestosi delle arti antiche. Nessuno dubita, che l'eccellenza delle arti moderne, e la rapidità de' progressi, che fecero in Italia, in massima parte si debba alle poche reliquie, che s'andarono scoprendo delle antiche arti; reliquie preziose, che furono il seme di tutto il buono, di tutto il bello, che si riprodusse dappoi. Ecco il motivo, per cui ad ogni animo gentile, e ad ogni colto ingegno, gradito, e soave riesca oltre misura lo studio dell'Antichità, e con tanto maggiore amore da lui più attentamente si considerino le produzioni veramente pregevoli delle bell'arti, quanto più sono vetuste. I due torsi di recente trovati in Susa, a voi, Accademici chiarissimi, devono essere cari per queste ragioni. Voi procuraste, che se ne ricavassero con esattezza i gessi, mentre stavano nelle sale della vostra Accademia prima che si trasportassero ad ornare il museo di Parigi: non isgradirete pertanto, che intorno ad essi vi proponga le mie congetture * dirette ad illustrarle, ed a spargere se non altro qualche luce sulla patria Istoria nei tempi Romani.

---

* L'Autore indirizzò la presente Dissertazione alla Classe di Letteratura, e Belle Arti mentre era corrispondente dell'Accademia. Fu poscia nominato membro dell'Accademia residente, nell'Adunanza dei 23 Ventoso anno 13.

CAPO I.

Torsi loricati di marmo trovati in Susa: varie specie di Loriche.

Di bianchissimo marmo sono i Torsi delle due statue colossali * trovati in Susa nel demolire le Gotiche mura di quella Città, ed in poca distanza dall' Arco, che ad Augusto innalzò Marco Giulio Cozio. Mancano della testa, delle braccia, delle gambe, ma intere hanno le coscie, ed intatto mostrano il tronco coperto di loriche, o corazze, fregiate di bassi rilievi maravigliosamente intagliati. Se il Torso detto di *Belvedere*, che si vuole rappresentasse Ercole, ma quando,

Sciolto da tutte qualitadi umane,

divenne sopra il monte Aeta immortale, ebbe il vanto di chiamare a preferenza d' altri insigni monumenti

---

* La grandezza loro è d'un terzo circa maggiore della natura. Non avendosi più gli originali non si può più asserire di qual marmo precisamente sia il materiale di essi. Il marmo dell' Arco è marmo bianco della contrada, delle cave, dette ora di *Foresto*, da un villaggio vicinissimo alla Città. Potevano essere le statue di qualche pezzo di quel marmo di grana più fina. Del rimanente non manca nelle alpi vicine marmo bianco statuario finissimo, come si è quello detto ora di *Pont*, che gareggia di candore co' marmi di Luni, e di Paro.

dell'arti Greche l'attenzione, e lo studio di Michel-Angelo Buonarroti, furono i Torsi Secusini, detti i migliori nella classe de' loricati dall'Artista sommo, che emula i Greci, e non teme il confronto di nessun de' moderni, vale a dire da Antonio Canova *, che li vide nel recarsi di Roma in Parigi, dove attendevasi Fidia novello. Non molte statue loricate s'incontrano d'ottimo stile nei musei, e nelle gallerie. Quella parimenti colossale del Campidoglio, creduta volgarmente di Pirro, dal Winkelmann tenuta per l'immagine d'Agamennone, ma con più ragione per l'immagine di Marte dal chiarissimo Visconti, è condotta con assai minore maestria negli ornati appunto della lorica, giacchè il rimanente, trattane la testa, è di restauro moderno. Non ristorati allo incontro, ma quali dal sito si estrassero ove giaceansi, l'antica loro bellezza serbano incontaminata i nostri Torsi, che eziandio loricati danno esatta ragione del nudo in ogni parte espresso con intelligenza grandissima.

Winkelmann, Storia dell'Arti, Tom. I, lib. X., cap. II., pag. 265, Roma 1782 in 4.°

* Il signor Antonio Canova nel passar per Torino mostrò desiderio d'aver copia esattissima di questi busti, il che venne eseguito dal valoroso giovane disegnatore il signor Angelo Bouchéron figlio del rinomato signor Gio. Battista Bouchéron, già Direttore della regia orificeria, che ad una rara perizia nell'arte sua congiunge una profonda cognizione del disegno, brio e buon gusto nell'inventare, ed una franchezza di mano inimitabile. Qui si uniscono i rami intagliati dal signor Angelo, che emula in fresca età la celebrità del padre. Anche il signor Monticoni già noto per altri pregevoli lavori all'Accademia delle Scienze ec. ha disegnati pittorescamente i medesimi Torsi Secusini.

Noto è, che di varie materie si facean loriche, di rame, di ferro, di bronzo, d' oro, di cuojo, di lana, di lino. Si procurava sempre, che aggiustar bene si potessero alla persona. E rispetto a quelle stesse di ferro, quanto si studiasse di fare in modo che secondassero la forma del corpo, s' impara da quel discorso di Socrate con un fabbricator di corazze, che ci venne conservato da Senofonte: e per renderle poi più leggiere, e pieghevoli si composero di picciole laminette di metallo fingenti squame di pesce connesse artificiosamente. Queste si dissero all' uso Persiano, perchè dai Persiani cominciarono ad adoperarsi. ELIODORO ne descrive una graficamente; e non dissimili erano quelle composte da parecchi anelletti di ferro, di rame, o di oro da ambo i capi a guisa d' ami uncinati, e che perciò si dissero *amate*, o *catenate*, e *bilici*, *trilici*, se di due, o di tre fila ne fosse la tessitura. Di una simile fece Eleno dono ad Enea in quel tenero, ed amorevole commiato, che si diedero qualora partissi dall Epiro l' Eroe Trojano.

Xenoph. memorab. Socrat.

Eliodoro delle cose Etiopiche lib. VIII.

Virg. Aeneid. lib. III. vers. 467.

. . . . stipatque carinis
Loricam consertam hamis, auroque trilicem.

A norma di esse se ne formarono d' altrettante cordicelle di lino, e più comunemente solea il lino porsi in macero nell' aceto, e condensare a modo che si fa il feltro, tanto che giungesse alla grossezza d' un lenzuolo dieci volte e più piegato, e *coactilarii* n' eran

detti gli artefici. Sino dai tempi Omerici s' adoperarono loriche di tal genere. AJACE OILEO, ed ANFIO chiamansi λινοθώρηξ *avente il torace di lino.* CORNELIO NIPOTE riferisce, che IFICRATE, in cambio delle corazze di ferro, o di bronzo, mise fuori corazze di lino, onde i soldati fossero più spediti; ed abbiam da PLUTARCO che portava ALESSANDRO un doppio torace di lino. Un tale uso passò dai Greci ai Romani. Nel tumulto, che in Roma eccitò la rivolta d' OTTONE, GALBA indossò una lorica di lino, e di lino penso, che abbia finte il nostro Scultore le loriche dei Torsi Secusini *. Se finte si fossero, non pur di metallo qualunque, ma di cuojo, già non si dovean di tanta finezza supporre, che ogni muscolo il più dilicato, anzi il respiro della persona dissotto apparisse delle medesime. Pare che vincano in dilicatezza le tele coe e bombicine, tanto si foggiano sul nudo, e da quello mirabilmente s' informano. Da ciò si rileva, che non tutte le loriche di lino erano dense del paro. Ve n' eran di tali,

Homer. Iliad. lib. 2, Boeozia. vers. 337.

Corn. Nep. in Iphicrat.

Plutar. in Alexandro.

Svetonius in Galba.

* Non solamente dagli antichi Scrittori si fa menzione di corazze e di toraci di lino; ma lintee corazze s' incontrano pur anco tra le antiche sculture, ed una simile viene riportata dal chiarissimo Ennio Quirino VISCONTI. Egli nello illustrare un gruppo di ritratti Romani in sembianza di Venere e Marte osserva, che alla gamba sinistra del Marte fa sostegno un tronco, sul quale è posato un torace linteo, foggia di armatura (come nota anch' esso il VISCONTI) molto usata presso gli Antichi - *Scolture del palazzo della Villa Borghese detta* Pinciana, *parte II, Stanza VI, N.°* 3, *p.* 40: *Roma* 1796, *in* 8.°

Petrarc. Son. Parte I.

Ove solea spuntarsi ogni saetta,

che ben si potevano con sicurezza usare in battaglia: altre proprie specialmente alla caccia, cosicchè i denti delle fiere vi si implicavano, e non potean trafiggerle; e talune così leggiere, che non si portavano nei pericoli se non coperte almen d' una fascia di metallo di larghezza sufficiente, chiamata *pettorale*, o *torace.* In questo caso le corazze di lino eran dette *subarmali*; e senza torace si saranno per avventura adoperate nelle pompe. Il collega nostro il Sig. Gian Francesco GALEANI NAPIONE, che mi fece animo a recar ad effetto l' idea mia di illustrare questi antichi monumenti d'una Città, in cui fece egli residenza durante alcuni anni, e di cui conserva grata memoria, somministrandomi anche a tal uopo parecchie notizie, osservò a questo proposito, che avuto avranno anch' essi gli antichi le militari loro divise di gala, nelle quali più conto si sarà tenuto della vaga apparenza, che non della forza. Lo scultore dei Torsi Secusini, valendosi della facoltà concessa agli artisti di scegliere, ingentilire, nobilitare quanto loro torna in acconcio, diede alle sue loriche una pieghevolezza, che forse non potevano aver in realtà, contentandosi di serbare una certa rassomiglianza col vero; ed avvegnachè l'abbia indicata di finissimo lino, non volle coprirla del torace per lasciar tutto vedere il bene inteso andamento dei muscoli. Dove per altro non ebbe egli timore

Pausanias in Atticis.

Nap. Lettera all' Autore 1804 26 marzo.

di offendere il contorno delle sue statue s' attenne con molta accuratezza al vero; ed al fondo delle loriche espresse di metallo la fascia larga assai, e d' un festone duplice ornata, che stringeva l' estremità de' fianchi a modo di cintura, e secondando la forma delle reni, e del ventre, dietro univasi con una fibbia. Di metallo parimenti indicò le lamine che servivano a tenere insieme la parte anteriore e posteriore della lorica, ed a riparare i colpi di taglio. La cintura poi, e le lamine ornò di mascheroncini, di testine d' arieti, di leoni, d' orsi, e d' altri simili fregi per minuta diligenza di lavoro a considerarsi maravigliosi, ma difficili e fastidiosi a descriversi. Fimbriate sono le striscie di cuojo per riparar parimenti i colpi di taglio, che formano quasi una falda della lorica, e dalla cintola scendono ai due terzi del femore. Sotto la falda si vede una parte di tunica, o camicia, che sembra di lana, ed accarezza le ginocchia, le quali scoperte alcun poco, nei movimenti della rotella, dei muscoli, dei tendini, palesano la scienza anatomica dell' artefice.

Il far pompa d' un' anatomica scienza non oltre il bisogno, e con dicevole sobrietà adoperata, non fu la ragion unica che determinò lo scultore a scegliere corazze di lino. Voleva egli arricchirle di bassi - rilievi allusivi per avventura al carattere dei personaggi, di cui scolpì i simulacri, onde al primo colpo d'occhio distinguere se ne potessero senza errore le immagini. Nè punto si allontanò dal costume supponendo le sue lori-

che in oro od in argento lavorate. Di scolture s'abbellivano eziandio nelle più remote età elmi, scudi, corazze. Esiodo ed Omero ne rendono in più d'un luogo testimonianza. Giovenale, biasimando il lusso dei tempi suoi dice, che gli antichi soldati erano paghi d'impiegar l'oro e l'argento per ornar le armi loro, e che godevano se la celata loro mostrasse scolpite antiche memorie.

Juven. Satira XI, vers. 107.

Argenti quod erat solis fulgebat in armis.

È qui il ricordare superfluo parecchie statue che mostrano le loriche ornate con bassi-rilievi. Sappiamo che le corazze talvolta di sì finito, di sì elegante lavoro abbellivansi, che come cosa ammirabile s'offerivano in voto agli Dei, e s'appendevano ne' templi per ornamento. Bellissima convien dire che fosse quella corazza di rame, che posta era nel tempio di Cibele presso gli Enguini popoli della Sicilia, stata offerta alla Dea da Publio Scipione, e di là tolta da C. Verre, il quale, per mala ventura de' Siciliani, insieme accordava amore per le produzioni dell'arti belle, ed insaziabile rapacità. Tullio giusto estimator d'ogni cosa bella chiama una tale corazza *opere Corintio*, od abbia inteso egli parlare degli artefici di quella Città, o d'un metodo di lavorare introdottosi da essi loro; certo l'oratore illustre mostrò di pregiarla moltissimo dalla indegnazione che sfoga contro Verre che l'involò. Ma innanzi di notar cosa

Cicer. in Verrem, Act. II. lib. IV. §. XLIV.

alcuna spettante a' bassi-rilievi dei Torsi Secusini, si dee avvertire che in uno di questi volle forse effigiare l'artista un personaggio Regale, od un Magistrato primario. La mossa grave e dignitosa che risulta dalla collocazion delle membra, il paludamento, che affibbiato ad una specie di bottone a foggia di chiodo Romano sulla spalla sinistra giù scende con naturale, facile, e grandioso panneggiamento sino alla metà del femore, e che gettato sul braccio sinistro copre l'omero, così acquistando uno andar nobile, e pittoresco, tutto mostra che l'artista volle contrapporre l'attitudine maestosa, e tranquilla di questa figura alla mossa energica, e svelta che diede all'altro Torso propria d'un guerriero. Picciola clamidetta intorno al sinistro braccio ravvolta, che sfugge dietro il dorso, e s'asconde per ricomparire alcun poco sulle reni raccolta, e sostenuta dal balteo, da cui pendeva il parazonio; i fianchi e le coscie in guisa piegate di chi si riposa da grave fatica; un pezzetto dell'omero destro levato in alto, quasi impugnasse la mano lunga asta che fitta in terra servisse d'appoggio alla persona, tutto lascia pensare che ad un Eroe esercitato ne' perigli di Marte spettasse questo ultimo Torso. È osservabile nell'uno e nell'altro di questi Torsi la disposizione delle clamidi. Coprivano queste ordinariamente la sinistra spalla, e traversando il petto giungevano ad annodarsi sulla spalla destra, il destro braccio lasciando libero interamente. Ma nelle figure nostre compajono annodate e raccolte sulla spalla sinistra, e da' fianchi pendenti

senza toccare nè punto, nè poco il petto per non esser d' ingombro alle effigiate istorie.

CAPO II.

Descrizione ed illustrazione de' bassi-rilievi intagliati sulle loriche dei due Torsi Secusini.

Farò ora principio da quelle che fregiano la più ornata lorica, e quel Torso ch' io assegnai ad un personaggio Regale, o ad un Magistrato primario.

Divise lo Scultore in tre campi tutto lo spazio che ornò di bassi-rilievi. Il primo separò dallo inferiore con una linea rabescata per indicare un trapunto sul lino, da cui la superior parte della lorica sorgesse più sottile, acciò non affannasse il respiro. Questo primo campo steso per tutta la region del *Torace*, o dello *Sterno*, è occupato da un carro non trionfale, ma piuttosto somigliante ai carri Circensi, tirato da quattro cavalli slanciantisi al corso, che disposti due per parte fanno ala, e lasciano vedere sopra il carro dalla cintola in su un giovane Auriga che li frena. Egli è vestito di lieve tunica senza maniche, raccomandata alle spalle da due bottoncini, e stretta a' fianchi da una piccola fascia. L' acconciatura della sua chioma intorno alla fronte disposta in guisa di raggi, mel fanno riconoscere pel vago conduttore del giorno; saranno i cavalli Eto, Piroo, Eoo, Flegonte, ed avremo così espresso in

questo basso-rilievo il luminoso carro del Sole. Altri dall'armilla * che porta il nostro Auriga al braccio sinistro, dalla rotondità e delicatezza delle sue forme approssimantesi alle femminili, e più ancora dall'abito quasi muliebre potrebbe sospettare essersi qui effigiata l'Aurora. Ma in altri monumenti si scorge Apollo ornato d'un'armilla appunto il braccio sinistro, come usavano di portarla le donne per pompa, mentre gli uomini per indicar virilità portavanla al braccio destro, e chiamavasi *dexterale*, o *dextrocherium*. Morbide forme, e per eterna giovinezza fiorenti attribuivansi a Mercurio, a Bacco, ad Apolline tenuti talora per una Divinità medesima. Vestito di lunga tunica, come l'usavano i Citaredi è l'Apolline Musagete, cioè guidatore del coro delle Muse, e questo Nume sopra alcune medaglie d'Augusto si vede in abito donnesco, e vien detto Apolline Aziaco, perchè quell'imperatore gli eresse un tempio sul promontorio d'Azio dopo la vittoria ivi da esso ottenutasi contro Antonio e Cleopatra. Nè credo diverso l'Apolline Aziaco dal Palatino, a cui Augusto medesimo in seguito parimenti dell'Aziaca vittoria, consecrò il proprio suo palazzo con portico, biblioteca e tempio; sicchè può considerarsi l'Apolline Aziaco il genio tutelare e domestico d'Ottaviano Augusto. A confermarmi nella congettura

v. Winkelm. Tom. II., tav. I. e spieg. de'Rami Tom. III., pag. 455.

Macrob. Sat. lib. I, cap. XX. et sequent.

Sveton. in Augusto.

Sveton. ivi.

* Si dee confessare che quest'armilla nel gesso, che non è venuto molto bene, non si distingue, però al Sig. Monticoni, e a talun altro sembrò di ravvisarne i segni.

che l'Aurora non già, ma più veramente sopra la lorica Secusina quello siasi figurato di cui ORAZIO cantò;

Epodon. Carmen seculare.

Alme sol, curru nitido diem qui
Promis et cœlas, aliusque, et idem
Nasceris . . . . .

valgono i due grifoni consecrati ad Apolline e scolpiti nel campo inferiore che comprende la region del ventricolo, ed il costato.

Erodot. lib. III. Fu volgare opinione raccontata da ERODOTO, che questi animali colla testa d'aquila orecchiuta, o piuttosto di avoltojo, il corpo secondo alcuni di capra, secondo altri di cervo, ma secondo i più d'un lione alato, si trovassero presso gli Arimaspi popoli della Scizia, custodissero le miniere dell'oro, ed impedissero che s'estraesse dalle viscere de' monti il sì pregiato metallo. PAUSANIA e Pomponio MELA, narrano a un dipresso la cosa medesima mostrando di non crederla. PLINIO pone i grifoni insieme ai Pegasi, e ad altri augelli favolosi. Taluno diede ad essi un corpo equino, ed Ippogriffi gli chiamò, ma questa fu opinione di pochi, anzi VIRGILIO, per esprimere che male assortite erano le nozze tra Mopso, e Nisa, dice che piuttosto farebbero insieme alleanza i griffi ed i cavalli.

Pausanias in Attic. cap. XXIV.

Mela de situ Orbis lib. II., cap. I., e lib. III., cap. 7.

Plin. lib. X., cap. 49. Hist. natur.

Mopso Nisa datur: quid non speremus amantes?
Jungentur jam griphes equis, œvoque sequenti
Cum canibus timidi venient ad pocula damœ.

Virg. Eglog. 8., vers. 26.

Suppose taluno che la favola dei grifoni custodi dell' oro, abitatori delle più cupe e recondite caverne abbia avuta un'origine dedotta dal vero. Altri pensò che i grifoni sieno stati consegrati al sole; perchè l'oro è chiamato sole dai Chimici, e cent'altre cose si scrissero a questo proposito che non sono del nostro argomento, Basti qui il dire ch' ebbero i grifoni luogo tra i geroglifici d' Egitto per indicare Osiride esprimente la forza, e l'attività del Sole quando si trova nella costellazione del leone. Pier VALERIANO asserisce che nella tavola Isiaca, da lui chiamata *Bembina*, perchè fu già del Cardinal BEMBO, e che si potrebbe da noi chiamar *Torinese*, se dal nostro Museo non si fosse trasportata in Parigi, parecchi grifoni in varie forme incisi si vedono; ed accorda anch' egli il VALERIANO, che sono simbolo d' Apollo. Per altro si scolpirono talvolta sopra i sepolcri, e perciò a Nemesi per avventura si dissero consegrati parimenti, quasi minacciassero di vendicare i turbatori de' sepolcri. Li veggiamo anche nel fregio de' templi come in quello d' Antonino e Faustina, e furono creduti anche sacri a Giove. Il cocchio d' Amore tirato da grifoni col corpo di cervo s' incontra in una pittura Ercolanese.

Plin. Hist. Nat. traduit en Fran. accompagnée de notes critiques. Paris 1772. in 4.° tom. 4, lib. X., cap. 49., pag. 137. e sequent., nota (8).

Pierii. Valer. Hyeroglyph. lib. XXXIII. pagin. 233., Lugdun. 1602. in fol.

Ved. Guattan. Roma antica vol. I., tav. III, pag. 73.

Comentandola i dotti Accademici d' Ercolano osservano che i griffi al Sole specialmente assegnati, ben potrebbero caratterizzare l'analogia tra Amore ed Apolline, come Deità entrambe autrici della conservazione e propagazione del tutto. CLAUDIANO rappresenta Febo visitando i suoi altari assiso sopra un carro tirato da' grifoni.

Le Antichità d' Ercol. Pitture tom. I., tavola XXXVIII. Roma 1789 in 4.

Claud. Paneg. Onorii.

Phœbus adest, et frenis Gripha jugalem
Rhiphœo, repetens tripodas, detorsit ab axe.

Ved. Museo Pio. Clem. tom. IV, e tom. V. pag. 17, 19, 20.

Medaglie Greche, e Latine si hanno in gran numero, in cui va unito il grifone al tripode, alla lira, all'alloro, e ad altri Apollinei simboli; come pure anche a' simboli Dionisiaci perchè fu Bacco confuso spesse volte con Apolline. Due Grifoni si vedono con il corpo e le zampe di leone, l' ali e la testa d' un' aquila orecchiuta nel nostro marmo Secusino, l'uno posto a rincontro dell'altro in atto di cacciare il rostro dentro una coppa, la quale viene loro offerta da due vecchi, che posano un ginocchio a terra quasi compiendo religiosa cerimonia, mentre alzano la fronte loro verso le teste dei grifoni. Pare che s'esprima quì una libazione ad Apollo scolpito nella superior parte della lorica, avvegnachè le coppe che hanno in mano i due vecchi sembrino più proprie ai conviti che non ad uso di sagrificio, nè per la forma loro si possono determinatamente assegnare ad una di quelle tante che rammentansi da ATENEO, e da MACROBIO; o che s'incontrano in antichi monumenti. In abito Gallico sono i due vecchi, *comati*, e *bracati*, e con lunga tunica doppiamente succinta. Portano in capo un pileo acuminato colla punta alcun poco rivolta verso la fronte all'uso detto Frigio, e Persiano, perchè se ne veggono coperte le immagini di Paride e de' Sacerdoti Mitriaci, ed anche di Mitra medesimo. Diedero peraltro gli an-

Vid. Macrob. Satur. Ateneo Dipnosoph. lib. XI cap. IX.

tichi scultori una tale berretta ai barbari d' ogni nazione; ma ad indicare, che lo scultore espresse qui due Galli concorrono le ampie *anassiridi*, o brache; e la tunica con maniche le quali non arrivano alla metà delle braccia. Tal abito loro viene assegnato da STRABONE. Servono di base ai grifoni, ed a' vecchi, e li tramezzano certi rabescati fogliami, ed uno stelo, che pare di fior di granato, ossia balaustio dinotante, come osserva il dotto VISCONTI, il culto d'Apolline, * i quali fogliami, mediante varj giri empiono il terzo campo della lorica, ossia, la regione del basso ventre terminata dalla cintura, o fascia metallica. Il fare servir di base alle figure foglie, e ramuscelli tiene invero di quel gusto da VITRUVIO biasimato a ragione, introdottosi in Roma poco innanzi de' suoi tempi, e da LUDIO pittore propagatosi nell' età d' Augusto; ma l'artefice de' nostri Torsi è scusabile se l' adottò, giacchè non poteva altrimenti forse trovare un partito migliore per distribuire i suoi bassi-rilievi, ed occupar con leggiadria e leggerezza ogni vano senza confondere ed opprimere la composizione.

Strab. lib. IV.

Museo, Pio-Clement. Tom. V., tav. II. III., pag. 5.

Vitruv. libro VII. cap. V.

* Una statua loricata tenuta per uno de' più pregevoli simulacri loricati venuta alla luce dallo scavo Gabino, ed attribuita a Cajo Caligola dal dotto VISCONTI, ha una corazza ornata nel mezzo di nobile intaglio, con animali chimerici, teste d' elefanti, ed altri fregj nei pendagli. Gli animali scolpiti nella corazza rassomiglianti a due griffi sembrano indicare la protezione di Apollo, o del Sole per l' Augusto rappresentato, tanto più che secondo il precitato VISCONTI, simbolo d' Apollo, o del Sole è ancora il candelabro che li tramezza.

V. *Monumenti Gabini della Villa Pinciana descritti da Ennio Quirino Visconti. Roma* 1797 *in* 8.°, *tav.* 38, *pag.* 95.

Ricco meno di figure è il Torso, che ho divisato appartenesse alla immagine d' un Eroe guerriero; ma comunque ricco di meno, è del paro pregevole, o riguardisi la finezza de' bassi-rilievi, od il loro significato. Per dare alla sua statua agilità maggiore l' artefice la volse alcun poco di fianco, e col balteo, o cingolo militare, che le traversa il petto, restrinse lo spazio, che volle ornar di figure. Conveniente simbolo di chi spavento incute nei popoli con l' armi conquistatrici la faccia di Medusa sta fitta in mezzo, e sola campeggia sovra la lorica nella region del torace. Gli scultori Greci, che di rado, o non mai alteravano la regolarità delle forme, quand' anche rappresentar dovessero gli oggetti più funesti, e terribili, s' imitarono dal nostro artista, chè la Gorgone ci offerse allo sguardo, non orrida, quale venne da' Poeti descritta, ma soltanto colle ciglie aggrottate, e con due serpentelli sotto del mento annodati. Una Pallade bellissima in piedi fra due giovinette danzatrici, che tutte posano sovra gentili rabeschi, formano l' intera composizione, da cui le parti rimanenti della lorica vengono occupate. L'abito della Dea è composto da due tuniche. L'esterna capricciosamente legata sotto il seno, le giunge dal sinistro lato sino al ginocchio, e giù dal dorso le discende sino ai talloni con pieghe bellissime sul fare del più antico stile Greco; ma dal destro lato giungendole solamente alle reni. La sottoveste, o tunica interna le copre le gambe quasi intieramente, e stretta alla persona accusa

le forme del ginocchio, e della gamba in atto di muoversi. * Tutte due le tuniche pajono di tela, o di panno sottilissimo, e sono prive di maniche, ma attaccate per mezzo d'un bottone alle spalle, nude lasciando le braccia all'uso delle rigide Spartane, uso adattato convenientemente all'austerità della Dea. Grandioso è il panneggiamento dell'ampio peplo, che dall'omero destro le scende sul fianco. Il petto è coperto dall'egida a squame, ma è l'egida sì molle, e pieghevole, che tutta serba l'arrendevolezza della pelle di capra; da cui trasse l'origine. L'elmo ha per cimiero una civetta, che coll'ali agitate sembra muoversi al volo. Fu sacro a Pallade un tale augello, che vede anche di notte, perchè e la prudenza, e la sapienza in Pallade simboleggiate riconoscono il vero, ove il volgo non trova che oscurità. Lo scudo, che imbracciasi dalla Dea non è rotondo come quelli, che diceansi or parma, or clipeo, ma ovale, ed amplissimo: ha il lembo estremo cerchiato di ferro, come usavasi da' Romani dopo che fu posto in uso da CAMILLO, qualor combattè contro i Galli. Lo stesso augello sacro alle notturne studiose vigilie effigiato nel cimiero, compare anche nel bel mezzo dello scudo. Stringe Pallade colla destra

Ved. Saggi dell' Accad. Etrusca Corton. tom. 8. Disser. 1. di M.r Filippo Venuti sopra l' Egida.

Vid. Nat. Comit. Mythol. lib. IV. cap. V.

* La Minerva nel gesso cavato dall' originale mostra i piedi incrocchiati, attitudine considerata dal WINKELMANN come singolare; ma che però sembra, ch' esprima l' atto del danzare, non isconvenevole, essendo posta tra due altre danzatrici.

mano alzata un dardo quasi voglia lanciarlo, atto consueto di lei, onde venne chiamata da taluno con vocabolo derivante dal verbo Greco βαλλειν, che significa lanciare. Non si può rilevare abbastanza la forma del dardo per essere forse corroso il marmo.

Or chi saranno le giovani danzatrici, che fanno corteggio alla Diva, ed alto con bel garbo levando le braccia mostrano d'acclamare, e d'applaudire? Due tonachette senza maniche, la più lunga delle quali giunge loro al ginocchio, ne formano l'abito lievissimo, che pare agitato dal vento, e lascia scorgere per tal mezzo gli eleganti contorni di quelle agili donzelle. Saranno elleno per avventura le Muse, o le Grazie? Queste no, poichè sappiam da PAUSANIA, che sino dai remotissimi tempi nude le Grazie si dipingeano. Neppure le Muse, poichè mancano degli attributi, che sogliono ad esse concedersi, e troppo diversamente sono abbigliate, quantunque abbian con esse di comune la corona di palme in fronte con le foglie, che s' incrocicchiano in cima, loro da FORNUTO attribuita, ed oltre ciò colle Muse anche comune il diletto di danzare. Saranno dunque le due nostre Giovinette le Ore, che si finsero figliuole di Giove, e di Temide, e delle Grazie, e delle Muse, e delle Ninfe compagne. Il numero loro non fu determinato da OMERO. Due se ne contavano nelle più antiche età, tre se ne numerarono coll'andar del tempo, Eumonia, Dice, ed Irene; una sola ne riconobbero i primi Romani, e fu Ersilia moglie di Romolo, finalmente

Pausanias in Boeotia cioè lib. IX.

Fornut. de natur. Deor. cap. 14.

Hesiod. Theog. Pindar. Ol.

Pausanias, in Corinthiis cioè lib. II.

Vid. Hesych.

sino a quattro se ne rappresentarono. Erano le Ore considerate come le Deità delle stagioni, e furono credute governare l'umana vita, provvederla del bisognevole, e prendersi cura de' piccioli fanciulli, e della educazione de' giovani. Ond' è, che Telesicrate Cirineo vien detto da PINDARO allevato in grembo dell' Ore, ed altri Poeti le fanno assistere a diverse nozze celebri dell' antichità unitamente alle Grazie, ed alle Parche. PINDARO nell' Ode fatta in lode di Senofonte Corinzio le diede per seguaci ad Apolline, di cui taluno le chiamò figliuole. Nel nostro monumento le veggiamo con Pallade, Dea, che come Apolline presiede all' educazione, agli studj, ed all' arti. WINKELMANN rapporta due figure simili assai alle nostre, ed interpreta egli pure, che rappresentino le Ore, ma solamente nel nostro marmo esse vanno in compagnia di Pallade. * Il se-

Ennius in frag. Ovidius Metam. lib. XIV.

Pindar. Pyth. Od. 9.

Monum. Ant. ined. ec. Parte I. cap. XIX.

* Anche il più volte lodato VISCONTI ne' suoi Monumenti della villa Pinciana espone due figure somiglianti alle nostre, ed una terza similmente coronata, ma con abito diverso, che sta sonando il timpano, e che viene da esso creduta una Baccante Spartana, perchè lascia vedere ignuda una gran parte del corpo; ed inclina quindi a credere, contro il parere del WINKELMANN, che non le Ore, ma due Vergini Spartane danzanti sieno le precitate figure, famose essendo presso i Poeti le danze delle Vergini Lacedemoni sul monte Taigeto, e ricordando l' istoria l' uso, che quelle avevano di vestirsi di sola tunica, e il costume introdotto tra gli Spartani dopo la loro vittoria di Cheronea di portar corone di palma. Ma avvegnachè tale fosse l' abito delle Spartane donzelle, non sembra peraltro da rigettarsi del tutto l' opinione del WINKELMANN, ed avrebbero molto acconciamente gli artisti potuto render comune alle Ore l' abito delle prefate Donzelle, come il più conveniente ad esprimere la velocità delle Ore. Il vederle poi

vero disegno di questa vagamente contrasta col disegno leggiadro di quelle, che

Orfeo. Supp. in Himno.

Una danza gentil muovono in giro,

come le dipinge il supposto ORFEO in uno degl' inni suoi. Tanto in questo Torso, come nell' altro, che mostra il carro del Sole, l'artista ha trattate con eleganza, e buon gusto non le sole parti principali, ma altresì gli accessorj, ed i più minuti ornati lavorò con finitezza, ed eleganza impareggiabile.

CAPO III.

Dell' epoca, e del lavoro delle statue, a cui appartenessero i Torsi Secusini: congetture intorno al sito, in cui fossero collocate.

Un' opera di tanto pregio, com' è quella dei *Torsi Secusini*, manifesta l'epoca più felice, ch' abbiano avuto l'arti del disegno in Italia: ma potremo dire perciò che Italiani ne fossero gli artefici? PLINIO nel dir che fa essere la statuaria un' arte antica, e famigliare all' Italia ebbe in mira le rozze, e grossolane statue a tutte le

Plin. lib. 34, cap. 7.

---

nel nostro monumento in compagnia di Pallade ci conferma nelle congetture esposte nel testo. — *V. Scolture del palazzo della Villa-Borghese detta* Pinciana, *parte II, pag.* 16, *n.°* 21., 22., 23.

Nazioni comuni, e per avventura non molto da quelle diverse, che presso gli antichissimi Greci furono *Dedali* appellate. Chi potrebbe immaginarsi, che di buona maniera stato fosse il simulacro d' Ercole consegrato da Evandro nel foro Boario, o 'l simulacro di Giano, che Numa dedicò? Soggiunge, è vero, il medesimo PLINIO, che le statue Etrusche, o Toscane avean per così dire ripiena la terra. È certo i Toscani artefici lasciarono memorie per tutta quanta l' Italia, sicchè non ne mancarono le provincie, che formano l' antico Piemonte. Ma prescindendo dalla rusticità Sabina, e Romana, e dalla storia delle arti, quali si professavano nel centro dell' Italia, l' Italia non è ristretta tra' confini del Lazio, e dell' antica Etruria. Italia era non solo tutta l' ampia parte, che denominavasi Magna-Grecia, ed Italia la Sicilia tutta, di cui abbiamo tante medaglie assai più eleganti di quelle di Atene stessa, ma Italia eziandio la Venezia antica, così chiamata dagli Eneti nazione dell' Asia minore, venuti ad abitare sin dai tempi Eroici le campagne poste all' imboccatura del Po. L' antica città di Adria, posta in quella regione, famosa era fin da' secoli più remoti per gli studi, ed il buon gusto in architettura; e chi sa, che quei lavori, che comunemente si dicono di stile Greco-Etrusco più veramente antichi Italici dir si debbano, ed usciti sieno di quelle provincie prima che dai Romani per mezzo dei loro Verri venissero disfatte? E che poscia in un colle lingue di que' Popoli, e colle storie loro periti sieno i nomi degli artisti al

Plin. ivi.

Maff. Verona Illustr. lib. I.

pari de' nomi di quegli Eroi, cui mancò al dire di Orazio il sacro canto de' vati per eternarne le glorie? Mediante il traffico con i colti abitatori dell' antica Venezia pensa il precitato Gian-Francesco Napione, che sin dai remotissimi tempi famosa divenisse l' antica città d' Industria posta in riva del Po nelle vicinanze di Verrua, appellata già *Bodincomago* da Bodinco vocabolo antichissimo, con cui s' indicava la profondità del Po in lingua Celtica, o Ligustica primitiva; e forse da *Mag*, che in Celtico parimenti significa luogo di traffico, di mercato, d' industria, come rilevò lo stesso Gian-Francesco Napione nelle lettere, che per appendice unì ad altre sue intorno ad un Sacrario gentilesco di vasi d' argento, dirette già al famoso Antiquario Ennio Quirino Visconti, e che veder si vorrebbono alla pubblica luce. Idoletti in que' contorni d' Industria si scopersero, bronzi di elegante artificio, ch' ora fregiano il Museo di Parigi, monete, bassi-rilievi, e d' ogni sorta anticaglie, ed avanzi di maestosi edificj, come già notato aveano gli Espositori de' marmi Torinesi; ma specialmente una tazza argentea giova qui rammentare, che si ha nel Museo di Torino, la quale offre la pugna d' Ercole colle Amazoni, raro soggetto, secondo il rinomato Visconti, poichè non rappresenta soltanto Amazoni, ma soggetto certo, ed azione, e personaggi determinati nella Favola. Il soggetto, di cui si tratta, somministrò materia d' una Memoria erudita anche inedita del Direttore del Museo medesimo Signor Abate Tarini, ed avea già dato ar-

Sacr. Gentil. Lettera XII.

Sacrar. Gentil. inedit. Lett. XII 14 Genn. 1795.

Ved. Sito dell' antica Industria. scoperto, ed illus. ec.

Gori Tom. I Simbole p. 174.

Visconti Museo Pio-Clement Tom. V, p. 40.

gomento di parecchie indagini al mentovato Signor Gian-Francesco Napione; ed appunto per opera di stile detto comunemente *Greco-Etrusco* era ravvisata da quest' ultimo in seguito ad alcune sue congetture. I Romani feroci non altro conobbero per lungo tratto di tempo fuorchè il guerreggiare; e si valsero ne' primi cinque secoli degli Etruschi avviliti per ornare templi, ed ergere simulacri, di cui non va senza anche una barbara Nazione. Ma quando cominciarono a spingere le conquiste loro nella Grecia poco, o nulla più si parlò dell' arti Toscane. Dietro a Plinio tutti gli Scrittori, che ragionano dell' Istoria delle bell' arti non fanno cenno d' un solo Italiano Scultore. Verso i tempi di Silla, e di Cesare cominciarono, prima per fasto, e per vanità, quindi per la cognizione, che ne acquistarono ad innamorarsi i Romani delle pitture, delle statue, degli eruditi cimelj, ma ogni cosa era già allora opera de' Greci, e tutto in Roma volevasi di Greco gusto. Monumenti Greci eransi trasportati da Siracusa mercè le vittorie di Marcello, dall' Asia mercè quelle di Scipione sopra Antioco, dalla Macedonia soggiogata, dal vinto Perseo, dalla distrutta Corinto per opera di Q. Flaminio, di L. Paolo, di C. Mummio. Dietro ai monumenti delle Arti accorsero in folla da tutta la Grecia gli artefici, e le delizie degli infastiditi Romani occuparono lo scalpello dei Greci vinti, i quali colle doti dell' ingegno soggiogarono, secondo il famoso detto d' Orazio, i loro vincitori.

Act. in Verr., lib. 1, cap. 21, Act. 2.

Hor. Epist. 2, lib. 2.

È quindi probabile, che di valenti scultori o Greci, o di antiche scuole Italiche di egual pregio della Greca non andassero prive queste nostre contrade, massimamente nell'età di Augusto. Certo è, che i Torsi Secusini troppo sono lontani dalla antica rozzezza del Lazio, e dal secco, e rigido fare di quegli Etruschi, che al Lazio erano confinanti, e si danno a conoscere per opera o Greca, o dalle Greche non dissimile d'Italiano Artista, che attinto avesse il buon gusto agl'istessi fonti de' Greci, tantopiù, che una società di lavoratori di marmi (*sodalicium marmorariorum*) esisteva nell'antico luogo di Reano non distante da Susa, come non ce ne lascia dubitare un'antica lapide riferita dal Sig.r Iacopo Durandi. Ed in questo proposito è da notarsi, che Orazio nel precitato luogo, ove parla delle Belle arti quando incominciarono ad apprezzarsi da' suoi Romani, dà la taccia di agreste al solo Lazio, non già all'Italia:

Durandi Marca di Torino, p. 105.

. . . . . *Et artes*
Intulit agresti Latio . . . . .

E qualora Tullio scrivea, che le città, i delubri, le regioni d'Italia erano adorne di monumenti, e di doni parlar potea non tanto di Greci Monumenti, come d'Italici antichi da' Greci non diversi.

Che se poi i Pisani dal solo ordinarsi ne' celebri Cenotafj pubblicati dal Noris, che in un arco, che quella

Colonia destinava d' innalzare ad Augusto statue si collocassero, ne inferiscono, che Pisa già avesse i suoi scultori a' tempi d' Augusto, noi a più forte motivo, come più lontani da Roma, e che ne abbiamo ritrovate le opere d' eccellente scalpello, dedur possiamo, che Susa ne avesse, e che opera di Artista Piemontese fossero le elegantissime statue, di cui ci rimangono i busti. Le giuste proporzioni poi, e la membratura elegante dell' Arco Secusino provano, che non solamente la buona architettura, ma la scoltura eziandio era penetrata sino alle radici dell' Alpi, e vi aveva ritrovati splendidi protettori.

Discorso Accadem. sull' Istoria Letteraria Pisana, pag. 66, Nota 36. Pisa 1787.

Ove si voglia concedere, che nell' età d' Augusto, in Piemonte, in Susa medesima, siensi lavorate le statue colossali, di cui restano i Torsi loricati; dove furono esse collocate, in qual occasion s' innalzarono, chi rappresentarono esse mai? ... Ecco un vasto campo agli indovinamenti, ed alle congetture. Si credette, che due monumenti insigni decorassero la città di Susa. È il primo l' Arco maestoso, che a Cesare Augusto innalzò M. Giulio Cozio figliuolo del Re Donno intorno all' anno di Roma 746, secondo i calcoli del PETAVIO, cioè l' anno della quindicesima Tribunizia potestà d' Augusto, sotto il consolato di C. Marzio Censorino, e di C. Asinio Gallo. Cozio, che non Re, ma Prefetto si noma delle città mentovate nella iscrizione incisa sopra lo zoforo dell' Arco, dedicò un sì nobile edificio ad Augusto, forse quando il medesimo nella primavera ap-

Petav. de Doctr. temp., vol. II., pag. 370. Ven. 1757 in folio.

Petav. Doctr. temp. ibi.

punto dell' anno di Roma 746 si recò nelle Gallie accompagnato da Cajo il primogenito de' suoi figliuoli adottivi nati da Giulia sua figliuola, e da M. Vipsanio Agrippa, che s' era fatto genero dopo la morte acerba dell' amabile Marcello primo marito di Giulia. Si determinò Augusto a questo viaggio, prima per esaminare gli affari della guerra, che da alcuni anni facea Tiberio sul Reno, Tiberio solo rimasto contro i Barbari dopo la morte del suo fratello Druso cognominato poi il *Germanico* per aver vinti i Catti, ed i Cheruschi popoli della Germania, e che morendo troncò le grandi speranze, che s' erano giustamente concepite di lui; e poi ad oggetto di presentare all' esercito, che era nelle Gallie, Cajo già in cuore suo disegnato successore allo Impero unitamente a Lucio di lui fratello minore, quantunque entrambi fossero tuttavia in età fanciullesca. Prese Augusto gli alloggiamenti al confluente della Sona, e del Rodano, dove presi gli avea l' anno innanzi, e d'onde potea dar gli ordini ai figliuoli di sua moglie Livia, cioè a Tiberio, ed a Druso, che poi morì in quell' anno stesso 745 di Roma secondo ci attesta Dion Cassio, e che la condotta avevano degli eserciti. Sappiamo da Svetonio, che i Re amici, e confederati d' Augusto soleano quando esso viaggiava accompagnarlo colle toghe, e senza Regie insegne, a guisa di clienti, e dargli ogni dimostrazione d' ossequio, edificando città, e templi in onore di lui. Non da meno perciò degli altri volle mostrarsi Cozio

Svet. in August. Dion. Cass. lib. LV in princ. pag. 771, ediz. del Reimaro.

alleato d' Augusto ne' suoi Stati, innalzandogli un Arco magnifico sopra una delle vie, che dall' Italia conducea nelle Gallie, per cui sarà forse passato l' Imperatore. Favorevoli erano le circostanze, perchè prospere in quel torno di tempo erano le cose de' Romani, e pienamente s' erano domati tutt' i popoli Alpini, che da più d' un secolo or da un lato, or dall' altro scuotevano il giogo, ed inquietavano i Romani eserciti. Anche prima di Giulio Cesare alcuni Generali Romani aveano vinti parecchj popoli Alpini. Cesare corse, domò, e sottomise alla sua splendida fortuna e le Alpi, e le Gallie tutte, ma le vittorie di lui non assicurarono ai Romani la conquista di quelle vaste regioni, e doveva Augusto per opera specialmente d' Agrippa veder domate finalmente tutte le Nazioni Alpine da un mare all' altro, e a lui si diè il vanto d' aver pacate le alpi. Cozio fu per avventura il primo, che un monumento insigne innalzò in mezzo a quelle in onore d' Augusto, non ben sapendosi in qual anno siasi eretto l'arco d'Aosta dalla Colonia ch' ivi condotta avea di Pretoriani soldati Terenzio Varrone detto *Murena*, l'anno di Roma 729 circa, diciotto anni prima che si fabbricasse l' Arco Secusino. Suppor si deve, che parecchj anni corressero dalle vittorie di Varrone all' innalzamento dell' Arco d' Aosta, fabbrica, che indica Colonia di lunga mano stabilita, e tranquilla, come tranquillo, e fiorente popolo indicano le tante altre insigni rovine di Romani edificj, che in Aosta s' incon-

Senec. de brev. vitæ.

Dion. Cassius lib. LIII.

Pet. de Doctr. temp. pag. 368.

trano, per cui fu detta dal colto viaggiatore, e rinomato naturalista il Dottor Vitaliano DONATI quella città dopo Roma la più abbondevole fra l'Italiche, di Romane vestigia, e di vestigia tali, che ben meriterebbero di trovare fra di voi, Accademici chiarissimi, un valente illustratore. Ma quando non si voglia accordare, che l'Arco d'Aosta mancante dell'inscrizione che la opinion nostra confermi, sia posteriore al Secusino, il Secusino fu poi sicuramente anteriore d'un anno al celebre Trofeo per ordine del Senato innalzatosi parimenti ad Augusto nell'Alpi marittime vicino al luogo detto attualmente la Turbia, la cui iscrizione vien riferita da PLINIO; Trofeo innalzatosi per essersi sottomesse dall'uno all'altro mare tutte le Genti Alpine sotto gli auspicj di Augusto, il che intendere si vuole in varj tempi dai Generali di lui: il monumento non altro indicando a mio parere, che il termine delle guerre Alpine, che per moltissimi anni occuparono con varia fortuna le Armi Romane.

Vedi Relazion. Ms. d'un viaggio nella Valle d'Aosta già esistente ne' Regj Archivj.

Durand. Piem. Cispad. antico, artic. I, pag. 25, Nota (a).

L'altro edificio ragguardevole, che in Susa vedeasi, ma di cui il tempo ci rapì le reliquie intieramente, era il sepolcro di Cozio locato presso le mura della città al dire d'Ammian MARCELLINO. La tomba del Re, che aperte avea queste strade (parlasi di quelle, che avea fatte aprir Cozio a traverso dell'alpi), è vicina alle mura di Susa. Per due ragioni è in venerazione la memoria di lui, perchè governò con equità i sudditi suoi, e perchè, fatta co' Romani alleanza, al suo Popolo

Ammian. Mar. lib. XV, cap. 10.

procacciò una pace costante. Il MAFFEI vuole che AMMIANO abbia preso uno sbaglio, e che l'Arco, e 'l Sepolcro non siano che un solo edificio. Non si vuol negare, che siensi talvolta edificati sepolcri a foggia d'archi, come se ne edificarono a foggia di piramidi, e di templi. Arco funebre fu per decreto del Senato eretto a Druso, su cui vedeasi l'immagine di quel giovane Eroe a cavallo in atto di cadere per indicare la funesta morte di lui. Questi sepolcri s'inventarono da' privati per onorar la memoria de' loro cari, e per evitar la penale portata dalla legge Giulia relativa alle spese funebri; il che s'accenna da TULLIO parlando del sepolcro della sua figliuola in una lettera ad Attico. Ad ogni modo, prescindendo dagli argomenti posti in campo dal MAFFEI nella sua lettera ad Alberto Fabricio, di cui ci accaderà altra volta di ragionare, io per ora non mi opporrò ad AMIANO, e col dottissimo nostro Signor Jacopo DURANDI, tanto dell'antica Geografia, e della patria Istoria benemerito, crederò, che vi sia stato in Susa un cospicuo monumento, che ben sel meritava il buon Cozio per le cose da lui in pace, ed in guerra operate.

Maff. Galliæ antiquit., Epist. 2, pag. 20.

Morcell. de Stylo Inscription. pag. 103.

Lib. XII, Epis. 36.

Notizia dell'antico Piemon. Traspad., cap. IX, pag. 76.

Pochi altri edifizii, oltre ai testè nominati, convien dire, che fosservi in Susa degni di ricordanza speciale: rimane dunque, che l'arco, od il sepolcro di Cozio adornassero le statue, di cui ci restano i Torsi, e le quali per l'eccellenza loro dovevano ornare i monumenti più illustri della città. Se peraltro i Torsi aves-

sero appartenuto al sepolcro, Ammian Marcellino ne avrebbe fatto cenno, nè si sarebbe egli appagato di scrivere, che la tomba di Cozio era vicina alle mura della città, ma aggiunto v' avrebbe forse l' epiteto di magnifica, e d' insigne. S' avverta oltre ciò, che le statue nostre danno chiaro indizio d' essere state eguali, ed appoggiate a qualche muro, mentre non sono isolate, e non sono di tutto rilievo, che nelle gambe. Or non saprei, perchè due statue della grandezza medesima si sarebbero poste al sepolcro di Cozio; in caso che l' Arco, ed il supposto sepolcro non sieno per avventura un edificio medesimo, quando si potrebbe mostrar cogli esempj, che una sola statua primeggiava negli antichi sepolcri; vale a dire la statua di colui, al quale erasi innalzata la tomba. Il silenzio d' Ammiano, la natura delle statue, l' essere queste compagne, il sito onde s' estrassero, la gigantesca lor mole, che le indica in alto locate, la perfezione loro, che rendevale proprie a decorare un edificio eretto a celebrar le glorie d' un Cesare, e a perpetuare la riconoscenza d' un Principe, ciò tutto m' induce ad asserire, che non del sepolcro, ma dell' Arco facessero parte i nostri Torsi, ove l' Arco medesimo non servisse per avventura anche di monumento funereo. Ornati di statue erano in Roma gli archi di Trajano, e di Costantino, ed anche quello pure di Trajano in Ancona. Riferisce il dotto Autore de' Cenotafj Pisani essersi decretato dalla Pisana Colonia di ergere nel sito più cospicuo della medesima un

Guattani Roma antic., vol. I, pag. 42.

Scol. Antiq. lib. IV.

Noris. Opera omn. Tom. III. Cœnotaf. Pisan. Veronæ 1729.

trionfale arco ad Augusto ornato delle spoglie delle vinte Nazioni, ordinando, che sopra l'arco si ponesse la statua pedestre d' Augusto in abito trionfale, ed ai lati le statue equestri dorate di Cajo, e Lucio Cesari. Agli esempi si può aggiungere l' autorità. Il Vitruviano Leon Battista ALBERTI uno tra primi, che studiate abbia le Romane fabbriche, parlando degli archi, addita i luoghi ove si doveano essi abbellir colle statue. Di ciò persuaso l' Autore dell' Atlante Piemontese nel disegno, sebbene inesatto, che ci presenta dell' Arco Secusino, aggiunse sovra il cimazio dell' iscrizione alcuni piedistalli, che sostengono frammenti di statue. Il MAFFEI nell' Istoria diplomatica, e nel Museo Veronese pubblicò molto più esattamente il disegno medesimo; ed il MURATORI, che ne volle arricchire il suo Nuovo Tesoro di marmi letterati, sovra il dado, in cui è scolpita l' iscrizione, rappresentò certe *pinnae*, ossieno merli di barbara architettura, secondo l' uso di fortificare de' tempi di mezzo, che a più d' una delle maestose moli Romane aggiunti furono per ridurle a torri, e fortezze. Queste soprastruzioni furono fatte levar via circa l' anno 1750, secondo che narra il MASSAZZA, dal Re Carlo Emanuele intelligentissimo dell' antica buona architettura, e furono per avventura scambiati dall' Autore dell' Atlante del Piemonte per acroterii, sopra i quali posassero le statue. Il medesimo architetto MASSAZZA, che illustrò di proposito l' Arco Secusino, par che dubiti, che quello sia stato mai ornato di statue. Non seppe vedere

Leo. Alberti Architettura lib. VIII cap. IV.

Blavv. Atlan. Piem. tom. I, part. I, tav. 43, Amstelod. 1682, Museum Veron. pag. 234.

quel nostro Architetto sito alcuno ove esse potessero venir collocate con quella vaghezza, che si distingue in ogn' altra parte dell' arco. Osservò, che il dado viene tutto occupato dall' iscrizione, e non sapendo trovare altrove luogo proprio per le statue ideò con poca verosimiglianza, che ai lati dell' Arco vi potessero esser trofei di statue adornati. Credo anch' io, che statue non vi fossero sopra gli acroterii, o piedistalli, che indicò l' Autor dell' Atlante, perchè i nostri Torsi mostrano d'esser stati appoggiati ad un edificio, siccome abbiamo detto poc' anzi; ma poi per qual ragione sovra il dado, in cui è incisa l' iscrizione star non vi poteva un altro attico, che ammettesse le statue? L' Arco Secusino così come è, quantunque d' ordine Corintio di tutti gli ordini architettonici il più svelto, appare tozzo alcun poco, e schiacciato. Il cimazio, che corona l' iscrizione, (un pezzo di cui esisteva ancora a' tempi del MASSAZZA, e venne da lui riportato, e disegnato esattamente) ha uno sporto non bastevole a difendere dalle ingiurie delle stagioni gli ordini inferiori, e sopra tutto la parte più rilevante dell' Arco, vale a dire l' iscrizione collocata al dissopra della cornice del primo ordine. Possiam quindi ragionevolmente pensare, che il Secusino Arco fosse già nobilmente terminato in cima da un attico elegante, e da un maestoso cornicione, quello ornato di statue ai lati, e questo di membrature robuste, e d' uno sporto spazioso. È questa l' opinione del Signor

Massazza. Arco di Susa, Torino 1750.

Gian-Francesco NAPIONE, che l'Arco di Susa con occhio attento esaminò; e che anzi mentre era Intendente di quella provincia fece ristorare dagli oltraggj sofferti quella fabbrica insigne.

Napione Lettera all'Autore 12 Aprile 1804. e Piemont. Illustri elogio de' Cronisti Piem. appendice.

CAPO IV.

Agrippa rappresentato probabilmente in una delle statue, di cui ci rimangono i busti.

Tenendo io adunque per cosa probabile, che i Torsi Secusini ornassero l'Arco, che ad Augusto Marco Giulio Cozio innalzò, quando l'Imperatore accompagnato da Cajo figliuolo di Agrippa recossi nelle Gallie, è da cercarsi ora quali fossero le persone, che vennero effigiate nelle statue, cui appartenevano i nostri Torsi loricati. Certo è, che personaggj Romani, ed alla Romana foggia vennero espressi nelle statue, cui appartengono i nostri Torsi. PLINIO afferma, che proprio era del costume Romano il rappresentarli coperti di loriche: *Graeca res est nihil velare, at contra Romana, et militaris thoraces addere.*

Plinio. Hist. Nat., lib. 34, cap. V.

Esaminando gli antichi scrittori per trovare chi mai verso l'epoca, in cui fu eretto l'Arco Secusino, meritasse d'avervi una statua, mi corsero al pensiero Tiberio, e Druso, i due figliuoli di Tiberio Nerone, e di Livia

moglie d' Augusto. Stava il primo felicemente allora appunto a guerreggiar nelle Gallie; aveva varcato il Reno, compressa l'audacia de' barbari: il secondo morto di fresco tornando da una spedizione contro i Catti ed i Cheruschi, spinte avea oltre l' Elba l' Aquile Romane, ed innalzati trofei lungo quel gelido fiume. Entrambi erano stati acclamati Imperatori dalle squadre, e consideravansi come i sostegni più fermi dell'autorità d' Augusto, e dell' Impero Romano. Ma il campo ove sì gloriosamente si erano esercitati questi illustri fratelli è lontano di troppo dall' Alpi Cozie. Quindi mi volsi in traccia di tal personaggio, che avuto abbia parte maggiore nell'assoggettar del tutto a' Romani le Alpi, che il Piemonte circondano, e corrispondenza particolare con Cozio; nè credo d' essermi dilungato dal vero, se un personaggio tale riscontrai nell' uomo più grande del suo secolo, nell' amico più caro d' Augusto, in quello che fu veramente scudo e lancia di lui, in Marco Vipsanio Agrippa. Egli nudrito da giovinetto, come riferisce Nicolò Damasceno presso il Noris, con Ottaviano che seco il condusse in Grecia mentre Giulio Cesare si disponeva alla impresa contro i Parti, agli interessi di lui senza riserbo veruno si dedicò; ad esso fatto triumviro fu scorta, e consigliere; ad esso preparò la strada all' Impero coll' Aziaca vittoria. Lo stesso Agrippa domator delle Gallie, ferme rendendo le conquiste di Cesare, il primo fu che, dopo quel fulmine di guerra, abbia passato il Reno come vincitore, e condotti i Romani alle spiaggie

Sifil. in August.

dell'Oceano. Vedendo quindi che era giuoco-forza, che la scossa e combattuta Repubblica gisse a ripararsi sotto l'ombra della Monarchia, abbracciò con sano accorgimento il partito del più forte, e dopo che vinto aveva Sesto Pompeo, mentre durava tuttavia il triumvirato, il triumvirato poi del tutto spense con vincere Antonio. Ottenuti da Augusto, col quale fu più volte compagno nel Consolato, gli onori più grandi, e le dimostrazioni d'affetto più lusinghiere, divenne genero dello Imperatore sposando la bellissima Giulia, dalla quale ebbe Cajo, e Lucio, che Augusto, vivendo Agrippa, adottò comprandoli per *æs et libram* secondo l'antico metodo d'adozione. Non levatosi Agrippa in superbia veggendo la prole sua innestata nella famiglia di Cesare, seppe mantenersi il favore del suo Principe senza avvilimento, e senza invidia altrui. Edile, Tribuno, Censore abbellì Roma e l'Italia d'utili, e magnifici edificii, ed ebbe gran parte nei più saggi stabilimenti d'Augusto, mostrandosi non meno accorto politico, che guerriero valoroso. Dal foro e dal Senato volando fra l'armi seguì a dilatare i confini dell'Impero. Batte i Germani, passa nelle Spagne e doma i Cantabri. Recasi quindi alle sponde del Danubio, e nel corso, delle sue vittorie di ritorno dalla Pannonia muore nella Campania. Augusto ne compianse amaramente la morte, ne recitò la funebre laudazione egli stesso nel foro, e lo volle sepolto nel Mausoleo medesimo che s'era Egli di recente fatto preparare, ove già riposavan le ceneri di Marcello, e d'Ot-

Dion. lib. 55. Siffilino in Augusto.

Dione lib. 54, cap. 15. Svet. in August.

Ved. Ped. Albinov. Consol. ad Livi.

tavia. Dopo la morte d' Agrippa non cessò Augusto dal mirare con occhio di parzial tenerezza i due suoi nipoti e figliuoli adottivi Cajo e Lucio. Da essi si faceva accompagnare nei viaggi, essi quasi fanciulli creò Cesari, ed iniziò negli affari più rilevati. Non i maneggi dell' astuta Livia, non i meriti ostentati di Tiberio, che dovette pure accettar in isposa quella Giulia celebre non meno per beltà e coltura d'ingegno, che per intrighi e dissolutezze, la quale Augusto giva come pegno concedendo a colui che voleva sopra ogn' altro suo caro distinguere, tutto ciò, dissi, non valse a smovere Augusto dal disegnare in cuor suo successori all' Impero i figliuoli d' Agrippa.

Ciò peraltro che serve al nostro argomento si è, che fu propriamente Agrippa il domatore dei popoli Alpini, e di quelli in modo speciale che confinavano colle alpi Cozie. Fu il primo Giulio Cesare, che passando per l'alpi, recandosi nelle Gallie fatto abbia un Trattato con Donno padre di Cozio. Ciò rilevasi da un' iscrizione rapportata dal Doni, in cui Donno adottò il pronome di Giulio. Forse in quell' occasione Agrippa che militava con Cesare avrà conosciute quelle regioni, e stretto a nome del suo generale Trattato d' alleanza con alcune Alpine nazioni. Quindi poi è probabile che egli, e come supremo comandante de' Romani eserciti sotto Augusto, e come pratico dell' Alpi abbia avuto gran parte in domare i popoli Alpini, e che siasi a tal oggetto valso di Cozio come figliuolo d'un Principe alleato,

Doni Inscrip. tion. anti. Clas. 1, num. 30.

ed amico de' Romani. Ma quanto avvalora la nostra congettura è il sapersi da STRABONE, che Agrippa aperse molte strade a traverso dell'Alpi più vicine alle Cozie, e che i figliuoli di lui Cajo e Lucio ampie e principesche possessioni avevano ne' Centroni popoli allo stato di Cozio vicini assai. Prova di ciò irrefragabile è la bella iscrizione di Pomponio Vittore trovatasi in Ayme nella Tarantasia, e dal sig. Gian Francesco NAPIONE ampiamente comentata; e dall'iscrizione e da' comenti s'impara essere stato liberto d'Agrippa Pomponio Vittore, e posto col titolo di Procuratore alla cura delle mentovate possessioni di Cajo e Lucio Cesari. Quì non occorre il cercare quanto importasse la carica di luí; si vuole bensì avvertire che Agrippa non avrebbe acquistati poderí in quei contorni, se non avesse conosciute di lunga mano quelle regioni, se non vi si fosse più volte fermato recandosi nelle Gallie, e se non fosse stato sicuro della fedeltà di Cozio, che gli era sì vicino. Pensa il MORCELLI, che l'iscrizione in versi di Pomponio Vittore sia posteriore ai tempi di Nerone, perchè seguitando il CLUVERIO suppose, che i Centroni fossero soggetti ai Re Alpini prima di quell'epoca. Ma per tacer d'altrí Scrittori, che diversamente a ragione pensarono, il dotto Signor Jacopo DURANDI, il cui testimonio vale per mille, non pure esclude i Centroni dal regno di Cozio, ma gli annovera fra quelle Alpine Nazioni, che insorsero contro i Romani, e che furono perciò nomate nel Trofeo dell'alpi, mentre in quello non si menzionarono le

Strab. Geograf. lib. IV.

Nap. Sacrario Gentiles. let. VII.

De Stylo Inscr. pag. 270.

Cluver. Ital. antiq. lib. I, cap. 12.

Piem. Cispad. antico, pag. 40.

Coziane città, perchè rimasero fedeli. Così segue il Durandi a dimostrare, che nel testo di Plinio, ove si riferisce l' iscrizione posta al Trofeo d' Augusto si deve leggere *Centrones* in cambio di *Acitavones*. Dietro i lumi di questi due nostri illustri Letterati io ardirò aggiungere, che probabilmente Agrippa si sarà giovato dell' opera di Cozio medesimo, come di un suo Luogotenente, per ridurre i Centroni, e parecchi altri Alpini popoli posti e verso gli Allobrogi, e verso l' Alpi marittime, alla divozione de' Romani; e che per tal mezzo Cozio avrà meritato di venir da Agrippa protetto presso di Augusto. Non si potrebbe accertare in quale delle tante volte, che Agrippa si recò nelle Gallie abbia procurata a Cozio la benevolenza d' Augusto, ma inclinerei a supporre, che allora si fosse quando v' andò durante ancora il Triumvirato. In quei tempi erano divisi in partiti i Re alleati, ed i popoli soggetti; le Gallie di fresco domate attendevano il destro per ribellarsi; viveva, anzi pure per mare trionfava Sesto Pompeo, e non avevano perciò perdute le speranze di risorgere coloro, che affettavano di sostener la Repubblica, e che avevano seguitato le parti di Bruto, e de' nemici di Cesare. Conveniva perciò, che i Cesariani, o per dir meglio i Triumviri per ogni via si assicurassero alleati fedeli, in que' Paesi massimamente, che erano più vicini alle nuove conquiste, e non sarà perciò fuor di ragione il pensare, che Agrippa abbia avuto ricorso alla fedeltà, ed all' ajuto di Cozio, la cui

famiglia era addetta già a Giulio Cesare; e che Cozio abbia corrisposto alle premure d'Agrippa, e siasi in ricompensa meritate le grazie d'Augusto per opera del di lui Favorito. A dimostrare una mutua corrispondenza di protezione, e di gratitudine tra Agrippa, e Cozio vale assai il pronome di Marco aggiunto da Cozio a quello di Giulio, che egli già aveva come semplice alleato de' Romani, e che si vede unito a quello di Marco adoperato da lui nell' iscrizione dell' Arco Secusino. Ma la gratitudine di Cozio non poteva in occasione migliore, e più acconcia palesarsi, che innalzando il simulacro del suo benefattore sull' Arco predetto, e mentre Augusto si recava nelle Gallie accompagnato appunto dal giovane Cajo, che si voleva produrre all' esercito; militare ceremonia da compirsi appunto là, dove Agrippa fissato avea il centro degli eserciti nelle Gallie al confluente della Sonna, e del Rodano, quasi nel sito medesimo, in cui è situato Lione, d' onde aveva Agrippa aperte quattro strade principali, e dove soleva prendere Augusto gli alloggiamenti. Sapeva Cozio quanto fosse grato a Cesare l' onorar la memoria di quei Capitani illustri, che dilatato aveano i confini dell' Impero Romano, e rendutolo grande, e nessuno in quell' età fatte avea più importanti conquiste di Agrippa, nessun altro era più caro allo Imperatore di lui. Morto da quattr' anni, gli onori, che se gli rendevano, non eran capaci a destar gelosia negli emuli suoi; ma questi onori medesimi ben eccitar

Vid. Morcelli de Stylo inscrip. pag. 60.

Strab. lib. IV.

Svet. in Aug.

doveano nobile emulazione in colui, che vantava Agrippa per genitore, ed Augusto per padre adottivo. Quale stimolo ad azioni gloriose non dovea essere per un ardente garzone di circa quindici anni, intorno a cui tutto rideva, il quale innanzi avea le più brillanti speranze, per un garzone avido d'onore, e di rinomanza, premuroso di lanciarsi tra i politici negozj qual era Cajo, il quale dall'età d'anni tredici già venia in giro condotto per visitar le provincie, il quale non anco deposta la puerile pretesta ambiva il Consolato, il quale principe era della gioventù per acclamazione de' Cavalieri, onore, che consideravasi proprio di quelli, che avrebbe un giorno presieduto all'intiero Senato, sicchè Ovidio disse di lui:

Svet. in Aug.

Sifilin. in Aug.

Tac. Ann. lib. I. cap. III.

De'Arte aman. lib. I. vers. 199.

Nunc juvenum Princeps deinde futuræ senum,

quale stimolo, dissi, esser non dovea per un garzone tale, ad imitar in pace, e fra l'armi la virtù del genitore, il presentargliene di fronte sopra un magnifico arco di trionfo l'immagine? Certamente non dovea esser d'alcun altro, che di Agrippa, non potea esser che parte della statua di lui uno de' Torsi, che preso abbiamo ad illustrare.

Non si stenterà punto a distinguere, che il Torso, di cui parliamo quello sia, in cui è scolpita la Pallade in mezzo alle Ore. Dietro alla scorta dei più dotti Antiquarj, ci sembra potersi stabilir per canone, che gli

antichi Scultori, qualora doveano trattare un soggetto determinato, nulla operassero, eziandio riguardo agli ornati accessorj, di che non potessero dare un' adequata ragione, e che non giovasse a schiarire vieppiù la natura del soggetto, o il carattere delle effigiate persone. Questo canone fu posto in pratica dallo Scultore dei Torsi Secusini. La mossa vivace, ed energica, la quale siccome si è osservato conviensi ad un Eroe, il balteo, che lo distingue per un Condottier d' eserciti sarebbero cose di poco rilievo, quando a torre ogni equivoco non bastassero i bassi rilievi, di cui è ornata la lorica. Non Marte, o Bellona, ma la figliuola di Giove, l' Assistente a' consiglj di lui, la Dea della sapienza, e delle arti, colei, che presiede ai Genj della pace egualmente, e della guerra, l' inventrice dell' architettura, conveniva a caratterizzare Agrippa, che seppe mostrarsi impavido Generale in campo, e politico accorto, e savio Magistrato in città. Egli scelse ne' varj incontri della vita ognora il partito migliore, e se l' adulazione potè chiamar Augusto il Giove dell' Impero, poteasi simboleggiare in Pallade il consigliere suo, Pallade appellandosi mente, e consiglio di Giove.

Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

Scrisse Orazio. Quindi l' Artista nostro coperse l' elmo della Dea, non d'un dragone, o d'un ariete, come quello

Horat. Carm. lib. 1, Od. XII.

in altri monumenti si scorge, ma sibbene della civetta, indizio di sagacità, e di prudenza. Ove si voglia particolarmente considerar Pallade come protettrice delle arti, e dietro a Luciano come inventrice dell' architettura, chi più d' Agrippa le arti belle protesse, chi mai d'edificj più magnifici ornò Roma non pur, ma l' Italia? Egli celebrò col lusso più sontuoso i Giuochi secolari, ed in più occasioni diede spettacoli al Popolo. Egli condusse in Roma l' acqua Giulia, che in parecchj rami divideasi, con sontuoso acquedotto, che abbellì tratto tratto di statue, e d' altre opere insigni dell' arti; egli ornò i *septi*, ossia gli steccati costruiti da Lepido per adunarsi i comizj, di marmi, e pitture. Quantunque Consolo facendo le funzioni d' Edile egli mantenne, e ridusse in buon essere la Cloaca massima, riparò il Circo, costrusse nuove, e magnifiche strade. Opera d' Agrippa fu la comunicazione apertasi tra il mare, ed il lago di Cuma; e per tacere tanti altri edificj fu innalzato da Agrippa il Panteon, detto volgarmente la *Rotonda*, che fra le antiche opere architettoniche è quella, che siasi conservata più intera ai giorni nostri. Ad essa aggiunse le Terme, e fabbricò pure un portico in onor di Nettuno decorato colla pittura degli Argonauti. Con ragione perciò asserisce SVETONIO, che molti potenti per compiacere ad Augusto avevano impiegate egregie somme d' oro nell' adornar Roma, ma più di tutti Agrippa con belli, e sontuosi edificj. Del paro, che Pallade poteano le Ore disegnar

Lucian. in Ermotimo.

Plin. Hist. lib. XXXVI, cap. XV.

Vell. Paterc. lib. II.

Sveton. in August.

l'indole, e la vita d'Agrippa. Compagne delle Grazie, e delle Muse, Dee della bellezza, tutrici de' bambini, pronube alle nozze, e ne' vari avvenimenti della vita custodi, e consigliere si finsero le Ore, e tali ci vennero additate da Pindaro nell' ode sovra citata in lode di Senofonte Corintio:

. . . Dice ognora
Delle cittadi stabile sostegno,
E a lei simile ancora
Nelli costumi Irene aurodatrici,
Parto di Temi degno
Che co' consiglj suoi ne fa felici.

Pindar. Ode XIII. Olimp.

Queste vantan poter da tener lungi
Le brutte ingiurie, e le villane offese
Che nella copia han nascimento, e vita;
Per lor d' onesti fatti un' infinita
Schiera fammisi innanti. ec.

Così il Cantor Tebano nella traduzione del Gottier. Le Ore dunque, che si danno per seguaci di Venere, e d' Apollo, e nel monumento nostro di Pallade acconciamente servono ad indicare lo sposo della vaga Giulia, il genitore dei successori disegnati al trono di Cesare. Esse che

Roma 1765 in 8.°

. . . Vantan poter da tener lungi

Le brutte ingiurie e le villane offese
Che nella copia (cioè come osservano i commentatori tra le ricchezze)
Han nascimento e vita. ec.

assai ad Agrippa si convengono, il quale per giungere agli onori d'altro non si valse che delle personali sue qualità, che seppe tenersi lungi dall'orgoglio insultante, egualmente che da ogni viltà, che fedele al suo Principe mostrò che avrebbe saputo vivere con decoro in libera Città, com'era divenuto l'appoggio della Monarchia, e che del suo credito si giovò sempre per far regnare la giustizia, e la moderazione. Che quest'indole nobile, e gentile fosse propria d'Agrippa si può argomentare dall'amicizia ch'egli sin dagli anni suoi giovanili avea stretta coll'uomo più elegante, e col più fine conoscitore dell'arti che Roma s'avesse, cioè con Tito Pomponio Attico. Questi (osserva CORNELIO NIPOTE) amava coloro solamente che dai costumi suoi, e dalle sue maniere non discordassero: e questi accolse Agrippa ancor giovane. Ad Agrippa accordò in isposa Attica sua figliuola carissima ancor giovanetta, Agrippa costituì erede perciò de' suoi poderi, e la famiglia d'Attico in quella d'Agrippa passò, ond'è che uno de' liberti d'Attico fu per avventura quel Pomponio Vittore che abbiam veduto ne' Centroni esser procuratore delle possessioni di Cajo, e di Lucio. Agrippa unitamente a Lucio Peduceo volle Attico presenti negli ultimi istanti del viver suo,

Corn. Nep. in Attico.

Vid. Nap. Sacrario Gentilesco, Lettera VII.

e dobbiamo supporre che in casa d'Attico, tra quelle erudite adunanze che appo lui si tenevano, dove il Generale, e 'l Magistrato, il Filosofo, il Poeta, l'Oratore familiarmente s'intrattenevano, abbia sviluppato, e perfezionato Agrippa quel gusto per le bell'arti che lo distinse sopra ogn'altro Romano. Vedovo d'Attica non avrebbe Agrippa forse sposata prima la nipote, quindi ripudiata questa, la figlia stessa d'Augusto per volere di lui, se non avesse mostrato un ingegno colto dell'arti ingenue in una corte dove tutto spirava eleganza, coltura, erudizione, di che le donne medesime si davano vanto. Non soltanto mercè i bassi-rilievi più appariscenti veniamo in chiaro che ad Agrippa apparteneva la istoriata lorica di cui parlasi, ma tal cosa ci confermò lo Scultore mercè i più piccoli ornati accessorj. La Gorgone, che sta fitta in mezzo al petto indica quanto Agrippa sia stato pronto, e terribile nel domare i nemici di Roma Galli, Germani, Cantabri, ed altri molti in Europa, ed in Asia. Le Città prese, battute, rovinate da lui vengono significate da quelle testine d'ariete di profilo scolpite nella fascia della lorica indicanti la macchina formidabile scuotitrice delle mura, la cui estremità terminava in una punta di ferro, o di bronzo raffigurata come una testa d'ariete. Finalmente si vuole avvertire che non senza ragione con una piccola clamidetta distinse lo Scultore de'Torsi Secusini il Torso che apparteneva alla statua d'Agrippa. Egli così indicò la savia, e modesta condotta del suo Eroe, che non volle mai

godere degli onori del trionfo. Qualora chiamato sollecitamente dalle Gallie, gli fu decretato lo ricusò, stimando turpe il trionfare mentr' erano male andate le cose d' Augusto: ma accorse in Italia, mise in buon ordine l' armata navale de' Triumviri, riparò i danni che recati avea la flotta di Sesto Pompeo, e non lungi dalle alture di Messina mise in fuga quel Romano infelice, mostrandosi atto così del pari all' imprese di mare che a quelle di terra. Contentossi allor poi d' una corona navale donatagli da Augusto, distinzione certo lusinghiera, perchè fu egli il primo ad ottenerla. Rifiutò Agrippa parimenti il trionfo, quando, rimaso Augusto Signor dell' Imperio, gli fu decretato e da Cesare e dal Senato, in seguito alle vittorie riportatesi da lui in Oriente, ed a quelle che ottenne contro i Cantabri. Dietro l'esempio d'Agrippa la sì antica costumanza di trionfare andò in disuso presso i Generali, e fu riserbata ai soli Imperatori, così le vinte nazioni a lui dovettero il veder diminuita assai una pompa tumultuosa e feroce, che tanto oltraggiava l'umanità. Sì generosa moderazione, sì nobile verecondia di M. Vipsanio Agrippa mostra, che era egli uomo, il quale non abbisognava della nobiltà degli Avi per accrescere splendore al suo nome, checchè dica SENECA della oscura origine della gente Vipsania; e che all' indole elevata di lui ben si conviene il carattere che gli venne attribuito con pochi tratti del suo energico pennello da VELLEJO PATERCOLO » M. Agrippa virtutis » nobilissimæ, labore, vigilia, periculo invictus, parendi,

Sifil in Aug.

Orosius lib. VI. cap. XVIII.

Appian. de Bello civil. lib. V.

Epitome Titi Livii lib. CXXIX.

Annaei Senecae controvers. lib. II. controvers. IV.

Vell. Pater. lib. II.

» sed uni scientissimus, aliis sane imperandi cupidus ;
» et per omnia extra dilationes positus, consultisque
» facta conjungens. » Per recar ad evidenza la nostra congettura, che uno de' Torsi Secusini, quello cioè della Pallade, raffiguri Agrippa converrebbe, che si facessero escavazioni intorno al sito dell'arco, e che venisse fuori la testa di quell'illustre Romano rassomigliante alle note teste di lui, quali appajono ne' marmi, e nelle medaglie.

CAPO V.

Si cerca qual personaggio verosimilmente fosse effigiato nella statua, a cui spetta l'altro Torso Secusino.

Ora è da cercarsi omai qual personaggio rappresentasse il simulacro cui spetta l'altro Torso Secusino, che sopra la lorica mostra scolpita la quadriga, ossia il carro del Sole. Penso adunque di poter congetturare che quel Torso fosse parte della statua o di M. Giulio Cozio figliuolo di Giulio Donno, o di Giulio Donno medesimo. Marco Cozio avea eretto l'Arco, comandava sotto qual si voglia titolo a quelle regioni che son mentovate nella iscrizione, teneva la sede sua in quella Città medesima ch'egli decorò d'un monumento insigne cotanto. Non sarebbe stato sconveniente perciò, che l'immagine di lui si mostrasse allato all'immagine del suo benefattore, di cui fu ajuto nel domare parecchi popoli Alpini, e nel richiamar al dovere alcuni paesi delle Gallie ribel-

latisi, e più a' suoi paterni stati vicini. Con tal mezzo perpetuava Cozio la memoria della buona armonia che passava tra lui ed i Romani, ed accresceva ne' popoli soggetti riverenza maggiore verso la sua persona. Imitato egli avrebbe così tutti coloro che innalzavano un illustre edificio: ed avrebbe inoltre seguito l'esempio d'Agrippa suo Patrono, che nell'atrio del Panteon pose la statua d'Augusto a fronte della sua propria, mentre il simulacro di Giulio Cesare collocò dentro il tempio. A rendere di qualche peso questa opinione tornano qui pure in ajuto le sculture ond'è fregiata la lorica di questo secondo Torso, nel condurre le quali s'attenne l'artista a quella regola istessa che seguitò ne' bassi-rilievi, di cui ornò la lorica spettante alla statua d'Agrippa. Si è dimostrato essere l'Auriga, che guida il cocchio a quattro cavalli, il vago, l'intonso, il sempre giovane Apollo: ed Apolline era appunto il Nume tutelare della famiglia di Donno e di Cozio. Tanto s'impara dalla seguente iscrizione di cui abbiam parlato più sopra rapportata dal DONI, dagli Illustratori de' marmi Torinesi, e citata dal DURANDI, ed anche dall'Abate Gaetano MARINI nell'insigne sua opera dei Monumenti dei *Fratri Arvali*.

Dion. Cassio lib. LIII. pag. 722. Ediz. del Reimaro.

Doni Inscript. Ant. clas. 1. n. 30.

Marmor. Taur. part. I, pag. 151.

Durandi Piem. Tras. cap. IX, pag. 76.

APOLLINI · C · JUL · DONNI · L ·
ERASTVS · ET · JULIA · DONNI ·
CYPRIS ·
V · S · L · M ·

Erasto e Giulia liberti di Donno non avrebbero sciolto un voto ad altra Divinità che a quella del loro Signore. Anzi indotti dalla sopra esposta iscrizione, i lodati Illustratori de' marmi Torinesi comentando una lapide votiva posta al genio del Secusino Municipio da un certo Giulio MARCELLINO vissuto a' tempi di Gallieno, sospettano che Apolline fosse il Genio di tutte l' Alpi Cozie. Egli appare nel nostro monumento sotto la figura d'un Auriga per alludere alle comode e spaziose strade, che a traverso dell' Alpi si apersero da Cozio, com' anche per indicare che s'erano svelate a' raggi del Sole le più riposte caverne, e che il di lui sguardo tutto vede, illumina e penetra, come osservò MACROBIO. Si vestì l'Auriga in abito quasi muliebre, e poco diverso dall'abito che venne attribuito all'Apolline Aziaco, perchè Cozio, a fine di compiacere ad Augusto con un tratto d' adulazione, avrà voluto per avventura mostrare, che adorava gli Dei sotto quelle sembianze medesime, le quali più andavano a genio dell'Imperatore, che di Apolline, si mostrò sì devoto che giunse a voler farsi credere figliuolo di quel Nume in una certa cena rimproveratagli a buon diritto da M. Antonio. Del resto OMERO, STRABONE, ed ERODOTO presso il VISCONTI parlano degli abiti e delle acconciature quasi femminili comuni agli uomini presso alcune Greche popolazioni de' tempi più remoti; e l'erudito comentator di VIRGILIO, SERVIO, c' insegna, che non solamente parecchie statue antiche mostravano l' acconciatura medesima de' capelli in en-

Mar. Taurin. ivi, e pag. 156.

Ammian. Marcell. lib. 15, cap. x.

Macrob. Saturnal. lib. 1, cap. xx.

Svet. in August. §. 70.

Museo Pio-Clement. tom. IV, pag. 62.

trambi i sessi, ma che tal costume antico si conservava tuttora nelle maschere tragiche per ciò che apparteneva all' ornato del capo. *

Tra i simboli moltiplici che adoperò la superstizione pagana per esprimere la Divinità del Sole; ** il nostro

---

* Antiquo more viri, sicut mulieres, componebant capillos, quod verum esse, et statuæ nonnullæ antiquorum docent, et personæ, quæ in tragœdiis videmus similes in utroque sexu quantum ad ornatum pertinet capitis. (Serv. al verso di Virg. 632, Æneid. lib. 10.) *Sanguine turpantem comtos de more capillos.*

** Il Visconti (Mus. Pio-Clement. Tom. IV, pag. 9) parlando di un Marte scolpito sul basamento d'un candelabro, osserva, che il cimiero dell'elmo n' è sostenuto da un grifone, animale, ch' ei dice guerriero secondo le antiche favole, uso a combattere cogli Arimaspi popoli della Scizia, paese assegnato a Marte dalla Mitologia; e soggiunge, che celebre fu presso gli antichi Greci il poema di *Aristea Proconesio* sulla guerra dei Grifoni cogli Arimaspi, che fu quindi soggetto di tanti monumenti Greco-Italici, ed Etruschi. Altrove poi (Tom. IV, pag. 25.) descrivendo un basso-rilievo, in cui è effigiato Apolline, nota, che il grifone, su cui Apollo si sostiene, è conosciuto come a lui sacro, e che molte relazioni per ispiegarne il motivo sono state allegate eruditamente dal Buonarroti (*Osservaz. sopra i Medaglioni, cap. VII, 12, , pag.* 138, *e seguenti*). Aggiunge poi il Visconti, che non sa appagarsi della relazione, che si vuol dare a' Grifoni col Sole, come animali orientali, e custodi dell' oro, attesochè, dic' egli, il precitato Aristea Proconesio Poeta antichissimo, ed Erodoto il primo istorico, ci parlano dei Grifoni come di fiere iperboree, o settentrionali. Vero è, che sembra, che il valente Illustratore del museo Pio-Clementino non fosse più così fisso nelle idee sue intorno a questo animale mostruoso, adoperato come simbolo quando, ott' anni dopo, cioè nel 1786, pubblicò il Tom. V del succennato Museo, perciocchè non mostra più tanta ripugnanza all' opinione del precitato Buonarroti, dicendo che altri riferiscono i Grifoni a Bacco, preso come simbolo del Sole, al quale pianeta vogliono sacre quelle fiere chimeriche, citando di nuovo

artista scelse i grifoni, i quali si finsero abitare le più cupe balze de' monti, ed avere in guardia le miniere dell'oro, metallo sacro ad Apolline, oltre le ragioni più sopra addotte, fors' anco perchè il colore dell'oro somiglia a' raggi del Sole: e montuoso appunto era pressochè tutto il regno di Cozio, e non isprovvedute di ricche miniere erano le Alpi a quello vicine. STRABONE parla delle miniere d'oro che possedevano i Salassi popoli non molto dalle Alpi Cozie distanti, del profitto che ne traevano, e della facilità che ad essi prestava, perche lo purgassero il fiume Dora. PLINIO rammenta certe cave di pregiato rame ne' confini de' Centroni possedute da Crispo Sallustio, nipote di Sallustio lo storico, amico d'Augusto, quando vecchio si lasciava in tutto guidare da Livia, uomo di cattivo carattere, e che forse quelle miniere ottenne come prezzo de' suoi tradimenti per gli intrighi di Livia, mentre esse forse già spettavano a' fi-

Vide Macrob. loco citato.

Strab. lib. IV.

Plin. Hist. natur. lib. XXXIV, cap. 2.

---

l'opera de' Medaglioni di esso BUONARROTI. (*VISCON. Tom. V del Museo Pio-Clement. pag.* 17, 19, 20). Ad ogni modo il VISCONTI medesimo considera il grifone come simbolo di Apollo Delfico per denotare il culto di quel Nume, ch' ei dimostra essersi propagato da uomini iperborei, i cui climi credeasi abitare il Grifo. Il PIGNORIA nelle dotte annotazioni sue all'Opera delle immagini degli Dei del Cartari (*pag.* 299. *Venezia* 1739) asserisce d'aver veduta una corniola antica, in cui era effigiato Apolline vestito di lungo con la faretra al fianco in abito di Apolline Azio nel resto, che sta innanzi ad un' arula, od altaretto, sopra 'l quale si vede un grifone. Da questa testimonianza del PIGNORIA si ricava una prova di più, che il grifone si diede non pure ad Apolline, ma precisamente ad Apolline Azio.

gliuoli d'Agrippa Cajo, e Lucio, come avvertì con fondata congettura il chiarissimo Sig.r Gian Francesco Napione. E si potrebbero da noi rintracciare eziandio nel reame di Cozio, se non d'oro, parecchie miniere d'altri metalli, quando per analogia si fingessero i griffi custodi d'ogni specie di miniere. Anzi l'essersi ritrovato in Susa un basso-rilievo, che parimenti lascia vedere scolpito un grifone, dimostra che questo simbolo era frequente presso i Secusini, e speciale per avventura alla famiglia di Cozio. A' grifoni indicanti le ricchezze, che nelle viscere loro chiudevano l' Alpi, offrono una coppa due vecchi all'uso Gallico vestiti. Un tal vestimento non dee recar punto meraviglia a chi sa, che il regno di Cozio, ed i paesi che ad esso lui furono sottomessi da Augusto s'estendevano assai oltre l' Alpi, e verso quella parte di Gallia più vicina all' Alpi, ed all' Italia che si diceva *Bracata*, ed in seguito poi si disse Narbonese. Nel nostro Torso pare che venga espressa una libazione al genio della sovrascolpita Divinità, e tal libazione si potrebbe supporre offerta per la salute di Augusto, e per la prosperità di Cozio, e de' popoli suoi. Anzi leggendosi in Cesare, che in tutte quante le Gallie somma autorità aveano i Druidi, che costoro adoravano, dopo Mercurio loro Nume principale, Apolline, non crederei di errare pensando che sulla nostra lorica si fossero indicati due Druidi, presso cui stava la cura della religione, dei sagrificj, delle pubbliche, e particolari preghiere.

Sacrar. Gentilesco lett. VII.

Mela de situ Orbis lib. II, cap. V.

Cellar. cap. II. de provinciisRoman.

A far nascere in me una opinion così fatta concorsero

il grave contegno, la barba prolissa, le chiome ondeggianti, e sparse per gli omeri, che diedero gli antichi scrittori a que' Sacerdoti autorevoli, e che l' artista dei Torsi Secusini diede alle figure, di cui parliamo. PLINIO c'insegna che i Druidi vestivano lunga, e candida veste; STRABONE vuole che l'abito loro fosse tinto a colori, e sin ricamato d' oro, e che d' oro portassero collane, e smaniglie in segno di dignità, ed appunto lunga veste doppiamente succinta mostrano i nostri due vecchi, la quale veste, o tunica lascia vedere al dissotto le Anassaridi, quasi abbia voluto l'artista togliere ogni dubbio, e mostrare che le figure sue esprimevano due Galli Druidi. Oltre ciò non s' ignora che l'abito loro era diverso, e secondo il grado che teneano nel Druidismo, e secondo le provincie della Gallia, in cui dimoravano. Essi porgono libazione al genio d' Apolline simboleggiato ne' grifoni, che stavano negli antri più cupi e solitarj; e tra gli spechi, e tra le più recondite balze usavano i Druidi fare i loro sagrificj, e tenere i loro congressi all' ombra oscura delle quercie annose, e delle roveri altissime, ed ivi iniziare i giovani nelle scienze religiose e politiche, ond' è che di loro scrisse LUCANO:

Plin. lib. XVI, cap. 44.

Strab. lib. IV.

Mela lib. III, cap. II. de situ Orbis.

. . . . . *Nemora alta remotis*
Incolitis lucis . . . .

Lucan. Phars. lib. II.

Quando prestar si voglia fede a STRABONE, i Druidi, che compajono sopra la nostra lorica stati sarebbero nel

novero di quelli, che i sagrifici offerivano, e che si appellavano Vati; mentre Bardi eran quegli altri che componevano gli inni, e Druidi propriamente coloro tra essi soltanto, che attendevano allo studio delle Scienze naturali, e che insegnavano le morali discipline. Il vedere nel nostro basso-rilievo un Apolline alla Romana foggia scolpito, adorato poi da due Druidi, ci fa conoscere egualmente il culto, dirò così, Gallo-Latino d'un Re qual era Cozio di Gallica, o d'Allobroga origine *, ma dei Romani alleato, ed il passaggio che seguì dall'antica superstizione de' Druidi a quella de' Romani. È noto che le conquiste di costoro, il culto vetusto de' popoli conquistati cambiarono; che vestirono Romano aspetto le reliquie che ne rimaneano, e che ne escì in seguito una terza specie di culto, il qual appellar si potrebbe Romano-Barbaro, di cui per render ragione studiarono poi gli allegoristi mitologi di trovar per ogni dove sotto nomi diversi il culto medesimo. Tale cambiamento di culto essere accaduto nelle Gallie riguardo al Druidismo si rileva dal leggersi in LUCANO che nell'età di Giulio Cesare i Druidi erano in grande autorità nella Gallia meridionale presso Marsiglia; avendo essi avuto un celebre luco, o sacro bosco molto graficamente dal poeta descritto. Quindi da STRABONE, e da MELA si raccoglie che il Druidismo erasi insensibilmente annidato nella Gallia Celtica.

Mela ivi Strab. lib. IV.

* In fatti il MAFFEI (*Museum Veron. p. CCXXXIV.*) sospetta, che il nostro Cozio fosse della stessa prosapia di quel Coto di antichissima famiglia, riputato assai tra gli Edui, del qual Coto parla Cesare nel libro VII *de Bello Gallico*.

PLINIO asserisce che Tiberio ne abolì l'ultime vestigia, e narra SVETONIO la medesima cosa di Claudio. Nella Britannia per altro durò il Druidismo più lungamente, e ne vennero tolti del tutto gli avanzi colla luce del Vangelo. Ma nell'età d'Augusto o fosse tuttavia in vigore il Druidismo in quelle regioni delle Gallie, che obbedivano a Cozio, o più nol fosse, certo è che l'artefice nostro per significare, che domate avea Cozio alcune Galliche nazioni, non potea meglio simboleggiarle, che nella figura di due Druidi in atto di libare al Nume di quel Re, mentre i Druidi si tenevano sempre come il più antico, il più illustre, il più noto ordine di persone che fossevi nella Gallia *. Il modo con cui lo

* A confermare quanto si è detto spettante ai due vecchj all'uso Gallico vestiti, torna in acconcio una statua Imperiale loricata, che si suppone di Trajano, esposta dal VISCONTI nella tav. III de' suoi Monumenti Gabini della Villa Pinciana, pag. 32. In essa scolpite sopra il torace si veggono due vittorie, che stanno adornando d'inimiche spoglie un trofeo; e sì le armi, che le vesti de' prigioni sembran quelle de' Germani. Sul petto in vece della testa di Medusa è la maschera di un Tritone tutta squamosa per indicare colui, che primo ed ultimo de' Romani Imperadori fece solcare dalle Romane flotte il Mar Rosso, e l'Oceano Orientale (*Eutrop. lib. VII. Rufo Festo Breviar.*) Similmente nella precitata opera de' Monumenti Gabini alla tav. XIX, pag. 74, vedesi la statua di M. Aurelio parimente loricata, ed i bassi-rilievi mostrano spoglie, e prigioni Germani, come Emblemi assai proprj per un'immagine del vincitore de' Marcomanni; dal che si può inferire essere sempre stato costume degli Artisti nell'ornar loriche di bassi-rilievi il porre tali ornamenti, che vieppiù convenissero ad indicare le persone, che si voleano effigiare, e non esser forse lungi dal vero il credere, che i due vecchj, che si mirano sopra la nostra lorica, debbano per le addotte ragioni ravvisarsi per due Galli, anzi due Druidi. V. pure *Museo Pio-Clement. tom. II, pag.* 98, ed ivi *BUONARROTI Osservazioni sui Medaglioni ec. in Gordiano Pio, num.* 5.

Scultore ha disposta la clamide, che serba un non so che di mezzo tra il manto regale e 'l paludamento Romano sopra questo Torso che pensiamo spettasse alla statua di Cozio, giova ad indicare vie più il carattere d'un Principe e d'un Magistrato, espresso anche in tutto il contegno, e nella mossa comunicata alla statua. Così nella fascia della lorica di questo Torso, come in quella dell'altro, che s'è supposto dell'immagine d'Agrippa, negli ornati anche menomi lo Scultore pose qualche cosa di caratteristico. Tali sono certi piccoli teschi d'orsi, di capre montane, e d'altri siffatti animali, di che abbondano le Alpi che furono a Cozio soggette.

Taluno a mente richiamandosi le idee superbe, che nudrivano i Romani, non crederà agevolmente, che la statua di Cozio stesse sovra un Arco al nome d'Augusto innalzato, ed allato a quella d'un Romano sì grande, qual era Agrippa. Come non avrebbe temuto Cozio d'offendere una Nazione, che tanto vantava libertà, che supponeva non esservi servitù fuori del Regio Governo?... Ben egli Cozio sapeva essere il Popolo Romano avvezzo a contemplare i Regnanti effigiati in atto di vinti, e di prigionieri,

.... *manibus post terga revinctis*,

per esprimermi con frase Virgiliana? Dovea quindi temere d'incontrar l'indignazione di quel Popolo orgoglioso. Ma primieramente giova notare, che più già

non erano que' tempi, quando non saprei dire, se più rozzi, o feroci, o fanatici i Romani tenevano i Re, come faceva il vecchio Catone, in conto di fiere divoratrici da essi chiamate Tiranni. Nell' età d' Augusto cessato era un odio sì strano. Il lusso aveva ammolliti que' cori, le Greche discipline aveano ammansati quegli ingegni già accostumati ad una condiscendente urbanità. Poi due quasi consecutivi Triumvirati, pella dominazione di Cesare, e più ancora per quella d' Augusto erasi abbacinato in gran parte l' entusiasmo Repubblicano, che divenne delitto di stato, e andò a smarrirsi del tutto sotto il dominio veramente tirannico di Tiberio. Si potrebbero produrre medaglie di quest' età con teste di Regnanti aggiogate, come suol dirsi con frase numismatica, colle teste di Cesari in segno d' amicizia, e d' alleanza, e gli Avi Re, come un pregio di Mecenate vanta Orazio in fronte delle Odi sue immortali. Ma concedasi pure, che in Monumenti marmorei non si veggano statue di Regnanti al paro delle statue de' cittadini Romani, risponderò, che appunto per evitare questa novità il nostro avveduto Cozio non Re, ma Prefetto si chiamò delle Città nominate nell' iscrizione dell' Arco Secusino, le quali non Città, ma secondo l' Arduino si vogliono intendere per popolazioni composte di villaggi dispersi per le campagne. Nè punto con altro titolo potea Cozio nomarsi: imperciocchè chi era ascritto alla Romana Cittadinanza, anzi pur Magistrato Romano, dovea per

Vid. Plutarc. in Cat. Censorio.

Vid. Zaccar. Istitut. antiq. Nummis.

Vid. Arduin. ad Plin. lib. III. cap. XXVI n.° 22.

Maffei. Verona illustrata. Storia di Verona, lib. v.

onore professare un tal grado a preferenza di qualunque altro. La ricompensa ottenutasi da Cozio d' essere stato creato Prefetto da Augusto, suppone un merito, il quale Cozio non poteva altrimenti acquistare, se non se ajutando i Romani a domare i Popoli Alpini, che confinavano cogli Stati suoi; tanto più che essendo egli figliuolo d' un Principe, che già aveva occupati gradi eminenti nella Romana milizia, c' è lecito il credere, che da' più giovani anni avesse anche egli militato negli eserciti Romani. Dicasi adunque, che essendosi mantenuto Cozio fedele ai Romani, di lui come d' un amico sperimentato si giovò Agrippa affin di contenere alcuni Popoli posti al confine dell' Alpi Cozie, e che ottenne Cozio da Augusto, mercè la protezione d' Agrippa a titolo di Prefettura quelle regioni, che egli avea domate. Non si dee credere peraltro, che abbia Cozio ottenuta una tale Prefettura tosto ch' egli terminò di guerreggiare in favor de' Romani contro i Popoli a lui vicini. Augusto non ebbe facoltà dal Senato di disporre liberamente delle Provincie, se non quando fu solo rimaso al Governo del Romano Impero; noi perciò crediamo, che la Prefettura di Cozio abbia cominciato verso l' anno di Roma 735, od in quel torno di tempo in seguito all' ultima spedizione d' Agrippa nelle Gallie per gir contro i Cantabri, e quando pienamente già s' erano domate tutte le Alpi. Non andava forse a genio d' Augusto l' avere in mezzo alle Romane Provincie, ed ai confini dell' Italia tutta-

via un Regolo; ma Augusto, il quale pacifico Signor dell' Impero seppe essere riconoscente per politica, quanto stato era crudele Triumviro per ambizione, bramando di ricompensare Cozio, prese il destro partito di crearlo Prefetto, lasciandogli per tal mezzo intero il paterno reame, ed accrescendogli sotto altro titolo estension di dominio.

Ma come mai in un arco in onore di Augusto innalzato da Cozio Prefetto, e dalle Città, che formavano la Prefettura di lui dovremo credere, che a se stesso una statua erigesse Cozio medesimo, e la ponesse a fronte, ed al pari di Agrippa genero di Augusto, padre di chi era destinato all'Impero, e che essendo già passato ad altra vita alcuni anni prima era superiore alla invidia? Oltre all'incongruenza di doversi supporre, che Cozio a se stesso innalzasse una statua, non sarebbe stato questo contrario al prudente, modesto contegno di chi riconoscer dovea da Augusto la conservazione del paterno Stato, l'ampliazione del medesimo e la Romana dignità di Prefetto? Non potremmo piuttosto sospettare, che quella statua, che insino ad ora siam venuti congetturando che appartenesse a Cozio, ad Augusto medesimo appartenga? In tal caso troppo bene adattar si potrebbono ad Augusto, ed i bassi-rilievi espressi nella lorica, la divinità d' Apolline, i simboli di esso ne' grifoni, cui i sacerdoti de' popoli delle Alpi, ossiano i Druidi presentano libazioni, il maestoso portamento, ed il pomposo manto del Simulacro. Si ag-

giunga, che, se Agrippa vivente non ebbe ribrezzo di collocare nell' atrio del Panteon la propria statua a confronto di quella di Augusto, a più forte ragione dopo la morte di lui, e la grandezza in cui erano saliti i figliuoli, potea imitarne Cozio l' esempio.

Contuttociò ad escludere che siffatta statua spettar potesse ad Augusto, concorrono troppo validi argomenti. L' Arco era dedicato a lui unicamente, come potea dunque il suo simulacro rappresentarsi in modo in nulla diverso da un' altra statua che adornava l' Arco medesimo? Nell' Arco sopraccennato destinatogli dalla Colonia Pisana sappiamo che la statua sua in abito trionfale doveva essere collocata in mezzo alle due statue di Cajo, e Lucio Cesari, e primeggiar tra esse. Qualora pertanto per le allegate ragioni attribuir non si voglia la statua di cui si tratta a Cozio, e tanto meno ad Augusto, più probabile sembrar potrebbe che appartenesse a Donno, padre di Cozio; nel qual modo due illustri defunti pari ad Augusto, ed a chi l' Arco edificò avrebbe posto Cozio a far corteggio, per dir così, al dominatore del Romano * Impero. Tutto quello

* Qualora il frammento di Statua, di cui qui si ragiona, appartenesse ad un simulacro eretto da Cozio a Donno padre di lui; e l' altro frammento ad Agrippa, come siamo venuti congetturando, in tal caso potrebbe l' Arco di Susa collocarsi nella classe degli archi funerei, come fu quello che la Colonia di Pisa decretò che si ergesse poscia a Cajo e Lucio Cesari già mancati di vita, sebbene in entrambi questi archi vi fosse in luogo più distinto la statua parimente d' Augusto. In questa supposizione maggior peso acquisterebbe ciò che dice il Maffei, contro l' asserzione di Ammiano Mar-

che si è detto ragionando di Cozio s'adatta anche meglio a Donno. Il culto d'Apolline espresso ne' bassi-rilievi della lorica già era stato abbracciato da Donno, come abbiam veduto sopra, e probabilmente dopo la vittoria Aziaca. Che poi cittadino Romano fosse non pur M. G. Cozio, ma eziandio Donno, ed ascritto anzi alla gente Giulia, si rileva non solamente dalla riferita iscrizione d'Erasto e di Giulia, nella quale Donno porta il prenome di Gajo Giulio; ma più da una moneta di Donno medesimo, nella quale da una parte si vede la testa galeata di Roma, dall'altra un cavallo di galoppo con sopra un Cavaliere astato quasi voglia far impeto contro i nemici, ed intorno la epigrafe *Donnus* in segno d'esser Donno amico de' Romani, e valente nell'equestre milizia. Il chiarissimo Signor Jacopo Durandi pensa, che Donno regnasse sin da' primi tempi della guerra Gallica mossa da Giulio Cesare, che fosse nemico a' Romani, e ch'abbia poi fatta alleanza con esso loro in quell'occasione, per il che adottasse il pronome di Giulio. Sembrandomi ragionevole per ogni verso

Maff. Verona illustr. lib. IV, pag. 128.

Beger. Thesaur. Brandeburg tom. I, pag. 301. Marm. Taur. tom. I, pag. 151.

Durand. Piem. Trasped. tom. I, cap. IX, pag. 76.

Durand. loc. cit.

cellino, che non vi esistesse sepolcro alcuno di Cozio in Susa; e potrebbe essere accaduto, che il precitato Ammiano di un Monumento solo, che ad un tempo riguardar si potea in certo modo, come Mausoleo di uno degli Alpini Re, e come arco eretto in onore di Augusto, ne avesse formati due edifizi distinti; tanto più che è cosa manifesta che quello Storico, di nascita Greco e vissuto a' tempi di Costantino, confuse le azioni e le persone di Donno e di Cozio figliuoli di lui. Esclusa l'esistenza del Mausoleo di Cozio in Susa, maggior peso riceverebbe pure la congettura, che i Torsi Secusini non possano attribuirsi ad altro edificio fuorchè all'Arco sopraccennato.

il parere del nostro insigne Antiquario e Geografo, crederei che il Trattato amichevole tra Donno ed i Romani, e non già quello di Cozio coi medesimi, ci venga indicato ne' bassi-rilievi ch' ornano il fregio dell' Arco: ragione di più per persuaderci che a Donno, piuttosto che non a Cozio figliuolo di lui appartenga la statua, di cui ragioniamo, la quale avrebbe in tal caso avuto una diretta relazion con essi fregi. In uno di questi fregi * posto sulla facciata dell'Arco, che riguarda verso settentrione si rappresenta il sagrificio appellato *suovetaurilia*, perchè un toro, una pecora, ed una porca vi s'immolava. Tal sacrificio ebbe luogo e nella rassegna dell'esercito, e qualora si trattavano alleanze. Non s'introdusse in Roma prima dell'età di Tullo Ostilio. Virgilio come poeta lo finse più antico assai, e lo descrisse narrando il Trattato amichevole tra Enea e 'l Re Latino. Si vede scolpito nella celebre colonna Trajana che mostra i fatti di Trajano nelle due spedizioni di lui contro i Daci. Noi abbiam detto che nell' arco Secusino il *suovetaurilia* indica il Trattato d' alleanza tra Donno ed i Romani, perchè ne' bassi-rilievi del fianco occidentale par, che si scorga un congresso, nel quale siensi conchiusi gli articoli, e le condizioni di detta alleanza, il che si conferma vieppiù dalla differenza degli scudi, con cui sono armati i Guerrieri, che effigiati si veggono ne' due lati d'essi bassi-rilievi, secondo che li rappresentò

Vid. Stukius. sacror. sacrific. gentilium descriptio, pag. 44.

Virg. Æneid. lib. XII, vers. 160, e seg.

Stukius loc. cit.

* Questi bassi-rilievi dell'Arco non sono ancora stati disegnati in grande esattamente, e sarebbe desiderabile che a tal fine se ne cavassero i gessi.

il MASSAZZA in quella picciola parte del fregio, che venne da esso disegnata nelle tavole architettoniche annesse alla descrizione dell' Arco. Ma perchè suppone esso MASSAZZA, che questa siasi fatta con Cozio?... Se Cozio stato fosse per alcun tempo nemico de' Romani dissentendo dal padre, il suo paterno Reame non sarebbe stato omesso nel Trofeo dell'Alpi, ove tutti i popoli Alpini si nominarono, che insorsero contro i Romani; nè Augusto Principe nuovo ed accortissimo avrebbe ad un nuovo e mal sicuro alleato concesse in Prefettura regioni così importanti, quali erano quelle, che l' Italia dividevano dalle Gallie. Ciò posto si dovrà dire, che i Medulli, e i Catturigi, gli Esubiani, ec., che si nominarono nell' Arco di Susa, e che vennero del pari nominati nel Trofeo dell' Alpi, furono popoli sottomessi a Cozio come a Romano Prefetto, giacchè le avite Città, che governava Cozio, non si rammentarono nel Trofeo dell' Alpi, perchè erano state fedeli. Tra Cozio ed i Romani non ebbe dunque luogo un' alleanza novella, ma la conferma dell' antica, e l' antica alleanza venne espressa nel basso-rilievo del fregio dell' Arco Secusino, che presenta per tal via un tratto d' istoria della famiglia di Cozio. Quando al vero io m'apponga, converrà dire inesatto il racconto d' Ammiano Marcellino, il quale asserisce, che Cozio si tenne fra le gole delle sue Alpi credute inaccessibili, mentre i Romani andaron nelle Gallie; ma che addimesticatosi fu ammesso nell' amicizia d' Ottaviano Augusto, e che si rese quindi immortale aprendo

V. Massazza Arco di Susa pag. 15.

Plin. Hist. nat. lib. III, cap. XX.

Ammian Marcell. lib. XV. cap. X.

a traverso dell' Alpi brevi, e comode strade. Non Cozio, ma bensì Donno a parer nostro strinse amistà il primo co' Romani, escì da quelle sue balze remote, scese al piano, vestì Romani costumi, pose in Susa la sua sede regale, e divenne Principe Italiano, e non con Augusto, ma con Giulio Cesare fece alleanza. In seguito poi non Donno, ma Cozio figliuolo di lui già spogliato dell' alpestre rozzezza con educazione Latina, con vincoli novelli si procacciò la Romana benevolenza. L' inesattezza d'Ammiano si fa palese dal non aver egli fatto mai il menomo cenno di Donno, sicchè possiam dire che abbia egli confuso il padre a lui ignoto col figliuolo, e raccontato di questo ciò che doveva in parte narrarsi di quello. Il vederli entrambi ascritti alla gente Giulia convalida la nostra asserzione. Questo modo di ossequiare i potenti Romani era in uso presso i Regoli, che ne ambivano il favore. Gli schiavi fatti liberi usavano il nome de' loro padroni, era perciò un mostrarsi ligio di qualcheduno lo ascriversi alla sua famiglia. Vitruvio ci ricorda un figliuolo del Re Massinissa, che fu ospite suo, il quale da Cesare prese il nome e prenome di C. Giulio. Una lapide rapportata dal FABRETTI, dal MAFFEI, dal ZACCARIA ci scopre un tal Rametalce Re della Tracia, che il nome parimenti avea assunto di Giulio. L'essersi da Cozio poi aggiunto al prenome di Giulio quello anche di Marco prova, che antica era nella famiglia sua l'amicizia co' Romani, e che erasi questa rinnovata in modo speciale per opera di Marco Agrippa; nè mancano esempj

Vitruv. Arch. lib. VIII. cap. IV. pag. 324. Ediz. del Galiani, *Napoli* in foglio.

Vid. Zaccar. Inst. antiquar. lapid. pag. 30.

di chi, acquistata avendo qualche grazia da' Romani, abbia adottato il prenome di colui, mercè il quale l' aveva ottenuta. Vid. Morcelli de Stylo iscrip. pag. 29. iscrip. XXVI.

Ma qualora uno de' Torsi Secusini spettasse alla statua di Agrippa, e l' altro, di cui abbiamo pur ora parlato, a quella di Cozio; o più verosimilmente di Donno, dove sarà stata poi la statua d' Augusto? L' immagine di colui cui erasi innalzato il monumento?... Essa certo non poteva essere una delle due descritte, poichè queste sono compagne, e mostrano di essere state appoggiate al muro; mentre il simulacro d' Augusto non sembra, che dovesse porsi del paro con altro di chiunque si fosse in un Arco a lui specialmente dedicato. Il vedersi nell' iscrizione dell' Arco Secusino il nome d' Augusto scritto con lettere più grandi, che quelle non sono con cui è scolpito il rimanente che in quella si contiene, denota abbastanza i riguardi, che aver si doveano alla grandezza di Cesare; quindi ragion vuole, che si pensi, che la statua di lui sopra l' attico dell' Arco sola apparisse, e sublime, e forse assisa sopra d' un carro trionfale, indicandosi il domatore di tutte le Alpine Nazioni, anzi l'arbitro del Romano Impero. Ma il tempo, che si compiace d' abbattere più facilmente ciò, che gli uomini più si studiano di magnificare, il tempo c' involò anco le reliquie d' un simulacro, il quale appunto per essere isolato, per esser locato in cima a tutto l' edifizio, e più all' ingiurie delle stagioni esposto dovea provarne gli urti, e cadere il primo in rovina. Giorno forse verrà

in cui scavandosi intorno all' Arco se ne troveranno i nobili avanzi, che renderanno plausibile la nostra opinione la quale si appoggia unicamente al sapersi, che parecchi altri archi ed altri monumenti insigni aveano sopra il fastigio l'immagine di colui cui erano dedicati. La Trajana Colonna e l'Antonina mostravano in cima le statue di que' Principi che lor diedero il nome. La statua d'Augusto si vedea sopra il suo Mausoleo; e, per lasciar altri esempj, l'arco di Druso, ovunque fosse, mostrava sopra l'Attico Druso Claudio Germanico a cavallo, del che rende testimonianza una medaglia dall' Erizzo, e dal Bellori rapportata. Augusto medesimo in abito trionfale, fra le due statue dorate di Cajo e di Lucio nipoti suoi e figliuoli adottivi, stava, siccome accennato abbiamo, sopra l'arco della Colonia Pisana. Avere riempito Domiziano tutte le regioni di Roma d' archi con quadrighe, e trionfali insegne ci si narra da Svetonio. Avvegnachè dunque l' Arco Secusino sia il più conservato di quanti ci rimangono, e da tenersi in gran pregio per le cose che la sua iscrizione ci svelò riguardanti l' antica geografia, e per averci insegnato, che era Cozio, non Re soltanto, ma Prefetto dell' Alpi, che da lui Cozie si dissero, e di varie regioni a quelle vicine, della qual cosa notizia non s' avea nè da Dion Cassio, nè da Marcellino, nè da altro istorico; non rimase peraltro sì illeso dalle età divoratrici quell' Arco, che non lasci campo a speculare quali ne fossero gli ornamenti, ed a supporre, che a somiglianza di altri vetusti archi

[r] Ved. Milizia Roma delle belle arti del disegno.

Morcelli pag. 103. Erizzo pag. 80. Bellori N.° XII. Casaub. in Claud.

Vid. Durand. Piem. Cispad.

avesse anche statue in mezzo, alle quali signoreggiasse, com' era dovere, il simulacro di Cesare Augusto. Coloro, che sanno quanto siasi lavorato di fantasia intorno agli antichi Romani edificj da' celebri architetti, da un PALLADIO, e da un SERLIO, potranno soffrir di buon grado le mie congetture, sino a tanto che, venendo alla luce novelli monumenti, esse non si conoscano mal fondate.

CAPO VI.

Regno e Prefettura di Cozio; notizie riguardanti i discendenti di quel Re insino alla estinzione della sua stirpe.

Non è quì luogo il cercare quale fosse in origine l'estensione del regno di Cozio. Illustri letterati ne ragionarono; e più dottamente d' ogni altro il tanto benemerito della patria antichità il Sig.r Jacopo DURANDI. Basti il ricordare che lo Stato proprio di quel Re forse non comprendeva, che dodici popolazioni site nell' Alpi Taurine, dette poi Cozie; di tal numero determinato PLINIO valendosi ad indicarlo. Quanto allo Stato Coziano s'aggiunse e verso l' Alpi marittime, e verso le Gallie, e gli Allobrogi, fu per concessione d' Augusto a titolo di Prefettura. Distinzione, come osserva il DURANDI, necessaria a farsi per togliere le difficoltà intorno alla distanza fra i popoli sottoposti a Cozio, ed i suoi sudditi naturali.. Questi ultimi per altro, quand' egli diventò

Plin. Hist. natur. lib. III. cap. XX.

Romano Prefetto, ritennero le antiche leggi, e l' antico loro Sovrano; ed i novelli sudditi dovettero piegarsi alle Romane leggi, ed alla giurisdizione di Cozio, la quale acquistò maggior estensione che per lo innanzi. Non dovea perciò a Cozio increscere l'esser nomato Prefetto in cambio di Re, essendo egli per tal via divenuto Magistrato Romano, e conservata avendo tutta quanta l'autorità sopra i popoli suoi, che forse avrebbe dovuto dividere con qualche favorito liberto della casa d' Augusto. Fu egli bensì avventurato di trovarsi in mezzo a regioni che non potevano destare l' avidità di qualche Romano. Le Prefetture altro non erano ne' tempi più remoti, che villaggi d' Italia di condizion inferiore de' Municipii, e delle Colonie; perchè non godevano delle proprie leggi, come quelle, nè del Romano diritto come queste. Alle Prefetture si deputava in ciascun anno un Prefetto da Roma affinchè rendesse ragione; quindi è che fu un castigo per alcune Città, che prima erano Municipii, o Città alleate ed autonome l' essersi cambiate in Prefettura. Tal pena subì Capua, secondo che narra Livio, per aver tenute le parti di Annibale nella seconda guerra Punica. Di queste Prefetture, molte, oltre Capua, ne annovera Festo; ma in progresso di tempo, le Prefetture altro non furono, che provincie minori, a distinzione delle maggiori che si chiamavano Proconsolari, o Pretoriane. Anzi sotto i primi Cesari, provincie Consolari quelle si dicevano, alle quali il Senato deputava chi le governasse, ed Imperatorie quelle altre, grandi fossero o piccole, il cui reggente venia deputato

Liv. lib. XXVI. cap. XVI.

dallo Imperatore. Questi reggenti o legati di Cesare si dissero Propretori, e talora Presidi o Prefetti, e nel costoro numero si deve considerar Cozio, che la Prefettura dell' Alpi ottenuta avea da Augusto. Egli da' popoli suoi fu per altro sempre considerato come Re, ma trattando co' Romani lasciar dovea il titolo di Re, e goder anzi d' esser cittadino e Romano Magistrato. Investito di questo carattere, mostrandosi egli ad Augusto riconoscente, innalzò in un colle città, * ossia popolazioni dipendenti

---

* Concorsero anche ad innalzare questo Monumento, in onore di Augusto le Città, o sia popoli soggetti al Regno, o Prefettura, che dir vogliamo di Cozio: ET. CEIVITATES. QUAE. SUB. EO. PRAEFECTO. FUERUNT. Come compajano anche queste nella Iscrizione famosa dell' Arco è facile il comprenderlo, se si riflette, che l' autonomia delle Città, vale a dire quella troppo sovente vana apparenza di libertà, che lasciavano i Romani ai popoli soggetti, non era incompatibile, non che con essere rette da Magistrati Romani, ma eziandio colla immediata soggezione a' Re tributarj. Veggasi a questo proposito la bella Dissertazione dell' Abate Ottaviano Guasco Pinerolese premiata dalla Accademia delle Iscrizioni e Belle Lettere di Parigi. (*Dissertation sur l'Autonomie des Villes et des Peuples soumis à une puissance étrangère = Dissertations Historiq. politq. et lit. par l'Abbé Comte de Guasco, II. point. = Tom. II, pag.* 198. *et suiv. Tournay.* 1756). Che fossero poi autonome le Città rette da Cozio si raccoglie, non tanto da una Medaglia della principale tra esse, cioè di Susa recata dal Pellerin (*Medailles des Peuples et Villes I.* 27.), come dal non avere in que remotissimi tempi i Re d' origine Celtica autorità maggiore di quella, che avesse un condottier d' eserciti, od un Capo di Popoli. Difatti Plinio (*Plin. Hist. Nat. lib. III, cap.* 20.) in vece di scrivere che il Regno di Cozio non fu ricordato nel Trofeo delle Alpi, perchè si mantenne fedele a' Romani, dice: *Cotianæ Civitates XII, cum nihil hostile gessissent, itemque Municipiis attributæ lege Pompeja*; con che pare voler lo Storico significare, che lo essersi le

dalla Prefettura sua l' Arco, maestoso monumento di chi in quelle regioni delle Alpi comandava, non meno come regnante, che come Magistrato Romano.

Che se continuò Cozio a procacciarsi per ogni verso le grazie d' Augusto, Augusto non ritirò il suo favore e la sua benevolenza da Cozio, il quale seppe ottenerla poi anche da' primi Cesari, che a lui succedettero. Figliuolo di Cozio era probabilmente quel Vestale, cui l' infelice Ovidio indirizzò la settima Epistola del libro quarto, scritta dal Ponto, invocandolo come testimone presente delle miserie del suo esiglio. Viene egli chiamato dal Poeta

Ovid. ex ponto lib. IV. eleg. VII.

. . . . *Alpinis juvenis regibus orte;*

ed altrove

. . . . *Progenies alti fortissima Donni.*

Era allora Vestale Preside, o se vuolsi, Procuratore della Mesia, paese di recente conquistatosi da Crasso uno de' luogotenenti d' Augusto. Viene Vestale lodato assai da Ovidio, non meno per gentilezza, che per valore. Egli

---

popolazioni Coziane mantenute fedeli a' Romani, non fu merito del solo Cozio che le governava, ma di esse particolarmente ancora; poichè ove fosse stato altrimenti avrebbe egli detto *Cotii Regnum*. Certo è che in tempi assai posteriori, e dopo che le Alpi Cozie vennero ridotte in provincia da Nerone, Susa, benchè governata da un Preside, o Prefetto, avea tuttavia il titolo di Municipio, tanto rilevandosi da più lapidi riferite dagli Illustratori dei marmi Torinesi (*Marmora Taur. P. I, pag. 137 e seg., e pag.* 156.)

ottenuto avea nella Milizia il grado di Primipilo, cioè di tale che sotto il suo comando avea parecchi centurioni. Viene dal lusinghiero Ovidio pregato qual suo Protettore, e dal contesto di tutta l'Ovidiana elegia si scorge, che Vestale facea sua dimora in Tomi capitale della Mesia inferiore, che cadea sotto la denominazione generale di Ponto, e città ov' era stato esiliato Ovidio. Ma come avrebbe Vestale stretta amicizia con Ovidio tutto intrinseco della corte d' Augusto, se non si fossero prima conosciuti in Roma? Come avrebbe quello ottenuto da Augusto il governo di sì importante provincia qual era la Mesia, vinta di recente, situata in mezzo a belligere e feroci nazioni, una di quelle provincie, che Augusto s'era riserbato, lasciando al Senato l'altre ch'erano tranquille e disarmate, se stato non fosse Vestale in grazia di Cesare Augusto?.. Racconta Svetonio, che Augusto uso era di trattare umanamente i parenti dei Re suoi confederati, e talora allevare insieme a' figliuoli suoi proprj quelli degli amici, e provvederli poscia secondo il loro grado. Perchè dunque non si potrà sospettare da un tal racconto, che Vestale sia stato allevato nella casa di Cesare, e ch' ivi abbia contratta con Ovidio un' amicizia, che con troppo diversa sorte si rinnovò poi nella Mesia?... Un non so che d' Alpigiano anche in mezzo di Roma potè liberare Vestale dallo aver parte negli intrighi, che rovinarono il troppo facile, e curioso Poeta; e gli avrà lasciato seguitar nella Milizia il sentier d' onore. In questo giro d' anni si guerreggiava da Tiberio nella

Vid. Dion., e Sifilin. in August.

Svet. in August.

Pannonia paese colla Mesia confinante, e forse Vestale, dopo aver militato sotto gli ordini di lui, recato si sarà nella Mesia (dove fu poi Preside), e colà sotto il comando d'un certo Vitellio Propretore avrà ajutato Cotti Re della Tracia detta *Odrisia*, alleato de' Romani, che parimenti guerreggiò sotto Tiberio nella Pannonia, e che fu figliuolo di quel Rametalce, che adottò il prenome di Giulio, a ricuperare la città d' Egepso, che stata gli era tolta da Ruscoporide suo zio paterno, il che ci viene indicato da Ovidio nella mentovata Elegia.

Vid. Eleg. VIII, lib. IV cum Not.

Mentre Vestale or a' Geti, or a' Sarmati rendeva il nome Romano terribile; nè punto temendo gli avvelenati dardi nemici, che se gli piantavano in sul cimiero, e nello scudo, rosse faceva (come dice poeticamente Ovidio) di sangue barbarico le acque del Danubio; Cozio di lui genitore seguitava tuttavia in Italia a meritarsi la confidenza de' Cesari. Morto Augusto, il difficile, il sospettoso Tiberio rilevante e gelosa impresa al nostro Cozio affidò, la quale fu di sedare un periglioso popolare tumulto. In Pollenza antica, e già fiorente città situata poco al dissotto al confluente della Stura e del Tanaro, morto era un cittadino primario, che aveva pure il grado di Primipilo, e convien dire assai ricco. La plebe non volle acconsentir mai, che il corpo di quello fosse levato di piazza per essere sepolto, sino a tanto che non s'ebbe fatti dar per forza dagli eredi i danari, onde si desse lo spettacolo de' Gladiatori. Tiberio mandò allora soldati da Roma, e mandò probabilmente

Ovid. Eleg. cit.

Durand. Cacciatori Pollentini pag. 1, Torino 1773 in 8.°

Svetonio in Tiber. cap. XXXVII.

una delle tre Coorti Urbane, così dette a differenza delle nuove Pretoriane, tutte dodici instituitesi da Cesare Augusto ascendenti a dodici mila soldati trattenuti ognora ne' contorni di Roma: ed un' altra Coorte chiamò da' vicini Stati di Cozio. Questi come Prefetto nominato da Augusto autorità avea sopra alcune Legioni, potea punir i soldati di morte, e molto più estesa era la giurisdizion sua nel civile, e nel militare, che non fosse quella istessa de' Proconsoli, a' quali Augusto l' avea tolta. Oltre ciò i Proconsoli non rimaneano al governo delle provincie, che un anno solo; i Legati di Cesare, i Presidi, i Prefetti, vi stavano sino a tanto che piacesse allo Imperatore; ond' è da credere, che a Cozio tuttavia Prefetto venisse affidata quella spedizione. Fingendo adunque d' essersi mosso per altra impresa, segretamente fece entrare, come narra SVETONIO medesimo, le Coorti nella città per opposte porte. Quindi scoperte d' improvviso le armi, dato nelle trombe, contenuta la plebe, fattine prigioni i capi, ricondusse in Pollenza la tranquillità, il buon ordine. * Ciò fece poi credere a Giornande erroneamente, che nel Regno di Cozio fosse inchiusa anche Pollenza istessa. La smania, che mostrarono i Pollentini per li gladiatorj spettacoli, ci fa pensare, che la ricca Pollenza non

Vid. Nieupoort Rituum qui olim apud Rom. obtin. Sect. 2, cap. 14, § 6.

Cellar. Antiquit. Rom. sect. III.

Jornandes de rebus Geticis.

* Il PINGONE' reca una Medaglia coniata in onore di Cozio, e de' Soldati Torinesi per comando di Tiberio, da cui arguir si potrebbe, che a quell' impresa si recassero pure Soldatesche Torinesi, ma nessun altro, ch' io sappia, fa menzione di siffatta Medaglia, ed ognun sa quanto sieno sospetti i Monumenti antichi, che si trovano soltanto presso il PINGONE.

sia stata delle ultime città a provvedersi d'anfiteatro. Si vuol concedere, che ne' Septi, e ne' Comizj dare pur anco si costumassero quegli spettacoli sanguinosi, e che non vi fossero anfiteatri di pietra neppur in Roma a' tempi di cui parliamo. Ma che i Pollentini n'abbiano poi avuto uno, e che questo sia fabbrica de' buoni tempi, avvegnachè costrutta di mattoni, si ricava da ruderi, che ancor ne rimangono, i quali esaminai io stesso pochi anni addietro. Vidi la forma ovale, ed i manifesti segni dell'arena, o cavedio; osservai le precinzioni, e l'indizio dei gradi, ma il tutto ingombro da rusticani abituri, dagli spinai, e dall'erba coverto. Ciò nulla ostante ruderi tali meritavansi d'esser avvertiti dal MAFFEI, il quale avrebbe nominata Pollenza fra le città pochissime, che furono adorne d'Anfiteatro. Le altre rovine poi d'edifizj grandiosi, che in quei contorni rimangono, provano, che popolatissima dovea essere Pollenza, e che il contenerla fu opera da venir sopramodo celebrata.

Maffei. Degli Anfiteatri lib. 1, cap. 3.

Maffei loc. cit. cap. XII.

Dopo di questa più non parla l'Istoria d'altre imprese di Cozio; ma supplisce ad un tale silenzio il sapersi, che il figliuolo di lui, il fratello per avventura di Vestale, che ebbe l'istesso nome del padre, e che diremo noi Cozio giuniore, meritò, che Claudio gli accrescesse il dominio paterno, secondo che narra DIONE, e che per la prima volta Re il salutasse. Tal cosa dà motivo di credere, che fosse questa per parte dell'Imperatore una concessione autentica, diremo noi,

Dion. Cassius lib. 60, num. 24.

del Titolo Regio, titolo però sempre continuato a darsi a que' Principi da' loro Sudditi naturali, mentre che gli alteri Romani non volevano chiamarli altrimenti, che Prefetti; tanto più che lo stesso SVETONIO parlando di Cozio a' tempi di Tiberio chiama il dominio di lui Regno. Gli Illustratori de' marmi Torinesi confondono Cozio giuniore col padre suo figliuolo di Donno; ma sarebbe un protrarre di troppo la vita di quest' ultimo abbracciando la opinion loro; e sapendosi, che presso i Romani spesse volte il padre e il figliuolo portavano i nomi istessi; terremo dunque per fermo, che Cozio, dichiarato Re da Claudio, fosse il figliuolo di quegli, che innalzò l'Arco ad Augusto. Poco godette egli peraltro del titolo Regio; ma dir bisogna, che siasi spenta in esso lui la forte, e generosa prosapia di Donno,

Svet. in Tiber. cap. XXXVII.

Mar. Taurin. tomp. I, pag. 152.

. . . Proles alti fortissima Donni

Ovid. Eleg. VII, lib. IV.

poichè le Alpi Cozie furono ridotte in Provincia Romana da Nerone Cesare. Susa diventò allora un ragguardevole Municipio, come da alcune lapidi s' impara, riferite dagli Illustratori de' marmi Torinesi, e tale Susa continuò ad essere, sinchè sfasciandosi il Romano Impero, ed invasa da' Barbari l'Italia, corse la sorte dell' altre Italiche Città.

Svet. in Nerone cap. XVIII.

Durand. Piem. Traspad. part. I, cap. 9, pag. 77.

INDICE.

PAG.

CAP. I. *Torsi loricati di marmo trovati in Susa: varie specie di loriche* . . . . . » 436

II. *Descrizione, ed illustrazione de' bassi-rilievi intagliati sulle loriche dei due Torsi Secusini* . . . . . » 444

III. *Dell' epoca, e del lavoro delle statue, a cui appartenessero i Torsi Secusini: congetture intorno al sito, in cui fossero collocate* . . . . . » 454

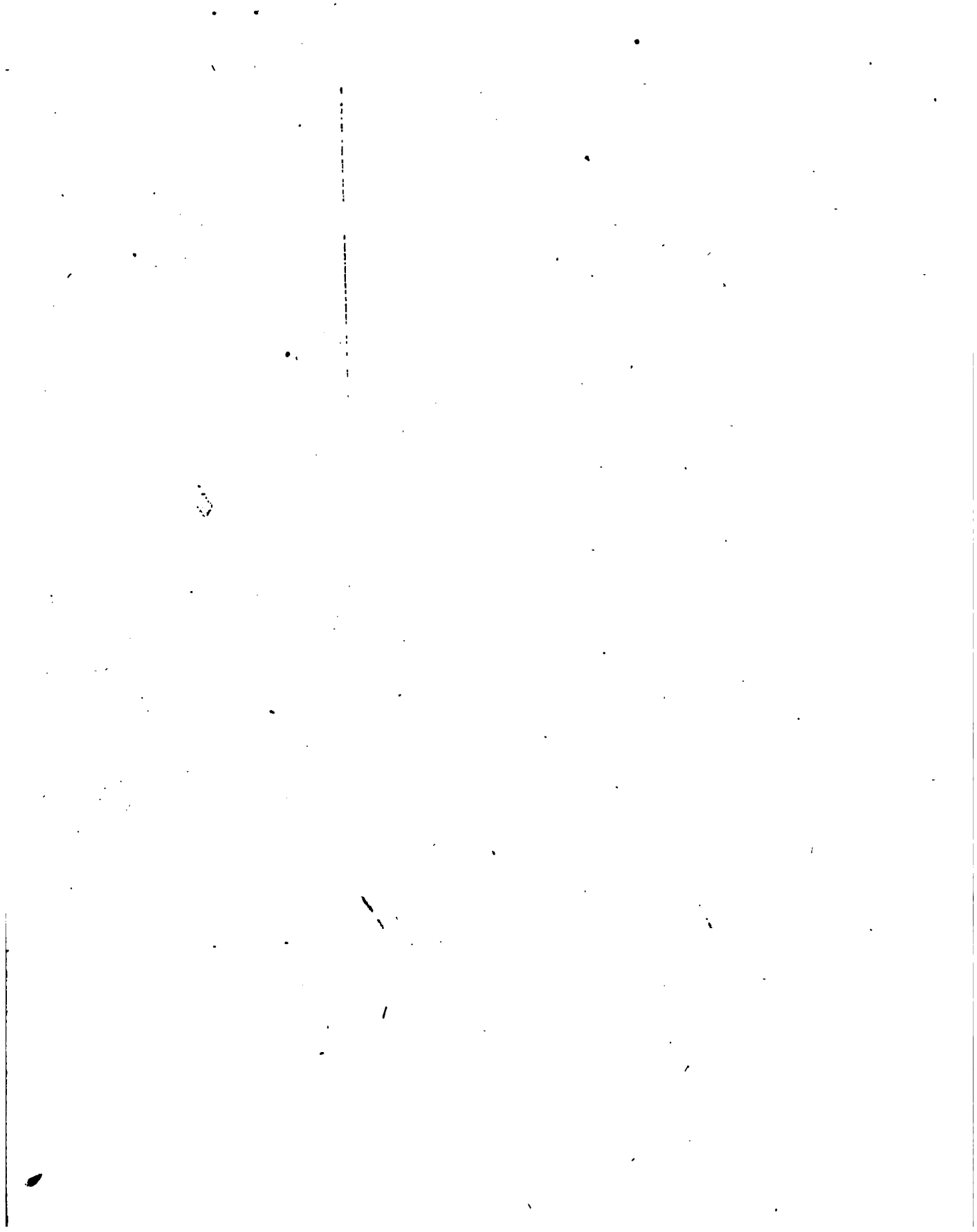
IV. *Agrippa rappresentato probabilmente in una delle statue, di cui ci rimangono i busti* . . . . . » 467

V. *Si cerca qual personaggio verosimilmente fosse effigiato nella statua, a cui spetta l' altro Torso Secusino* . . . . . » 481

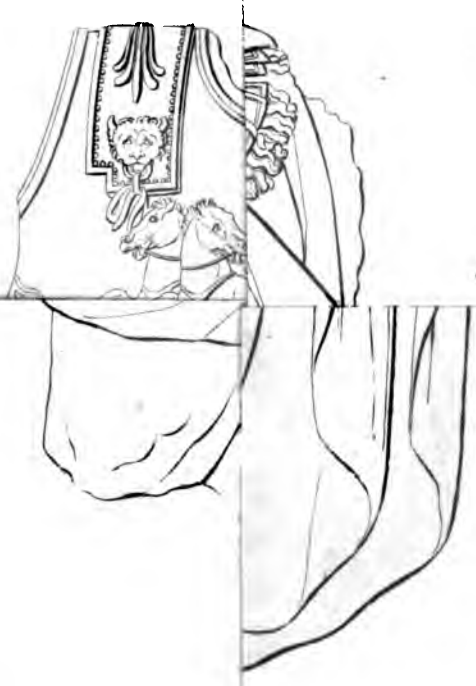
VI. *Regno, e Prefettura di Cozio; notizie riguardanti i discendenti di quel Re, insino all' estinzione della sua stirpe* . . . » 501

Torso in Susa

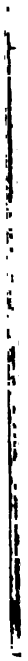
Dess.t et Gravé par Boucheron



Acad. 510. n.



Torso ∠ in Susa



DE L'INFLUENCE

DE L'ESPRIT DE MÉDITATION SUR LES LETTRES,

PAR J. M. DÉGÉRANDO.

Lu le 8 floréal an 13.

C'est en vain qu'en obtenant pour la première fois l'honneur de m'asseoir au milieu de cette illustre Compagnie, j'essayerais de me renfermer dans les formes académiques; un sentiment me domine, me préoccupe tout entier; j'ai besoin avant tout de lui donner un libre cours; c'est celui d'une profonde gratitude, et je vous l'exprime avec émotion, mais avec simplicité, comme un fils adoptif, reçu dans la famille, qui a eu la générosité de lui ouvrir son sein et de l'admettre à la participation d'un riche héritage. A peine avais-je débuté dans la carrière, que vos honorables suffrages sont venus encourager mes efforts. Vous savez combien ils m'étaient chers les liens qui m'unissaient à vous, et vous avez daigné, par une faveur spéciale, les rendre encore plus intimes: faveur prétieuse, qui me déguisant en quelque sorte la distance qui nous sépare, me permettra d'habiter par la pensée au milieu de vous; enfin, à tous ces bienfaits, vous avez, Messieurs, et très-illustres Confrères, ajouté tous ceux d'une aimable et

cordiale hospitalité. Je ne puis acquitter une dette si grande que par des hommages qui partent du cœur. Vous accueillerez avec bonté ce tribut que je vous offre, au moment où je me sépare de vous, et je serai fidèle à l'acquitter pendant toute ma vie.

Telles sont les jouissances épurées qui appartiennent aux associations littéraires. Fondées sur l'estime, dirigées vers le plus noble but, le zèle désintéressé de la science, elles forment des liens indépendans des lieux et des tems, elles unissent les hommes par tout ce qu'il y a de plus élevé dans notre nature, par la communauté des idées grandes et utiles. Heureux celui qui sent toute la dignité des honneurs académiques! Son ame a connu le feu sacré, le zèle sublime pour le progrès et la propagation des connaissances humaines. Ne rendent-ils pas en effet un éclatant témoignage aux associations savantes les progrès rapides que les sciences ont éprouvés depuis l'époque de leur fondation? Les sciences doivent aux communications académiques ce que l'industrie doit au commerce. Aujourd'hui l'empire des lumières est à jamais établi sur la terre, et les institutions académiques sont comme autant de magistratures paternelles, qui en protégeant les vraies connaissances, écarteront du sanctuaire ces faux savans, dont la présomption et les travers sont pour elles le plus grand de tous les dangers.

Ces pensées, Messieurs, se renouvellent naturellement dans l'esprit, à la présence de votre savante Assemblée; il en est peu qui répondent plus dignement à une si

haute destination; et, lorsqu'en posant le pied dans cette enceinte, on se rappelle combien d'honorables travaux elle a vu produire, on entend répéter des noms consacrés avec distinction dans les annales littéraires, lorsque notre œil y contemple dans ses vénérables Chefs des hommes qui siègent au premier rang parmi les savans de l'Europe, on s'applaudit pour les intérêts de la science, dont les destinées reposent sur une telle garantie. Par une circonstance particulière cette Académie s'est élevée spontanément à la hauteur qu'elle devait occuper; elle n'a point eu d'adolescence, et quoique récente encore, elle est déjà riche en résultats et pleine d'années. D'une part nous la voyons encore honorée par la présence d'un de ses vénérables fondateurs, dont le nom cher aux sciences et aux lettres, rappelle dans les membres de la même famille tous les genres de succès, les vertus et les graces, les souvenirs et les espérances: de l'autre nous parcourons ces collections si fécondes, qui sembleraient avoir exigé de si longues recherches. = Nous voyons encore le berceau de cette Académie; nous la contemplons debout dans toute sa maturité; et nous nous demandons avec étonnement quelle cause a pu donner à cette institution une solidité et une grandeur que d'autres doivent seulement à la durée: = je crois, Messieurs, l'avoir découverte cette cause. C'est parce que l'Académie de Turin repoussa de son sein, dès sa première origine, ces prétentions, qui, quoique nées de la médiocrité, dérobent trop souvent les récompenses dues au vrai mé-

rite; c'est parce qu'elle sut écarter d'elle toutes les productions frivoles, qui ne sont qu'un jeu de l'esprit, et n'ont point l'aveu de la raison; c'est parce qu'elle donna dès sa naissance à ses travaux un caractère grave et sérieux; c'est en un mot parce qu'elle prit pour guide le génie de la méditation, ce génie tout-puissant et trop méconnu, qui donne à l'homme de si grandes forces, parce qu'il lui enseigne l'empire de lui-même, qui éclaire la raison en élevant l'ame; ce génie père de toutes les conceptions vastes, législateur de toutes les connaissances, ce génie enfin, qui seul peut élever les lettres à leur véritable dignité, leur donner le mouvement et la vie, et imprimer à leur production le sceau de la grandeur et de la durée. La nature elle-même semble avoir consacré ces lieux comme un temple à la méditation; tout nous y invite, et la présence des alpes, de ces masses imposantes, antiques témoins des premières époques du monde, et le contraste toujours subsistant entre ces rochers, ces frimats et les plaines riantes, les rives fécondes de l'Éridan, et le poids de tant de souvenirs de l'histoire, enfin les mœurs simples et labourieux de cette nation. Les jeux de l'imagination mobile qui se déploient chez les autres peuples de l'Italie, ne sont en quelque sorte pour vous qu'un spectacle; vous les considérez du haut de vos alpes avec le calme d'un juge; le charme qu'un penseur trouve dans ces lieux, nous explique comment ces lieux ont dû engendrer tant de penseurs.

J'ai dit, Messieurs, que les lettres n'invoquaient pas moins que les sciences, le secours et l'influence de la méditation, et je me proposais de développer aujourd'hui cette vérité importante, trop peu connue cependant peut-être, du moins dans la pratique même, faut-il le dire? vérité qui scandaliserait quelques-uns de nos demi-littérateurs de salons et de gazettes, toujours prêts à prendre fait et cause, dès qu'on fait l'apologie de la raison et la censure de la frivolité. Si des devoirs impérieux n'eussent absorbé tous mes loisirs, je vous aurais soumis à cet égard quelques considérations, et j'aurais cru offrir à l'Académie un tribut digne d'elle, au moins par son sujet; traiter de la méditation, ce serait parler sa langue; ce serait faire l'éloge de tous ses travaux, que de mettre au jour l'influence du principe qui les a essentiellement fécondés.

J'aurais essayé de montrer d'abord que l'exercice de la méditation est celui qui développe les deux premières facultés de l'esprit humain, celles dont l'heureuse alliance assure tous les succès des travaux littéraires; l'*attention* et l'*imagination*, = cette attention réfléchie et active, qui se replie au-dedans, qui fixe, détermine, met en ordre toutes les idées, apprécie tous les rapports, établit chaque chose dans ses justes proportions, et en sa vraie place; cette attention libre et maîtresse d'elle-même, qui nous affranchit de l'esclavage des distractions externes, et rassemble l'esprit tout entier sur l'objet qu'il doit saisir =; cette imagination énergique, mais sage, qui

réunit et condense les idées, forme devant l'esprit étonné des masses imposantes et régulières, ouvre des perspectives nouvelles, règne sur l'avenir, plane sur les espaces et sur les temps, ouvre avec hardiesse les routes de l'invention; mais qui toujours reçoit ses forces du dedans, mais qui toujours, comme une armée docile à la voix de son chef, doit s'arrêter au terme que la raison lui prescrit, rester soumis aux lois qu'elle impose.

Nous aurions montré que l'attention privée des grands objets, que la méditation doit lui offrir, dégénère en subtilité d'esprit, espèce de maladie intellectuelle qui dégrade les productions littéraires, leur donne, je ne sais quoi de mesquin, d'étroit et de précieux; que l'imagination ayant rompu le frein qu'une sage méditation lui avait donné, perd infailliblement la trace du beau, parce qu'elle perd celle du vrai; s'égare à la poursuite de je ne sais quels fantômes bizarres, parce qu'elle a perdu le sentiment de la simple nature, et ne nous offre plus au lieu des conceptions élégantes et majestueuses, que des accumulations grotesques d'idées étonnées de leur rapprochement mutuel, vain délire qui peut causer quelque surprise, mais de cette surprise que font naître dans tous les genres les aberrations qu'on nomme *des monstres.*

J'espère émettre un principe approuvé par cette Académie, si je dis que la première source de tout, ce qui donne un caractère distingué aux productions littéraires, que cette première source est dans l'ame; je veux

dire, dans les sentimens élevés et généreux, dans le saint enthousiasme pour tout ce qui est vrai, beau et bon; notre cher VAUVENARGUE l'a dit, *les grandes pensées viennent du cœur;* celui qui sent fortement et noblement, peut avoir besoin encore de quelque exercice dans l'emploi de la langue, mais il possède certainement en lui le germe du véritable talent, il possède la substance, la vie, j'allais dire la moëlle des productions. Le style, quand il est pur et conforme aux règles, n'est qu'un transparent fidèle, au travers les ames se voient, se sentent et communiquent entre elles, le goût lui-même appartient plus qu'on ne croit aux facultés du cœur, car le sentiment des choses délicates tient de près à la générosité, et souvent en est même une émanation. Mais où naissent, où se nourrissent ces émotions nobles, profondes et pures qui doivent inspirer le génie? est-ce au milieu du tumulte des passions, au milieu des distractions des plaisirs, sur une scène bruyante et agitée? non, sans doute; là, le cœur se partage, se dissipe, s'épuise même bientôt. Il peut éprouver cette agitation, qui plait aux hommes mécontens d'eux-mêmes; mais l'agitation du cœur n'est pas la sensibilité, elle la détruit au contraire; c'est sous la sauvegarde du recueillement, du silence, que la douce sensibilité a été placée; ainsi la source limpide est protégée par les ombrages qui se courbent sur elle; c'est dans la méditation que l'ame se retrempe, s'élève, qu'elle acquiert la conscience de ce qu'elle est, qu'elle se nourrit de toutes les pensées

qui honorent notre nature, qu'elle s'ennoblit par un commerce sublime avec son céleste auteur, qu'elle apprend à voir l'univers dans sa cause, l'homme dans toute sa dignité, à expliquer le présent par l'avenir; c'est là qu'elle découvre dans toute son étendue, l'admirable et éternelle alliance de la vérité et de la vertu.

On se plaint aujourd'hui, on se plaint assez justement d'une espèce de divorce entre la morale et les lettres, divorce dans lequel les lettres ont dû perdre leur première dignité et leur plus grand pouvoir; mais quelle en a été la véritable cause? c'est que dans un siècle corrompu les gens du monde ont cru pouvoir devenir hommes de lettres avec le seul avantage que leur donnait ce qu'ils appellent *l'esprit*, espèce de talent, qui ne s'exerce guères que sur la surface des choses, et qui n'est que le côté brillant de la frivolité; c'est que nos jeunes élèves ont cru pouvoir associer les études littéraires au goût des plaisirs; c'est qu'avides de succès prématurés, ils ont négligé de venir s'instruire à la plus grande de toutes les écoles, celle de la solitude; ils ont fui leur propre cœur. De-là, toutes ces pensées efféminées, ces formes brisées du style, où l'on sacrifie tout à ce qu'on appelle le trait, ce défaut de plan, d'enchaînement entre les idées, ce défaut d'un large et riche tissu, si je puis m'exprimer de la sorte; défaut qui atteste le défaut de suite, de fécondité et de grandeur dans les conceptions; et ceux-là même, qui suppléant par calcul à ce qui devait venir du cœur, ont

voulu du moins rehausser leurs productions par une morale de parade et d'emprunt qu'ils réservent pour leurs livres, j'allais presque dire pour leurs libraires; mais qu'ils ne songent guères à employer pour leur propre usage; ceux-là ne réussissent point encore à réhabiliter la littérature, ils discutent plus qu'ils ne sentent; le langage de la vertu grimace dans leurs bouches; ils ont le talent de glacer les expressions, qui nous touchaient, quand elles étaient dites simplement. Bossuet, Fénélon, Rousseau, grands écrivains du grand siècle, vous ne cherchiez point les expressions du sentiment, de la vertu dans le dessein mercénaire de la faire servir au succès d'une phrase, ou d'un discours; mais vos paroles partaient d'un cœur rempli, nourri de méditations profondes, et votre triomphe était assuré de lui-même!

Que n'aurais-je pas eu à dire, Messieurs, et quelle belle carrière se serait ouverte devant moi, j'aurais essayé de pénétrer dans cet atelier secret, disons plutôt dans ce sanctuaire, où le génie en silence prépare, dispose, élabore ces pensées augustes, qui se découvrant ensuite aux regards des hommes, conquièrent leur admiration et leur respect, et leur apparaissent comme des émanations de la Divinité même. J'aurais essayé de décrire la suite des opérations, lentes et intérieures, par lesquelles la méditation conduit ce bel ouvrage; comment elle donne aux idées l'étendue, la régularité, la grandeur, la simplicité, la justesse; comment elle leur assigne

même d'avance le costume qui leur convient. J'aurais rappelé ces maximes antiques, qui placent dans la vérité la première condition du beau, et nous aurions encore considéré la méditation dans une de ses fonctions les plus augustes, celle de chercher à découvrir la vérité: ici nous aurions aperçu le lien caché, mais éternel, qui unit les sciences aux lettres, nous aurions remarqué les causes qui rendent leurs intérêts communs, celles qui doivent maintenir entre leurs succès un certain rapport, peut-être aussi aurions-nous entrevu les moyens de rendre ces succès plus courtement parallèles et simultanés. Mieux liés entr'eux, qu'ils ne le sont peut-être, par le seul effet de la distance, à laquelle restent les uns des autres, ceux qui cultivent les deux branches: nous aurions montré la nécessité de leur rapprochement, d'un commerce habituel entr'eux, rapprochement, dont la forme actuelle de l'Académie nous présente un généreux exemple.

Veuillez, Messieurs, me pardonner, si au lieu de ces développemens, je ne puis vous offrir qu'une ébauche imparfaite et tracée à la hâte. J'ai moins de regrets, quand je pense que les vérités dont je voulais essayer de rendre compte, sont familières à ceux, qui me font l'honneur de m'entendre. Mon but est rempli, si dans ce jour doux et sacré pour moi, dans ce jour que j'avais long-tems ambitionné, où il m'est permis d'adresser de vive voix à tous mes Confrères l'hommage d'une gratitude, que je renouvelle en particulier à chacun

d'eux dans ce jour, où comblé de leurs bontés, je m'unis à eux par les liens de la fraternité la plus honorable, j'ai réussi du moins à les convaincre de mon dévouement pour la Compagnie, de mon zèle pour sa gloire, de ma profonde estime pour ses travaux.

Daignez, Monsieur le Vice-Président, recevoir en son nom l'expression de ces sentimens, vous, qu'elle s'applaudit de voir à sa tête, en l'absence de l'Auguste Protecteur qui l'a adoptée, et qui la préside; vous qui dans une carrière remplie par tant d'honorables travaux, n'avez pu, malgré votre modeste simplicité, dérober votre nom à la célébrité, vous que le génie a porté aux sommets les plus élevés des sciences, et que la vertu rapproche au milieu de nous pour recevoir toutes nos affections, et le respect particulier de ceux, qui, comme moi, s'honorent d'être vos disciples.

DELLA TRADUZIONE DEGLI AMORI DI DAFNI E CLOE DI LONGO

ATTRIBUITA AL COMMENDATOR GIO. BATTISTA MANZINI,

MEMORIA

DI GIANFRANCESCO GALEANI NAPIONE.

Letta li 7 germinale anno 13.

È cosa degna di non picciola meraviglia, che nel Secolo XVI, secolo considerato come il più famoso per le Lettere in Italia, ed in cui l'invenzione della stampa, essendo cosa recente, dovea impegnare gli studiosi tutti a prevalersene avidamente, tanti sieno gli uomini di chiaro grido, i quali, mentre vissero, o non si presero pensiero di pubblicare essi medesimi le opere loro più elaborate, ovvero che da altri si pubblicassero. Il fatto è incontrastabile, sia che ciò procedesse da una certa incontentabilità, e brama di perfezione propria degli ingegni più rari, sia da amor di quiete e per isfuggir le riprensioni de' critici maligni, e le persecuzioni de' potenti odiatori della verità, sia eziandio dalla difficoltà

di trovare stampatori, prima che colla morte avessero domata la invidia, ed acquistata quella fama, che troppo sovente è l'unica, tarda, e vana ricompensa de' Letterati. Non parlo degli Storici soltanto, come il Guicciardini, il Segretario Fiorentino, il Segni, il Varchi, le cui opere non videro la luce se non se dopo la morte loro, poichè troppo agevole è il congetturarne il motivo. Narrando essi evenimenti o contemporanei, o troppo a' tempi loro vicini, non poteano dir senza pericolo ciò, che riputavano vero, come l'infelice Bonfadio per sua somma sventura provò. Lo stesso Anton-Maria Graziani, che visse in fine del secolo, mai non volle permettere vivendo, che si pubblicasse la sua Storia della guerra di Cipro dell'anno 1570: e tuttochè savio ed imparziale scrittore ed informatissimo de' successi, come quegli che fu intimo amico, piuttosto che famigliare del celebre negoziatore il Cardinal Commendone, e quindi Nunzio egli medesimo in Venezia, nondimeno, uscita poi alla luce, parecchi anni dopo che avea egli cessato di vivere, la mentovata Storia sua, venne tacciato dal Doge Foscarini come d'animo avverso alla Veneta Repubblica. Quanto perciò ne sarebbe stata inopportuna la pubblicazione prima della sua Nunziatura, e tanto più nel tempo in cui esercitò quel carico!

Foscarini. Letterat. Veneziana lib. III, pag. 284, Nota 173.

Più singolar cosa si è, che molte opere di Poesia, di mera erudizione, e di amena Letteratura abbiano dovuto correre la stessa sorte. Tra molti esempj basti quello d' Annibal Caro. Le opere, per cui egli è rino-

mato, la Traduzion della Eneide, la Raccolta delle sue lettere famigliari, le Rime, la Commedia, come pure la versione della Rettorica di Aristotile, ed altre traduzioni sue non videro la luce, fuorchè dopo la morte di lui, per opera di Gio. Battista Caro, e di Lepido suoi Nipoti. Altro non si pubblicò lui vivente, se non se qualche lettera e sonetto sparsamente, e lo scherzevole Comento sopra un poco onesto Capitolo del Molza. La stessa Apologia contro il Castelvetro non si sarebbe forse stampata, se non fosse stato per dir così costretto il Caro a darla alla luce dal suo formidabile avversario, e dalle istigazioni degli amici, e segnatamente del Varchi. Intanto par quasi due secoli interi si differì la pubblicazione delle Lettere sue di Negozio, e l'Opera insigne sulle Medaglie, che comprendeva tutta la vasta materia numismatica divisa in quattro volumi, nel primo de' quali illustrato avea il Caro le Medaglie delle Famiglie Romane; nel secondo quelle degli Imperadori; e delle Imperadrici nel terzo; e nel quarto ed ultimo le Medaglie Greche, opera lodata assai da Niccolò Einsio, che fatto ne avea l'acquisto in Roma, e di cui si saranno verosimilmente moltissimo giovato non pochi antiquarj, però miserabilmente in un naufragio nell'anno 1664, secondo che narra lo stesso Niccolò Einsio, senza mai aver ritrovato durante un intero secolo, che stette sul margine dell'obblío, chi le porgesse pietosa mano per trarla a eterna vita. Più mirabile cosa è, che la Traduzione delle cose pastorali di Longo degli amori di Dafni e Cloe,

Seghezzi. Vita d'Annibal Caro p. XLV, XLVI.

Sylloges. Epist. tom. V, p. 719, raccolte da Pietro Burm: anno, Leidæ 1727, presso il Zeno, Note al Fontan., tom. I, p. 187.

Opera elaboratissima degli anni migliori del CARO, che per essere di piccola mole, e di galante, per non dir lubrica Letteratura, dovea eccitar la brama di vederla alla luce presso i dotti non meno, che presso gli indotti, e stimolar l'avidità degli stampatori, abbia tardato sino a questi ultimi tempi a comparire in istampa. E questa sorte non le sarebbe forse potuta peranco toccare, se, rinvenutone fortunatamente da un colto nostro Signor Piemontese un Manoscritto, non si fosse egli preso pensiero di farlo pubblicare splendidamente dall' insigne Tipografo BODONI in Parma, essendo per così fatto modo a due nostri Paesani tenuto il CARO di questa parte della sua fama. Quanto rare però di questa elegante e leggiadra Operetta del CARO ne fossero le copie, e qual grave rischio abbia corso di andare irremissibilmente smarrita, nulla il dà più palesemente a divedere quanto lo essere stata erroneamente creduta Rappresentazione pastorale scenica, come l' Aminta ed il Pastor fido, e per conseguente la più antica delle Favole pastorali, dal FONTANINI Letterato, che, sebben tacciato di parecchj errori dal suo annotatore Apostolo. ZENO, e da altri critici valenti, vivea però in mezzo alle copiose Biblioteche di Roma, era versatissimo nella Bibliografia Italiana, segnatamente del secolo XVI, ed avea dettato intorno alle Pastorali un' opera di proposito. Il Codice stesso, da cui fu tratta l' Edizion Bodoniana, non solamente non è autografo, ma inoltre, come vedremo, mancante in alcuna parte.

Fontanini. Bib. Ital. tom. I, p. 412, ed iv. Zeno. V. pure il Seghezzi nel Catal. delle opere del Caro, p. LXVIII, in fronte alle Lett. del Caro, Padova 1763.

Fontanini. Aminta difeso.

Ma il più evidente riscontro della rarità somma delle copie manoscritte, che se ne avessero, anche in tempi meno rimoti da quello, in cui fiorì l' autore della Traduzione, si è lo scandaloso plagio, da nessuno, ch' io sappia, avvertito, che credette di poterne fare a man salva uno Scrittore del secolo XVII, plagio di cui avrebbono potuto far pompa come de' più insigni il Crenio, l' Almelovenio, e quelli tutti, che della vergognosa materia de' furti letterarj di proposito trattarono: e che mostra a quali strane vicende vadano pur troppo soggetti i manoscritti. Nota è agli eruditi la Traduzione di Longo pubblicata in Bologna nell' anno 1643 dal Commendatore Gio. Battista Manzini Bolognese fecondo scrittore di molti componimenti condannati all' obblío, che fu in Torino alla Corte de' nostri antichi Principi, e della cui vita ed avventure scrisse colla sua solita diligenza il rinomato Storico degli Scrittori Bolognesi il Conte Fantuzzi. Sconcia ed infedel traduzione venne questa chiamata da alcuni, ed il Quadrio dice, che non meritava alcun pregio. * Ma l' opera, che porta in fronte il nome del Manzini, non è in alcun modo traduzione dal Greco originale; e se non merita pregio, anzi biasimo e vitupero per quanto in essa si contiene del Manzini, pregevolissimo è ciò che si conservò della Tradu-

Crenius de furibus librariis. Leyden 1705.

Almelovenius Plagiarior. syllabus.

V. Fantuzzi, artic. Manzini Gio. Battista.

* Il Maffei, Traduttori Italiani. Venezia 1720. pag. 61: — Longo Sofista — Romanzo da Gio. Battista Manzini. Bologna 1643, ma con alterazioni.

zione di Annibal Caro, non essendo altro questo libro, che la traduzione del Caro variata e tronca quanto alle cose in alcuni luoghi, e deformata e guasta rispetto allo stile, cosa che non so, se da alcuno mai sia stata per lo dianzi avvertita.

In fatti il Manzini medesimo non intitolò il suo lavoro traduzione; non dissimulò, che avea avuto avanti agli occhj un libro, cui avea giudicato opportuno di dare forma diversa. Intitolò il Manzini l'opera sua *Gli amori innocenti di Dafni e della Cloe, Favola Greca descritta in Italiano.* * Dice *descritta*, non dice *tradotta* con ambiguità maliziosa; ma non ostante questo equivoco modo di esprimersi, come mai potea dire il Manzini, che descritta fosse da lui in Italiano, mentre la dettatura Italiana è anch' essa lavoro altrui, vale a dire di Annibal Caro? Se avesse egli detto *rifatta*, l'espressione sarebbe stata meno lontana dal vero. Così il Berni chiamò rifatto l'Orlando innamorato del Boiardo, quantunque con poca fatica ne avesse soltanto migliorata la lingua. Ma quì il rifatto si sarebbe dovuto intendere in peggio, non in meglio. Non accuserò già il Manzini di aver peggiorata la traduzione del Caro per aver omessi alcuni luoghi osceni; ma il comincierò a biasimare per avere

* Gli Amori Innocenti di Dafni e della Cloe, favola Greca descritta in Italiano dal Commendator D. Gio. Battista Manzini al potentissimo et invittissimo Imperadore Ferdinando III. In Bologna MDCXLIII presso Giacomo Monti. *Con licenza de' Superiori*, in 4.°

sostituito a quegli amori impuri, ma narrati con naturalezza e con purità di lingua inimitabile, studiati concetti e sospiri romanzeschi sul fare del Caloandro Fedele. Maggior biasimo merita per avere soppressa la notizia del manoscritto Italiano, di cui si valse, e dell' Autore di esso con plagio manifesto. E finalmente non si potrà mai abbastanza riprendere e vituperare, per aver travisata cosa sì bella, che, mercè la vanità e la temerità di lui, corse pericolo di andare irremissibilmente smarrita: cosicchè furto letterario più pregiudiciale di questo non saprei, che si fosse fatto giammai: perciocchè, sebben al presente, che abbiamo tra le mani il testo sincero del Caro, agevole sia lo scorgere ad ogni tratto d' onde derivato sia lo strano lavoro del Manzini, mai però non si sarebbe potuto sospettare, che fosse opera del Caro il fondo di quella traduzione, qualora non se ne potesse fare il confronto: tanta è la colluvie di fecciosa lingua, e di modi di dire viziosi, che introdusse l'autore plagiario a contaminare la purissima vena della dettatura del Caro.

Male senza paragone minore sarebbe stato, se, pago il Manzini d' involare la gloria della traduzion del Caro, e risparmiando la malaugurata sua fatica, si fosse contentato di pubblicarla incorrotta sotto il nome suo proprio; men difficile sarebbe riuscito scoprire il furto, e, quello che è più, si sarebbe conservato nella sua originale bellezza, ed integrità il primiero lavoro. Ma come mai potea recare sano giudicio di un lavoro pregevole

per aurea e schietta semplicità, ed eleganza natía, chi chiama il tessuto di quel delizioso Romanzetto: *favolaccia Greca, rancida, sregolata, e di poco peso?* Quella lindura, quella spontanea facilità e felicità di espressioni, come potea incontrare il genio di uno scrittore de' più turgidi del gonfio Seicento? Paragonare lo stile del CARO con quello del MANZINI sarebbe lo stesso, come mettere in confronto l' attillatura degli abiti adattati alla vita e disinvolti del Cinquecento, co' ciondoli, coi gran nastri e i gran pennacchj dei macchinosi abbigliamenti del Seicento. Qual senso potea avere delle incontaminate bellezze dello stile del CARO uno scrittore, che non temè dire nella sua Epistola Dedicatoria, che l' Imperador Ferdinando = *si era comprate le acclamazioni di tutte le età con l' haver speso un centinajo d' eserciti, con l' aver sparso il sangue da tutte le vene, con l' haversi fiaccate e svenate a' piedi le corna e le corone de' Regi nemici, e de' Dinasti rubelli?* eppure strano innesto si fece e mostruoso dal MANZINI di queste due maniere di stile, e nel tutto che ne risultò ben può ancora un acuto critico ravvisare e distinguere l' uno dall' altro, tanto essendo vago il fondo del CARO, che non potè interamente deformarlo il suo Deturpatore.

Nell'avviso *all' amicissimo Lettore.*

» Come panno di grana in bigio tinto
» Ritiene ancor della beltà primiera;
» E nel morto color d' un nero estinto
» Porporeggiar si vede in vista altera.

Tassoni S. R. Canto x, st. 69.

Per chiarirsi poi, che questa opera del MANZINI non è altro sostanzialmente se non se la traduzione del CARO, basta il confrontarla; e soverchia e tediosa cosa sarebbe se mi accingessi a farlo partitamente. Per darne però un saggio, e per convincere ad un tempo di furto ad evidenza il MANZINI, basterà il confronto di un solo tratto. Ognun sa, che tutti i testi Greci di LONGO, su' quali si sono fatte le edizioni di quel celebre Romanzo Greco de' bassi tempi, sino a quella pubblicatasi in Parigi nell' anno 1778, dal rinomato Grecista Signor VILLOISON, si sono trovati mancanti nel primo Ragionamento, o sia Libro; e dal contesto si raccoglie, che la Lacuna è di più pagine. Uno schietto erudito Tedesco, che pubblicò pure questo Greco Romanzo, in una annotazione apposta al luogo di questa Lacuna, disse in suo Latino: *desunt multa, de osculo scilicet narratio, de Durcone vitulum donante, de lavatione Dafnidis: osculum enim Chloes, et lavatio Dafnidis originem videntur dedisse mutuo illi amori.* Il CARO poi fu il solo tra i Traduttori, che accinto siasi a supplire a quella mancanza, ed a ristaurare quel bel monumento tronco della Greca Letteratura, facendo negli ameni studj non diversamente di quello, che fece nelle arti figurative il suo celebratissimo contemporaneo MICHELANGELO con ristaurar la statua detta del Gladiatore moriente. Ora se questo Supplemento medesimo del CARO, sebben alquanto alterato e guasto, tutto intero, ed al sito preciso, in cui ritrovar si dee, si rinvenisse nella pretesa traduzione del MANZINI, non

V. l' edizione dell'Jungermann Hanau 1605.

dovremo riguardar ciò come una evidente riprova, che esso MANZINI ebbe alle mani un codice manoscritto della traduzione elegantissima del CARO, e che, invece di pubblicarla incorrotta, se la fece sua impudentemente, dopo di averla prima deturpata? Ecco adunque come incomincia il CARO il suo supplemento:

« Scampato Dafni da questo pericolo, come gentile, » e conoscente ch' egli era, ringraziò Dorcone del suo » ajuto, offerendosegli molto; e la Cloe altresì le pose » affezione, e feceli intorno di molte amorevolezze; = ed il MANZINI non diversamente comincia = scam- Lib. 1, pag. 15 del Manzini. » pato Dafni da questo pericolo come gentile e cono- » scente, ch' egli era ringraziò Dorcone, offerendosegli » per la pariglia, e la Cloe altresì gli ne mostrò non » poca affezione facendogliene perciò di molte carezze: = segue Annibal CARO = era Dorcone un cotal tar- » pagnuolo inframettente, di pel rosso, di persona » piccoletto, e di maniere tutto nel praticar curio- » so, nel parlar lusinghiero, e nel pensier mali- » gnuzzo, in somma un cattivo bestiuolo: = ed il MANZINI seguendo il CARO, ma cominciando a stancarsi di essere elegante come lui = era Dorcone un » cotal tarpagnuolo inframettente di pel rosso, di per- » sona homiciatto, nel parlar lusinghiero e d' entragna, » anzi che no malignuzzo, e tutto insieme un maledetto » bestiuolo = continua il CARO con ischietta dettatura = » avea costui più volte veduta la Cloe, e piacendoli » cercava di farlesi amico, e di già avea gittato un

» motto a Driante di volerla per moglie = il MANZINI dice pur lo stesso, ma cercando d' infrascare il CARO, come quel certo traduttor di Virgilio, di cui disse pur sì bene un bell' ingegno Francese *le sot! il veut donner de l'esprit à VIRGILE*, aggiunge paragoni, che nel CARO non sono, dicendo con una grazia sgarbatissima = avea costui più volte buttato l' occhio alla » Cloe, e vedutala belluccia come una mela rosa, e fresca » come una viola mammola, non potè non soddisfarsene » a dismisura, onde desideratasi, e procacciatene l' amicizia, si era condotto sin a buttar motto a Driante » di desiderarsela in moglie =. Il CARO = ora in su » questa occasione, veggendo Dafni cortese, e soro » com' era, e parendoli la Cloe semplicetta, ed arrendevole per le carezze, che ella per amor di Dafni le » facea ec. = il MANZINI = Hora in su questa occasione scoprendo che Dafni era così soro, come cortese, » e parendoli la Cloe tanto arrendevole quanto bella » ingannato da quelle carezze ec. = ma non mi pare necessario lo estendermi più a lungo, e proseguire il confronto; perciocchè da quello che sin quì si è fatto si vede manifestamente non solo quale sia lo scandaloso plagio del MANZINI, ma inoltre come, secondo lo stile di que' rubatori, che indegni sono di posseder ciò che rapiscono, non sappia valutar ciò che ha involato, e presumendo di migliorarlo il guasti; e già mi sembra sentir esclamare l' ombra di Annibal CARO. *Quid miserum laceras! parce sepulto*: se non

che le vendette del Caro sì miseramente lacerato dal Manzini già vennero fatte da quello Spirito gentile, che salvò dall' obblío la Traduzione di Longo di lui.

Vero è che queste non sono totalmente compite: perciocchè nel Testo della Traduzione di Longo, che servì alla famosa edizione del Bodoni, il Supplemento del Caro è mancante: che all' incontro intero e compito era il Testo, che venne corrotto dal Manzini. Di fatti il Testo del Bodoni, per ciò che riguarda il Supplemento, termina con queste parole = E pur non » tornando, fra dubitar che fosse morto, e creder che » le si togliesse vivo, dolente, e gelosa non cessava di » richiamarlo = le quali parole sono alterate dal Manzini in questa guisa = e pur non tornando Dafni, » ella non cessava o di dubitar ch' ei fosse morto, o » di credere, che spontaneo se le togliesse vivo; onde » dolente e gelosa a dismisura non riffinava di chiamarlo » a tutta lena. = Ma quì non termina il Manzini, e prosiegue per più di una facciata, insino a tanto che la narrazione viene naturalmente a congiungersi con quelle parole della Traduzione del Caro, che dicono = quindi poichè fu solo in questa guisa tra se stesso » vaneggiava: oimè! che bacio è questo ec. = parole travisate dal Manzini così = restato solo, o Dio, » come, oh Dio, quanto egli si trovò sprofondato nel » cuore il bacio ec... » Da ciò manifestamente si vede, che il testo della Traduzione del Caro, del quale si valse il Manzini era più compito, che non quello su

Manzini pag. 23, 24.

cui si fece la splendida Edizione Bodoniana; nè è da supporsi che il Caro, che tanto limò questa sua elegante traduzione, e che intraprese a supplir a quella Lacuna, abbia lasciato il Supplemento medesimo imperfetto. Ad ogni modo sì fatto frammento pregevolissimo per quello, che contiene di Annibal Caro, qui si unisce non tanto per supplire a quella Lacuna del testo Greco, come per porgere materia a' Critici di gusto fino e purgato nelle cose della Lingua nostra, ed esperti nel distinguere il diverso sapore degli stili diversi, di esercitarsi a separare il puro oro del Caro, dalla lega di vil metallo, colla quale non temette di mescolarlo il Manzini.

ULTIMA PARTE

DEL SUPPLEMENTO DI ANNIBAL CARO AL RAGIONAMENTO PRIMO DEGLI AMORI PASTORALI DI DAFNI E DI CLOE

DI LONGO

Come sta presso il Manzini, pag. 23, e 24. e colla stessa sua ortografia.

* Queste parole in carattere corsivo, come le altre in fine sono di Annibal Caro.

*E pur non * tornando, fra dubitar che fosse morto, e creder che le si togliesse vivo, dolente e gelosa non cessava di richiamarlo.*

« Quando parue a Dafni d' hauer à bastanza scherzato » rimessosi in fondo, lentamente nuotando sott' acqua, si » ricondusse â piè della Cloe, e quindi sbucando in un » momento, e balzandole a petto, prima di paura tutta

» la scosse, poscia di gioja e di diletto la ben colmò.
» Aperte le braccia, volandogli incontro, *ah caro* (gridò
» ella) *e dove se' stato tù sin hora? tanto di mio do-*
» *lore ti godi tù? respira, ohimè, respiro appena*; e but-
» tategli le braccia al collo con estrema violenza lo si
» trasse incontanente al petto, e con supremo contento
» dell' uno, e dell' altro cuore cara, e soavemente sù le
» labbra si lo baciò. A' quel bacio, come nave dal veleno
» della remora alloppiato, Dafni arrestò. Sentì cadersi il
» cuore per l' immensa dolcezza, e rendendogliele quanto
» più saporitamente seppe, divertì, et a burlarsi con esso
» lei di suo timore, et à raccontarle quanto si fosse fatto
» gabbo di suo vaneggiamento, et ad aditarle il foro di
» doue havea sin hora osseruati quanti moti ella fatti
» hauesse. La Cloe con lezi hor di sdegno mordendosi
» il dito per vedersi beffata, hor di pace, e di affeto,
» per timor che di suo sdegno egli non disdegnasse, hor
» di allegrezza vedendosi pur di nuouo il sospirato fra le
» braccia, andaua tirando in longo le congratulazioni, forse
» per allungar l' occasione d' andarsi di quando in quando
» pur di nuouo stringendo il tenero teneramente al petto.
» Esaggeraua la bella il dolore e 'l martoro in che l' hauea
» tenuta sì longa diuisione, ed egli per lo più simulaua
» di non credergnene, sì per l' estremo contento ch' ei
» godeua in veder con quant' affetto l' affetto suggerisce
» alla sua cara noue formalità da testificargliele, come per
» rigoder di quelle bellissime ire, che le imporporauan
» le gote ogni, e qualunque volta le venia da ridubitare,

» ch' egli pur ne dubitasse. Non restarono impunite da
» i flagelli d' amore queste girandole di Dafni, che ter-
» minati gli abbracci della Cloe, ò per me' dire sospesi,
» rimenossi dou' erano e suoi panni per riuestirsi, man-
» dando la Cloe a curare intanto le mandre. »

Quindi poichè fu solo in questa guisa tra se stesso vaneggiava: oime! che bacio è questo! ec....

Correzioni ed Aggiunte alla Dissertazione intorno a' Torsi Secusini.

Le Stampe, anche le più accurate, come bene osservò il celebre Ennio Quirino Visconti, a fronte de' marmi, sono nulla più, per ciò che riguarda gli studj dell' Antiquaria, di quello che sieno le Tavole anatomiche rispetto agli studj dell' Anatomia. Invano per via di esse si tenterebbono nuove scoperte, come indarno spererebbe l'Anatomista ritrar dalle Tavole anatomiche nuovi lumi sull' organizzazione de' corpi umani. Di questa verità ebbe campo di convincersi l' Autore della Dissertazione intorno a' Torsi Secusini: perciocchè, sebbene avesse esaminati prima attentamente i Marmi originali, dovette però dettarla lungi da Torino, avendone soltanto sotto l' occhio disegni; che anzi non vide quelli del signor Boucheron, che qui si uniscono, se non se dopo di averla compita. L' ispezione che ora si è fatto di nuovo de' gessi, ha dato luogo alle presenti correzioni ed aggiunte. Essendosi poi perinteso che fosse stata spedita a Parigi in un coi Torsi originali, anche una testa di marmo, che si diceva essere stata trovata in un con essi, si cercò di averne speciale contezza; ma da un artista intelligentissimo che la vide si ebbe la notizia, che, oltre ad esser questa frammentata, non può in nessun modo appartenere ai Torsi di cui si tratta, per essere di proporzione notabilmente diversa.

Visconti Pref. al Tomo III del Museo Pio Clement. pag. VII.

Pag. 444 e 445: La supposta armilla al braccio di

Apollo, di cui qui si parla, e che non si vede nel disegno del signor Boucheron, si è riconosciuto non esser altro che una sbavatura del gesso, che trasse in inganno chi l'osservò; massime essendo nel resto l' Apolline veramente con forme ed abbigliamento muliebre, come lo dimostrano non solamente i lineamenti femminili, ma la lunga tunica, ed anche specialmente l' acconciatura de' capelli, siccome molto bene si ravvisa nel gesso medesimo.

Pag. 451: Nello scudo della Pallade si distingue bensì la Gorgone, come la disegnò il signor Boucheron prenominato, ma non la Civetta. L'immagine della Dea poi è rappresentata, come in esso disegno, in maestà, colle gambe disgiunte, e non incrocicchiate come si era supposto, e mostra tutta la dignità e compostezza conveniente ad una Divinità. Inoltre sono notabili le diverse maniere de' panneggiamenti che vennero esattamente copiati dal signor Boucheron. Quello della clamide della Pallade con andamento di pieghe simmetriche ed angolose sul fare dello stile Etrusco, o Greco-Italico antico che vogliam dire; quello delle Donzelle che stanno attorno alla Dea con pieghe curve ed ondeggianti, quali s'incontrano in molti bassi rilievi antichi copiati da' più vetusti Greci monumenti, e che alcuni credono che abbiano avuto origine da' panni sottili di lana, che si adoperavano comunemente; quello finalmente grandioso e nobile delle clamidi di entrambi i Torsi di un bello ideale squisitissimo, cosicchè si può affermare che più belle pieghe non furono viste giammai. Questa parti-

colarità serve ogni volta più a comprovare che il lavoro delle nostre statue fu dell'epoca più felice delle Arti in Italia, vale a dire del Secolo di Augusto; e che non a caso ne' panneggiamenti della Minerva, e delle Donzelle che le fanno corteggio espresse il valente Artista stili e maniere diverse di scolpire, ma bensì per rappresentare esattamente antiche statue, venerate per avventura sotto quelle precise forme, e con quel antico gusto scolpite. Che la Dea Pallade poi sia effigiata senza dubbio nessuno in questa lorica, e non già Roma, come forse taluno potrebbe sospettare, lo dimostra ad evidenza ciò che dottamente osservò il prenominato Visconti in tale proposito. La Dea Roma, dic' egli, è tutta diversa da Pallade. Pallade non si vede mai nè succinta, nè con una mammella nuda a guisa di Amazone. Le Rome scolpite possono bensì somigliar a Pallade, ma sono sempre distinte da quella Dea o dall' attitudine, o dai simboli. Roma è quasi sempre assisa, e Minerva stante; l'egregio busto di Roma in Villa Pinciana, ha sull'elmo la lupa con Romolo; ed altrove egli asserisce, che per evitar l'equivoco tra Roma e Minerva si è posta ognora sull' elmo della prima l' immagine della lupa, e si è abbigliata a guisa di Amazone coll'omero ignudo, come non si vede mai la Diva di Atene.

Visconti Museo Pio Clem. T. II, p. 30, nota (d), e T. VI p. 4.

Pag. 453: Una Danzatrice Spartana in tutto simile alle due Donzelle effigiate nel busto di cui qui si ragiona, simile non solo nella breve tunica, ma nell'andamento delle pieghe ondeggianti di essa, e nella

corona di foglie di palma, vien riferita dallo stesso insigne Antiquario Visconti. Riflette il medesimo esser degna di osservazione la somiglianza precisa di questa figura con quella di una Vittoria alata, e danzante attorno al Palladio, scolpita nell' usbergo della statua di Clodio Albino, di stile, e forse di tempi migliori che la scultura del capo non sia: aggiunge, che fra le antichità Farnesiane vi ha un torace quasi simile, se non che le figure attorno al simulacro di Pallade non sono alate, ed ambedue atteggiate uniformemente; e ne inferisce, che la scultura Farnesiana deve quindi aversi per più antica, e che è probabile che un artefice posteriore o per capriccio, o per ignoranza del vero significato di quel basso rilievo abbia trasformato quelle Fanciulle in due Vittorie, aggiungendovi per maggiore evidenza le ali. Ora posto tutto questo, aggiungeremo noi essere probabile, che il nostro torace affatto consimile al Farnesiano sia più antico, e sia stato il modello di esso. E chi sa che la Statua Secusina non fosse per avventura una replica di quella medesima di Agrippa posta nel portico del Panteon, divenuta poscia, quanto agli ornati, per l'eccellenza dell' arte, modello de' posteriori Scultori?

Visconti Museo Pio Clem T. III, agg. p. 74, 75, tav. B.

Id. ibid. tav. XI, pag. 11 e 12.

Pag. 456: La Memoria del signor Abate Tarini intorno alla tazza argentea che offre la pugna di Ercole colle Amazoni si pubblica in un col disegno di essa tazza in questo medesimo volume dell' Accademia, *pag.* 6 *e seg.*

Addition au Mémoire qui a pour titre: De l'influence de l'esprit de méditation sur les lettres, *par M.r* DÉGÉRANDO.

Et pourquoi refuserions-nous à ceux dont la raison s'efforce de pénétrer les secrets de la nature, d'atteindre aux plus sublimes hauteurs du calcul? Pourquoi leur refuserions-nous la jouissance de venir récréer et reposer leur esprit au sein des rians parterres que la littérature a émaillés de fleurs? Qui oserait leur disputer le droit de les embellir eux-mêmes? Les ombres de PLATON et de PLINE, de DALEMBERT et de BUFFON, se leveraient pour les confondre; pourquoi même refuserions-nous à l'Homme de lettres l'avantage de nourrir ses méditations par de sérieuses pensées? Que peut-il sortir d'un esprit vide, si ce n'est de vagues idées? Quelle plus belle destinée pour les lettres, que de revêtir la science d'un costume digne d'elle, que de devenir sur la terre comme les Hérauts des vérités éternelles? Je n'entends point dire qu'une étude trop exclusive des sciences abstraites n'ait l'inconvénient de frapper l'imagination d'une sorte de stérilité; mais on ne me fera point croire au divorce de ce qui est vrai et de ce qui est beau; lorsque j'entends des hommes qui s'érigent eux-mêmes en avocats de la littérature, provoquer par leurs déclamations exagérées contre les sciences une sorte de guerre civile sur la terre du génie, je crains bien que de tels hommes ne soient pas mus par un zèle aussi pur et aussi

désintéressé que celui dont ils affectent le langage, je crains qu'ils ne soient plus occupés de leur propre cause, que de celle des lettres elles-mêmes; non, je ne reconnaîtrai jamais comme un véritable homme de lettres celui qui dégrade ce noble titre par l'apologie de l'ignorance. Pour vous, Messieurs, toutes les carrières vous sont ouvertes; vous foulez aux pieds la terre classique; les monumens de l'histoire sont accumulés sous vos yeux; la voix des siècles semble sortir encore de toutes les ruines qui s'élèvent autour de vous, et vous redire toutes les traditions antiques; la nature vous offre le spectacle de ses scènes les plus variées, et de ses plus augustes merveilles; un ciel pur ouvre à vos regards une route sûre et libre pour parcourir les régions immenses de l'univers, et suivre la marche des mondes; les chants de l'Arioste et du Tasse, les accens harmonieux de Racine retentissent également dans les échos des alpes; parmi vous aussi ils demandent des disciples! ah! combien l'ame s'élève en présence de ces souvenirs et de ces spectacles, et que de nobles espérances se conçoivent, lorsqu'on vous voit au milieu d'eux soutenir l'autorité de vos exemples, de la force de vos encouragemens, les heureuses influences qu'ils doivent répandre sur ces contrées!

TAVOLA.

NOTIZIA DE' LAVORI.

PREAMBOLO . . . . . *pag* I.
Morale, e politica . . . . . III.
Metafisica . . . . . XI.
Letteratura, critica, ed erudizione . . . . . XVII.
Stile . . . . . XXXVI.
Poesia . . . . . XLV.
Traduzioni . . . . . LII.
Belle arti . . . . . LXV.

LAVORI DEGLI ACCADEMICI.

Discours sur l'utilité des sciences, littérature et beaux-arts *Par l'Abbé Vincent* TARIN . . . . . *pag.* 1.
Explication d'un bas-relief antique, etc. *Par le même* . 6.
Nouvel aperçu sur les causes de la chûte des lettres aux siècles de l'ère vulgaire, appelés de fer. *Par M.r Émanuel* BAVA-S.-PAUL. . . . . 11.
Réflexions sur les divers systêmes de versification. *Par le C.* DÉPÉRET . . . . . 23.
Du goût en peinture, etc. *Par le C.* PÉCHEUX . . 44.
Réflexions sur l'art de bien draper les figures. *Par M.r* REVEL. 53.
Dialogo tra morti, cioè tra Pietro Cornelio, e 'l marchese Maffei sopra la tragedia. *Di Emanuele* BAVA S. PAOLO. 71.

Dialogo tra Paracelso, Francesco Pizarro, e Lauv Scozzese; sui modi diversi di accumular l'oro. *Del medesimo. pag.* 85.
Sulla natura dell' eloquenza. Discorso *di Francesco* REGIS 105
Della patria di Cristoforo Colombo. Dissertazione di *Gianfrancesco* GALEANI NAPIONE . . . . . 116.
Notice historique sur une inscription consulaire trouvée dans les décombres du donjon d'une des portes de la ville de Turin. *Par Modeste* PAROLETTI. . . . . 265.
Vita di Alessandro Vittorio Papacino d'Antoni, scritta da *Prospero* BALBO . . . . . 283.
Sulla necessità che corre di rettificare la vista agli allievi disegnatori. *Di Vincenzo Antonio* REVELLI . . . 377.
Dell' origine delle stampe delle figure in legno, ed in rame. *Di Gianfrancesco* GALEANI NAPIONE . . . . . 383.
La luna abitata. Egloga di *Gasparo Morardo* . . . . 405.
De' Torsi secusini. Dissertazione di *Giuseppe* FRANCHI-PONT 434.
De l'influence de l'esprit de méditation sur les lettres. *Par J.M.* DÉGÉRANDO . . . . . 511.
Della traduzione degli amori di Dafni e Cloe di Longo ec. *Di Gianfrancesco* GALEANI NAPIONE . . . . 523.
Aggiunta alla dissertazione di *Giuseppe* FRANCHI-PONT sui Torsi secusini . . . . . 537.

Errori.

NOTE

Pag. (XXXV)	*Lin.* 13.	l'altro	[illegible]
(XXXIX)	25.	Diritto e	[illegible]
(XLV)	11.	qualehe	
(XLIX)	1.	sandria.	

DISSERTAZIONI

Pag. 106	*Lin.* 19.	esser stabil possessor.	*leg.*	[illegible]
114	8.	essi.		esse.